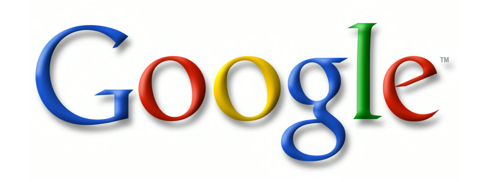

Google





N. BUDIN, SUCESOR
SAN FRANCISCO, Nº 2
MEXICO
1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
MRS. MATTHEW DAVISON
AND
MRS. JEROME H. REMICK
FROM THE LIBRARY OF
MAJOR FENTON R. McCREERY
UNIVERSITY OF MICHIGAN 1884-86



HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DEUXIÈME PARTIE

LES CONTEMPORAINS DE COLOMB

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE

DE

GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA MORT DE

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon

TOME SECOND

LES CONTEMPORAINS DE COLOMB



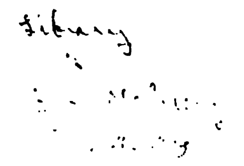
PARIS

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, Rue Soufflot, et Rue Toullier, 13.

—

1892



CHAPITRE I

CHRISTOPHE COLOMB EN PORTUGAL.

Il serait injuste de méconnaître le grand rôle joué par les Portugais dans l'histoire de l'humanité. Ce petit peuple fit de l'Océan comme son domaine et le théâtre de sa gloire. Placé à l'extrémité de l'Europe et resserré dans la péninsule Ibérique par la Castille, il conquit au-delà des mers le territoire dont il avait besoin pour répandre son activité. Augmenter démesurément le Portugal en semant dans le monde entier comme des images de la mère patrie, regagner par le commerce et par le développement indéfini de l'industrie nationale l'influence qui risquait de lui faire défaut sur le continent, répandre le christianisme parmi les nations barbares, telles furent les grandes et nobles idées auxquelles consacrèrent toutes leurs ressources, toutes leurs connaissances et tout leur héroïsme des souverains et des princes d'une haute intelligence, des capitaines aussi vaillants qu'instruits, des savants enflammés d'un beau zèle pour les découvertes, toute une légion de hardis soldats et d'heureux explorateurs.

Parmi ces princes se distingua don Henri de Viseu, troisième fils de Jean I. Éloigné du trône par sa naissance, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes. Combinant avec ses propres lectures les renseignements qu'il recueillait de toutes parts, il résolut de lancer son pays dans la voie des découvertes maritimes. Aussi bon patriote que catholique convaincu,

il espérait de la sorte travailler à la gloire du Portugal et convertir à la foi de ses pères des populations idolâtres (1). Aussi bien sa devise ne le peint-elle pas tout entier : Désir de faire le bien ?

Grâce à la féconde impulsion du prince, qui s'établit à Sagres, près du cap Saint-Vincent, pour se livrer sans distraction aux grandes entreprises qu'il méditait, grâce aux savants et aux navigateurs qu'il réunit sous sa direction, une véritable école de navigation se fonda, dont les progrès furent extraordinaires (2). Nous n'avons pas à les exposer ici. Il nous suffira de rappeler que les archipels de l'Atlantique furent reconnus, Madère dès 1419, les Açores en 1431 ; que Gil Eannes, après douze tentatives infructueuses, réussit à doubler le cap Bojador (1434), et dissipa les légendes dont était l'objet cette prétendue borne du monde ; que F. Denis signala le Sénégal en 1439, que Vicente Dias et Cadamosto le dépassèrent, que Antonio de Nola découvrit la Gambie, et que Gonzalo de Cintra arriva dès 1445 au delà du Rio de Ouro. Sur cette première route des Indes qui s'ouvrait ainsi aux ardentes investigations du Por-

(1) BARROS, *Asia*, § VII, p. 57. « O Infante como seu principal intento em descubrir estas terras era attrahir as barbaras nacós a jugo de Christo ». Cf. MAJOR, *The life of prince Henry of Portugal, surnamed the navigator*.

(2) Dès le XV[e] siècle les contemporains rendaient justice au génie entreprenant et aux heureuses découvertes des Portugais. Voir COMMINES (V. § 18): « J'ai sceu de ceste Afrique plusieurs lieux où ils se vendent les uns les autres aux chrétiens, comme appert par les Portugais ». — AZURARA (*Cronica de descobrimento de Guiné*, § LXXVIII) rappelle que jusqu'au-delà du cap Bojador tout était livré au hasard tandis que, maintenant, grâce aux Portugais, la côte est bien connue, car « fue cousa vista por olho ». Cf. LE POGGE, *Panégyrique d'Emmanuel de Portugal* : « Gentes quas domuisti quis unquam audivit? Quis novit ? Omnes revolvantur annales ; omnes perlegantur historiæ ; geographia tota perquiratur exactius; nulla de his nationibus fit mentio, nulla certa habetur notitia quas tua virtute perlustrasti, et ingenti animo domuisti ». Voir le *Ptolemée* de 1511 par BERNARDUS SYLVANUS EBOLIENSIS : « Ausi se Lusitani, quum loca illa ignota essent, fortunæ credere, incognita explanare maria, plurima invenere quibus illi et æternam sibi gloriam et nobis ac posteris jucundam novamque rerum cognitionem peperere ».

tugal, le Cap Vert et le Rio-Grande en 1447, La Mina et Annobon en 1471, le Congo en 1484, étaient successivement reconnus. Les limites du monde s'élargissaient pour ainsi dire, et les Portugais, toujours les premiers à la peine, étaient aussi les premiers à l'honneur et au profit, car le pape Eugène IV leur accordait la légitime possession de toutes les terres qu'ils découvriraient, et aux marins qui les visiteraient une indulgence plénière. Chaque nation a son siècle de gloire : la gloire du Portugal fut alors éblouissante. Il est peu de peuples où l'enthousiasme des grandes choses ait été plus répandu, l'esprit de dévouement plus général, l'héroïsme plus complet. La nation était digne de ses chefs.

Les explorations géographiques, un moment interrompues ou du moins ralenties par la mort du prince Henri de Viseu (1460) et par le règne agité d'Alphonse V (1438-1481) reprirent avec un nouvel élan sous le règne de Jean II (1481-1495) (1). Ce prince centralisateur, peu libéral, mais très énergique, voulait résolument le bien de ses sujets. Il poursuivit avec constance les travaux de la navigation et prépara la conquête des Indes. Bien secondé par ses conseillers, il s'occupa sérieusement de continuer les découvertes de ses prédécesseurs, et de trouver la voie tant désirée qui conduirait directement aux régions de l'extrême Orient. Parmi ces conseillers, l'évêque Diego de Ortiz mérite une place à part. C'était, d'après les contemporains, un personnage de grande science (2), dont le

(1) VASCONCELOS, *Vida y acciones del Rey D. Joan el Segundo.* — G. DE RESENDE, *Chronica que tracta da vida do D. Joao ho segundo* (1596) « E foy o primeiro que ordenon o descobrimento de India ». — RUY DE PUIA, *Chronica d'el Rey D. Joäo II* (1792). 82. « Foy rey de mui alto, esforçado, e sofrido coraçam, que lhe fazia sospirar por grandes e estranhas empresas. — ID., § 57. — « Mandon armar sua frota pera que segundo sua ordenança ouvesse de prosseguir ho dicto descobrimento de mais terras novas ». ID., id. « El Rey como gran catolico e muy solicito investigador dos segredos do mundo ».

(2) VASCONCELOS, ouv. cité. « Persona de grandes letras, autoridad, y virtute ». — Cf. RESENDE, *Chronica*, LX.

témoignage avait de l'autorité, et dont la vertu était inattaquable. Il étudiait depuis longtemps le problème de la route à suivre pour arriver dans l'Inde, et préconisait une direction contraire à celle qu'indiquaient certains navigateurs Portugais ou étrangers. Il voulait, en effet, qu'on longeât les côtes d'Afrique et non pas qu'on se lançât à l'ouest dans l'Atlantique. Le temps finit par lui donner raison. A ses côtés, deux hommes « de grand crédit en géographie » (1), le physicien ou médecin Rodrigo et l'Israélite Joseph, étudiaient la manière de naviguer au large en prenant la hauteur du soleil (2), rédigeaient les premières tables de déclinaison solaire, et inventaient ou du moins réformaient l'astrolabe. Les Portugais, en effet, ont toujours donné grande attention à la géographie scientifique, et ils doivent à cet esprit d'observation leurs principales découvertes. L'un d'entre eux, et non le moins méritant, Pedro Nunez, l'a constaté dans ses ouvrages (3), en attribuant aux méthodes scientifiques employées par ses compatriotes le principal honneur de leurs découvertes.

Ce qui, plus encore que cet appareil scientifique, donnait aux entreprises de Jean II une note originale, et comme une saveur particulière, c'était la présence à Lisbonne de nombreux étrangers, tous bien accueillis par le gouvernement, et même traités avec une faveur spéciale. Notre grand historien Michelet s'est mépris quand il a dit que « les Portugais ne voulaient employer

(1) GOMARA, *Historia general de las Indias.* « Ombres de credito en cosmographia ».

(2) A. R. DOS SANTOS, *Sobre alguns math. Portugueses.* — MONTUCLA, *Histoire des mathématiques.*

(3) PEDRO NUNES *Defensaõ da carta de marear :* « Ora manifesto he que estes descobrimentos de costas e terra firmes nam se fiseram indo a acertar, mas partiam os nossos mareantes mui ensinados y providos de instrumentos e reglas de astrologia e geometria que sam as cousas de que os cosmographos ham de andar apercebidos, ...levavam cartas mui particularmente rumadas e nam ja har de que os antigos usavam, que nam tinham mais figurados que dose ventos e navegavam sem agulha ».

que des hommes à eux et de l'école qu'ils avaient formée » (1). Bien au contraire les étrangers furent toujours assurés d'une réception cordiale à Lisbonne. On leur accordait avec la plus grande facilité des lettres de naturalisation. Quand ils voulaient garder leur qualité, les ordonnances royales recommandaient de les traiter comme des nationaux. Le 20 mars 1452, de nombreux privilèges leur étaient même accordés, spécialement aux Allemands, aux Français et aux Anglais. On ne prenait à vrai dire contre eux qu'une seule précaution : on leur défendait d'empiéter sur les domaines de la couronne au-delà des mers : ainsi les Cortés d'Evora (1481-1482) feront observer au roi que les Florentins et les Génois sont nombreux à Lisbonne, et qu'il importe de les surveiller, parce qu'ils pourraient surprendre le secret de la route de la Mina ou des îles. Encore ces précautions étaient-elles prises plutôt contre les aventuriers étrangers, que contre les négociants ou navigateurs dont la présence était officiellement constatée et tacitement acceptée. Parmi ces étrangers, on distingue Jean de Bruges, qui obtint en donation une des Açores, Joz van Huerter que les documents Portugais nomment Joao d'Ultra, Martin Behaim ou de Bohême, Antonio de Nola, le Gallicien Jehan da Nova, le Vénitien Cadamosto qui découvrit les îles du Cap-Vert, Giovanno da Empoli qui fit un atterrage au Brésil en 1503, etc. Les Florentins surtout étaient nombreux à Lisbonne; ils y formaient une sorte de colonie dont les membres les plus connus, sans compter Amerigo Vespucci, dont nous parlerons plus tard, furent Ferdinand Venet, Bartolomeo Marchioni qui, en 1501, équipa un des navires de l'expédition de Jehan da Nova, Lorenzo Girardi correspondant et ami de Colomb, et Benvenuto di Domenico Benvenuti qui apporta ou envoya à René de Lorraine, vers l'an 1504, la relation des quatre voyages de Vespucci. Le célèbre astronome Florentin Paolo Toscanelli n'alla jamais en Portugal,

(1) MICHELET, *La Mer*, Découverte des trois Océans, p. 173 et suiv.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, 1, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine Campi (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr Luigi Colombo (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de Roselly de Lorgues (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à d'Avezac : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) Harrisse, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) Id., p. 420.

(4) Id., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) Bernaldes de los Palacios, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (Navarrete, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (Navarrete, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine Campi (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr Luigi Colombo (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de Roselly de Lorgues (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à d'Avezac : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) Harrisse, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) Id., p. 420.

(4) Id., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) Bernaldes de los Palacios, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (Navarrete, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (Navarrete, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) BERNALDES DE LOS PALACIOS, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (NAVARRETE, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie*. (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

mais il était en relations suivies avec les savants Portugais, et se tenait au courant de toutes les découvertes maritimes, par l'entremise de ses compatriotes établis à Lisbonne. Toute une élite de négociants et de voyageurs étrangers se pressait donc autour du souverain Portugais et de ses ministres, et Lisbonne était devenue comme la capitale géographique de l'Europe.

C'est dans ce milieu si éminemment favorable à l'esprit d'entreprise, à côté de ces hommes tout disposés à ne pas reculer devant l'inconnu, que parut tout-à-coup un Génois, Christophe Colomb, qui proposait une voie nouvelle aux navigateurs, et résolument, avec la conviction et la force de volonté qui constituent le génie, affirmait que, pour trouver les Indes, ce n'était pas au sud-est mais droit à l'ouest qu'il fallait dorénavant se lancer.

Les historiens ne savent rien de précis sur les premières années de la vie de Christophe Colomb. Ils ignorent même la date de sa naissance. Fernando Colomb l'auteur des *Historie* n'en parle pas. Bernaldez de los Palacios (1), son contemporain et ami, la fixe à l'année 1436, mais il est contredit par Colomb, et encore Colomb n'est-il pas toujours d'accord avec lui-même, puisque tantôt il se prétend né en 1455 (2) et tantôt en 1458 (3). En réalité aucune de ces trois dates n'est exacte, ni même vraisemblable. Des documents irréfutables, puisqu'ils n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, nous permettront

(1) Bernaldes de los Palacios, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 82. « En Valladolid el ano de 1506, en el mes de mayo, murio in senectute bona, inventor de las Indias, de edad de 70 anos poco mas o ménos ».

(2) Lettre de novembre 1500 (Navarrete, II, 254) portant que Colomb est au service de l'Espagne depuis dix-sept ans, ce qui reporte à l'année 1483 (Ya son diez y siete anos que yo vinè servir estos principes con la impresa de las Indias), et autre lettre du 7 juillet 1503 (Navarrete, I, 311) où Colomb se dit entré à l'âge de 28 ans au service des souverains Espagnols (Yo vine a servir de veinte y ochos anos). Or 1483—28=1455.

(3) Dans son journal de bord, à la date du 14 janvier 1493, Colomb dira qu'il y aura sept ans le 20 de ce mois qu'il est en Espagne, ce qui ramène au 20 janvier 1486 et à l'année 1458.

d'être plus affirmatif, et de fixer la date de la naissance de Colomb aux dix-huit mois qui séparent le mois de mai 1446 du mois de novembre 1447 (1).

Un testament génois en date du 20 mars 1472 (2), celui du jeune Nicolo Monleone de Savone, nous montre Colomb agissant en qualité de témoin. En vertu du droit romain toujours en vigueur à Gênes, il fallait pour remplir les fonctions de témoin être âgé au moins de vingt-cinq ans : ce qui nous reporterait à l'année 1447 ; mais ce premier document n'est pas assez probant, car les statuts génois permettaient d'étendre les conditions de capacité du témoin testamentaire : il suffisait d'être du sexe masculin. L'âge de vingt-cinq ans n'était donc pas nécessaire.

Dans un second document en date du 26 août 1472 (3), une reconnaissance de dette, figurent Domenico Colomb et son fils Christophe. Il fallait pour signer un tel acte avoir au moins vingt-cinq ans. Il se pourrait donc que Christophe fût né avant 1447. Cet acte pourtant n'est pas plus probant que le précédent, puisque à Gênes le mineur de 18 ans avait qualité pour contracter et était tenu responsable.

Dans un troisième document, en date du 7 août 1473 (4), une vente de maison sise à la Porte de l'Olivier à Gênes, Suzanne Fontanarossa, épouse de Domenico Colomb, est appelée pour approuver, et elle est assistée par deux de ses fils, Christophe et

(1) L'impartialité historique nous fait pourtant un devoir d'enregistrer l'opinion du chanoine CAMPI (*Discorso historico circa la patria e la nascita di Cristoforo Columbo*), de Mgr LUIGI COLOMBO (*Patria e biographia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo*), et de ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, I, 62). Tous trois fixent sa naissance à l'année 1435, mais sans preuves. La dissertation la plus complète sur ce point controversé est due à D'AVEZAC : *Année véritable de la naissance de Christophe Colomb et revue chronologique des principales époques de sa vie.* (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. II, p. 419.

(3) ID., p. 420.

(4) ID., p. 424.

Giovanni. Cette fois ces deux jeunes gens sont majeurs de vingt-cinq ans, car la loi n'admettait sur ce point aucune exception. Or, comme dans un quatrième document en date du 24 septembre 1470 (1), la vente par Domenico d'une petite propriété sise à Ginestreto, la même Suzanne, ayant hypothèque légale sur cette propriété, est assistée non pas de ses fils, mais de douze de ses proches, pour donner consentement à cette aliénation, il en résulte que ses deux fils, majeurs pour l'acte de 1473 ne l'étaient pas pour l'acte de 1470. Tous deux par conséquent sont nés vingt-cinq ans auparavant, entre le 25 mai 1446 et le 7 août 1448. Comme Christophe était l'aîné, si nous admettons entre lui et son frère une différence de dix mois, il aura dû naître après mai 1446 et avant novembre 1447.

Nous ne nous dissimulons pas ce que cette argumentation présente de spécieux ; au moins repose-t-elle sur des textes authentiques, et d'ailleurs, jusqu'à nouvel ordre, il est impossible d'affirmer avec plus de précision. Ce n'est donc ni en 1436, ni en 1455, ni en 1458 que naquit Colomb, mais en 1446 ou 1447.

Un autre problème se pose aussitôt : Où naquit Colomb ? Plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance, et l'amour-propre national a compliqué fort mal à propos une question déjà difficile à résoudre. Les prétentions de Milan (2), de Modène (3), de Pradella près de Plaisance (4), et de Cuccaro en Montferrat (5) nous semblent peu fondées. Celles

(1) Harrisse, p. 414 et 416.

(2) Domingo de Valtanas, *Compendio de algunas cosas notables de Espana.*

(3) Bossi, *Vie de Christophe Colomb*, p. 69. — Spotorno, *Della origine et della patria di Cristoforo Colombo* (1819), I, 11.

(4) Pietro Maria Campi, *Historia ecclesiastica di Piacenza*, (1662). — *Discorso historico sopra la nascita di Cristoforo Colombo*, t. III, p. 221-257. — Ambiveri, *Della Piacentinità di C. Colombo*, 1882. — Id., *Ancora della Piacentinità di C. Colombo*, 1883. — Nosalli, *Strenna Placentina del* 1882.

(5) Spotorno, ouv. cité. — Napione. *Della patria di Cristoforo Columbo* (Firenze), 1808.

de l'Angleterre encore moins (1). Nous en dirons autant, malgré notre vif désir d'avoir Colomb pour compatriote, des prétentions de Calvi en Corse (2). D'après une tradition constante, c'est à Gênes, ou dans les environs immédiats de Gênes, ou dans la rivière de Gênes qu'il faut chercher le berceau de l'illustre navigateur : mais est-ce à Cogoletto (3), à Savone (4), à Nervi (5), à Albissola (6), à Bugiasco, à Cosseria, à Finale, à Oneglia, à Chiavari (7), à Quinto (8), ou tout simplement à Gênes (9) ?

(1) CHARLES MOLLOY, *De jure maritimo*, 1682, p. 69. Born in England, but a resident at Genoa.

(2) CASANOVA, *Christoforo Colombo è egli nato in Corsica* (Giornale Ligustico, 1877). — ID., *La vérité sur l'origine et la patrie de C. Colomb*, Bastia (1880). — HARISSE, *Christophe Colomb né en Corse, Observations sur un décret récent du gouvernement français* (Revue critique d'histoire et de littérature, 18 juin 1883. — PERELTI, *Berceau de Christophe Colomb* (Revue du monde catholique, 1er juillet, 1er août 1889). — ABBÉ PERELTI, *Christophe Colomb, Français, Corse et Calvais*. — X., *Christobal Colon Espanol, como nacido en territorio pertenceiente al reino de Aragon* (Academia Real de Historia de Madrid, t. IX, oct. 1866). — HARRISSE, *Les Corses et le gouvernement Français*, 1890.

(3) ISNARDI *Nuovi documenti originali* (Genova), 1840. — BELLORO, *Sopra la patria di Christoforo Colombo contra la riposta di un Academico di Cogoletto.*

(4) GALINDEZ DE CARBAJAL, *Chistobal Colon Ginoves, natural de Saona* (Coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana, t XVIII). — BARON DE ZACH, *Correspondance astronomique et géographique* (Gênes, 1826), t. XIV, p. 532-573. — VERZELLIMO, *Memorie degli uomini illustri di Savona*, 1885. — OTTAVIO VARALDO, *Origine di C. Colombo*, Roma, 1887.

(5) OVIEDO, *Historia general de las Indias*, I, 2, 12.

(6) SALINERIO, *Adnotationes ad Cornelium Tacitum*, p. 336.

(7) FERNANDO COLOMB, *Vie de l'Amiral*, § 1.

(8) HARRISSE, *Vie de Christophe Colomb*, t. I, p. 222.

(9) ANTONIO GALLO, *De navigatione Columbi per inaccessum antea Oceanum commentariolus* (1499). Il l'appelle natione Ligur ac Genuæ ortus. — FULGOSO, *De dictis factisque memorabilibus collectanea* (Milan, 1509). — GIUSTINIANI, *Psalterium Hebræum, Arabicum et Chaldæum* (1516). Il le nomme patria Genuensis. D'après SENAREGA (*De rebus Genuensibus*, 1514) il serait Genuensis. PIERRE MARTYR le nomme tantôt vir Ligur, tantôt Genuensis (*Opus epistolarium*, lettres 130, 133). Dans la collection des *Paesi novamente ritrovati* (Vienne, 1507) il est également qualifié. Cf. *Ragionamento nel quale si conferma l'opinione generale intorno alla patria di Chistoforo Colombo*

La ville de Gênes a tranché la question en élevant à celui qu'elle s'obstine à considérer comme le plus célèbre de ses enfants une statue monumentale avec cette inscription : *A Cristoforo Colombo la patria.* Comme nous ne pourrions que répéter, après tant d'autres, les arguments proposés par toutes ces cités rivales, et que d'ailleurs la question ne présente qu'un intérêt secondaire, nous nous inclinerons devant l'opinion commune, et, jusqu'à plus ample informé, nous dirons que Colomb était né à Gênes.

Aussi bien Colomb lui-même n'a-t-il pas résolu le problème, lorsque, dans l'acte d'institution de majorat fait en février 1498, il se dit en propres termes enfant de Gênes, et recommande à ses héritiers de toujours aimer Gênes, car « c'est de là que je suis sorti et là que je suis né » (1). Le second de ses fils, Fernand, s'intitulait dans son testament olographe « fils de Christophe Colomb, Génois » (2), et son exécuteur testamentaire, le licencié Marcos Felipe, respectant ce souvenir, invitait à ses funérailles, en qualité de compatriotes, tous les notables négociants Génois qui se trouvaient à Séville (3). La question nous semble donc tranchée. Colomb était Génois.

Quels étaient les parents de Colomb ? On a prétendu qu'ils étaient de sang noble, et que des malheurs immérités les avaient réduits à vivre du travail de leurs mains. Voici com-

(Académie de Gênes, 1814, t. III, p. 1-107). — DOMENICO FRANZONI, *La vera patria di C. Colombo giustificata a favore dei Genovesi*, Roma, 1814. — R. CORTAMBERT, *C. Colombo et le véritable lieu de sa naissance* (Revue de géographie, 1882). — CORNELIO DESIMONI, *Di alcuni recenti giudizi intorno alla patria di Cristoforo Colombo* (Societa Ligura di Storia Patria), Gênes, 1890.

(1) NAVARRETE, ouv. cité, II, 254, 258. « Siendo yo *nacido en Genova*. Della sali, y en ella naci ».

(2) Testamento otorgado en 12 de julio 1539. « Hijo de D. Cristobal Colan. Ginoves ».

(3) *Coleccio de documentos ineditos para la historia de Espana*, XVI, 459. « Y a esta misma fueron convocados los senores y caballeros de esta ciudad y todos los senores Genovenses de la nacion del senor don Hernando ».

ment le fils de l'amiral Fernand commence le livre qu'il consacre à la mémoire de son père (1) : « Comme on aime ordinairement à croire qu'une haute naissance contribue à la gloire des grands hommes, quelques-uns de mes amis, sachant que j'écrivais la vie de l'amiral Christophe Colomb mon père, voulaient que je m'occupasse de rechercher et de démontrer qu'il appartenait à une race illustre et opulente, alors que, au contraire, sa famille, de commune origine, vécut dans l'obscurité et dans la gêne ». Tout en raillant les généalogistes de profession qui auraient voulu le faire descendre de Colonus, dont il est parlé dans Tacite (2), Fernand Colomb ne peut s'empêcher de parler avec quelque complaisance de [illegible] et de divers personnages considérables de Plaisance, qui auraient été ses alliés (3), mais à quoi sert-il de se heurter contre les faits ? Plus de cinquante pièces authentiques, recherchées avec un soin infini et publiées avec une scrupuleuse précision par le plus consciencieux des bibliographes, l'éminent M. Harrisse (4), établissent que, de père en fils, les Colombo étaient des ouvriers établis dans le canton Ligurien, qui s'étend à l'est de Gênes jusqu'à la Fontanabuona, et, descendant de cette vallée, aboutit à la mer aux environs de Quinto. Domenico Colombo, le père de Christophe, était originaire de cette vallée, sans doute du hameau de Terrarossa, adjacent au village de Meconesi. Il s'établit d'abord à Quinto del Mare, et s'y maria, avant 1445, avec une femme du Bisagno, probablement de Quezzi, Suzanne Fontanarossa (5). Il se fixa à Gênes de 1448 à

(1) F. COLOMB, ouv. cité, § 1.

(2) Voici le véritable texte de TACITE (*Annales*, XII, 21) : « Traditus post hæc Mithridates vectusque Romam per Junium *Cilonem*, procuratorem Ponti ». — Cf. DION CASSIUS, *Hist. Roman.* XL, 33.

(3) ID., § 1. « Di Piacenza, nella qual città sono alcune honorate persone della sua familia, e sepolture con arme di Colombo ».

(4) Ces documents ont été retrouvés soit dans les archives de Gênes, soit dans les minutes des notaires Génois. — Voir HARRISSE, ouv. cité, t. II, p. 401-454.

(5) Document du 7 août 1473 (HARRISSE, II, 424) : Sozana filia Q. Jacobi de Fontanarubea de Bisagno, uxor Domenici de Colombo de Janua.

1451, puis à Savone de 1451 à 1484. Il revint à Gênes et y resta jusqu'à sa mort. Jusqu'à un âge très avancé, il exerça le métier de tisserand. Les documents de l'époque en effet le qualifient toujours de textor pannorum, ou de lanarius (1). Il paraît avoir au début possédé une certaine aisance, mais il la perdit on ne sait trop comment. On le voit en effet engager ou vendre les biens qu'il avait soit à Quinto (2), soit à Ginestreto (3), et ses maisons de Gênes à la porte de l'Olivier (4), et à la porte Saint-André (5). En outre, il est obligé d'emprunter à diverses reprises (6), et, même pour son métier de tisserand, il achète à crédit pour des sommes bien modiques (7). Sa vieillesse est pénible, car il est seul, sans aucun de ses enfants pour lui fermer les yeux, et il mourra sans avoir payé une dette de 250 livres qui remontait à vingt-six années (8). Il nous faut donc ne pas croire à la prétendue noblesse des parents de Colomb. Aussi bien, comme l'écrivait, non sans fierté, le fils de l'amiral : « Qu'il descendît de simples marchands ou qu'il fût de noblesse antique, beaucoup plus de gloire revient à nous, ses enfants, d'avoir eu un père tel que lui que n'aurait pu lui en revenir à lui-même du sang le plus illustre ou des immenses richesses qu'il aurait tenues de ses aïeux » (9).

De même qu'on a voulu faire de Colomb le descendant d'une

(1) Harrisse, t. II, p. 400. Document du 1er avril 1439. « Domenico de Colombo filio Iohannis textori pannorum lane ». — Id., p. 406. Document du 26 mars 1451 : « Domenico de Colombo testori pannorum lanne in Janua ». Id., 408. Document du 27 mars 1451, p. 409. Document du 15 mars 1462. — Id., p. 416. Document du 25 mars 1462, p. 420. Document du 9 juin 1472, p. 442. Document du 23 août 1490, p. 443. Document du 14 novembre 1491, p. 451. Document du 26 octobre 1517, etc.

(2) Id., p. 403 (15 décembre 1445).

(3) Id., p. 414 (24 septembre 1470).

(4) Id., p. 424 (7 août 1473).

(5) Id., p. 434 (23 janvier 1477).

(6) Id., p. 420 (9 juin 1472).

(7) Id., p. 423 (4 juin 1473) — 422 (12 février 1473).

(8) Dossier de Legine. Harrisse, p. 427, 429, 430, 431, 437, 445-450.

(9) Fernand Colomb, ouv. cité, § 2.

race illustre, oubliant que « qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux », ainsi on a cherché à lui accorder le bénéfice d'une éducation supérieure, qu'il aurait reçue à l'Université de Pavie. On cite même ses maîtres (1), Francesco Pellacani, Antonio Terzago et Giovanni Marliani. En effet ces professeurs ont existé, et ils distribuaient leur enseignement à l'époque où Colomb aurait pu être leur élève, mais les archives de l'Université de Pavie ne contiennent aucun renseignement sur Colomb. En outre nous possédons une lettre de lui, bien authentique puisqu'elle a été conservée et est tout entière écrite de sa main, où il affirme que, dès l'âge le plus tendre, il a toujours navigué (2). « A l'heure actuelle j'ai consacré plus de quarante années à parcourir en naviguant les diverses parties du monde connu ». Cette lettre est datée de l'an 1501. Elle nous reporte par conséquent à l'année 1461, quarante ans en arrière. A cette date Colomb, né en 1446, aurait eu quatorze ans. Est-il possible qu'on l'ait envoyé à quatorze ans suivre les cours de l'Université de Pavie? Les artisans d'alors ne se séparaient pas facilement de leurs enfants, et, sauf de rares exceptions, les élevaient dans leur propre profession. D'ailleurs, pourquoi Colomb serait-il allé à Pavie? On n'y apprenait guère que la philosophie, le droit et la médecine. Les sciences en général, la cosmographie en particulier, n'y étaient pas enseignées. Aucun portulan, aucun ouvrage de géographie scientifique n'est daté de Pavie. A Gênes au contraire, port de grande importance, et ville dont le commerce faisait la grandeur, il y avait une véritable école de

(1) Fernand Colomb a pourtant affirmé son séjour à Pavie. § 3. « Il alla ensuite étudier à Pavie, jusqu'à ce qu'il fut en état d'entendre bien tous les livres de cosmographie, dont la lecture était pour lui d'un grand attrait », mais il ajoute : « Je dois avouer que je suis fort imparfaitement renseigné sur tout ce qui concerne le premier temps de sa vie ». — Cf. DELL'ACQUA, *Cristoforo Colombo studente all' universita di Pavia* (Archivio storico Lombardo, 30 juin 1880).

(2) FERNAND COLOMB, § IV.

cosmographie (1). Beccaria, Bartolomeo Pareto, Agostino Noli, l'auteur anonyme du Portulan de Dijon (2), Baptiste Agnese (3), et d'autres illustres fabricateurs de cartes étaient de Gênes. C'est à Gênes que les Florentins demandaient Andalone di Negro pour leur enseigner la sphère, l'astrolabe et la correction des cartes. C'est de Gênes que sortaient ces amiraux établis à Lisbonne, les Pessagno, dont le dernier surtout, Lancelot, contribua à l'éducation professionnelle des marins Portugais. Colomb pouvait donc, sans déplacement, trouver à Gênes tout ce dont il avait besoin pour devenir bon marin. Aussi bien, quoique on ait prétendu le contraire, quoique lui-même, plus tard, ait aimé à faire parade de ses connaissances, Colomb ne fut jamais un grand savant (4). Excellent marin, observateur éminent, il ne fut jamais qu'un médiocre géomètre, comme le prouve sa singulière hypothèse de la figure irrégulière de la terre qui serait renflée vers la côte de Paria. Il ne fut également qu'un astronome fort ordinaire, et, bien qu'on lui attribue l'honneur d'avoir annoncé une éclipse, celle du 29 février 1504, il est plus que probable qu'il était redevable de sa science à l'un des almanachs alors en usage, à ceux de Lichtemberger ou de Grannalach, ou même à l'édition espagnole du *Reportario de los Tiempos* d'Andrès de Li ;car justement l'éclipse du 29 février 1504 y est annoncée (5).

(1) Desimoni, *Elenco di carte ed atlante nautici di autore genovese oppure in Genova fatti e conservati* (Giornale Ligustico, 1875).

(2) Gaffarel, *Le Portulan de Dijon* (Commission des Antiquités de la Côte-d'Or), 1876.

(3) Gaffarel, *Le Portulan de Malartic* (Société de géographie de Dijon), 1889.

(4) Son compatriote Antonio Gallo (*De navigatione Columbi per inaccesum antea Oceanum commentariolus*) dit qu'il fut « intra pueriles annos parvis litterulis imbutus », et Agostino Gustiniani (*Psautier polyglotte de* 1516) affirme que « hic puerilibus annis vix prima elementa edoctus ».

(5) On trouve en effet dans le *Reportorio de los tiempos* (Çaragoça, 1495) la mention suivante : « Ano mil. d. iiij, en el dicho ano en el mes de febrero al lleno de la luna sera eclipsi d'ella ».

Colomb [illegible] Pavie. Sa première instruction [illegible] Les [illegible] Saint-Étienne, des écoles [illegible] ces écoles [illegible] que Colomb [illegible] premières [illegible] graphie. D'autres [illegible] au lieu de *Pavie* [illegible] avait lu *patria*. [illegible] à Gênes, [illegible] éléments de l'instruction [illegible] d'érudition, il [illegible] sa première jeunesse [illegible] un savant [illegible] apprenti [illegible] s'est indigné [illegible] une profession manuelle [illegible] en douze points [illegible] qui aurait part [illegible] rappelle avec amertume [illegible] le tort qui pouvait résulter [illegible] toire, en lui [illegible] d'abord cette indignation [illegible] l'amiral n'est nullement [illegible] d'ailleurs les documents [illegible] fondé des assertions de Giustiniani [illegible] père, et longtemps il travailla [illegible] Nicolo Monleone, en date du 20 mars 147[illegible] témoins, trois tailleurs, un [illegible] draps (accimatore) et un [illegible] qui [illegible]

1 D'AVEZAC, *Année véritable* [illegible]

2 F. COLOMB, ouv. cité, § 2.

3 HARRISSE, II, 419

Christophe. Le 26 août 1472 (1), le même Christophe garantit son père pour une somme de 140 livres, et ils sont tous deux ainsi dénommés dans l'acte : *Domenicus Columbus, lanerius, habitator Saonae et Christoforus ejus filius.* En outre, c'est en laine ouvrée, fabriquée par eux par conséquent, qu'ils devront s'acquitter de leur dette. Le 7 avril 1473 (2), à Savone, Christophe s'engage pour un acte analogue, et personne dans son entourage ne porte d'autre qualification que celle de *lanarius* ou de *textor pannorum.* Christophe Colomb a donc été cardeur de laine, et, malgré les philippiques indignées de son fils, (3) nous ne pensons pas que sa gloire en ait été amoindrie.

Il est vrai qu'emporté par une vocation, que personne, du reste, n'essaya de combattre, le jeune Christophe abandonna de bonne heure son métier, pour se donner aux choses de la mer. Quels furent ses premiers voyages? On l'ignore absolument. Il est probable que, comme la plupart de ses compatriotes, il commença par courir dans la Rivière de Gênes, et, peu à peu, se hasarda dans la Méditerranée. La vie d'un marin sur la Méditerranée, dans la seconde moitié du quinzième siècle, était fort dangereuse. La mer n'était pas sûre. Les pirates étaient plus redoutables que les écueils et que la tempête. Ce fut à cette âpre école d'entreprises hardies et de voyages hasardeux que fut élevé Colomb. Il y gagna cette science pratique, cette fertilité de ressources et cette persévérance à toute épreuve qui le distinguèrent dans la suite. Il aurait été curieux de suivre et d'étudier dans ces premières et laborieuses années le développement précoce de son génie, mais, jusqu'à son arrivée en Portugal, les renseignements précis font à peu près défaut : « J'ai passé vingt-trois ans sur mer, écrivait-il (4) aux souve-

(1) Harisse, II, 421 ... Quas promiserunt solvere hinc ad menses sex proxime venturos in tantis bonis blanchetis de XVI ad libras XX[ti] Januæ pro petia, etc...

(2) Harrisse, p. 424.

(3) Fernand Colomb, ouv. cité, § 5.

(4) Journal de bord de Colomb, 21 décembre 1493 (Navarrete, I, 101).

rains d'Espagne, sans la quitter un moment ; j'ai vu tout le Levant et l'Occident et le Nord ; j'ai vu l'Angleterre ; j'ai été plusieurs fois de Lisbonne à la côte de Guinée (1) » et dans une autre lettre : « Dès l'âge le plus tendre j'allai en mer et j'ai continué de naviguer jusqu'à ce jour(2). Quiconque se livre à la pratique de cet art, désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. Voilà déjà plus de quarante ans que je m'en occupe ». Colomb aurait donc parcouru la plupart des mers alors connues, mais il est difficile de fixer la date de ces voyages. Il en est même qu'on lui attribue très à tort, car il n'a jamais dû les exécuter. En effet, d'après Fernand Colomb, voici ce que son père aurait écrit en janvier 1495 aux Rois Catholiques : « Le roi Reinel que Dieu a rappelé à lui, m'envoya à Tunis, pour m'emparer de la galéasse la *Fernandina*. Lorsque je fus près de l'île Saint-Pierre, en Sardaigne, on m'informa que la galéasse était convoyée par deux vaisseaux et une caraque. Cette nouvelle troubla tellement les gens qui étaient avec moi, qu'ils résolurent non seulement de ne pas aller plus loin, mais de revenir à Marseille chercher un autre vaisseau et du renfort. Voyant que je ne pouvais d'aucune manière leur faire changer d'avis, je cédai, et, tournant l'aiguille de la boussole, le soir, je fis mettre les voiles au vent. Le jour suivant, au lever du soleil, nous nous trouvâmes par le cap de Carthagène, tandis qu'ils étaient tous convaincus que nous voguions vers Marseille ». Le roi Reinel, dont il est ici question, n'est autre que René de Provence et d'Anjou, héritier du trône de Naples. Or René ne songea à faire valoir ses droits qu'en deux circonstances, de 1437 à 1441, et Colomb n'était pas encore né, et de 1459 à 1461, et Colomb n'aurait eu que quinze ans, c'est-à-dire n'aurait pas été capable de com-

« Yo he andado veinte y tres ânos en la mar, sin salir della tiempo que se haya de contar, y vi todo el Levante, y Poniente, que dice por il camino de septentrion, que en Inglaterra, y he andado la Guinea ».

(1) Fernand Colomb, ouv. cité, § IV.

(2) Id., id.

mander un navire de guerre. Il est donc probable qu'on a attribué à Christophe Colomb un fait de guerre dont l'honneur doit être reporté à un autre Colomb (1), sans doute à Francesco Colon ou à Colon el Mozzo, célèbres capitaines dans les armées navales du roi de France Louis XI. Si Colomb assistait à cet épisode des guerres maritimes, ce devait être en qualité de mousse ou de novice, mais nullement de capitaine.

On a encore prétendu que Colomb livra devant Chypre un combat naval à une escadre vénitienne (2), mais il est démontré par les lettres de l'époque, surtout par les récits d'Antonio Loredano et de Domenico Malipieri, que le capitaine qui livra ce combat, se nommait Paolo Gentile et nullement Colomb.

Le seul voyage authentique de Colomb est celui dont il a lui-même fixé la date (3). « L'an 1477, au mois de février, je poussai en naviguant jusqu'à cent lieues au delà de l'île de Thule, dont la côte méridionale est éloignée de soixante-quatorze degrés de la ligne équinoxiale, et non pas de soixante-treize, comme le prétendent certains auteurs. En cette île les Anglais, notamment ceux de Bristol, vont porter leurs marchandises. A l'époque où je m'y trouvai, la mer n'était point prise par les glaces, il y avait des marées si fortes que, sur certains points, elles atteignaient jusqu'à vingt-six brasses ». Il n'y a non plus aucune raison de douter de ses voyages en Guinée (4), dans les

(1) Harisse, *Les Colombo de France et d'Italie.*

(2) Bossi, *Vie de Christophe Colomb.* — Harisse, *Les Colombo de France et d'Italie*, § 2.

(3) Fernand Colomb, ouv. cit, § 4. « Io navigai l'anno MCCCCLXXVI, nel mese di Febraio, oltra Tile isola cento leghe, la cui parte australe e lontana dall' Equinottiale settantaquatro gradi, e non settantatré, come alcune vogliono... et a questa isola, che è tanto grande come l'Inghilterra, vanno gl' Inglesi con le loro mercanterie, specialmente quelli di Bristol. Et al tempo che io vi andai non era congelato il mare ... che in alcuni luoghi ascendera ventisei brascia, e discendera altetranti in altesso ».

(4) Id., id. « J'ai séjourné, dit-il, dans la forteresse de Saint Georges des Mines du roi de Portugal qui est située sous la ligne équatoriale, et je puis attester que ces régions ne sont nullement inhabitables comme plusieurs ont

possessions Portugaises de la côte d'Afrique (1), et des courses dans le Levant, jusqu'à l'île de Chio. Seulement il est impossible de préciser la date de ces diverses traversées, et de dire en quelle qualité Colomb les a faites.

En 1477, lorsque Colomb visitait ainsi le nord de l'Europe, il avait depuis quelques années fixé sa résidence habituelle dans le Portugal, à Lisbonne. C'est dans ce milieu si favorable au développement des connaissances géographiques qu'il se trouva naturellement acclimaté, dès qu'il y fut amené. Il est à peu près impossible de préciser la date de son arrivée. Ce n'est pas dans le livre de son fils que nous trouverons une indication suffisante. Fernand Colomb en effet cite une lettre de son père écrite de Ségovie à Ferdinand d'Aragon, en mai 1501, où il est dit : « Dieu notre Seigneur m'envoya par miracle ici pour servir votre Altesse. Je dis par miracle, car j'avais abordé en Portugal dont le roi s'entendait aux découvertes plus que tout autre, mais il lui ferma les yeux, l'ouïe et tous les sens, au point que en quatorze années je ne pus lui faire entendre ce que j'avançais » (2). Or Alphonse V de Portugal étant mort en 1481, et ayant abdiqué le 26 avril 1475, quatorze ans en arrière nous reportent à l'année 1467, époque à laquelle Colomb était encore bien jeune et ne songeait certainement pas à se fixer en Portugal, ou en 1461, époque à laquelle Colomb était mineur et exerçait à Gênes la profession de tisserand. Ce n'est donc pas sous le règne d'Alphonse V, mais sous le règne de son successeur Jean II

voulu le prétendre ». — « Dans le livre de son premier voyage, il dit qu'il vit jadis sur la côte de Maneguette quelques sirènes qui n'ont pas avec les femmes la ressemblance que les peintres ont coutume de leur prêter ». — Cf. Navarrete, I, 171.

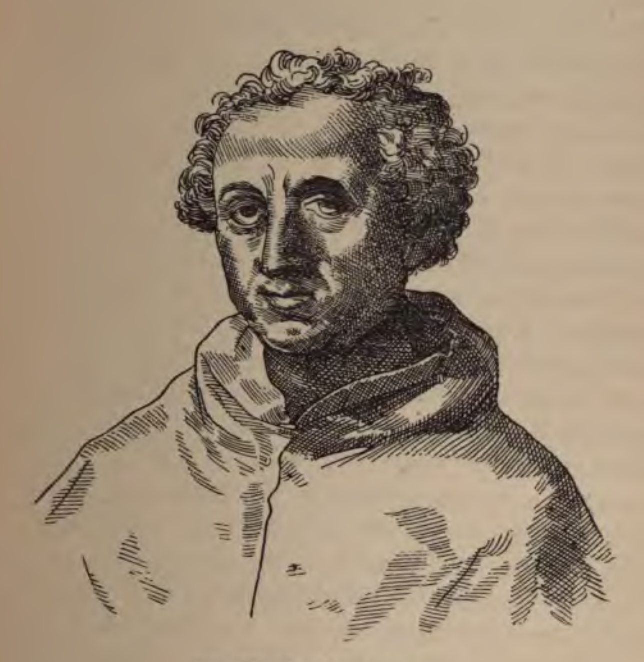
(1) Fernand Colomb, ouv. cité, § 4. « Maintes fois en allant par mer de Lisbonne en Guinée, j'ai été à même de reconnaître que l'on graduait mal les lignes méridiennes ».

(2) Cf. Las Casas, *Historia de las Indias*, II, 37, t. III, p. 187. « Fin à apostar à Portugal à donde el Rey de alli entendia en el descubrir mas que otro, el le atajo la vista, oido y todo, los sentidos, que en catorce ânos non le pude hacer entender lo que jo dije ».

(1475-1495) que Colomb vint se fixer en Portugal. Il est même probable que ce fut en 1474 ou 1475, puisque c'est à ce moment, ou tout au moins après le 25 juin 1474, qu'il reçut une copie de la lettre de Toscanelli au chanoine Martins. On trouvera sans doute que ces indications manquent de précision : mais il est impossible d'être plus affirmatif, à moins de se lancer dans le champ des hypothèses.

Les liens de l'amour le retinrent en Portugal (1). « Comme il y tenait une conduite irréprochable, a écrit son fils, et qu'au demeurant il était bien fait de sa personne, il arriva qu'une demoiselle de noble maison, nommé Felipa Mogniz, le rencontra au monastère de Tous-les-Saints, où il avait coutume d'aller entendre la messe, le remarqua, se prit pour lui d'affection, et enfin l'épousa ». Elle n'était nullement la fille, comme on l'a prétendu, de Bartolomeo Perestrello, capitaine donataire de Porto Santo, mais seulement sa cousine. Elle appartenait d'ailleurs à une honorable famille ; un de ses aïeux, Gil Ayres Moniz, avait été le secrétaire particulier de Alvares Pereirà, qui contribua aux succès du roi Jean I, mais, malgré sa noblesse,

(1) Fernand Colomb, ouv. cité, § 5. « Perciocché si portava molto honoratamente e era huomo di bella presenza, è he non si partiva dall' honesto ». Voici les principaux témoignages contemporains sur la figure et l'attitude de Colomb. Dans le *Libretto de tutta la navigation de Re di Spagna* (Venise, 1504), il est dit que « C. Colombo, Zenovese, homo de alta et procera statura, rosso, de gran ingegno, e faza longa ». Oviedo (*Histoire générale*, II, 2) le représente comme « de buena estatura e aspecto, mas alto que mediano, è de recios membros : los ojos vivos e las otras partes del rostro de buena proporcion : el cabello muy bermejo, e la cara algo accendida è pecoso. Gracioso quando queria, iracundo, quando se enojaba ». D'après Las Casas (I, 43), « Fue de alto cuerpo, mas que mediano ; el rostro luengo y autorizado ; la nariz aquilena ; los ojos garzos (bleu clair) : la color blanca, que triaba a rojo encendido ; la barba y cabellas, cuando era mozo, rubios, puesto que muy parte con los trabajos se le tornaron canos ». On peut donc se figurer Colomb comme un homme grand, aux dehors austères, roux de cheveux et de barbe, haut en couleur, au visage long et tacheté de rousseurs. Il avait le nez aquilin, et les yeux gris clair et très vifs : au demeurant un vrai type de Génois alerte et remuant. Jeune il devait être séduisant.



PORTRAIT DE COLOMB
(Academia real de la Historia de Madrid).

elle était pauvre, et les nouveaux époux durent travailler pour vivre.

C'est à ce moment que Colomb fit les voyages, dont il a été parlé plus haut, sur les côtes de Guinée, à Thulé, c'est-à-dire en Islande, et dans la Méditerranée. C'est alors qu'il se livra à diverses opérations de commerce, qui toutes ne furent pas fructueuses, car dans son testament (1), à l'article de la mort, il ordonna à son fils Diego de restituer certaines sommes « en telle forme qu'il voudra (2), et nullement à titre de largesse, mais comme paiement de dettes contractées en cours d'opérations commerciales à divers Génois, qu'il avait connus à Lisbonne, Lorenzo Girardi, Geronimo del Puerto, Centurione Escoto, Baptista Espindola, Paulo de Negro et Antonio Vazo. La principale de ses ressources paraît avoir été de vendre des livres à estampes, et surtout des cartes qu'il fabriquait lui-même. Colomb, en effet, fut un très habile dessinateur et calligraphe. « Dieu m'a rendu industrieux, écrivait-il plus tard, en 1501, aux rois catholiques (3), et rendit mes mains habiles à retracer convenablement les divers aspects de notre sphère avec ses villes, ses montagnes, ses fleuves, ses îles et ses ports ». Les contemporains de Colomb appréciaient ce talent tout spécial. Las Casas affirme même que c'est en vendant ces cartes aux navigateurs qu'il put suffire aux besoins de son ménage et acquérir une certaine aisance (4). Aucune des cartes dressées par Colomb n'a été conservée, mais il est prouvé par le témoignage unanime des contemporains qu'elles étaient fort

(1) Navarrete, II, 315-16.

(2) En tal forma que no sepa quien se las manda dar ».

(3) Il remercie Dieu de lui avoir donné « ... y ingenio en la anima y manos para debujar espera, y en ella las cildades, rios, montanas, islas y puertos, todo en su proprio sitio ».

(4) Las Casas, *Hist. Ind.*, I, 30, t. 1, p. 236. « Algunas dias se sustento con la industria de su buen ingenio y trabajo de sus manos, haciendo o pintado cartas da marear, las cuales sabia muy bien hacer, vendiendolar a los navegantes ». — Confirmé par Gomara (édit. Vedia), t. I, p. 165.

goûtées (1). Non seulement les rois voulaient en avoir pour suivre plus facilement les récentes découvertes, mais encore les rivaux de gloire de Colomb, et tous ceux qui sur ses traces s'aventurèrent à la conquête du nouveau monde ne s'embarquaient pas sans avoir à leur bord quelqu'une des cartes de l'amiral. Lors du grand procès de 1513, il fut démontré par le témoignage de Bernardo de Ibarra (2), que Hojeda, Alonso Nino et bien d'autres n'étaient guidés que par les cartes dressées par Colomb. Ce travail intelligent, la mise en œuvre de renseignements fournis par les navigateurs qui affluaient à Lisbonne, la fréquentation de ces navigateurs, toutes ces causes réunies déterminèrent peu à peu Colomb à donner une forme au grand projet qui, depuis longtemps, hantait son imagination. Il voulut à son tour faire œuvre de découvreur, et consacra le reste de sa vie à l'exécution de son dessein.

Quel était ce dessein ? On raconte que le poète Gagliulfi, voyant à Cogoletto la prétendue maison natale de Colomb, improvisa ce beau vers :

Unus erat mundus. « Duo sint », ait iste. Fuere.

Souvent, en effet, les poètes et les historiens eux-mêmes se sont imaginé qu'ils grandissaient la gloire de Colomb en le représentant comme ayant conçu, par une sorte d'intuition merveilleuse, l'idée de l'existence d'un nouveau monde, et ils ont affirmé que l'idée de Colomb avait été de rechercher et de

(1) Fin de la relation du 3e voyage (NAVARRETE, I, 264) : « Entretanto yo enviaré a vuestres altezas esta escriptura y la pintura de la tierra ». Lettre de la reine Isabelle du 5 septembre 1493 (NAVARRETE, II, 107) : « La carta del marear que habiares de faced, si es acabach, me enviad luego ». — Alonso de Hojeda (NAVARRETE, III, 539), déclare avoir vu « la figura que el Almirante envio a Castilla al Rey y Reyna de la que habia descubierto » — LAS CASAS, *Hist. Ind.*, I, 157, t. II, p. 353 « Envio tanbien a los Reyes la pintura figura de la tierra que dejaba descubierta ».

(2) NAVARRETE, III, 587. « Y le envio senalado con la dicha carta en una carta de marear los rumbos y vientos por donde habia llegado a la Paria, e que este testigo oyo decir como per aquella carta se habian hecho otras ».

retrouver ce nouveau monde. C'est là une grave erreur. Colomb n'eut pas un seul instant la pensée de découvrir un continent inconnu. Il a vécu et il est mort sans même soupçonner qu'il avait trouvé la partie du monde que nous nommons Amérique. Ce qu'il a cherché toute sa vie avec une intelligence, une énergie et une persévérance admirables, c'est la route qui, d'après lui, devait conduire à travers l'Atlantique des côtes occidentales d'Europe aux côtes orientales d'Asie, à ce qu'il appelait les Indes. Suivant ses propres expressions, il ne fut préoccupé que de chercher « l'Orient par l'Occident, et de passer, par la voie de l'ouest, à la terre où naissent les épiceries ». Ramené à ses proportions véritables, l'idée de Colomb n'en est pas moins une idée de génie. Comme l'écrivait avec une conviction éloquente notre illustre Jean Reynaud (1), « les plus belles gloires ne sont pas celles qui n'empruntent rien à autrui et vivent solitaires sur leurs fonds, mais celles qui proviennent de la plus étroite alliance avec les gloires antérieures, et qui font corps avec le genre humain. Colomb, s'embarquant sur la seule autorité de ses rêveries pour la conquête d'un continent inconnu, n'eût été qu'un fou couronné par la main du hasard, tandis que Colomb, obéissant fidèlement aux lois de la géographie antique, et mourant sans se douter de l'existence de terres nouvelles dont il avait trouvé la route, mérite à bon droit d'être considéré comme un des plus audacieux et des plus sages navigateurs ».

Chercher par l'ouest la route de l'Inde n'était pas en effet une idée nouvelle. Colomb suivit la trace de cette idée depuis l'antiquité jusqu'à son époque, l'approfondit, la vérifia grâce aux connaissances qu'il avait acquises et aux conseils qu'il reçut ; puis, dès qu'il fut convaincu qu'elle était vraie et praticable, il mit en œuvre toutes ses hautes facultés pour la faire accepter, et cela sans se laisser abattre ni par la misère, ni par le dédain, ni même par la haine. Ce fut sa vraie grandeur et son originalité propre.

(1) JEAN REYNAUD, article Colomb, dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

Les anciens exagéraient singulièrement la grandeur de l'Asie. Si l'on s'en rapportait à leurs mesures, à celles que donnent par exemple Marin de Tyr ou Ptolémée, ils auraient avancé la Chine jusqu'au méridien des îles Sandwich. Dès lors ils s'imaginaient que les côtes occidentales d'Europe étaient beaucoup moins éloignées des côtes orientales d'Asie qu'elles ne le sont en réalité, et certains d'entre eux, plus audacieux ou plus téméraires, affirmaient sans hésiter que l'espace intermédiaire pouvait être franchi. On connaît les passages d'Aristote, de Strabon et de Sénèque relatifs à cette proximité relative de l'Europe et de l'Asie. Ces curieux passages avaient occupé de savants esprits. Au moyen-âge, malgré les préjugés de tout genre qui s'opposaient à la diffusion des connaissances, quelques érudits avaient professé la même opinion. Albert le Grand, Vincent de Beauvais, le cardinal Pierre d'Ailly et toute l'école Arabe avaient, soit dans leurs livres, soit par leur enseignement, répandu ces théories. Ce fut dans leurs écrits et à travers leurs traductions que Colomb s'inspira de ces idées. Il l'avoue plus tard, et à diverses reprises, dans ses lettres à Ferdinand et Isabelle (1) : mais il ne se contenta pas des croyances antiques, et voulut s'assurer de leur exactitude en s'adressant à tous ceux de ses contemporains qui cherchaient la solution du même problème.

Deux d'entre eux méritent une mention spéciale, Paolo Toscanelli et Martin Behaim.

Paolo del Pozzo Toscanelli fut un des plus savants hommes de son siècle (2). Il naquit en 1397 à Florence, dans cette Athènes italienne qui préludait déjà au rôle glorieux qu'elle devait jouer devant la renaissance et offrait un asile à tous les travailleurs. Toscanelli fut l'élève du fameux Brunelleschi qui lui enseigna les mathématiques, et lui inspira le goût des

(1) NAVARRETE, I, 407, 409, 410, 448.

(2) TIRABOSCHI, *Storia della litteratura Italiana*, t. VI, p. 1. — XIMENES, *Del vecchio e nuovo gnomone florentino* (1757).

observations et des calculs astronomiques (1) ; mais il ne négligea pas pour autant les études littéraires, et acquit une véritable érudition dans les langues anciennes. Ses connaissances variées le désignèrent au choix de Nicolo qui, en 1428, créa, sous la tutelle des plus illustres citoyens de Florence, une bibliothèque publique. Dès lors Toscanelli ne s'appartint plus. Il fut tout à la science et aux livres, surtout aux livres de géographie. La lecture des voyages de Marco Polo l'exalta. Il s'efforça de réunir sur les nombreuses contrées parcourues par le négociant vénitien les renseignements les plus précis et les plus étendus. La situation de Florence prêtait, il est vrai, à ce genre d'investigations. Cette ville était alors comme le rendez-vous d'un grand nombre de marchands qui, venus de la Chine ou de la Tartarie, affluaient aux comptoirs des Médicis. En outre, plusieurs Florentins avaient cherché fortune au loin, et fondé des comptoirs en Portugal, en Espagne et en Angleterre. Dès que ces négociants apprenaient quelque nouvelle géographique, ils s'empressaient de la transmettre à leur ami, le bibliothécaire florentin. Toscanelli ne se contentait pas des renseignements que lui fournissaient ses compatriotes. Il interrogeait aussi les étrangers. Un de ses contemporains, Landino (2), commentateur de Virgile et traducteur de Pline, nous le montre entouré de ces hommes qui habitent près du Tanaïs, *qui circa initia Tanaïs habitant*, et les consultant avec avidité sur les productions de leur pays. Ces entretiens répétés, cette variété de connaissances, cette ardeur constante à l'étude inspirèrent au bibliothécaire florentin la pensée d'établir une route nouvelle, plus facile et plus prompte, entre l'Asie et l'Europe.

(1) C'est Toscanelli qui établit en 1468 sur la cathédrale de Florence le beau gnomon dont La Condamine demanda et obtint la réparation en 1755. Il fit usage de cette méridienne pour corriger les points solstitiaux, les variations de l'écliptique et surtout les Tables Alphonsines employées jadis à représenter les mouvements solaires.

(2) VIRGILE, édition Landinus (1520), *Géorgiques*, p. 48. « Ego autem interfui quum Florentiæ illos Paulus physicus diligenter quæque interrogaret ».

Hardiment et avec une netteté de vue qui fait honneur à son intuition scientifique, il indiqua l'Atlantique comme la route à suivre. Attribuant en effet à l'Asie Orientale une étendue beaucoup plus considérable que celle qu'elle possède en réalité, et supprimant l'Amérique dont il ne soupçonnait pas l'importance, il reprit à son compte les théories antiques sur le voisinage relatif de l'Espagne et des Indes, et affirma que c'était par l'ouest et par l'Atlantique qu'on arriverait le plus sûrement et le plus rapidement aux extrémités orientales de l'Asie.

C'était une conception de génie : elle frappa et séduisit par sa nouveauté. Aussi les idées de Toscanelli eurent-elles un grand retentissement. Un chanoine de Lisbonne, Fernam Martins, qui entretenait avec le bibliothécaire Florentin des relations épistolaires à propos des expéditions maritimes entreprises ou à entreprendre, parla de lui au roi Alphonse V. Ce prince, vivement frappé de la vraisemblance que présentaient ses projets, directement intéressé d'ailleurs au succès d'une entreprise qui aurait augmenté démesurément la fortune de son royaume, chargea le chanoine de consulter l'astronome, le physicien, pour employer le langage du temps, et voici la réponse qu'il reçut (1) : « à Fernam Martins, chanoine de Lisbonne, Paul, physicien, salut (2) : J'ai appris avec le plus grand

(1) Cette lettre, écrite en latin suivant l'usage du temps, a été retrouvée par Don José Fernandez, y Velasco, bibliothécaire de la Colombine à Séville, sur la garde finale d'un volume d'Eneas Sylvius (Pie II), *Historia rerum ubique gestarum*. L'honneur de la publication intégrale de ce curieux document revient à M. Henri Harrisse (*Don Fernando Colon, historiador de su padre*, ensayo critico. — Séville, Sociedad de Bibliofilos Andaluces, 1871 : Une édition française a été donnée en 1872). Nous avons traduit le seul texte authentique, que nous reproduisons à cause de sa rareté, et du réel intérêt qu'il présente.

(2) HARRISSE, *Don Fernando Colon historiador de su padre* (Séville, 1871), p. 70 : Copiami sa Christoforo Colonbo per Paulum fisicum cum una carta navigacionis. Ferdinando Martini canonico Ulixiponis Paulus phisicus salutem. De tua valitudine de gracia et familiaritate cum rege vestro generossimo et magnificentissimo principe jocundum mihi fuit intelligere. Cum tecum allias locutus

intérêt que vous vous portiez bien, et que vous jouissiez du crédit et de la faveur de votre très généreux et très magnifique

sunt de breviori via ad loca aromatum per maritimam navigationem quam sit ea quam facitis per Guinœam quœrit nunc Serenissimus rex a me quandam declaracionem ymo potius ad occulum ostensionem ut etiam mediocriter doti illam viam caperent et intelligerent. Ego autem quamvis cognoscam posse hoc ostendi per formam spericam ut est mundus, tamen determinavi, pro facihori opera, ostendere, viam illam per quam carte navigacionis fiunt illud declarare. Mito ergo sue Maiestati cartam manibus meis factam in qua designatur litora vestra et insule ex quibus incipiatis iter facere versus occasum semper et loca ad que debeatis pervenire et quantum a polo vel a linea equinotiali debeatis declinare, et per quantum spacium sive per quot miliaria debeatis pervenire ad loca fertilissima omnium aromatum et gemmarum, et non miremini si voco occidentales partes ubi sunt aromata cum communiter dicantur orientales, quia navigantibus ad occidentem semper ille partes inveniuntur per subterraneas navigaciones. Si enim per terram et per superiora itinera, ad orientem semper reperirentur linee ergo recte in longitudine carte signate ostendunt distanciam ad orientem versus occidentem, que autem transverse sunt, ostendunt spacia a meridie versus septentrionem. Notavi autem in carta diversa loca ad que pervenire potestis pro majore noticia naviganciu m sive ventis vel casu aliquo alibi quam existimarent venirent ; partim autem ut ostendant incolis ipsos habere noticiam aliquam patrie illius, quod debebit esse jocundum satis. Non considunt autem in insulis nisi mercatores asseritur. Ibi enim tanta copia naviganciam est cum mercimoniis ut in toto reliquo orbe non sint sicuti in uno portu nobilissimo vocato Zaiton. Aserunt enim centum navis piperis magne in eo portu singulis annis deferri, sine aliis navibus portantibus alia aromata. Patria illa est populatissima ditissima multitudine provinciarum et regnorum et civitatum sine numero, sub uno principe qui dicitur magnus Kan, quod nomen significat in latino rex regum, cujus sedes et residencia est ut plurimum in provincia Katay. Antiqui sui desiderabant consorcium christianorum : jam sunt 200 anni, misserunt ad Papam et postulabant plurimos dotos in fide ut illuminarentur ; sed qui missi sunt, impediti in itinere redierunt. Etiam tempore Eugenii venit unus ad Eugenium qui de benivolentia magna erga christianos afirmabat et ego secum longo sermone locutus sum de multis, de magnitudine edificiorum regalium et de magnitudine fluminum in latitudine et longitudine mirabili et de multitudine civitatum in ripis fluviorum, ut in uno flumine 200 circa civitates sint constitute, et pontes marmorei magne latitudinis et longitudinis undique colonpnis ornati. Hec patria digna est ut per Latinos queratur, non solum quia lucra ingencia ex ea capi posunt auri argenti gemarum omnis generis et aromatum que nunquam ad nos deferuntur, verum propter doctos viros philosofos et astrologos peritos et quibus ingeniis et artibus ita poteus et magnifica provincia gubernentur ac etiam bella conducant. Hec pro aliquantula

souverain. Quoique je me sois déjà expliqué plusieurs fois avec vous sur la route la plus courte pour aller aux Indes d'où viennent les épiceries, route qui consiste à prendre la mer, et qui est plus courte que celle que suivent les Portugais en côtoyant la Guinée, vous m'annoncez que Sa Majesté Sérénissime désire de moi quelque renseignement positif qui lui démontre clairement à elle et à tous les esprits même les plus obtus qu'on doit suivre ce chemin. Je pourrai, je le pense, lui en prouver la possibilité la sphère en main, en lui indiquant la situation des diverses parties du monde; mais, pour plus de facilité, et en même temps pour mieux me faire comprendre, j'ai pris le parti de me servir, pour indiquer cette route, d'une carte semblable à celles que l'on dresse pour l'usage de la navigation. J'envoie donc à Sa Majesté une carte dressée et dessinée de ma main, où j'ai représenté vos rivages et les îles qui vous servent de point de départ pour vos navigations dans l'Océan, ainsi que les régions où vous devez arriver. On voit par cette carte à quelle distance, soit du pôle soit de l'équateur, vous devez passer, ainsi que l'espace à parcourir et le nombre de lieues à faire pour arriver à ces contrées si fertiles en toutes sortes d'aromates et de pierres précieuses. Ne vous étonnez pas si je désigne sous le nom de couchant les contrées où croissent les

satisfactione ad suam peticionem, quantum brevitas temporis dedit et occupaciones mee concepserunt, paratus in futurum regie maiestati quantum volet latius satisfacere. Data Florencie 25 iunii 1474.

A civitate Ulixiponis per occidentem in directo sunt 26 spacia in carta signata quorum quodlibet habet miliara 250 usque ad nobilissimam et maximam civitatem Quinsay. Circuit enim centum miliaria et habet pontes decem et nomen ejus sonat cita del cielo, civitas celi, et multa miranda de ea narrantur, de multitudine artificium et de reditibus. Hoc spacium est fere tercia pars tocius spere, que civitas est in provincia Mangi, sive vicina provincie Katay in qua residencia terre regia est. Sed ab insula Antilia vobis nota ad insulam nobilissimam Cippangu sunt decem spacia. Est enim illa insula fertilissima auro margaritis et gemmis, et auro solido cooperiunt templa et domos regias, itaque per ygnota itinera non magna maris spacia transeundum. Et multa fortasse essent aperitus declaranda, sed diligens considerator per hec poterit ex se ipso reliqua prospicere. Vale dilectissime.

aromates, et qu'on appelle communément orient, puisque en faisant voile toujours vers le couchant, on doit finir par trouver les régions précitées. Si en effet on se dirige par terre et en suivant les itinéraires connus vers le levant, on trouvera toujours au levant les endroits en question. Les lignes droites, dessinées en longueur sur la carte, indiquent la distance qui sépare l'occident de l'orient, et les lignes obliques celles qui séparent le nord du midi.

J'ai encore eu soin de marquer sur cette carte divers endroits où l'on pourrait aborder, surtout avec les connaissances spéciales de vos navigateurs, si l'on avait à redouter des vents contraires, une tempête, ou quelque autre accident imprévu. Aussi bien il serait utile que vos explorateurs montrassent aux indigènes qu'on a quelque notion de leur contrée. Ceci ne peut que leur plaire. J'ajouterai que ces îles ne sont fréquentées que par de riches marchands. Le nombre des négociants qui y débarquent et la quantité de leurs marchandises est telle que dans tout l'univers on ne trouve pas un seul port dont l'importance puisse être comparée à celui de Zaïtoun. On rapporte en effet que chaque année dans ce port on charge au moins cent navires de poivre, sans préjudice de ceux qui emportent d'autres produits. Ce pays, considérablement peuplé, est divisé en beaucoup de provinces et même de royaumes contenant d'innombrables villes, qui sont sous la domination d'un prince appelé le grand Khan, ce qui signifie le roi des rois. Sa résidence ordinaire est dans la province de Cathay. Ses prédécesseurs désiraient entrer en relations avec les princes chrétiens. Il y a deux cents ans environ que l'un d'eux envoya des ambassadeurs au Pape pour lui demander des savants qui l'instruiraient dans notre foi, mais ces ambassadeurs, arrêtés en chemin, revinrent sur leurs pas. Au temps du Pape Eugène, un autre ambassadeur fut envoyé qui entretint le Souverain Pontife des bons sentiments qu'on nourrissait dans son pays pour les chrétiens. Je me suis longuement entretenu avec lui. Nous avons parlé de la magni-

ficence des édifices royaux, de la longueur et de la largeur extraordinaire des fleuves, de la multitude des villes assises sur leurs rives. Sur les rives d'un de ces fleuves, on compte environ deux cents villes, avec des ponts de marbre très longs et très larges, ornés de colonnes. Ce pays mérite d'être recherché par les Latins, non seulement à cause des grandes richesses, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses de tout genre et des aromates inconnus qu'on en peut retirer, mais aussi parce que ce sont les érudits, les philosophes, les astrologues habiles, et tous ceux que recommandent leurs talents et leur génie qui gouvernent les provinces du royaume, et même qui dirigent les opérations militaires. J'espère que ces quelques renseignements suffiront à Sa Majesté. Je les ai réunis aussi rapidement que me l'ont permis et le temps dont je disposais, et mes occupations : mais je suis à la disposition de Sa Majesté pour tout ce qu'elle voudra me demander à l'avenir.

« Florence, le 25 juin 1474.

« Vous trouverez sur la carte que, à partir de Lisbonne, en allant vers l'occident, jusqu'à la très noble et très grande cité de Quinsay, j'ai tracé vingt-six divisions dont chacune équivaut à cent cinquante milles. Quinsay (1) a, en effet, cent milles de tour et dix ponts. Son nom signifie cité céleste (2). On raconte des choses extraordinaires sur la multitude des œuvres d'art qui la remplissent, et sur ses revenus. Cette ville est dans la province Mango, près de Cathay, où se trouve la résidence royale. Cet espace est à peu près le tiers de la sphère entière. Depuis l'île Antilia que vous connaissez, jusqu'à la très illustre île de Cipangu, on compte dix de ces divisions. Le pays de

(1) Ce passage, qui s'applique à la description de Quinsay, paraît très maladroitement intercalé ici, d'autant plus qu'il interrompt brusquement l'indication des mesures linéaires, mais nous avons tenu à traduire le texte donné par M. Harrisse.

(2) Quinsay ou Kin-Sec, la ville souveraine, capitale de la Chine sous la dynastie des Song, prit, sous les Ming, le nom qu'elle a gardé jusqu'à nos jours, de Hang-Tcheou-Fou.

Cipangu est si riche en or et en pierres précieuses que l'on couvre avec des plaques d'or les temples et les palais des rois. La distance à parcourir à travers des régions maritimes inconnues n'est donc pas très considérable. Il me serait facile d'ajouter bien d'autres détails, et de parler avec plus de précision, mais ce que j'ai dit suffit pour qu'un observateur sagace comprenne le reste.

« Adieu, très cher ami ».

Les mesures indiquées par Toscanelli manquent malheureusement de netteté. Nous ne connaissons pas leur valeur exacte. Il est donc bien difficile de tirer parti d'indications aussi vagues. De plus la lecture de cette lettre démontre que l'astronome florentin ne soupçonnait seulement pas l'existence de l'Amérique, puisqu'il affirme qu'on ira directement d'Europe aux Indes en passant par l'Atlantique : mais n'est-ce point assez que d'en avoir montré le chemin et d'avoir persisté à soutenir une idée vraie, qui devait conduire à la découverte du monde nouveau ?

En effet, bien qu'on n'ait conservé qu'une seule des lettres de Toscanelli relatives à cette théorie, plus que paradoxale pour l'époque où elle fut émise, il est probable que ses idées eurent un grand retentissement en Portugal ; qu'elles furent combattues, et que, pour soutenir son opinion, l'astronome florentin dut engager une sorte de polémique et revenir avec insistance sur le même sujet. Ses lettres faisaient pour ainsi dire partie du domaine public de l'érudition, et Colomb les consulta certainement, lorsqu'il vint s'établir en Portugal pour essayer de réaliser son grand projet.

« Ce fut un physicien florentin, nommé Maître Paul, lisons-nous dans les *Histoires* de Fernand Colomb (1), qui acheva de lui fournir les raisons décisives servant de base à son grand projet... Ayant eu connaissance de lettres du grand physicien

(1) F. Colomb, *Vie de l'Amiral*, § VII.

florentin qui l'avaient vivement intéressé, l'Amiral eut l'idée de lui écrire, en lui envoyant par l'entremise d'un Florentin qui se trouvait alors à Lisbonne une petite sphère où il avait marqué les terres qui lui semblaient être découvertes ». Colomb en effet était alors en relations intimes avec deux de ces étrangers qui recevaient à Lisbonne une si large hospitalité, deux négociants de Florence, Lorenzo Giraldi et Juanoto Berardi. Giraldi porta la lettre et la sphère de Colomb, et il obtint la réponse suivante (1), à laquelle était jointe une copie de la lettre et de la carte adressée par Toscanelli au chanoine Fernan Martins.

« A Christophe Colomb, Paul physicien, salut : J'approuve votre noble et grand désir de vous rendre au pays où naissent les épices. Aussi, en réponse à votre lettre, je vous envoie copie d'une autre lettre que j'ai envoyée il y a quelques jours à un de mes amis, domestique de Sa Majesté Sérénissime le roi de Portugal. Je l'écrivais, avant la guerre de Castille, en réponse à une demande qui m'avait été adressée sur le même sujet par ordre de son Altesse. Je vous envoie en même temps une carte de navigation, semblable à celle que j'avais adressée au roi. De la sorte seront satisfaites toutes vos demandes. Voici la copie de ma lettre ». Suit la lettre reproduite plus haut. C'était vers l'an 1480 que Colomb échangeait cette intéressante correspondance avec Toscanelli. Ce dernier, en effet, bien qu'il n'ait pas daté sa lettre, parle de la guerre soutenue par le Portugal contre la Castille. Il s'agit de la guerre soulevée à propos de la succession de Henri IV de Castille. Or, comme les deux peuples

(1) Voici le texte de cette lettre d'après F. Colomb. Navarrete (II, 5) en a donné une traduction espagnole : « Io veggo il nobile è gran desiderio tuo di voler pasar là, dove nascono le specerie, onde por riposta d'una tua lettera ti mando la copia d'un altra lettera, que alquanti giorni fà io scrissi ad un mio amico, domestico del Serenissimo Re di Portogallo avanti la guerre di Castiglia, in riposta d'un altra, che per commissione di sua Altezza egli mi scrisse sopra detto caso : et ti mando un altra carta navigatoria, simile à quella, chi o mandai à lui, per laqual resteran sodisfacte le tue dimande. La copià di quella mia lettera é questa : »

déposèrent les armes en 1479, par le traité d'Alcantara, il est très probable que Toscanelli écrivit à Colomb soit à la fin de 1479, soit dans les premiers mois de l'année suivante.

Aussi bien leurs rapports ne se bornèrent pas à l'échange d'une simple lettre. Colomb, encouragé par l'approbation d'un homme dont le témoignage scientifique avait alors une immense valeur, s'ouvrit à lui de son projet, et lui demanda de nouveaux conseils. On sait que Colomb écrivait beaucoup. Il ne laissa sans doute pas échapper l'occasion qui s'offrit à lui de confirmer ses théories et de les appuyer sur l'autorité d'un savant aussi connu. On a perdu ou égaré ces lettres, mais Toscanelli les a reçues, puisqu'il y a répondu. Voici en effet la nouvelle missive qu'il adressa à Colomb, à une date qu'il est difficile de préciser, mais qui doit se rapprocher de la précédente (1) : « Paul physicien à Christophe Colomb, salut. Je considère comme très noble et très digne d'approbation le projet que vous avez formé de naviguer du levant à l'occident, selon les indications fournies par la carte que je vous ai envoyée, et qui seraient encore plus évidentes sur une sphère. J'ai plaisir à voir que j'ai été bien compris et je me réjouis non seulement de la possibilité de ce voyage, mais encore de l'honneur et des avantages qui en doivent revenir à tous les chrétiens. Je voudrais que vous puissiez en prendre aussi nettement l'idée que moi, qui la dois aux entretiens que j'ai eus en cour de Rome avec toutes sortes de savants et de voyageurs. J'ai la certitude que, lorsque ce voyage aura été accompli, il en résultera pour nos contrées une grande abondance de richesses, notamment en épiceries et en métaux précieux. Et d'ailleurs ce bénéfice en reviendra aussi aux rois, aux princes de ce pays, qui désirent si vivement contracter alliance avec les chrétiens, afin de recevoir d'eux les enseignements de la science et de la reli-

(1) Cette seconde lettre a été également conservée par FERNAND COLOMB (*Vie de l'Amiral*, § VII). Nous donnons la traduction de M. EUGÈNE MULLER dans son édition de l'ouvrage de F. Colomb.

gion. C'est pourquoi je ne m'étonne point que vous qui avez le cœur fort et aventureux, et que la nation Portugaise, qui compta toujours beaucoup de gens prêts aux nobles et grandes entreprises, vous songiez à effectuer cette glorieuse expédition ».

Bien qu'indirecte, l'influence de Toscanelli sur Colomb fut donc réelle. « Ces lettres, je le dis encore une fois, lisons-nous dans l'ouvrage de Fernand Colomb (1), achevèrent d'exciter l'amiral à poursuivre le projet de ses découvertes ». La carte envoyée par Toscanelli à Colomb, copie de la carte qu'il avait jadis adressée au chanoine Martins, fut précieusement conservée par l'amiral. Il paraîtrait même que la carte qu'il prêta le 23 septembre à Martin Pinzon (2), lorsqu'ils étaient en mer, et qu'il lui fit redemander trois jours après, était la carte même de Toscanelli. En tout cas, Las Casas (3) possédait encore, à l'âge de quatre-vingt cinq ans, la « carta de marear que Toscanelli envio a Colon » ; mais, bien que les manuscrits de l'évêque aient été longtemps conservés à l'Académie d'histoire de Madrid, on ignore ce qu'elle est devenue. Toscanelli fut donc un des précurseurs immédiats de Colomb, et c'est en Portugal que ce dernier apprit à le connaître, et se pénétra de l'importance et de la nouveauté de ses théories.

Ce fut encore en Portugal que Colomb fit la connaissance d'un de ces étrangers qui avaient fixé leur résidence à Lisbonne, et y avaient trouvé à la fois honneurs et fortune. Nous voulons parler de Martin Behaim, qui sans doute a rendu de grands services à la cosmographie et à la géographie, mais que depuis longtemps, et très à tort, on s'obstine à placer à côté et

(1) F. COLOMB, ouv. cité, § VIII.

(2) NAVARRETE, ouv. cité, I, 165 : « Iba hablando el Almirante un Martin Alonzo Pinzon, capitan de la otra carabela Pinta, sobre una carta que le habia enviado tres dias hacia à la carabela, donde segur parece temà pintadas el Almirante ciertas islas por aquella mar, y decià Martin Alonso que estaban en aquella comarca, y respondia el Almirante que asi le parecia à èl ».

(3) CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 86.

écrits à l'encre rouge et jaune. Un simple coup d'œil jeté sur la carte suffit pour démontrer que Behaim ne connaissait pas l'Amérique. Sans doute dans l'intervalle qui existe entre l'Asie Orientale d'un côté, l'Europe et l'Afrique Occidentales de l'autre, sont marquées des îles nombreuses dont quelques-unes fantastiques, Antilia, Saint Brandan, etc., mais derrière ces îles nous lisons les noms bien connus de Cipangu, Cathay, Java etc. S'il l'eût connu, s'il l'eût seulement soupçonné, Behaim n'aurait pas manqué de mentionner le continent américain, lui qui enregistre les découvertes les plus récentes des Portugais, lui qui, par scrupule d'exactitude, marque sur sa carte même des îles fabuleuses. La seule mention relative aux terres occidentales est la suivante : « Vers le couchant est la mer appelée Océan, où l'on a également navigué plus loin que ne l'indique Ptolémée, et au-delà des colonnes d'Hercule, jusqu'aux îles Açores ». La carte de Behaim n'en est pas moins un monument fort curieux à consulter, car elle marque l'état certain des connaissances géographiques, l'année même où Colomb allait si singulièrement transformer les idées reçues et les vieux errements.

Colomb ne doit donc rien à Behaim. S'il l'a rencontré à Lisbonne, il a discuté avec lui les problèmes géographiques qui passionnaient alors les esprits, et sans doute il s'est confirmé, grâce aux indications du savant allemand, dans sa résolution de trouver à travers l'Atlantique une route nouvelle vers les Indes ; mais c'est à cela que se borne le rôle de Behaim. Il fut pour Colomb un conseiller, nullement un guide (1). Pas plus pour Behaim que pour Toscanelli il ne s'agissait de la découverte d'un nouveau monde. Navigateurs et savants ne se préoccupaient que d'une idée, trouver la route la plus courte d'Europe aux Indes. Colomb pensera et agira comme eux. Il n'aura sur eux

(1) C'est ce qui a été fort nettement indiqué par l'Historien des Indes, HERRERA (I, I, 2). « D. Christoval Colon, primer almirante de las Indias, con el consejo de Martin de Bohemia, portuguès natural de la isla de Fayal... con quien communico, dio principio al descubrimiento ».

les navigateurs d'une grande utilité (1). En 1484, il accompagna Diego Cam dans son voyage aux côtes d'Afrique, reconnut avec lui les côtes du Congo, et s'avança jusqu'au 22° 48' de latitude méridionale. Nommé l'année suivante membre du conseil de perfectionnement de la navigation à Lisbonne, il contribua pour sa large part aux découvertes maritimes qui firent la gloire et la fortune du Portugal. Créé chevalier du Christ, il épousa la fille du gouverneur de Fayal, Job Van Huertar de Moerkirchen, Flamand au service du Portugal (2). Mais l'immobilité ne convenait pas à cet ardent esprit. En 1492, nous le retrouvons à Nuremberg, où il construit le fameux globe qui porte son nom, et d'après lequel on a prétendu qu'il avait indiqué l'Amérique à Colomb, et à Magellan le détroit qui porte son nom. La même année il revint en Portugal, retourna aux Açores, et mourut à Lisbonne, on ne sait pas au juste à quelle époque.

Cette vie mystérieuse et si remplie, ces voyages continuels, le long séjour de Behaim aux Açores et les monuments cosmographiques qu'il composa, enfin la probabilité de ses rapports avec Colomb et les autres navigateurs de l'époque, tout a contribué à jeter un grand éclat sur ce singulier personnage. Ses compatriotes surtout, jaloux de revendiquer pour eux une gloire aussi importante, ont soutenu, avec une ardeur qui ressemble à de la convoitise, que Colomb et Magellan avaient usurpé sa gloire. Depuis Leibniz qui écrivait en 1697 à Thomas Burnett (3) : « On nous fait espérer les mémoires d'un gentilhomme de Nuremberg, qui prétend avoir trouvé l'Amérique avant Colomb; M. Wagenseil en a parlé dans son ouvrage de géographie », jusqu'à Doppelmayr, Otto et de Murr, bon

(1) Gebauer, *Histoire du Portugal*, p. 123. — De Mürr, ouv. cité, p. 343.

(2) Humboldt (*Géographie du nouveau continent*, I, 269) l'appelle Jobst de Hurter, et Charton (*Tour du Monde*, liv. 210, p. 31), Hurber de Mœrkirchen.

(3) Leibniz (édition de Genève 1768), t. vi, p. 261.

nombre d'écrivains ont soutenu, par point d'honneur patriotique, que l'Amérique devrait se nommer Behaimia.

A l'appui de ces prétentions, quelles preuves allèguent donc les partisans de Behaim ? Tout d'abord Colomb et Behaim se sont-ils connus ? Ils étaient sans doute contemporains et Behaim a longtemps résidé aux Açores, dans cet archipel dont son beau-père était comme le vice-roi, de même que Colomb a résidé à Porto-Santo, dont son parent Perestrello était le gouverneur. Ils se sont probablement rencontrés, soit aux Açores, soit plutôt à Lisbonne, où ils ont l'un et l'autre résidé de 1482 à 1484. Tous deux s'occupaient de projets nautiques, et Martin Behaim faisait partie du conseil de perfectionnement de la navigation qui fut plus tard chargé d'examiner les projets de Colomb. Les deux marins se sont donc rencontrés, mais en quoi Colomb est-il redevable de sa découverte à Behaim ?

Les partisans de Behaim s'appuient sur un passage de la chronique d'Harthman Schedel, écrivain contemporain : « Ces deux hommes, disait-il en parlant, non pas de Colomb, mais de Diego Cam et de Behaim, soutenus par la divinité, se lançèrent dans la mer du Sud sans trop s'éloigner de la côte. Ils arrivèrent dans un autre monde où, en se tournant du côté de l'ouest, leur ombre s'étendait à droite et vers le midi. Ils découvrirent donc, par leur génie, un continent inconnu jusqu'alors, et que, depuis de longues années, personne autre que des Génois, et encore en vain, n'avait essayé de découvrir » (1). Ce passage ne prouve rien, d'abord parce que, paraît-il, il est interpolé, et ensuite parce que, authentique ou non, il n'a rapport qu'à la découverte que fit Diego Cam de l'hémisphère occidental

(1) Ce passage est inséré dans le *De Europa* d'ÆNEAS SYLVIUS. — Cf. IRVING, *Vie de Colomb*, t. IV, p. 172. « Hi duo, bono Deorum auspicio, mare meridionale sulcantes, a littore non longe evagantes superato circulo æquinoctiali, in alterum orbem excepti sunt, ubi, ipsis stantibus Orientem versus, umbra ad meridiem et dextram projiciebatur. Aperuere igitur sua industria alium orbem hactenus nobis incognitum, et multis annis a nullis quam Januensibus frustra temptatum ».

jusqu'alors inconnu, et de la côte africaine, mais nullement de l'Amérique. Aussi bien se pourrait-il que Behaim, qui vécut après la découverte de Colomb, et qui, par sa position officielle, avait le droit et le moyen de se faire écouter, n'ait pas élevé de réclamations contre son rival ? Or, non seulement il ne se plaignit pas, mais encore il n'essaya pas la moindre protestation. Certes, les envieux de Colomb, et ils étaient déjà nombreux, n'auraient pas laissé échapper une si belle occasion de l'accabler, si réellement elle leur eût été offerte.

Reste une dernière objection. Sur le globe que Behaim construisit en 1492, lors de son séjour à Nuremberg, l'Amérique est indiquée : l'Amérique devrait donc s'appeler Behaimia.

On a très à tort contesté l'authenticité du globe de Behaim (1). On a prétendu qu'il fut composé en 1520 par Jean Schœner, professeur de mathématiques, et aux frais de Jean Seyler ; mais ce globe n'est peut-être qu'une copie de celui de Behaim, analogue à celui que possède notre bibliothèque nationale ; car on le considéra longtemps comme une œuvre d'une telle importance scientifique, qu'il fallut en fabriquer de nombreuses copies pour satisfaire la curiosité du public savant. Le globe original, construit tout entier de la main de Behaim, existe encore (2). Il a été rendu par la ville de Nuremberg aux descendants du cosmographe, et on peut encore aujourd'hui étudier ce témoin authentique des siècles passés dans une des maisons de la ville qui fait face à l'église Saint Gilles. Il a été fabriqué à la prière des bourgmestres Nurembergeois, Gabriel Nützel, P. Valkamer et Nicolas Grolend, dont les armes sont peintes sur la carte, en même temps que celles de Nuremberg. Les différentes possessions y sont indiquées par des pavillons aux armoiries des puissances. Ces pavillons sont peints ainsi que les demeures et les figures des habitants de chaque pays. Les noms de lieu sont

(1) DE MURR, ouv. cité, p. 326.
(2) E. CHARTON, *Voyage à Nuremberg* (Tour du monde, 1884, p. 30).

écrits à l'encre rouge et jaune. Un simple coup d'œil jeté sur la carte suffit pour démontrer que Behaim ne connaissait pas l'Amérique. Sans doute dans l'intervalle qui existe entre l'Asie Orientale d'un côté, l'Europe et l'Afrique Occidentales de l'autre, sont marquées des iles nombreuses dont quelques-unes fantastiques, Antilia, Saint Brandan, etc., mais derrière ces iles nous lisons les noms bien connus de Cipangu, Cathay, Java etc. S'il l'eût connu, s'il l'eût seulement soupçonné, Behaim n'aurait pas manqué de mentionner le continent américain, lui qui enregistre les découvertes les plus récentes des Portugais, lui qui, par scrupule d'exactitude, marque sur sa carte même des iles fabuleuses. La seule mention relative aux terres occidentales est la suivante : « Vers le couchant est la mer appelée Océan, où l'on a également navigué plus loin que ne l'indique Ptolémée, et au-delà des colonnes d'Hercule, jusqu'aux iles Açores ». La carte de Behaim n'en est pas moins un monument fort curieux à consulter, car elle marque l'état certain des connaissances géographiques, l'année même où Colomb allait si singulièrement transformer les idées reçues et les vieux errements.

Colomb ne doit donc rien à Behaim. S'il l'a rencontré à Lisbonne, il a discuté avec lui les problèmes géographiques qui passionnaient alors les esprits, et sans doute il s'est confirmé, grâce aux indications du savant allemand, dans sa résolution de trouver à travers l'Atlantique une route nouvelle vers les Indes ; mais c'est à cela que se borne le rôle de Behaim. Il fut pour Colomb un conseiller, nullement un guide (1). Pas plus pour Behaim que pour Toscanelli il ne s'agissait de la découverte d'un nouveau monde. Navigateurs et savants ne se préoccupaient que d'une idée, trouver la route la plus courte d'Europe aux Indes. Colomb pensera et agira comme eux. Il n'aura sur eux

(1) C'est ce qui a été fort nettement indiqué par l'Historien des Indes, HERRERA (I, I, 2). « D. Christoval Colon, primer almirante de las Indias, con el consejo de Martin de Bohemia, portuguès natural de la isla de Fayal ... con quien communico, dio principio al descubrimiento ».

d'autre supériorité que d'avoir exécuté ce qu'ils avaient seulement projeté.

Le grand projet qui, à la surprise et à l'admiration de toute l'Europe, amena la découverte de 1492, était donc depuis longtemps un sujet d'études sérieuses en Italie et en Portugal. De plus il commençait à hanter, pour ainsi dire, les imaginations populaires. Si en effet les démonstrations géographiques persuadaient les hommes éclairés, il y avait, à côté, des indications et presque des preuves matérielles qui devaient frapper les esprits moins cultivés. Depuis longtemps les habitants des Canaries et des Açores, ainsi que des navigateurs qui s'étaient aventurés au-delà, affirmaient avoir entrevu des îles éloignées dans l'Océan. C'étaient de pures illusions, mais qui prirent néanmoins assez de consistance pour qu'on donnât des noms à ces îles imaginaires, et qu'on les indiquât sur les cartes : Saint Brandan, les Sept Cités, Antilia, La Man Satanaxio, Brasil. C'est surtout en Portugal, qu'on s'occupa de ces prétendus archipels, et même qu'on chercha à en prendre possession (1).

Dans la chronique de la conquête des Canaries en 1402 par le Normand Jean de Béthencourt, chronique qui fut rédigée par ses aumôniers, Pierre Boutier et Jehan le Verrier, on lit ce passage significatif (2) : « Et Bethencourt, qui toutes les ysles Canariennes a vues et visitées.... dit aussi que ces anciens nobles princes du royaulme de France ou d'ailleurs voulaient entreprendre aucune grant conqueste par dessa, qu'il seroit une chose bien fesable et bien resonable, ils le pourroient faire à peu de frais : car Portugal et Espaigne et Arragon les fourniyroient, pour leur argent, de toutes vitailles, et de navires plus

(1) Curieux passage du *Commentaire sur Camoëns* (§ 5, p. 12), par Correa : « Naô ha certesa, como tamben a não ha de outras muitas cousas que acontecerào no tempo del rey D. Affonso V ou por falta e negligencia dos Chronistas daquelle tempo ou por se perderem e consumiren os papeis e memorias d'aquella idade ».

(2) *Le Canarien*, édition G. Gravier, § 53, p. 83.

que nul autre païs, et aussi de pillos qui savent les pors et les contrées ». En effet ni les navires ni les pilotes ne manquèrent au Portugal pour entreprendre « les grandes conquêtes par dessa ». Dès le 10 décembre 1457 (1) le roi Alphonse V avait fait donation à l'infant don Fernando de toutes les îles à découvrir dans la direction de l'ouest. Le 19 février 1462 (2) le même roi accordait à Jean Vogado les deux îles de l'Ovo et de Capraria, qui avaient été déjà découvertes, mais non occupées (3). En 1462, le 29 octobre, Alphonse V concédait à l'infant don Fernando une île qu'un certain Gonçalo Fernandez de Tavira prétendait avoir reconnue, à l'ouest-nord-ouest des Canaries et de Madère, au retour d'un voyage au Rio-de-Ouro sur la côte d'Afrique. Cette donation était faite à titre perpétuel (4), quel que fût le moment de la prise de possession, quel que fût le navire qui le premier planterait son drapeau sur les rochers de l'île. Le 21 juin 1473 un décret royal accordait à Ruy Gonçalves da Camara une autre île à découvrir dans l'Océan, mais sans dépasser le Cap-Vert (5). L'année suivante, le 28 janvier 1474, un contrat était passé entre Tellez et Joam Teive, fils de Diego, habitant de Terceire

(1) José de Torrès, *Memoria à cerca de originalidade da navigaçaô do Oceano atlantico septentrional, e do descobrimento de suas ilhas no secolo XV* (Revista dos Açores, t. I, p. 290). Voici le texte de la donation : « Em Cintra a 10 de dezembre de 1457, faz D. Affonzo V doaçao ao infante D. Fernando de quaesques ilhas, que depois d'esta data se acharem ».

(2) Id., p. 194-195.

(3) Em Lisboa, a 19 de fevereiro de 1462, fazo mesme rei doaçaô a Joaô Vogado de duas ilhas novas, Lovo e Capraria, que se dizian ia descobertas, mas naô povoadas.

(4) J. de Torrès, p. 290. « Em Lisboa, a 29 de outubro de 1462, faz o mesmo rei mercè ao dito infante D. Fernando, de una ilha, que Gonçalo Fernandez de Tavira diz que vira vindo das pescarias de Rio de Ouro, a oes-nor-oeste das Canarias e da Madeira, e a que se naô pudera chegar por o tempo ser contrario. Esta doaçaô tenia effeito em qualquer tempo em que tal ilha se achasse, ou por navios do mesmo infante, ou pelos de qualquer outra pessoa ».

(5) Id., p. 290. « Em Carnide, a 21 de junho 1473, faz D. Affonso V merce a Ruy Gonçalves da Camara de una ilha que por si on seus navios achase no Oceano, nâo alem de Cabo Verde ».

dans les Açores, pour la découverte et l'exploitation soit de l'île des Sept-Cités soit de tout autre archipel non encore signalé (1). Ce contrat singulier était approuvé par le roi, et Tellez recevait l'autorisation de s'établir dans sa future conquête (10 novembre 1475). La croyance s'était en effet répandue qu'au delà des Açores on apercevait de temps à autre des îles fort éloignées à l'horizon, mais qu'il était possible de rejoindre (2).

En 1483 Antonio Leme, le fils du flamand Martin Leme établi à Madère depuis 1443, affirmait qu'il avait découvert trois îles à l'occident des Açores (3). Ce n'était sans doute que des récifs ou des amas flottants de végétation, mais un habitant de Madère, Domingues do Arco, sollicita l'autorisation de s'établir dans cet archipel fantastique, qu'il prétendait voir chaque année à des époques régulières, et le roi lui fit concession de cette île. La donation est datée du 30 juin 1484 (4). Elle est conservée aux archives de la Torre-del-Tombo (5). C'est sans doute ce Domingues auquel faisait allusion Colomb lorsque dans son journal du bord, à la date du 9 août, il écrivait (6) : « L'amiral se souvenait que, lors de son séjour en Portugal l'an 1484, il

(1) A. DE VARNHAGEN, *La Verdadera Guanahani de Colon* (1864), p. 110. « ... Achariam as Sete Cidadas, on algunas oustras ilhas povoadas, que ao presente non son navegados ».

(2) JOSÉ DE TORRÈS, p. 114. « Nas partes do mar Ociano, quaesque ilhas que lle achar et quelle a que as elle mandas buscar novamente... nom sendo horem as taes ilhas nas partes de Guiné ». — Cf. HERRERA, Muchos affirmaban que veiam cada ãno algunas ilhas a la parte de Poniente.

(3) AZEVEDO, *As Saudades da Terra pelo Doutor G. Fructuoso* (1873), p. 525.

(4) J. DE TORRÈS, p. 290. — Cf. HERRERA « Un vecino de la isla de la Madera, el ano de 1484, pidio al Rey de Portugal licencia para ir a descubrir cierta tierra, que juraba que veia cada ano i siempre de una maniera, concordando con las islas de los Açores ».

(5) *Libro das Ilhas*, p. 19.

(6) NAVARRETE, ouv. cité, I, 157. « Dice el Almirante que se acuerda que, estando en Portugal el ano de 1484, vino uno de la isla de la Madera al Rey a le pedire una carabela para ir a esta tierra que via, el cual juraba que cado ano la via ».

avait vu un habitant de Madère qui demandait au roi une caravelle pour rejoindre l'île qu'il voyait au loin, et qui, d'une année à l'autre, présentait toujours la même apparence ». Cette illusion géographique fut si persistante que le roi Jean II, par deux décrets du 3 mars et du 4 août 1486, concédait au capitaine de Terceire, Fernand de Ulmo, l'île, ou les îles, ou la terre ferme qu'il découvrirait à l'ouest, et qui paraissait correspondre à l'île des Sept-Cités (1). L'acte était solennellement enregistré, et les compatriotes de Fernand de Ulmo étaient si bien persuadés de son importance que l'un d'eux, Joaò Affonso de Estreito de Funchal signait avec le concessionnaire un acte de cession de la moitié de ses droits éventuels et faisait approuver par le roi ce nouveau contrat (24 juillet et 4 août 1487) (2).

Un véritable courant s'était donc créé qui poussait les Portugais vers l'ouest (3), et on se demande vraiment pourquoi l'un d'entre eux, mieux inspiré, ou bien servi par la fortune, n'a pas réussi à précéder Colomb dans cette voie féconde en découvertes. L'étonnement augmentera quand on saura que déjà on croyait avoir des preuves matérielles de l'existence de ces îles occidentales (4). Un pilote du roi de Portugal, Martin Vicente, avait trouvé à 450 lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent, un

(1) VARNHAGEN, ouv. cité, p. 116. « Queria dar achada huma grande ylha, ou ylhas, ou tierra firme per costa, que se presume seer a ylha das Sete Cidades, a su propria custa ».

(2) Ces documents ont été publiés par de SENNA FREITAS, *Memoria historia sobre o intentado descobrimento de una supposta ilha ao norte de Terceira* (1845), p. 62, 73.

(3) Même après la découverte de l'Amérique, on ne renoncera pas à trouver ces prétendues îles. Au XVIe siècle deux Portugais, Alvaro da Fonte et Joam da Fonte consacrèrent toute leur fortune à la recherche de cette prétendue terre occidentale, et se ruinèrent dans cette étrange affaire. — Cf. FRUCTUOSO, *Saudades da Terra. Historia genealogica de Sam Miguel* (1876), p. 73 et 249.

(4) HERRERA, liv. I. « Un pedaço de madero labrado por artificio, i à lo que se juzgaba non con hierro, de lo qual i por haver ventado muchos dias poniente, imaginaba que a quel palo venia de alguna isla ».

morceau de bois sculpté travaillé sans l'aide d'aucun instrument de fer, et jeté à la côte par un fort vent d'ouest. Pedro Correa, beau frère de Colomb, avait vu près de Madère une autre pièce de bois sculpté, d'un style étrange, et venant également de l'ouest. Des roseaux d'une dimension extraordinaire, qui rappelaient les bambous de l'Inde cités par Ptolémée, avaient été rencontrés dans ces parages. D'un nœud à l'autre ils pouvaient renfermer neuf mesures de vin. Les habitants des Açores rapportaient que, lorsque soufflait le vent d'ouest, la mer rejetait, surtout à Graciosa et à Fayal, des troncs de pins énormes d'une espèce inconnue. Sur les rivages de Florès, celle des Açores qui est la plus rapprochée de l'Amérique, on avait un jour trouvé les cadavres de deux hommes, dont la physionomie et les traits différaient de ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique. On avait même aperçu, rôdant d'une île à l'autre, des barques remplies d'hommes inconnus, et dont on n'avait plus entendu parler (1).

Il est certain que Colomb était au courant des bruits qui circulaient. Non seulement il s'était mis en relations directes avec les marins qui fréquentaient les mers d'occident, mais encore il avait ramassé une collection de cartes et de documents relatifs à ces voyages dans la direction de l'ouest (2). Sa belle-mère, en compagnie de laquelle il vivait, « voyant qu'il avait une grande passion pour l'étude de la cosmographie, lui apprit comme quoi son mari défunt avait été un marin très expert et très aventureux, qui, de concert avec deux autres capitaines de navire, était allé découvrir plusieurs îles dans les eaux africaines. Elle lui donna toutes les cartes, tous les papiers

(1) HERRERA, ouv. cité. « En la isla de Florés hecho la mar dos cuerpos de hombres muertos que mostraban tener las casas mui anchas i de otro gesto que tenien los christianos. Otra vez se vieron dos canoas o almadias con casa movedica, que passando de una a otra isla los debio de hecar la fuerça del vento, e como nunca se hunden vinieron a pasar a los Açores ».

(2) HERRERA (loc. cit.) dit qu'il parlait souvent « con hombres que navegabam los mares de Occidente, espacialmente a las ilhas de los Açores ».

qu'avait laissés son mari (1). Réunissant ainsi les documents du passé aux renseignements contemporains, et les corroborant par ces apports inexpliqués d'objets inconnus, Colomb arriva bientôt à se persuader que, réellement, pour aller d'Europe aux Indes, le plus court chemin était l'Atlantique. Dès qu'il eut formé sa théorie, il résolut de consacrer sa vie à la prouver. Il se dévoua à cette pensée. Il en fit l'intérêt principal ou plutôt unique de son existence. Dès ce moment il prit un ton d'assurance extraordinaire, Il ne parla jamais d'un air de doute ou d'hésitation. On eût dit qu'il avait déjà réalisé son projet. Aucune épreuve, aucune déception ne parvinrent à le détourner. Comme un profond sentiment religieux se mêlait à ses conceptions scientifiques, il se regardait en quelque sorte comme l'envoyé du ciel, choisi par Dieu pour mettre en rapport avec l'Europe chrétienne les régions les plus éloignées et pour convertir les peuples encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Ainsi s'explique sa fierté dans ses rapports avec les souverains. Il traitait avec eux d'égal à égal. Comme c'était d'empires dont il méditait la découverte, ses conditions étaient en proportion de ses offres. Jamais il ne voulut en rabattre, même après des désappointements réitérés, même réduit presque à la misère.

Comme il se trouve toujours des envieux, même des gloires les plus pures et les moins contestables, et que le triste privilège du génie est de semer la haine et de récolter l'ingratitude, des écrivains se sont rencontrés qui n'ont pas hésité à accuser Colomb de plagiat et ont prétendu qu'il s'était approprié les idées et les projets de quelques-uns de ses devanciers. On a surtout nommé trois de ces devanciers, un polonais nommé Jean de Kolno, un pilote dont la nationalité n'est pas nettement déterminée et qui, probablement, s'apppelait Sanchez, et enfin le propre frère de Christophe, Bartolomeo. Il importe de faire

(1) FERNAND COLOMB. *Historie*, § 5

justice de ces trois légendes, et, en quelque sorte, de déblayer le terrain, afin de mieux bâtir l'édifice de la grandeur Colombienne.

Le premier de ces prétendus découvreurs de l'Amérique se nommait Jean de Kolno ou de Skolno (1). C'était un Polonais (2). Il naquit aux environs de Varsovie et passa, vers 1476 au service de Christian I de Danemark, qui l'employa à diverses explorations. Après avoir côtoyé la Norvège, le Groenland et la Frislande, il aurait reconnu l'Estotiland et poussé jusqu'au Labrador. Wytfliet le considère comme le second Européen qui, après les Zeni, ait visité l'Estotiland (3), c'est-à-dire l'Amérique. Gomara et Charlevoix se contentent de dire qu'il fut jeté sur les côtes du Labrador avec des Norvégiens (4). Le hasard seul aurait donc conduit en Amérique le pilote Polonais; aussi Charlevoix, bien qu'il ne conteste pas la réalité de ce voyage, fait-il remarquer avec raison que « cette expédition n'a eu aucune suite et n'a pas fait beaucoup de bruit dans le monde » (5).

Si donc Jean de Kolno, quinze ans avant Colomb, aborda le continent américain, les conséquences de sa découverte furent nulles. D'ailleurs, même si ce voyage est authentique, on ne

(1) LELEWEL (*Histoire de la géographie*, p. 58) l'appelle Szkolny, GOMARA (édition Vedia) et CHARLEVOIX Scalve.

(2) PONTANUS, *De situ Daniæ* (1631), p. 763.

(3) WYTFLIET, *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum* (1597), p. 188. « Secundum detectæ hujus regionis decus tulit Johannes Scolvus Polonus, qui anno reparatæ salutis MCCCLXXII, octoginta et sex annis a prima ejus lustratione navigans ultra Norvegiam, Groenlandiam, Frislandiamque, Boreale hoc fretum ingressus sub ipso Arctico circulo, ac Laboratoris hanc terram, Estotilandiamque est ». — Cf. GOMARA, *Historia de las Indias* (édition Vedia, p. 177) : « Tambien han ido alla hombres de Norvega con el piloto Joan Scolvo ».

(4) Cités par CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes*, t. IV, p. 2 et 3.

(5) GABRIEL MARCEL, *Note sur une sphère terrestre en cuivre* (Société de géographie de Rome, 1891, p. 160), retrouvait sur la côte occidentale du Groenland cette curieuse mention : « Quii populi ad quos Joanes Scovus Danus pervenit anno 1476 ».

s'en est, dans tous les cas, rappelé que bien après Colomb, et lorsque toute la gloire était pour l'Espagne. Il n'en est pas de même de ce prétendu pilote, dont le navire désemparé par une tempête qui le jeta sur les côtes plus tard découvertes par Colomb, vint aborder à Madère, où se trouvait alors le futur amiral des Indes. Bien accueilli par lui, et se sentant près de mourir, ce pilote aurait voulu le récompenser de ses bons soins en lui donnant les cartes sur lesquelles il avait marqué tous les détails de sa découverte, et indiqué la direction à suivre pour retrouver les terres entrevues. C'est Oviedo qui le premier, en 1535, une quarantaine d'années par conséquent après la découverte du Nouveau-Monde, et bien après la mort de Colomb, raconta dans son *Histoire des Indes* qu'un pilote jeté en Amérique par des vents violents revint en Europe pour y mourir dans la maison de Colomb, lui laissant la carte et le journal de son voyage. Oviedo ne fait allusion à ce bruit que pour le démentir (1), et n'en parle que comme d'une fable absurde qui circulait dans le bas peuple : mais nombre d'historiens, soit défaut de critique, soit esprit de dénigrement, reproduisirent en l'embellissant l'histoire de ce pilote. Gaspar Fructuoso, qui écrivit aux Açores son indigeste mais conscencieuse histoire *Saudades da Terra* (2), rapporte le fait comme ayant lieu en 1486. Il est incertain sur la nationalité du pilote, mais croit à son existence. Gomara, dans son *Histoire générale des Indes* (3),

(1) OVIEDO, *Historia general de la Iudias*, I, 11. « Unos dicen que este maestro o piloto era andaluz, otros le hazen portuguez ; otros viscaino ; otros dizem que el Colom estava entonces en la Cabo Verde y que alli aporto la caravela que he dicho, y el ovo por esta forma noticià desta tierra. Que esto passase assi o no, ningnno con verdad lo puede afirmar ; pero aquesta novela assi anda por el mundo entre la vulgar gente... Para mi yo lo tengo por falsa é como dice el Agostino : mejor es dubdar en lo que no sabemos que porfiar lo que no esta determinado ».

(2) GASPAR FRUCTUOSO, *Saudades do Terra*, cité par CORDEIRO, *De la part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique*, p. 39.

(3) GOMARA, *Hist. gen. de las Indias*. « Unos hazen andaluz este piloto, que tratava en la Canaria, y en la Madera, quando le acontecio aquella larga

dit que le véritable auteur de la découverte de l'Amérique est bien ce pilote, mais qu'on ne connaît ni son nom, ni son pays. « Les uns, dit-il, en font un Andalous, qui commerçait aux Canaries et à Madère, quand il fit ce dernier et funeste voyage. Pour d'autres, c'est un Biscayen qui avait des relations commerciales avec l'Angleterre et avec la France. Pour ceux-ci, c'est un Portugais qui allait et revenait de la Mine aux Indes... Tout le monde s'accorde pourtant à dire que ce pilote mourut dans la maison de Colomb, et qu'entre les mains de ce dernier tombèrent tous ses papiers de bord, ainsi que les relations de son voyage, avec la désignation et la latitude des terres découvertes et visitées ». Acosta, (1), Garibay (2), Benzoni (3), Mariana (4), répétèrent l'anecdote en termes à peu près identiques. Garcilaso de la Vega (5) est encore mieux informé, car il connaît le nom du pilote. Il fixe même la date de son voyage, en 1484. Ce pilote, d'après lui, se nommait Alonzo Sanchez de Huelva. Son navire se rendait des Canaries à Madère, quand il fut emporté par le vent jusqu'à l'île qui plus tard s'appela la Dominique. Il débarqua, fit une description détaillée de tout ce qu'il avait vu, eut grand soin de marquer la route d'aller et de retour, et essaya de rentrer en Europe. Il n'avait pas assez de

y mortal navegacion. Otros vizcaino, que contratava en Inglaterra, y Francia. Y otros, Portuguès que yva y venia de la Mina o India .... Solamente concuerdan todos en que fallecio aquel piloto en casa de Christobal Colon. En cuyo poder quedaron las escrituras de la cavarella. Y la relacione de todo agl luengo viage con la marca y altura de las tierras, novamente vistas y halladas ».

(1) ACOSTA, *Historia nat. y moral de las Indias.* « Porque pues assi sucedio en el descubrimiento de nostro tiempo quando aquel marinero (cuyo nombre aun no sabemos, para que negocio tan gran no se attribuya o otro autor sino a Dios) aviendo por un terrible importuno temporal reconocido el nuevo mundo, dexo per paga del buen hospedage a Christoval Colon la noticia de cosa tan grande ».

(2) GARIBAY, cité par CORDEIRO, ouv. cité, p. 40.

(3) BENZONI, *La Historia del mondo nuovo* (1565).

(4) MARIANA, *Historia general de Espana.*

(5) GARCILASO DE LA VEGA, *Primera parte de los Commentarios Reales que tratan de el origen de los Incas...*

provisions. L'eau surtout [illegible] défaut. [illegible] décima-t-elle l'équipage. Ils [illegible] arrivèrent à Terceire. Colomb [illegible] traita fort bien. espérant [illegible] voyage. Garcilaso de la Vega [illegible] cette histoire par son père [illegible] il pense très sérieusement [illegible] sur lui de faire aux souverains [illegible] promesses. c'est qu'il connaissait [illegible] Ni son imagination. ni sa [illegible] pirer tant de confiance. Il [illegible] sorte par le voyage antérieur du [illegible]

Plusieurs autres écrivains. auxquels [illegible] et la prétendue véracité de Garcilaso de la Vega [illegible] cette tradition comme un fait réel. Torquemada (2), Gregorio Garcia (3), F. Pizaro (4), le P. François de Fonseca (5), Vasconcelos (6), l'ont reproduite, sans même la discuter, dans leurs histoires. Nous avons pourtant peine à croire à sa véracité, car aucun des contemporains de Colomb n'en a parlé. Sabellicus, Pierre Martyr, Guistiniani, si peu bienveillant d'ordinaire pour son compatriote, Bernaldez de las Palacios, Las Casas, Fernando Colomb, qui tous enregistrent avec soin

(1) GARCILASO DE LA VEGA, ouv. cité. « De cuya relacion certificado Christoval Colon, insistio tanto en sa demanda, prometiendo cosas nunca vistas ni oidas, guardando como hombre prudente el secreto dellas aunque debajo de confiança dio cuenta dellas a algunas personas de mucha autoridad acerca de los Reyes Catolicos que le ayudaron a salir com su empresa, que si no fuera por esta noticià que Alonso Sanchez de Huelva le dio, no pudiera de sola su imaginacion de Cosmografia, prometer tante y tan certificado, como prometio, ni salir tan presto an la Empresa del Descubrimiento ».

(2) TORQUEMADA, *Monarchia Indiana* (1723), XVIII.

(3) GREGORIO GARCIA, *Origen de los Indios*, I, 41.

(4) J. PIZARRO, *Varonnes illustres del Nuevo Mondo*. (1639), 2.

(5) FRANÇOIS DE FONSECA, *Evora gloriosa* (1728).

(6) SIMOES DE VASCONCELOS, *Chronica da Companhia de Jesus do Estado do Brazil*.

les différents motifs qui poussèrent Colomb à entreprendre son voyage, ne disent pas un mot de Sanchez de Huelva. Herrera, si minutieusement exact, et qui travaille sur des pièces empruntées aux archives du conseil de Indes, se tait aussi. Mais un des plus vils instincts du cœur humain n'est-il pas de jalouser toutes les supériorités! Dépouiller un héros au profit d'un inconnu, enlever sa gloire à un grand homme pour la reporter sur un pilote presque anonyme, il y avait là de quoi satisfaire bien des envieux. Aussi ne manquèrent-ils pas, et la calomnie, qui s'était acharnée après Colomb de son vivant, le poursuivit au-delà du tombeau.

Il est un point cependant qui, dans cette légende, ne nous paraît pas bien clair. D'après le témoignage de Las Casas (1), les premiers découvreurs d'Hispaniola avaient appris des indigènes que d'autres hommes, aussi blancs et aussi barbus que les Espagnols, avaient abordé à cette île peu de temps avant l'arrivée de Colomb. Ces étrangers ne seraient-ils pas justement ceux qui, d'après la légende, avaient été jetés à la côte américaine par la tempête en même temps que Sanchez de Huelva? On sait, d'un autre côté, qu'aussitôt après son premier voyage, Colomb se rendit à Huelva (2). Pourquoi cette visite? Etait-ce simplement pour recevoir les félicitations de son beau-frère Pedro Correa, qui y avait fixé sa résidence? Ou bien n'allait-il pas remplir un devoir de reconnaissance envers les parents du pilote auquel il devait sa gloire? Certes il se peut que ce pilote ait existé, qu'il avait même fourni des renseignements très précis à Colomb, mais l'amiral n'a jamais caché qu'il avait cherché à s'entourer de tous les renseignements possibles, c'était son droit, c'était même son devoir, avant de se lancer

(1) LAS CASAS, *Historia de las Indias*, I, 14. « Los primeros que fueron a descubrir y poblar la isla Espanola habian oido a los naturales que pocos anos antes que llegasen habian aportado alli otros hombres blancos y barbados como ellos ».

(2) CORDEIRO, ouv. cité, p. 45 (note).

dans une entreprise aussi hasardeuse. Le pilote de Huelva n'a donc été, si tant est qu'il ait existé, qu'un instrument entre ses mains, ou, si l'on préfère, un de ces préparateurs inconscients de grandes choses, comme il s'en rencontre toujours aux approches de toutes les découvertes importantes. De là à prétendre qu'il fut le véritable auteur de la découverte de l'Amérique, il y a un abîme, et, pour notre part, nous n'essayerons pas de le combler.

Les ennemis de Colomb ont été mieux inspirés, quand ils ont prétendu que son frère Bartolomeo avait été par lui dépouillé de sa gloire légitime. Bartolomeo en effet est un personnage très authentique, et dont il serait injuste de méconnaître l'influence sur les projets et sur les actes de l'amiral. Un des premiers biographes de l'immortel navigateur, Antonio Gallo, disait expressément que Bartolomeo conçut l'idée du nouveau continent en fabriquant des mappemondes pour gagner sa vie (1) : « Bartolomeo, frère cadet de Christophe, était depuis longtemps fixé en Portugal, à Lisbonne. Il travailla, pour gagner sa vie, à peindre des cartes où étaient représentés, dans de fortes proportions, et pour servir à la navigation, les mers, les ports, les côtes, les golfes et les îles. Alors, chaque année partaient de Lisbonne et y revenaient des navires, qui

(1) Antonio Gallo, *De navigatione Columbi per inaccessum antea Oceanum commentariolus*. (Muratori, t. XXIII, p. 302) : « Sed Bartolomeus minor natu in Lusitania demum Ulisippone constiterat, ubi, intentus quæstui, tabellis pingendis operam dedit, queis ad usum nauticum, justis illineationibus servatis, maria, portus, littora, sinus, insulæ effigiantur. Proficiscebantur ab Ulisippone quotannis ac redibant emissa navigia, quæ cœptam ante hos annos quadraginta navigationem per Oceanum ad Occidentales Æthiopes continuatas terras, gentesque omnibus retro sæculis incognitas aperuere. Bartolomeus autem sermonibus eorum assuetus qui, ab alio quodam modo terrarum orbe redibant, studio pingendi ductus, argumenta et animi cogitatum cum fratre rerum nauticarum peritiore communicat, ostendens omnino necessarium, si quis Æthiopum meridionalibus littoribus relictis in pelagus ad manum dexteram Occidentem versus cursum dirigeret, ut is procul dubio continentem terram aliquando obviam esset habiturus ».

poursuivaient les découvertes commencées quarante années auparavant, le long de l'Océan, dans la direction de l'Ethiopie occidentale, découvertes qui firent connaître des nations ignorées depuis bien des siècles. Accoutumé à causer avec tous ces gens qui revenaient pour ainsi dire d'un monde nouveau, et poussé par son zèle dans la confection de ses cartes, Bartolomeo communiqua ses idées et ses projets à son frère, plus habile que lui dans l'art de la navigation. Il lui prouva que, nécessairement, si on abandonnait les plages méridionales de l'Ethiopie pour se lancer en pleine mer, à main droite vers l'Occident, on rencontrerait probablement un continent sur son chemin ». Il se peut en effet que cet excellent pilote ait fait part à son frère de quelques idées que l'inspection des cartes et ses fréquents voyages lui avaient rendues familières ; mais ce n'est pas une raison pour croire que Colomb, qui exerçait la même profession, n'ait pas eu la même idée avant ou tout au moins en même temps que lui. D'ailleurs, du projet à l'exécution, quel immense intervalle, et qui, plus que Colomb, grâce à sa persévérance et à son énergie, eut la gloire de franchir cet intervalle ?

Ce n'est pas le rôle d'inspirateur, mais plutôt celui de confident que Bartolomeo semble avoir toute sa vie joué auprès de son frère Christophe. Bartolomeo naquit après le 7 août 1448 (1), car il ne figure pas dans l'acte de ratification de vente des propriétés maternelles du 7 août 1473, et il fallait avoir vingt-cinq ans pour signer un acte de ce genre. Il passa sa jeunesse, ainsi que tous ses frères, à filer de la laine. *Carminatores filii fuerunt aliquando*, a dit le biographe Gallo (2). De bonne heure il se donna à la mer, et y acquit de sérieuses connaissances attestées par les contemporains. De bonne heure également il quitta Gênes, car, le 23 janvier 1477 (3), sa mère

(1) HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. I, p. 424.
(2) ANTONIO GALLO, ut supra.
(3) HARRISSE, t. II, p. 434-436.

Suzanne de Fontanarossa fut obligée, pour une ratification de vente, de se faire assister par ses voisins. On ignore quels furent ses voyages. Il est cependant probable qu'il alla plusieurs fois en Angleterre, car il y avait des amis, et y rédigea quelques-unes de ces cartes à la fabrication desquelles il excellait. Il se rendit ensuite en Portugal, et paraît y avoir fixé sa résidence, attiré sans doute par son frère qui l'avait appelé auprès de lui. Il se trouvait à Lisbonne en décembre 1487, car on a conservé à la Bibliothèque Colombine de Séville (1) un exemplaire des œuvres du cardinal Pierre d'Ailly, sur les marges duquel il avait en quelques mots raconté le voyage et le débarquement de Diaz, et il ajoutait : *in quibus omnibus interfui :* Sa principale occupation paraît avoir été de fabriquer et de peindre des cartes marines. Las Casas rapporte qu'il était excellent calligraphe ; et que ses œuvres étaient fort recherchées (2). Il en composa pour les grands personnages de l'époque. L'une de ces mappemondes adressée au roi d'Angleterre, Henri VII Tudor, était datée du 10 février 1488. Il était très probablement occupé en France à fabriquer quelques cartes pour le roi Charles VIII et les principaux dignitaires de la cour, quand arriva la nouvelle des découvertes de son frère. Il s'empressa aussitôt de revenir en Espagne, et, dès lors, nous le voyons toujours aux côtés de son frère, l'assistant de son expérience, le soutenant de son courage aux jours d'adversité, partageant sa bonne comme sa mauvaise fortune.

(1) HARRISSE, *Biblotheca Americana Vetustissima*, Additions, p. XV.

(2) LAS CASAS, *Historia de las Indias*, t. I, p. 224. « Senaladamente sobio y experimentado en las cosas de la mar, y creo que no mucho menor docto e cosmografia y là à ella tecante, i en hacer o pintar cartas de navegar, y esferas, y otros instrumentos de aquella arte, que su hermano, y presumio que en algunas cosas le excedia ». — ID., t. II, p. 80. « Gran marinero, y creo, por los libros y cartas de marear glosados y notados de su letra, que debian ser suyos o del Almirante, que era en aquella faculdad tan docto, que no le hacia le Almirante muche ventajo... era muy buen escrivano, mejor que le Almirante ».

poursuivaient les
auparavant, le lon
occidentale, décou
rées depuis bien d
gens qui revenai
poussé par son zè
communiqua ses
que lui dans l'art
rement, si on al
pour se lancer
on rencontrerait
Il se peut en e
frère de quelqu
quents voyages
pas une raison
profession, n'a
en même tem
quel immense
persévérance
intervalle ?

Ce n'est pas
dent que Bart
son frère Ch
1448 (1), car
des propriété
vingt-cinq an
jeunesse, ains
natores filii f
De bonne heur
connaissances
également il qu

(1) HARRISSE, *Ch*
(2) ANTONIO GAL
(3) HARRISSE, t. II.

...er du roi d'Aragon : (1) « En vérité, j'aurais accompli davantage si les navires m'avaient secondé comme il le... Cela suffit, et béni soit Dieu, notre Seigneur, qui donne... ceux qui marchent dans ses voies de conquérir des... qui paraissent impossibles. Et celle-ci fut évidemment... ...nbre ; car, bien qu'on ait parlé ou écrit au sujet de... ...ys, tout était conjecture, sans qu'on n'en eût rien vu, et ...qui y prêtaient l'oreille les écoutaient et les jugeaient ...e une fable plutôt qu'autre chose ».

... cette hardie protestation, Colomb semble avoir pris soin ...nclure lui-même cette étude. Sans doute il eut des pré... ...urs, mais, de leurs découvertes, il n'est resté qu'un sou... confus. Si nous nous sommes efforcé de rechercher les ...s de ces devanciers, notre admiration n'en est pas moin... ...onde pour le héros, dont la gloire fut si éclatante qu'elle ...ntit celle de tous ses prédécesseurs. Les conséquences de ...découverte furent incalculables : ce n'est pas seulement ... ...tille et à Léon, comme le porta plus tard sa devise, ...s tous que Colomb a ouvert les trésors de ... ...onde, entrevu, mais sans résultats, par d'autres avant ...

(1) Lettre de Colomb à Louis de Santangel, d'après la plaquette de l'Ambro... ...enne de Milan. (Edition Harrisse, p. 433) : « E ala verdad mucho mas ficiera ... los navios me sirvieram commo razo demandava. Esto es harto y eterno dios ...uestro senor el qual da a todos aquellos que andan su camino victoria de cosas que parecen inposibles. Y esta senaladamente fue la una por que aun que ...destas tierras ayan fallado, o escripto todo va por conjectura sin allegar de ...vista salvo comprendiendo a tanto que los oyentes los mas escuchavan e juz... ...gavan mas por fabla que per poca cosa... ».

Il est certain que les deux frères parlèrent souvent entre eux du grand projet qu'ils avaient conçu ; plus certain encore que Bartolomeo rendit à son frère de réels services en prenant une part directe à l'exécution de ce projet ; mais pourquoi dépouiller Colomb du mérite qui lui revient si légitimement d'avoir eu la première idée du voyage dans la direction de l'ouest, et d'avoir consacré tous ses efforts, toute son intelligence et toute sa persévérance à la réalisation de ce projet ? N'est-ce pas une gloire suffisante pour Bartolomeo d'avoir été le confident de ce projet et d'avoir été choisi par son frère comme le plus sûr, le plus dévoué de ses lieutenants ? Certes, si Bartolomeo avait été l'unique inspirateur de la grande idée, Christophe l'aurait proclamé bien haut, lui qui, non seulement a toujours tenu compte des utiles indications qu'on pouvait lui donner, mais qui encore, les a, sans arrière-pensée, avouées et reconnues (1). Ainsi, quand le Madérien Antonio Leme lui apprend qu'après avoir navigué dans l'ouest, il a vu trois îles à l'horizon, l'Amiral n'enregistre-t-il pas avec soin sa déclaration ? Il citait de même Pedro Velasco de Palos qui lui affirmait que, parti de Fayal, il avait fait cent cinquante lieues en mer et découvert au retour l'île de Florès. Il n'oubliait pas non plus un marin basque qu'il vit à Port-Sainte-Marie, et un marin gallicien qu'il rencontra à Murcie. Tous deux revenaient d'un voyage en Irlande, et lui racontèrent qu'après une longue navigation au nord-ouest, ils avaient aperçu de loin une terre, qu'ils prirent pour la Tartarie.

Ce n'est donc pas à Jean de Kolno, ni à Sanchez de Huelva, ni à Bartolomeo, ni à personne, c'est à lui seul que Colomb doit la grande idée qui assura l'immortalité à son nom. Aussi bien la postérité l'a aujourd'hui vengé des misérables attaques dont on a essayé d'obscurcir sa gloire. De son vivant il s'était déjà élevé au-dessus de la calomnie, lorsqu'il écrivait avec un noble orgueil à un de ses protecteurs, Luis de Santangel,

(2) LAS CASAS, *Histoire des Indes*, 1, 13, 14.

trésorier du roi d'Aragon : (1) « En vérité, j'aurais accompli bien davantage si les navires m'avaient secondé comme il le fallait. Cela suffit, et béni soit Dieu, notre Seigneur, qui donne à tous ceux qui marchent dans ses voies de conquérir des choses qui paraissent impossibles. Et celle-ci fut évidemment du nombre ; car, bien qu'on ait parlé ou écrit au sujet de ces pays, tout était conjecture, sans qu'on n'en eût rien vu, et ceux qui y prêtaient l'oreille les écoutaient et les jugeaient comme une fable plutôt qu'autre chose ».

Par cette hardie protestation, Colomb semble avoir pris soin de conclure lui-même cette étude. Sans doute il eut des précurseurs, mais, de leurs découvertes, il n'est resté qu'un souvenir confus. Si nous nous sommes efforcé de rechercher les traces de ces devanciers, notre admiration n'en est pas moins profonde pour le héros, dont la gloire fut si éclatante qu'elle anéantit celle de tous ses prédécesseurs. Les conséquences de sa découverte furent incalculables ; ce n'est pas seulement à Castille et à Léon, comme le porta plus tard sa devise, c'est à nous tous que Colomb a ouvert les trésors de ce nouveau monde, entrevu, mais sans résultats, par d'autres avant lui.

(1) Lettre de Colomb à Louis de Santangel. d'après la plaquette de l'Ambrosienne de Milan. (Edition Harrisse, p. 433) : « E ala verdad mucho mas ficiera si los navios me sirvieram commo razo demandava. Esto es harto y eterno dios nuestro senor el qual da a todos aquellos que andan su camino victoria de cosas que parecen inposibles. Y esta senaladamente fue la una por que aun que destas tierras ayan fallado, o escripto todo va por conjectura sin allegas de vista salvo comprendiendo a tanto que los oyentes los mas escuchavan e juzgavan mas por fabla que por poca cosa...».

CHAPITRE II

CHRISTOPHE COLOMB EN ESPAGNE.

On a dit que le génie était une longue patience. Colomb a justifié cette parole. C'est en effet une triste histoire que celle de ses efforts inutiles et de ses déceptions répétées avant d'obtenir l'autorisation d'entreprendre le voyage qui devait l'immortaliser. De combien d'obstacles n'eût-il pas à triompher ! Non seulement il fallait exposer des sommes d'argent considérables, mais encore être assuré de l'appui d'un gouvernement, afin de prendre possession à un titre sérieux et durable des territoires qui seraient découverts. Or, Colomb était pauvre, inconnu, étranger, sans protecteurs et sans appui ; il n'avait plus l'élan et la confiance de la jeunesse. Qu'importe ! Cette pauvreté il la subira. Cette obscurité il la dissipera. Sa qualité d'étranger, il la fera oublier par ses services. Les protecteurs dont il a besoin, il les trouvera à force d'énergie et de persévérance La jeunesse, qui lui fait défaut, il y suppléera par une activité que rien ne lasse ; mais il lui fallut dix-huit années de constance et de ténacité pour arriver à ce résultat. Combien d'autres auraient désespéré à sa place ! Lui se cramponna à son idée comme un naufragé à la planche qu'il trouve à portée de sa main, et il finit par atteindre le rivage.

C'est à Lisbonne que Colomb avait formé son grand projet. Ses amis étaient Portugais, il avait épousé une Portugaise. Ses affections et ses intérêts le retenaient en Portugal. Le premier

souverain auquel il s'adressa fut donc le roi de Portugal Jean II. Ce prince, qui venait de succéder à Alphonse V, se montrait assez disposé à suivre les traces de son grand oncle Henri de Viseu. Colomb, dans un moment de mauvaise humeur, l'accusa plus tard d'avoir fermé les yeux et les oreilles, et de l'avoir systématiquement repoussé, mais d'ordinaire il est plus juste à son égard (1). Il déclare que nul autre souverain n'était mieux disposé pour les navigateurs, et parle du grand cœur des souverains du Portugal (2). En effet, Jean II lui accorda une audience, parut disposé à l'écouter favorablement, et convoqua un conseil où l'on discuta la question de savoir s'il était raisonnable de chercher à parvenir aux Indes par l'ouest (3), ou s'il valait mieux poursuivre les découvertes en Afrique, qui devaient conduire au même résultat.

Les membres du conseil étaient fort hésitants. Un certain docteur Calzadilla, sur la personnalité duquel on n'est pas bien fixé, car les uns en font un évêque de Ceuta, et les autres prétendent qu'il était né à Calzadilla, près de Santiago, mais qu'il s'appelait Diogo Ortiz et fut évêque de Tanger et non de Ceuta, se montra l'adversaire résolu de Colomb (4). Ses arguments finirent par l'emporter sur l'avis de Pedro de Menesses, comte de Villareal. Ce dernier avait pourtant insisté en démontrant que la gloire du Portugal était intéressée à « percer les mystères et les profondeurs de la mer Océane (5),

(1) LAS CASAS, *Historia de las Indias*, II, 37, t. III, p. 187. « El Rey de alli entendia en el descubrir mas que otro ».

(2) NAVARRETE, ouv. cité, I, 263. « El gran corazon de los Principes de Portugal ».

(3) BARROS, *Decada primeira* (1552), fol. 56 et 57.

(4) D'après VASCONCELOS (*Vida y acciones del Rey don Juan*), il aurait dit que « no eran bastantes los fundamentos que ofrecian Colon para prendar se en nogocio de tanto peso un principe cuerdo e prudente sin otro examen ni experiencia ».

(5) VASCONCELOS, ouv. cité, liv. IV. « Penetrar los secretos y horrores del mar Oceano tan formidables a las demas nacciones del mundo .... que se atrevia auque soldado, como voz y espirata del cielo pronosticar felices

si formidable pour le reste desnations », et à répandre le nom du Christ dans le monde entier. Dans son pieux enthousiasme, il ajouta que « tout soldat qu'il était, il osait, comme s'il entendait en cet instant même une voix et un esprit du ciel, présager au souverain qui tenterait cette entreprise, une heureuse réussite, un plus grand honneur, une plus grande puissance et une plus vaste gloire dans la postérité que jamais n'en obtinrent les héros les plus célèbres et les plus fortunés monarques ». On applaudit à ces nobles paroles, mais l'autorisation sollicitée ne fut pas accordée.

Était-ce par hésitation à accorder à un étranger, au détriment des nationaux, les privilèges exorbitants qu'il réclamait (1)? Était-ce à cause du découragement produit par l'insuccès des tentatives antérieures? nous croirions plus volontiers que ce fut au nom de la science que les offres de Colomb furent repoussées. Colomb, en effet, on ne saurait trop insister sur ce point, se trompait quand il croyait être sur le véritable chemin des Indes. Tout pénétré de la lecture de Marco Polo, de Mandeville et des autres voyageurs dans l'extrême Orient, il était intimement convaincu du rapprochement des Indes et de l'Europe, et, dans cette persuasion, parlait beaucoup des richesses qu'il trouverait et des merveilles qu'il rencontrerait. Ces promesses et ces vanteries déplaisaient à des savants habitués à ne pas tenir compte de l'imagination et à ne considérer que des résultats. Aussi Colomb n'était-il à leurs yeux qu'un aventurier peu digne d'intérêt. Les contemporains sont unanimes à ce sujet. Barros (2) le traite de *homen fallador e glorioso em*

succesos, y la mayor honra y credito con la posteridad que jamas alcaçaron los Cesares y monarcas mas valerosos y bien afortunados. »

(1) Casoni, *Annali di Genova*, I, 28. « Aveva dimandati troppo grandi premii e onori quando la cosa fosse succedata secundo le sue promesse. »

(2) Barros, *Decada primeira*, liv. III, § 5. « El rey porque via ser este Christovar Colomb homen fallador e glorioso em mostrar suas habilidades a maes fantastico e de imaginacões cõ sua ilha Cypãgu, que certo no que dizia : davo-lhe pouco credito ».

monstrar suas habilidades. D'après Garibay (1), tous ceux auxquels il s'adressa le prirent pour un italien hâbleur et ne voulurent pas entendre parler de lui. Gomara (2) et Las Casas (3) rapportent qu'au début les souverains Espagnols le méprisèrent comme un imposteur à cause de l'exagération de ses promesses. Elles se réalisèrent pourtant toutes ces promesses. Elles furent même dépassées, mais de toute autre façon que le supposait Colomb, puisque ce n'est pas l'Inde qu'il trouva sur son chemin, mais un continent nouveau. Les conseillers du roi de Portugal n'étaient-ils donc pas fondés à se défier de cet étranger qui leur promettait ainsi monts et merveilles, et que pourtant condamnaient les théories scientifiques d'accord avec les faits ?

Il paraîtrait que l'évêque Diogo Ortiz, voyant que le roi et quelques-uns de ses conseillers conservaient un secret penchant pour l'entreprise projetée, leur suggéra un odieux stratagème. Il s'agissait de tenir cet étranger en suspens, de lui demander un plan détaillé de son voyage, ainsi que les cartes et les indications nécessaires, et de faire partir secrètement un navire dans cette direction. On verrait ensuite s'il fallait accepter ou rejeter les propositions de ce Génois. Jean II eut la faiblesse de consentir à cette trahison. Une caravelle fut envoyée en apparence aux îles du Cap Vert, en réalité dans la direction indiquée par Colomb. Une tempête survint Les pilotes effrayés retournèrent à Lisbonne et se vengèrent de leur déconvenue en tournant en ridicule les projets de Colomb (4).

Ces basses et mesquines intrigues soulevèrent l'indignation de

(1) GARIBAY, *Compendio historical y universal historia de todos los Reinos de Espand* (1571). « Teniendos a Colon por ytaliano burlador, y no queriendo condescender a sus ruegos y instantias ».

(2) GOMARA, *Historia de las Indias*. « Y aunque al principio tiniero por vano y falso quanto prometia le dieron esperança ».

(3) LAS CASAS, *Historia de las Indias*. « Y asi fueron dellos juzgados sus promiesas y ofertas imposibles y vanas y de toda repulsa dignas ».

(4) FERNAND COLOMB, ouv. cité, § 8.

Colomb. Il refusa noblement de renouer une négociation avec cette cour perfide et résolut d'abandonner un pays où il avait été si mal traité, et de chercher ailleurs d'autres protecteurs. C'est en 1484 qu'il quitta Lisbonne. Il ne partait cependant pas sans arrière pensée de retour. D'abord il laissait dans cette capitale sa nouvelle famille et de nombreux amis, dont il ne se séparait pas sans regret. En outre ses affaires commerciales étaient en assez mauvais état, et il avait des créanciers à désintéresser. C'est du moins ce que semble indiquer une lettre ou plutôt une sorte de sauf-conduit, à lui adressé quatre années plus tard, en 1488, par le roi Jean II, lorsque lassé de l'insuccès de ses démarches en Castille, il songea à revenir en Portugal. « Nous voyons par la supplique que vous nous avez envoyée l'affection et la bonne volonté dont vous semblez animé pour notre service. Nous vous en remercions. Comme il se pourrait que vous ayez quelque raison de craindre notre justice, par suite de certaines obligations, nous vous assurons par la présente contre toute revendication ou action, contre toute accusation ou toute citation, soit en matière civile, soit en matière criminelle, et quelqu'en soit le motif (1) ». Assurément Colomb n'était pas inculpé, mais, s'il prenait ainsi ses précautions, c'est peut-être qu'il redoutait quelque créancier impatient et voulait, au cas où il reviendrait en Portugal, être libre de ses mouvements. Quoi qu'il en soit, dès ce moment, ce n'est plus au Portugal qu'il songe pour la réalisation de ses desseins, c'est à l'Italie, à la France, à l'Angleterre, c'est surtout à l'Espagne.

De 1484 à 1485 on perd les traces de Colomb. On prétend qu'il se rendit alors à Gênes, où il ramena son père Domenico,

(1) NAVARETTE, ouv. cité, t. II, p. 10. « Vimos a carta que nos escrebetes e a boa vontade e afeizon que por ella mostraes teerdes a nosso serviso. Vos agardecemos muito, e porque per ventura tenees algun rezeo de nossas justizas por razaon dalguna cousas a que sejacies obligado ; nos por esta nossa carta vos seguramos pello vinda, estada, e tormada que não sejacies preso, retendo, acusado, citado nem demandado por nenhuna cousa ora seja civil, ora criminal, de cualquer cualidade ».

et l'établit, à ce que l'on croit, dans le quartier de Saint-Étienne, près de la porte de l'Arco. Ce fut à ce moment qu'il réitéra de vive voix au gouvernement de son pays natal les propositions qu'il lui avait déjà adressées par écrit. Il s'engageait, si on voulait lui fournir quelques navires équipés, à sortir par le détroit de Gibraltar, et à pousser vers le couchant dans l'Atlantique, jusqu'à ce qu'il eut trouvé la terre où naissent les épiceries (1).

Telle est du moins la tradition qui a été conservée par tous les biographes Italiens de Colomb, et dont nous n'hésitons pas à admettre l'authenticité, bien que les contemporains n'en aient point parlé : mais Colomb était resté trop bon patriote pour ne pas vouloir assurer à sa ville natale les avantages de l'entreprise qu'il projetait. D'ailleurs il savait que les patriciens de Gênes ne bornaient pas leurs voyages au bassin de la Méditerranée, et qu'à maintes reprises plusieurs d'entre eux s'étaient aventurés sur l'Océan à la recherche de terres ou d'îles inconnues. Les noms de Lancelot Maloxelo, de Tedisio Doria, d'Ugolino Vivaldo, et d'autres hardis capitaines Génois, qui avaient risqué sur l'Atlantique leurs lourdes caravelles, n'étaient pas encore oubliés (2). Les cartes du quatorzième et du quinzième siècle n'inscrivent-elles pas constamment dans l'archipel des Canaries les îles di Lancilote ou Lansaroto, et de Maloxelo avec les armes de Gênes, d'argent à la croix de gueules (3), et les historiens de l'époque ne sont-ils pas unanimes à rappeler ces voyages entrepris par des Génois dans la direction de l'ouest? Colomb espérait donc

(1) BOSSI, *Historia del mondo nuovo* (1572), liv. I, fol. 2. « Che volendo gli armace alguni navi, si obligava di andare fuori di stretto di Gibilterra e naviguar tanto Ponente che el circonderebbe la terra del mundo, arrivando dove le spezierie nascono », — Cf. CASONI, *Annali della republica di Genova* (1708), p. 26-31. — SPOTORNO, ouv. cité, et tous les biographes italiens.

(2) D'AVEZAC, *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'Océan atlantique, antérieurement aux grandes explorations Portugaises du* XVe *siècle* (1845). — MAJOR, *The Canarian.*

(3) Voir Atlas catalan de 1375, carte de Mecia de Viladestes de 1413, Portulan dijonnais de 1415 à 1429, carte d'Andrea Benincasa de 1476.

trouver le terrain tout préparé, et continuer la chaîne non pas brisée, mais interrompue, des traditions locales.

Le plus ancien de ces précurseurs Génois paraît avoir été Lancelot de Maloisel (1). Un âge d'homme avant Pétrarque, c'est-à-dire dans le dernier quart du treizième siècle, il aurait, avec une flotte de guerre, abordé aux Canaries, et aurait bâti dans l'île à laquelle il donna son nom un vieux château assez solidement construit pour que, plus d'un siècle après sa fondation, les compagnons de Béthencourt aient pu en faire un magasin (2). A la fin du treizième siècle, vers 1290 ou 1291, d'autres Génois (3), « Thedisio Doria, Ugolino de Vivaldo, son frère Guido et plusieurs autres citoyens résolurent une expédition que jusqu'alors personne n'avait osé tenter (4). Ils

(1) PETRARCHA, *De vita solitaria* (édit. Bâle, 1581), liv. II, p. 277. « Proetereo fortunatas insulas, cujus pervetusta fama est et recens ; eo siquidem patrum memoria Januensium armata classis penetravit. »

(2) *Le Canarien*, édition Gravier, p. 50.

(3) D'AVEZAC, *L'Expédition Génoise des frères Vivaldi à la découverte de la route maritime des Indes orientales au* XIII[e] *siècle* (Annales des Voyages, 1859). — CANALE, *Storia civile, commerciale e litteraria de Genovesi*, t. IV, p. 478-486.

(4) Jacopo Doria, continuateur des *Annales de Caffaro*. Texte donné par HARRISSE (*Colomb*), I, 323) d'après un manuscrit du ministère des affaires étrangères à Paris. « ... Ceperunt facere quoddam viaggium quod aliquis usque tunc facere minime attemptavit. Nam armaverunt optime duas galeas et victualibus, aqua, et aliis necessariis in eis impositis, miserunt eas de mense madii de versus strictum Septe, ut per mare oceanum irent ad partes Indie, mercimonia utilia inde deferentes. In quibus iverunt dicti duo fratres de Vivaldis personnaliter, et duo fratres minores. Quod quidem mirabile fuit non solum videntibus sed etiam audientibus. Et postquam locum qui dicetur Gozora transierunt, aliqua certa nova non habuimus de iis. Dominus autem eos custodiat, et sanos et incolumes reducat ad propria ! » — Le récit d'AGOSTINO GIUSTINIANO (*Castigatissimi Annali della Republica di Genova*), 1537, liv. III, p. 191) est identique. Il prétend l'avoir emprunté à Cecco d'Ascoli (1257-1327), mais on ne l'a pas retrouvé dans celles des œuvres de ce savant qui ont été conservées. Dans tous les cas Giustiniano dit expressément que les frères Vivaldi « tendarono di fare un viaggio novo et inusitato, cioè di volere andare in India di verso ponente ». Le religieux franciscain Espagnol, dont l'œuvre a été publiée par M. Ximenes de la Espada (*Libro*

armèrent à cet effet deux galéasses, les chargèrent de vivres, d'eau et autres choses nécessaires, et les envoyèrent au mois de mai, par le détroit de Septa et la mer Océane, aux contrées de l'Inde pour en rapporter des marchandises avantageuses. Les deux frères Vivaldi se trouvaient dans ces galéasses, ainsi que deux frères mineurs : cela parut admirable à ceux qui le virent et à ceux même qui en entendirent parler. Depuis qu'ils ont passé le lieu appelé Gozora, nous n'avons pas eu d'eux de nouvelles certaines. Que Dieu les garde et les ramène saufs dans leur patrie ». De longues années se passèrent avant qu'on ait reçu d'autres nouvelles de l'expédition. On croyait perdus les Vivaldi et leurs compagnons, lorsque cent soixante-quatre ans après ce voyage mystérieux, un autre Génois, venu pour trafiquer sur les bords du Sénégal, Antoniotto Usodimare, eut par hasard de leurs nouvelles (1), et entra même en relations avec un de leurs descendants directs. « L'an du Seigneur 1290, partirent de Gênes deux galéasses commandées par les frères Vadino et Guido de Vivaldi, qui voulaient aller au levant, dans les contrées de l'Inde ; ces deux galéasses naviguèrent beaucoup ; mais, quand elles furent dans la mer de Guinée, l'une d'elles s'enfonça tellement dans les bas-fonds, qu'elle ne put avancer ni reculer, l'autre navigua et parcourut cette mer jusqu'à ce qu'ils vinssent à une ville d'Ethiopie, du nom de Mena (2), où ils furent pris et détenus par ceux de cette

del conoscimiento de todos los reynos y terras, Madrid, 1877), fait allusion au voyage de deux galéasses Génoises, sur l'une desquelles était monté un certain Sor Leonis. Le fait est vrai, car des actes notariés mentionnent sous le nom de Sorleone un fils d'Ugolino Vivaldo (BELGRANO, *Nota sulla spedizione dei fratelli Vivaldi*, Atti della societa Ligure, 1881, p. 123).

(1) *Itinerarium Antonii Usumaris civis Ianuensis*. Le manuscrit connu sous ce titre contient : 1° 90 légendes recueillies par Bartolomeo Pareto ; 2° une lettre d'Usodimare à ses frères et à ses créanciers ; 3° une copie de l'*Imago mundi* d'Honoré d'Autun. C'est dans la 90e légende de Pareto et dans la lettre d'Usodimare que sont consignés les détails relatifs aux Vivaldi. Edition Belgrano, p. 220.

(2) Anno MCCLXXXX recesserunt de civitate Janue due galee patronizate

ville qui sont chrétiens d'Ethiopie soumis au prêtre Jean. Cette même ville est sur le littoral, auprès du fleuve Gion. Ils furent si bien gardés, qu'aucun d'eux ne revint de ces pays ». Dans une lettre qu'il écrivait (1) le 12 décembre 1455 à ses frères et à ses créanciers, Usodimare donnait le dernier mot de l'expédition : « De l'endroit où j'étais aux frontières du royaume du prêtre Jean, on ne compte pas trois cents lieues.... Là même, j'ai vu un homme de notre nation qui descend, je crois, des compagnons de Vivaldi qui se perdirent il y a cent soixante-dix ans. Il me dit, et ainsi me l'affirma le secrétaire, qu'il ne restait, sauf lui et un autre, personne de sa race ». Mena paraît avoir été une ville de Nigritie, à peu de distance du Sénégal ou Gion. Les Génois se sont donc contentés de longer la côte d'Afrique et, bien qu'ils cherchassent la route des Indes, c'était en cotoyant le continent africain, et non pas en se lançant droit devant eux dans l'Atlantique, qu'ils espéraient y arriver. Leur tentative d'exploration était néanmoins importante, parce qu'elle pouvait mettre sur la voie de découvertes plus sérieuses. Aussi comprend-on que les Génois en aient gardé le souvenir, et que Colomb ait eu quelque secret espoir d'être bien accueilli par ses compatriotes lorsqu'il leur proposait une voie nouvelle vers ces Indes que, deux siècles avant lui, cherchaient déjà les Vivaldi.

Gênes était alors en décadence. Elle luttait péniblement pour

per dominos Vadinum et Guidum de Vivaldis fratres, volentes ire in Levante ad partes Indiarum ; que gallee multum navigaverunt. Sed quando fuerunt due dicte gallee in hoc mare de Ghinoia, una earum se reperit in fundo sicco per modum quod non poterat ire, nec ante navigare. Alia vero navigavit et transivit per istud mare usque dum venirent ad civitatem unam Ethiopie, nomine Menam. Capti fuerunt et detenti ab illis de dicta civitate, qui sunt christianis de Ethiopia submissi presbitero Johanni.... Civitas ista est ad marinam prope flumen Gion. Predicti fuerunt taliter detempti, quod nemo illorum a partibus illis unquam rediit.

(1) Reperi ibidem unum de natione nostra ex illis galeæ credo Vivaldæ, qui se amiserunt, sunt anni 170 ; qui mihi dixit et sic me affirmat iste secretarius, non restabat ex ipso semine, salvo ipse et alius.

conserver les débris de ses possessions orientales. Elle défendait même avec peine son indépendance contre ses puissants voisins de France ou d'Italie. Elle ferma les oreilles à cette proposition, qui pourtant l'aurait élevée à un degré de splendeur qu'elle n'a jamais connu. Ce fut pour Colomb une cruelle déception.

Après Gênes, Colomb aurait, dit-on, songé à Venise, mais rien n'autorise cette hypothèse. Aucun document contemporain ne la confirme. D'après Antonio Marin (1) le chevalier Francesco Pesaro, faisant des recherches dans les archives du Conseil des Dix, aurait trouvé un mémoire adressé par Colomb à Venise, mais ce document n'a jamais été publié. Il est d'ailleurs peu probable que Colomb se soit adressé directement à la rivale séculaire de sa patrie. Plusieurs auteurs s'accordent à dire qu'il s'occupa uniquement de ses affaires domestiques pendant l'année 1485, et qu'il les régla toutes avant de faire de nouvelles tentatives auprès des cours étrangères.

Trois de ces cours sollicitaient également son attention : celles d'Espagne, d'Angleterre et de France. Il se chargea de la négociation auprès des souverains Espagnols, et envoya son frère Bartolomeo d'abord en Angleterre, auprès du du roi Henri VII Tudor (2). Ce dernier ne réussit pas dans ses démarches. Il fut même traité d'aventurier, ou peu s'en faut (3). Il avait pourtant, pour mieux se faire

(1) Marin, *Storia civile e politica del commercio de Veneziani* (1798-1808), t. VII, p. 236.

(2) Oviedo. *Historia general*, I, IV, t. I, p. 18. « Trabajo por medio de Bartolomeo Colono, su hermano, con el Rey Enrique VII de Inglaterra, que le favoresciesse é armasse para descobrir estas mares occidentales ». — Cf. Hakluyt, *Principal navigations*, 1589. — Bacon, *Historie of the raigne of King Henry the Seventh*, 1622.

(3) Oviedo, t. I, p. 89. « Informando el Rey de sus consejeros y de personas a quien el cometio la examinacion desto : burlo de quanto Colon deçia, e tuvo por vanas sus palabras ». — Cf. Geraldini, *Itinerarium* (Rome, 1631), p. 203 : « Primo Galliam et deinde Britanniam insulam adivit, et, proposita spe novi

comprendre, dressé une de ces belles cartes, comme il avait le talent de les exécuter. Las Casas (1) l'eut plus tard entre ses mains, car il la décrit minutieusement. On sait, grâce à lui, qu'elle fut exécutée à Londres, et achevée le 10 février 1489, mais il paraît que Bartolomeo était fort pressé, car certains mots étaient mal orthographiés et à peu près illisibles. Fernando Colomb (2) a prétendu que Henri VII était plus tard revenu sur sa décision, et qu'il avait consenti à accorder aux frères Colomb toutes les concessions qu'ils réclamaient, mais aucun document anglais ne confirme cette circonstance si flatteuse pour l'Angleterre, et d'ailleurs Bartolomeo ne se trouvait même plus en Angleterre. Il avait depuis quelque temps fixé son séjour en France, et cherchait à faire réussir auprès du roi Charles VIII la mission qui avait échoué à Londres.

En effet, lorsque Colomb revint en 1493 de son mémorable voyage, et appela son frère auprès de lui, Bartolomeo se trouvait en France auprès de « Madama de Borbon », sans doute Anne de Beaujeu, sœur du roi, et femme de Pierre de Beaujeu, qui aimait à se servir de Génois pour des voyages et des missions (3). Le fait est prouvé par une pétition adressée le 10 octobre 1501 par Bartolomeo aux souverains espagnols (4). On ne possède aucun détail sur ses allées et venues. Christophe Colomb a plus tard prétendu que le roi Charles VIII lui avait fait de brillantes propositions; il citait même à l'appui certaines lettres déposées entre les mains du docteur Villa-

mundi inveniendi, quum hæc expeditio ab utroque Rege velut incerta rejiceretur, ad Joannem Lusitaniæ regem concessit ».

(1) LAS CASAS, ouv. cité, t. I, p. 225. « En el cual iban unos versos en latin que el mismo, segun dicè, habia compuesto, los cuales hallé escriptos de muy mala e corrupta letra y sin ortografia, y parte dellos que no puede leer ».

(2) FERNAND COLOMB, ouv. cité, § XI.

(3) HARRISSE, *Colomb*, t. II, p. 195.

(4) *Colleccion de Documentos ineditos* (Madrid, 1850), t. XVI, p. 559. « Dice que viviendo con Madama de Borbon, el Almirante su hermano le escribio que viniese à servir à V. A. ».

lona (1); mais on n'a retrouvé aucune trace de cette correspondance, ni dans les archives de France, ni dans les archives d'Espagne. Il est même probable que l'intervention de Charles VIII se borna, comme le raconte Fernand Colomb (2), à mander auprès de lui Bartolomeo, à lui apprendre de vive voix l'heureuse réussite de l'entreprise, et à lui accorder, pour retourner en Castille, un secours de cent écus. Aussi bien le roi de France ne songeait alors qu'à l'Italie, et ne pouvait prêter qu'une attention distraite aux propositions de ces inconnus (3).

Colomb et son frère n'ont donc réussi nulle part. Il ne leur reste plus que les royaumes espagnols où ils conservent quelque chance d'être écoutés. Suivons-les sur ce nouveau terrain, où ils vont tourner leurs efforts et concentrer leur activité.

Les royaumes espagnols avaient rapidement compris l'importance de la marine et de la navigation. En Navarre, l'héroïque population du littoral, les Basques, s'étaient de bonne heure lancés sur l'Atlantique et y avaient exécuté des voyages extraordinaires. Nous aurons occasion de raconter plus loin leurs exploits. Grâce à leurs flottes, à l'intrépidité de leurs matelots catalans (4), à la science de leurs pilotes, les rois d'Aragon (5)

(1) Las Casas, I, 31, t. I, p. 242. « Por servir à Vuestras Altezas yo no quise entender con Francia, ni Inglaterra, ni Portugal, de luos cuales Principes vieron Vuestras Altezas las cartas por mano del doctor Villalona ».

(2) Fernand Colomb, § lx.

(3) La mention française la plus ancienne des offres faites par Bartolomeo au roi Charles VIII se trouve dans le *Bout de l'an sur le Repos de la France au Roy par le Franc Gaullois*, 1618, par Marc Lescarbot : « Nous avons autrefois méprisé les offres de Christoffle Colomb, et maintenant, mais à tard, nous y avons du regret ».

(4) Dès le ix[e] siècle de l'ère chrétienne les Catalans avaient en mer des flottes respectables. En 813, Hermengaire, comes Emporitanus, surprenait dans les eaux de Majorque une flotte Sarrasine, prenait 8 vaisseaux et délivrait 500 captifs (D. Bouquet, t. V, p. 62, 186, 262). Au temps d'Edrisi, les Catalans venaient en Sicile, car le roi Roger donna au savant géographe Edrisi un vaisseau de Barcelone avec de précieuses marchandises.

(5) Voir les ouvrages capitaux de Capmany, *Memorias historicas sobre la marina, Commercio y Artes de la antigua cuidad de Barcelona* (1779-

avaient réussi à établir leur domination sur une partie des côtes languedociennes et napolitaines, et avec la Sicile, la Sardaigne et les Baléares, s'étaient taillé un véritable empire dans la Méditerranée antérieure. Les Castillans s'étaient plus spécialement adonnés au commerce, surtout avec les pays du Nord. « Sur mer, écrira Froissart (1), Espaignos sont malle gents et ont grans vaissaulx et forts ». Ils étaient entrés en relations non seulement avec la France et l'Angleterre, mais aussi avec l'Ecosse, avec les Etats scandinaves et spécialement avec les Pays-Bas (2). Ils importaient en Flandre, dès le XIII[e] siècle, de la graine d'écarlate, de la cire, de la laine, du vif argent et du fer de Castille ; du miel, de l'huile, des olives et des figues d'Andalousie. Ces bonnes et fructueuses relations furent continuées pendant tout le XIV[e] et le XV[e] siècles. Elles sont attestées par de nombreux documents (3). Divers actes diplomatiques (4) au sujet de la capture ou du pillage de vaisseaux castillans démontrent que ces vaisseaux s'aventuraient assez loin dans les mers du Nord. Les Anglais étaient déjà les ennemis déclarés des Castillans. Ils couraient sus à leurs navires, et, s'ils étaient en force, les confisquaient ou les coulaient. De là de sanglantes et parfois de glorieuses représailles, comme le jour où dans la rade de La Rochelle (5) les amiraux castillans Boccanegra, Cabeza

1792). — *Ordonanzas de las armadas navales de la corona de Aragon* (1787). — *Codigo de los costumbres maritimas de Barcelona* (1791). — Cf. RAYMUNDO PASQUAL, *Descubrimiento de la aguja nautica, de la situacion de la America, del arte de navegar y de un nuevo metodo para el adelantamiento en las artes y sciencias*, 1787.

(1) FROISSART, édit. Luce, t. IV, p. 328.

(2) HAMY, *Les origines de la cartographie de l'Europe Septentrionale* (Bulletin de géographie historique et scientique, 1888).

(3) WARNKOENIG, *Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques jusqu'à l'année* 1305.

(4) Pour l'année 1323, voir RYMER, *Fædera*, t. II, p. 84, 109, 128; pour 1325, CAPMANY, *Memorias historicas*, etc., t. II, p. 90 ; pour 1325, RYMER, id., II, 148 ; pour 1340, CAPMANY, id., I, 110 ; pour 1350, FROISSART, *Chroniques*, t. IV, p. 327 ; pour 1382, 1386, 1390 et 1394. CAPMANY, id., II, 132, etc.

(5) FROISSART, t. VIII, p. 37. « Cil Espagnols qui estoient en leurs vaissiaux

de Vaca, Ferrand Lyon et Ruy Dias de Royas battirent si complètement l'anglais Pembrocke (22-23 juin 1372); de là des courses parfois aventureuses et des voyages vraiment surprenants, quand on songe à la mauvaise construction et à la direction défectueuse des navires au XIVe et au XVe siècles.

Les Espagnols s'étaient donc habitués à naviguer sur l'Atlantique, et, s'ils n'osaient pas encore s'y risquer avec autant de hardiesse que le faisaient leurs voisins du Portugal, c'est surtout que l'occasion de se lancer dans ces lointaines entreprises ne s'était pas encore présentée à eux. A défaut de la pratique, ils avaient au moins la théorie, et une importante école de navigation s'était fondée, dont les théories faisaient loi. Ce sont les cosmographes Catalans qui se signalèrent par la précision et la justesse de leurs renseignements. Leurs portulans étaient fort recherchés. On en a conservé quelques-uns, ceux de Dulceri en 1339 (1), de Guillaume Sollery, de Benincasa (2) en 1350, de Mecia de Villadestes, de Gabriel de Vallsequa, etc. Ce sont les seuls restes des innombrables pièces du même genre, dont les ordonnances Aragonaises imposaient l'usage aux marins dès le milieu du XIVe siècle (3). Au moins

si grans qu'ils se monstroient tout deseure ces vaissiaux d'Engleterre ». — Cf. ID., t. IV, p. 321. « Et vous dis que Espagnols se confient grandement en leurs vaissiaux, lesquels ont grans et fors trop plus que les Englois ».

(1) Voir également l'atlas catalan de 1375 dit de Charles V (TASTU ET BUCHON, *Notice d'un atlas en langue catalane*; notices et extraits des manuscrits, t. XIV) et deux autres documents Espagnols, une mappemonde Catalane du Museo Borbonico de Naples (D'AVEZAC, Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1843) et l'ouvrage composé vers 1350 par un frère mendiant anonyme, qui est une géographie en action, un récit de voyage reposant sur l'examen d'une mappemonde analogue (XIMENÈS DE LA ESPADA, *Libro del Conoscimiento de todos los reinos et terras et senorias, que son por el mundo*, 1877).

(2) Benincasa était d'Ancône, mais sa famille était originaire d'Espagne, comme le prouve son nom. D'ailleurs, dès le XIIIe siècle, un Barcelonais du même nom est compris dans la partition de Mayorque publiée par DAMETO (*La Historia del Reyno Balearico*, Mallorca, 1632, p. 189). Les Benincasa auront sans doute émigré de Barcelone à Ancône.

(3) CAPMANY, *Ordenanzas de las Armadas navales de la corona de*

ces documents cartographiques, trop clairsemés, attestent-ils que les Espagnols ne se contentaient plus depuis longtemps de la navigation côtière, et que leurs savants les avaient, de longue date en quelque sorte, préparés au rôle glorieux qu'ils allaient, grâce à Colomb, jouer dans l'histoire des découvertes maritimes. C'était donc sur un théâtre digne de lui, et dans une terre qui ne demandait qu'à être fécondée, qu'allait se produire Colomb.

Une question se posera tout d'abord : A quel moment précis le futur amiral des Indes offrit-il ses services à Isabelle de Castille et à Ferdinand d'Aragon ? A la date du 5 mai 1487, on a conservé dans le livre de comptes du trésorier royal, Francisco Gonzalez de Séville, l'acte suivant : « Aujourd'hui donné 3000 maravédis à Cristobal Colon, étranger, qui est ici employé à certaines choses pour le service de leurs Altesses, suivant mandat d'Alfonso de Quintanilla, par ordre de l'évêque ». Comme d'une autre part il était à Lisbonne dans l'été de 1484, puisqu'il parle de la cession faite par Jean II au Madérien Dominguez de Arco, de l'archipel imaginaire de Saint Brandan, c'est entre l'été de 1484 et le 5 mai 1487 qu'il arriva. Il est possible d'être plus précis encore. Nous lisons en effet dans le journal de bord du premier voyage, à la date du 14 janvier 1493 : « Le vingtième jour de janvier, ce mois même, il y aura sept années d'écoulées depuis que je suis venu servir leurs Altesses » (1). Cette indication se retrouve dans l'épître dédicatoire du *Libro de Profecias* (2), et dans la relation du quatrième voyage (3). Nous n'avons aucune raison pour en combattre

Aragon, anô 1354. Dans l'appendice I sont énumérés tous les objets que doit contenir chaque galère. On y trouve soigneusement énumérées « dos cartas de marear ».

(1) NAVARRETE, I, 316. « Despues que yo vine a les servir, que non siete anôs agora à 20 dias de Enero esto mismo mes ».

(2) ID., II, 263.

(3) LAS CASAS, I, 32, t. II, p. 250, Yo saben V. A. que anduve siete anôs en su corta, importunandoles por esto.

l'authenticité. Ce serait donc le 20 janvier 1486 que Colomb entra en Espagne.

C'est au couvent franciscain de Santa Maria de la Rabida, à une demie lieue de Palos, en vue de l'Océan, que pour la première fois est signalée la présence de Colomb en Espagne. Il se rendait probablement à Huelva, où résidait un de ses beaux-frères, Muliar, et sans doute avait l'intention de lui confier son fils pendant la poursuite de ses instances à la cour de Castille, lorsque le hasard du voyage le conduisit au monastère. Il demanda au frère portier un peu d'eau et de pain pour son enfant. Le Père gardien, Juan Perez de Marchena (1), causait alors dans le parloir du couvent avec le médecin de la communauté, Garcia Hernandez. Frappé de l'air de distinction de cet étranger qui contrastait avec son dénuement, le Père gardien le fit entrer, l'interrogea et reçut ses confidences. Juan de Marchena avait autrefois vécu dans le monde. Il avait même été confesseur de la reine Isabelle, mais n'avait pu supporter le bruit et les intrigues de la cour, et avait demandé à rentrer dans son couvent pour s'y livrer à ses études favorites, l'astronomie et la cosmographie (2). Les idées de Colomb le frappèrent par leur saisissante originalité. Il écouta et comprit. Dès lors il devint comme le protecteur de Colomb. Non seulement il le dégagea des soins de la vie matérielle, en lui offrant à lui et à son fils l'hospitalité du couvent, mais encore il lui promit d'intéresser ses amis à une cause qu'il regardait déjà comme celle de l'Espagne et de la Chrétienté. Il raffermit son courage, et lui rendit l'espérance. « Il n'y avait pas alors de pilote, écrira

(1) C'est à tort, selon nous, que, dans sa *Biographie de Colomb* (I. 250), M. Harrisse a établi une distinction entre le Père Juan Perez, prieur de la Rabida, et un certain Antonio de Marchena. Juan Perez et Marchena sont un seul et unique personnage.

(2) Dans sa lettre du 5 septembre 1493 à la reine Isabelle, Colomb disait de son ami Juan Perez de Marchena : « Porque es un buen astrologuo, y siempre nos parécio que... etc. ». OVIEDO (II. V.) l'appelle grand cosmographe, et GOMARA « cosmografo y humanista ».

plus tard Colomb (1), de marin, de philosophe ou de savant qui ne déclarât que mes projets étaient erronés ; aussi n'ai-je reçu aide d'aucun, sauf du frère Juan Perez de Marchena. Ce Père seul ne me tourna pas en ridicule ». Honneur à cet humble moine qui tendit une main secourable à l'homme de génie méconnu, et, par son intervention chaleureuse, par la constance de ses efforts, par l'ardeur de son amitié, lui permit de réaliser ce qui sans lui n'aurait jamais été même essayé !

C'est au couvent de la Rabida, dans le calme du cloître, que Colomb, déjà porté par la nature de son esprit à la méditation, s'initia aux Saintes Ecritures, et compulsa les écrits théologiques qu'il trouvait dans la bibliothèque du monastère. Ce fut encore à la Rabida, qu'associé aux études, aux offices et aux repas de la communauté, il connut l'esprit et la règle des Franciscains, et dès lors en affectionna l'ordre et même en porta l'habit. Après quelques semaines, peut-être même quelques mois d'un repos bien mérité, car il est difficile de préciser davantage, Colomb se décida à partir pour Cordoue, où résidaient alors les souverains. Juan de Marchena lui était encore venu en aide. Non seulement il lui avait promis de se charger de l'éducation de son fils Diego, mais encore il lui avait remis une petite somme d'argent, et donné une lettre de recommandation pour le confesseur des deux rois, Fernando de Talavera, prieur de Notre-Dame de Prado, à Valladolid. Fidèle à l'amitié, il préparait ainsi l'avenir et donnait à l'étranger, recueilli par charité, les moyens d'acquitter sa dette de reconnaissance.

Fernando de Talavera n'était pas un esprit vulgaire, systématiquement hostile à toute idée nouvelle, mais il n'avait aucune notion des mathématiques, et jugea, comme le vulgaire, sur les apparences. Colomb pauvre, ignoré, étranger, sans autre recommandation que celle d'un moine depuis longtemps

(1) Lettre de Colomb aux rois d'Espagne, citée par Las Casas (t. I, p. 250) : « Y abajo dice otra vez, que no se hallo persona que no lo tuviese à burla, salvo aquel padre ».

sorti du monde, lui fit l'effet d'un aventurier ou tout au moins d'un songe creux. Par égard pour Juan de Marchena, dont il respectait la vertu, il ne l'éconduisit pas brutalement, mais le laissa se morfondre dans les antichambres, espérant lasser sa patience. Las Casas l'accusa plus tard d'avoir été la cause principale des refus qu'essuya Colomb, et cela uniquement par ignorance ou par inintelligence (1). Nous croirions plus volontiers, car il était instruit et relativement libéral, qu'il fit si longtemps la sourde oreille aux propositions de ce Génois, parce que, en toute sincérité, il les croyait désavantageuses et impraticables. Aussi bien quand il fut obligé de se rendre à l'évidence, il n'hésita pas à reconnaître ses premiers torts, et se montra aussi dévoué à Colomb que tout d'abord il avait été peu empressé (2).

Ce refus mal déguisé, cette longue attente, ces retards inexpliqués avaient épuisé les modiques ressources de Colomb. Il fut obligé pour vivre de recommencer ses copies de manuscrits et ses confections de cartes. L'amour, il est vrai, le consola de ces premières déceptions. Une jeune dame de Cordoue, de haute naissance, mais de mince fortune, dona Beatrix Enriquez, de la famille des Arana, lui donna son cœur. On a prétendu qu'elle devint sa femme. Le mystère n'a jamais été bien éclairci. En tout cas, le fils qu'elle mit au monde Fernand, le futur historien de l'amiral, devint plus tard page de l'infant don Juan, et il n'est pas à présumer que, dans la rigide cour d'Isabelle, pareil honneur ait été conféré à un enfant naturel (3).

(1) LAS CASAS, I, 31, t. I, p. 243. « El principal que fue causa desta ultimada desperada, se crée haber sido el Prior de Prado, y los que le seguian, de creer es que no por otra causa sino per que otra cosa no alcanzaban ni entendian ».

(2) C'est par son entremise que Colomb reçut l'argent nécessaire à l'expédition (NAVARRETE, II, 5 ; III, 490). Cf. Lettre de PIERRE MARTYR à Talavera (sept. 1493) : « Qua de re vobiscum aliquando actum est. Nec sine vestro, ut arbitror, consilio rem hic aggressus est ».

(3) ROSELLY DE LORGUES, un des meilleurs historiens contemporains de

Sur ces entrefaites, Colomb réussit à entrer en relations avec un compatriote, l'ancien nonce apostolique Antonio Geraldini, précepteur de la fille aînée d'Isabelle. Il eut le bonheur de le gagner à sa cause, et Geraldini le fit connaître au cardinal Pedro Gonzalez de Mendoza, grand chancelier de Castille, que sa puissante influence avait fait surnommer le troisième roi des Espagnes. Il fut également présenté à Alonzo de Quintanilla, trésorier des rois catholiques, qui, touché de sa pauvreté, lui donna ce dont il avait besoin, et s'entremit en sa faveur auprès du cardinal Mendoza (1). Grâce à lui et à Geraldini, Mendoza, qui d'ailleurs joignait à l'habitude des affaires la connaissance des hommes, comprit au premier coup d'œil que Colomb n'était pas un aventurier (2). « Il vit qu'il était savant, disert, et appuyait ses dires de bonnes raisons. Le tenant pour ingénieux et habile, le désir lui vint de le favoriser. En conséquence du grand intérêt que le cardinal et Quintanilla lui portaient, et par leur moyen, il réussit à se faire écouter du roi et de la reine, qui commencèrent à ajouter quelque foi à ses mémoires et à ses pétitions ». Dans ces entrevues où se décidait son sort, Colomb exposa ses projets sans embarras, avec une dignité naturelle qui frappa leur attention. Oubliant en effet sa pauvreté, il se présentait à eux « comme le légat de le Providence, ainsi qu'il aimait plus tard à le répéter (3), envoyé en

Colomb, croit nécessaire de faire un plaidoyer en règle, parfois amusant dans sa naïveté, pour démontrer que l'amiral était incapable d'éprouver de l'amour autrement que in justis nuptiis.

(1) Oviedo, liv. II, § v, t. I, p. 20. « Y en este caballero hallo mas parte a acogimiento Colom que en hombre de toda Espana ».

(2) Oviedo, liv. II, § v, t. I, p. 20. « E conoscio del que era sabio e ben hablado, y que daba buena raçon de lo que deçia. Y tuvole por hombre de ingenio e de grande habilidad, e concebi do esto, tomole en buena reputacion, e quisole favorescer, etc. ».

(3) Lettre de Colomb aux rois catholiques (1501). « Por su infinita bondad hizo a mi mensagero dello, al cual vine con el embajada a su real conspetu, movido como a los mas altos principes de Cristianos, y que tan se ejercitaban en la fé ».

ambassade vers les plus puissants des princes chrétiens, et surtout les plus zélés pour la foi ». Isabelle, dès cette première entrevue, se sentit touchée. Ferdinand, plus circonspect, ne voulut pas se prononcer encore, et décida que le projet de Colomb serait soumis à une réunion de savants que présiderait le prieur de Prado.

La cour était alors à Salamanque. Ce fut dans cette ville que se rassemblèrent les savants convoqués pour donner leur avis. On a beaucoup écrit sur cette junte célèbre.. On a même donné le récit (1) plus ou moins dramatique des séances où Colomb, entraîné par son ardeur, se laissa aller à discuter le texte même des Saintes Écritures et les opinions des commentateurs ; mais, au fond, on ne sait rien de précis. Les contemporains n'en ont point parlé, ou du moins ni Las Casas, ni Oviedo, ni même Gonzalez Davila, l'auteur des *Antiquités de la ville de Salamanque* (2), qui cependant aurait dû mentionner un fait aussi intéressant pour la cité dont il racontait l'histoire. Le seul témoignage probant est celui du docteur Rodriguez de Maldonado, qui, lors du procès intenté par le fiscal aux héritiers de Colomb, déposa en ces termes : (3) « En compagnie de celui qui alors était prieur de Prado et qui ensuite devint archevêque de Grenade, ainsi que de plusieurs savants, lettrés et marins, nous conférâmes avec l'amiral de son projet d'aller aux Indes, et tous nous tombâmes d'accord qu'il était impossible que ce qu'il disait fût vrai. Malgré l'opinion de la majorité, l'amiral persista avec opiniâtreté dans son projet d'entreprendre ce voyage. C'est comme l'un du conseil de leurs Altesses que je sais toutes ces choses (4) ».

(1) ROSELLY DE LORGUES, *Christophe Colomb*, t. I, p. 180-190.

(2) GONZALEZ DAVILA, *Antiguedades de la ciudad de Salamanca*, 1606.

(3) NAVARRETE, III, 589. « E que todos illos accordaron que era impossible ser verdad loque el dicho decia ». Cf. ANTONIO DE REMESAL, *Historia de la provincia de S. Vincente de Chiapa* (Madrid 1619), liv. II, p. 52.

(4) C'est à grand tort que l'on a accusé les professeurs de l'Université de Salamanque d'avoir été, dans la circonstance, les détracteurs systématiques

Colomb ne réussit donc pas à convaincre les docteurs de Salamanque. Au moins, par la dignité de son attitude, se concilia-t-il des amitiés nouvelles. Les Dominicains, alors tout puissants en Espagne, le traitèrent avec faveur. Pendant la durée des conférences, Colomb fut leur hôte dans le couvent de Saint-Etienne de Salamanque. Ils se vantèrent plus tard, non sans raison, de cette hospitalité si dignement exercée. Diego de Deza, alors premier professeur de théologie au collège de Saint-Etienne et futur évêque de Palencia, se fit aussi remarquer par l'attention soutenue qu'il prêta aux théories de Colomb (1). Il ne cacha point l'intérêt qu'il lui inspirait, et, si même on en croit une tradition très plausible, ce fut lui qui empêcha les poursuites dont le Saint office menaçait déjà Colomb à cause de la nouveauté et de l'étrangeté de ses opinions. Luiz de Santangel, chancelier de l'intendance de la couronne d'Aragas et membre du conseil royal, le comte de Tendilla, Inigo Lopez de Mendoza, un des personnages les plus remarquables de son temps, Juan Cabrera (2), un chambellan Aragonais, se déclarèrent ses amis, et se constituèrent ses défenseurs. L'amie particulière d'Isabelle, Béatrix de Bobadilla, marquise de Moya, celle que par son testament la reine devait recommander à ses successeurs, et une humble servante, mais qui par son dévouement et ses services s'était élevée au dessus de la domesticité, la nourrice de

de Colomb. La plupart d'entre eux n'étaient même pas membres de la junte, et d'ailleurs on a constaté qu'aucun des documents conservés dans les archives de l'Université n'était relatif à Colomb. Cf. TOMAS CAMARA (Valladolid, 1880), *Religion y Ciencia*, — P. MANOVEL, *El Eco de Tormes*. — DONCEL Y ORDAZ, *La Universidad de Salamanca ante la Historia*. — HARRISSE, *Colomb*, I, 359.

(1) REMESAL, ouv. cité. « Todo el tiempo que se detenia Colon en Salamanca, el convento de San Esteban le dava aposento y comida, y le hazia el gasto de sus Jornadas ».

(2) Le récit est confirmé par Marius Cabrera, neveu de Juan, attestant que son oncle « fue causa principal de que se emprendiese la empresa de las Indias ». NAVARRETE, III, 325. — Cf. les privilèges accordés par le roi Ferdinand à ce même Cabrera dans l'île d'Hispaniola. (NAVARRETE, II, 362).

l'infant don Juan, ne cachèrent pas la sympathie qu'il leur inspirait. Tous ces personnages restèrent fidèles à Colomb, le soutinrent à ses heures de découragement, et lui permirent de ne pas désespérer de l'avenir. Ce sont les véritables artisans de sa fortune. Rappeler ici leurs services n'est que rendre justice à la bonne pensée qui les guida.

Colomb ne triompha donc pas à Salamanque des préjugés de la science officielle, mais il gagna des amis, et, au lieu de le repousser, désormais on le discuta. La partie n'était pas perdue : elle n'était que remise. Aussi bien les souverains eux-mêmes lui témoignèrent, d'une façon directe, qu'ils ne restaient pas indifférents à sa déconvenue, car, à plusieurs reprises, ils lui adressèrent des secours pécuniaires. Le 5 mai 1487, une première somme de 3.000 maravédis lui est accordée (1), sans doute pour le défrayer de ses dépenses à la conférence de Salamanque. Le 3 juillet suivant, pareille somme lui est comptée (2) par le même trésorier royal, Francesco Gonzalez de Séville. Le 27 août de la même année il reçoit quatre mille maravédis pour se rendre à la cour par ordre de leurs altesses (3). Les conférences n'étaient donc pas entièrement rompues, et, malgré leurs campagnes et leurs négociations, les souverains Espagnols ne perdaient pas de vue le solliciteur, dont ils ne pouvaient méconnaître l'originalité. L'année 1487 ne se terminera pas sans qu'ils ne l'appellent de nouveau à eux, cette fois à Sarragosse (4).

(1) NAVARRETE, II, 8. Relacion de varias cantidades de maravedis dadon de Orden de los Senores Reyes a Cristobal Colon antes y al tiempo de su primer viage à Indias.

(2) En dicho dia di à Cristobal Colono extrangero, tres mil maravedis que esta aqui faciendo algunas cosas complideras al servicio de sus Altezas.

(3) En 27 de dicho mes (Agosto de 1487) di a Christobal Colomo cuatro mil maravedis para ir al Real, par mandado de sus Altezas. Son siete mil maravedis con tres mil que se le mandaron dar para ayuda de su costa por otra partida de 3 de Julio.

(4) En dicho dia (15 octobre 1487) di a Cristobal Colomo cuatro mil maravedis que suz Altezas le mandaron dar paya ayuda à su corta.

en lui versant pour ses frais de route une nouvelle somme de quatre mille maravédis : mais ces allées et ces venues n'avançaient guère les projets de Colomb. On lui donnait de bonnes paroles, mais on n'agissait pas. Les préoccupations politiques empêchaient en effet les souverains Espagnols d'accorder leur attention à toute autre affaire qu'à l'expulsion des Musulmans. Néanmoins, toutes les fois que les opérations militaires leur laissèrent quelque répit, ils songèrent à Colomb. C'est ainsi que, le 16 juin 1488, on lui paye en leur nom un nouveau mandat de trois mille maravédis (1). Un an plus tard, le 12 mai 1489 un ordre daté de Cordoue charge la municipalité de Séville de préparer un logement gratuit pour Colomb appelé à la cour pour le service des rois (2). Cette fois la négociation était bien dirigée, et semblait à la veille d'aboutir, mais une nouvelle entreprise vint de nouveau tout arrêter.

Le siège de Béja avait été résolu. C'était la dernière forteresse musulmane, dont la chute devait entraîner celle de Grenade : Aussi, de part et d'autre, dans la ville assiégée comme dans les rangs des chrétiens, était-on résolu aux suprêmes efforts. Colomb se résigna et attendit des temps meilleurs. On sait que la ville fut emportée grâce aux sacrifices de la reine qui engagea ses bijoux pour subvenir aux dépenses du siège. Colomb espérait que cette grande victoire permettrait enfin aux souverains espagnols de songer sérieusement à lui, mais il ne tarda pas à comprendre que rien ne serait décidé avant la chute de Grenade, et dut s'accomoder à de nouveaux délais. Ce fut l'heure critique dans ces longs jours d'attente (3). Il était réduit

(1) En 16 de Junio de 1488 di a Cristibal Colomo tres mil maravedis por cedula de sus Altezas.

(2) NAVARRETE, II, 11. « Cedula para que cuando transitase Cristobal Colomo se le aposentase bien en todas partes, y se le facilitasen mantenimientos ».

(3) Colomb aurait même souffert du froid et de la faim, d'après Las Casas (I. 249) : « Quien pudiera sufri siete anos de tanto destierro, de tantas angustias, disfavores, afrentas, tristezas, pobreza, frio y hambre, come el ».

presque à la misère, car il ne figurait plus depuis longtemps sur les listes d'émargement, et tous ses protecteurs, lassés de ses insuccès répétés, l'avaient à peu près abandonné. Ce fut alors qu'en désespoir de cause il renouvela ses démarches auprès du roi de Portugal et envoya à Londres son frère Bartolomeo. Il s'adressa ensuite à un des plus grands seigneurs de l'Espagne, au duc de Medina Sidonia, mais il n'obtint de lui qu'un accueil distingué et l'offre d'être recommandé à la reine. Un autre grand seigneur, le duc de Medina Cœli, fut plus confiant. Il fit venir Colomb à Port-Sainte-Marie, port qui lui appartenait, et fut tellement captivé par la lucidité et l'imprévu de ses théories qu'il résolut non seulement de lui accorder la plus large hospitalité mais encore d'entreprendre à ses frais le voyage de découvertes (1) : mais il se ravisa au moment de l'exécution, craignant qu'une aussi grande entreprise, faite en son propre

Geraldini parle de sa pauvreté (*Itinerarium*, p. 204) : pro Colono misero. Oviedo (I, 20), dit qu'Alonzo de Quintanilla fut touché de sa misère : « Por una compasibilidad de su pobreça », et il fait allusion à son piètre manteau : « Traia la capa rayada o pobre ».

(1) Lettre importante adressée par le duc de Medina Cœli au cardinal d'Espagne, archevêque de Tolède (Cogolludo, 19 mars 1493) : « J'ignore si votre seigneurie sait que j'ai eu longtemps dans ma demeure Christobal Colomo qui arrivait de Portugal et voulait se rendre auprès du roi de France, pour que, par sa faveur et son aide, il pût entreprendre d'aller découvrir les Indes, et que j'ai voulu moi-même en faire la tentative et expédier du Port Sainte-Marie, où je les avais convenablement armées, trois ou quatre caravelles qui étaient tout ce qu'il me demandait. Mais considérant que cette entreprise était digne de la reine notre souveraine, de Rota j'en fis part à Son Altesse qui me répondit de lui écrire, ce que je fis immédiatement, en suppliant Son Altesse que, s'il ne m'était pas permis de tenter cette entreprise que j'avais préparée pour son service, elle voulût bien m'accorder la faveur de m'y donner un intérêt, et que le chargement et le déchargement se fissent au port. Son Altesse accueillit ce projet et chargea Alonso de Quintanilla, qui m'écrivit de la part de Son Altesse qu'elle ne tenait pas l'affaire pour très certaine, mais que, si on mettait le projet à exécution, Son Altesse me ferait la faveur de m'y donner une part. Depuis, après l'avoir bien examiné, elle se décide d'envoyer Colomo découvrir les Indes... c'est en retenant Colomo dans ma maison pendant deux années, et en le réservant ainsi pour le service de Son Altesse qu'il a accompli cette grande chose ». Navarrete, II, 26.

nom, ne portât de l'ombrage à la reine, et lui écrivit pour solliciter son autorisation. La reine lui répondit en le remerciant d'avoir pris en main ses intérêts, et, tout en avouant « qu'elle ne tenait pas l'affaire pour très certaine », invita le duc à lui envoyer de nouveau Colomb.

Colomb s'empressa de se rendre à cet appel. Alonso de Quintanilla, son ami, avait été chargé de l'héberger. Il eut avec la reine de fréquentes entrevues. Isabelle goûtait ses projets et paraissait toute disposée à les exécuter, mais elle ne cacha pas à Colomb qu'il lui fallait concentrer toutes ses ressources pour la grande entreprise du siège de Grenade, et qu'elle ne pourrait le satisfaire qu'après la chute de la dernière place d'armes des Musulmans en Espagne. C'était un nouveau délai, et qui pouvait se prolonger longtemps, qu'on imposait à la patience, tant de fois éprouvée, de Colomb.

Le pauvre grand homme cessa d'insister, mais aussi d'espérer. Cet ajournement indéfini n'était-il pas un refus déguisé! Il s'éloigna de cette cour, où il n'avait éprouvé que des déboires, et, bien résolu à chercher fortune soit en France, soit en Angleterre, passa par le couvent de la Rabida pour y reprendre son fils Diego. Le Père Juan de Marchena, navré du découragement de son ami, et croyant bien sincèrement que la grandeur de l'Espagne était attachée à l'exécution du projet de Colomb, résolut de tenter une dernière démarche. Il écrivit directement à la reine, son ancienne pénitente, et chargea un des notables de Lepe, le pilote Sébastien Rodriguez de lui remettre cette lettre en mains propres. Au bout de quatorze jours, Rodriguez revint à la Rabida, porteur de la réponse d'Isabelle. La reine mandait auprès d'elle le prieur de la Rabida et l'autorisait à relever les espérances de Colomb. Le Père Juan de Marchena partit aussitôt pour Grenade, sous les murs de laquelle était campée l'armée chrétienne, et plaida si bien la cause de son ami que la reine le chargea de le mander sans retard et lui fit passer une somme relativement importante,

vingt mille maravédis, par l'entremise du courtier maritime de Palos, l'alcade Diego Prieto.

Le dimanche 2 janvier 1492, Grenade ouvrait ses portes à l'armée chrétienne. C'était une grande victoire pour la Castille, désormais maîtresse de ses destinées. Colomb était arrivé à temps pour être témoin de la capitulation. Ferdinand et Isabelle pouvaient dorénavant tourner leurs pensées vers de nouvelles entreprises. Ils tinrent parole à Colomb, et nommèrent des commissaires pour entrer en négociations avec lui. Il est probable qu'à ce moment furent réunis, pour examiner de nouveau le projet de Colomb, quelques-uns des principaux personnages de l'Espagne. Le cardinal Mendoza paraît, dans cette seconde conférence, avoir joué le rôle prépondérant. L'ami particulier de Colomb, le précepteur Geraldini assistait à la réunion (1). Son intervention fut même à un moment très utile, car il démontra qu'on pouvait être novateur en cosmographie, sans être pour autant suspect d'hérésie. D'après le curé de las Palacios « ces gens de cour, savants en cosmographie, ayant entendu les explications de Colomb, acquirent la conviction qu'il disait la vérité. Persuadés à leur tour, le roi et la reine ordonnèrent qu'on armât trois caravelles » (2). De nouvelles difficultés faillirent tout arrêter. Fortement pénétré de la

(1) GERALDINI, *Itinerarium*, p. 204. « Is Illiberim urbem, quam nostro sæculo Granatam vocant, ad Ferdinandum regem et Elisabetam reginam perrexit, qui auctoritate clari hominis moti pro Colono misero. Quo intra paucos dies veniente, cum coadumato primariorum hominum consilio variæ sententiæ essent, eo quod multi antistites patriæ Hispanæ manifestum reum hæreseos esse plano asserebant, eo quod Nicolam a Lyra... Tum ego qui forte juvenis retro eram Didacum Mendozam... petii. Cui cum referrem Nicolaum a Lyra virum sacræ theologiæ exponendæ egregium fuisse, tamen cosmographia caruisse ».

(2) BERNALDES, *Reyes Catolicos,* I, 359. « Llamaron hombres sabios astrologos, y astronomos, y hombres de la corte sabidores de la Cosmographia. De quien se informaron, y la opinion de los mas de ellas, oida la platica de Cristobal Colon, fué que decia verdad, de manera que el Rey y la Reina se afirmaron a el y le mandaron das tres navios ».

grandeur de son projet, Colomb ne voulait accepter que des conditions royales. Il demandait le titre héréditaire de vice-roi, de gouverneur général des îles et terre ferme à découvrir, d'amiral de la mer Océane, et la dîme de toutes les richesses et productions découvertes ou exportées dans les régions soumises à son autorité. On a prétendu que ce n'était point pour lui que Colomb ambitionnait ces richesses et qu'il avait déjà résolu, avec les trésors qu'il retirerait de ses découvertes, de délivrer le Saint-Sépulcre. Telle fut, en effet, mais seulement dans les dernières années de sa vie, sa pensée dominante. Nous ne pensons pas qu'il songeât sérieusement, à cette heure critique de son existence, à la libération de la Terre Sainte. S'il réclamait des richesses, c'est qu'il croyait les avoir méritées. S'il voulait des honneurs, c'est qu'il s'en jugeait digne. Ses prétentions parurent outrecuidantes aux conseillers de la couronne. Fernando de Talavera fut le premier à engager la reine à rompre les négociations. Isabelle, qui éprouvait pour Colomb une secrète sympathie, lui fit proposer des conditions un peu différentes des siennes, mais encore très avantageuses. Colomb se refusa à la moindre concession, et se retira fièrement.

Tout semblait perdu. Colomb avait quitté le camp royal de Santa-Fé. Il s'apprêtait à offrir définitivement à la France ou à l'Angleterre ce que refusait l'Espagne. Charles VIII et Henri VII connaissaient ses projets et désiraient l'entendre. Heureusement pour l'Espagne, deux des amis de Colomb, Luis de Santangel et Alonzo de Quintanilla, tentèrent une dernière démarche. Ils obtinrent une audience de la reine, et, avec une hardiesse qui les honore, lui reprochèrent de manquer de foi. Ils lui reprochèrent surtout de laisser échapper l'occasion de convertir à la religion des peuples nombreux et d'augmenter démesurément les domaines Espagnols. Isabelle, émue de ces reproches, envoya aussitôt un courrier à la recherche de Colomb. Il l'atteignit à Peno de Pinos, et le ramena avec lui à

Grenade, où Isabelle le reçut cordialement et lui promit cette fois d'accepter ses conditions.

Le 17 avril 1492 (1), à Santa-Fé, les monarques Espagnols signaient les articles d'un traité, dressé, sous le nom de capitulation, par le secrétaire du cabinet, Juan de Coloma. Quelques jours plus tard, le 30 avril, étaient expédiées les lettres patentes conférant à Colomb ses priviléges éventuels (2). Il obtenait pour lui et pour ses héritiers le titre et office d'amiral de toutes les terres qu'il pourrait découvrir dans l'Océan. Il serait vice-roi et gouverneur de ces terres. Il aurait droit à un dixième des perles, pierres précieuses, or, agent, épices et autres marchandises obtenues dans les limites de sa juridiction : enfin on lui permettait d'avancer un huitième des frais de l'armement, ce qui lui donnait droit au huitième des bénéfices. Il fut en outre décidé que la flotte de découverte serait équipée au port de Palos en Andalousie (3). Les habitants de ce port, à la suite de quelques troubles, avaient été condamnés à fournir à la couronne, pendant un an, deux caravelles armées. Des ordres furent également expédiés aux fonctionnaires d'Andalousie, pour que les habitants eussent à vendre (4), à des prix raisonnables, des vivres et des munitions pour l'approvisionnement des vaisseaux. Enfin, par un acte de gracieuse bienveillance, Diego, le fils aîné de Colomb, était nommé page de l'infant don Juan (5).

(1) Navarrete, II, 11. Capitulaciones entre los senores Reyes Catolicos y Cristobal Colon.

(2) Id., II, 13. Titulo expedido por los Reyes Catolicos à Cristobal Colon de Almirante, Visorey y Gobernador de las islas y Tierra firme que descubriese.

(3) Id., II, 16. Provision para que los de Palos den las das carabelas que les esta mandado por los del Consējo.

(4) Id., II, 21, 30 avril 1492. Cedula para que no lleven derechos de las cosas que se sacaren de Sevilla para las carabelas que lleva Cristobal Colon.

(5) Id., II, 22. Albala nombrando à Diego Colon Page del Principe D. Juan.

Colomb voyait donc se combler tous ses désirs, mais après une série de retards et d'hésitations, qui auraient découragé tout autre homme moins fortement trempé. Dix-huit années s'étaient écoulées depuis qu'il avait conçu son entreprise. Il avait déjà cinquante-six ans, c'est-à-dire qu'il avait consumé ses forces dans une lutte opiniâtre, presque sans espoir, au milieu de la pauvreté, de la raillerie et des insultes. Son exemple ne peut qu'exciter les âmes entreprenantes à ne jamais désespérer !

La mauvaise chance semblait d'ailleurs s'acharner encore après lui. Les habitants de Palos furent indignés autant qu'épouvantés, quand ils apprirent que la cour les avait condamnés à servir aux desseins de Colomb. Ils se considérèrent comme des victimes désignées à l'avance (1). Les propriétaires des vaisseaux les refusaient pour un service aussi périlleux. Les calfats, les charpentiers et autres ouvriers ne voulaient pas travailler. Les matelots eux-mêmes se dérobaient. Quelques semaines se passèrent ainsi sans qu'aucun d'eux ait voulu se conformer aux ordres royaux. Informée de cette opposition, Isabelle expédia à Palos un de ses gardes du corps, Juan de Penalosa (2), avec tous pouvoirs pour saisir sur la côte d'Andalousie les vaisseaux qui lui paraîtraient propres au service, et frapper d'une amende de deux cents maravédis par jour de retard ceux qui ne voudraient pas obéir. Juan de Penalosa avait de l'énergie et de l'activité. Il fit saisir une caravelle, nommée la *Pinta*, qui appartenait par moitié à deux habitants de Palos, Gomez Rascon et Christobal Quintero, mais il ne réussit qu'à entretenir dans

(1) Aussi bien la cour semblait avoir prévu cette difficulté du recrutement, car il existe une cédule royale du 30 avril 1492 (NAVARRETE, II, 20) : Provision mandando suspender el conocimiento de los negocios y causas criminales contra los que van con Cristobal Colon fasto que vuelvan.

(2) NAVARRETE, III, 480. Real sobrecarta, comettendo a Juan de Penalosa la ejecucion de lo mandado en la carta inserta para facilitar tres carabelas a Cristobal Colon (30 avril). — Cf., nouvelle cédule du 20 juin au même Penalosa.

les esprits une dangereuse irritation. Ce fut le prieur de Marchena qui vint encore au secours de son ami, non seulement en multipliant ses visites et en prodiguant ses encouragements, mais en faisant passer dans l'esprit de quelques-uns de ses auditeurs la flamme généreuse qui le brûlait. Plus de vingt ans après, les témoins de son zèle en gardaient le souvenir. On ne pouvait dans le pays parler du départ de Colomb sans rappeler qu'un Franciscain l'accompagnait et l'assistait partout (1). Enfin un riche et intrépide navigateur de Palos, soit qu'il fût entraîné par la communicative éloquence du franciscain, soit plutôt qu'il ait eu, grâce à ses relations commerciales et à ses propres voyages, l'espérance de voir se réaliser les projets de Colomb, Martin Alonzo Pinzon, se décida à tenter la fortune. Méprisant les préjugés et l'ignorance de ses concitoyens, il offrit à Colomb de prendre un intérêt actif et personnel dans l'expédition. Son frère Vincent Yanez l'imita. Leur exemple fut contagieux. Les craintes se dissipèrent, et on commença à exécuter les ordres royaux (2).

Une sorte de légende s'est formée sur l'armement de l'expédition (3). On a prétendu que le trésorier Luis de Santangel avait absolument besoin, pour compléter l'armement, d'une somme de 2500 écus. Le trésor royal était épuisé, mais la reine engagea ses joyaux, et les vaisseaux purent partir. Certes Isabelle était à la hauteur de ce sacrifice, mais elle l'avait déjà accompli, et dans une autre circonstance (4). Plusieurs années

(1) Procès de Colomb. « Andando negociando de ir a descobrir las Indias con fraile de S. Francisco que andaba con el dicho Almirante ».

(2) Pourtant ce ne fut que le 23 mai que les autorités de Palos se décidèrent à obéir (NAVARRETE, II, 11-14), et encore elles ne s'exécutèrent qu'après la sommation du 20 juin (NAVARRETE, 480).

(3) FERNAND COLOMB, *Vie de l'Amiral*, § 15 : « Oltra de l'Ammiraglio non chiedeva altro che MMD scudi, per metter l'armata ad ordine, e pero, accioche non si dicesse, che la paura di si poca spesa la riteneva, non dovea in modo alcuno abandonar quella impresa ».

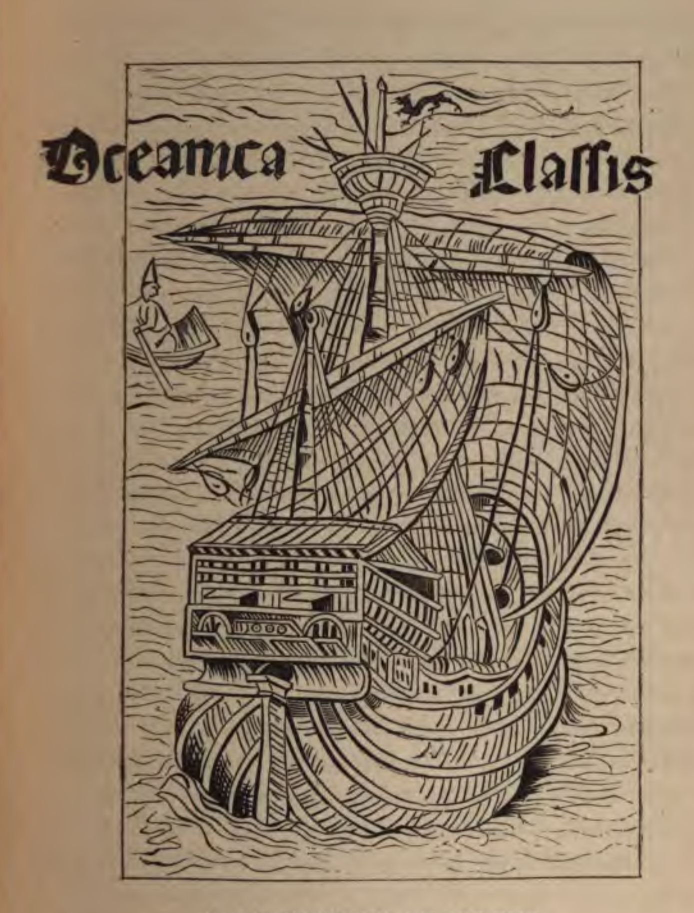
(4) C. DURO, *Las joyas de Isabel la Catolica*, ouv. cité.

auparavant, elle avait déjà engagé tous ses bijoux à des usuriers Valençais, pour continuer la guerre contre les Maures. D'ailleurs, quel que fût son dénuement, elle aurait toujours trouvé les 2500 écus que réclamait son trésorier. Aussi bien la vérité sur les frais de l'armement nous est donnée par les livres de compte de ce même Luis de Santangel et de Francisco Pinelo trésorier de la Sainte Hermandad. De 1492 à 1493 ils reçurent 1,140,000 maravédis, environ 336,500 francs (1), en paiement des sommes par eux versées entre les mains de Fernando Talavera pour armer l'expédition de Colomb. Cette somme représente la dépense supportée par la couronne. Il faut y joindre les frais de l'armement des deux caravelles fournies, équipées et armées par les habitants de Palos, et le huitième avancé par Colomb, en vertu du traité de Santa-Fé. Ce huitième fut effectivement fourni par Colomb. Divers documents le prouvent (2). On s'étonnera de ce que Colomb, si pauvre, si dénué de toutes ressources, ait ainsi trouvé le moyen de subvenir à une aussi forte dépense. Les Pinzon, a-t-on dit, furent en cette circonstance ses bailleurs de fonds : nous pensons plus volontiers que les Pinzon se contentèrent de recruter les équipages et de fournir les vaisseaux : ce sont des protecteurs restés inconnus, sans doute le duc de Medina Sidonia, ou plutôt le duc de Medina Cœli qui avait déjà tout préparé pour une entreprise semblable, qui avancèrent à Colomb la somme dont il avait besoin (3).

(1) Navarrete, II, 5. Ces chiffres sont confirmés par le registre, les bulles de composition de l'évêché de Palencia et par l'ordonnance du 19 août 1494 (Navarrete, III, 490).

(2) Acte d'institution du majorat (Navarrete, II, 226-233) — Cédule royale du 2 juin 1497 (Navarrete, II, 202-203), par laquelle les souverains rappellent le droit de Colomb au huitième (por razon del diezmo ni del ochavo que vos habeis de haber de las cosas muebles de las dichas islas), et le libèrent de l'obligation de fournir quoi que ce soit, en outre de ce qu'il avait versé lors du premier voyage.

(3) Las Casas évaluait cette somme à 500,000 maravédis (*Historia*, t. I, p. 256 : « Y puso medio cuento de maravedis por el dicho ochavo, que fué todo para se despachar necessario ».



LA CARAVELLE DE COLOMB.

Fac simile d'une gravure sur bois de 1493, empruntée à la traduction latine par Leander Cosco de la lettre de Colomb à Gabriel Sanchez.

(*Bibliothèque de Milan*).

Malgré la protection directe d'Isabelle, malgré l'intervention des Pinzon et la propagande du prieur de la Rabida, l'armement de la petite flotte ne marcha que lentement. Tout enfin fut terminé au commencement d'août. Trois caravelles avaient été équipées. On donnait ce nom à d'assez gros navires, qui remplissaient à la fois l'office de nos bricks et de nos gabarres, c'est-à-dire qu'ils servaient au transport des troupes ou des vivres, et pouvaient combattre dans la haute mer. Malgré leur tonnage relativement considérable, ils pouvaient s'approcher des côtes. C'est avec des caravelles que les Portugais avaient entrepris leurs voyages de découvertes à la côte d'Afrique, et Colomb avait spécialement demandé des caravelles. Le plus grand de ces navires, la *Gallega*, avait été débaptisé par Colomb, et portait le nom de *Santa Maria* (1) ou *Marigalante*. Il était ponté, et avait à l'arrière sur la dunette un double pont et à l'avant un petit château. Le premier pont et le château d'avant étaient percés de sabords pour les bouches à feu. Ce navire appartenait à Juan de la Cosa, un Biscayen, qui le commandait avec Pero Alonso Nino et Sancho Ruiz pour pilotes. Le second navire, le meilleur voilier, la *Pinta*, avait un pont à l'arrière et un pont à l'avant, mais l'espace intermédiaire n'était pas couvert d'un tillac. On avait simplement relevé les bordages. Il était commandé par Martin Alonzo, l'aîné des Pinzon, et avait pour pilote Francisco Martinez Pinzon. Le plus petit des navires, la *Nina*, ressemblait à la *Pinta*. Il était sous le commandement de Vincente Yanez Pinzon, frère cadet des précédents.

Le rôle des embarqués n'a pas été retrouvé (2), mais on

(1) Remarquons toutefois que ce nom de *Santa Maria* ne se trouve dans aucun des écrits de Colomb. Il paraît pour la première fois dans la *Vie de l'Amiral* par Fernando Colomb. Les historiens contemporains ne connaissent que la nao capitana.

(2) Navarrete, II, 24. Lista de las personas que Colon déjo en la isla Española y hallo muertas por los Indios cuando volvio a poblarla en 1493. — Cf. Duro, *Arca de Noé*, p. 617. Relacion de los individuos que acompañaron al Almirante Colon en su primer viaje.

connaît la liste des matelots qui furent laissés au fort de la Natividad, à Hispaniola. Il ressort de cette liste que, sans parler des Andalous de Palos ou de Moguer, qui formaient en grande partie l'équipage de la *Nina* et de la *Pinta* (1), il y avait, en outre des Espagnols de Guadalajara, Avila, Ségovie, Léon, Caceres, Ledesma, Bermeo, Aranda, Guadalupe, Talavera et Vilan, c'est-à-dire des Castillans et des Aragonais, un Anglais Tallarte de Lajés, et un Irlandais de Galway, Guillermo Ires. Parmi les personnages de marque, on remarquait deux serviteurs du roi, qui, poussés par la curiosité (2), s'embarquèrent avec Colomb : mais l'histoire oublieuse n'a pas conservé leurs noms. Un parent de dona Beatrix Enriquez, la femme ou la maîtresse de Colomb, Diego de Arana, était le grand alguazil de la flotte. Pedro Guttierez, garde-meuble du roi, était attaché à la comptabilité de la couronne. Rodrigo Sanchez, de Ségovie, avait été nommé veedor ou contrôleur de l'armement, Rodrigo de Escovedo, notaire royal, Luis de Torrès, Juif converti, qui savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le copte et l'arménien, interprète général, et le bachelier Bernardin de Tapia, historiographe de l'expédition. Mentionnons encore un médiocre médecin, Alonzo, un très bon chirurgien, Juan, l'ami particulier du prieur de la Rabida et de Colomb, le docteur Garcia Hernandez, et trois écuyers attachés au service personnel du futur amiral, Diego Mendès, Ximenès Roldan et Diego de Salcedo. En tout, sur les trois vaisseaux, quatre-vingt-dix hommes d'après les uns (3), cent vingt d'après les autres (4). C'est avec ces médiocres ressources, avec ce faible équipage, avec ces navires sur lesquels

(1) NAVARRETE, II, 19, 20.

(2) LAS CASAS, I, 260. « Algunos criados del Rey, que se afisionaron à ir con el por curiosidad ».

(3) D'après LAS CASAS (t. I, p. 260) et l'épitaphe de Ferdinand Colomb dans la cathédrale de Séville. Voir *Los Restos de Colon* (Madrid, 1872), p. 194.

(4) D'après PIERRE MARTYR et OVIEDO (I, 22).

jamais capitaine n'oserait aujourd'hui se risquer pour une exploration lointaine. que le vendredi 3 août 1492, Colomb prit enfin la mer, dans une direction inconnue, et pour un voyage dont personne ne prévoyait l'issue.

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Notre meilleur guide dans ce premier voyage sera Colomb lui-même. Nous possédons, en effet, le journal de bord (1) qu'il rédigeait chaque jour avec la plus grande régularité, et où il notait les moindres incidents de la journée. Il a en outre composé, sous forme de lettre (2) adressée à Luis de Santangel, chancelier de l'intendance de la couronne d'Aragon, et à Gabriel Sanchez, trésorier de Ferdinand, une relation spéciale de ses découvertes (3). Rien de plus singulier que le mélange

(1) Le journal de bord, conservé par Las Casas et publié par lui, mais en abrégé, a été donné avec quelques variantes par NAVARRETE (*El primer viage y las derrotas y camino que hizo el Almirante D. Christobal Colon*, I, 1-175) et par VARNHAGEN, *La Verdadera Guanahani* (3-105).

(2) Cette lettre de Colomb, écrite pendant la tempête qui l'assaillit à la hauteur des Açores, fut imprimée tout de suite. Voici le titre exact de la première édition : *Epistola Cristofori Colombi cui ætas nostra multum debet : de insulis Indiæ supra Gangen nuper inventis. Ad quas perquirendas, octavo antea mense, auspiciis et ære invictissimorum Ferdinandi et Helisabeth regum missus fuerat : ad magnificum dominum Gabrielem Sanchis eorumdem serenissimorum regum tesaurarium missa : quam nobilis ac litteratus vir Leander de Cosco ab hispano idiomate in latinum convertit.* On n'en conserve plus qu'un exemplaire à l'Ambroisienne de Milan. Elle a été réimprimée par HARRISSE (*Colomb*, I, 420-435).

(3) On peut encore consulter sur ce premier voyage le chapitre 128 de l'*Historia dos Reyes Catholicos* de BERNALDES DE LOS PALACIOS (t. I, p. 357); les *lettres* de PIERRE MARTYR (Edition Gaffarel et Louvot) ; le livre II, § 5-8 d'OVIEDO, le premier livre de la première décade de PIERRE MARTYR ; et les dépositions de Garcia Hernaudez commissaire des vivres à bord de la *Pinta*, et du matelot Garcia Vallejo, lors de l'enquête du fiscal en 1515.

de joie et de crainte qu'il éprouvait. Heureux de se voir, après tant d'années de vaine attente, enfin lancé dans sa grande entreprise, il redoutait en effet la mauvaise volonté et la sourde hostilité de ses compagnons. Dès le 6 août, le gouvernail de la *Pinta* se brisait, et, comme on avait vu avant le départ le matelot Gomez Rascon se concerter secrètement avec un des propriétaires de la caravelle, Christobal Quintero, Colomb soupçonna que cet accident était un acte de malveillance (1). Tant qu'il se trouverait dans les mers d'Europe, il était à craindre que, dans un moment de repentir ou d'alarme, les matelots ne revinssent sur leurs pas, puisque la plupart d'entre eux n'étaient partis que contraints et forcés ; aussi aurait-il voulu se lancer tout de suite dans les mers inconnues. Les avaries de la *Pinta* étaient pourtant si graves qu'il se vit forcé de relâcher aux Canaries. Il resta trois semaines dans cet archipel, cherchant en vain un autre vaisseau. Comme il ne le trouva point, il installa un gouvernail de fortune sur la *Pinta* et la fit radouber de son mieux pour la mettre en état de continuer le voyage. Dans la matinée du 6 septembre, Colomb quitta enfin ces îles, frontière de l'ancien monde, et cingla droit à l'ouest. Il entrait dans l'inconnu (2).

Pendant trois jours, des calmes plats l'arrêtèrent. Ce fut un cruel délai pour lui, car il lui tardait de se voir en plein Océan, hors de la portée de tout continent et de toute voile. Ce fut seulement le dimanche 9 septembre qu'un vent favorable s'éleva et que commença la véritable navigation, dans la direction des Indes comme on le croyait à bord de la flottille, en réalité dans la direction de l'Amérique.

Le courage des matelots les abandonnait déjà. Sérieusement ils croyaient courir à la mort. Colomb avait beau les encourager en leur décrivant, avec sa vive imagination, les terres merveilleuses et les magnificences de l'Inde où ils allaient bientôt

(1) NAVARRETE, I. I, 156.
(2) Id., I, 157-159.

aborder, il se heurtait contre une malveillance à peine déguisée. Afin de ne pas les effrayer sur la longueur de la route, il s'avisa d'un stratagème (1). Il déduisit chaque jour un certain nombre de lieues de la distance réellement parcourue, et, tout en gardant pour lui le secret du chemin, ne montra aux matelots que la fausse estimation, de sorte que ces derniers ignorèrent toujours de combien ils étaient avancés. Ce fut une heureuse précaution.

Le 11 septembre, à 150 lieues à l'ouest de la plus occidentale des Canaries, Ferro, les Espagnols rencontrèrent un débris de mât (2). Prompts à saisir tout ce qui pouvait exciter leurs craintes ou leurs espérances, ils regardèrent comme un sinistre pronostic ce débris qui flottait à l'entrée des mers inconnues, comme pour leur en interdire l'entrée. Deux jours plus tard, le 13 septembre, Colomb signala pour la première fois le phénomène, qui n'avait pas encore été observé, de la déclinaison de l'aiguille aimantée (3). C'est aujourd'hui une notion courante que, dans la boussole, l'aiguille ne marque pas exactement le nord, mais dévie un peu vers le nord-ouest. On ne connait pas la cause de ce phénomène. Les Chinois, paraît-il, l'avaient observé quatre cents ans auparavant, mais Colomb est bien le premier des navigateurs Européens qui ait démontré qu'en relevant l'étoile polaire il faut tenir compte de son mouvement horaire, attendu que la boussole se dirige non pas droit au nord, mais vers un point invisible à l'ouest du pôle du monde. Colomb craignait que ses pilotes ne s'en aperçussent et ne prissent l'alarme, comme s'ils entraient dans un monde soumis à des influences inconnues, et où s'altéraient les lois de la nature. Il imagina de leur dire, et c'était d'ailleurs la vérité, que l'aiguille aimantée ne se dirigeait pas exactement vers l'étoile polaire,

(1) NAVARRETE, I, 159. Y accordo contar menos de las que andaba, porque si el viage fuese luengo no se espantase ni desmayase la gente.
(2) ID., I, 160.
(3) ID., I, 160. En estadia, al comienzo de la noche, las agujas noruesteaban, à la manana noruesteaban algun tanto.

soumise, comme tous les autres astres, à des changements et à des révolutions, mais qu'elle obéissait à une force mystérieuse qui la poussait vers un point fixe, encore inconnu. Pilotes et matelots rendaient justice à la science nautique de leur chef. Ils la connaissaient de réputation, et ils le voyaient à l'œuvre. Ils acceptèrent ses explications et leurs alarmes se calmèrent.

Ce ne fut pas pour longtemps. Dans la nuit du 14 au 15, un de ces bolides qui traversent l'atmosphère en l'inondant de flammes étincelantes, et qui sont assez communs dans la région des tropiques, tomba près du navire (1). Les matelots en furent épouvantés. Par bonheur le temps était magnifique et le vent favorable. Colomb en profitait pour supprimer chaque jour plusieurs lieues sur le livre d'estime abandonné à l'inspection de l'équipage. La sérénité de l'air était admirable. Dans son langage ingénu et expressif, Colomb comparait ces matinées pures et embaumées à celles du mois d'avril en Andalousie (2). Il n'y manquait, ajoutait-il, que le chant du rossignol pour compléter l'illusion. « Et il disait vrai, remarque Las Casas (3), car on ne saurait croire la suavité que l'on éprouve lorsqu'on est à moitié chemin de ces Indes : et plus les vaisseaux approchent de la terre, plus ils s'aperçoivent de la douce température de l'air, de la clarté du ciel et de l'odeur embaumée qu'envoient les bocages et les forêts, c'est bien plus agréable assurément que le mois d'avril en Andalousie ».

Les trois navires entraient alors dans cette région si curieuse et encore si peu connue (4) de l'Atlantique, qu'on nomme la mer des Sargasses. C'est un espace cinq ou six fois grand comme la France et couvert d'herbes flottantes. Les unes sont de la

(1) NAVARRETE, I, 160. « Y en esta noche al principio della vieron caer del cielo un maravilloso ramo de fuego ».

(2) ID., I, p. 160. « Que era placer grande el gusto de las mananas, que no faltaba sino oir ruisenôres. Dice el, y era tiempo como Abril en el Andalucia ».

(3) LAS CASAS, *Hist. de la Indias*, liv. I, § 36.

(4) GAFFAREL, *La mer des Sargasses* (Société de géographie de Paris, 1873).

nature de celles qui poussent dans les fentes des rochers, les autres de celles qui croissent dans les rivières. Quelques-unes sont jaunes et desséchées ; d'autres si vertes qu'on les dirait tout récemment détachées de la terre Par leur entrecroisement elles forment une telle accumulation que parfois elles arrêtent la marche des vaisseaux. Heureusement pour lui Colomb n'eut pas à traverser la partie la mieux fournie de la mer des Sargasses, et les herbes flottantes ne l'arrêtèrent pas un instant. Sur une de ces prairies mobiles on trouva un crabe (1) qui fut conservé avec soin. Les matelots virent aussi un oiseau blanc des tropiques, d'une espèce qui ne dort jamais sur l'eau. Des thons vinrent folâtrer autour des vaisseaux, et les matelots de la *Nina* en tuèrent un. C'étaient autant d'indices d'une terre prochaine, et les matelots commençaient à reprendre espoir.

Comme l'amiral avait promis une forte récompense à celui qui le premier apercevrait la terre, chaque navire s'efforçait de devancer les autres. Martin Alonso Pinzon, le commandant de la *Pinta*, lui annonça que, d'après le vol d'un grand nombre d'oiseaux, et certains indices à l'horizon, il croyait la terre proche. En effet, sur le soir du 18 septembre, un brouillard apparaissait vers le nord, semblable à ceux qu'on voit souvent suspendus sur la terre, et beaucoup de matelots voulaient qu'on cinglât dans cette direction. Ce n'était qu'une illusion d'optique. Le brouillard se dissipa bientôt, et, avec lui, l'espérance d'apercevoir le continent (2).

Le jour suivant, deux pélicans vinrent se poser sur les mâts des vaisseaux (3). Colomb regarda leur arrivée comme un indice favorable, car il avait rarement vu voler ces oiseaux à plus de vingt lieues de terre ; mais les matelots ne partageaient

(1) Navarrete, I, 162.

(2) Id., I, 163. « Aparecio à la parte del Norte una gran cerrazon, qués senal de estar sobre la tierra ».

(3) Id., I, 163. « Este dio a las diez horas vino à la nao un alcatraz, y a la tarde vieron otro, que no suelen apartarse 20 leguas de tierra ».

pas sa confiance. Le découragement les avait pris de nouveau. Ils s'étaient avancés plus loin que jamais navigateur ne l'avait fait avant eux, et l'Océan s'étendait toujours devant eux, immense, infini. Les brises favorables qui les poussaient dans la direction de l'ouest, au lieu de les charmer, les épouvantaient, car ils craignaient, si le vent soufflait toujours de l'est, de ne jamais pouvoir retourner en Espagne (1). Colomb s'efforça de leur démontrer que ces craintes étaient mal fondées, et, en effet, dès le 20 septembre, le vent passait au sud-est, ce qui rassura un peu les matelots. De plus, plusieurs oiseaux visitèrent les navires. Il y en avait d'une très petite espèce, connue pour habiter les bocages et les vergers (2). Leurs chants paraissaient suaves aux matelots.

Du 20 au 25 le vent tomba, et les compagnons de Colomb en furent d'autant plus effrayés qu'ils traversaient de nouveau, à ce moment, la mer des Sargasses. Mille contes absurdes circulèrent à ce propos dans les équipages. Ils se croyaient arrivés dans ces parages où l'on assurait que la navigation était arrêtée par des terres à demi submergées, et par les ruines d'un pays englouti par l'Océan. Colomb aurait bien voulu les rassurer, et il fit à diverses reprises jeter la sonde, qui ne trouvait jamais le fond ; mais les matelots se livraient aux idées les plus superstitieuses. Tout devenait pour eux un objet d'alarme. Avec une patience admirable, Colomb s'efforçait de les rassurer, mais les murmures augmentaient. Ils commençaient même à devenir inquiétants quand, par bonheur, le dimanche 23 septembre, la mer s'enfla de nouveau sous l'action du vent, et les navires purent reprendre leur course, droit à l'ouest. « Ainsi, écrivait Colomb avec une héroïque simplicité (3), la grosse mer

(1) NAVARRETE, I, 164.

(2) ID., I, 164. « Vinieron al navio dos otres pajaritos de tiena cantendo, y despues antes del sol salido desapare cieron ».

(3) ID., I, 165. « Asi que muy necesario me fue la mar alta, que no parecio, salvo el tiempo de los Indios cuando salieron de Egipto contra Moysen que los sacaba de captiverio ».

me fut très nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de l'esclavage ».

Le 25 septembre, Martin Alonso Pinzon crut apercevoir la terre. Les matelots grimpèrent aussitôt au sommet des mâts. Une apparence de terre se montrait en effet à vingt-cinq lieues de distance. Tout joyeux Colomb se jeta à genoux et entonna le *Gloria in excelsis*, qui fut répété par tout l'équipage : mais l'aurore fit évanouir comme un rêve toutes ces espérances. La prétendue terre n'était qu'un nuage du soir et elle avait disparu dans la nuit (1).

Dans la matinée du 7 octobre, au lever du soleil, quelques matelots crurent apercevoir la terre à l'ouest, et donnèrent le signal convenu. Ce furent de nouveaux transports sur la petite escadre, et tous les yeux se tournèrent vers l'ouest. Cette fois encore les espérances n'étaient pas fondées. Elles n'avaient pas plus de consistance que les vapeurs qui les avaient produites, et, avant le soir, la terre promise s'était fondue dans les airs (2).

Les matelots tombèrent alors dans l'accablement, car leur enthousiasme avait été vif. Colomb se trouva dans une situation fort critique. Il était à craindre que son équipage ne se révoltât et ne le contraignît à revenir sur ses pas. Les vivres s'épuisaient. Les vaisseaux s'endommageaient. Le retour en Espagne était-il possible? Peu à peu les mécontents se groupèrent. Leurs murmures devinrent menaçants. De la part des Castillans, fougueux et emportés par nature, et de plus, enrôlés par force, une révolte était à craindre. Quelques-uns d'entre eux parlaient déjà de jeter Colomb à la mer s'il refusait de virer de bord. Le mercredi 10 octobre (3), voyant de nouveau le soleil se coucher

(1) NAVARRETE, I, 165-166.
(2) ID., I, 170.
(3) ID., I, 171. « A qui la gente y a no lo podia sufrir quejabasse del largo viaje... y amadia (el Almirante) que par demas era quejarse, pues que èl habia venido a las Indias ».

sur un horizon sans limites, leurs clameurs devinrent si violentes et ils insistèrent avec tant de force pour reprendre le chemin de la patrie, que Colomb se vit obligé de renoncer à la persuasion et à la douceur. Il prit un ton décidé et annonça que, quoi qu'il arrivât, il persistait dans son entreprise (1).

Plusieurs historiens ont affirmé que Colomb aurait, en cette circonstance, capitulé avec son équipage, en lui promettant de renoncer à l'entreprise, si, dans trois jours, on n'avait pas vu la terre. Oviedo (2), Fernand Colomb (3), Herrera ont parlé de menaces et même de révolte ouverte, mais ils ont exagéré les dangers auxquels l'exposaient la timidité ou l'ignorance de ses hommes. Aucun des contemporains de Colomb n'a parlé de ces prétendues exigences de l'équipage, et ils n'auraient pas manqué de le faire, si l'anecdote était vraie. D'ailleurs il suffit, pour démentir cette fable, de parcourir le journal de bord de Colomb, empreint d'un caractère absolu de vérité. Au 8 octobre, jour de la révolte des équipages d'après Oviedo, Colomb se contente de dire : « La mer était belle comme la rivière de Séville, et la température aussi douce qu'au mois d'avril. C'est un plaisir de respirer cet air qui est comme embaumé. On vit de l'herbe fraîche, des oiseaux des champs fuyant au sud-est, des corneilles, des canards, un fou (4) ». Loin de demander aux matelots trois jours de grâce, Colomb leur exprima au contraire, de la façon la

(1) Navarrete, id. « Y anâdia que por demas er a quejar pues que el habia venido à las Indias, y que asi lo habia de proseguir hasta hallarlas con el ajuda de nuestro senor ».

(2) Oviedo, *Histoire naturelle des Indes*, II, V. « Acordaron de naveguar aquellos tres dias é no mas, con determinacion y acuerdo que en fin dellos darian la vuelta à Espanâ, si tierra no viessen ».

(3) Fernand Colomb, *Historie*, § 19. — Oviedo, ut supra : « Ningun momento cessaban en su murmurar, amenaçando à su principal capitan e guia. »

(4) Navarrete, I, 170. « Tuvieron la mar como el rio de Sevilla ... los aires muy dulces como en Abril, ques placer estar à ellos, tan olorosos son. Parecio la yerba muy fresca ; pajaritos del campo, y tomaron uno que iba huyendo al Sudueste, grajaos, y anades, y un alcatraz ».

plus positive, sa détermination de persister dans son entreprise en dépit des obstacles et des dangers.

Aussi bien, fort heureusement pour lui, les signes de la proximité de la terre augmentaient, pour ainsi dire d'heure en heure. Sans parler des herbes fraîches, telles qu'il en croît dans les rivières, les matelots avaient aperçu une branche d'épines en fleur, récemment détachée de l'arbre. Ils tirèrent encore de l'eau des roseaux, une petite planche et un bâton artistement travaillé (1). Dès lors tout symptôme de tristesse ou de révolte s'évanouit. Ils se tinrent aux aguets dans l'espoir d'être les premiers à découvrir la terre et à gagner ainsi la récompense promise. Il fallut même que Colomb leur intimât l'ordre de ne pas faire voile après minuit, pour ne pas être jetés à la côte, qui pouvait être très rapprochée.

Dans la nuit du jeudi 11 au vendredi 12 octobre, vers les dix heures du soir, Colomb était sur la dunette de son vaisseau et plongeait ses yeux dans le sombre horizon, quand il crut voir une lumière briller dans l'éloignement (2). Craignant que ses désirs ne l'abusassent, il appela Pedro Guttierez, tapissier du roi, et l'invita à regarder. Celui-ci vit aussi une lumière. Doutant encore, il appela Rodrigo Sanchez de Ségovie, contrôleur de la flotte, et lui fit la même demande. La lumière avait disparu, mais, comme on regardait toujours dans la même direction, on la revit encore. On eût dit qu'elle était placée dans une barque de pêcheurs ou portée par quelqu'un sur le rivage. Cette lueur était si fugitive, que Guttierez et Sanchez y attachèrent peu d'importance. Colomb au contraire la regarda comme le signe non équivoque de la proximité de la terre. Quatre heures plus tard, un coup de canon tiré de la *Pinta*, donnait enfin l'heureux signal.

Ce fut un simple matelot, Rodrigo de Triana, qui le premier

(1) NAVARRETE, I, 171.
(2) ID., I, 172.



DÉCOUVERTE D'HISPANIOLA.

(D'après la lettre de Colomb à Gabriel Sanchez, conservée à la bibliothèque de Milan).

découvrit la terre (1). La récompense promise par la reine Isabelle aurait dû lui être adjugée, mais Colomb la revendiqua pour lui-même, comme ayant aperçu le premier la lumière. Ce n'était certes pas pour disputer à ce pauvre matelot une récompense pécuniaire : son caractère noble et généreux s'y refusait, mais, comme toute son ambition était concentrée sur ce point, il était aussi fier d'avoir entrevu le premier le Nouveau-Monde que d'avoir formé le projet de le découvrir. En effet, lors du procès qui s'éleva à cette occasion, Colomb eut gain de cause. Nous aimons à croire pourtant qu'il indemnisa largement Rodrigo de Triana de la perte qu'il lui faisait subir.

On voyait distinctement la côte à environ deux lieues de distance, mais il était fort imprudent de s'avancer sans l'avoir reconnue. Colomb fit aussitôt ferler les voiles, et les vaisseaux restèrent en panne. Certes, cette nuit là, personne ne dormit à bord de la petite escadre. Sur quelle terre le soleil levant allait-il darder ses rayons ? Etait-ce un pays désert ou une région fertile ? Allait-on rencontrer des hommes ou des monstres, un accueil empressé ou des dangers imprévus ? Aussi tous attendaient-ils, dans une anxiété fébrile et presque douloureuse, que la nuit repliât ses voiles.

Vendredi 12 octobre 1492 ! Le jour se lève. Une terre plate, mais couverte d'arbres qui lui donnent l'apparence d'un verger, s'étend au loin. A l'horizon se dressent des montagnes. De toutes parts surgissent des îlots et des rochers. Colomb venait d'entrer dans l'archipel des Lucayes ou Bahama, qui s'étend de la Floride à Haïti, et couvre la côte septentrionale de Cuba. L'île qui s'offrait la première à sa vue était probablement la Guanahani des indigènes. Elle conserve encore le nom que lui imposa Colomb, San-Salvador. On a beaucoup discuté sur l'emplacement de cette île. Les uns la cherchent au nord de Saint-Domingue, les autres plus au sud dans l'archipel des

(1) NAVARRETE, 171-172.

Lucayes. Ceux-ci se prononcent en faveur de l'île Wattling (1) (23° 55' Lat. N. — 74° 28' Long. O.) et ceux-là pour l'île de la Grande-Sabine (2), une des Turques (21° 31' Lat. N. — 71° 08' Long. O.) Washington Irving (3) et Humboldt (4) pensent que le premier atterrage eut lieu à l'île du Chat (24° 09' Lat. N. — 75° 18' Long. O.) et Varnhagen (5) à la Mayaguana (22° 17' Lat. N. — 72° 39' Long. O.) Tout récemment on a émis d'autres hypothèses : il s'agirait en effet de Samana (23° 05' Lat. N. — 73° 37') appelée encore Atvood Cay (6). On aura remarqué que l'écart est considérable entre ces diverses positions, mais il est difficile de rien préciser, car les indications de Colomb sont très vagues, et elles s'appliquent à différents endroits. Comme la tradition et la vraisemblance sont d'accord pour attribuer à l'île Guanahani la gloire d'avoir été la première découverte, nous la lui conserverons.

Bientôt parurent des habitants. Ils sortaient des bois et couraient sur les rivages les yeux fixés sur les vaisseaux. Ils étaient entièrement nus. A en juger par leurs gestes et leurs attitudes, ils semblaient étonnés. Colomb descendit dans une barque pour prendre terre. En vertu de sa nouvelle dignité d'amiral, il avait revêtu un riche costume écarlate, et tenait en main la bannière royale. En même temps que lui s'étaient embarqués les deux frères Pinzon, portant chacun le pavillon de leur navire. A peine eurent-ils mis le pied sur le rivage,

(1) MUNOZ, *Historia del Nuevo Mundo* (1793), p. 86. — PESCHEL, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen* (1858). — CAP. BECHER, *The Landfall of Columbus* (1858). — MAJOR, *Journal of the geographical Society* (1871). — PIETSCHMANN, *Beitrage zur Guanahami Frage.*

(2) NAVARRETE, I, 20.

(3) W. IRVING, *The Life and Voyages of Christopher Columbus.* — Appendice, XVII.

(4) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, III, 210.

(5) VARNHAGEN, *La Verdadera Guanahani de Colon* (1864) ; — *Carta de Cristobal Colon* (1869).

(6) G. FOX, *An attempt to solve the problem of the first landing place of Columbus in the New-World* (1882). — HARRISSE, *Colomb*, I, 451.

qu'ils se jetèrent à genoux en baisant la terre. L'amiral se leva le premier, tira son épée, déploya l'étendard royal, et, rassemblant autour de lui les deux Pinzon et quelques officiers, prit solennellement possession de l'île au nom de la reine de Castille (1) ; puis il requit les témoins de lui prêter serment d'obéissance en qualité d'amiral et de vice-roi. Personne alors ne lui marchanda les témoignages de reconnaissance et d'admiration. Les matelots surtout étaient comme ivres de bonheur. Ils se pressaient autour de Colomb et lui baisaient les mains. Quant aux insulaires, ils avaient d'abord fui à l'approche des Européens, mais remarquant que personne ne les poursuivait ou ne les inquiétait, ils se remirent graduellement de leur terreur et s'avancèrent avec toutes les marques du plus profond respect. Bientôt ils osèrent s'approcher des Espagnols et toucher leur barbe et leurs vêtements. Ces derniers supportaient cet examen avec complaisance. Les insulaires les prenaient pour des êtres extraordinaires, à tous le moins descendus des cieux. Il est vrai que, de leur côté, ils excitaient la curiosité des Espagnols, car ils ne ressemblaient à aucune des races d'hommes alors connus. Voici comment Colomb les décrivait dans son ouvrage aujourd'hui perdu sur la découverte des Indes (2).

« Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère. Parmi ceux que nous vîmes, une seule femme était assez jeune, et aucun des hommes n'était âgé de plus de trente ans. Du reste, ils étaient âgés, beaux de corps et agréables de figure. Leurs cheveux, gros comme des crins de queue de cheval, tombaient devant jusque sur leurs sourcils ; par derrière il en pendait une longue mèche, qu'ils ne coupent jamais.

(1) Le Père Claudio Clémente donne, dans ses *Tablas Chronologicas de los Descubrimientos*, la formule dont l'on croit que Colomb fit alors usage, et qui servit ensuite, par ordre royal, à tous les descubridores.

(2) Navarrete, I, 173 : « Esto que se signe son palabras formales del Almirante, en su libro de su primera navegacion y descubrimiento de estas Indias ». — Cf. Sa lettre à Luis de Santangel (édition Harrisse, I, 424).

Il y en a quelques-uns qui se peignent d'une couleur noirâtre, mais naturellement ils sont de la même couleur que les habitants des îles Canaries. Ils ne sont ni noirs ni blancs ; il y en a aussi qui se peignent en blanc ou en rouge, ou avec toute autre couleur, soit le corps entier, soit seulement la figure, ou les yeux ou le nez. Ils n'ont pas d'armes comme les nôtres et ne savent même pas ce que c'est. Quand je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient les doigts. Ils n'ont pas de fer. Leurs sagaies sont des bâtons. La pointe n'est pas en fer, mais quelquefois une dent de poisson ou quelque autre corps dur. Ils ont de la grâce dans les mouvements. Comme je remarquai que plusieurs avaient des cicatrices par le corps, je leur demandai, à l'aide de signes, comment ils avaient été blessés, et ils me répondirent de la même manière, que les habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre et qu'eux se défendaient. Je pensai et je pense encore qu'on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves :Ils doivent être des serviteurs fidèles et d'une grande douceur. Ils ont de la facilité à répéter vite ce qu'ils entendent. Je suis persuadé qu'ils se convertiraient au christianisme sans difficulté, car je crois qu'ils n'appartiennent à aucune secte. Si Dieu le permet, à mon départ, j'en amènerai d'ici six, et je les conduirai à votre Altesse, et ils apprendront la langue espagnole..... Ils sont doux. Il est vrai que leur avidité pour les choses que nous leur laissions voir les portait à nous les dérober et à se sauver à la nage, lorsqu'ils n'avaient rien à nous donner en échange ; mais ils donnaient volontiers tout ce qu'ils possédaien pour nos moindres bagatelles, même des morceaux d'écuelles e de verre cassé. J'ai vu l'un d'eux donner pour trois ceutis (1) valant environ une blanche de Castille, seize pelottes de coto qui pouvaient fournir vingt-cinq ou trente livres de coton fil J'interdis aux gens de l'équipage les échanges pour du cot

(1) Les ceuti ou ceupti étaient une petite monnaie de Ceuta ayant cours Portugal. La blanche de Castille valait un demi-maravédis.

et je défendis qu'on en prit, ayant l'intention de faire tout emporter pour vos Altesses, s'il s'en trouvait une grande quantité. Désirant essayer d'aborder à Cipangu, je n'ai pas le temps de faire chercher d'où ils tirent l'or qu'ils portent à leur nez ».

Ainsi qu'il l'écrivait, Colomb se croyait alors dans le voisinage de Cipangu, c'est-à-dire du Japon. Il se doutait si peu d'avoir découvert un nouveau monde qu'il pensait être dans le pays du grand Khan, c'est-à-dire dans l'Asie Orientale. Aussi donna-t-il aux indigènes le nom qu'ils ont depuis gardé, celui d'Indiens, comme si la postérité tenait à honneur de partager l'illusion d'un grand homme. Le plus singulier c'est que l'Amiral devait persister dans son erreur. Il mourut avec la conviction d'avoir retrouvé la côte orientale de l'Inde et la route occidentale vers les pays aux épices. Jugeant qu'il se trouvait au milieu de l'archipel qui, d'après Marco Polo, se compose de plus de sept mille îles situées le long de la côte orientale d'Asie, et riches en aromates, en bois odoriférants et en production variées, il résolut de les reconnaître et choisit pour sa première visite la plus grande des îles qu'il avait en vue.

Le 15 octobre l'amiral débarquait dans cette île dont il prenait possession, et à laquelle il donnait le nom de Santa-Maria de la Conception (1). On croit que c'est la grande Caïque, à cinq lieues au sud est de San-Salvador. Le 16 il arrivait à Fernandina, sans doute la grande Exuma. Jusqu'au 28 du même mois, il reçut le même accueil empressé. Les insulaires avaient d'abord grand peur, mais ils s'apprivoisaient vite, et échangeaient avec empressement leurs provisions contre les moindres bagatelles. Colomb ne pouvait se lasser d'admirer la douceur de la température, la fertilité du sol et la variété des productions. « Quant à cette terre, écrivait-il (2), tous affirment qu'il est

(1) Navarrete, I, 178.

(2) Fernand Colomb, ouv. cité, § 29. « Pero de esta todos afirman ser imposible que haia otra region mas bella. Aora callo descando que la vean otros que quieran escrivio de ella ».

impossible qu'il y ait dans le monde une autre région plus belle ; maintenant je me tais désirant que d'autres la voient qui aimeront à la décrire ». Dans son naïf enthousiasme, il ne songeait qu'à admirer, et ne voulait seulement pas songer aux bénéfices de l'expédition : « que pourra-t-on retirer de cette contrée, c'est ce que je n'écris pas... c'est plus tard qu'on saura les avantages qu'elle peut procurer » (1). Ses compagnons plus pratiques, et moins dégagés des intérêts matériels, examinaient au contraire avec une grande attention les productions du sol. Ils s'informaient surtout des endroits où l'on récoltait l'or dont on avait rencontré de nombreux fragments, et que les insulaires leur abandonnaient sans peine. Dès la première heure la cupidité Européenne s'étalait au grand jour, et les pauvres Indiens, qui prenaient pour des Dieux les nouveaux arrivants, ne se doutaient seulement pas que tout l'orage des passions humaines allait se déchaîner contre eux.

Nous ne mentionnerons que les faits les plus saillants et les découvertes les plus importantes de cette croisière à travers l'archipel des Lucayes. Les indigènes avaient tous parlé d'une grande terre située au nord-ouest. Colomb, qui vivait toujours sur la foi du récit de Marco Polo, s'imagina que cette terre ne pouvait être que le Cipangu du navigateur Vénitien et voulut la retrouver. En effet, après une navigation de trois jours dans le cours de laquelle il toucha à un groupe de sept ou huit petites îles (2), qu'il nomma Islas de Arena, et qui paraissent correspondre aux Mucaras actuelles, il arriva le 28 octobre en vue de Cuba, non loin de Nuevitas del Principe (3). Frappé de l'étendue de l'île, de son caractère grandiose, de ses montagnes qui lui rappelaient celles de la Sicile, de ses vallées fertiles et de ses plaines arrosées par de superbes rivières, il se

(1) NAVARRETE, I, 221. « Cuanto serà el beneficio que de aqui se puede haber, yo no lo escribo »...
(2) ID., I, 192.
(3) ID., I, 194.

crut arrivé sur ce continent Asiatique, auquel il ne cessait de penser. Ce qui contribua à prolonger son erreur, c'est que, ayant entendu quelques naturels parler de leur chef, qui était en guerre avec un autre chef nommé Cubanacan, il traduisit ce mot par Kublaï Khan, qui est le titre du grand Mogol, d'après Marco Polo, et s'imagina qu'il était sur les terres de ce puissant souverain (1). Il résolut même d'envoyer une ambassade à ce pauvre chef de sauvages, transformé par son imagination en potentat Asiatique, et par son ordre furent débarqués, avec mission d'aller visiter le grand Khan, Rodrigo d'Ayamonte et Luis de Torres. Ce dernier avait été choisi parce qu'il savait l'hébreu, le chaldéen, et un peu d'arabe (2).

Aussi bien, ce premier voyage ne fut, à vrai dire, qu'une suite continuelle de rêves brillants. Colomb était comme en extase. Il était disposé à tout voir sous le jour le plus favorable. Dans le parfum des bois et des fleurs apporté par la brise, il croyait reconnaître l'odeur des épices de l'Orient. Les coquilles d'huîtres perlières qu'il trouvait sur le littoral, lui rappelaient aussitôt les perles et les pierres précieuses décrites par Marco Polo. Dans la fièvre d'imagination qui le consumait, l'Amiral trouvait à chaque pas quelque nouvelle preuve en faveur de ses théories. A chaque page de son journal de bord, sont énumérées les prodigieuses richesses de cette terre bénie. Débarque-t-il à terre et aperçoit-il des maisons mieux bâties et plus propres que celles qu'il avait vues jusqu'alors, il conclut aussitôt que les indigènes sont plus civilisés, et que, plus il s'avancera, plus la civilisation augmentera. Comme pourtant la côte fuyait toujours devant lui, et que la température fraîchissait surtout pendant la nuit, l'Amiral résolut de ne pas pousser plus loin vers le Nord, et de ne pas s'arrêter plus longtemps dans ces pays barbares.

(1) NAVARRETE, I, 189, 196, 198. « Y dice que habia de trabajar de ir al gran Can, que pensaba que estaba por alli o a la ciudad de Cathay ».
(2) ID., I, 198.

Ce fut le lundi 12 novembre qu'il ordonna ce changement de direction. et partit à la recherche d'une terre Babèque, dont les indigènes lui avaient souvent parlé (1). Ce changement de direction eut une grande importance. L'Amiral croyait que les côtes qu'il venait de reconnaître faisaient partie du continent asiatique. Si pourtant il avait continué son voyage dans la même direction seulement deux ou trois jours, il aurait découvert son erreur en s'apercevant que Cuba était une île. De plus, il aurait pu recueillir des renseignements sur la proximité du continent, et se diriger vers la côte de la Floride ; ou bien encore, continuant à longer Cuba, dans la direction du sud-ouest, rencontrer la côte opposée du Yucatan et réaliser ainsi ses plus brillantes espérances en débarquant au Mexique : mais n'était-ce pas assez pour sa gloire d'avoir montré la route du Nouveau-Monde ? Les régions les plus opulentes de l'Amérique devaient illustrer d'autres entreprises (2).

Dans cette rapide reconnaissance des côtes de Cuba, Colomb avait remarqué que les indigènes étaient doux et affables, mais peu religieux. Ils avaient bien quelque idée d'un état futur, mais cette idée était confuse et limitée. « La plupart d'entre eux, écrira plus tard Pierre Martyr (3), rendent hommage à diverses cavernes, des profondeurs desquelles sont sortis le soleil et la lune (4). Ils en sont persuadés, et croient que rien n'est plus vrai. D'autres, au contraire, honorent grandement une petite courge ; parce que, d'après leurs récits, c'est de cette courge que serait sortie la mer avec la multitude de poissons qu'elle ren-

(1) Navarrete, I, 204.
(2) W. Irving, *Vie de Christophe Colomb*, trad. Defauconpret, t. I, p. 235.
(3) Pierre Martyr, Lettre du 13 juin 1497 (édit. Gaffarel et Louvot, p. 19).
(4) D'après Descourtilz (*Voyage d'un naturaliste*) plusieurs de ces cavernes existent encore à Haïti (Dubecta près les Gonaïves, la Selle près Port-au-Prince, Doubon non loin de Cap Français). Ce sont des excavations naturelles, ouvertes par le sommet pour y laisser passer les rayons du soleil. Les murs sont tapissés d'idoles (zémies) gravées et incrustées dans le roc sous des formes bizarres et grossières.



LES PREMIERS FUMEURS DE TABAC

D'après Thevet. (*Cosmographie universelle*, II, p. 927).

ferme. D'autres insulaires tiennent en haute estime des colliers d'airain que leurs chefs suspendent à leurs poitrines. Ces colliers avaient été donnés au premier de leurs souverains par une belle femme que ce prince aperçut au fond de la mer, et auprès de laquelle il descendit pour s'unir à elle (1) ». Colomb ne paraît avoir prêté à ces légendes qu'un intérêt médiocre, mais il se persuada trop facilement que les insulaires étaient disposés à accepter la foi chrétienne. Animé de l'esprit religieux de l'époque, plein de ferveur et d'enthousiasme, il prévoyait de grands triomphes pour le christianisme et une gloire immortelle pour l'Espagne de la conversion de ces tribus sauvages. En effet, après Colomb, on essaya de convertir les indigènes ; mais ils se montrèrent plus rebelles qu'on ne l'aurait cru aux enseignements de l'Eglise, et, au lieu de comprendre qu'un pareil changement ne s'improvise jamais, on voulut brusquer leur conversion. Ils résistèrent : on les extermina. Colomb fut ainsi la cause innocente de leurs malheurs.

Un autre épisode de la découverte de Cuba fut la première observation du tabac faite par des Européens (2). « Dans tous les villages où ils passèrent, lisons-nous dans le Journal de bord, à la date du 6 novembre, ils rencontrèrent des hommes et des femmes qui portaient des herbes pour en aspirer le parfum et des charbons allumés » (3). Cette herbe n'est autre que le tabac.

(1) Sur les superstitions des insulaires on peut consulter ACOSTA, *De promulgatione Evangelii apud Barbaros.* — ROMAIN PANE, *Nuestra senora de Izamal.* — LANDA, *Relation des choses du Yucatan* (Trad. Brasseur de Bourbourg). -- RÉVILLE, *Religion des Caraïbes* (Nouvelle Revue, 1882).

(2) Remarquons toutefois que le 15 octobre 1491, à l'île Fernandina, Colomb arrêtait un insulaire dans sa pirogue, et y trouvait du pain, une gourde avec de l'eau, etc. « Il y avait aussi dans cette pirogue, ajoute-t-il, plusieurs feuilles sèches et odoriférantes, fort estimées dans son pays ». Ne serait-ce point le tabac qui serait ici signalé pour la première fois ? Cf. L. DE ROSNY. *Le tabac et ses accessoires parmi les indigènes de l'Amérique* (Revue Américaine, 1865, 356).

(3) NAVARRETE, I, 202. « Hallaron los dos christianos por el camino mucha gente que atravesaba à sus pueblos, mugeres y hombres con un tizon en la memo, yerbas para tomar sus sahumerios que acostumbraban ».

Las Casas écrit dans son Histoire des Indes que ces herbes étaient sèches et renfermées dans une autre feuille également sèche qui avait la forme de petits mousquets d'enfant (1). Cette sorte de bâton était allumé par un bout. On le suçait et on l'absorbait par l'autre. On a reconnu les cigares. Ils n'ont pas disparu, mais on ne se sert plus des porte-cigares pour le nez ainsi décrits par Oviedo (2) : « Les caciques et les principaux avaient de petits bâtons creux, fort jolis et bien faits, de la grandeur d'environ une palme et de la grosseur du petit doigt de la main. Ces bâtons avaient la forme d'une fourche. Chacune des branches de la fourche s'adaptait aux narines, et par le manche ils rendaient la fumée ». Il n'y avait pas un mois que les Espagnols étaient en Amérique et le tabac était déjà signalé. Ce cadeau du nouveau monde à l'ancien allait être rapidement apprécié.

Le 21 novembre, pendant que l'escadre revenait sur ses pas en longeant de nouveau la côte nord de Cuba, une violente tempête s'éleva. La *Pinta*, commandée par Martin Pinzon, en profita pour se séparer des deux autres navires. Depuis longtemps Pinzon ne supportait qu'avec impatience la supériorité de l'amiral. Il se croyait des droits à être au moins son égal. Riche, fort réputé pour son expérience nautique, ayant contribué pour sa large part aux frais de l'expédition, il se trouvait froissé d'être réduit à un rôle secondaire à bord de son propre vaisseau. Espérant qu'il serait le premier à porter en Europe la nouvelle de la découverte, il ne tint pas compte des signaux de Colomb,

(1) Las Casas, *Hist. de las Indias*, § XLVI. Son unas yerbas secas metidas eu una cierta hoja seca, tambien a manera de mosquete, hecho de papel de los que hacen los muchachos, y incendido por una parte de el, por la otra chupan o sorben o reciben con el resuello para adentro aquel humo.

(2) Oviedo, v, 2. « Los caçiques é hombres principales tenian unos palillos huecos del tamano de un xeme o'menos de la groseza del dedo menor de la mano, y estos canutos tenian dos canones respondientes à uno. Y los dos ponian en las venanas de las narices é el otro en el humo e' hierva que estaba ardiendo o quemandose ».

et se sépara du reste de l'escadre. C'était une désertion. L'amiral en fut indigné, car c'était un dangereux exemple d'insubordination, et inquiet, car cette fuite cachait peut-être quelque sinistre dessein. Aussi écrit-il avec amertume sur son journal de bord qu'il ignore les raisons de l'orgueil et de la déloyauté de son compagnon de route (1). Quelques jours plus tard, le dimanche 6 janvier 1493, Colomb retrouvait par hasard la *Pinta* sur la côte d'Haïti (2). Pinzon s'efforça de justifier sa trahison en prétendant qu'elle avait été involontaire et qu'il n'avait pu lutter contre la tempête. L'amiral aurait peut-être bien fait d'user de rigueur, mais il craignit de provoquer une altercation intempestive, et feignit d'agréer les excuses de son lieutenant. Lors du voyage de retour, la *Pinta* fut encore une fois entraînée au large, et, soit hasard de la tempête, soit préméditation de son capitaine, séparée des autres navires. Colomb revint en Espagne sans elle. Par une coïncidence singulière ce fut le vendredi 15 mars, vers midi, qu'il rentra à Palos, et ce fut le soir du même jour que la *Pinta* fit aussi sa rentrée dans le même port. Jeté par la tempête dans le golfe de Biscaye, Pinzon avait abordé à Bayona de Galice (3), et avait aussitôt écrit au roi et à la reine, mais de manière à s'attribuer le principal honneur de la découverte. Il sollicitait l'honneur de leur être présenté, car il espérait arriver avant Colomb ; mais, quand il apprit que la *Nina* l'avait précédé à Palos et qu'il fut témoin de la réception enthousiaste des habitants, il se sentit atteint par un profond découragement. Pinzon était certes doué de qualités supérieures, et il avait aidé Colomb de son argent et de son crédit. Il avait partagé ses périls. Il aurait eu le droit, dans une certaine mesure, de partager les honneurs de la découverte. Son orgueil et son

(1) Navarrete, I, 213. « Y dice aqui el Almirante : otras muchas me tiene hecho y dicho ».

(2) I, 274. « No sabia de donde le hobiesen veindo las soberbias y deshonestidad que habia usado con él aquel viage ».

(3) Oviedo, ouv. cité, II, 6.

ambition le perdirent. Au lieu de la réponse favorable qu'il attendait de la cour, il reçut une lettre de blâme. Dès lors il disparaît de l'histoire.

Abandonné par son lieutenant, Colomb continua son voyage de découverte à travers les Antilles. Le 5 décembre il eut connaissance des côtes d'Haïti (1). Ses montagnes rocailleuses mais boisées, ses riantes collines, les savanes verdoyantes qui les entouraient, les traces de culture que présentaient les plaines, les feux nombreux qui se montraient le soir, tout annonçait une forte population. Haïti était alors en effet la plus riche et la plus peuplée des Antilles. Elle était destinée à en devenir la plus malheureuse. Les insulaires des Lucayes et de Cuba, que Colomb avait embarqués à bord de ses navires, témoignèrent une grande frayeur quand ils apprirent que l'amiral avait formé le projet de débarquer dans cette île. Ils essayèrent de l'en dissuader, l'assurant par signes que ses habitants étaient farouches et cruels, qu'ils n'avaient qu'un œil et se nourrissaient de chair humaine. Les Haïtiens, en effet, appartenaient à la race des Caraïbes. Ils étaient plus belliqueux et surtout plus courageux que les insulaires, dont Colomb avait jusqu'alors visité les demeures. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, de massues et de formidables épées de bois. Les relations furent, au début surtout, moins faciles avec ces insulaires qu'avec les précédents, mais ils furent vite convaincus de la supériorité des Européens, et n'essayèrent plus de leur résister ouvertement.

Le 6 décembre, Colomb descendit à terre, et prit possession de l'île qu'il nomma Hispaniola ou la petite Espagne. Les jours suivants il en reconnut les côtes, et, de temps à autre, poussa quelques pointes dans l'intérieur du pays. Un insulaire lui parla un jour de l'île Mantinino, habitée seulement par des femmes (2),

(1) NAVARRETE. I, 229.
(2) ID., I, 282, 285, 287.

qui ne recevaient les Caraïbes chez elles qu'une fois par an. Colomb crut reconnaître l'île des Amazones, et il en parle souvent dans son journal de bord, mais ce n'était qu'une illusion provenant du récit de Marco Polo. D'ordinaire, à la première apparition des Espagnols, les insulaires se cachaient dans les bois, mais ils se rassuraient bientôt. Ils avaient poussé très loin le sentiment de leur dignité. Un jour que quelques matelots, sur l'ordre de l'amiral, cherchaient à troquer des armes pour les emporter en Espagne comme objet de curiosité, un engagement sanglant éclata (13 janvier). Les Haïtiens furent poursuivis avec perte et repoussés jusque dans leurs montagnes. Ce fut le premier sang indigène versé par les Européens dans le Nouveau-Monde (1).

La paix heureusement fut vite rétablie. Les insulaires étaient pris d'une insatiable curiosité vis-à-vis de ces inconnus, et les Espagnols de leur côté ne cessaient de les interroger sur les ressources et les productions de leur pays. Le cacique Guacanagari se signala par son amitié et ses prévenances pour les Espagnols. Il visita Colomb à bord de la *Nina*, et se fit remarquer par sa bonne tenue et un air de dignité naturelle. « Il y avait dans ses gestes une aisance et une convenance parfaites, écrivait l'amiral (2). Il était très sobre de paroles, et le peu qu'il disait semblait être sérieux et sage. Son conseiller et son précepteur, assis à ses pieds, suivaient attentivement le mouvement de ses lèvres, parlaient avec lui ou entre eux, en témoignant pour lui un extrême respect. Après le repas, un de ses serviteurs apporta une ceinture toute semblable de forme à celles de Castille ; le travail seul en était différent. Le cacique prit cette ceinture et me la présenta en même temps que deux morceaux d'or très minces et travaillés ».

Colomb de son côté fit quelques présents, et dès lors aucun

(1) Navarrete, I, 284.
(2) Id., I, 245.

Espagnol ne descendait à terre que le cacique ne lui fit donner à manger et rendre tous les honneurs possibles. « Le 25 décembre 1492, une fausse manœuvre ayant jeté la *Nina* à la côte, le vaisseau semblait perdu, mais plusieurs centaines de naturels, qui dépendaient de Guacanagari, aidèrent les Espagnols à décharger le navire (1). Par intervalles, le cacique envoya quelqu'un de ses parents à l'amiral pour lui offrir des consolations et l'assurer que tout ce qu'il possédait était à lui s'il le désirait (2). Grâce à la vigilance de ce chef, et à la probité des Indiens, on ne perdit même pas un bout d'aiguillette. Ce qui avait été retiré des vaisseaux, fut porté près des maisons, jusqu'à ce qu'on eut préparé un endroit plus convenable pour servir de dépôt, et le chef aposta des Indiens armés, afin de faire bonne garde pendant la nuit ». Pendant ces quelques jours de travaux communs, plusieurs matelots furent reçus dans les cases haïtiennes. Accueillis avec bonheur, prévenus dans leurs moindres désirs, pouvant se procurer sans fatigue et sans frais toutes les jouissances matérielles, ils se croyaient revenus à l'âge d'or. De fait, les contemporains ont parlé des Haïtiens d'alors comme les poètes grecs et latins auraient pu décrire les mœurs de l'âge d'or. « Il est certain que chez ces naturels, lisons-nous dans Pierre Martyr (3), tout est commun, la terre aussi bien que l'eau et le soleil, et que le mien et le tien, ces semences de tous les maux, ne sont pas connus parmi eux. Ils se contentent de si peu que, dans un si vaste pays, ils ont plutôt du superflu qu'ils ne manquent du nécessaire ; en sorte qu'ils paraissent vivre dans l'âge d'or, heureux et tranquilles au milieu de jardins ouverts, qui ne sont ni entourés de fossés, ni divisés par des palissades,

(1) NAVARRETE, I, 260.
(2) ID., I, 261.
(3) PIERRE MARTYR, Décade 1, liv. III. Cf. Journal de bord, à la date du 25 décembre (NAVARRETE, I, 261). « Certifico a Vuestras Altezas que en el mundo creo que no hay major gente ne mejor tierra : ellos aman a sus projimos como a si mismos ».

ni défendus par des murs. Ils agissent loyalement l'un envers l'autre, sans livres et sans juges... Ils n'ont qu'un soin, celui de veiller à la reproduction des racines dont ils font leur pain, se contentant de la nourriture frugale qui entretient la santé et préserve de la maladie ». Séduits par la perspective de jouir indéfiniment de cette vie molle et facile, quelques Espagnols demandèrent à l'amiral la permission de rester dans l'île. Ce dernier y consentit sur le champ, et construisit pour eux un fortin à la Natividad. Ce fut le premier établissement Européens des Antilles. Trente-neuf Espagnols ayant déclaré leur intention de rester à Hispaniola (1), Colomb leur donna tout ce qu'il avait en réserve, et, après avoir nommé commandant du fort un certain Diego de Arana, remit à la voile (3 janvier 1493) (2).

L'amiral aurait voulu achever son voyage autour d'Hispaniola. Il aurait également désiré profiter des indications des insulaires pour découvrir d'autre terres à l'ouest. C'était Porto-Rico et la Jamaïque qu'on lui signalait ainsi, et qu'il aurait trouvées dès son premier voyage, mais son équipage fatigué et désireux de rentrer au plus vite en Europe, recommençait à ne plus lui obéir. Comme il n'avait pas à compter sur l'attachement et la fidélité de ces hommes, comme de plus ses vaisseaux étaient en fort mauvais état, il résolut de mettre ses découvertes à l'abri de tout revers de fortune, et donna le signal du retour.

Ce voyage fut long et pénible, constamment contrarié par les vents alisés, dont on ne connaissait pas encore la direction et la régularité. Du 12 au 17 février une effroyable tempête s'abattit sur l'escadre. A plusieurs reprises l'amiral se crut perdu. Il écrivit sur un parchemin le récit de sa découverte, le déposa, bien enveloppé de toile cirée, dans une grosse barrique de bois et le fit jeter à la mer. Heureusement l'escadre se trouvait alors à la

(1) NAVARRETE, II, 24. « Lista de las personas que Colon dejo en la isla Espanola y hallo muertas per los Indios cuando volvio à poblarla en 1493 ».
(2) ID., I, 269.

hauteur des Açores, et Colomb réussit à entrer dans le port de Saint-Michel. Les Açores appartenaient au Portugal. Le gouverneur de l'archipel, Castaneda, avait reçu l'ordre de saisir et d'arrêter Colomb partout où il le rencontrerait (1). Il ne réussit qu'à mettre la main sur quelques uns de ses matelots, car l'amiral se méfiait de lui, et encore dut-il les rendre avec des excuses, lorsqu'il eut connaissance des lettres du roi et de la reine de Castille qui le recommandaient à tous les princes de l'univers (2) : mais, lorsque les prisonniers revinrent à bord, ils s'accordèrent à dire que, si l'on avait réussi à prendre l'amiral, tous ensemble auraient été retenus dans l'île (22 février). Telle fut la première réception faite à Colomb dans l'ancien monde. Ce n'était que le prélude des tourments et des tribulations qu'il allait éprouver jusqu'à la fin de sa vie.

Jusqu'à la hauteur de la côte Européenne, le voyage se passa sans encombre. Le 2 mars, une nouvelle tempête assaillit les navires, rompit les voiles, et réduisit les Espagnols à toute extrémité. Le lundi 4 mars, au point du jour, Colomb reconnut qu'il était vis à vis la roche de Cinta, tout près du Tage (3). Comme la tempête durait toujours, et ne lui laissait plus d'autre alternative que de se jeter à la côte ou d'y chercher un abri, il se détermina, malgré ses méfiances justifiées à l'endroit du Portugal, à jeter l'ancre en face de Rastello. Il écrivit aussitôt à la reine de Castille et au roi d'Aragon, et informa en même temps le roi de Portugal de son arrivée. Comme le bruit s'était répandu que sa caravelle était chargée d'or, et qu'il ne se croyait pas en sûreté à l'embouchure du Tage, il sollicita l'honneur d'une présentation au roi, mais, pour prévenir tout malentendu, il déclara qu'il n'avait pas été sur la côte de Guinée, ni dans toute autre colonie Portugaise, et qu'il arrivait de l'extrémité de

(1) Navarrete, I, 302.
(2) Id., I, 305. « La carta general de los Reyes para todos los principes y senores de encomienda ».
(3) Id., I, 308.

l'Inde, qu'il avait découverte se dirigeant vers l'ouest (1). Ces précautions n'étaient pas inutiles, car le capitaine Portugais Bartlomeo Diaoz (2) l'avait déjà sommé de se rendre à son bord pour y répondre à diverses questions, et, sur le refus de l'amiral, avait exigé la production de ses lettres de recommandation. Colomb consentit à les montrer : aussitôt les Portugais, qui sans doute venaient de recevoir les instructions de leur souverain, changèrent de ton, et l'accablèrent de compliments.

L'arrivée imprévue de Colomb avait en effet produit une vive impression à Lisbonne. Tous voulaient voir le héros (3) qui avait bravé tant d'obstacles et qui apportait avec lui, avec tant de richesses, le secret de la route vers les Indes. Le roi Jean II, malgré son dépit, reçut l'amiral en grande cérémonie, et écouta ses récits avec une feinte joie (9, 10, 11 mars), car il n'était pas sans se rappeler les offres qui lui avaient été faites, et se demandait même si cette découverte ne devait pas profiter au Portugal, et si elle n'était pas comprise dans la bulle du Pape qui accordait à sa dynastie toutes les terres situées depuis le cap Noun jusqu'aux Indes (4). Cette question devait être plus tard discutée entre les deux cours et tranchée au profit de l'Espagne. Pour le moment, le roi de Portugal fit contre mauvaise fortune bon cœur, et se contenta de féliciter Colomb, et de l'assurer de sa protection.

Le 13 mars, Colomb remettait à la voile, et le 15 il débarquait à Palos. On le reçut avec des transports d'enthousiasme, car on avait cessé de croire au retour des caravelles ; mais dès qu'on se fut assuré que la *Nina* était dans le port, et qu'on

(1) Navarrete, I, 308. « Y tambien porque supiese que no venia de Guinea, sino de las Indias ».

(2) Id., I, 308.

(3) Id., I, 309. « Sabido comido el Almirante venia de las Indias, hoy vino tanta genta a verlo y a ver los Indios de la ciudad de Lisboa. — Hoy vino infinitissima gente a la carabela y muchos caballeros, y entre ellos los hacedores del Rey, y todos daban infinitissimas gracias a nuestro senor »...

(4) Id., I, 311.

avait vraiment découvert des terres inconnues vers l'ouest, la population courut au rivage. Tous les travaux furent interrompus. Quand l'amiral descendit de son navire, la ville entière le suivit à l'Église pour remercier avec lui la bonté divine, qui avait permis un tel miracle. Isabelle et Ferdinand se trouvaient alors à Barcelone. L'amiral partit pour aller les rejoindre (1). Sur la route, les populations accouraient pour le saluer de leurs cris de joie. Quand il approcha de Barcelone, un cortège nombreux de seigneurs, de bourgeois et d'artisans se précipita au-devant de lui. Son entrée a été comparée à un de ces triomphes que les Romains avaient coutume d'accorder à leurs généraux vainqueurs. Six des dix Indiens qu'il avait amenés avec lui ouvraient la marche. Il en était mort un pendant la traversée, et les trois autres étaient restés malades à Palos (2). Ces Indiens étaient peints de diverses couleurs à la mode de leur pays. Après eux on portait des perroquets vivants, des oiseaux et des animaux empaillés d'espèces inconnues, ainsi que des plantes auxquelles on supposait des vertus. On étalait aux regards du public des couronnes et des bracelets d'or. Colomb arrivait ensuite, entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols. La foule se pressait autour de lui pour le complimenter et aussi pour contempler ces produits d'un monde inconnu (3). On avait préparé à l'amiral, sur une estrade, un dais de brocart d'or, au milieu

(1) Les souverains d'Espagne lui avaient déjà adressé le 30 mars (NAVARRETE, II, 26) une carta mensagera, complaciendose del buen succeso de su primer viage, encargandole que acelere su ida a la Corte, y que dejè dadas las disposiciones convenientes para volver luego a las tierras que habia descubierto.

(2) Ces six Indiens furent baptisés à Barcelone en présence du roi et de la reine. Cinq d'entre eux accompagnèrent Colomb dans son second voyage. Le sixième resta près du prince héritier, Jean, mais il ne tarda pas à mourir.

(3) Tous les détails de la réception de Barcelone ont été donnés par Oviedo, page de l'infant don Juan, et alors âgé de quinze ans seulement, qui assistait à la cérémonie. (Livre II, § 7). « E vi alli venir al Almirante, don Chripstobal Colon, con los primeros indios que destas partes alla fueron en el primero viaje è descubrimiento ».



LES ARMES DE COLOMB.

(Ramusio, *Raccolta di Viaggi*).

d'un vaste salon, dans la Casa de la Deputacion, où l'attendaient la Reine et le Roi, entourés des dignitaires de la couronne. A son approche ils se levèrent, et l'engagèrent à s'asseoir en leur présence, en l'invitant à faire le récit de son voyage. Quand il eut fini, l'assemblée entière tomba à genoux pour chanter le *Te Deum*.

Les souverains confirmèrent à Colomb le traité qui lui accordait les titre d'amiral, vice-roi et gouverneur de tous les pays découverts (1) (28 mai). Ils lui accordèrent des armoiries (2) dans lesquelles les armes royales, château de Castille et lion de Léon, étaient écartelées d'iles au milieu des flots et d'ancres. La devise jointe à ces armes était : à Castille et à Léon donne un nouveau monde Colomb (20 mai 1493). L'amiral était alors arrivé au sommet de ce qu'il devait connaître de bonheur dans la vie. Il ne pouvait être longtemps sans redescendre vers l'infortune.

(1) Navarrete, II, 67. « Confirmacion del titulo dado a D. Cristobal Colon de Almirante, Visorey y Gobernador de las islas y tierra firme que habia descubierto y descubriese ».

(2) Id., II, 44. « Provision real acrecentando a Colon y sus descendientes un Castillo y un Leon mas en sus armas por premio de sus servicios ».

CHAPITRE IV

SECOND VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

La nouvelle des découvertes de Colomb dans l'Atlantique fut accueillie avec enthousiasme dans l'Europe entière. Un écrivain italien, Allegretto (1), auteur d'une *Chronique de Sienne* composée en 1493, rapporte que des marchands italiens, alors en Espagne, s'empressèrent de prévenir leurs correspondants des résultats inattendus de ce voyage et que ce fut à travers toute l'Italie comme un frémissement de joie. On a conservé une de ces lettres. Elle fut composée par un certain Hannibal Januarius, qui se trouvait à Barcelone lorsque les rois catholiques y apprirent l'arrivée de Colomb. Il écrivit aussitôt à son frère, ambassadeur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le More. Un Ferrarais, Giacommo Trotti, obtint copie de cette lettre, et l'envoya à Milan à Hercule d'Este (2). On a retrouvé tout récemment cette copie : nous nous empressons de la publier

(1) ALLEGRETTO DEGLI ALLEGRETTI, *Ephemerides Senenses ab anno MCCCCI usque ad MCCCCXCVI* (MURATORI, *Ital. Script.*, tome XXIII, col. 827.

(2) Trotti joignait à cette copie une lettre d'envoi datée du 21 avril 1493. Par une seconde lettre, datée du 10 mai, il annonçait de nouveaux renseignements : « Hora gli mando la copia de una littera venuta de Spagna, de quello che da poi se retrovato del tenore de la quale son certo che vostra Exc[a] ne hara piacere ». Les deux lettres de Trotti, et la copie de la missive de Januarius ont été pour la première fois publiées par HARRISSE, *Ch. Colomb*, t. II, p. 527, 7.

à cause de sa rareté, et aussi parce qu'elle donne, pour ainsi dire, la note contemporaine.

« Frère magnifique et honoré, je vous ai écrit ces jours-ci, et je suivrai les ordres que vous m'avez donnés de vous écrire par chaque courrier. Au mois d'août dernier ce seigneur roi, à la prière d'un nommé Collombo *(sic)*, fit équiper quatre (1) petits vaisseaux pour naviguer, d'après ce que ce dernier assurait, sur l'Océan, en ligne directe vers l'ouest, afin d'aborder en Orient. La terre étant ronde, il devait forcément arriver à la partie orientale. A cet effet, lesdites caravelles furent armées et dirigées hors du détroit, dans la direction de l'ouest, selon la lettre qu'il a écrite et que j'ai vue. En trente-quatre jours, il parvint à une grande île habitée par des hommes olivâtres, complètement nus, nullement enclins à combattre et très timides. Etant descendus à terre, ils en capturèrent quelques-uns par force, afin de les mieux examiner, et pour apprendre leur langue et tâcher de se faire comprendre. Ces hommes s'étant un peu rassurés, car ils sont intelligents, on atteignit le but désiré, et, par des signes et d'autres moyens, on apprit que c'étaient des îles des Indes. Ces hommes allèrent répétant dans les maisons voisines et dans les îles qu'il était arrivé un homme envoyé de Dieu, et, étant tous de bonne foi, ils eurent avec ledit Collombo des épanchements de tendresse et d'amitié.

» De cette île cela se propagea dans les îles voisines, dont deux sont chacune plus grande que l'Angleterre et l'Ecosse, et une autre est plus vaste que l'Espagne entière. Collombo y a laissé une partie de ses hommes, et, avant de partir, il construisit en ce lieu une forteresse bien approvisionnée de vivres et d'artillerie. Après avoir pris avec lui six hommes du pays qui entendent notre langue, il partit.

» Dans ces îles, à ce qu'ils disent, on atrouvé du pain, du

(1) On aura remarqué l'erreur commise par Januarius. Colomb n'avait jamais eu que trois navires sous ses ordres.

bois, de l'aloës, et dans les fleuves des filons d'or ; c'est-à-dire que ce sont des fleuves qui roulent du sable avec beaucoup de parcelles d'or. Il dit que les gens de ce pays naviguent dans des canots de si grande dimension, que les plus spacieux contiennent soixante et dix et même quatre-vingts hommes. Ledit Collombo ayant retracé sa route est arrivé à Lisbonne, et il a écrit ceci au Seigneur roi qui lui a mandé de venir au plus tôt.

« Je crois que j'aurai une copie de la lettre telle qu'il l'aura écrite, et je vous l'enverrai. Lorsqu'il arrivera, si j'apprends autre chose, je vous le ferai savoir. Dans cette cour on tient ceci pour certain, et, ainsi que je vous l'ai dit, j'ai vu la lettre qui relate davantage, notamment qu'il n'a reconnu parmi ces gens ni lois, ni religion, excepté la croyance que tout vient du ciel créateur de toutes choses. Ceci lui fait croire qu'ils pourront être facilement convertis à la foi chrétienne. Il ajoute qu'il a été ensuite dans une province où les hommes naissent avec une queue (1). »

Voici comment un autre contemporain, Pierre Martyr d'Anghiera (2), s'exprimait au sujet des récentes découvertes. On sait que cet Italien fut, par le hasard des circonstances, mis en relation avec les plus grands personnages de son temps. Successivement investi de très importantes fonctions, chargé à diverses reprises de missions confidentielles et très au courant de la politique, ses œuvres historiques et surtout sa correspondance présentent un vif intérêt (3). Il parle d'abord avec assez de dédain de Colomb. A la date du 14 mai 1493 (4), il écrit à son

(1) Cette lettre est datée de Barcelone, 9 mars 1493, mais la date est manifestement erronée, puisque Colomb ne débarqua que le 13 mars

(2) Sur Pierre Martyr on peut consulter GAFFAREL et LOUVOT, *Lettres de Pierre Martyr d'Anghiera relatives aux découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais* (Revue de Géographie, 1885). — MARIÉJOL, *Pierre Martyr d'Anghiera, sa vie et ses œuvres*, 1887.

(3) *L'Opus epistolarium* de Pierre Martyr fut publié pour la première fois en 1530 à Alcala de Hénarés. Il fut réimprimé en 1670 à Amsterdam par Pierre Elzévir.

(4) *Lettre* 130, p. 172.

ami Jean Borromée : « Quelques jours se sont écoulés depuis qu'est venu des Antipodes un certain Christophe Colomb, un Génois, qui avait obtenu à grand peine de mes souverains trois navires pour toute cette expédition. On regardait en effet ses projets comme chimériques. Il est maintenant de retour, chargé de marchandises précieuses, et surtout d'or qu'on récolte naturellement dans cette région. Ce sont les preuves de son voyage ; mais passons à d'autres sujets. » Bientôt il semble se repentir de son indifférence, et c'est sur le ton de l'admiration ou plutôt de l'enthousiasme (1) qu'à la date du 13 septembre 1493, il écrira à Inigo Lopez de Mendoza comte de Tendilla, et à l'archevêque de Grenade Talavera : « Elevez vos esprits, savants vieillards, apprenez une découverte extraordinaire. Vous vous rappelez que le Génois Colomb était venu plusieurs fois au camp royal ; il demandait l'autorisation de parcourir l'autre hémisphère jusqu'aux antipodes occidentaux. Ce projet a été l'objet de discussions auxquelles vous avez pris part, et, à ce qu'il me semble, c'est avec votre approbation qu'il a exécuté son projet. Or Colomb vient de revenir sain et sauf. Il annonce qu'il a découvert des merveilles. Il montre de l'or pour prouver l'existence des mines d'or dans ces nouvelles régions..... » A la même date, et comme s'il avait à dépenser une provision d'enthousiasme, Martyr adressera la lettre suivante (2) à un autre correspondant, le cardinal Ascanio Sforza : « Tel est mon désir, très illustre prince, de vous obéir, que, bien que vous soyez engagé dans le flot des plus graves affaires, j'ai cru vous être agréable en vous faisant part de ce qui se passe chez nous. On nous annonce des merveilles. Le globe terrestre, dont le soleil fait le tour en vingt-quatre heures, n'a été jusqu'à notre époque connu et parcouru que dans la moitié de sa circonférence, à savoir depuis la Chersonèse d'or jusqu'à notre

(1) Martyr, *Lettre*, 133, p. 73-74.
(2) *Lettre* 134, p. 74.

cité de Cadix en Espagne. Vous le savez aussi bien que moi. Le reste était laissé comme inconnu par les cosmographes, ou, si l'on en faisait mention, c'était avec timidité et sans la moindre certitude. O l'admirable découverte ! Voici que, sous l'auspice de mes souverains, ce qui depuis l'origine du monde était resté ignoré, commence à se dévoiler. Les choses se sont passées ainsi qu'il suit, o très illuste prince.................... ... Ce qui arrivera plus tard, je vous le communiquerai. Que les Dieux vous soient en aide ! » Dès lors Colomb est nommé pour ainsi dire à chaque page de la correspondance (1). Ce n'est plus un « certain Génois » dont il est question, c'est l'illustre découvreur, le grand amiral, le héros, dont il recherche avidement la compagnie, et dont il transmet à ses amis de fréquentes nouvelles. Du jour au lendemain Colomb est en effet sorti de l'obscurité pour entrer dans la gloire, et Martyr, fidèle interprète de l'opinion publique, enregistre avec soin tous ses faits et gestes.

Aussi bien ce n'est pas en Italie seulement ou en Espagne, c'est-à-dire dans les deux patries du découvreur que la nouvelle de son succès fut accueillie avec plaisir. Bartolomeo Colomb, le frère de l'amiral, se trouvait en France, très probablement auprès de Madame de Beaujeu, quand il apprit l'heureux voyage de son frère ; mais, d'après une tradition (2) à tout le moins vraisemblable, ce fut le roi Charles VIII qui la lui communiqua, en l'engageant à rejoindre au plus vite l'heureux navigateur. Sébastien Cabot (3) rapporte qu'il était à Londres quand arriva l'heureuse nouvelle. Elle fit grand bruit à la cour de Henri VII Tudor, où on appela l'entreprise de Colomb une œuvre plus divine qu'humaine. A Rome,

(1) MARTYR, *Lettres* 135, 138, 140, 142, 144, 146, 156, 164, 168, 177, 532.

(2) FERNANDO COLOMB, *Vie de Christophe Colomb*, § 60 « Questi poi ritornandosene verso Castiglia.... haveva inteso in Parigi dal re Carlo di Francia, l'Ammiraglio ... haver gia scoperte le Indie ».

(3) HAKLUYT, *The principal navigations*, etc., p. 7.

l'annonce de la découverte excita de véritables transports. Les savants surtout se signalèrent par leur joyeux empressement. « Vous avez sauté de bonheur, écrivait Martyr (1) à son ami le philosophe Pomponio Lœti, et vous n'avez pu retenir des larmes de joie lorsque vous avez reçu les lettres par lesquelles je vous confirmais la nouvelle de la découverte du monde jusqu'alors caché des antipodes. Par votre réponse j'ai compris quelle avait été votre émotion. Votre impression et votre jugement ont été ceux qui convenaient à un homme aussi savant, aussi érudit que vous l'êtes. Y a-t-il une nourriture qui soit plus agréable à des esprits d'élite? Connaissez-vous un assaisonnement plus suave? Je ne le crois pas, si j'en juge par moi-même. Il me semble que j'éprouve les sentiments d'un bienheureux lorsque je peux m'entretenir avec l'un ou l'autre de ceux qui reviennent du nouveau monde et qui ont su faire des observations ». Telle était, en effet, l'impression générale. Un souffle de jeunesse et de nouveauté passait sur l'ancien monde. On était comme à l'aurore d'un autre âge, et on se sentait revivre à l'espérance.

Malgré cette exaltation universelle, personne encore ne se doutait de l'importance réelle de la découverte. Personne encore, pas plus Colomb que les autres, ne soupçonnait que les pays entrevus constituaient une quatrième partie du monde. On adoptait généralement l'opinion que les îles signalées faisaient partie du continent Asiatique (2). Cuba, dont on n'avait encore reconnu que la côte septentrionale, passait pour une presqu'île du Cathay, c'est-à-dire de la Chine, ou pour Cipangu, c'est-à-dire le Japon. Cette croyance était confirmée par la nature des

(1) MARTYR, *Lettre* 152, p. 84.

(2) *Journal de bord*, 21 octobre « Mas to davia tengo determinado de ir a la tierra firme y a la ciudad de Ginsay, y dar las cartas de vuestras altezas al gran Can... » — 23 octobre : « Quisiera hoy partir para la isla de Cuba, que creo que debo ser Cipango segun las senas que dan esta gente de la grandezza della y riqueza ». — 30 octobre-1er novembre. — NAVARRETE, I, 189, 196, 198.

productions américaines. L'or abondait dans l'Inde et Colomb avait rapporté des îles qu'il avait visitées assez d'or pour croire qu'on en trouverait des mines. Le coton, autre production des Indes Orientales, était commun dans ces îles. Dans une seule case indigène, à Cuba, on en avait trouvé plus de 500 arrobes (1). Le piment paraissait une espèce de poivre d'Inde. Une racine assez ressemblante à la rhubarbe était regardée par Colomb comme cette drogue précieuse, qu'on supposait alors être une production particulière des Indes Orientales. Les oiseaux que l'amiral avait rapportés étaient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator semblait le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminèrent les savants à adopter, sans plus de réflexion, l'opinion du découvreur. Les pays qu'il avait signalés furent censés faire partie de l'Inde. Ferdinand et Isabelle leur donnèrent même la qualification officielle d'Indes, non seulement dans la ratification des privilèges et des honneurs qu'ils accordèrent à Colomb lors de son retour (2), mais dans tous les actes officiels relatifs à la seconde expédition qui se préparait dans les ports espagnols. La papauté elle-même acceptait cette dénomination et le souverain pontife, Alexandre VI, lui donnait une consécration définitive dans sa bulle du 4 mai 1493 (3). Lorsque l'erreur fut

(1) Environ 5,800 kilos de France. Voir *Journal de bord*, mardi 6 novembre : « Y que en una sola casa habian visto mas de 500 arrobas ». NAVARRETE, I, 203.

(2) Cédule royale donnée à Barcelone le 18 mai 1493. « E por descubrir en el dicho mar Oceano, à la parte de las dichas Indias, como dicho es ». NAVARRETE, I, 71. — Cf. Cedula nombrado a Gomes Tello para que vaya en las Indias... 7 mai 1483 (NAVARRETE, I, 44). — Cedula para que Fernando de Zafra busque veinte hombres de campo y otro que sepa hacer acequias para que pasen à las Indias. 23 mai 1493 (NAVARRETE, I, 47). — Autre cédule adressée au même Zafra (NAVARRETE, I, 49), à Juanoto Berardi (I, 49), à Francisco Pinelo (I, 60), au docteur Chanca (I, 63). — Carta patente prohibiendo que vaya a las Indias ningun navio ni persona, etc. (I, 61). Dans tous ces actes officiels les terres nouvelles sont toujours dénommées Indias.

(3) Bula de concesion à los Reyes catolicas de las Indias descubiertas y que se descubrieren por su mandado (NAVARRETE, I, 29).

plus tard reconnue, et que la vraie situation du nouveau monde fut mieux déterminée, il conserva son premier nom. L'Amérique n'est-elle pas encore désignée sous le nom d'Indes Occidentales, et les indigènes Américains ne sont-ils pas toujours les Indiens ?

Au milieu des fêtes et des réjouissances qui signalèrent les premiers jours de la rentrée de Colomb en Europe, Ferdinand et Isabelle ne négligèrent aucune précaution pour s'assurer la propriété des pays récemment découverts. D'après les idées de l'époque, le Pape était considéré comme ayant un droit de propriété absolue sur tous les royaumes de la terre. C'est à lui que s'adressèrent les souverains Espagnols. Le Pape régnant était le fameux Alexandre VI Borgia, qui a laissé dans l'histoire une réputation si discutée et si discutable. Comme il était né à Valence, dans le royaume d'Aragon, et tenait à ne pas déplaire à son ancien souverain, comme d'un autre côté la demande des rois catholiques flattait son amour-propre et que l'extension de la religion au nouveau monde ne pourrait qu'augmenter, et dans des proportions indéfinies, le domaine spirituel de la Papauté, Alexandre VI accorda tout de suite à Ferdinand et à Isabelle les privilèges qu'ils sollicitaient. Seulement, comme un de ses prédécesseurs, Martin V, avait déjà accordé à la couronne de Portugal toutes les terres qu'elle pouvait découvrir du cap Bojador aux Indes, et qu'il fallait éviter ou de blesser ce souverain ou d'entrer en contradiction avec son prédécesseur, Alexandre VI imagina de tracer une ligne passant d'un pôle à l'autre, à cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap Vert (1). Tout ce qui était à l'ouest de cette ligne appartiendrait

(1) Bulle d'Alexandre VI. « Quibuscumque personis .... districtius inhibemus, ne ad insulas et terras firmas inventas, et inveniendas, detectas et detegendas, versus Occidentem et Meridiem, fabricando et construendo lineam a polo Arctico ad polum Antarcticum, sive terræ firmæ, insulæ inventæ et inveniendæ sint versus aliam quamcumque partem, quæ linea distet a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et Cabo Verde centum leucis versus Occidentem et Meridiem, ut præfertur, pro mercibus habendis, vel quavis aliâ de causa, accedere præsumant absque vestra ac

aux Espagnols, tout ce qui était à l'est aux Portugais. Le Pape et aucun de ses conseillers n'avait seulement soupçonné qu'en continuant leurs découvertes Portugais et Espagnols se rencontreraient de nouveau aux extrémités du monde, et renouvelleraient aux antipodes la question de propriété. Cette bulle, dite de démarcation, est datée du 4 mai 1493. Elle fut solennellement enregistrée, et c'est ainsi que le successeur de saint Pierre investit la couronne de Castille de droits régaliens sur d'immenses régions dont il ignorait la situation et l'existence. De pareilles prétentions nous semblent aujourd'hui singulières, et nous demanderions volontiers, comme le fit avec esprit un de nos souverains, François Ier, qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui l'excluait d'Amérique, lui et ses successeurs, mais, quand on raconte l'histoire d'un siècle, ne faut-il pas en connaître, et, jusqu'à un certain point, en épouser les préjugés? Aussi ne nous étonnerons-nous pas si la demande des souverains espagnols fut sérieusement discutée, et si la décision pontificale ne souleva aucune revendication.

Le Portugal cependant aurait pu se montrer blessé des prétentions espagnoles, d'autant plus que, par un traité signé en 1479, Ferdinand et Isabelle s'étaient engagés à respecter la bulle de Martin V. En effet, le roi Jean II prépara un armement considérable, dont le but avoué était une expédition en Afrique, mais dont la destination véritable était le nouveau monde. En même temps, et pour endormir les soupçons, il envoya en Espagne un ambassadeur extraordinaire, Ruy de Sande, afin de régler d'une façon définitive les possessions des deux puissances. Alors s'engage entre les deux cours un débat diplomatique (1) dans lequel les deux parties luttent de finesse, et cherchent à se

hæredum et successorum vestrorum prædictorum licentia speciali ». — L'exemplaire original de cette bulle existe encore. Il appartient à M. le duc de Veragua. Il figurait à l'Exposition Américaine de Madrid en 1881.

(1) Pour toutes ces négociations, voir RESENDE, *Vida del Rey Dom Joham*, II. — VASCONCELOS, *Don Juan*, II.

tromper mutuellement. De part et d'autre on veut gagner du temps, soit pour prendre les devants, soit pour précipiter les armements. Aux procédés courtois succèdent peu à peu les menaces, mais le Portugal finit par reconnaître son impuissance, et le roi Jean II, bien malgré lui, se décide à accepter la bulle d'Alexandre VI, et tranche ainsi le différend entre les deux couronnes. (Traité de Setubal, 5 septembre 1494. Traité de Tordesillas, 7 juin 1494). Ce n'était pourtant qu'un accord provisoire, et, sous d'autres formes, la question sera de nouveau posée (1).

Rassurés dans leur conscience, et ne croyant plus avoir à redouter l'opposition du Portugal, Ferdinand et Isabelle songèrent à organiser une nouvelle expédition pour confirmer et étendre les découvertes de Colomb.

Le goût des aventures et des entreprises lointaines prit alors, et tout à coup, parmi les Espagnols un développement extraordinaire. Cette ardeur, cette fièvre d'enthousiasme qui pendant plusieurs siècles les avaient jetés sur les Maures, leurs ennemis héréditaires, il semble que dès lors elles les entraînent sur l'Océan. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrent pour s'embarquer la plus vive impatience. Ce ne sont pas seulement des matelots ou des ouvriers qui demandent à être employés, mais bien des gentilshommes : Alonso de Hojeda, le brillant chevalier dont les exploits fabuleux excitèrent l'étonnement de ses contemporain, Gorbalan, Juan Ponce de Léon, le futur découvreur des Florides, l'aragonais Pedro de Margarite, Alvaro de Acosta et Bernal Diaz de Pizo, alguazils de la cour, Jean Aguado officier de la maison de la reine, Trannico

(1) Le texte de ces traités est donné par NAVARRETE, t. II, p. 147. Capitulacion del mar Oceano, hecha entre los catolicos Reyes y D. Juan Rey de Portugal. Cf. à la date du 15 avril 1495 (NAVARRETE, II, 192) : Convenio entre los senores Reyes catolicos y el de Portugal, prorogando el termino de los diez meses que habian capitulado para la demarcacion y particion del mar Oceano, y formando una junta de peritos per ambas partes acordar el modo de fijar dichos limites.

de Penalosa oncle de Las Casas, le père de Las Casas, Melchior Maldonado, ancien ambassadeur à Rome (1), Juan de Lujar, familier du roi Ferdinand, Sebastian de Olano (2), juge enquêteur, et tant d'autres dont l'histoire à oublié les noms. Le docteur Chanca (3) médecin de la princesse royale, avait demandé et obtenu comme une faveur l'autorisation de partir. Un pilote réputé, le Biscayen Juan de la Cosa, était embarqué en qualité de *maestro de hacer cartas*. Douze ecclésiastiques avaient été désignés pour faire partie du convoi. Le père Boyl était le chef de cette mission, mais le père Antonio de Marchena, l'ami particulier de Colomb, lui avait été adjoint comme aumônier de la flotte. Dans toutes les classes de la société il y avait donc un véritable entraînement. Les marins de Palos, de Moguer et des autres ports andalous, qui s'étaient d'abord montrés si récalcitrants, se signalèrent par l'exagération de leur bonne volonté. Si Colomb les avait écoutés, ils seraient tous montés sur la flotte. En effet la brillante perspective ouverte à l'avidité ou à l'amour de la gloire avait fermé les yeux de tous sur les dangers et la longueur du voyage.

Ferdinand le Catholique lui-même semblait avoir oublié sa prudence ordinaire. Il partageait l'enthousiasme de ses sujets, et s'intéressait directement aux préparatifs de l'expédition. Ces préparatifs furent même poussés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés. Rien qu'à la date du 23 mai 1493 étaient rédigés, enregistrés et expédiés (4) quinze décrets différents, tous relatifs à l'expédition projetée. Du jour de la rentrée de Colomb au jour de son départ, on a conservé dans les archives d'Espagne (5) cinquante-sept cédules ou lettres, qui témoignent de la sollicitude des souverains pour

(1) Lettre du 3 août 1493, NAVARRETE, II, 99.
(2) Lettre du 4 août. Id., p. 100.
(3) Lettre du 23 mai 1493. ID., II, 63.
(4) ID., t. II, 44-63.
(5) ID, t. II, nos XV-LXXI.

le grand acte dont ils attendaient à la fois gloire et profit. Ces documents forment en quelque sorte le dossier de l'expédition. En voici une rapide analyse : Juan Rodriguez de Fonseca (1), archidiacre de Séville, était nommé surintendant des affaires Indiennes. On lui donnait, pour l'aider dans ses multiples fonctions, Francisco Pinelo en qualité de trésorier, et Juan de Soria en qualité de contrôleur. Telle fut l'origine du fameux conseil royal des Indes, qui devait plus tard diriger et régler toutes les affaires coloniales. Un semblable conseil devait être érigé à Hispaniola sous la direction de Colomb. Les deux conseils se préviendraient mutuellement de leurs opérations commerciales ou financières, et les employés à leur service seraient subordonnés à deux contrôleurs généraux nommés par le roi. Défense absolue (2) de se rendre dans les pays nouvellement découverts, soit pour y trafiquer, soit pour s'y établir, sans l'autorisation du roi, de Colomb ou de Fonseca. Droit accordé à Colomb et à Fonseca de frêter (3) tous les navires qui étaient dans les ports de l'Andalousie, d'acheter ceux qui leur conviendraient, de retenir les équipages à leur service, et de prendre les armes, les munitions et les provisions qu'ils jugeraient à propos. Toutes les autorités civiles et militaires (4), tous les nobles et tous les fonctionnaires étaient requis de les aider de tout leur pouvoir à l'équipement de la flotte. Les frais de l'armement étaient couverts par la vente de l'or et des bijoux

(1) NAVARRETE, t. II, nos XXI, XXII, XXIX, XXXIII, XXXIV, XXXVIII.

(2) Carta patenta prohibiendo que vaya a las Indias ningum navio ni persona, ni se lleven mercaderias sin permiso Real o del Almirante y del Arcediano di Sevilla (NAVARRETE, II, 61).

(3) NAVARRETE, II, 48, 50, 52. — Cf. cédule du 26 mai (NAVARRETE, II, 66) mandando que se deje pasar libremente al Almirante y a D. Juan de Fonseca con todo que llevarem suyo, o para la armada, sin registrarlos ni exigirles derecho alguno. — ID., III, 491 (27 août) Real orden facultando a Fonseca para tomar a los revendidores el vino necesario para la armada 11. — ID, III, 493. Real orden eximiendo de derechos los pertrechos y demas que se tomasen en Andalucia para las Armadas.

(4) NAVARRETE, II, 52.

enlevés aux Juifs par l'Inquisition et aussi par un prêt de cinq millions de maravédis consenti par le duc de Medina Sidonia (1). Les armes provenaient de l'Alhambra de Grenade, transformé en arsenal après la conquête. Dix-sept vaisseaux furent ainsi réunis, dont quatre de haut bord (2), la *Nina*, le *San-Juan*, la *Cardera* et la *Gallega*, commandés par les capitaines Alonso Medel, Alonso Perez Roldan, Bartolomeo Perez et Perez Nino, et treize caravelles d'un tonnage inférieur sous le commandement de Torrès (3). Douze à quinze cents personnes devaient les monter. Tout fut bientôt prêt, et on n'attendit plus que l'amiral pour donner le signal du départ.

Ce qui donna à cette expédition un caractère tout particulier, c'est qu'elle se présentait à la fois comme une entreprise de colonisation, et comme une sorte de croisade. La plupart des Espagnols s'étaient embarqués avec l'intention de rester dans le pays. Ils s'étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire et pour se défendre et pour fonder un établissement. Ils emportaient même avec eux tous les animaux domestiques d'Europe, toutes les semences et toutes les plantes qui paraissaient devoir réussir sous le climat des Indes. Il y avait enfin parmi eux tous les ouvriers indispensables à une colonie qui s'établit, charpentiers, forgerons, corroyeurs, armuriers, etc. On avait également songé aux indigènes, et le but avoué de l'entreprise était leur conversion au christianisme. Le père Boyl avait reçu à ce propos des instructions spéciales (4), et, dans leurs suprêmes recommandations à Colomb pour le bon

(1) NAVARRETE, II, 101, nº LXI. Carta mensagera agradaciendo a Francisco Pinelo sus servicios, y la fianza para los cinco milliones que habia de prestar el Duque de Medina Sidonia.

(2) LAS CASAS, ouv. cité, t, I, p. 497. — OVIEDO, t. I, p. 53. — PIERRE MARTYR, I, 1. — BERNALDEZ, II, 5.

(3) D'après Scillacio ces caravelles étaient fort petites : « Navigia levissima multa ; barchias appellant cantabricas : quibus ne ferri moles pernicitatem præpediret, ligno et sudibus magna ex parte juncta latera ».

(4) Cédules du 25 juillet et du 4 août 1493. (NAVARRETE, II, 89, 100).

gouvernement de la nouvelle colonie, les rois catholiques avaient inscrit en première ligne la conduite à tenir vis-à-vis des indigènes pour obtenir leur adhésion à la Religion (1). La reine Isabelle avait elle-même fourni les ornements sacerdotaux qui devaient servir dans les occasions solennelles. Prise d'intérêt pour les Indiens, dont Colomb lui avait vanté la douceur et la simplicité, et les regardant comme confiés par le ciel à sa protection spéciale, elle ordonna qu'on les traitât avec une grande douceur, et qu'on s'occupât de leur instruction religieuse. Les intentions de la reine devaient être bien mal exécutées ! Ne sait-on pas comment les Espagnols massacrèrent ces malheureux Indiens sous prétexte de les convertir, et les firent disparaître systématiquement au lieu de les protéger !

Quant à Colomb, il n'avait pas à se plaindre du roi ni de sa femme. Les honneurs avaient été accumulés sur sa tête. On l'avait confirmé dans la possession de tous les titres et de tous les privilèges qui lui avaient été accordés lors de son premier départ (2). Dès le 20 mai, des armes lui avaient été acccordées en récompense de ses services (3). Le 28 mai il était, par décret royal, nommé capitaine de la flotte envoyée aux Indes (4). Deux autres décrets l'investissaient du droit de nommer à tous

(1) On lit en effet dans l'Instruction de los Reyes al Almirante asi para el viage que iba à thacer à las Indias como para el buen gobierno de la Nueva Colonia (29 mai 1493) : « Por ende sus altezas deseando que nuestra Santa Fé catolica sea aumentada è acresantada, mandan é encargan al dicho Almirante, Visorey, è gobernador, que por todas las vias é maneras que pudiere procure è trabaje atraer à los moradores de las dichas islas y tierra finne, a que se conviertan a nuestra Santa Fé catolica » (NAVARRETE), II.

(2) Cédule du 28 mai (NAVARRETE, II, 67).

(3) Voici comment ces armes étaient décrites dans la Provision Real du 20 mai (NAVARRETE, II, 45) : « Conviene a saber : el Castillo de color dorado en campo verde, en el cuadro del escuedo de vuestras armes en lo alto a la mano dereche, y en el atro cuadro a la mano izquierda un Leon de purpura en campo blanco rampando de verde, y en el otro cuardo bajo a la mano derocha unas islas doradas en ondas de mar, y en el otro cuadro bajo a la mano izquierda las armas vestras que soliades tener ».

(4) NAVARRETE, II, 73.

les emplois vacants aux Indes (1), et de se faire représenter en Espagne par un fondé de pouvoirs (2). Enfin on lui confiait le sceau royal avec le droit d'accorder, au nom de leurs Majestés, des lettres patentes et des commissions dans les limites de sa juridiction. Jamais encore autant d'honneurs n'avaient été accordés à un simple sujet, et encore moins à un étranger; mais les circonstances étaient exceptionnelles et les services rendus et à rendre infinis. Aussi la cour ne marchandait-elle pas les témoignages de son admiration. Lorsqu'il prit congé des rois Catholiques, le 28 mai, tous les courtisans l'accompagnèrent jusqu'à son domicile, et vinrent également lui faire cortège, quand il quitta Barcelone pour se rendre à Séville.

Le départ de Colomb pour son second voyage (3) n'eut lieu que le 25 septembre 1493. La flotte partait cette fois de Cadix et non plus de Palos, et l'embarquement présentait un singulier contraste avec la première sortie lugubre et presque clandestine. Une flotte vénitienne, qui revenait d'Angleterre, rencontra par hasard l'armada à sa sortie du port, et, pour lui faire honneur, l'escorta quelque temps. Après avoir touché à la grande

(1) NAVARRETE,, II, 74.

(2) ID., II, 75.

(3) Les principales sources contemporaines pour le second voyage de Colomb sont les suivantes : 1° *Récit envoyé par le docteur Chanca au chapitre de Séville avant le 2e février* 1494 (NAVARRETE, I, 317-372) ; 2° *Memorial que para los Reyes Catolicos dio el Almirante don Cristobal Colon en la ciudad de Isabella, à 30 de Enero de 1494 à Antonio de Torres* (NAVARRETE, I, 373-389) ; 3° *De insulis meridianis atque India maris nuper repertis*. Cet opuscule, dont on ne connaît plus que quatre exemplaires, a été composé par Nicolo Scillacio, chargé du cours de philosophie à l'Université de Pavie, qui avait reçu de l'Aragonais Guillelmo Coma des lettres relatives à Colomb (RONCHINI, *Intorno ad un rarissimo opuscolo de Nicole Scillacio*, Modena, 1850) ; 4° *Lettres de Simon Verde*, datées du 20 mars et du 10 mai 1494, rédigées d'après des renseignements fournis par le capitaine Torrès (HARRISSE, *C. Colomb*, t. II, p. 69-74) ; 5° PIERRE MARTYR, *Lettres*, 152, 156, 164, *Première décade*, liv. 2, 3, 4, 5 ; 6° LAS CASAS, *Historia de las Indias*, liv. I, § 93-111 ; 7° BERNALDEZ, *Reyes catolicos*, t. II, p. 44 ; 8° OVIEDO, ouv. cité, liv. II, § 13, liv. III. § 2.



LA DÉCOUVERTE DES ANTILLES.

(D'après la lettre de Colomb à Gabriel Sanchez, conservée à la bibliothèque de Milan).

Canarie et à Gomera, l'amiral porta au sud et s'avança dans cette direction beaucoup plus qu'il ne l'avait fait dans son premier voyage ; ce qui lui donna le secours des vents alizés qui règnent entre les tropiques, et le porta vers un groupe d'îles situées à une grande distance, à l'est de celles qu'il avait déjà découvertes.

Le 3 novembre 1493, le dimanche après la Toussaint, la terre fut signalée. C'était une île. On la nomma la Deseada ou la Désirée, à cause du désir que montraient les Espagnols d'aborder promptement à quelque partie du nouveau monde. Le même jour cinq autres îles étaient en vue. On aborda à l'une d'entre elles qu'on nomma la Dominique, à cause du jour où l'on se trouvait. Quelques vaisseaux poussés par le vent à une île voisine y abordèrent également. C'était Marie-Galante qui reçut le nom du navire de l'amiral. Dès le lendemain on arrivait à la Guadaloupe, qui reçut le nom d'un des sanctuaires les plus vénérés de l'Espagne. A la Guadaloupe on trouva dans la hutte d'un insulaire un fragment de poupe de navire, qui ne provenait pas de la caravelle perdue l'année précédente sur la côte d'Hispaniola. On trouva également une sorte de casserole en fer (un tegame di ferro). Ces objets d'origine Européenne ne démontrent-ils pas que des navires Européens avaient, avant Colomb, abordé dans les Antilles, ou y avaient été poussés par la tempête ? Les jours suivants furent découverts Montserrat (11 novembre), Santa-Maria la Redonda (12), Antigoa (13), Saint-Martin (14), Saint-Jean-de-Porto-Rico (16), Nevis, et plusieurs autres îles dans la direction du nord. Toutes ces îles étaient habitées par des insulaires guerriers et féroces, qui paraissaient disposés à lutter pour leur indépendance nationale. Non seulement aucun d'eux ne consentit à entrer en relations avec les Européens, mais encore quelques uns d'entre eux, surpris par l'arrivée imprévue des Espagnols, se firent tuer plutôt que de se rendre. A la vue du navire, ils avaient déchargé leur armes contre les matelots et en avaient tué un. Forcés de

se sauver à la nage sur un rocher isolé, ils se firent tuer jusqu'au dernier. Cette résistance étonna les compagnons de Colomb. Elle leur présageait des guerres longues et difficiles. D'ailleurs toutes les fois qu'ils avaient débarqué, ils avaient trouvé dans les cases des indigènes les restes des horribles repas dans lesquels ils se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre. On se trouvait évidemment en présence d'une autre race plus farouche et autrement dangereuse que dans les pays découverts lors du premier voyage.

La nouvelle de ces découvertes fut portée en Espagne par le capitaine Torrès, que Colomb avait renvoyé avec douze de ses caravelles. Elle excita, comme la première, un joyeux étonnement. Tous les étrangers appelés en Espagne par leurs affaires s'empressèrent de la répandre en Europe. Le hasard des temps a conservé deux lettres écrites par un de ces marchands (1), le Florentin Simone Verde, alors établi à Valladolid. Elle sont datées du 20 mars et du 10 mai 1494 et adressées à Piero Nicoli de Florence. Nous reproduirons ici la première de ces deux lettres, d'abord parce qu'elles est peu connue, et surtout parce qu'elle est pour ainsi dire l'écho de l'opinion contemporaine. Voici la première de ces lettres.

« Je vous ai informé de ce qu'on savait jusqu'ici concernant les îles de l'Inde nouvellement découvertes. Depuis, comme vous l'avez entendu dire, douze des dix-sept caravelles que le roi avait envoyées sont revenues. Je vous manderai maintenant les nouvelles qu'elles donnent et ce qu'elles ont rapportées... Cette seconde navigation fut comme la première, lorsqu'ils découvrirent les îles, c'est-à-dire que l'appareillage fut à la Grande

(1) Ces deux lettres ont été découvertes dans les papiers de Nicolo Machiavelli à la Palatina de Florence (cassette VI, n° 14), par Carlo Gargiolli. Elles ont été publiées pour la première fois par le *Propugnatore* de Bologne (janvier 1876, p. 100-105), publiées de nouveau et traduites par Harrisse, (*Christophe Colomb*, t. II, p. 69-74). C'est cette traduction que nous reproduisons.

Canarie. Après trois semaines, ils arrivèrent en vue des premières îles, non de la plus grande appelée Hispaniola, mais d'une autre île plus rapprochée de nous d'environ deux cents lieues. Ils s'efforcèrent d'obtenir des renseignements des indigènes, mais sans réussir, car ces derniers étaient bien différents des habitants des îles précédemment découvertes. Ceux-là étaient doux et sûrs, tandis que ceux-ci sont soupçonneux et cruels, se nourrissant de chair humaine, comme on vous le dira. Ils couraient sur le rivage, se montrant complètement nus, et, lorsque les barques approchaient de leur côté, ils fuyaient avec une telle rapidité, qu'un cheval aurait pu difficilement les atteindre. On essaya d'abord de les attirer par des façons avenantes, ensuite de les séduire en jetant des objets sur le rivage, mais on ne put jamais en prendre un seul, car ils s'emparaient de ces objets avec adresse et s'enfuyaient, et les arbres nombreux qui se trouvaient jusque sur le bord de la mer leur permettaient facilement de se sauver.

» Après avoir quitté cette île, ils découvrirent d'autres îles habitées par des indigènes de même race, qui naviguaient sur des canots d'une forme particulière, creusés dans un seul tronc d'arbre et voguant à l'aide d'avirons à palette courte. Les laissant venir, quelques-uns s'approchèrent si près que, le capitaine des caravelles ayant fait mettre une barque à la mer, on les poursuivit de façon à les atteindre, et, les ayant atteints, on les fit chavirer. Ils se défendirent avec acharnement, surtout une femme qui, avec son arc, assomma un matelot, et deux autres furent blessés à coups de flèches. On en prit quelques-uns. D'autres s'enfuirent à la nage, se défendant même dans l'eau. Quelques femmes de cette île vinrent avec confiance vers les Espagnols. Il paraît qu'elles appartenaient à d'autres îles, qu'on les avait enlevées et réduites en esclavage. Mettant cette circonstance à profit, et au moyen d'une de ces femmes, le capitaine fit pénétrer dans l'île quarante hommes qui furent conduits à une distance de trois milles à travers une épaisse forêt. Du

sommet d'une colline, ils aperçurent une jolie vallée très bien cultivée, où s'élevaient quelques maisons dont les habitants s'étaient enfuis en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils trouvèrent dans ces maisons deux filles et deux garçons, âgés d'environ quinze ans, provenant des îles saccagées. Les garçons avaient le membre viril coupé au ras du pénil. On les engraissait pour les manger. Quant aux femmes, on ne les mange pas, mais on en fait des esclaves. J'ai essayé de me renseigner exactement sur ce sujet, car cela me paraît une chose horrible, rien que d'y penser, et à plus forte raison, de l'exécuter, mais je n'ai aucun doute à cet égard. On dit que, dans l'été, les indigènes s'éloignent à plus de trois cents lieues, passant d'une île à l'autre pour piller, mangeant les hommes et gardant les femmes, ainsi que je vous l'ai dit.

» Le capitaine des caravelles qui sont revenues m'a assuré qu'on avait trouvé dans leurs maisons de la chair humaine qu'on faisait rôtir, ainsi qu'une tête d'homme sur de la braise, et qu'on apporta ces objets à l'amiral, afin qu'il les vît. Je ne sais si je dois me porter garant de cela, à cause de la facilité qu'ils ont d'en imposer, mais ce que je crois, d'après le témoignage de tous, c'est que certainement ces peuples mangent de la chair humaine. C'est attesté par les habitants des autre îles. On appelle ce pays, ou plutôt l'île, Cariba. J'ai causé avec l'un d'eux amené sur une des caravelles Il comprend un peu et m'a fait entendre que c'était vrai, et par signes que c'était mal.

» On trouva aussi dans cette île et dans les maisons de ces Cannibales, car c'est ainsi qu'on les appelle ici, beaucoup de perroquets grands et beaux, aux plumes vertes, rouges, noires, et de bien d'autres couleurs, avec la queue longue et verte. J'en ai mesuré un et trouvé que, de la tête à la queue, il avait environ une coudée et quart de longueur. Ils ont le bec très long, presque entièrement blanc, les pieds noirs, la voix forte et désagréable. On rapporte que les indigènes les élèvent pour leur plumage dont ils fabriquent des panaches et d'autres ornements

très beaux. On dit qu'il y a un grand nombre de ces îles. Les habitants se montrent farouches, et leurs traits ne diffèrent pas de ceux des autres indigènes; mais ils sont plus robustes et plus intelligents, avec la peau plus basanée et plus rude que celle des habitants des autres îles.

» On me raconte que leurs maisons sont d'un aspect très riant, bien construites, de forme ronde, comme des pavillons, entièrement en bois, le toit recouvert de feuilles longues d'une coudée et demie. On a rapporté des petites bêtes semblables à des loirs blancs et noirs, quelques-uns complètement noirs, mais sans queue. Ils ont aussi apporté une certaine écorce d'arbre. C'est sûrement une épicerie, qu'ils affirment être de la canelle. Ils ont également rapporté une espèce d'excroissance d'arbre, qu'ils disent être de la laine, et de bonne qualité, mais je n'en crois rien. Si elle est bonne à quelque chose, ce ne peut être qu'à faire des matelas, et elle se réduira en poussière étant sans consistance... »

L'impression qui se dégage de la lecture de cette lettre est une impression d'étonnement, et même de frayeur. Il semble que la rencontre imprévue de ces anthropophages a indigné ou terrifié les contemporains. Ils sont unanimes dans l'expression de leur surprise. « On vous a parlé des Lestrygons et des Polyphèmes qui se nourrissaient de chair humaine, écrit Pierre Martyr (1) à son ami Pomponio Laeti, ne doutez pas de leur existence. Lorsque des îles Fortunées on se rend à Hispaniola, si l'on se dirige un tant soit peu vers le midi, on tombe sur un archipel considérable, peuplé par de farouches insulaires qu'on appelle Caraïbes ou Cannibales. Bien que nus, ce sont de redoutables guerriers. L'arc et la massue sont leurs armes favorites. Ils ont des barques creusées dans le tronc d'un seul arbre et qu'ils nomment canots. Ils s'en servent pour débarquer en masse dans les îles voisines peuplées par des indigènes civilisés. Ils

(1) PIERRE MARTYR, *Lettre* 146 (5 décembre 1494), p. 80-81.

tombent à l'improviste sur leurs villages et mangent sur le champ les hommes qu'ils font prisonniers. Quant aux enfants, ils les châtrent comme nous faisons des poulets, puis ils les laissent grandir, les engraissent, les égorgent et les mangent… Nos hommes pénétrèrent dans leurs demeures. . . Aux poutres qui soutenaient le toit étaient suspendus, comme chez nous, des saucissons et des jambons de chair humaine salée. Les Espagnols trouvèrent la tête d'un jeune homme récemment tué, et encore remplie de sang. Dans des chaudières, pour y être bouillis avec des morceaux d'oie et de perroquet, étaient quelques-uns des membres de ce jeune homme ; les autres, piqués sur des broches, étaient disposés pour être rôtis ! »

Les Espagnols n'auraient pas mieux demandé que de commencer leur expédition par la conquête de pays qui paraissaient fertiles, et par l'extermination des indigènes. Les gentilshommes qui faisaient partie de l'expédition ne rêvaient que batailles et conquêtes, et plus d'un s'était déjà taillé dans son imagination une principauté à établir aux dépens des barbares. Alonzo de Hojeda surtout, que Colomb avait déjà envoyé en reconnaissance à la Guadaloupe, ne tarissait pas en récits extraordinaires, et n'attendait que le moment de renouveler ses exploits, mais l'amiral était inquiet sur le sort des trente-huit Espagnols qu'il avait laissés à Hispaniola. Il désirait trop leur porter le secours dont il supposait qu'ils avaient besoin pour s'arrêter dans aucune de ces îles. Il poursuivit donc sa route, et, le 27 ou le 28 novembre, arriva au port de la Natividad. Fort surpris de ne voir personne venir à sa rencontre, et pensant que ses compagnons étaient dans les bois, il ordonna une décharge générale de l'artillerie des vaisseaux. On vit alors quelques indigènes s'enfuir précipitamment dans les montagnes, mais pas un Espagnol ne se montrait. Inquiet, anxieux, soupçonnant une catastrophe, Colomb descendit à terre, mais il trouva le fort démoli, des lambeaux de vêtements européens, des débris d'armes et d'ustensiles. Il n'était plus possible de conserver le

moindre espoir. D'ailleurs, quelques heures après le débarquement, un cacique se présentait à l'amiral et lui racontait le désastre. Les Espagnols, que les insulaires avaient d'abord considérés et traités comme des Dieux, n'avaient que trop laissé voir qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses et toutes les passions des hommes. Secouant toute subordination, et oubliant les sages instructions de l'amiral, chacun d'eux s'était abandonné sans frein à ses caprices. Ils avaient traité les indigènes en peuple conquis. Le pays était devenu la proie de ces oppresseurs. Ces violences sans prétexte avaient fini par provoquer une insurrection générale. Le cacique de Cibao, dont la région était surtout infestée par les Espagnols, en avait surpris et massacré quelques-uns, avait forcé les autres à quitter le fort, et les avait poursuivis jusqu'à ce que tous eussent péri (1). Les compagnons de Colomb réclamaient une punition exemplaire et immédiate, mais l'amiral leur fit comprendre le danger de soulever contre eux l'île entière, en exerçant une rigueur inutile et déplacée. Il s'occupa plutôt des précautions qui préviendraient le retour d'autres injures, et jeta les fondements d'une cité nouvelle, la première que les Européens construisaient en Amérique. Il lui donna, en l'honneur de sa protectrice, le nom d'Isabella (décembre 1494).

(1) Voici la fin de la première lettre de Simone Verde. « Lorsqu'ils arrivèrent à Hispaniola, et au lieu où, lors de leur premier voyage, ils avaient laissé trente-huit hommes, n'en apercevant aucune trace, ils tirèrent plusieurs coups de bombarde, croyant qu'ils étaient disséminés dans les environs. Ce fut alors qu'on vit apparaître des indigènes, qui leur apprirent que ces hommes étaient morts ; douze d'entre eux depuis peu de temps. Leur roi ou chef alla au devant de l'Amiral qui les lui avait recommandés, et, s'excusant de la mort des chrétiens, il chercha à démontrer que ce n'était pas de sa faute, disant que chacun d'eux avait quatre femmes, et que, s'étant pris d'une mutuelle inimitié, ils s'étaient entretués, de façon qu'on n'en retrouva plus un seul vivant. L'Amiral, en homme avisé, feignit de le croire. Il renouvela ses témoignages d'amitié, et reçut du roi en cadeau un peu d'or et quelques objets de leur fabrication. Peu après, s'étant rassurés, il arriva une multitude incroyable de personnes pour rendre visite à l'Amiral, chacune lui apportant quelque présent, mais de peu de valeur ».

Les déceptions arrivèrent promptement. Colomb eut bientôt à combattre non pas seulement les dégoûts et les difficultés qui accompagnent fatalement la création d'une colonie dans un pays non cultivé, mais, ce qui était plus embarrassant encore, l'impatience, la paresse et l'indiscipline de ses gens. Beaucoup d'entre eux étaient des gentilshommes qui n'étaient partis qu'avec l'espoir de récolter une ample moisson d'or dans ce pays, que des descriptions trop enthousiastes leur avaient représenté comme une terre promise. Quand ils se heurtèrent à la réalité, quand ils comprirent que ces richesses ils les acquerraient un jour, mais uniquement par le travail, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans l'abattement et le désespoir. Se souvenant très mal à propos que leur métier était de manier les armes, et furieux d'être obligés d'obéir à un étranger, ils accusèrent Colomb de les avoir trompés. L'esprit de mutinerie devint général. Le contrôleur Bernal Diaz de Pise et l'essayeur de métaux Firmin Cado résolurent de profiter d'une indisposition de l'amiral pour s'emparer des bâtiments qui étaient dans le port et retourner en Espagne. Le complot fut heureusement découvert. On trouva caché dans un des vaisseaux un écrit plein d'invectives contre l'amiral, et tout entier de la main de Bernal Diaz. Colomb aurait pu sévir. Il se contenta de garder les coupables en prison, et de réunir sur le plus grand des navires, dont il confia la garde à des hommes dévoués, les canons et les munitions de guerre. On ne lui sut aucun gré de sa modération. On la taxa même de faiblesse, et le nombre des mécontents, qu'un acte de rigueur aurait réduits à l'obéissance, grandit de jour en jour.

Afin de donner un aliment à la turbulente activité de ses compagnons, l'amiral organisa diverses expéditions dans l'intérieur de l'île. Il en conduisit une lui-même, à travers les montagnes de Cibao, jusqu'à la Vega Real et la rivière d'Yaque. Jean de Luxan, à la tête d'une petite troupe, en dirigea une seconde. Le pays parcouru était admirable. Des arbres exha-

laient des parfums aromatiques. L'herbe des prairies atteignait la selle des chevaux. Des vignes chargées de grappes s'enroulaient autour d'immenses conifères. Les vallées et les collines étaient arrosées par des sources rapides. Partout les indigènes se pressaient autour des nouveaux venus, leur apportant des vivres et des paillettes d'or. Les Espagnols en conclurent aussitôt que des mines d'or existaient dans le voisinage et ne songèrent plus qu'à les découvrir. Ce fut un malheur. Afin d'exploiter ces prétendues mines, ils négligèrent les travaux agricoles et condamnèrent les malheureux insulaires à des travaux au-dessus de leurs forces, qui devaient bientôt les exterminer. En outre, comme ces mines ne répondirent pas tout de suite aux espérances qu'elles avaient fait concevoir, et que, par suite du manque de bras, la famine devint menaçante, les Espagnols s'en prirent derechef à l'amiral de leurs mécomptes. Attaqués par les maladies particulières à la zone torride, dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, et que la main de l'homme n'a pas encore défrichés, ils se plaignaient ouvertement de ce qu'ils appelaient la trahison de Colomb. Le Père Boyl, le vicaire apostolique, se signala par la hardiesse et l'insolence de ses plaintes (1). L'amiral, pour rétablir l'ordre, fut obligé d'employer tour à tour les menaces et les promesses, mais le mécontentement augmenta, et bientôt de cruelles maladies, amenées par l'épuisement et par la tristesse, décimèrent la petite colonie. Ce furent surtout les jeunes volontaires qui périrent en grand nombre. Bon nombre d'entre eux n'étaient partis que parce qu'ils espéraient continuer au Nouveau-Monde la carrière de gloire commencée sous les murs de Grenade. Au lieu de peuples à conquérir, ils avaient à se débattre contre les nécessités de la vie matérielle. Ce n'étaient pas des ennemis rangés en bataille,

(1) L'impartialité historique nous fait un devoir de signaler la justification du Père Boyl par le Père Fidel Fita (Congrès Américaniste de Madrid, 1881), t. I, p. 173.

mais la famine et son hideux cortège de souffrances qu'il leur fallait combattre : Aussi bon nombre d'entre eux succombèrent-ils à ces angoisses de la première heure. La tradition rapporte qu'ils vivent encore, et qu'on les voit errer dans les rues en ruines d'Isabella, rapière au côté, en pourpoint de buffle et en grands chapeaux, saluant cérémonieusement les étrangers qui se hasardent dans la cité déserte, mais tombant en poussière quand on s'approche d'eux (1).

Lorsque enfin l'amiral eut réussi par sa prudence à ramener l'ordre et la paix, il se décida à quitter Hispaniola et à continuer ses découvertes. En son absence, il confia le commandement à son frère Diego, assisté d'un conseil d'officiers, et, le 24 avril 1494, prit la mer, n'amenant avec lui qu'un vaisseau et deux barques. Il voulait compléter la reconnaissance de Cuba, et pousser, comme il l'espérait, jusqu'au Cathay et aux Indes, puisque, dans sa pensée, Cuba n'était qu'une presqu'île du continent asiatique.

Ce nouveau voyage dura cinq mois, et, pendant ces cinq mois, l'amiral éprouva tous les dangers auxquels peut être exposé un navigateur, tempêtes fréquentes, arrêts forcés, attaques des indigènes, graves avaries. Dans cette route inconnue, à travers des rochers et des écueils, exposé aux terribles cyclones si fréquents dans les régions des tropiques, il eut de plus à lutter contre la mauvaise volonté de ses équipages qui, surmenés de fatigue, et mourant presque de faim, étaient prêts à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Si Colomb n'avait pas été le premier marin de l'époque, sa petite escadre aurait été vingt fois perdue. S'il n'avait eu autant de persévérance et d'énergie que de science nautique, ses hommes l'auraient abandonné ; mais, à ce labeur incessant, à ces préoccupations de chaque minute, il perdit la santé. Une si

(1) Las Casas, *Historia Ind.*, liv. I, § 72. — Herrera, *Historia general de las Indias*.

longue fatigue de corps et une application d'esprit si continue le conduisirent à une fièvre violente qui se termina par une léthargie dans laquelle la mémoire et le sentiment lui échappèrent et il faillit mourir.

Pendant ces cinq longs mois de traversée, les Espagnols ne firent aucune découverte importante, sauf celle de la Jamaïque (13 mai). En rangeant la côte méridionale de Cuba ils se trouvèrent engagés dans un labyrinthe de petites îles qu'ils nommèrent le Jardin de la Reine. Le 3 juin, ayant débarqué, ils furent reçus par les habitants d'un village qui leur dirent qu'on n'avait jamais vu l'extrémité de leur terre du côté de l'ouest, et parlèrent en termes vagues d'une province voisine, nommée Mangon. Colomb pensa tout aussitôt à la province de Mangi, qui faisait partie des Etats du Grand Khan. Apprenant que les habitants de ce pays étaient porteurs de queues comme les animaux, il se souvient d'un récit semblable fait par John Mandeville dans sa description de l'Extrême-Orient, et se flatta de l'espoir d'arriver bientôt à Mangi et d'entrer en relation avec les peuples décrits par Mandeville. Comme la côte s'infléchissait dans la direction du sud-ouest, ce qui répondait aux indications de Marco Polo, il se persuada qu'en continuant sa route il arriverait sûrement à la Chersonèse d'Or des anciens. Dans son ardente imagination il voyait déjà s'ouvrir devant lui la route triomphale qui le ramènerait en Espagne (1), après avoir longé l'île de Taprobane, traversé la mer Rouge, pénétré par terre jusqu'à Jérusalem et continué par la Méditerranée. Sa croyance, à cet égard, était si complète et si absolue, elle était si bien partagée par tous ses compagnons que, le 12 juin, il envoya sur chacun de ses navires un notaire royal, Perez de Luna accompagné de quatre témoins (2), qui devait demander

(1) Bernaldes, *Reyes catolicos*, § 123.

(2) Informacion y testimonio de como el Almirante fué a renoscer la isla de Cuba quedando persuadido de que era tierra firme. Navarrete. t. II, p. 162. Document LXXVI.

à tous ceux qui étaient à bord, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, s'ils pensaient que la terre qui se trouvait devant eux était un continent, et s'il suffisait de débarquer sur ce continent pour retourner par terre en Espagne. Or, les Espagnols suivaient la côte depuis trois cent trente-cinq lieues, cette côte se dirigeait vers le sud, et l'on voyait à l'horizon des montagnes s'étendre à perte de vue. Ils déclarèrent tous, sous la foi du serment, qu'ils n'avaient aucun doute et se croyaient en vue de l'extrémité du continent asiatique. Ils s'engagèrent même (1), s'ils se rétractaient, à payer une amende de dix mille maravédis s'ils étaient officiers, ou à recevoir cent coups de garcette et à avoir la langue coupée s'ils étaient matelots ou mousses. Cet acte singulier fut rédigé et signé séance tenante.

La flotte se trouvait alors dans cette baie profonde nommée par les uns baie de Cortez et par les autres baies de Philippine. Deux jours de navigation dans la même direction auraient suffi pour la conduire à la pointe de Cuba. L'illusion de Colomb se serait alors dissipée. Son heureuse fortune l'eût poussé tout de suite vers le Yucatan et le Mexique. Dès l'an 1494 la terre ferme aurait été découverte : mais tous étaient fatigués par cette navigation dangereuse à travers une mer semée d'écueils. Les navires percés par les tarets faisaient eau de toutes parts et menaçaient de sombrer. Les Espagnols avaient assez travaillé pour leur gloire. Ils avaient le droit de retourner en arrière et de se reposer de leurs fatigues surhumaines.

Le voyage de retour fut relativement aisé. Les Espagnols longèrent de nouveau la côte méridionale de Cuba (juin-juillet), ravis par les émanations délicieuses qui provenaient des forêts littorales, et faisant de fréquentes stations, soit pour prendre possession du pays, soit pour renouveler leurs vivres. Le

(1) NAVARRETE, p. 164. « Y les puse pena de diez mil maravedis por cada vez que loque dijere cada uno que despues en ningun tiempo el contrario dijese de lo que agora diria, é cortada la lengua ; y si fuere grumete o persona de tal suerte, que le daria ciento azotes y le cortrarian la lengua ».

16 juillet ils se lançaient en pleine mer pour regagner Hispaniola, mais ils étaient assaillis par de furieuses tempêtes et obligés de louvoyer tout un mois dans les parages de la Jamaïque. Il est vrai qu'ils y recevaient un accueil empressé, et que les insulaires, charmés par les descriptions emphatiques de l'interprète Diégo, demandaient à s'embarquer pour l'Espagne. L'amiral était obligé de modérer leur zèle et se contentait de recevoir leur serment de vassalité. Le 20 août seulement Hispaniola était signalée. Colomb ordonnait d'achever la reconnaissance de la côte, et le 29 septembre il rentrait à Isabella, mais si malade, si épuisé par la tension continuelle de son esprit que ses compagnons croyaient ne ramener qu'un cadavre

Une heureuse surprise était réservée à l'amiral Son frère Bartolomeo, le confident de ses projets, le plus intelligent et le plus énergique de ses collaborateurs, venait d'arriver à Isabella. On se rappelle que Bartolomeo Colomb avait été envoyé par Christophe en Angleterre et en France afin de décider les souverains de ces pays à accepter ses offres de service. Il n'avait pas réussi dans sa mission, bien qu'il eût recueilli de bonnes paroles et même des promesses, lorsque tout à coup il apprit le succès inespéré de son frère. Il rentra aussitôt en Espagne où les rois catholiques le reçurent avec cordialité, et lui confièrent le commandement de trois navires chargés de vivres pour la colonie. Bartolomeo, parti de Cadix le 30 avril 1494, n'arriva que sur la fin de juin à Hispaniola, au moment où l'amiral venait de partir pour son grand voyage de reconnaissance. Il prit aussitôt la direction des affaires, et, dans la mesure du possible, s'efforça de suppléer son frère, et d'arrêter les dissensions intestines qui menaçaient l'avenir de la nouvelle colonie. Ce n'était pas un homme ordinaire que Bartolomeo Colomb (1).

(1) Voici en quels termes LAS CASAS (*Historia de las Indias*. t. II, p. 8) parle de Bartolomeo Colomb : « Era persona de muy buena disposicion, alto de cuerpo, cumque no tanto como el Almirante, de buen gesto, puesto que algo severo, de buenas fuerzas y muy esforzado, muy sabio, y prudente, y

Prompt, actif, résolu, d'une bravoure à toute épreuve, d'une rudesse et d'une brusquerie dans les manières qui lui firent beaucoup d'ennemis, mais généreux, sans arrogance, sans rancune, grand et robuste, c'était avant tout un homme d'action. Le renom de son frère l'a rejeté au second plan : il était digne de figurer au premier, et, quoiqu'il n'ait pas laissé dans l'histoire une trace lumineuse, il importe de bien établir qu'en mainte circonstance il empêcha son frère de s'abandonner au découragement, et le soutint dans l'exécution de ses projets.

Aussi bien la situation était critique. Pendant l'absence de l'amiral, de graves évènements s'étaient passés à Hispaniola. Au lieu de suivre ses sages instructions, les Espagnols s'étaient dispersés dans l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes, et traitant ces hommes doux et paisibles avec toute l'insolence de la tyrannie militaire. Les insulaires, poussés à bout, s'étaient réunis et se disposaient à marcher contre les usurpateurs de leur sol, quand arrivèrent les renforts amenés d'Espagne par Bartolomeo Colomb. Le commandant militaire nommé par l'amiral pour le suppléer en son absence, Pedro de Margarit, au lieu de profiter de ces troupes fraîches, n'eut rien de plus pressé que de s'emparer par surprise des vaisseaux de Bartolomeo, et de retourner en Espagne avec le Père Boyl et d'autres mécontents, abandonnant à leur malheureux sort les colons restés fidèles à leur devoir. A cette nouvelle tous les caciques, à l'exception de Guacanagari, se confédérèrent de nouveau, et se ruèrent sur les Espagnols disséminés dans l'île. Le plus redoutable d'entre eux, Caonabo, celui qui déjà avait exterminé la garnison de la Natividad, essaya d'emporter le fort de Saint-Thomas, bâti par Colomb au milieu même de son territoire ;

recatado, y de mucha experiencia, y general en todo negocio, y por ventura en las cosas que se imputaron despues al Almirante de rigor y crueldad, fue el Adelantado la causa ». Cf. ID., t. I, p. 224. « Mas recatado y astuto, a lo que parecia, y de menor simplicidad que Christoval Colon ».

mais ce fort était défendu par un héros, Alonso de Hojeda, qui, avec une poignée d'hommes, non seulement repoussa toutes les attaques du cacique, et déjoua tous ses stratagèmes, mais encore ne se laissa pas abattre par la famine, et réussit, par sa froide valeur, à forcer l'admiration de ses ennemis. Caonabo, obligé de lever le siège, se vengea de sa déconvenue en ravageant le territoire du seul allié des Espagnols, Guacanagari, et en resserrant de jour en jour autour d'Isabella un cercle d'investissement qui peu à peu refoulait les étrangers dans les murailles de leur capitale. Tous les Indiens étaient alors en armes, et la situation semblait désespérée pour les Espagnols (1).

Ce fut dans ces graves circonstances que débarqua l'amiral. Son premier soin, en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus des souverains Espagnols, fut d'investir son frère de la dignité d'adelantado ou lieutenant. Il espérait ainsi fermer la bouche aux mécontents, et imposer le respect à tous ces fiers Castillans, auxquels répugnait l'obéissance à un étranger, mais il ne réussit qu'à éveiller la jalousie, et provoqua le mécontentement des souverains eux-mêmes qui trouvèrent qu'il avait outrepassé ses pouvoirs, en déléguant ainsi son autorité à un autre lui-même. Colomb affecta de ne tenir aucun compte de ces symptômes de révolte, et, dans l'espoir que le tumulte des combats ramènerait les Espagnols au sentiment de la justice, les conduisit contre les indigènes. Deux des caciques révoltés, Guatiguana et Guarionex, furent bientôt soumis, et deux forteresses, la Magdalena et la Conception, s'élevèrent sur leurs territoires. Caonabo, le plus redoutable des chefs indigènes, fut pris, au milieu des siens, par Alonso de Hojeda, à la suite d'une expédition romanesque, où il eut occasion de déployer ses qualités d'héroïsme et de folle bravoure : mais les sujets du prisonnier voulurent le délivrer, et, au nombre de plusieurs dizaines de milliers d'hommes,

(1) MARTYR (*Décades*, I, § 3 et 7) a raconté en détail les campagnes de l'Adelantado. Nous ne pouvons que renvoyer à la lecture de cette intéressante relation.

s'assemblèrent dans la Vega Real, afin de marcher tous ensemble contre Isabella. Colomb résolut de les prévenir, et entra contre eux en campagne le 27 mars 1495. Alonso de Hojeda et Bartolomeo Colomb étaient ses lieutenants. Les Espagnols rencontrèrent les insulaires près de l'endroit où plus tard fut bâtie la ville de Santiago. Ils ne leur laissèrent pas le temps de se reconnaître. Pendant que Bartolomeo, qui avait divisé ses fantassins en plusieurs bandes, les attaquait sur divers points, Alonso de Hojeda, avec tous les cavaliers disponibles, dirigeait contre eux une charge impétueuse. Plusieurs limiers, enférocés par le jeûne, étaient en même temps lancés contre les Indiens. Ce ne fut pas un combat, mais une boucherie. Les pauvres sauvages s'enfuirent dans toutes les directions en poussant des cris. Beaucoup furent tués, un grand nombre réduits en captivité, et la confédération des caciques se trouva détruite (25 avril).

Colomb profita de cette grande victoire pour parcourir l'île entière, et briser des dernières résistances. Pendant plusieurs mois, il visita les divers cantons d'Hispaniola, forçant les Indiens à lui payer un tribut les uns en or, les autres en coton. Il en exigea le paiement avec une certaine rigueur. Incapables d'une industrie régulière et surtout d'un travail soutenu, cette servitude leur parut si cruelle, qu'ils eurent recours à un expédient qui montre l'excès de leur désespoir. Ils suspendirent toute culture et se réfugièrent dans les montagnes de l'intérieur, « mais, ainsi que l'écrit avec énergie Las Casas, ils ne savaient pas que les Espagnols s'endurcissent en quelque sorte, et ont plus de force pour souffrir, lorsqu'ils éprouvent davantage les horreurs de la faim » (1). D'ailleurs les Espagnols reçurent à temps des renforts et des vivres, et les malheureux insulaires devinrent les victimes de leur mauvaise politique. Ils éprouvèrent à leur tour les rigueurs de la famine, et, comme ils ne

(1) LAS CASAS, *Hist. Id.*, liv. I, § 106. « No conociendo la proprietad de los Espanoles, los cuales cuanto mas hambrientos, tanto mayor teson tienen, y mas duros son de sufrir y para sufrir ».

purent la supporter, le tiers d'entre eux périrent dans d'affreuses souffrances.

Pendant que Colomb jetait ainsi les fondements de la grandeur espagnole au Nouveau-Monde, en Europe ses ennemis le desservaient. Ils parlaient de lui comme d'un tyran, et attribuaient à son ambition imprudente et inquiète toutes les difficultés inséparables d'un premier établissement. Ferdinand et Isabelle auraient dû repousser ces calomnies, mais ils commirent la faute de les écouter, et nommèrent un commissaire enquêteur chargé d'examiner la conduite de l'amiral. Leur choix tomba sur un de leurs valets de chambre, Aguado, qui, tout enflé de son élévation subite, ne sut que déployer la sotte importance que se donnent d'ordinaire les parvenus, investis d'emplois au-dessus de leurs forces (1). Ce n'était pourtant point par esprit de défiance que les souverains Espagnols avaient investi Aguado de ces délicates fonctions : car un des lieutenants de Colomb, Torrès, était revenu en Espagne au moment même où les détracteurs de l'amiral essayaient de soulever l'opinion contre lui ; et, comme il apportait la nouvelle des récentes découvertes ainsi que la masse des témoignages rassemblés par Colomb pour établir qu'il était arrivé à l'extrémité du continent Asiatique, une réaction en sa faveur s'était opérée dans les esprits. Aguado n'avait été nommé que parce qu'il passait pour l'ami particulier de l'amiral. On lui avait adjoint, pour remplacer le Père Boyl, des religieux animés du meilleur esprit. Un habile métallurgiste, Pablo Belvis, avait été nommé à la place du vaniteux et incapable Firmin Cado. Les souverains en un mot avaient cherché à donner satisfaction sur tous les points à l'homme qui augmentait si démesurément leur domaine, et jetait sur leur règne une gloire si nouvelle.

(1) Rien de plus vague que les instructions données à Aguado. Les voici : « Caballeros, y Escuderos, y otras personas que por nuestro mandado estais en las Indias, allà vos enviamos a Juan Aguado, nuestro Repostero, il cual de nuestra parte vos hablara ». Madrid, 9 avril 1495. NAVARRETE, II, 179.

A peine arrivé à Hispaniola, Aguado ne sut que faire parade de sa prétendue autorité, et se rendre insupportable par ses hautaines prétentions. L'amiral sentit qu'un conflit d'attributions allait bientôt éclater, et, pour le prévenir, se détermina à retourner en Espagne. Il mit à la voile le 10 mars 1496. Il emmenait avec lui 225 passagers et 30 Indiens, parmi lesquels le cacique Caonabo, qui, malgré ses malheurs, avait toujours gardé une fière attitude, et avait su se faire respecter dans les fers. Au lieu de gouverner au nord afin de rencontrer les vents alizés, Colomb, qui n'avait pas encore la pratique de ces mers, se dirigea vers l'est, en sorte qu'il eut à lutter contre ces vents. Le 6 avril il n'avait pas encore perdu de vue les îles des Caraïbes. Le 9 il s'arrêtait à Marie Galante et le 10 à la Guadaloupe, où il eut un engagement avec les naturels. Puis il fit voile directement à l'est sous le parallèle du 22e degré de latitude ; mais les vents qui règnent sous les tropiques, et que l'expérience n'avait pas encore appris à éviter, retardèrent constamment la marche des vaisseaux. La famine devint menaçante. On en était réduit à six onces de pain par jour et par personne. Les gens de l'équipage commençaient à perdre la raison. Les uns parlaient de jeter à la mer les Indiens captifs ; les autres ne songeaient qu'à les tuer et à les manger. Colomb eut besoin de toute son autorité pour les empêcher d'exécuter cet affreux dessein : il ne parvint à les arrêter qu'en ordonnant de carguer toutes les voiles, car la terre était proche. En effet le cap Saint Vincent fut bientôt signalé, et le 11 les Espagnols entraient en rade de Cadix. Le cacique Caonabo était mort pendant la traversée.

CHAPITRE V

PREMIER VOYAGE D'AMERIGO VESPUCCI.

Pendant que Colomb, à Hispaniola, se débattait avec peine contre les difficultés de la situation, et s'efforçait de maintenir son autorité vis-à-vis les indigènes et parmi les Européens l'ordre et la discipline, en Espagne, les ambitieux dont il avait froissé l'amour-propre ou les spéculateurs dont il n'avait pas ménagé les intérêts, s'unissaient contre lui. Leurs clameurs s'élevaient avec tant de force et d'unanimité qu'elles arrivèrent jusqu'au trône. Il est vrai que les mécontents étaient encouragés, excités même par divers fonctionnaires, dont il est difficile d'expliquer l'hostilité. Au nombre de ces ennemis de l'amiral se faisait remarquer l'ordonnateur général de la marine, l'archidiacre Fonseca. On a essayé dans ces derniers temps la réhabilitation de ce triste personnage. On a rappelé une lettre de Colomb à son fils Diego, en date du 18 janvier 1505 (1), où l'amiral parle en effet avec une bienveillance exagérée de l'archidiacre, alors évêque de Palencia, mais on oublie trop que cette lettre n'est qu'un billet de politesse banale qui ne saurait en rien pallier les torts réels de Fonseca à l'égard de Colomb. Celui qui a donné le mot de la situation est Fernand Colomb, quand il écrivit dans son livre que l'évêque fut toujours l'en-

(1) Navarrete, I, 496.

nemi mortel de son père (1). Aussi bien Fonseca n'avait d'épiscopal que la dignité. Tour à tour administrateur des diocèses de Badajoz, de Cordoue, de Palencia, de Burgos et de Rosano, il était tout disposé à les échanger contre d'autres plus lucratifs, et n'en prit jamais les fonctions au sérieux. Bureaucrate il fut, bureaucrate il resta. Il ne fut pas le premier, il ne sera sans doute pas le dernier de ces fonctionnaires presque inamovibles que choque le génie comme une atteinte à leur dignité personnelle et qui sont disposés à tout sacrifier à l'omnipotence de leurs décisions. A vrai dire, Fonseca fut l'instigateur de toutes les injustices et de toutes les iniquités qu'eut à subir jusqu'à sa dernière heure le pauvre grand homme qui venait d'augmenter si démesurément la puissance espagnole.

Lorsque débarquèrent en Espagne les hidalgos désappointés qui avaient rêvé monts et merveilles, mais n'avaient récolté que coups et blessures, ce fut Fonseca qui les accueillit et écouta leurs plaintes avec une faveur marquée. De fait, la plupart d'entre eux ne payaient pas de mine. Oviedo (2), tout jeune alors, assista à leur débarquement. « Ils s'en retournaient malades, écrivit-il plus tard, défaits et de si mauvaise couleur qu'ils semblaient plus morts que vifs. Cette terre et ce pays des Indes furent tellement décriés qu'on ne trouvait personne qui y voulût venir... Si le roi m'avait donné ses Indes et qu'il eût fallu leur ressembler, jamais je ne me serais résolu à y aller ». Certes, il n'était que juste de recevoir avec cordialité ces pre-

(1) FERNAND COLOMB, *Historie*, § 17 . « Porto continuamente mortale odio all'Amiraglio ». Les contemporains, il faut le reconnaître, ne sont pas tous du même avis. Voir l'éloge emphatique de ses vertus et de sa science par PIERRE MARTYR. (*Décades*, II, § 7 et 10).

(2) OVIEDO, III, 4. « É yban enfermos é pobres e de tan mala color que pareseian muertos, infamose mucho esta tierra e Indias, e no se hallaba gente que quisiesse venir a ellas.... que me paresce que dunque el Rey me diera sus Indias, quedando tal como aquellos quedaron, ne me determinara de venir ellas ».



AMERIGO VESPUCCI.

(THEVET, *Vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et payens, anciens et modernes*).

mières victimes, mais Fonseca n'aurait pas dû ne voir en eux que des témoins à charge contre Colomb. Il aurait dû se défier des dénonciations passionnées de Pedro de Margarit ou du Père Boyl, et n'accorder qu'une confiance limitée au rapport plus que superficiel de l'orfèvre Firmin Cado sur les mines d'Hispaniola. Non seulement il les transmit à ses souverains, mais encore il eut le tort de se faire l'écho de viles calomnies qui portaient atteinte à la probité de Colomb. Ne l'accusait-on pas de s'être procuré de l'or au détriment des droits de la couronne! Or, Fonseca avait entre ses mains la lettre du receveur des droits royaux (14 février 1494), Franciso de Olano, qui est une éclatante justification de la probité de l'amiral (1). Pourquoi, puisqu'il encourageait l'accusation, empêchait-il la défense?

La reine Isabelle fut ébranlée par cette unanimité dans les plaintes. Le 7 avril 1495, elle ordonnait à Fonseca d'expédier sans retard quatre caravelles à Hispaniola (2). Deux jours après elle passait avec un négociant italien établi à Séville, Juanoto Berardi, un contrat pour le fret de douze navires à destination d'Hispaniola (3). En même temps, effrayée par la longue absence de Colomb, dont elle ne s'expliquait pas les motifs, elle envoyait aux Indes un administrateur provisoire, Diego Carrillo (4). Le roi Ferdinand, qui n'avait jamais été que le protecteur très tiède de Colomb, et qui se défiait de lui, profita de la fâcheuse impression produite à la cour pour faire un véritable coup d'État. Il eut l'art de persuader à la reine que, malgré les droits et privilèges accordés à Colomb par le traité de Santa-Fé, il n'était que politique d'accueillir les

(1) NAVARRETE, II, 177.

(2) ID., II, 178.

(3) ID., II, 180. « A siento que en nombre de los Reyes se hizo son Juanoto Berardi sobre el flete de doce navios aparejados y provistos de todo le necesario para enviar à las Indias ».

(4) ID., II, 183. « Cedula previniendo à D. Juan de Fonseca que por si Dios ha dispuesto del Almirante vaya Diego Carrillo para proveer en sa ausencia lo que convenga ».

propositions de quelques pilotes qui avaient pris part aux premiers voyages de Colomb. Ces pilotes demandaient à partir à la découverte de terres nouvelles, sans aucune indemnité royale, à leurs risques et dépens personnels. Fonseca appuyait leurs offres. La reine se laissa persuader, et, le 10 avril 1495, la navigation et le commerce des Indes occidentales furent déclarés libres. Tout armateur put y envoyer des navires, à la seule condition de les expédier du port de Cadix, et moyennant certains engagements avec l'État (1).

Plusieurs navigateurs ou négociants profitèrent de l'autorisation. La croisade contre les Maures, les évènements extraordinaires de la fin du siècle, une grande confiance en eux-mêmes et je ne sais quelle force inconsciente qui les poussait à se répandre au dehors entretenaient alors parmi les Espagnols une sorte de fermentation singulière. Ils ne pouvaient tenir en place. Ils avaient en quelque sorte besoin de se dépenser en entreprises aventureuses. Aussi bon nombre d'entre eux avaient-ils accueilli avec enthousiasme la nouvelle des découvertes transatlantiques. C'était pour eux l'occasion qu'ils cherchaient de férir de bons coups d'épées, et, tout en ne négligeant pas les intérêts matériels, de continuer aux dépens des infidèles de rendre service à l'Eglise. A la suite du décret d'avril 1495, plusieurs Espagnols, à ce qu'assure l'historien Gomara (2), « partirent à la recherche des découvertes, les uns à leurs frais, les autres aux frais du roi. Tous espéraient s'enrichir, se créer une renommée, et attirer sur eux la faveur

(1) NAVARRETE, II, 186-187. « Real provision preveniendo la que se debia observar en cuanto à los que querian ir a establecerse en las Indias, y en lo tocante à los que descaban ir a descubrir nuevas tierras ».

(2) GOMARA, *Historia geral*, (édit 1553), fol. 50. « Entendiendo quan grandissimas terras eran las que Cristobal Colon descubria, fueron muchos à continuar el descubrimiento de todas : unos à sa costa, otros à la del Rey, y todos pensanno enriqueçer, ganar fama y medrar con los reyes. Pero como los mas dellos no hizieron sino descubrir y gastarse, no quedo memoria de todos, que yo sepa.., ni aun de todos los que fueron par la otra parte de Paria desde el anô de 1495 hasta el de 1500 ».

des rois; mais, continue le même écrivain, comme la plupart d'entre eux n'ont fait que se ruiner en découvrant, il n'est pas que je sache resté souvenir de ces expéditions, ni même de ceux qui sont allés de l'autre côté de Paria depuis l'an 1495 jusqu'à l'année 1500 ». C'est sans doute à ces expéditions que faisait allusion Pierre Martyr (1) quand il écrivait : « Il ne manque pas de navigateurs qui prétendent avoir fait le tour de Cuba. Sont-ils dans le vrai ou parlent-ils ainsi par jalousie contre l'amiral, je ne me prononce pas. Le temps, seul juge impartial, décidera de la vérité ».

Il est cependant une de ces expéditions, dont, à ce qu'il nous semble, il n'est pas impossible de raconter les principaux épisodes et de nommer les chefs. Seulement, comme nous nous heurterons à des opinions préconçues, nous ne nous avancerons qu'avec la plus grande réserve, et, autant que possible, avec toutes nos preuves en main Nous croyons en effet que cette expédition fut dirigée par Vincent Yanez Pinzon et par Juan Dias de Solis, qu'Amerigo Vespucci était à bord d'un des navires, et que les voyageurs ont visité, et par conséquent découvert, les côtes de Honduras, du Yucatan, du Mexique, du Texas et de la Floride.

On connaît déjà Vincent Yanez Pinzon. On sait que ce frère cadet de Martin Alenzo avait pris une part honorable au premier voyage de l'Amiral. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il ne voulut point par dépit et par amour-propre s'associer de nouveau à la fortune de Colomb, mais il était de ceux dont le mérite s'impose, et à l'expérience desquels on est obligé de recourir. Dès l'année 1495 les souverains catholiques le chargeaient d'une mission (2), dans le Levant à ce que l'on suppose.

(1) PIERRE MARTYR, *De novo orbe*. Decad. II, § VII, p. 157. « Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An hæc ita sint, an invidia tanti inventi occasiones quærunt in hunc virum, non dijudico : tempus loquetur, in quo verus judex invigilat ».

(2) NAVARRETE, III, 75. « Asiento hecho con Vicente Yanez Pinzon vecino de Moguer, para ir con la carabela de su nombre y la Fraila à donde le mandaren los senores Reyes Catolicos, cuyas ordenes tomaria en Tortosa o Barcelona »

A peine de retour il apprenait que la liberté de la navigation aux Indes venait d'être accordée et s'empressait d'en profiter (1) pour armer une petite flotille au frais du roi d'Aragon. Cette circonstance est à noter (2). Le roi Ferdinand s'était jusqu'alors tenu à l'écart de toute entreprise maritime. Il se décidait, mais en son nom particulier, à profiter à son tour des avantages et des profits qu'il était permis d'espérer, et, c'est à un pilote éprouvé qu'il confiait la gestion de ses intérêts. Juan Dias de Solis était l'ami particulier de la famille Pinzon. Avant d'être un marin renommé il était savant cartographe. Il était, à ce que l'on suppose, employé à la fameuse Casa de Contractacion, qui présidait aux expéditions maritimes les plus importantes. Quant à Vespucci, son nom a soulevé de tels débats, et il a été attaqué avec une telle violence qu'il est nécessaire, bien que sa réputation dépasse assurément son mérite, d'essayer de le remettre à sa vraie place. Vespucci en effet n'a pas droit au premier rang parmi les illustres voyageurs du XVe et du XVIe siècle, et l'honneur qu'on lui a fait de donner son nom au nouveau monde n'est pas justifié, mais ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer cette usurpation. Jamais il n'a prétendu déposséder Colomb de sa gloire, et il ne s'est rendu coupable ni de mensonge ni de plagiat.

Amerigo Vespucci naquit à Florence le 9 mai 1451 (3). Il était

(1) PIERRE MARTYR, ouv. cité. « Hic Vincentius Annez... Cubam a multis ad ea usque tempora, ob suam magnitudinem, continentem putatam, circuivit. Itidem et alii plures se fecisse aiunt. Vincentius Annez cognito jam experimento patenti Cubam esse insulam, processit ulterius, et terras alias ad occidentem Cubæ offendit... Percurrisse quoque fertur ea littora occidentalia Vincentuis Agnes... et Joannes quidam Dias Solisius Nebrissensis, nultique alii ».

(2) AMERIGO VESPUCCI, *Quator navigationes*. « Ipse enim Castiliæ Rex Ferdinandus tunc quatuor parabat naves ad terras novas occidentem versus discooperiendas ».

(3) Sur Amerigo Vespucci, sans parler des historiens de la conquête, on peut consulter : « A. BANDINI, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci* (Florence, 1745) — LASTRI, *Elogio storico di Amerigo Vespucci* (Id. 1787). — BARTOLOZZI,

donc à peu près le contemporain de Colomb. Sa famille était honorable. Son père, Nastagio Vespucci, était notaire public. Sa mère se nommait Lisabetta Mini. Il fit ses études sous la direction de son oncle Giorgio Antonio Vespucci, savant dominicain, grand ami de Marcile Ficin, le traducteur de Platon. Sa jeunesse, sur laquelle on a peu de détails, semble s'être écoulée dans l'aisance et le calme. Une lettre tendre et respectueuse qu'il écrivait à son père, le 19 octobre 1476, et que le hasard des temps a conservée, nous apprend qu'à cette époque il était allé chercher un refuge contre la peste qui désolait Florence dans une des maisons de campagne de sa famille, à Trebbio dans le Mugello. Bientôt survinrent les difficultés. Un de ses frères, Girolamo Vespucci, l'avait entraîné dans de grandes spéculations commerciales qui ne réussirent pas. A l'âge de quarante ans, Amerigo dut aller chercher, non pas la fortune, mais des moyens d'existence hors d'Italie. Heureusement il avait un puissant protecteur, Pier Lorenzo de Médicis, qui l'envoya en Espagne en qualité d'agent de confiance. Nous savons par une lettre du 30 janvier 1492 qu'à cette date, un de ses collègues, Niccolini, et lui soutenaient à Cadix les intérêts de la maison florentine, et se disposaient à retourner d'un jour à l'autre en Italie. Plusieurs de ses compatriotes étaient alors établis en Espagne ; les uns y avaient fondé de grands comptoirs, les autres frayaient la route à de nouvelles entreprises. C'est dans ce milieu si favorable aux entreprises maritimes, et à ce moment,

Ricerche historico-critiche circa alla scoperte d'Amerigo Vespucci (Id. 1789). — Napione, *Del primo scropitore del continente del Mundo Moro, e dei piu antichi storia che ne scrissero* (Turin, 1809). — A. de Humboldt, *Géographie du Nouveau Continent*. — Santarem, *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*, (Paris, 1842). — D'Avezac, *Les voyages d'Americ Vespuce au compte de l'Espagne* (Paris, 1858). — Varnhagen, *Vespucci, son caractère, ses écrits, sa vie et ses navigations* (Lima, 1865). — Id., *Nouvelles recherches sur les derniers voyages du navigateur Florentin* (Vienne, 1870). — D'Avezac, *Martin Hylacomylus Waltzemuller* (Paris, 1867). — Harrisse, *Bibliotheca Americana Vetustissima* (New-York, 1866).

unique dans l'histoire, d'expansion généreuse et d'audace héroïque, que Vespucci passa plusieurs années, tantôt à Cadix, tantôt à Séville. C'est là qu'il connut Colomb (1) et s'enflamma d'enthousiasme à ses récits de voyage ; c'est là qu'il apprit l'astronomie et la science nautique, là enfin qu'il se prépara aux expéditions qui devaient l'illustrer.

Son compatriote, Juanoto Berardi, fondateur d'une maison de commerce avec laquelle les Médicis étaient en relations, étant mort en décembre 1495, ses héritiers confièrent la direction de la maison, et plus particulièrement la comptabilité à Amerigo (2). Des documents authentiques, les bordereaux des frais d'armement de la flotte des Indes, conservés dans les archives de la Casa de Contractacion de Séville, établissent que, à titre de chef comptable, Vespucci fut chargé de régler la solde des ouvriers et des fournisseurs qui avaient travaillé à l'équipement des vaisseaux destinés aux terres nouvelles. Cette circonstance lui inspira sans doute le désir de visiter à son tour les pays récemment découverts, et de chercher fortune dans ces contrées mystérieuses, que l'on croyait encore n'être que le prolongement de l'Asie. De simple négociant, il s'improvisa donc voyageur, et obtint la permission de s'embarquer sur un des vaisseaux, dont le roi Ferdinand avait ordonné l'armement au port de Cadix. De pareilles transformations étaient fréquentes au XVIe siècle. D'ailleurs Vespucci eut la modestie de ne jamais prendre le commandement des expéditions dont il fit partie. Quelle que fut sa position, associé, commanditaire, astronome ou négociant, il laissa toujours à des hommes d'expérience le soin de diriger la marche des navires. Bien qu'on l'ait accusé

(1) Colomb paraît avoir eu pour lui une estime toute particulière. Voir sa lettre du 5 février 1505 à son fils Diego (NAVARRETE, I, 498). « El (Vespuchy) siempre tuvo deseo de me hacer placer : es mucho hombre de bien : la fortuna le ha sido contraria como à otros muchos : sus trabajos no le han aprovechado tanto como la razon requiere ».

(2) NAVARRETE, III, 317.

du contraire, il ne s'est jamais vanté de commander en chef, et c'est uniquement à titre de témoin oculaire qu'il a conservé le récit de ses quatre voyages en Amérique.

Le premier de ces voyages est le plus contesté (1). On a même prétendu qu'il avait été fabriqué de toutes pièces. On a profité de quelques contradictions dans le texte de la relation, qui tiennent sans doute aux inexactitudes des imprimeurs, plutôt qu'aux inadvertances du voyageur, pour affirmer que Vespucci n'était qu'un vulgaire imposteur. L'étude attentive des documents contemporains et la collation sévère des textes permettent heureusement de rendre justice au navigateur florentin. La principale difficulté provient de la date assignée. D'après certaines éditions de la relation, le voyage aurait eu lieu seulement en 1499 ; d'après d'autres renseignements, il aurait lieu en 1497. Les savants qui ont adopté la première de ces dates, 1499, rappellent que les registres de l'administration espagnole, conservés à Séville, semblent démontrer la présence de Vespucci à Séville, en 1497 et 1498, lors des préparatifs du troisième voyage de Colomb. Ceux qui pensent, au contraire, et nous sommes de ceux-là, que Vespucci partit en 1497, font remarquer que les erreurs de dates sont fréquentes dans les documents de l'époque, et d'ailleurs, que Vespucci pouvait être revenu en 1498 et signer le contrat où figure son nom. La question a son importance, car, si le voyage eut lieu réellement en 1497, la gloire d'avoir abordé le premier le continent américain, le 17 juin de la même année, près de la côte de Paria, reviendrait à Vespucci et non à Colomb, qui ne découvrit ce même continent que le 1er août 1498.

Quelle que soit la date du premier voyage entrepris par

(1) CANOVAI, *Dissertazio sopro il primo viaggio di Amerigo Vespucci* (Florence, 1809). — ID., *Examen critico del primo viaggio* (Id., 1811). — A. VARNHAGEN, *Vespuce et son premier voyage* (Paris, 1858). — ID., *Le premier voyage d'Amerigo Vespucci définitivement expliqué dans ses détails* (Vienne, 1862).

Vespucci, il n'en est pas moins fort intéressant et fécond en résultats. De concert avec Vincent Pinzon et Juan Diaz de Solis, il explora dans la mer des Antilles toute la côte de Paria. Il longea les rivages du Honduras et du Yucatan, s'arrêta à un port dont la position paraît correspondre à celle de la Vera Cruz, visita Tampico et Panuco, obtint la certitude que Cuba était une île et non une presqu'île, observa la Floride et découvrit les Bermudes en retournant en Europe. Quelques-unes de ces allégations paraîtront peut-être forcées et ont été contestées : il nous semble pourtant qu'elles résultent de la lecture attentive de la relation.

Il est vrai que cette relation n'existe plus, ou du moins dans sa forme scientifique. Amerigo Vespucci avait beaucoup écrit, observations de longitude et de latitude, journaux de bord et un livre qu'il avait intitulé les *Quatre Journées*, mais de tous ces travaux nous ne possédons plus rien. Il ne reste que la partie la plus intime, et certainement la plus médiocre de ses ouvrages, quelques lettres composées, à la hâte, sans prétention littéraire, et que sûrement il ne pensait pas faire publier (1). Ces lettres, en effet, adressées à ses amis ou à ses patrons, ne sont que des extraits, que Vespucci variait suivant ses correspondants, d'un récit complet et détaillé qu'il avait composé juxta ingenioli mei tenuitatem, selon la faiblesse de

(1) Les lettres de Vespucci, écrites en 1503 ou 1504, furent d'abord publiées en italien, dans un petit volume in-quarto, sans date ni lieu d'impression, 32 pages non numérotées, avec quelques gravures sur bois. Le texte est rempli de mots ou plutôt de barbarismes espagnols ou portugais, qui semblent indiquer le langage d'un homme tel que Vespucci, absent de son pays natal depuis quatorze années, et ayant résidé la plus grande partie de ce temps dans la péninsule ibérique. Le texte latin fut publié pour la première fois en 1507, à Saint-Dié, par Waldzemuller, surnommé Hylacomylus, ou plutôt par ses commanditaires, les membres du gymnase Vosgien, dans la *Cosmographiæ Introductio* ; mais il y est dit expressément qu'il n'est que la traduction d'une traduction française faite sur le texte italien. Nous avons constamment cité ce texte de Waldzemuller. Voir plus loin la discussion relative à l'origine du mot Amérique.

son chétif talent, ainsi qu'il l'écrivait avec une modestie affectée. Or ces lettres ont peu de valeur scientifique. Les faits n'y sont pas consignés d'une façon nette et claire. On y procède trop souvent par allusions. Il semble que l'auteur n'ait voulu charger la mémoire de ses correspondants d'aucun détail précis. Il insiste sur les mœurs, sur les productions, en un mot sur le côté pittoresque et anecdotique. Ce n'est point pour les voyageurs ou pour les savants, c'est pour ses amis qu'il écrit. Qu'y faire? Puisque nous ne possédons que la moindre, et, à coup sûr, la plus médiocre partie des ouvrages de Vespucci, il faudra bien nous en contenter, sauf à la compléter par d'autres témoignages contemporains.

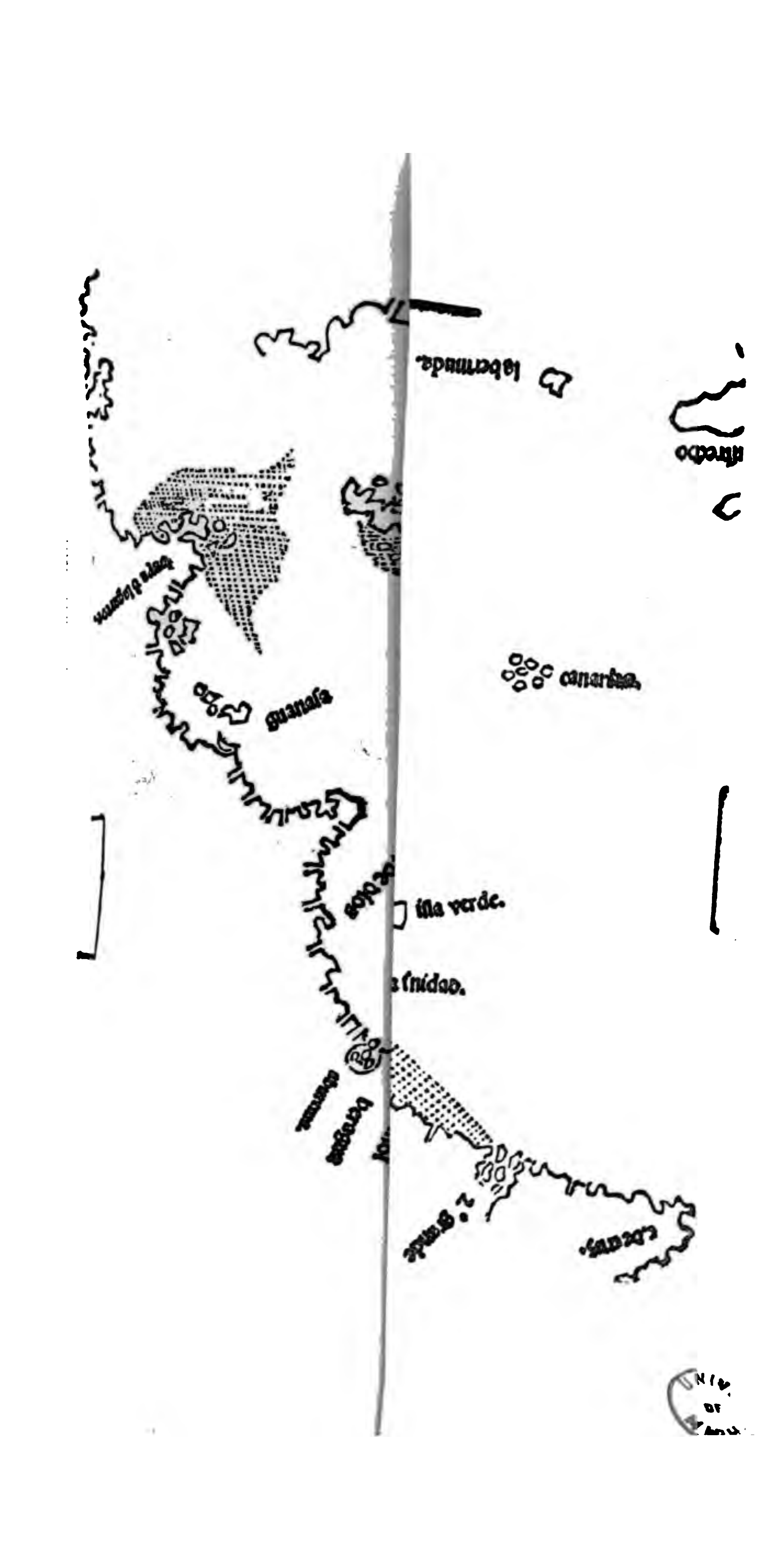
Les quatre vaisseaux, armés aux frais du roi Ferdinand, et que dirigeaient Vincent Pinzon, Juan Dias de Solis et, en sous-ordre, Amerigo Vespucci, partirent de Cadix le 10 mai 1497. Ils arrivèrent promptement aux îles Canaries, s'y approvisionnèrent de bois et d'eau, et en repartirent le 25 ou le 26 mai (1). « En commençant notre chemin vers O 1/4 S.-O. et en tenant cette route nous avons tant navigué, qu'au bout de vingt-sept jours nous fûmes devant une côte que nous avons pensé être une terre continentale. Cette terre est située à environ mille lieues des îles de la Canarie, en dehors de la partie habitée de la zone torride. Nous en eûmes la certitude, car tous nos instruments nous démontrèrent que le pôle nord s'élève de seize degrés au-dessus de cette terre, et qu'elle se trouve à soixante-quinze degrés à l'ouest de la Grande Canarie ». Certes il ne faudrait pas prendre à la lettre ces évaluations : nous croyons

(1) A. VESPUCCI, *Quatuor navigationes*. « Navigationem nostram per Ponentem incipientes, sumpta una Lebecii quarta, tali navigio transcurrimus, ut viginti septem vix elapsis diebus terræ cuidam applicaremus, quam firmam fore existimavimus, distat que Canariæ magnæ ab insulis mille; vel circiter leucis, extra id quod in zona torrida habitatum est. Quod ex eo nobis constitit quod septentrionalem polum extra hujusmodi telluris horizontem XVI gradibus se elevare, magisque occidentalem LXXV quam Magnæ Canariæ insulas gradibus existere conspeximus, prout instrumenta omnia monstrabant ».

pourtant que Vespucci et ses compagnons avaient bien réellement en face d'eux le continent, et il suffit presque de jeter les yeux sur une carte pour comprendre que c'est dans l'Amérique Centrale qu'aborda l'expédition. Sans doute, dans son laconisme excessif, Vespucci ne parle pas de son passage à travers les Antilles, mais il ne s'occupait dans sa relation que de ce qui l'avait le plus frappé. D'ailleurs, même de nos jours, les navires traversent parfois les détroits qui séparent ces îles sans les apercevoir, soit qu'ils y passent pendant la nuit, soit à cause des brouillards si fréquents au-dessus des îles de l'Océan.

A peine débarqués, les Espagnols aperçurent un grand nombre d'indigènes qui paraissaient très effrayés, sans doute parce qu'ils voyaient des Européens pour la première fois. Ils ne voulurent pas entrer en relations avec les nouveaux arrivés; aussi les Espagnols qui ne se sentaient pas en sûreté sur une côte ouverte à tous les vents, remontèrent sur leurs vaisseaux, à la recherche d'un mouillage plus sûr et d'indigènes plus abordables que les premiers. Il se pourrait que la partie du continent où ils venaient de déployer la bannière espagnole correspondît au cap Gracias à Dios sur la côte de Honduras. On a remarqué que ce nom significatif ne fût pas donné par Colomb. Dans sa lettre du 15 juillet 1503, l'amiral parle de ce cap comme s'il lui était déjà connu. C'est sans doute parce que les résultats du voyage entrepris par Vespucci et ses compagnons étaient parvenus à sa connaissance et qu'il ne faisait que suivre leurs traces. Quant au nom Gracias à Dios il s'explique naturellement comme expression d'un sentiment de piété par lequel des navigateurs rendaient grâce à Dieu de leur avoir fait entrevoir la terre après une longue traversée. Tel était le cas de Vespucci et des siens; tel n'était pas celui de Colomb qui n'arriva au cap Gracias à Dios qu'après avoir entrevu et longé bien d'autres terres. Il est donc très probable que cette dénomination date du voyage de Vespucci.

Deux jours après le premier débarquement, les Espagnols


la bermuda.
canarias.
guanasa
isla verde.

trouvaient un port qui leur paraissait très sûr, et, dès le soir, entraient en relations avec les indigènes, mais non sans peine, et seulement après les avoir comblés de cadeaux. Vespucci a décrit avec complaisance les mœurs de ces indigènes, sans doute parce qu'il supposait que ces détails intéresseraient son correspondant plus que des déterminations astronomiques ou des renseignements géographiques. Il résulte de sa description que ces indigènes étaient des Caraïbes anthropophages, en guerre avec leurs voisins. Ils mangeaient de l'iguane, du yuca et de la casabi, ainsi que des pâtés faits de petits poissons. Ces usages se retrouvent encore chez les Indiens de la côte du Honduras. Ils devaient être signalés par Colomb quelques années plus tard. Il n'y avait pas d'or dans la contrée. On ne trouvait que de loin en loin quelques ornements de ce métal pris par les indigènes sur leur ennemis, et en effet l'or n'est pas commun dans cette région.

On a essayé de déterminer l'emplacement de cette seconde station. Elle paraît correspondre au port du cap Cameron; mais les indications de Vespucci manquent trop de précision pour qu'on puisse affirmer quoi que ce soit avec certitude. Peut-être serons-nous moins hésitants pour la troisième station, qui correspond assez exactement à Tabasco. Les Espagnols avaient longé une côte stérile, reconnu plusieurs ports et plusieurs golfes et étaient entrés sur divers points en conférence avec les indigènes, lorsqu'ils arrivèrent dans un port où, à leur grande surprise, ils découvrirent une cité lacustre « comme Venise (1). Elle était composée d'une vingtaine de maisons, ou grandes barraques, en forme de cloches, bâties sur de gros troncs d'arbres. Les portes de ces maisons étaient comme des ponts-levis que l'on baissait pour passer d'une maison à l'autre.

(1) A. Vespucci, *Quator navigationes*. « Villam super aquas, ut Venetiæ, positam comperimus, in qua ingentes XX ædes aut circiter erant, in modum campanarum effectæ, atque super ligneis vallis solidis et fortibus firmiter fundatæ, præ quarum porticibus levatitii pontes porrecti erant, per quos ab altera ad alteram tanquam per compactissimam stratam transitus erat ».

Lorsque les habitants nous ont aperçus, ils ont montré grande peur, et ont soudainement levé tous les ponts. Et pendant que nous regardions cette merveille, nous avons vu venir par la mer environ vingt-deux de leurs canots, construits d'une pièce avec un seul tronc d'arbre. Ils s'approchaient de nos chaloupes, et, comme étonnés de voir nos figures et nos habillements, ils restaient à une certaine distance ». Espagnols et indigènes ne se contentèrent pas de cette contemplation réciproque : les indigènes attaquèrent à l'improviste ces étrangers qu'ils détestaient sans les connaître, et les Espagnols se vengèrent cruellement en pillant leurs maisons et en faisant quelques prisonniers. Or, cette pseudo-Venise ne doit nullement être cherchée dans le Venezuela, mais dans les régions du Tabasco, où, en effet, les inondations sont fréquentes et où l'on trouve encore, de nos jours, des hameaux bâtis sur des troncs d'arbres. Il est vrai que ce curieux mode de construction se rencontre dans bien des pays, puisque la nécessité l'impose aux habitants, mais il est peu de contrées où cette nécessité soit aussi évidente que dans la région du Tabasco. Toute la province n'est qu'une plaine marécageuse, coupée par des canaux, des bois et des lagunes. Les communications ne s'y font que par des bateaux et des canots.

Dans les premières années de la découverte, les indigènes avaient conservé la tradition du débarquement effectué sur la côte par des étrangers venus sur de grands vaisseaux. On raconte aussi que lorsque Cortez arriva à Cozumel (1) on lui signala la présence dans le pays d'un Espagnol, le matelot Gonzalo Guerrero, établi depuis de longues années, tatoué, ayant le nez et les oreilles percés et qui refusa de le rejoindre. C'était peut-être un des compagnons de Vespucci, resté dans le pays à la suite de quelque aventure. On n'avait donc pas perdu tout souvenir du voyage de Vespucci.

(1) HERRERA, ouv. cité, II, 4, 7. — Cf. PIERRE MARTYR, *Décades*, IV, 6.

Si les Espagnols avaient continué à longer les côtes, en s'arrêtant à tous les ports, ils auraient abordé au Mexique et découvert l'empire des Aztèques, mais ils se contentèrent de l'observer et ne débarquèrent plus qu'à la côte de Panuco. Ce fait peut sembler extraordinaire. Les Espagnols étaient sans doute fatigués de leurs haltes fréquentes et craignaient la trahison des indigènes. C'est peut-être aussi parce que les prisonniers qu'ils avaient à bord, et qui craignaient de tomber entre les mains des Mexicains leur auront fait des récits effrayants sur les habitants de cette contrée. Toujours est-il que l'honneur de la prise de possession du Mexique ne leur était pas réservé. On s'étonnera encore de ce que les Espagnols n'aient pas été attirés sur le continent par la vue des pics neigeux d'Orizaba ou du Cofre de Perote, mais ces pics sont souvent enveloppés de brouillards, et les marins ne peuvent les découvrir.

« A une distance d'environ quatre-vingt lieues (1), nous trouvâmes une autre population dont la langue et les habitudes différaient de la précédente. Nous décidâmes de jeter l'ancre dans ce port, et d'envoyer une chaloupe à terre pour le reconnaître ». Les Espagnols venaient d'arriver à la côte de Panuco. Après quelques hésitations, les naturels leur firent bon accueil. Ils poussèrent même les soins de l'hospitalité jusqu'à mettre leurs femmes et leurs filles à leur disposition. Leurs mets favoris étaient l'iguane et le pâté de poissons, friandise encore aujourd'hui très goûtée par les indigènes de la province de Tamaulipas. Ils n'avaient jamais vu d'Européens, et visitaient avec empressement les vaisseaux. Le bruit de l'artillerie les épouvanta. « La plus grande partie d'entre eux se jetèrent à la mer; on aurait dit des grenouilles paisiblement assises sur le bord d'une pièce d'eau qui, au moindre bruit insolite, se précipitent à l'eau pour s'y cacher en sûreté... Ceux qui restaient à bord

(1) AMERIGO VESPUCCI, id. « Percursis LXXX fere leucis, gentem aliam quamdam comperimus, lingua et conversatione penitus a priore diversam; convenimusque ut classem inibi nostram anchoraremus, et deinde in terram ipsam ».

témoignaient une telle frayeur que nous avions regret de ce que nous avions fait ». Aussi bien l'impression fut profonde, et les Indiens du Panuco la gardèrent longtemps, car Sahagun parle de l'arrivée à un port mexicain, longtemps avant Cortez, de vaisseaux venus de la mer : ce qui aurait valu à l'endroit où ils firent halte le nom de Panutla, c'est-à-dire lieu où sont arrivés les gens venus par mer (1).

Après avoir quitté ce port et cette région, qu'ils nommaient Lariab, et que l'on a eu tort de traduire par Paria, les Espagnols continuèrent leur navigation, sans jamais perdre la côte de vue. « Nous parcourûmes ainsi huit cent soixante et dix lieues (2), faisant des tours et des circuits sans nombre, nous arrêtant pour prendre langue et établir des relations avec d'anciennes peuplades. Dans plusieurs localités nous avons acheté de l'or, mais pas en grande quantité. Nous nous contentions de reconnaître le pays et de demander s'il produisait de l'or ». Depuis treize mois les navires étaient en mer; l'équipage était surmené de fatigue. On prit la résolution de s'arrêter une dernière fois pour radouber les vaisseaux, puis de regagner l'Espagne.

Malgré le peu de précision de la relation, il est probable que les Espagnols, dans cette dernière partie de leur voyage, ont achevé leur périple du golfe du Mexique, et qu'il faut chercher en Floride l'emplacement de leur dernière halte. Sans doute de la côte de Panuco à la côte de Floride la distance de 870

(1) SAHAGUN, *Histoire de la Nouvelle Espagne*, traduction Jourdanet, p. 670. Voici le texte de Sahagun : « Ha ânos cincuenta que llegaron los primeros pobladores a estas partes de la Nueva Espana qui es casi otro mundo, y veniendo con navios por la mar, apostaron al puerto que esta hocia al Norte, y porque alli desembacaron, llamo Panutla ... logar donde llegaron los que vinieron por mar ».

(2) AMERIGO VESPUCCI, id. « Postea portum illum terramque dereliquentes ac secundum collem transnavigantes et terram ipsam visu semper sequentes, DCCCLXX leucas a portu illo percurrimus ; facientes gyros cicuitusque interim multos et cum gentibus multis conversantes practicantesque. Ubi in plerisque locis aurum, sed non in grandi copia emimus, cum nobis terras illas reperire, et si in eis aurum foret, tunc sufficeret cognoscere ».

lieues est fort exagérée, mais Vespucci dit expressément que ses compagnons ont reconnu tout le litttoral, et, avec les allées et les venues nécessitées par la manœuvre quand il s'agissait de doubler un cap ou de s'enfoncer dans un golfe, cette distance de 870 lieues ne nous semblera plus extraordinaire. Il est sans doute fâcheux que Vespucci ne soit pas entré dans plus de détails, mais encore une fois, il n'écrivait pas un journal de bord, et n'insistait que sur les points qui lui paraissaient devoir offrir de l'intérêt à ses correspondants. C'est ainsi que nous le suivrons dans sa dernière station et que nous chercherons à en déterminer l'emplacement en Floride, aux alentours du cap Canaveral.

Le port dans lequel entrèrent les Espagnols était vaste et spacieux, « le meilleur de l'univers (1) ». Bien accueillis par les indigènes qui leur fournirent des vivres en abondance et les aidèrent à réparer leurs navires, ils y restèrent trente-sept jours. Les indigènes s'étaient si bien habitués à eux qu'ils les supplièrent de leur venir en aide contre leurs mortels ennemis, des insulaires farouches, qui venaient souvent opérer des descentes sur leurs rivages, et emmenaient beaucoup d'entre eux en esclavage. Les Espagnols eurent la faiblesse de le leur promettre, et acceptèrent leur concours. On pense que ce port doit être recherché près du cap Canaveral. Dans tous les cas il se trouve en Floride, et la Floride par conséquent a été découverte et visitée bien avant l'expédition de Ponce de Léon en 1512. Ce qui le prouve, en dehors de la relation de Vespucci, ce sont trois documents géographiques de 1504, de 1508 et de 1513. Dans la première de ces cartes, la Charta Marina Portugalensium, et dans la seconde, celle que dressa Jean Ruysch à la suite du Ptolémée édité à Rome en 1508, on distingue, à environ 75 degrés des Canaries, une étendue de côtes terminées par un cap nommé Elicontii. Une inscription marginale très

1) AMERIGO VESPUCCI, id. « Portus totius orbis optimus ».

curieuse : *huc usq naves Ferdinadi regis Hispanie pvenerut*, vient en quelque sorte attester la réalité du voyage que nous analysons. Quant à la carte du Ptolémée édité à Strasbourg en 1513, les côtes du Mexique y sont dessinées comme un golfe et la Péninsule de Floride est à peu près reconnaissable. Elle se termine au sud par les deux pointes de Couvello et de la Fin d'avril, et au nord par le cap Litoutir, l'Elicontii de Ruysch, et le cap del Mar Usiano. N'est-ce point la preuve matérielle de voyages entrepris dans cette direction avant Ponce de Léon, et ces voyages ne correspondent-ils point dans leur ensemble et dans leurs détails à celui dont nous présentons une analyse résumée ?

En sortant du port où ils avaient réparé leurs avaries, les Espagnols, après sept jours de navigation, arrivèrent en vue d'un archipel, où il leur fallut entrer tout de suite en lutte avec les naturels. Ils triomphèrent non sans peine de leur résistance, et firent de nombreux prisonniers, dont ils donnèrent une partie à leurs auxiliaires Floridiens. Cet archipel est nommé dans la relation archipel d'Ity. Il faut le chercher dans les Bermudes. Sans doute on ne découvrit officiellement ces îles qu'en 1522 et elles étaient alors dépeuplées, mais cette dépopulation ne prouve pas qu'elles étaient inhabitées vingt-quatre ans auparavant. Il se pourrait même que quelques-uns des compagnons de Vespucci soient retournés plus tard dans ces îles pour y faire de nouvelles razzias d'esclaves et les aller vendre aux Antilles ou en Espagne. En 1504, le honteux commerce de chair humaine fut légalement autorisé et il se fit avec une implacable rigueur (1). « Les Castillans continuaient à faire des associations, écrit Herrera, et au nombre d'un, deux ou trois navires allaient captiver des Indiens où ils pouvaient....., puis, ayant leurs navires chargés d'esclaves, ils retournaient à Cuba » (2).

(1) HERRERA, I, VI, 8. « Acordaron de dar licencia a qualesquies persouas... paraque pudiesen cantidas y levar à qualesquies partes para venderlos i aprovecharre de ellos, sin incurrir en pena alguna, pagando el derecho real ».

(2) ID., I, VI. 7. « Continuaban los Castellanos en hacer companias, i con

Cette grande exploration, si bien commencée, se terminait donc par une sordide opération de traite. Les Espagnols ne rapportaient que peu d'or de leur voyage, puisque, par un hasard singulier, ils n'étaient descendus que dans les provinces où l'on n'en trouve pour ainsi dire pas et avaient négligé celles qui au contraire en regorgeait. Connaissant le peu de générosité de leur commanditaire, ils ne voulurent pas retourner les mains vides, et rentrèrent en effet au port de Cadix, le 15 octobre 1498, avec deux cent vingt-deux captifs. Leur voyage n'avait donc pas été infructueux, et la spéculation du roi Ferdinand avait réussi.

Quant aux résultats géographiques de l'expédition, ils étaient fort remarquables. Non seulement on avait découvert un grand nombre de pays nouveaux, et on était entré en relations avec plusieurs peuples inconnus, mais on savait qu'un grand continent bouchait le passage vers les Indes et que Cuba était une île et non pas une presqu'île de ce continent. On avait signalé des caps et des ports, ainsi que des îles nouvelles. On avait en un mot fait œuvre féconde de découvreurs. Vicente Yanez Pinzon avait victorieusement démontré qu'il n'était pas indigne de commander à des matelots aussi braves que ceux qu'il avait eus sous ses ordres, et, ce qui n'a peut-être pas encore été suffisamment indiqué, il venait de mériter les armes glorieuses et la fière devise dont il s'enorgueillit plus tard, et qui ne lui fut jamais sérieusement contestée.

A Castilla y por Leon
Nuevo mundo hallo Pinzon.

Si, comme nous le croyons, l'expédition de Pinzon, de Solis et de Vespucci eut lieu réellement en 1497 et 1498, il est certain que l'honneur d'avoir le premier mis le pied sur le continent américain revient à ces vaillants explorateurs. Les

uno, i dos, i tres navios, algunos ivan à cautivar Indios adonde podian .... cargado el navio de gente se bolvieron a Cuba ».

contemporains ne s'y étaient pas trompés. Oviedo affirmait que la découverte du golfe d'Higueras sur le Yucatan avait été faite non pas par Colomb en 1502, lors de son quatrième voyage, mais par Juan Dias de Solis et Vincent Pinzon (1) : « Avant que le premier eût découvert la Plata et le second l'Amazone et par conséquent avant 1499 ». Gomara fait remarquer que la découverte de la côte de Honduras fut faite par Pinzon et Solis trois ans avant Colomb (2). Herrera cherchant à expliquer l'étymologie du nom donné au golfe d'Higueras parle « des premiers Castillans qui côtoyaient la terre en passant par ce golfe » (3). Martyr raconte le voyage de découverte, mais en le résumant (4). Enfin Juan de la Cosa dresse en 1500 sa fameuse carte où l'île Cuba est si nettement indiquée (5), notion géographique toute nouvelle qui ne pouvait être mise en circulation que depuis le voyage que nous avons résumé. Ces divers témoignages concordent avec la relation de Vespucci. N'avons-nous pas le droit de conclure, sans rabaisser pour autant la gloire de Colomb, puisque sans Colomb aucun voyage n'aurait été entrepris dans cette direction, que l'exploration est authentique, et qu'il faut inscrire le voyage de 1497 à 1498 parmi les entreprises glorieuses mais trop oubliées qu'il n'est que juste de remettre en lumière ?

(1) Oviedo, XXI, 28. « Algunos attribuyen al Almirante primero don Cristoval Colon, diciendo que el lo descubrio. Y no es asi, porque el golfo de Higueras lo descubrieron los pilotos Vicente Yanez Pinzon e Johan Dias de Solis è Pedro de Ledesma, con tres caravelas, antes que el Vicente Yanez descubriese el rio Maranon, in que el Solis descubriese el Rio de la Plata ».

(2) Gomara, passage cité.

(3) Herrera, ouv. cité, IV, 8, 3. « Llamo se golfo de las Hibueras porque, passando por alli navios de los primeros Castellanos, que costeaban la tierra, hallaban por la mar gran suma de calabaças ... etc. »

(4) P. Martyr, *De orbo novo*, Decad., II, § 7.

(5) Voir le fac-simile de cette carte dans les *Monuments géographiques* de Jomard.

CHAPITRE VI

TROISIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

A peine débarqués, les compagnons de l'Amiral se répandirent en plaintes contre lui. Où étaient ces trésors dont on les avait leurrés? Ils revenaient pauvres, découragés, malades, plus jaunes, dit un vieil écrivain (1), que l'or qu'ils avaient cru trouver au nouveau monde. Ils n'avaient à raconter que des fatigues et des privations, des tempêtes ou des combats. Aussi l'opinion publique fut-elle désagréablement surprise. Colomb essaya vainement de réchauffer l'enthousiasme en s'étendant sur les importantes découvertes qu'il avait faites le long de Cuba et sur les mines d'or trouvées au sud d'Hispaniola. On ne l'écouta qu'avec un dédain mal dissimulé. Il avait ordonné de faire marcher devant lui, dans les villes qu'il traversait, les Indiens qu'il avait ramenés, et il les chargeait de chaînes d'or. Une de ces chaînes pesaient six cents castillans (2). On portait également des masques étranges, et des images de bois ou de coton; mais ni ce pompeux cortège ni ces curiosités extraordinaires ne provoquaient la moindre émotion. Les grands seigneurs haussaient presque les épaules et le peuple, compre-

(1) Oviedo, II, § 13. « Quando tomaban a Espana algunos de los que venian en esta demanda del oro, si alla volviam, era con la misma color del ».

(2) Bernaldes, *Reyes Catolicos*, t. II, p. 78. « Traia un collar de oro... que le facia el Almirante poner cuando entraba por las ciudades o lugares, hecho de eslabones de cadena, que pesala seiscientos castellanos ».

nant que la réalité ne répondait pas aux espérances, se défiait de l'Amiral, et, avec sa mobilité ordinaire, commençait à tourner en ridicule et presque à détester le héros que, quatre ans auparavant, il avait honoré comme un demi-dieu.

Attristé par cette froide réception, Colomb s'abandonnait déjà au découragement, lorsqu'il reçut une lettre amicale du roi et de la reine qui le félicitaient de son heureux retour et le conviaient à les rejoindre, dès qu'il serait remis de ses fatigues (1). (12 juillet 1496). L'Amiral s'achemina lentement vers Burgos. Il avait laissé croître sa barbe, et portait un habit de franciscain avec une corde pour ceinture (2), sans doute pour accomplir quelque vœu formé dans un instant de danger. Les souverains le reçurent avec bienveillance, et écoutèrent son récit avec intérêt. Il n'entendit parler ni des plaintes du père Boyl ni de l'enquête d'Aguado. Les services rendus par Colomb n'effaçaient-ils pas en effet la mauvaise impression produite par ces dénonciations! Pourtant, lorsque l'Amiral, encouragé par cet accueil cordial, proposa à Ferdinand et à Isabelle un troisième voyage, il rencontra chez eux plus de froideur. L'Espagne était alors engagée dans une série d'aventures politiques qui absorbaient et au-delà toutes ses ressources. Elle disputait à la France la possession de l'Italie. Elle négociait le mariage de la princesse Jeanne avec l'héritier des maisons de Bourgogne et d'Autriche. Elle promenait ses escadres sur la Méditerranée pour s'opposer à un retour offensif des Maures et sur l'Atlantique pour surveiller les Portugais. Ces diverses entreprises épuisaient le trésor et obligeaient les souverains à concentrer leur attention sur les affaires d'Europe. Aussi bien les expéditions d'Amérique avaient été jusqu'alors plutôt coûteuses que profi-

(1) Carta de los Reyes al Almirante felicitandole por el regresso de su segundo viage, y que vaya à la Corte cuando pueda hacerlo sin trabajo. NAVARRETE, II, 201.

(2) OVIEDO, II, 13. « Lo qual el sintio por cosa muy grave, e vistiavo de pardo, como frayle, y dexose crescer la barba ».

tables, et nul encore ne soupçonnait l'immense importance de ces îles récemment annexées au domaine royal. Colomb avait demandé huit vaisseaux, dont deux destinés au ravitaillement d'Hispaniola et six destinés à un voyage de découverte sous son commandement. L'autorisation lui fût, il est vrai, accordée, mais ce ne fut qu'en 1497 qu'il parvint à organiser l'expédition, et seulement en 1498 qu'après avoir triomphé des obstacles à lui suscités par le découragement public, et l'inexplicable jalousie de quelques hauts fonctionnaires, notamment de Rodriguez de Fonseca, évêque de Badajoz, et président du conseil chargé des affaires des Indes, il réussit à mettre à la voile.

Plusieurs ordonnances royales avaient été rendues en faveur de Colomb et des siens. Le 23 avril 1497, furent confirmés tous les droits, privilèges et dignités à lui déjà accordés par le traité de Grenade du 17 août 1492 et par les lettres patentes de Barcelone du 28 mai 1493 (1). Un domaine à Hispaniola, de cinquante lieues de long et vingt-cinq lieues de large, lui fut proposé avec le titre de duc ou de marquis (2), mais il refusa noblement, dans la crainte d'être accusé de consacrer ses soins à améliorer son domaine plutôt que les autres parties de l'île. Il est vrai que, pour perpétuer dans sa famille la légitime illustration qu'il avait acquise, il demanda et obtint l'autorisation de constituer en faveur des siens un majorat ou substitution perpétuelle de ses biens (3) (23 avril 1497). Il usa bientôt de ce droit, lorsque par son testament, rédigé à Séville, le 22 février 1498 (4), il ordonna à son fils Diégo de porter ses armes et de ne jamais prendre d'autre titre que celui d'Amiral. Il lui recommandait en outre de rester fidèle aux souverains d'Espagne, mais sans oublier sa ville natale, et de constituer

(1) Navarrete, II, 214.
(2) Las Casas, I, 123.
(3) Navarrete, II, 246.
(4) Id., II, 251.

avec ses économies un fonds permanent pour la conquête de Jérusalem. Toujours assez âpre dans la discussion de ses intérêts pécuniaires, Colomb se fit en outre dégager de l'obligation de payer un huitième des frais des expéditions antérieures, et obtint l'allocation d'un huitième sur le produit général de chaque voyage, et d'un dixième après déduction des frais (2 juin 1497) (1).

Ferdinand et Isabelle étendirent à la famille de l'Amiral les faveurs dont il avait été l'objet. Bartolomeo, le frère et le lieutenant de Christophe, reçut la dignité d'Adelantado des Indes (2), fonctions dont il avait été déjà, il est vrai, revêtu par son frère, mais qui n'avaient pas encore reçu la consécration royale. Ce n'était du reste que la légitime récompense de réels services (22 juillet 1497). Les deux fils de l'Amiral, Fernand et Diego, furent également nommés pages de la Reine (3), et cette faveur était d'autant plus appréciable que la naissance de l'un de ces enfants n'était pas régulière; mais la Reine tenait à témoigner sa confiance à l'Amiral, et elle ne pouvait le faire d'une façon plus délicate, en légitimant pour ainsi dire les faiblesses d'un grand homme.

Pour assurer le succès de cette troisième expédition, Christophe Colomb avait été investi de pouvoirs extraordinaires. On lui permit de prendre à la solde royale trois cent trente personnes dont quarante écuyers (4), cent fantassins, trente matelots, trente mousses, vingt laveurs d'or, cinquante laboureurs, dix jardiniers, vingt ouvriers divers et trente femmes. Les appointements de ces trois cent trente personnes étaient fixés à la somme de 4,100,800 maravédis (5) (23 avril 1497). Ce nombre pouvait être porté jusqu'à cinq cents, si l'Amiral le

(1) NAVARRETE, II, 226.
(2) ID., II, 241.
(3) ID., II, 243.
(4) ID., II, 203.
(5) ID., II, 208.

jugeait convenable (1), mais, en ce cas, les dépenses seraient payées par la colonie (23 décembre 1497). L'Amiral était en outre autorisé à distribuer des terres aux nouveaux colons (2), pourvu qu'ils résidassent dans l'île pendant quatre ans, et abandonnassent à la couronne les bois et les métaux précieux qu'ils trouveraient dans leurs domaines (22 juillet 1497). Enfin l'ordre était donné de vendre à des prix raisonnables tout ce dont on aurait besoin pour l'armement de l'escadre (3) (24 avril 1497).

Malgré ces avantages, les colons ne se présentaient pas. Colomb ne parvenait ni à recruter ses équipages, ni même à se procurer des vaisseaux. Ce fut alors que la couronne recourut à deux expédients que justifiait peut être la nécessité, mais que réprouvent nos idées actuelles sur l'économie politique. En premier lieu les officiers de la couronne furent autorisés à saisir tous les vaisseaux dont ils auraient besoin (4), avec leurs maîtres et pilotes, et à fixer eux-mêmes les appointements de ces volontaires forcés (22 juin 1497). En second lieu Colomb fut autorisé à transporter des criminels pour remplacer les engagés volontaires qui ne se présentaient pas (5) (22 juin 1497). Tous les malfaiteurs qui, dans un délai prescrit, se remettraient entre les mains de l'amiral verraient leur peine réduite, pour ceux dont les crimes méritaient la peine de mort, à deux ans de travaux forcés dans la colonie, pour ceux dont les offenses étaient moins graves à un an. Les bannis à perpétuité ne seraient plus dé-

(1) NAVARRETE, II, 211, 243.

(2) ID., II, 239. « Carta patente para el repartimiento de las tierras de los que estan y è fueron à las Indias con las condiciones que se expresan ».

(3) ID., II, 202. « Provision mandando que las cosas que se nécesitarem para el proveimiento de las Indias o para navegar a ellas, se vendan y compren a precios razonables y corrientes sin encarcerlas mas ».

(4) ID., II, 234. « Cedula de poder para que los navios que necesite el Almirante para ir a las Indias se fleten a precios razonables yendo en ellos los dueños o maestres, procurando sea todo sin agravio de las partes ».

(5) ID., II, 231, 233, 237. Tous ces colons malgré eux devaient être adressés à Séville au comte de Cifuentes, chargé de les expédier à Hispaniola.

portés que pour dix ans, les bannis pour une durée temporaire ne seraient déportés que pour la moitié du temps auquel ils avaient été condamnés. Il n'y avait d'exception à ces grâces que pour les crimes de lèse-majesté, de trahison, d'hérésie, etc. C'est pour la première fois que la vieille Europe déversait ainsi dans le nouveau monde le rebut de ses geôles; ce n'est certes pas ainsi qu'on colonise et qu'on moralise un pays; mais cette déplorable erreur économique devait se renouveler bien souvent, et, à l'heure actuelle, combien est-il de gouvernements qui la partagent encore!

Reconnaissons au moins que, si les souverains Espagnols se débarrassaient ainsi de ceux de leurs sujets dont le séjour dans la métropole était pour eux une gêne, au moins, par compensation, se préoccupaient-ils des intérêts de leurs nouveaux sujets. La reine Isabelle surtout avait insisté pour qu'on les traitât avec la plus grande douceur, et pour qu'on leur enseignât les principes du christianisme (1). Dans toutes ses instructions à l'amiral, elle ordonne qu'on perçoive, en leur accordant toutes les facilités désirables, les divers impôts dont on les a chargés. Elle se déclare, en un mot, leur protectrice et défend qu'on les traite en esclaves.

C'est sans doute à la reine Isabelle que Colomb dut l'édit du 2 juin 1497 (2) annulant tout ce qui, dans l'autorisation générale accordée en avril 1495 de faire des voyages de découverte dans le nouveau monde, était de nature à porter préjudice aux concessions antérieures faites à l'amiral. « Notre intention et notre

(1) Navarrete, II, 204, 230. Ce sont les instructions « para la poblacion de las islas y tierra firme descubiertas y por descubrir en las Indias ». Voir surtout l'article I : « Primeramente, que como seais en las dichas islas, procureis con toda diligencia de animar é atraer à los naturales de las dichas Indias à toda paz et quietud, è que nos hazan de servir é estar so, nuestro Senorio é sujecion benignamente, e principalmente que se convertian a nuestra Santa-Fé Catolica ».

(2) Id., II, 224. « Provision real para que se guarden al Almirante sus privilegios é mercedes, é si contra ellos se dio una carta que aqui esta encorporada, que no se entienda ser en so perjuicio ».

volonté, était-il dit, n'ayant jamais été de porter préjudice en quoi que ce soit audit Christophe Colomb, notre amiral en la mer Océane, ni de permettre que personne puisse enfreindre les conventions ou empiéter sur les prérogatives qui lui ont été accordées à cause de ses services, nous proposant au contraire de lui conférer encore de nouvelles faveurs, à ces causes, par ces lettres patentes nous confirmons et approuvons lesdits privilèges... ».

Les souverains espagnols avaient donc, dans la mesure du possible, contribué au succès de l'expédition, et il serait injuste de prétendre, comme l'on fait de nombreux historiens qui sans doute n'avaient pas consulté les documents officiels, que Colomb eut à lutter contre l'indifférence royale. Ses ennemis n'étaient pas à la cour, mais à Séville, dans le monde des fonctionnaires ou des négociants chargés d'exécuter les volontés royales. Rodrigo de Fonseca, le surintendant des affaires Indiennes, se signala non pas précisément par son hostilité, mais par sa mauvaise volonté, et les agents en sous-ordre, persuadés que le meilleur moyen de lui plaire était de susciter à l'amiral mille obstacles imprévus, s'ingénièrent à le tourmenter et à l'entraver. Colomb avait une grande qualité, il savait vouloir. Il opposa à tous ces retards une instance inébranlable, et, malgré tout, réussit à organiser l'expédition. Un jour pourtant, exaspéré par l'insolence d'une créature de Fonseca, Ximenes de Brebiesca, il le renversa à terre et le foula au pieds, exhalant ainsi dans cet accès de fureur, d'ailleurs indigne de lui, le mécontentement qu'il avait concentré. (1) Aussi bien il eut honte de sa colère et s'en excusa en rappelant qu'il était « étranger, en butte à l'envie et absent » ; mais ses ennemis eurent soin de présenter cette affaire sous le jour le plus défavorable, et elle produisit une mauvaise impression dans toute l'Espagne.

Le 30 mai 1498, Colomb partait enfin avec ses navires du

(1) NAVARRETE, II, 218.

port de San Lucar de Barrameda (1). Afin d'éviter une escadre française qui croisait dans le voisinage du cap Saint-Vincent, il envoya directement à Hispaniola trois de ses caravelles, commandées par Pedro de Arana, par Alonso Sanchez de Carbajal, et par un de ses parents, Antonio Colomb, et, avec les trois autres, se dirigea vers l'archipel du Cap-Vert. Il comptait en effet suivre une route différente que lors de ses premiers voyages. Ayant remarqué que la côte de Cuba s'infléchissait au sud, et toujours persuadé que Cuba n'était qu'une presqu'île du continent asiatique, il croyait que la terre ferme se trouvait au sud des îles récemment découvertes. Aussi voulait-il, en partant des îles du Cap-Vert, gouverner d'abord au sud-ouest, puis, quand il aurait dépassé l'équateur, droit à l'ouest. Il se souvenait de la lettre que lui avait jadis adressée un négociant catalan, Jayme Ferrer (2), qui, pour les besoins de son commerce de pierres précieuses, avait beaucoup voyagé en Orient, et était en relation avec des marchands venus du fond de l'Asie et de l'Afrique. Ce Jayme Ferrer passait pour un grand cosmographe. Le premier ministre des rois catholiques, le cardinal archevêque de Tolède, Mendoza, lui avait écrit (3) (26 août 1490) pour le prier de prêter le concours de son expérience

(1) On peut consulter sur le troisième voyage de Colomb, 1° *La relation envoyée aux rois catholiques et le journal de bord de Colomb*, résumés par Las Casas (t. II, p. 226, 229, 254, 257, 241, 3, 5, 265). — Cf. NAVARRETE, I, 391, 412. — 2° *Une lettre de Colomb adressée à la nourrice de l'infant don Juan* (NAVARRETE, I, 413, 423).— 3° *La relation de Bernaldo de Ibarra sur la découverte de la Trinité* (LAS CASAS, II, 234). — 4° *Une lettre adressée par Simone Verde à Mateo Cini de Florence* (HARRISSE, *Colomb*, II, 95-98). — 5° *Trois lettres d'Angelo Trivigiano à Malipiero* (HARRISSE, II, 119-123). — 6° *Enquête du fiscal lors du procès de* 1515 (NAVARRETE, III, document LXIX). — MARTYR, *Décade*, I, liv. IV, V, VI. — OVIEDO, *Historia general de las Indias*, liv. III, 2, 4. Tels sont les principaux documents contemporains.

(2) Lettre du 5 août 1495. Cf. NAVARRETE, II, 118-120.

(3) NAVARRETE, II, III. « Letra del gran Cardenal Despanya, archavisvo de Toledo, D. Pedro de Mendoza, feta à Mosseu Jaume Ferrer per alguns afers y en espécial per los de cosmografia ».

nautique aux prétentions soulevées par l'Espagne contre les revendications Portugaises. Ferrer avait accepté l'invitation, et on avait fort remarqué l'habileté avec laquelle il avait essayé de trancher le différend entre les deux couronnes (1). Très au courant des voyages et des théories de Colomb, il croyait comme lui au voisinage relatif de l'Asie et de l'Europe, et conseillait de chercher le continent Asiatique dans la direction de l'ouest, mais plutôt en se dirigeant vers le sud-ouest; parce que, disait-il, c'est dans les pays surchauffés par le soleil que se trouvent toujours les productions les plus précieuses (2). Ce fut avec l'espoir de rencontrer ces contrées bénies du Ciel, que lui promettait le cosmographe Catalan, que Colomb se dirigea vers l'archipel du Cap-Vert. Il y arriva seulement le 22 juin, mais n'y resta que peu de temps, car ces îles présentaient l'aspect de la stérilité, le temps était lourd et accablant, et les équipages étaient sous une mauvaise influence. Le 13 juillet, la petite escadre arrivait dans la région de l'Atlantique que les marins désignent sous le nom de région des latitudes calmes. L'air était comme embrasé, le goudron fondait, toutes les provisions, même salées, se corrompaient, le blé se desséchait comme sous l'action d'un four, et la chaleur à fond de cale était si intense que personne n'avait le courage d'y descendre pour resserrer autour des futailles d'eau et de vin les cercles qui se détachaient (3). Les voiles pendaient inertes le long des mâts, et

(1) Navarrete, p. 113.

(2) Id., p. 120. « Y digo que la vuelta del equinoccio son las cosas grandes y de precio, como son piedras finas y oro y especias, y drogaria. . La major parte de las cosas buenas vienen de region muy caliente, donde los moradores de allà son negros o loros ». Cf. Martyr, *Oceanica*, Décad. VIII, § 10 : « Qu'avons-nous besoin de productions toutes semblables aux productions vulgaires du midi de l'Europe ? Au sud ! au sud ! Quiconque cherche des richesses, ne doit pas aller vers de froides régions boréales ».

(3) Id., p. 395. « Y entre en tanto ardor y tan grande que crei que se me quemasen los navios y gente, que todo de un golpe vino à tan desordenado, que no habio persona que osasse descender debajo de cubierta a remediar la vasija y mantenimientos ».

les matelots découragés se croyaient arrivés dans ces régions maudites de la zone torride, où, d'après les croyances antiques, leurs vaisseaux allaient prendre feu. L'amiral lui-même, très souffrant de la goutte, et obligé à une surveillance incessante dans ces parages inconnus, était à bout de forces. Voyant que la chaleur devenait insupportable, il changea la direction de ses navires, et cingla au sud-ouest. Bientôt il entra dans une région meilleure. Les calmes plats furent remplacés par une brise légère, le soleil dissipa les nuages, et les matelots reprirent espoir. L'intention de l'amiral aurait été de reprendre la direction primitive au sud, mais les vaisseaux étaient endommagés, les provisions corrompues, l'eau presque épuisée. Une halte s'imposait. Comme il se croyait sous la longitude des Antilles, il porta le cap au nord pour les chercher, afin d'y prendre des rafraîchissements et de radouber ses navires. Le 31 juillet, il n'y avait plus alors qu'une seule futaille d'eau à bord de chaque vaisseau, et les inquiétudes de l'amiral augmentaient d'heure en heure, lorsqu'un simple matelot, Alonso Perez de Huelva, signala la terre. On voyait en effet trois sommets se dresser à l'horizon (1). En approchant davantage, on remarqua que ces trois sommets se touchaient par la base. Colomb avait promis de nommer Trinité la première terre qu'il découvrirait. Ces trois montagnes qui n'en formaient qu'une seule, présentaient avec son vœu un rapport mystérieux. Aussi donna-t-il à la terre entrevue le nom qu'elle a gardé jusqu'à nos jours, île de la Trinité.

Colomb s'attendait à ne rencontrer que des terres brûlées, sans arbres, sans habitants, et il voyait se dérouler une côte enchanteresse, bordée de palmiers et animée par des cabanes disséminées dans le feuillage. A la douceur du climat on se serait cru à Valence dans la belle saison de l'année (2). Il jeta

(1) NAVARRETE, I, 396. « Y vido al Poniente tres montânas juntas ».

(2) ID., 396. « Y habia casas y gente, y muy lindas tierras, atan fermosas y verdes como las huertas de Valenzia en marzo ».

l'ancre près d'un cap où les matelots purent, à leur grande joie, s'approvisionner d'eau fraîche et, comme il n'y avait pas d'ancrage sûr pour les vaisseaux, continua à longer le littoral. On apercevait alors à vingt lieues environ vers le sud une côte basse, à demi estompée par un brouillard bleuâtre. Colomb, qui la prenait encore pour une île, la nomma Isla Santo. Il ne soupçonnait pas qu'il venait d'apercevoir pour la première fois la terre ferme, objet de tous ses vœux.

La Trinité est située près de l'embouchure de l'Orénoque. Ce grand fleuve porte à l'Océan une masse d'eau si considérable qu'au moment de la marée un véritable combat s'engage entre les eaux de la mer et celles du fleuve. Avant d'avoir pu connaître ce danger, Colomb se trouva pris entre ce terrible courant et les vagues agitées. Dans la nuit du 2 au 3 août il était sur le tillac de son navire, lorsqu'il entendit comme un mugisement terrible qui s'élevait du côté du sud : « Je cherchai à pénétrer l'obscurité, écrivait-il dans son journal de bord (1), lorsque, tout à coup, je vis la mer, sous la forme d'une colline aussi haute que le navire, s'avancer lentement du sud vers les caravelles. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable. Je ne doutai point que nous ne fussions au moment d'être engloutis, et aujourd'hui encore j'éprouve à ce souvenir un saisissement douloureux. Par bonheur, le courant et le flot passèrent, se dirigeant vers l'embouchure du canal, y luttèrent longtemps, puis s'affaissèrent ». Colomb n'échappa qu'avec peine à ce canal qui lui parut si redoutable qu'il l'appela la Bouche du Dragon. Conjecturant avec justesse qu'un fleuve si important ne pouvait venir que d'un immense continent, il ne douta plus qu'il ne fut en présence de celui qu'il cherchait depuis si longtemps, et s'efforça d'en reconnaître le littoral (2).

L'amiral longeait alors la côte des provinces connues aujour-

(1) NAVARRETE, I, 398.

(2) ID., I, 408. « Porque no creo que se sepa en el mundo de rio tan grande y tan fondo ».

d'hui sous le nom de Paria et de Cumana. Ce fut à cinq lieues au sud-ouest de la pointe Pena, aux environs de la baie Pato, que les compagnons de Colomb foulèrent pour la première fois le sol américain. D'après Oviedo (1), à cause des indigènes dont on redoutait la férocité, et aussi des herbes épaisses qui bordaient la côte, le débarquement n'aurait pas eu lieu ; d'après Alonso de Hojeda (2) et Pedro de Ledesma, dans leur déposition lors du procès de 1515, le débarquement aurait été exécuté, mais Colomb malade ne quitta point son bord. Cinq témoins oculaires, lors du même procès, Andrès de Cordoba, Andrès de Corral, Bernaldo de Ibarra, Fernando de Pacheco et Juan Quintero, déposèrent dans le même sens. Ils affirmèrent que Colomb, qui avait mal aux yeux, avait envoyé son capitaine de pavillon, Pedro de Torreros, prendre possession en son nom (3). Un sixième témoin, Heran Perez, se souvenait au contraire d'avoir vu l'amiral descendre à terre. Que Colomb ait eu ou non l'honneur de mettre le premier le pied sur le continent, au moins a-t-il ordonné de débarquer, et ses hommes ont-ils exécuté ses ordres ?

A diverses reprises, les Espagnols étaient entrés en relations avec les indigènes. Ils les trouvèrent doux et hospitaliers. En général ils étaient grands, bien faits, plus blancs que les Indiens qu'on avait vus jusqu'alors. Ils portaient autour de la tête des bandes de coton. Leurs flèches étaient empennées et terminées par un os pointu. Ils portaient aussi des boucliers, arme qui n'avait pas encore été observée dans le nouveau monde. Lorsque les Espagnols eurent réussi à les apprivoiser, ils échangèrent contre les colifichets habituels les productions variées de leur pays. Ils paraissaient juger par l'odorat, et flairaient tous les objets nouveaux qu'on leur présentait. Le pays était cultivé, et, par endroits, très peuplé. Des ceps de vigne grimpaient dans

(1) OVIEDO, III, 3. « No pudieron aver lengua con los Indios ».
(2) NAVARRETE, III, 569.
(3) ID., id. « Vio el Almirante con hasta so hombres, salto en la dicha tierra de Paria ».

les arbres, et mille oiseaux aux couleurs éclatantes volaient de branche en branche. Colomb fut si ravi par l'aspect de cette contrée qu'il la nomma les Jardins. L'or était assez abondant, mais les perles surtout se rencontraient fréquemment, et les Espagnols, ravis, en ramassèrent par poignées.

Colomb aurait bien voulu continuer une exploration qui commençait si bien. Il le désirait d'autant plus qu'il voulait vérifier certaine conjecture, à tout le moins bizarre, qu'il venait de former. Les eaux douces qui tombaient en énorme quantité dans le golfe dont il parcourait alors les côtes ne pouvaient provenir que d'un fleuve continental; ce continent, dont il avait aperçu les lointains profils était sans doute cette terre, jusqu'alors inconnue des Européens, et qui, d'après les théories de Jayme Ferrer, devait renfermer les pays les plus riches du globe. C'était donc une conquête que pouvait tenter toute nation chrétienne : « Que le Seigneur, écrivait à ce propos Colomb (1), accorde de longs jours à vos Altesses, afin que vous puissiez poursuivre cette noble entreprise, qui procurera de grands avantages à la religion, beaucoup de gloire à l'Espagne, et de vives consolations à tous les chrétiens, puisque le nom de notre Sauveur se répandra dans ces contrées ». Jusqu'alors toutes ces hypothèses n'avaient rien que de légitime, mais, là où s'égare l'imagination de Colomb, c'est quand il affirme que la vraie forme de la terre est celle non d'une sphère, mais d'une poire, et qu'une des parties de cette poire était beaucoup plus élevée que l'autre et montait vers le ciel. C'était justement la partie où se trouvait le nouveau monde. C'est pour ce motif que variait l'aiguille aimantée (2), déclinant au nord-ouest à mesure que les vaisseaux commen-

(1) NAVARRETE, II, 410. « Plega a nuestro Senor de dar mucha vida y salud y descanso à Vuestras Altezas para que puedan proseguir esta tan noble empresa, en la cual me parece que recibe nuestro Senor mucho servicio, y la Espana crece de mucha grandeza, y todos los cristianos mucha consolacion y placer, porque aqui se divulgara el nombre de nuestro Senor ».

(2) Id., I, 402, 404, 407, 410.

çaient à monter dans cette partie supérieure du globe ; pour ce motif encore que l'étoile polaire semblait décrire dans les cieux un cercle plus considérable, puisqu'on la regardait de plus haut et moins obliquement. Enfin, comme il jugeait nécessaire d'appuyer ses théories sur l'Écriture Sainte, il jugeait que la sommité du monde à l'extrémité de cette partie supérieure était le Paradis terrestre (1), dont la côte de Paria formait la bordure, et où prenaient leur source les grands fleuves mêlant leurs eaux douces aux ondes salées de la mer. Certes, ces naïves conjectures nous font aujourd'hui sourire ; n'oublions pas cependant que l'amiral voyait alors en quelque sorte un nouveau monde surgir d'heure en heure à ses yeux. C'étaient des îles dont les flancs récelaient des trésors, des côtes où les perles se récoltaient par poignées, et au loin de superbes montagnes qui cachaient des royaumes encore plus opulents. Pénétré de l'idée qu'il avait été désigné par la Providence pour révéler ces nouvelles terres, tout imbu des traditions antiques et des ouvrages bibliques, quoi d'étonnant s'il a donné libre carrière à son imagination, et essayé d'expliquer les phénomènes grandioses dont il était le témoin ravi !

D'impérieuses considérations obligèrent l'amiral à abréger son voyage. Les vaisseaux étaient désemparés par cette longue et difficile navigation, les provisions de mer presque épuisées, et les équipages surmenés. Colomb lui-même était très souffrant. Il éprouvait de terribles accès de goutte, et il avait un mal d'yeux, causé par les veillées prolongées, qui le privait presque de la vue. Il ordonna donc de se diriger vers Hispaniola, mais avec l'intention bien arrêtée d'achever la reconnaissance du pays. Après avoir découvert les îles de l'Assomption et de la Conception (Tabago et Grenade), celles de Margarita et de Cubagua, où il fit une ample moisson de perles, il reconnut les côtes d'Hispaniola et jeta l'ancre sur la petite île Beata, mais à

(1) Navarrete, I, 408.

trente lieues à l'ouest de la rivière Ozema, point où il avait donné rendez-vous à son frère l'Adelantado. Le 30 août, arrivé à la hauteur de la rivière, il rencontra une caravelle, à bord de laquelle était Bartolomeo, accouru à son premier appel. Les deux frères s'aimaient tendrement. Ils comptaient l'un sur l'autre, et se complétaient pour ainsi dire l'un par l'autre. Aussi furent-ils heureux de leur réunion.

La nouvelle de l'heureux succès du voyage parvint rapidement en Europe. Nous avons déjà cité la lettre écrite à l'occasion du second voyage par Simone Verde, marchand florentin établi à Valladolid (1). Voici une seconde lettre adressée par le même Simone Verde à Mateo Cini, négociant Florentin établi a Venise. Nous la citons en entier à cause de sa rareté, et aussi parce qu'elle donne la première impression de la découverte. « Cadix 2 janvier 1498 (2). Je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici, et avant tout des sucres arrivé de la Canarie... Sont arrivés en outre les navires des Indes qui partirent d'ici avec l'amiral il y a huit mois. Ils ont mis à accomplir le voyage de retour quarante jours à dater de celui de leur départ de ce pays, et il y avait cinq caravelles. Ils ont amené environ 300 esclaves, un peu d'or et beaucoup de bois de teinture de première qualité. D'après ce qu'ils disent il y en avait d'immenses forêts. Ils ont découvert des terres nouvelles, et, d'après ce qu'ils rapportent, du côté du sud, ou plus au sud-ouest, à la Terre ferme, des habitants moins barbares que ceux qu'ils ont rencontrés jusqu'ici. Ces derniers possèdent des maisons bonnes et commodes, et beaucoup d'aliments, voire des vins blancs et rouges, mais qui ne sont pas faits avec des raisins. Ils ont même

(1) Cette lettre est conservée à la Bibliothèque Magliabechiana. Elle fait partie d'un recueil manuscrit composé dans la seconde moitié du XVIe siècle par le Vénitien Zorzi, peut-être pour préparer une nouvelle édition des *Paesi novamente ritrovati*. Elle a été publiée et traduite par HARRISSE (COLOMB, II, 95-97).

(2) On aura remarqué l'erreur de date, 1498 au lieu de 1499.

des quadrupèdes qui ne se trouvent pas dans les endroits découverts précédemment. Ils ont été très bien accueillis par les rois qui leur ont donné en cadeau ce qu'ils possédaient. Ils affirment qu'il y a beaucoup d'or mais de qualité inférieure, et qu'on y trouve en outre des perles qu'ils affirment être grosses et très belles ; mais je ne puis vous donner de plus amples renseignements sur les lieux où l'on en pêche, de quelle façon ni en quelles quantités. Le pays est très beau, d'une végétation luxuriante, très fertile et pourvu de beaucoup d'eaux douces, Les indigènes sont belliqueux. Ils se servent d'arcs et de boucliers. Ils naviguent avec de grands bateaux creusés dans un seul tronc d'arbre, et ils en ont beaucoup.

J'ai lu la copie d'une lettre que l'amiral a écrite au roi, exprimant de grandes espérances au sujet de l'entreprise Il est émerveillé de la grande quantité et de la force des eaux qu'ils ont rencontrées. Il dit que les bancs de sable sont très élevés, et qu'ils en trouvèrent de très grands aux embouchures des fleuves, de sorte que les navires ne pouvaient résister à l'abondance du courant des eaux douces. Lesdits navires ont navigué vingt lieues dans un golfe dont les eaux étaient toujours douces. Il est certain que l'amiral a montré un grand courage et du génie en découvrant l'autre monde, opposé au nôtre, au prix de tant de fatigues et d'effets, et qu'il a vu la variation de l'aiguille aimantée en dépassant l'équateur. Quant à moi je n'aurais jamais cru qu'il put y avoir d'autres êtres humains, étant persuadé qu'il y avait de l'eau partout, et nulle terre à découvrir (1). Il s'en suivra qu'on sera parfaitement renseigné sur tout celà, et je vous manderai entièrement ce qu'on apprendra à ce sujet ».

Pendant l'absence de Colomb, de graves désordres avaient éclaté à Hispaniola. L'adelantado avait vainement essayé de rappeler les Espagnols au sentiment de leurs devoirs. Malgré

(1) « Che mai lo hasei creduto che si potese habitare gli homini che stimavo fussi tuta aqua et non terra di giorno andrano scoprendo ».

son énergie et sa capacité, il n'avait pas triomphé du mauvais vouloir des colons. Quelques-uns d'entre eux étaient même entrés en révolte ouverte, entre autres un certain Roldan, qui, tiré de la misère et de l'obscurité par l'amiral, et nommé par lui alcade major ou grand-juge d'Hispaniola, l'avait récompensé de ses bontés en conspirant contre son autorité. En outre, les indigènes, exaspérés par les mauvais traitements, étaient entrés en campagne. L'un d'entre eux, le cacique Guarionex, avait même lutté avec l'énergie du désespoir. Excès des Espagnols, guerres avec les indigènes, maladies, famines, découragement, tel était le résumé du rapport que Bartolomeo fut obligé de présenter à son frère. A peine arrivé à Isabella, l'amiral fit une proclamation pour approuver la conduite de son frère. Les rebelles ne tinrent aucun compte de ce manifeste. Le 12 septembre, Colomb fit savoir que cinq vaisseaux allaient partir pour l'Espagne et que tous ceux qui voudraient quitter la colonie seraient libres de profiter de cette occasion pour retourner en Europe (1). Ces navires mirent à la voile le 18 octobre, mais sans emmener les révoltés. Ils portaient une lettre adressée par l'amiral au roi et à la reine, pour leur exposer ses griefs et ses découvertes. Ses ennemis, de leur côté, n'avaient rien négligé pour le desservir, en sorte qu'au moment même où l'amiral aurait eu grand besoin de se sentir soutenu par l'autorité royale, sa conduite était exposée sous le jour le plus faux, ses intentions travesties, défigurées même. Il croyait mériter des éloges et des récompenses, il les méritait ; mais il n'allait, pour fruit de ses efforts, recueillir que la digrâce et d'indignes traitements.

Fort de sa conscience et résolu à travailler pour le bien général, Colomb, laissant à ses ennemis le champ libre en Europe, s'occupa tout d'abord de rétablir l'ordre à Hispaniola. De longues et pénibles négociations s'engagèrent avec les

(1) Voir Martyr, *Décades*, I, vi. — Las Casas, I, 171. — Herrera, Déc. I, liv. iii, § 89.

rebelles. L'amiral, qui songeait à poursuivre ses découvertes et voulait avoir la libre disposition de toutes ses ressources, penchait vers les mesures de douceur. Une première fois, et malgré les prétentions exagérées des rebelles et leur mutinerie déclarée, il leur accorda une amnistie pleine et entière (1) (21 novembre 1498), à condition qu'ils rentreraient en Espagne; mais Roldan et ses affiliés avaient appris que leurs insinuations calomnieuses avaient trouvé de l'écho à la cour d'Espagne; aussi déclarèrent-ils qu'ils ne voulaient plus quitter Hispaniola. Ils imposèrent à Colomb une véritable capitulation, par laquelle l'amiral, reconnaissant le bien fondé de leurs réclamations, non seulement consentait à les garder auprès de lui, mais encore les réintégrait dans toutes leurs dignités. On se demande comment un homme, aussi énergiquement trempé que l'amiral, a pu se résoudre à signer un pareil acte, mais il était entouré de périls, soupçonné et presque abandonné par le gouvernement qui aurait dû le soutenir; ses propres soldats commençaient à se mutiner; il sentait en quelque sorte le terrain se dérober sous ses pas. Il céda donc et se résigna, espérant trouver avec le temps l'occasion de démontrer à ses maîtres qu'il n'avait obéi qu'à l'impérieuse nécessité de ne pas compromettre des résultats péniblement acquis.

Ces concessions inopportunes augmentèrent l'audace des mécontents. Deux d'entre eux, Fernando de Guevarra et Adrien de Moxica, sous prétexte de sévérités déplacées, mais en réalité parce qu'ils voulaient continuer la vie de débauche et de licence à laquelle ils ne s'étaient que trop habitués, formèrent le projet de se débarrasser même par l'assassinat de l'amiral et de ses principaux officiers. Averti par un transfuge, Colomb fit aussitôt saisir les chefs de la conspiration, et les emmena prisonniers au

(1) Voir NAVARRETE, III, 511 (20 octobre). « Carta del Almirante a Francisco Roldan, persuadiendole à que desisto de la rebelion de que era cabezo. — ID., III, 511 (26 octobre). Salvo conducto dado por el Almirante al Roldan y à los demas que fuesen à presentarsele en Santo Domingo ».

fort de la Conception. Il était urgent de faire un exemple qui frappât de terreur les factieux. Moxica fut condamné à être pendu au faîte de la forteresse. Aussi lâche devant la mort qu'il s'était montré arrogant dans la prospérité, Moxica prolongeait sa confession, espérant toujours qu'il obtiendrait sa grâce. Colomb, dégoûté par ces détails, le fit précipiter du haut des remparts. Au même moment Bartolomeo parcourait l'île, s'emparait de Guevara et des autres conjurés, et les envoyait à Saint-Domingue. L'ordre fut promptement rétabli et les Indiens, rassurés par cette fermeté, se rapprochèrent des Espagnols. Tout faisait espérer une prospérité durable, puisqu'elle était établie sur des bases solides.

Colomb n'avait pas été sans inquiétude pendant cette période de troubles. Ses nuits même n'étaient pas tranquilles et parfois il était comme assailli par des visions. Une fois pourtant (1) il crut entendre une voix qui lui disait : « Lève-toi, homme de peu de foi ! ne crains rien, ne te laisse pas abattre. Je prendrai soin de toi. Les sept années du terme d'or ne sont pas expirées, et, en cela, comme en toute autre chose, je prendrai soin de toi ». Le même jour il apprenait qu'on venait de découvrir de nouvelles mines d'or. Il crut, plus que jamais, à l'intervention directe de la Providence en sa faveur, et se sentit rassuré. Ses illusions ne devaient pas être longues. Il se croyait au comble de la fortune : il allait être misérablement dépouillé de tous ses honneurs et frappé de la plus injuste des disgrâces.

Les ennemis de l'amiral avaient en effet profité de sa longue absence pour le perdre dans l'esprit des souverains Espagnols. Ils parvinrent à exciter les soupçons de Ferdinand en lui représentant que Colomb n'était qu'un étranger et que tout dans sa conduite semblait indiquer qu'il voulait dans les pays découverts

(1) Lettre à la nourrice de l'infant don Juan, NAVARRETE, I, 422 : « Esfuerza, no desmayes ni temas : yo proveeré en todo ; los siete ânos del termino del oro no son pasados, y en ello y en lo otro te daré remedio ». — Cf. FERNAND COLOMB, ouv. cité, § 84.

se tailler un royaume indépendant, ou transmettre ses droits à un autre souverain. Ils firent également appel à son avarice en lui faisant remarquer que les expéditions de Colomb épuisaient le trésor au lieu de l'enrichir. Un jour, une cinquantaine de vagabonds, anciens complices de Roldan, se présentèrent à Grenade, et, sous les fenêtres de Leurs Majestés, s'emportèrent en invectives et contre Colomb qui les avait trompés et contre les souverains qui les abandonnaient. Les deux fils de Colomb (1), pages au service de la reine, étant venus à passer, ils les accablèrent d'injures. Ils réussirent également à exciter contre lui la sensibilité et la dignité d'Isabelle en faisant ressortir la persistance avec laquelle l'amiral conseillait la réduction des Indiens à l'esclavage. De fait Colomb s'était toujours montré assez rude à l'égard des indigènes. Il avait à diverses reprises envoyé en Espagne comme captifs de guerre tous les Indiens révoltés, et il avait trop facilement accordé à ses compagnons la permission de les prendre et de les vendre. La reine qui avait pris les Indiens sous sa protection spéciale avait été froissée par ces procédés autoritaires. « De quel droit, s'était-elle écriée, l'amiral dispose-t-il ainsi de mes vassaux ! » Elle fit plus : Elle ordonna que tous les Indiens fussent rendus à leur patrie, et, pour mieux marquer combien elle répugnait à ces attentats de lèse-humanité, elle donna à la mesure un effet rétroactif. Par une fâcheuse coïncidence, au même moment Colomb conseillait à la cour des mesures de rigueur contre les Indiens, et il considérait comme important pour l'avenir de la colonie leur maintien dans l'esclavage. Cette lettre indigna la reine qui, dès lors, ne s'opposa plus à l'envoi d'un commissaire enquêteur au Nouveau-Monde.

Colomb avait été assez imprudent pour provoquer lui-même cette mesure. Il avait demandé l'envoi d'un arbitre impartial pour régler tous les différends qui s'étaient élevés entre lui et

(1) Fernand Colomb, ouv. cité, § 54.

Roldan. Ferdinand et Isabelle le prirent au mot et investirent de pouvoirs extraordinaires Francisco de Bobadilla, officier de la marine d'Aragon, commandeur de l'ordre de Calatrava, homme qui passait pour plein d'honneur et de religion (1), mais violent et ambitieux. Il semble que les intentions des souverains aient varié au sujet de cette mission. Il existe en effet quatre lettres royales écrites à des dates différentes, et qui paraissent contradictoires. La première, du 21 mars 1499 (2), est dirigée contre les rebelles. Elle autorise Bobadilla à se concerter avec Colomb pour les punir de leur mutinerie. La seconde, du 21 mai 1499 (3), n'est pas adressée à Colomb, mais à tous les fonctionnaires et habitants de la colonie, pour leur annoncer la nomination de Bobadilla comme gouverneur général avec la juridiction civile et criminelle la plus étendue. Elle contient une clause fort importante en vertu de laquelle le commandeur est autorisé à faire passer en Espagne toute personne dont la présence dans l'île lui paraîtra préjudiciable aux intérêts de la colonie. Une troisième missive (4), de la même date, enjoint à Colomb et à son frère, sous peine de graves punitions, de remettre à Bobadilla tout ce qui appartenait au roi. Un quatrième document, du 26 mai (5), est une lettre de

(1) OVIEDO, III, 6 : « Acordaron de enviar por gobernador desta isla a un caballero, antiguo criado de la casa real, hombre muy honesto y religioso, llamado Francisco de Bobadilla ».

(2) NAVARRETE, II, 262. « Comision al comendador Francisco de Bobadilla, para averiguar qué personas se habian levantado contra la justicia en la isla Espànola, y proveder contra ellas segun derecho ».

(3) ID., II, 263. « Es nuestra merced que si el dicho comendador entendiere ser cumplidero a nuestro servicio è ejecucion de la nuestra justicia que cualesquier caballeros o otras personas de los que agora estan, é de aqui adelante estuvieren eu las dichas islas y tierra firme, salgan dellas, y que se vengan y presentan ante nos, que lo el pueda mandar de nuestra parte é los faga dellas salir ».

(4) ID., II, 266. « Provision mandando que se entreguen al comendador las fortalezas, casas, navios, armas, pertrechos, mantenimientos, caballos, ganados, y otras cosas de sus Altezas en las Indias en la forma que se expresa ».

(5) ID., 267. « Nos habemos mandado al comendador Francisco de Bobadilla, llevador desta, que vos hable de nuestra parte algunas cosas que él dira ».

créance ordonnant à l'amiral d'ajouter foi et d'obéir en toutes choses à Bobadilla. Il est probable que la seconde et la troisième de ces lettres n'étaient que conditionnelles. Le commandeur ne devait les produire qu'en cas de résistance ; ce n'en était pas moins un coup droit porté à Colomb, et il était évident que l'envoyé extraordinaire de la couronne, endoctriné par les ennemis de l'amiral, n'attendrait qu'une occasion, ou plutôt qu'un prétexte pour user de l'autorité qui lui avait été déléguée.

Tout était calmé à Hispaniola lorsque, dans la matinée du 23 août, furent signalées deux caravelles (1). Elles portaient Bobadilla, avec quelques soldats de renfort, des moines, et un grand nombre d'Indiens qu'on rapatriait. Colomb était alors à la Conception. Bartolomeo poursuivait les derniers rebelles, et Diego, le dernier frère de l'amiral, se trouvait seul dans la capitale. Bobadilla agit tout de suite en maître. Il s'empara de la forteresse, s'installa dans la maison même de l'amiral, prenant pour lui tout ce qu'il trouvait à sa convenance, se fit remettre les prisonniers, répondit aux timides protestations de Diego Colomb par de brutales menaces, et, considérant comme déjà jugé le procès qu'il n'était pourtant chargé que d'instruire, annonça qu'il allait renvoyer l'amiral enchaîné en Espagne, et que ni lui ni aucun de sa race ne remettraient jamais le pied dans l'île. Prévenu de ces rodomontades, Colomb ne crut pas d'abord à la réalité des pouvoirs dont se prétendait investi Bobadilla ; mais lorsqu'on lui eut communiqué le blanc-seing du 26 mai, assuré que telle était la volonté des souverains, il partit seul et sans escorte pour Saint-Domingue et se rendit aussitôt auprès du Commandeur. Ce dernier, qui s'était imaginé que Colomb lui résisterait, avait déjà fait mettre aux fers son frère Diego, et s'apprêtait à une défense vigoureuse. Au lieu d'être désarmé par la grandeur d'âme et la modération de

(1) Tous les détails relatifs à l'affaire Bobadilla se trouvent dans les historiens cités plus haut, et particulièrement dans la lettre de Colomb à la nourrice de l'infant don Juan

l'amiral, sans se donner la peine de l'accuser, sans même lui permettre de se défendre, il le fit enchaîner et jeter dans la forteresse. Pour comble d'ignominie, ce fut un de ses propres domestiques « un cuisinier (1) impudent et éhonté qui riva les fers de son maître avec autant de promptitude et de gaieté que s'il lui eût servi quelque viande savoureuse. Ce misérable se nommait Espinosa ». Quelques jours après, Bartolomeo subissait le même sort. Ce fut alors contre les trois frères un déchaînement inouï de calomnies et d'injures. Tous les bandits, tous les déclassés qui avaient eu à se plaindre des mesures d'ordre prises contre eux, comprenant que Bobadilla avait besoin d'eux pour justifier sa propre conduite, inventèrent contre Colomb les accusations les plus extraordinaires. Abus d'autorité, tyrannie, vengeances cruelles, assassinats et vols, tous les griefs s'accumulèrent sur sa tête. On lui reprocha même de s'être opposé à la conversion des Indiens, et d'avoir essayé de se soustraire à l'autorité des souverains Espagnols. Bobadilla accueillait avec empressement toutes ces inculpations, et, quand il crut avoir amassé des dépositions suffisantes pour assurer la condamnation de ses prisonniers, il annonça qu'il allait les envoyer en Espagne pour y être jugés. Ce fut un moment de triomphe pour les ennemis de l'amiral. Dans leur joie exubérante, ils allaient sonner du cor sous les murailles de la forteresse où il était enfermé, et se répandaient en menaces dont l'écho parvenait jusqu'aux oreilles de l'infortuné prisonnier. Colomb se crut même un instant menacé de perdre la vie. Voyant entrer dans son cachot Alonso de Villejo, chargé de l'accompagner en Espagne, il pensa que c'était pour le conduire à l'échafaud. Apprenant qu'il ne s'agissait que de s'embarquer, il se sentit renaître à la vie, car il savait que sa justification serait facile.

Bobadilla avait ordonné de tenir enchaînés les trois frères. Il ajouta même la cruauté à l'insulte, en les faisant monter sur

(1) Las Casas, I, 108.

différents vaisseaux, les privant ainsi de la consolation de leur amitié mutuelle. Alonso de Villejo, le capitaine du navire sur lequel était Colomb, était un parent de l'évêque Fonseca, et un ami de Bobadilla, mais il eut honte de l'indigne traitement qu'on faisait subir à l'amiral, et, une fois en mer, voulut lui enlever ces fers odieux. Colomb s'y refusa. Il déclara qu'il les porterait jusqu'à ce que le roi et la reine lui eussent ordonné de les déposer, et qu'il les conserverait comme un témoignage de la récompense accordée à ses services. « Ces fers, écrivait plus tard Fernand Colomb (1), je les vis depuis suspendus dans le cabinet de mon père et il ordonna qu'à sa mort ils fussent suspendus avec lui dans son cercueil ». Pourtant nous avons peine à croire à cette singulière vengeance. Que Colomb ait gardé la rancœur de sa captivité, rien de plus vraisemblable, mais qu'il ait toujours transporté à sa suite un objet aussi encombrant que ces chaînes, et surtout que les Franciscains, dans le couvent desquels il fut plus tard enterré, se soient prêtés à un acte aussi injurieux pour le roi d'Aragon, nous ne le pensons pas.

Aussi bien, dans cette triste affaire rien ne peut justifier les souverains Espagnols. Sans doute Bobadilla a outrepassé ses pouvoirs, ou, pour être plus exact, il a eu le grave tort de bouleverser et de confondre ses instructions, et de condamner avant d'avoir jugé, mais, si l'agent fut méprisable, le souverain fut bien coupable. Certes, si le commandeur n'avait pas été sûr de ne pas déplaire à Ferdinand, il n'aurait pas agi avec cette brutale précipitation. D'ailleurs, même en admettant que Colomb ait eu des torts, ses services ne devaient-ils pas être récompensés et ses droits respectés ! Les théories antiques sur la Némésis sont-elles donc fondées, et faut-il que les grands hommes soient en quelque sorte punis de s'être élevés au dessus de l'humanité par les mauvais traitements dont presque toujours ils sont abreuvés par leurs contemporains ?

(1) Fernand Colomb, § 86.

TABVLA TNOVE

ANGLIE PARS

ISPANIE PARS

ISABELL

AFRICE · SIVE ETHIOPIE PARS

Caput viridum

Hec terra cum adiacentib⁹ insulis inu
ianuensem ex mandato Regis Castello

Quelibet hax diui
sionū ɔtinet Mil· Ital· 10·

TABUL.

CHAPITRE VII

VOYAGES D'HOJEDA, NINO, PINZON, LEPE, BASTIDAS, LA COSA. — SECOND VOYAGE DE VESPUCCI.

Lorsqu'on apprit en Espagne que Colomb arrivait enchaîné comme un vil criminel, la surprise et l'indignation furent grandes. Entre le triomphe de Barcelone et cette cruelle humiliation, le contraste était trop saisissant. D'ailleurs les prétendus griefs allégués contre lui étaient trop vagues pour justifier ce barbare traitement. La nourrice de l'infant don Juan, Juana de la Torre, à qui l'amiral, pendant la traversée, avait écrit une longue lettre non pas de justification mais plutôt de protestation (1), ne s'était pas privée de montrer cette lettre à tous ses amis. La reine en avait pris connaissance, et ce n'est pas sans peine qu'elle y avait lu les lignes suivantes : « Telle est la mauvaise réputation qu'on m'a faite que, si je venais à fonder des hôpitaux et des églises, on les appellerait des cavernes de voleurs »(2). Elle avait également compris l'injustice de ces procédés en écoutant la fière revendication de l'amiral : « La cause de tout le mal c'est que la personne envoyée pour faire une enquête sur ma conduite savait que, si les chefs d'accusation qu'elle pouvait recueillir semblaient sérieux, elle serait renommée à ma place » ; et, comme elle avait le cœur haut placé, elle n'avait

(1) NAVARRETE, I, 413-423.

(2) « Porque mi fama es tal que aunque yo faga iglesias y hospitales siempre seran dichas espeluncas para latrones ».

pu s'empêcher d'applaudir à ces fières paroles (1) : « Si j'ai commis des fautes, elles ne proviennent point d'intentions coupables, et je pense que leurs majestés m'en croiront sur ce point. Je les ai toujours vues pleines de clémence envers ceux qui les avaient desservies volontairement. Je suis convaincu qu'elles ne seront pas moins indulgentes pour moi qui n'ai failli que par ignorance ou par compassion, comme elles en seront convaincues plus tard, et j'espère qu'elles prendront en considération mes grands services, dont les avantages deviennent de jour en jour plus sensibles ». Ces nouvelles étaient confirmées par une lettre du capitaine Alonso de Villejo qui ne démentait pas la noble conduite qu'il avait tenue vis-à-vis de son prisonnier et par un rapport de l'alcade de Cadix. Informés de tout ce qui s'était passé, et entraînés par l'opinion générale (2), Ferdinand et Isabelle ordonnèrent aussitôt de remettre en liberté les trois frères, et adressèrent à Colomb une lettre affectueuse pour l'inviter à se rendre à la cour. Ils lui firent même donner une somme relativement considérable, deux mille ducats, pour l'aider à soutenir son rang.

L'entrevue eut lieu le 17 décembre. L'amiral se présenta devant les souverains d'Espagne en grand costume et avec une suite nombreuse. Isabelle en le voyant ne put contenir son émotion et ses regrets. Lui-même éclatant en sanglots se jeta à genoux devant elle, mais elle se hâta de le relever. Il ne fut pas réduit à se défendre. Il ne fut question ni de l'enquête rédigée par Bobadilla ni des documents qui l'accompagnaient. La brutalité dont il avait été la victime le relevait à tous les yeux.

(1) Navarrete, I, p. 422. « Yoséque mis yerros non han sidocon fin de facer mal, y creo que sus Altezas lo créen asi como yo lo digo ; y sé y veo que usan de misericordia con quien maliciosamente los desirve. Yo creo y tengo por muy cierto que muy major y mas piedad haran commigo que cai en ello con inocenzia y forzosamente, como sabran despues por entero, y el cual soy su fechura, y miraran à mis servicios y cognosceran de cada dia que son muy aventajados ».

(2) Oviedo, III, 6.

Il était désormais l'offensé, et c'était à lui à demander réparation.

Cette réparation, il ne l'obtint jamais. La reine et le roi avaient d'abord paru disposés à tout lui accorder, mais on eut dit qu'ils nourrissaient contre lui cette misérable jalousie d'autorité, qui les avait déjà portés à revêtir Bobadilla de la dignité de gouverneur. Sans doute ils destituèrent sur le champ ce malencontreux serviteur, mais, au lieu de le remplacer par Colomb et de rendre à ce dernier titres et dignités, ils nommèrent gouverneur d'Hispaniola (3 septembre 1501) Nicolas Ovando (1). C'était un nouveau déni de justice qui porta un coup sensible à l'amiral. Ce ne devait pas être le dernier ! Il est vrai qu'Ovando devait examiner tous les comptes de l'amiral, et s'assurer des dommages qu'il avait soufferts par sa captivité, par la suspension de ses privilèges et la confiscation de ce qui lui appartenait. Il devait aussi lui payer exactement les arrérages de ses revenus (2). Colomb aurait préféré à cette garantie de ses intérêts matériels l'assurance d'être réintégré dans ses titres et dignités ; mais il n'avait pas l'embarras du choix. Aussi bien d'autres déceptions lui étaient encore réservées !

Depuis 1492, les voyages de découvertes s'étaient multipliés. C'était, entre l'Espagne et le Portugal, comme une rivalité de zèle et d'ardeur. Les régions qu'on entrevoyait étaient immenses par leur étendue, et d'une richesse presque fantastique. Aussi les souverains Espagnols, et surtout Ferdinand, se repentirent-ils d'avoir accordé tant de pouvoir et de si brillants privilèges à un étranger. Le roi fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle et, sous différents prétextes également frivoles et injustes, ils

(1) Navarrete, II, 284 Titulo de gobernador de las Indias a Frey Nicolas de Ovando, comendador de Lares.

(2) Id., II, 310 (28 septembre 1501). Lettre royale à Ovando. — Cf. Autre lettre du 27 septembre 1501 à Ximenes de Bribiesca (Navarrete, II, 309), et cédule du 27 sept. 1501 (Navarrete, II, 305) : Sobre la orden que se debia observar as las cosas de la Hacienda tocantes à D. Cristobal Colon, deque se apodero el comendador Bobadilla.

éludèrent l'exécution du traité de Santa-Fé. Malgré les droits légitimes et reconnus de Colomb, ils permirent à une foule d'aventuriers d'aller chercher fortune au nouveau monde. C'est alors qu'Alonso de Hojeda, Pedro Nino, Vincent Pinzon, Diego Lepe, Juan de la Cosa, Rodrigo Bastidas et tant d'autres, s'élancèrent à de brillantes expéditions, pendant que celui qui leur avait ouvert la route, restait dans une inaction forcée. De ces expéditions au nouveau monde, les unes réussirent, les autres furent marquées par de dramatiques aventures, toutes sont intéressantes, car elles nous conduisent dans des terres vierges, au milieu de peuples inconnus, et les rudes compagnons qui les entreprirent les ont racontées avec une verve extraordinaire. Certes, nous croyons avoir prouvé que nous rendions à Colomb la justice qui lui est due, mais nous aurions mauvaise grâce, dans cette histoire de la découverte de l'Amérique, à passer sous silence les contemporains, ou, si l'on préfère, les rivaux de gloire de Colomb. Eux aussi furent braves et persévérants, eux aussi augmentèrent le patrimoine commun et contribuèrent à élever le noble édifice de la grandeur Castillane. Essayons au moins de résumer les expéditions et les découvertes des principaux d'entre eux.

Parmi ceux que la postérité désigne sous le nom général de descubridores, les découvreurs, Alonso de Hojeda occupe le premier rang (1). C'est un véritable héros de roman, un chevalier errant toujours en quête d'aventures extraordinaires, et passant sans transition de l'extrême fortune à l'extrême misère. Il était né à Cuença dans la Nouvelle Castille. Page ou écuyer du duc de Medina Cœli, un des protecteurs de Colomb, il fit ses premières armes contre les Maures et se signala par des traits de folle bravoure. Petit de taille, mais grand de cœur, d'une adresse singulière à tous les exercices du corps, cavalier

(1) Sur Alonso de Hojeda on peut consulter NAVARRETE, III, 163-176. PIZARRO, *Varones illustres*, § 8, et tous les historiens de la découverte.

incomparable et fantassin endurci, toujours le premier au feu et le dernier à la retraite, il jouait avec le danger pour ainsi dire, mais, servi par une heureuse chance, sortait sans encombre des situations les plus périlleuses, et toujours à son honneur. Généreux et prodigue, prompt à s'enflammer et plus prompt encore à pardonner, on peut le considérer comme le type le plus accompli du gentilhomme Castillan de la fin du xve siècle, plein d'ardeur et de confiance, tout prêt aux actions les plus téméraires comme aux dévouements les plus inattendus, et, avec cela, d'une religion ou plutôt d'une dévotion mystique, et persuadé qu'il ne tue, qu'il ne vole, qu'il ne massacre que pour la plus grande gloire de sa patrie et de l'Eglise.

Hojeda n'avait que vingt et un ans lorsqu'il suivit Colomb dans son second voyage. A chaque descente il se fit remarquer par sa hardiesse. Ainsi, à la Guadeloupe, il cherche pendant plusieurs jours, à travers des savanes inconnues, le capitaine Diego de Marques et huit de ses compagnons. A Hispaniola, Colomb lui confie la mission de parcourir l'île dans toute sa longueur, afin d'y trouver les cités populeuses qui existaient peut-être derrière les hautes montagnes. Hojeda part avec une quinzaine de cavaliers, et, après six jours de marche vers le sud, arrive à Cibao, puis retourne à Isabella emportant assez d'or pour encourager ses compagnons « que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir ». En avril 1494, il châtie divers caciques, qui avaient commis des hostilités contre les Espagnols. Plus tard il repousse les attaques du cacique de Maguana, Caonabo. Assiégé par dix mille indigènes dans la forteresse improvisée de Saint-Thomas, non seulement il ne se laisse pas entamer, mais encore inspire à son adversaire un tel respect, que ce dernier consent à le suivre à Isabella, et se laisse même enchaîner par lui et conduire à Colomb. Hojeda bat ensuite les frères de Caonabo, qui font des efforts désespérés pour obtenir la délivrance de leur cacique. C'est encore lui qui plus tard, en mars 1495, décide de la ba-

taille de la Vega où fut brisée la confédération Caraïbe. Hojeda en un mot était devenu l'homme d'exécution, et en quelque sorte le bras droit de l'amiral. Il est fâcheux pour l'un et pour l'autre que ce bon accord n'ait pas duré, et que des motifs d'un ordre tout intime, sans doute de misérables froissements d'amour-propre, aient amené une rupture complète entre l'amiral et son lieutenant. Ces deux hommes se complétaient. L'un exécutait ce que l'autre avait projeté ; l'amiral modérait l'exubérance du soldat, et ce dernier ajoutait aux entreprises du premier ce qui leur manquait peut-être de flamme et de passion.

De retour en Espagne, Hojeda fut aussitôt circonvenu par les ennemis de l'Amiral, et eut le tort de les écouter sans comprendre qu'il allait devenir entre leurs mains un instrument de vengeance. Le dominicain Hojeda, son parent, et Juan de Fonseca, l'évêque de Badajoz, lui conseillèrent de naviguer à son propre compte. Le second lui communiqua même la correspondance et les cartes de Colomb. C'était un acte indélicat, mais dont tout l'odieux doit retomber sur l'évêque de Badajoz, car non seulement Hojeda n'avait pas sollicité cette communication, mais encore, quelques années plus tard, lorsqu'on l'interrogea sur ses découvertes, il n'hésita pas à reconnaître qu'il en était redevable à Colomb. Profitant des hésitations ou plutôt des mauvaises dispositions du roi Ferdinand à l'égard de l'amiral, Hojeda proposa de continuer à son profit l'œuvre de la découverte. Par un arrêté en date du 10 avril 1495 (1), et malgré les stipulations du traité de Santa-Fé, Ferdinand et Isabelle avaient déjà accordé à tous leurs sujets, moyennant certaines conditions déterminées, l'autorisation d'aller s'établir dans les îles récemment découvertes. Cet acte, malgré les légitimes représentations de Colomb, n'avait pas été encore rapporté. En vertu de cette autorisation, dont les termes très vagues laissaient

1) NAVARRETE, II, 186-189.

le champ libre à de nombreuses interprétations. Fonseca accorda à son protégé une commission spéciale pour aller à la découverte. On ne lui interdisait que les territoires portugais, et les pays reconnus avant 1495, c'est-à-dire qu'on ouvrait à son active ambition un champ pour ainsi dire indéfini. Il était en outre stipulé qu'un quart et un cinquième des produits seraient réservés à la couronne.

Alonso de Hojeda était pauvre ; il ne pouvait par conséquent faire les frais de l'expédition projetée, mais telle était la confiance qu'il inspirait, tel était le renom de ses exploits, telle était également la fièvre d'enthousiasme qui poussait alors vers les entreprises maritimes non seulement les aventuriers et les négociants, mais encore toutes les classes de la société, qu'il eut bientôt trouvé des bailleurs de fonds. Pour recruter ses équipages, il n'eut pour ainsi dire que l'embarras du choix. Quatre navires furent promptement équipés à Port Sainte-Marie et les officiers n'attendirent plus que le signal du départ. Trois d'entre eux doivent être signalés : Amerigo Vespucci qui, mis en goût par son premier voyage, avait sollicité la faveur de faire partie d'une nouvelle expédition de découvertes, et qui d'ailleurs commençait à avoir une réputation de cosmographe et de cartographe ; Bartolomeo Roldan, qui venait de faire avec Colomb le voyage de Paria et dont l'expérience toute pratique devait être d'un grand secours aux voyageurs ; enfin Juan de la Cosa, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage; marin consommé, mais qui, dans son naïf orgueil, n'hésitait pas à se comparer, peut-être même à se mettre au-dessus de l'amiral (1). Ses contemporains, d'ailleurs, l'avaient en haute

(1) Pierre Martyr, *Décades*, II, x. « Prœterea Castellanorum omnium, quotquot sibi sentire, quid sit metiri terras et littora, persuadent, suam quisque navigatoriam depinxit membranam. Ex omnibus commendatiores servant quas Joannes de la Cossa, Fogedæ comes, ediderat ; et gubernator alius navium, nomine Andreas Morales, quum ad majorem earum rerum experientiam, tum etiam quia Cosmographiæ navalis peritiores haberentur quam cœteri ».

estime. « Ceux des Espagnols, écrit un contemporain, qui se croyaient les connaissances nécessaires pour le mesurage des terres et des mers, traçaient sur parchemin des cartes de tout ce qui concernait ces navigations, mais celles qu'on estimait le plus étaient celles de Juan de la Cosa, compagnon d'Hojeda, et d'un autre pilote nommé André Morales, tant à cause de la grande expérience qu'ils avaient tous deux que parce qu'on les regardait comme les plus habiles dans cette partie de la cosmographie qui apprend à décrire et à mesurer la mer ». Certes, avec de tels lieutenants, Hojeda pouvait tout oser, et il osa beaucoup.

Les Espagnols partirent du port Sainte-Marie le 20 mai 1499. Ils se dirigèrent vers les îles du Cap Vert, mais en passant près des Canaries. A l'île de Fuogo, ils se ravitaillèrent de bois et d'eau et prirent ensuite la direction du sud-ouest. C'était à peu près le chemin qu'avait d'abord suivi Colomb dans son troisième voyage. En dix-neuf jours, ou en vingt-quatre jours, d'après une autre version, ils arrivèrent à une terre inconnue qu'ils prirent pour un continent, et qui était en effet un continent. « Rien de plus humide que ce pays (1). De grands fleuves le sillonnent. La végétation est luxuriante, les arbres fort élevés; nous n'y avons trouvé aucun habitant. Nous avons pris la résolution de nous arrêter, et, après avoir jeté l'ancre, nous avons envoyé nos chaloupes à terre afin d'y aborder. En cherchant un port sur la côte, et en longeant de près le rivage, nous avons remarqué que les cours d'eau y étaient si nombreux et si abondants, qu'il n'y avait pour ainsi dire aucun endroit qui ne regorgeât d'humidité ». A quel endroit de la côte Brésilienne

(1) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes* : « Eamdem terram in aquis ommino submersam, nec non magnis fluminibus perfusam esse invenimus, quæ et quidem semet plurimum viridem et proceras altissimasque arbores habentem monstrabat, unde neminem in illa terra esse tunc percepimus ...... Porro nos aditum in illam quœrentes, et circum eam sæpius gyrantes ipsam sic fluminum undis ubique perfusam invenimus, ut nusquam locus esset, qui maximis aquis non immadesceret ».

venaient d'aborder les Espagnols, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Peut-être se trouvaient-ils sur cette partie du littoral que bordent encore d'énormes forêts de palétuviers, à l'ouest de la province brésilienne de Rio grande del Norte.

Suivant leur coutume, les Espagnols longèrent la côte cherchant un port et essayant d'entrer en relations avec les indigènes, car, à divers indices, ils avaient reconnu que le pays était très peuplé ; mais « tous nos efforts échouèrent, car, dans ces parages, le flux de la marée porte du sud-est au nord-ouest, et soulève les flots avec tant de force qu'on ne peut tenir la mer dans ces conditions (1) ». En effet, sur toute cette partie du littoral Brésilien, pendant les mois de juin et de juillet, les vents soufflent de l'est-sud-est et les courants équatoriaux poussent avec violence vers l'ouest-nord-ouest. Aussi les navires venant de l'est doublent-ils difficilement le cap Saint-Roch. Rebutés par la constance du mauvais temps, les Espagnols prirent alors la direction du nord-ouest, toujours en suivant la côte, et s'arrêtèrent à un port dont le débouquement était protégé par une fort belle île et un golfe magnifique (2). On a cru retrouver ce port à l'embouchure de l'Amazone. Ne serait-ce pas plutôt celui de Cayenne, qui répond de tout point à la description de Vespucci ? Ce fut là que pour la première fois ils réussirent à mettre la main sur les indigènes, mais il fallut les poursuivre pendant toute une journée, et encore ne cédèrent-ils qu'à la violence. C'étaient des anthropophages, fort grossiers, et qui semblaient n'avoir jamais vu d'Européens.

Quatre-vingts lieues plus au nord, les Espagnols firent une nouvelle halte. Ils longeaient alors la côte des Guyanes. Les

(1) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes*. « Qui labor omnis inanis exstitit, quum siquidem illo in latere maris fluxum, qui a Serocco ad Magistralem abibat, sic violentum comperimus, ut idem mare se navigabile non præberet ».

(2) Id. « Tandem portui uni applicavimus, qui bellissimam insulam bellissimumque sinum quemdam in ejus ingressu tenebat ».

indigènes étaient plus hospitaliers que les précédents. Ils échangeaient volontiers contre des babioles Européennes leurs perles, leur or et leurs boissons fermentées. Plus loin et toujours en suivant le rivage, ils furent au contraire repoussés par les indigènes. « Toutes les fois que nous avons essayé de descendre à terre, ils se sont opposés à notre débarquement, et, quand ils n'étaient pas les plus forts, ils se sauvaient dans leurs forêts et ne nous attendaient pas. Quand nous eûmes reconnu leur sauvagerie, nous nous retirâmes (1) ».

Les Espagnols, continuant à longer la côte, arrivèrent à une île qui, d'après la relation de Vespucci, était éloignée d'une quinzaine de lieues du continent. Les insulaires étaient assez accueillants. « Tous avaient la mâchoire garnie d'une herbe verte qu'ils ruminaient comme les animaux (2), si bien qu'ils pouvaient à grand peine émettre des sons ». Ces chiqueurs primitifs n'avaient pas d'eau courante dans leur île. « Nous avons constaté que l'eau qui servait à leur alimentation était déposée par la rosée sur de grandes feuilles, semblables à des oreilles d'âne(3). Ces feuilles se remplissaient de rosée pendant la nuit, et l'eau qui en découlait, d'ailleurs de fort bon goût, servait à ces indigènes de boisson ». Ce détail semble indiquer que l'île où se trouvaient alors les voyageurs était la Margarita. Le manque d'eau fraîche, déjà constaté par d'anciens écrivains, particulièrement par Oviedo, a encore été signalé par Dauxion Lavaysse (4).

(1) AMERIGO VESPUCCI, *Quatuor navigationes*. « Illis, si quandoque in terram cum naviculis nostris descenderemus, se contra nos aspere defendentibus, et si quandoque nos sustinere non valerent, in sylvas aufugientibus et nos nequaquam exspectantibus quorum tamen barbariem nos cognoscentes ab eis exhinc discessimus ».

(2) ID. « Singuli maxillas herba quadam viridi introrsum repletas habebant, quam pecudum instar usque ruminabant, ita ut vix quidquam eloqui possent ».

(3) ID. « Cognovimus quod ea quam bibebant aqua ex rore noctu super certis foliis, auriculis asini similibus, decidente collecta erat. Quæ quidem folia ejusmodi rore nocturno tempore se implebant, ex quo rore, qui optimus est, populus bibebat ».

(4) OVIEDO, XIX, 14. « No hay otra cosa que deçir desta isla, salvo que

qui parle de l'aridité du sol, et de la nécessité où se trouvent les insulaires de boire l'eau des mares (1). Après avoir visité les îles voisines, les Espagnols revinrent au continent, qu'ils longèrent. C'était la côte de Cumana et de Maracapana. Les rivières étaient infestées d'alligators. Les indigènes de Maracapana firent bon accueil aux Européens, mais les prièrent de vouloir bien les secourir contre leurs voisins. Hojeda que cette demande flattait dans ses goûts de soldat, eut le tort d'accepter la proposition et de partir en guerre contre des sauvages qui ne soupçonnaient même pas son existence. Arrivé à l'endroit que lui désignèrent ses auxiliaires improvisés, il débarqua avec une petite troupe d'aventuriers armés jusqu'aux dents. Ces braves tombèrent à l'improviste sur une bande d'Indiens, dont ils admirèrent la taille gigantesque et l'air martial (2). « Leur aspect nous troubla tellement, écrit avec naïveté Vespucci, qui faisait partie du corps de débarquement, que nous eussions de beaucoup préféré nous trouver dans nos navires qu'en pareille compagnie ». Prudemment les Espagnols battirent en retraite vers les caravelles. Les Indiens les suivirent pas à pas. « Je suppose qu'ils avaient aussi peur de nous, que nous d'eux (3). Nous arrêtions-nous, ils faisaient halte également. Nous remettions-nous en marche, aussitôt ils nous suivaient ». Quand ils aperçurent les vaisseaux, ils se décidèrent à lancer leurs flèches. Les Espagnols ripostèrent par une décharge de leurs canons, mais à peine les sauvages eurent-ils entendu l'explosion qu'ils s'enfuirent tous sur une montagne voisine.

Dès ce jour la guerre était déclarée de fait. Vespucci se con-

tambien caresce y es falta de aqua como Cubagua, è no la tiene sino de xagüeyes é mala ».

(1) Dauxion Lavaysse, *Voyage aux iles Trinidad, la Margarita*, etc.

(2) Amerigo Vespucci, Id. « Propter quos tanta tunc affecti fuimus turbatione, ut satius apud naviculas nostras quam cum tali gente esse duximus ».

(3) Id. « Haud minore quam nos, ut autumo, trepidantes formidine, cum nobis manentibus ipsi quoque eminus manerent, et nisi nobis ambulantibus non ambularent ».

tente de dire que « plus tard (1), comme nous avons toujours continué à naviguer en vue de la côte, il nous arriva d'engager avec ces tribus de fréquents combats, car ils ne voulaient à aucun prix nous permettre de débarquer dans leur pays ». Les historiens de la conquête ont conservé le souvenir de quelques-uns de ces combats. Un jour Hojeda débarqua avec cinquante-sept hommes répartis en quatre divisions. Il fit un effroyable massacre d'indigènes, mais ceux-ci résistèrent avec vaillance, tuèrent un Espagnol et en blessèrent vingt-et-un. Hojeda se vengea en brûlant leurs villages, et en faisant beaucoup de prisonniers qu'il distribua aux Indiens qui lui avaient servi de guides, mais il fut obligé, pour guérir ses blessés, de faire une halte de trois semaines. Dans un autre combat, cinq Espagnols furent encore blessés.

Pendant que Hojeda répandait ainsi sur toute la côte américaine la terreur et la haine du nom Espagnol, les découvertes succédaient aux découvertes. Toutes les îles qui bordent la côte du Venezuela et la côte du Venezuela étaient successivement reconnues. Les Espagnols arrivaient bientôt au hâvre de Saint-Barthélemy, le golfe de Maracaïbo actuel, et vingt-sept d'entre eux s'enfonçaient dans l'intérieur. Ils y étaient fort bien reçus, et assistaient à de nombreuses fêtes où les lois de la bienséance étaient rarement observées. Pendant quarante-sept jours les Espagnols restèrent aux environs du hâvre qu'ils venaient de découvrir. Ils y ramassèrent une grande quantité de perles. « Nous ne leur avons donné en échange que des clochettes, (2) des miroirs, quelques verres de cristal et de minces feuilles de laiton. Chacun d'eux donnnait, pour une seule clochette, toutes les perles qu'il possédait ».

(1) AMERIGO VESPUCCI. « Nobis autem ulterius et a terra paulo distantius transremigantibus, sæpius interdum cum eis pugnasse nobis accidit, ob id quod quidquam a tellure sua sibi tolli nequaquam permittere vellent ».

(2) ID. « Nolas, specularia, christallinosque nonullos, necnon levissima electri folia quædam eis tantum propter ea tradidimus Nempe quotquot quilibet eorum obtineret uniones, eos pro sola nola donabat ».

De Maracaïbo, Hojeda et ses compagnons poussèrent jusqu'au cap de la Vela, mais ils ne se risquèrent pas plus loin. Aussi bien leurs vaisseaux étaient en mauvais état, leurs provisions épuisées, et ils commençaient à se lasser de leurs fatigues. Le retour fut décidé.

On traversa la mer des Caraïbes pour arriver à Hispaniola. Les instructions d'Hojeda lui prescrivaient de ne pas s'y arrêter, mais il voulait, sous prétexte de radouber ses navires, couper du bois de teinture ou brésil sur la côte occidentale, afin de compléter son chargement, et il espérait qu'on l'excuserait sur la nécessité où il s'était trouvé de mettre en état ses vaisseaux. Hojeda débarqua donc à Port Yaquimo. Colomb, aussitôt averti de son arrivée, envoya Roldan, son écuyer, lui demander compte de sa conduite. Ce fut, entre les deux aventuriers, une lutte fort curieuse à suivre dans tous ses détails, mais dont le récit nous entraînerait trop loin. Roldan finit par l'emporter, et Hojeda reprit la mer. Vespucci a fait allusion à ces démêlés dans sa relation. C'est même la seule fois qu'il parle de Colomb (1). « Comme nous étions dépourvus de tous, écrit-il, nous nous dirigeâmes vers cette île d'Antiglia (2), que Christophe Colomb avait découverte quelques années auparavant. Nous y remîmes en état nos apparaux et nos navires, et y séjournâmes deux mois et deux jours. Pendant ce temps nous reçumes maintes avanies de la part des chrétiens établis dans l'île. Je les passerai sous silence pour ne pas tomber dans la prolixité ».

(1) AMERIGO VESPUCCI. *Quatuor navigationes*. « Ob plurimarum rerum nostrarum indigentiam, venimus ad Antigliæ insulam, quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit, in qua rembas nostras ac navalia reficiendo, mensibus duobus et diebus totidem permansimus. Plures interdum Christicolarum inibi conversantium contumelias perpetiendo; quas, prolixus ne nimium fiam, hic omitto ».

(2) On aura remarqué ce mot d'Antiglia, qui, sous la plume de Vespucci, n'était qu'une réminiscence antique, et ne devait s'appliquer que beaucoup plus tard à l'archipel. Les Antilles s'appelaient alors îles des Caraïbes, ou portaient des noms particuliers.

Le 22 juillet, les Espagnols quittaient Hispaniola. Ils arrivaient à Cadix le 8 septembre, avec leurs vaisseaux chargés de captifs qu'on vendit. Les profits de la vente furent si minces que, toutes dépenses déduites, il ne resta que cinq cents ducats à partager entre cinquante-cinq aventuriers. Certes le résultat matériel était mortifiant, mais les conséquences du voyage étaient importantes. On avait reconnu une grande étendue de côtes, on avait signalé des îles, on avait ouvert des relations avec des peuples inconnus. On avait, en un mot, fait œuvre féconde de découvreurs. Aussi les souverains d'Espagne ne firent-ils que rendre à Hojeda la justice qu'il méritait, lorsque, pour le rémunérer de ses pertes, ils le nommèrent gouverneur de la province de Coquibacoa (1).

En même temps qu'Hojeda, un autre aventurier Espagnol partait à la découverte, et réussissait au moins à couvrir les frais de l'expédition (2). Pedro Alonso Nino, de Moguer, avait accompagné Colomb lors de son premier voyage et dans ses croisières le long des côtes de Cuba et de Paria. Il passait pour avoir beaucoup d'expérience et de fermeté. Lorsque les souverains d'Espagne décrétèrent en 1495 la liberté du commerce aux terres nouvellement découvertes, Nino résolut de profiter de l'autorisation. Il trouva vite des bailleurs de fonds parmi les négociants de Séville, mais à des conditions onéreuses. L'un d'entre eux, Luis Guerra, finit par lui promettre d'équiper une caravelle, mais qui serait commandée par son frère Christobal Nino était pauvre ; il fut obligé d'accepter ce marché léonin, mais en réalité, bien qu'il n'en eut pas le titre, il fut le vrai chef de l'expédition.

Le navire de Guerra ne jaugeait pas cinquante tonneaux et ne portait que trente-trois hommes d'équipage. On ne sait

(1) NAVARRETE, III, 85.

(2) Le voyage de Nino est raconté tout au long par PIERRE MARTYR, *De orbe nove*, Décad. I, § VIII, p. 74-81 de l'édition d'Hakluyt. — Voir OVIEDO, XIX, I.

vraiment ce qu'il faut admirer le plus ou le courage ou l'audace de ces hommes qui se lançaient ainsi sur des mers inconnues avec de misérables bateaux et presque sans ressources, soutenus seulement par l'espérance de faire fortune ou tout simplement d'acquérir de la gloire. Partis de Palos au commencement de juin 1499, les Espagnols emportaient avec eux les cartes de Colomb, dont Fonseca leur avait donné communication. Ils suivirent à peu près l'itinéraire de l'amiral, et arrivèrent sur le continent méridional, un peu au-delà de la côte de Paria, et une quinzaine de jours après Hojeda. Le littoral était bordé de magnifiques forêts, où abondaient les bois de teinture, et surtout le brésil. Ils en firent une grande provision, et entrèrent en relations avec les indigènes, qui se montrèrent assez hospitaliers. Arrivés à la Boca del Drago, ils furent attaqués à l'improviste par dix-huit canots chargés de Caraïbes. Ils allaient périr sous le nombre, mais les décharges de l'artillerie épouvantèrent si fort les assaillants qu'ils battirent en retraite, laissant un de leurs canots aux mains des Espagnols. Au fond de ce canot était un prisonnier qui avait déjà vu mourir et dévorer six de ses compagnons. Les Espagnols (1) abandonnèrent à sa vengeance le Caraïbe qui avait été son maître. Cet infortuné fut assommé à coups de pierres et de poings. Sa tête fut ensuite coupée et placée sur un épieu. C'était un triste exemple de faiblesse et de vengeance que les Européens donnaient ainsi à ces populations qu'ils prétendaient civiliser.

Nino et ses compagnons visitèrent successivement l'île de la Margarita et la côte de Cumana, récoltant sur leur passage de l'or et surtout des perles. Ils ne s'aventuraient sur le continent qu'avec une extrême prudence, non seulement parce qu'ils se défiaient des indigènes, mais aussi parce que, pendant la nuit,

(1) AMERICO VESPUCCI, p. 79. « De cannibale igitur homini potestatem fecere. Ille autem in cannibalem fustibus, manibus, pedibus, frendens sævire cœpit : nec adhuc satis ultam suorum comitum necem existimabat, quum exanimem totumque fustibus et calcibus commaculatum cerneret ».

ils entendaient le rugissement des fauves à travers les forêts
Ils restèrent environs trois mois à Cumana, bien persuadé
qu'ils se trouvaient sur le continent et non pas dans une île
car ils chassaient fréquemment des animaux, tels que de
daims et des lapins, que jamais ils n'avaient rencontrés da
les îles (1). Après cette halte prolongée ils s'avancèrent dans
direction de l'ouest jusqu'au pays nommé Cauchieto. Ils
trouvèrent de l'or de quantité inférieure, qu'on nommait
guanin. Arrivés en vue d'une forteresse qui protégeait d es
maisons et des jardins, ils s'apprêtaient à débarquer pour en
prendre possession, mais plusieurs centaines d'Indiens en
armes les attendaient sur le rivage (2), tous prêts à leur fa re
une chaude réception. C'était sans doute les Indiens qu'av it
exaspérés la récente visite d'Hojeda. Nino n'essaya même pas
d'entrer en lutte, et, très sagement, retourna à la côte de Cuman a,
où il recueillit un grand nombre de perles, toutes du plus b el
orient, mais mal percées. Quant il eut achevé son chargemen t,
il donna le signal du départ. Vers le 15 avril 1500, deux mois
avant le retour d'Hojeda et de Vespucci, il jetait l'ancre à Bayon a
en Galice.

Jamais voyage n'avait été plus profitable ni plus heureux ;
mais, à peine débarqués en Espagne, Nino et ses compagnons
furent accusés d'avoir voulu tromper et le roi et leur comman-
ditaires, en cachant un grand nombre de perles (3). Ils furent
jetés en prison et durent subir un long et pénible procès. Il
fallut bientôt les relâcher fautes de preuves. La cargaison fut
vendue et les profits en furent considérables. Le 2 août 1501 le

(1) NAVARRETE, III, 14.

(2) MARTYR, ut sup., p. 78. « Ecce circiter duo millia hominum, suo more armatorum, ad littus ne descendant prohibituri. Qui adeo agrestes, adeo efferos sese ostendunt, ut nullum unquam commercium ant consuetudinem cum nostris inire passi sint ».

(3) NAVARRETE, III, 78. « Real cedula para procedar contra los que defran- dando del quinto impuesto para SS. AA. habian hecho ocultationes do sus rescates en los descubrimientos de Cristobal Guerra, vécino de Sevilla ».

trésorier Moralès et Ximenes de Bribiesca étaient en effet chargés de repartir 9438 marcs entre les matelots de Christobal Guerra et de Nino. C'était le produit de la vente des perles (1).

Vincent Yanez Pinzon se devait à lui-même et à la grande réputation qu'il avait acquise dans ses voyages, de tenter de nouveau la fortune. Ses amis l'engageaient vivement à profiter de l'expérience qu'il avait si chèrement acquise, en retournant dans ces contrées qu'il n'avait pour ainsi dire qu'entrevues. Lui-même, moitié par amour-propre, moitié par désir de réparer les brèches faites à sa fortune, ne demandait qu'à repartir. Il proposa donc à deux de ses neveux, aux fils de Martin Alonso, Aria Peres et Diego Fernandez, ainsi qu'à plusieurs matelots, et à trois des pilotes de Colomb, alors inoccupés, Juan Quintero, Juan de Umbria et Juan de Xerez, d'associer leurs efforts et d'aller tous ensemble à la découverte de pays nouveaux. Vincent Yanez rencontra partout un accueil empressé. Quatre caravelles et un nombreux équipage furent bientôt à sa disposition, mais les armateurs se montrèrent plus défiants. Ils ne consentirent à approvisionner ses navires et à lui livrer à crédit des marchandises qu'à quatre-vingt et même à cent pour cent au dessus de leur valeur réelle (2). C'était un vrai marché de dupes qu'il contractait, mais le temps pressait. Vincent Yanez fut obligé d'accepter et se réserva de réclamer plus tard contre cette scandaleuse extorsion.

Les navires mirent à la voile en décembre 1499. Ils touchèrent successivement aux Canaries et aux iles du Cap-Vert, et franchirent l'équateur. A peine furent-ils engagés dans l'hémisphère austral, qu'ils furent assaillis par une tempête. Les flots

(1) NAVARRETE, III, 101. « Apunte de una Real cedula en que se manda pagar el valor de perlas tomadas para SS. AA. a algunas personas de la nao de Cristobal Guerra ».

(2) ID., III, 82. « Las cuales mercaderias diz que le fueron cargadas en mucho mas de lo que valian, è que algunas dellas diz que le cargaron la meitad mas del justo precio de lo que valian è que en otros les cargaron ochenta por ciento, è otros ciento por ciento ».

de la mer venaient de s'apaiser, quand les Espagnols, à leur grande surprise, n'aperçurent plus l'étoile polaire. Déconcertés par l'aspect étrange du firmament, ils voguaient à peu près au hasard, mais toujours dans la direction de l'ouest, lorsque le 28 janvier 1500, ils découvrirent une terre qu'ils nommèrent Santa-Maria de Consolacion. C'est aujourd'hui le cap Saint-Augustin. La mer était troublée et décolorée, comme à l'embouchure d'un grand fleuve. Vincent Yanez débarqua et prit possession de la contrée au nom de la couronne de Castille. Aucun indigène ne se présenta pour lui disputer cette facile conquête, mais les Espagnols remarquèrent sur la plage des traces de pas gigantesques, et, pendant la nuit, toutes les collines de l'horizon parurent comme embrasées de feux. Sans se laisser effrayer, Pinzon envoya à la découverte une petite troupe de quarante hommes bien armés qui rencontra à l'improviste une grosse bande d'Indiens tout prêts à combattre. Les deux partis s'observèrent avec méfiance. Les Espagnols leur montrèrent de loin des miroirs et des sonnettes, mais les indigènes repoussèrent eurs avances et finirent par battre fièrement en retraite. On suppose qu'ils appartenaient à une tribu nomade, cherchant fortune en même temps que les Espagnols, et qu'ils furent aussi surpris de l'arrivée imprévue des Européens, que pouvaient l'être de leur côté les Européens.

Pinzon se décida à remonter au nord-ouest, et arriva bientôt à l'embouchure d'un fleuve dont l'eau était trop basse pour recevoir ses vaisseaux. Il y envoya ses barques avec des soldats bien armés. Un de ces soldats s'avança tout seul, avec son sabre et son bouclier, vers les Indiens qu'on apercevait sur une colline voisine. Il leur faisait des signes d'amitié, et jeta à leurs pieds des sonnettes de faucon. Les indigènes jetèrent à leur tour une baguette dorée ; mais au moment où le soldat se baissait pour la ramasser, il fut assailli par les sauvages. Il se défendit très bravement, blessa plusieurs Indiens, et donna à ses compagnons le temps d'accourir à son aide. Alors s'engagea

une bataille générale, mais dans laquelle les Espagnols eurent le dessous. Huit à dix d'entre eux furent tués, et un bien plus grand nombre blessés. Ils furent vivement poursuivis dans leur retraite, jusque sur leurs barques. Les indigènes saisissaient les rames à pleines mains et empêchaient les matelots de manœuvrer. Malgré la défense désespérée des Espagnols, ils durent laisser une de leurs barques au pouvoir de ces forcenés, et eurent la douleur de voir leurs compagnons d'armes entraînés dans la forêt pour y être massacrés. C'était la première défaite sérieuse qu'éprouvaient les Européens dans le Nouveau-Monde.

Pinzon, désespéré de ce désastre, abandonna ce rivage inhospitalier, et remonta une quarantaine de lieues vers le nord. A sa grande surprise, il trouva tout à coup l'eau de mer si douce, qu'il en fit remplir des tonneaux pour la consommation du bord. Il se rapprocha aussitôt de la côte et reconnut l'embouchure d'un fleuve immense, d'au moins trente lieues de large, dont l'eau s'avançait dans la mer à plus de quarante lieues. C'était l'Amazone que venaient de découvrir les Espagnols. A peine s'était-il engagé dans le labyrinthe des îles qui en obstruent l'embouchure, et avait-il noué des relations avec les insulaires, qui paraissaient pacifiques et de bonne composition, que s'éleva un ras de marée épouvantable, le terrible prororoca, qui exerce encore tant de ravages dans la région du bas Amazone. Pinzon se dégagea non sans danger et réussit à gagner la haute mer. Il paya les sauvages de leur hospitalité en prenant comme captifs trente-six d'entre eux.

Les Espagnols revirent à leur grande satisfaction l'étoile polaire. Ils venaient en effet de rentrer dans l'hémisphère boréal. Ils continuèrent à longer la côte, celle de l'Orénoque, celle de Paria où ils firent des provisions de bois de Brésil, et arrivèrent le 13 juin à Hispaniola. Ils s'y ravitaillèrent et firent voile de là vers l'archipel des Bahama. Ils s'y trouvaient en juillet, et même avaient jeté l'ancre quand ils furent surpris

par un de ces terribles typhons, si redoutables dans les Antilles, et dont l'expérience ne leur avait pas encore appris à se défier. Deux des caravelles furent englouties avec leur équipage. La troisième fut poussée en pleine mer et la quatrième jetée à la côte. Les deux vaisseaux restant se rallièrent pourtant et retournèrent à Hispaniola pour réparer leurs avaries. Ils en repartirent promptement et arrivèrent à Palos vers la fin de septembre.

L'expédition n'avait pas réussi. La plupart des victimes sur les deux caravelles avaient à Palos ou aux environs leurs parents ou leurs amis. Aussi le deuil fut-il général. Quant aux commanditaires, lorsqu'ils virent revenir Pinzon en si piteux équipage, ils crurent leurs avances à tout le moins compromises, et profitèrent de son départ pour Grenade, où il était allé rendre compte de son voyage pour saisir les carvavelles et la cargaison. Pinzon dut s'adresser directement au gouvernement pour obtenir la permission de vendre lui-même 350 quintaux de brésil, ce qui, affirmait-il, suffirait pour payer ses dettes. L'autorisation lui fut accordée (5 décembre 1500) (1). Il échappait ainsi à ses créanciers, mais n'en était pas plus riche, puisque, l'année suivante (15 octobre 1501), une ordonnance royale l'autorisait à exporter certaine quantité de grains, et ce, en considération des services rendus et des pertes subies (2). A vrai dire, Pinzon partageait le sort des navigateurs. Riche d'espérances, mais très pauvre en réalité, il avait acquis beaucoup de gloire, mais avait compromis sa fortune.

Aussi bien Pinzon ne se tint pas pour battu. Le 5 septembre 1501 il recevait l'autorisotion de coloniser et de gouverner les terres découvertes entre les Amazones et le cap Saint-Augustin.

(1) NAVARRETE, III, 82. « Real provision para que a Vicente Yanez Pinzon y a sus sobrinos Arias Perez y Diego Fernandez, se le haga justicià en la villa de Palos en el pleito que les han puesto los que le dieron mercaderias al fiado para el viage que un ano antes habian emprendido con cuatro carabelas descubrir por las Indias ».

(2) ID., III, 102. « Real permiso para extraer de las costas de Andalucia 4[illegible] cahices de trigo y venderlo donde les conviniese concierta excepcion ».

Il paraît que ce gouvernement lui avait été concédé surtout avec l'arrière pensée d'empêcher les Portugais de profiter de la découverte que venait de faire l'un d'entre eux, Alvares Cabral : mais un arrangement survint entre les deux cours, et Vincent Yanez resta en Espagne. La cour le protégeait ouvertement comme pour le dédommager de n'avoir pu utiliser ses service. Le 28 février 1503 (1) le roi Ferdinand lui accordait une gratification de dix mille maravédis « *por merced* ». Le 28 septembre (2) de la même année la reine Jeanne se prononçait en sa faveur contre un habitant de Palos, Alvaro Alonso Ruscon, qui lui avait loué une caravelle et hésitait à tenir ses engagements. Le 24 mars Ferdinand le nommait alcade de la forteresse dont il avait résolu la construction à San Juan de Porto-Rico (3). Il était déjà capitaine et corrégidor de cette île. Les faveurs royales ne lui firent donc jamais défaut, et il s'efforça de les mériter. En 1506 il partait avec Juan de Solis pour découvrir le passage qui devait conduire dans l'Océan méridional, mais l'expédition n'eut aucun succès. En 1508 il repartait dans la même direction et revenait sans avoir davantage réussi. Aussi Charles I ne faisait-il que rendre justice à cet intrépide navigateur, auquel il ne manqua pour arriver à une grande renommée que la chance d'attacher son nom à une découverte importante, lorsqu'il lui concédait la noblesse, sans titre spécial il est vrai, mais avec des armes significatives, une cotte d'armes sur laquelle trois caravelles étaient dessinées voguant à voiles déployées vers des îles pleines de sauvages.

Malgré les malheurs et les désastres éprouvés par les pre-

(1) NAVARRETE, III, 112. « Real cedula para pagar a Vicente Yanez Pinzon 10 Dmrs. por merced ».

(2) ID., III, 113. « Real provision paraque el alcade major de la villa de Palos sentencie y concluya el pleito que aquel tenia con otro vecino de alli sobre una carabela que le habio fletado, y cuya indecision le impedia salir a un viage ».

(3) ID, III, 112. « Real nombramiento expedido a Vicente Yanez Pinzon de Alcaide de la fortaleza que debia construir en San Juan de Puerto-Rico ».

miers navigateurs, comme de grandes espérances avaient été surexcitées, il suffisait pour ainsi dire d'annoncer un voyage aux terres nouvelles, pour qu'aussitôt matelots et armateurs offrissent leur concours. On eût dit qu'il s'agissait de marcher à la conquête d'une nouvelle terre promise. C'est ainsi qu'à la fin de décembre 1499, presque en même temps que Pinzon, partirent de Palos deux caravelles commandées par Diego de Lepe, un de ces explorateurs improvisés par les circonstances, qui surent se montrer à la hauteur de la mission qu'ils se donnaient. On a du reste très peu de détails sur son voyage. On sait seulement qu'il doubla le cap Saint-Augustin au Brésil, et qu'il vit le continent méridional s'étendre bien loin au sud-ouest. A son retour en Espagne (juin 1500), il traça une carte de la côte découverte et la donna à Fonseca. Ce dernier lui en sut gré. C'est sans doute par son intervention directe que Diego de Lepe fut une première fois exempté de faire juger à Palos un procès qu'il soutenait (1) (10 novembre 1506), et reçut quelques jours plus tard l'autorisation de partir avec trois caravelles au pays même qu'il avait découvert (2). Rien ne prouve qu'il ait usé de la permission, mais, pendant de longues années, il passa pour s'être avancé au sud plus que tout autre voyageur.

Rodrigo de Bastidas (3) et Juan de la Cosa ne partirent qu'en octobre 1500, mais ils ne revinrent que deux ans plus tard et leur voyage fut fécond en péripéties dramatiques. Rodrigo de Bastidas était notaire à Triana, faubourg de Séville, habité par des marins. Il aurait pu, comme tant d'autres, jouir d'une fortune honorablement acquise, mais il fut pris de la passion des voyages et voulut à son tour tenter la fortune au delà des

(1) NAVARRETE, III, 80. « Real provision para hacer justicia en Palos a Diego de Lepe en las demandas con sus dendores ».

(2) ID., III, 81. « Carta de los Reyes al Obispo de Cordoba para que de licencia Diego de Lepe para ir con tres carabelas a descubrir por donde fué anteriormente ».

(3) OVIEDO, III, 8.

mers ; seulement, comme il avait conscience de son ignorance, il associa son ardeur à l'expérience d'un vieux pilote de Biscaye, Juan de la Cosa, qui se reposait alors de ses fatigues, mais n'attendait qu'une occasion de reprendre la mer. Ayant obtenu l'agrément du souverain, moyennant le quart des profits éventuels, il équipa deux caravelles et partit à la recherche de l'or et des perles. Parmi les embarqués était un jeune homme destiné à une grande célébrité, Vasco Nunez de Balboa, le futur découvreur de la mer du Sud.

Les Espagnols poussèrent jusqu'à la pointe de Vela, limite occidentale des découvertes faites jusqu'alors sur la terre ferme. Ils s'avancèrent jusqu'au havre de la Retraite, où fut plus tard fondée Nombre de Dios. S'ils avaient débarqué, et s'ils avaient gravi les montagnes qu'on distinguait à l'horizon, ils seraient arrivés au grand Océan. Il est probable que Balboa n'oublia jamais cette partie de son voyage, et que plus tard même il s'en inspira quand il vint débarquer sur cette même côte. Rodrigo de Bastidas avait recommandé de traiter avec humanité les indigènes. Aussi recueillit-il beaucoup d'or et de perles contre des babioles européennes que recherchaient avec avidité les Indiens. Ses vaisseaux furent par malheur attaqués par des tarets. Des voies d'eau se déclarèrent qu'on ne put aveugler. Il fallut renoncer à pousser plus loin les découvertes, et revenir en toute hâte à Hispaniola. Ils n'y arrivèrent que pour voir couler leurs caravelles, que les tarets avaient mises hors d'état de reprendre la mer, mais ils eurent le temps de débarquer la cargaison, et de détruire les armes et les munitions qu'ils ne voulaient pas voir tomber entre les mains des Indiens. Bastidas et Juan de la Cosa ne perdirent pas courage. Ils se divisèrent en trois bandes, car il était difficile de pourvoir à l'alimentation d'une troupe trop nombreuse, et, par trois voies différentes, se donnèrent rendez-vous à Santo-Dominguo. Chaque bande était munie d'un coffre rempli de miroirs, de sonnettes, de perles en verre, etc., qu'ils échangeaient sur leur chemin avec les indigènes pour se

procurer des vivres. Le soupçonneux Bobadilla était toujours dans l'île. Il feignit de croire que Bastidas cherchait à recruter des partisans sur son chemin, et le fit, à son arrivée à Santo-Domingo, jeter en prison avec ses officiers, puis conduire en Espagne avec les dépositions écrites et l'interrogatoire. Bastidas et ses compagnons, après avoir échappé à une affreuse tempête, arrivèrent à Cadix en septembre 1502, passèrent tout de suite en justice et furent acquittés. Le voyage avait été si lucratif que, malgré les pertes causées par le naufrage des deux caravelles, le capitaine paya à la couronne une somme considérable pour le quart des bénéfices, et en garda une très forte pour lui. Les souverains lui témoignèrent plus tard leur reconnaissance en lui accordant une pension annuelle et viagère sur les revenus de la province d'Uruba. Une pension analogue fut donnée à Juan de la Cosa, nommé en outre alguazil major de la même province (1).

Le plus célèbre des aventuriers, Hojeda, n'avait pas attendu le retour de Bastidas et l'heureuse nouvelle de son succès pour une seconde expédition. Il n'avait jusqu'alors gagné que peu d'argent. Il avait même fallu lui permettre de vendre trente quintaux de brésil à tirer d'Hispaniola ou de toute autre île, dont vingt pour le récompenser de ses services, et dix en paiement d'un cheval que lui avait prêté Colomb : mais, à défaut de fortune, il jouissait d'une immense popularité (2). Les Espagnols étaient fiers de ce héros, qui ne savait pas reculer devant le danger, et qu'une chance extraordinaire avait jusqu'alors préservé de toute blessure. Il est vrai que son protecteur Fonseca lui avait fait présent d'une statuette de la Vierge, à laquelle il attribuait une vertu miraculeuse. Il la portait avec

(1) Voir lettre d'Isabelle aux officiers de la Casa de Contractacion (NAVARRETE, III, 109) : « Concediendo a Juan Vizcaino, que pues no queire ir con Cristobal Guerra, pueda armar y vaya el con tres navios al golfo de Uraba provincia de las Perlas; sobre cuyo punto y otros que habian consultado S. A. le trace ciertas advertencias ».

(2) NAVARRETE, III, 84.

lui dans tous ses voyages, et l'invoquait dans toute circonstance. Ses compagnons avaient fini par le croire sous la protection particulière de la Vierge. Aussi se présentèrent-ils en foule dès qu'Hojeda manifesta l'intention de retourner aux terres nouvelles. Fonseca (1) lui avait fait accorder six lieues de terrain dans le sud d'Hispaniola, et avait obtenu pour lui la patente de gouverneur de la province de Coquibacoa qu'il avait découverte (10 juin 1501). En outre, il lui donna l'autorisation d'équiper à ses frais tel nombre de vaisseaux qu'il voudrait, au dessus de dix, et de continuer l'exploration de la Terre-Ferme. Moyennant le cinquième des bénéfices, réservé à la couronne, il pourrait coloniser la province de Coquibacoa, et on lui assurait comme récompense la moitié des revenus de la province, pourvu qu'ils ne dépassassent point 300,000 maravédis. Certes ces avantages étaient considérables, et jamais encore aventurier Castillan n'avait obtenu de semblables privilèges : mais Hojeda avait une grande et méritée réputation de fermeté et de bravoure. Le bruit s'était répandu que des Anglais avaient été signalés sur divers points de la Terre-Ferme (2). Il était nécessaire de les prévenir et de placer, en quelque sorte, à l'avant-garde, un brave comme Hojeda. Au moins était-on sûr avec lui que le pavillon de Castille serait partout arboré, maintenu et défendu.

Avec de pareilles instructions et des privilèges aussi étendus, les associés ne devaient pas faire défaut. Le 5 juillet 1501, par l'intermédiaire des notaires Alonso de Fornicedo et Sanchez de Porras, Hojeda signait en effet un acte d'association (3) pour

(1) Navarrete, III, 85. « Reales cedulas en que se contiene el asiento hecho con Alonso de Hojeda para que vuelva con diez navios a hacer descubrimientos en atencion al poco provecho que tuvo en el viage anterior ». — Id., III, 89. « Real nombramiento de Gobernador de la isla de Coquivacoa, expedio a Hojeda a consecuencia de la capitulacion precedente ».

(2) Voir plus loin le chapitre relatif à Jean et Sébastien Cabot.

(3) Navarrete, III, 91. « Escritura de associacion entre Alonso de Hojeda, Juan de Vergara y Garcia de Campos para el viage concedido al primero ».

deux ans avec Juan de Vergara et Garcia de Campos ou Ocampo. Les associés devaient partager les frais et les profits. Ils équipèrent aussitôt quatre caravelles : la *Santa Maria de la Antigua* commandée par Ocampo, la *Santa Maria de la Grenada* sous les ordres de Juan de Vergara qui venait de recevoir sa nomination d'écrivain royal (6 septembre 1501), la *Magdalena* dirigée par Pedro de Hojeda neveu d'Alonso, et la *Santa Anna* dont le capitaine était Hernando de Guevara. Alonso avait le commandement général (1).

Ils partirent au printemps de 1502, et, suivant l'usage, touchèrent aux Canaries pour se ravitailler. Avant d'arriver à la côte de Paria, en pleine mer par conséquent, Hojeda rassembla ses officiers et tint conseil pour savoir quelles étaient les limites de son gouvernement, afin de ne pas empiéter sur les terres concédées à d'autres qu'à lui (14 mars 1502) (2). Ils étaient en vue de la Margarita lorsque une des caravelles, la *Santa Anna*, s'égara. On perdit plusieurs jours à la chercher (3). Les Espagnols arrivèrent enfin à la côte de Cumana et tout de suite se signalèrent par d'odieux abus de la force. Ils tendirent une embuscade à de malheureux Indiens, dont ils convoitaient les dépouilles, tuèrent ou blessèrent beaucoup d'entre eux, brûlèrent leurs cabanes, et firent prisonnières leurs femmes et leurs filles, dont ils gardèrent pour eux les plus jeunes et les plus jolies. C'était une singulière façon de jeter les fondements d'une colonie nouvelle !

Les Espagnols furent bientôt punis de leurs cruautés. Le vide se fit autour d'eux, et, comme le pays était pauvre, ou du moins peu cultivé, la famine devint menaçante (4). Hojeda fut obligé

(1) NAVARRETE., III, 101.

(2) ID., III, 103. « Actuaciones para asegurarse de cual era la tierra en que no debia tocar ».

(3) ID., III, 105. Instruccion a Pedro de Hojeda, para que, en conserva de Juan de Vergara, vaya en busca del carabelon Santana, que se habia perdido de vista estando sobre la isla Margarita.

(4) ID,, III, 106. Orden de Hojeda à Juan de Vergara para que con celeridad vaya à traer pan de Jamaica.

d'envoyer Vergara à la Jamaïque avec la *Santa Maria de la Grenada,* afin de se procurer des provisions, même à main armée (12 avril 1502). Un mois plus tard le pilote Juan Lopez était envoyé à la recherche de Vergara (1), dont le retour n'était pas annoncé. L'un et l'autre avaient reçu pour instruction de rejoindre les autres caravelles soit à Maracaïbo, soit à la pointe de Vela. Poursuivant de son côté sa route, Hojeda arriva bientôt à Coquibacoa, mais il trouva le pays trop pauvre pour y tenter un établissement, et suivit la côte jusqu'à la baie de Santa Cruz ou Bahia Henda. C'est là qu'il fut rejoint par un Espagnol abandonné treize mois auparavant par Bastidas, et qui avait appris la langue Indienne. Hojeda trouva la place bonne et s'occupa de fonder la colonie dont il était nommé le gouverneur. Les arbres furent coupés, la place déblayée et bientôt sortit de terre une citadelle improvisée. Les Indiens, qui ne tenaient pas à voir les Européens se fixer chez eux, les attaquèrent à l'improviste, mais ils furent repoussés avec perte, et les Espagnols achevèrent en toute sécurité la construction de leur fortesse, où ils déposèrent leurs provisions et leurs munitions ainsi que le trésor produit par les échanges, les pillages ou les rançons.

Aussitôt installés, les Espagnols ne songèrent plus qu'à de misérables questions d'amour-propre. Les vivres étaient rares et Vergara n'était pas encore revenu de la Jamaïque. Les mécontents, au lieu de s'en prendre à leurs préjugés et à leur paresse, accusèrent Hojeda de la famine et des maladies qui commençaient à les décimer. Ne prétendaient-ils pas, ces redresseurs de torts, qu'Hojeda n'était pas dans les limites de son commandement et qu'il fallait au plus tôt rentrer dans la légalité ! Au fond, ils avaient peur des tarets qui menaçaient les navires et craignaient d'être comme prisonniers dans leur conquête. Vergara, lorsqu'il revint de la Jamaïque, eut le tort d'écouter les mécontents, et de s'entendre avec Ocampo pour

(1) NAVARRETE, III, 107.

tendre une embuscade au commandant en chef. Il le pria de passer à son bord sous prétexte d'examiner les provisions qu'il ramenait de la Jamaïque, et lui déclara qu'il était prisonnier. Les rebelles le traitèrent d'abord assez bien, mais, craignant sa vengeance, ils lui mirent les fers aux pieds et partirent avec lui.

Arrivés sur la côte occidentale d'Hispaniola, Vergara et Ocampo se disposaient à débarquer, lorsque Hojeda essaya de leur échapper. Malgré les fers qu'il portait aux pieds, il se laissa pendant la nuit glisser dans l'eau. Il espérait gagner le rivage à la nage, mais le poids de sa chaîne l'entraîna, et il allait périr, lorsqu'on l'entendit et on le sauva. Il fut aussitôt ramené à ses impitoyables associés, qui, fort embarrassés de leur prisonnier, le remirent entre les mains du gouverneur de la partie occidentale d'Hispaniola et retournèrent en Espagne. En septembre 1502, le juge suprême de Santo-Domingo rendit contre Hojeda une sentence qui le dépouillait de tout ce qu'il possédait, et le déclarait débiteur envers la couronne de la part à laquelle elle avait droit. Hojeda en appela aussitôt au souverain, et fut honorablement acquitté de toutes les accusations lancées contre lui, Une ordonnance de 1502 prononça la restitution de tous ses biens (1), mais les frais de justice absorbèrent tous ses bénéfices. Il fallut un ordre exprès du roi pour le tirer des mains du gouverneur Gallego, en sorte que, comme beaucoup de plaideurs, il triompha mais fut ruiné.

Ce ne devait pas être la dernière aventure d'Alonso de Hodeja. Il retourna encore sur le théâtre de ses exploits ; mais, moins heureux cette fois, échoua dans son entreprise et entraîna dans son désastre de nombreux compagnons (2).

Hojeda, Vincent Pinzon, Nino, Lepe, Bastidas, Juan de la

(1) Navarrete, III, 3. Real cedula mandando no se impida a Alonso de Hojeda el viage que debe repetir à las Indias ; y que las dendas por las arales receban ser detenidos se paragan en los terminos ya prevenidos a los oficiales de la Casa de la Contractacion.

(2) Gaffarel, *Histoire de Vasco Nunez de Balboa.*

Cosa, tels sont les aventuriers dont l'histoire a retenu les noms, et qui, sur la foi des promesses royales, partirent en même temps que Colomb et malgré Colomb, à la découverte du nouveau monde, qui s'ouvrait à leurs ardentes convoitises ; mais ils ne furent pas les seuls. Qu'était par exemple ce Juan Dormelos, (1) ou Dorvelo, à qui les souverains d'Espagne écrivaient, le 6 mai 1500, pour l'engager à leur envoyer un représentant qui traiterait avec eux le projet de découverte dont il les avait fait entretenir par le frère Juan del Puerto? Et ce Gonzalo Gomez de Cervantes (2), qui, le 12 juillet 1501, recevait pleins pouvoirs pour équiper une flotte qui devait aller en Barbarie, aux Canaries, et sur d'autres points de l'Océan (3)? Sans parler de tous ces aventuriers qui, dans les premières années du XVIe siècle, exploitaient, sans autorisation (4), les côtes d'Hispaniola, du Paria, et contre lesquels la cour était obligée de prononcer la confiscation immédiate de leurs biens? Le nombre de ces découvreurs anonymes fut sans doute considérable, mais les documents officiels qui relataient leurs voyages ont été dispersés, leurs journaux de bord, leurs lettres,

(1) NAVARRETE, III, 77. « Nos hizo relazion de vuestra parte como vos queriades ir à descubrir con ciertos navios por nuestras mares para que vos mandasémos hacer el partido que cerca dello fuese convenible ».

(2) ID., III, 515. « Armada que debia ir a Berberia, Canarias, y otros puntos del Oceano ».

(3) ID., III, 518. « Ordenancas e mandamos que ninguna ni alguna persona ni personas nuestros suditas, naturales, vecinos é morandores de nuestros reinos é senorias de las dichas islas e tierra firme, ni otras cualesquier personas de reinos o provincias estranos no sean o sados de buscar ni descubrir ni llevar a vender a los Indios de la dicha isla Espanola, ni a otras partes los dichos guanines, ni otros metales, ni mineras de las dichas islas de la Paria è Coquibacoa, ni de otras algunas de las dichas islas, sin tener para ello nuestra licencia é mandado ».

(4) Par exemple Francisco Riverol et Juan Sanchez, contre lesquels le comte de Cifuentes reçut ordre d'instrumenter (NAVARRETE, III, 153), « con embargo de bienes hasta en cantidad de doscientos mil maravedis que costaria la habilitacion de tres buques para ir en busca de dos carabelas conque habian salido sin licencia ».

les cartes qu'ils avaient dessinées, tout a été égaré ou a disparu ; leurs voyages sont pourtant réels. Nous n'en voulons donner qu'une preuve. Ce sont des Espagnols qui, dans les premières années du XVIe siècle, ont découvert, exploré et nommé la partie du littoral des États-Unis actuels qui, des environs de la baie de Pensacola, borde le golfe du Mexique jusqu'à l'extrémité de la Floride, contourne cette péninsule, puis s'étend le long de l'Atlantique jusque vers la baie de la Chesapeake. Toutes les cartes dressées à cette époque, toutes celles par exemple qui accompagnent les diverses éditions de Ptolémée, dessinent une partie de l'Amérique du Nord et toujours avec des dénominations espagnoles (1).

Il est donc certain que de nombreux découvreurs Espagnols ont, en même temps que Colomb, voyagé dans la direction qu'il avait indiquée, et que leurs découvertes, pour être moins retentissantes, n'en sont pas moins authentiques.

(1) HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 139-252.

CHAPITRE VIII

LES PORTUGAIS AU NOUVEAU MONDE. — LES CORTEREAL. — ALVARÈS CABRAL. — VESPUCCI.

Les Espagnols ne furent pas les seuls qui se lancèrent sur les traces de Colomb, et cherchèrent non pas à lui ravir l'honneur de ses découvertes, mais à en profiter pour exploiter à leur aise les richesses des contrées où les aurait portés leur audace servie par le hasard. Les Portugais, leurs rivaux de gloire et leurs voisins immédiats, furent les premiers à chercher ainsi fortune sur l'Atlantique, mais, comme s'ils redoutaient d'engager une lutte économique qui ne tournerait sans doute pas à leur avantage, ils concentrèrent leurs efforts dans une autre direction, celle du nord-ouest. C'est à une famille portugaise, probablement d'origine française (1), celle des Cortereal, que revient l'honneur principal de ces explorations. Si même on ajoute foi à une tradition, qui d'ailleurs ne repose sur aucun document sérieux, un des membres de cette famille, Joao Vaz Cortereal, aurait été le précurseur immédiat de Colomb, et, dès 1464, aurait abordé le continent Américain.

(1) D'après Harrisse (*Les Cortereal*, I, 9), les de la Coste seraient venus en Portugal dès 1147 avec la maison de Bourgogne. En 1384 l'un d'entre eux, Vasqueanes, aurait mérité le surnom de Cortereal pour avoir affronté deux chevaliers, français ou allemands, qui étaient venus défier les Portugais. Il devint Alcade de Tavira, gouverneur des places frontières de l'Algarve, se distingua au siège de Ceuta en 1405, et obtint du roi Jean Ier la permission d'ajouter à ses armes un bras armé d'une lance d'or saisie d'un pennon flottant.

Joao Vaz Cortereal (1), huissier major (porteiro m'or) de Fernand, duc du Viseu, frère du roi Alphonse V, devint le 2 avril 1474 capitaine donataire de la partie méridionale de Terceire, fut confirmé dans cette possession le 5 avril 1488, épousa Marie de Abarca et mourut à Angra dans l'île de Terceire le 2 juillet 1496. Ce sont les seuls actes de sa vie prouvés par des documents authentiques. On lui attribue encore un voyage important qu'il aurait fait dès l'année 1464 (2). Un de ses amis Alvaro Martins Homen et lui, envoyés à la découverte par le roi de Portugal, auraient, dans la direction du nord, trouvé l'île des Morues. A leur retour ils abordèrent à Terceire, et, trouvant la capitainerie de cette île vacante par la mort de Jacomo de Bruges, ils vinrent la demander à l'infante D. Brites, veuve de l'infant D. Fernand, et tutrice de l'infant D. Diogo, qui la leur accorda en récompense de leurs services, mais à condition qu'ils la partageraient entre eux (3). Remarquons tout d'abord que Dona Brites ne perdit son mari que le 18 septembre 1470, et que, par conséquent, elle ne pouvait dès l'année 1464, agir en qualité de veuve et de tutrice de son fils. En second lieu aucun des historiens d'Alphonse V et de Jean II, ni Garcia de Resende, ni Antonio Galvam, ni Damian de Goës

(1) HARRISSE, *Cortereal*, Appendices. II, III, IV, VI, XXIII.

(2) CORDEIRO, *Historia Insulana*, p. 250,311. « Estando pois vaga a capitania de Terceira pela falta do primeiro capitão Jacomo de Bruges, succeden aportarem à Terceira dos fidalgos que vinham da Terra dos Bacalhaus que por mandado del Rey de Portugal tinham ido descobrir, hum se chamava João Vas Cortereal e o outro Alvaro Martins Homem, e informando se da terra lhes contenton tanto que em chegando a Portugal a pedirao de mercè por seus servicios............ . . Alvaro Martins Homem não era de menos qualidade e fidalguià que seu companheiro João Vas Cortereal pois egualmente a ambos tinha el rey mandado a descobrir a terra dos Bacalhaus ». Cf. récit de FRUCTUOSO, *Saudades de Terra* (édition Azevedo, 1873), liv. VI, § 9.

(3) La donation de D. Brites existe ; elle est datée d'Evora, mais seulement du 2 avril 1464, et il n'y est fait allusion qu'à ses fonctions et nullement à ses découvertes : « En considerando os servicios que João Vas Cortereal, fidalgo da casa do dito senhor, meu filho, tem feito ao infante meu senhor, seu padre. que dem haja, e depois a mime a ella... »

n'a fait allusion à un fait pourtant si honorable pour le Portugal, et des deux seuls écrivains qui en ont parlé, l'un, Fructuoso, manque de critique et écrivait cent vingt ans après le voyage en question, l'autre, Cordeiro, a composé son livre plus tard encore, seulement en 1717, et en grande partie d'après des traditions locales. Enfin et surtout, si le voyage de 1464 était authentique, est-il probable que le Portugal n'aurait élevé aucune réclamation contre les bulles pontificales qui attribuaient aux Espagnols des terres découvertes par les Portugais? Est-il possible que Martin Behaim qui vécut à Fayal de 1486 à 1490, qui était allié à la famille des Cortereal, et qui enregistre si soigneusement toutes les récentes découvertes, n'ait pas indiqué sur son fameux globe la prétendue terre entrevue par Joas Vas Cortereal? Notons encore que, lorsque le roi de Portugal voudra récompenser les services de Gaspard, le fils de Joao Vas, il ne sera même pas fait mention, dans l'acte de donation, des découvertes de son père. C'est que ces découvertes n'ont pas eu lieu! Sans doute elles auraient pu se faire, et Joao Vas fut un de ces marins, comme le Portugal en a tant compté, qui ne craignaient pas de se risquer sur des mers inconnues, et étaient parfaitement capables de découvrir des terres nouvelles, mais ce n'est pas à lui, c'est à son fils Gaspard que revient l'honneur d'avoir entrevu le continent Américain.

Gaspard Cortereal était le plus jeune des trois fils issus du mariage de João Vas et de Maria de Abarca. Il était né vers 1450. Nous le trouvons en 1497 établi à Angra. Il administrait cette capitainerie, en qualité de lieutenant d'abord de son père, puis de son frère aîné Vasqueanes (1). La nouvelle des succès obtenus par ses compatriotes dans leurs aventureuses expéditions sur l'Océan semble lui avoir inspiré une salutaire émulation. Il voulut lui aussi, comme il n'avait rien à espérer de l'héritage paternel, se tailler des principautés dans ces terres vierges, dont

(1) HARRISSE, *Les Cortereal*, p. 39.

il ne s'agissait que de prendre possession, et, à diverses reprises, aidé par de hardis compagnons, se lança sur l'Atlantique. Ces expéditions ne réussirent pas. Autrement il eût été fait mention de ces découvertes dans les lettres patentes (1) qui lui furent plus tard délivrées par le roi Manoël (12 mai 1580). Mais Gaspard ne se découragea pas et organisa de nouvelles entreprises. Trouvant avec raison qu'on avait tort de négliger les régions septentrionales, il se proposa soit de trouver dans cette direction des terres nouvelles, soit de découvrir un passage qui conduirait aux Indes. Muni de lettres royales (2), par lesquelles le roi Manoël lui accordait la donation des îles ou de la terre ferme qu'il découvrirait, il partit avec un navire de Lisbonne au commencement de l'été de l'année 1500, relâcha à Terceire, où il prit deux autres navires, et arriva jusqu'au 50e de longitude nord, où il découvrit une terre très froide, mais couverte d'arbres (3). Il lui donna le nom de Terra Verde. C'est ainsi que l'Islandais Eric Rauda, cinq siècles auparavant, avait dénommé la terre qu'il rencontra. Gaspard Cortereal venait pourtant de découvrir non pas le Groenland, mais plutôt Terre-Neuve ou le Labrador. Comme les caravelles de l'Europe ne pouvaient emporter de vivres que pour trois à quatre mois au plus, et que le ravitaillement était difficile dans ces régions

(1) Ces lettres patentes enregistrent seulement les voyages entrepris « Por quanto Gaspar Cortereall, fidalguo da nossa casa, os dias pasados se trabalhou per sy e a sua custa, con navyos e homes, de buscar e descubrir e achar con muyto seu trabalho e despesa de sua fazenda e peryguo de sua pesoa algunas ilhas e terra firme ».

(2) Damiano de Goes, *Chronica do Serenissimo Rey D Emmanuel* (1566), § 67. « Pelo que propos de ir descobrir terras pera banda do Norte, porque pera do Sul tinham ja outros descuberto muytos ». — Osorio, *De rebus Emmanuelis Regis* (1571). « Et quia videbat omnia ferme litora, quæ ad austrum spectabant, esse jam nostrorum navigationibus exploratione cognita, animum ad ea perlustranda, quæ ad septentrionem pertinebant, applicuit ».

(3) Id., ouv. cité. « Nesta viagem descobrio pera quella bande do Norte, huma terra que por ser muito fresca e de grandes arvoredos, como são todas as que jazem pera aquella banda lhe pos nome terra verde ».

deshéritées, Gaspard se contenta d'un examen superficiel, et rentra en toute hâte à Lisbonne pour annoncer sa découverte et préparer une expédition plus sérieuse,

Les rois de Portugal avaient été durement punis de ne pas avoir accepté les offres de Colomb. Désirant réparer le temps perdu, ils ne repoussaient d'ordinaire aucune des propositions que leur adressaient leurs sujets, et, dans la mesure du possible, hâtaient les préparatifs des expéditions projetées. Ainsi s'explique la rapidité avec laquelle Gaspard organisa un nouveau voyage (1). Non seulement ses frères l'aidèrent de leur bourse à condition que la moitié des profits et des découvertes leur serait acquise, mais encore le roi intervint directement pour faciliter le départ de l'explorateur. On a conservé un ordre donné par le roi Manoël, à la date du 15 avril 1501, au directeur de la manutention de remettre à Gaspard tous les biscuits qu'on pouvait fabriquer avec dix muids de blé. Six jours plus tard Gaspard accusait réception desdits biscuits (2). On a conservé ce reçu. C'est même le seul document écrit et signé par lui que l'on connaisse. Quelques jours plus tard, le 15 mai, il partait de Lisbonne avec trois navires et s'enfonçait dans la direction du nord-ouest (3).

Le 8 octobre 1501, un des trois navires rentrait à Lisbonne et apportait les premières nouvelles de l'expédition. L'ambassadeur de Venise à la cour de Portugal, était alors un certain Pedro Pasqualigo. Comprenant l'importance de la découverte, il interrogea le capitaine et les matelots du navire qui venait de rentrer à Lisbonne, et, suivant l'usage des diplomates ses com-

(1) Harrisse, *Gaspard Corte Real, la date exacte de sa dernière expédition au Nouveau Monde* (1883).

(2) Voici le reçu de Gaspard : « He verdade que receby do almoxarife Jacome Dias setenta e dous quintaes e meio (de bizcoito) por dez moyos de triguo do campo que de mym recebeo. Feito a xxj dias d'abrill de 1501. Gaspar Corte Reall ».

(3) D'après Goes : « No anno de MDI partio de Lisboa ahoz XV dias do mes de Maio ».

patriotes, s'empressa d'adresser, sous forme de lettre, un rapport détaillé à la Seigneurie. Ce rapport, daté du 18 octobre 1501, nous est parvenu. Nous le donnons tout entier, non seulement à cause de l'intérêt qu'il présente, mais parce que c'est le premier document authentique relatif aux découvertes Portugaises dans l'Amérique du Nord (1). « Le 8 de ce mois est arrivée ici une des deux (*sic*) caravelles que ce roi Sérénissime envoya l'année dernière, sous le commandement du capitaine Gaspard Cortereal, à la découverte d'une autre terre vers la tramontane. On rapporte qu'ils ont trouvé à deux mille milles d'ici, entre le nord-ouest et l'ouest, un pays jusqu'alors complètement inconnu. Ils ont parcouru environ six à sept cents milles de la côte de cette terre sans en trouver la fin, ce qui les porte à croire que c'est la terre ferme. Cette terre fait suite à l'autre terre découverte l'année passée au septentrion. Les caravelles n'ont pu arriver jusque là à cause de la mer qui était gelée et de la grande quantité de neige. Leur opinion sur l'existence d'un grand continent se trouve confirmée par la multitude de grands fleuves qu'ils y ont trouvés, car, assurément, une île ne saurait en contenir un nombre aussi considérable et de si importants. Ils disent que ce pays est très peuplé et que les maisons des habitants, construites en bois, sont de grande dimension, et recouvertes en dehors de peaux de poissons. On a amené ici sept indigènes, hommes, femmes et enfants. L'autre caravelle qu'on attend d'heure en heure, doit en amener cinquante autres. Ils sont tous de même couleur, de même figure,

(1) Cette lettre de Pasqualigo, publiée dans les *Diarii* de MARINO SANUTO, (Venise, 1880-81, t. IV, p. 200-201), a été de nouveau éditée par HARRISSE (*Les Cortereal*, appendice, XVII) et traduite par lui (p. 50). Pasqualigo, le 23 octobre 1501, adressa une seconde lettre à ses frères sur le même sujet. Elle a été publiée dans la fameuse collection des *Paesi novamente ritrovati* (Vicence, 1507), et reproduit la première lettre en termes à peu près identiques. Dès 1508 la lettre de Pasqualigo était traduite en latin par Arcangelo Madrignano, en allemand par Jost Ruchamer, et vers 1515 en français par Martin de Redouer.

de même taille et de même aspect, très semblables à des tziganes et vêtus de peaux de différents animaux, surtout de loutres, dont ils portent le poil en dehors l'été, et en dedans l'hiver. Ces peaux ne sont ni cousues ensemble, ni tannées, mais telles qu'elles sont détachées de l'animal. Ils s'en couvrent les épaules et les bras. Ils se lient les parties honteuses avec des cordes faites de forts nerfs de poisson, et ressemblent ainsi à des hommes sauvages. Ils sont très craintifs et doux. Ils ont les bras, les jambes et les épaules remarquablement bien conformés. Leur visage est peint à la manière des Indiens, quelques-uns avec six signes, d'autres avec huit au moins. Ils parlent, mais personne ne les comprend, quoique on leur ait, à ce que je crois, adressé la parole dans toutes les langues possibles. Leur pays ne contient pas de fer, mais ils fabriquent des couteaux et des flèches avec certaines pierres. Ils ont aussi apporté un tronçon d'épée dorée qui paraît avoir été fabriqué en Italie. Un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent confectionnés certainement à Venise. Ceci me porte à croire qu'il s'agit d'une terre ferme, car il n'est pas probable qu'un navire soit jamais parvenu jusque là sans qu'on en ait eu connaissance. Ils ont une grande quantité de saumons, de harengs, de morues et autres poissons semblables. Ils ont aussi beaucoup de bois, des hêtres, et surtout des pins bons à faire des mâts et des vergues pour les navires. Il résulte de tout cela que le roi Sérénissime espère tirer beaucoup de profit de ce pays, soit à cause des bois pour les navires dont il a besoin, soit par les hommes qui seront d'excellents manœuvres, et les meilleurs esclaves qu'on ait jamais eus. J'ai cru très utile de vous informer de tout cela, et je ferai de même si, à l'arrivée de la caravelle capitaine, j'apprends quelque chose de nouveau ».

Ce ne fut pas la caravelle capitaine, mais le second navire qui rentra à Lisbonne trois jours plus tard, le 11 octobre. Pasqualigo n'informa pas son gouvernement de son arrivée, ou

du moins, s'il rédigea un rapport à cette occasion, ce rapport n'a pas été conservé : mais un de ces négociants italiens, dont nous avons déjà signalé la présence à Lisbonne, Alberto Cantino, homme d'affaires d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, s'empressa de faire part à son illustre correspondant du résultat et des incidents de cette traversée. Voici sa lettre, au moins aussi curieuse que la lettre de Pasqualigo (1).

« Neuf mois se sont déjà écoulés depuis que ce roi Sérénissime envoya vers le Nord deux navires bien équipés, dans le but de chercher s'il était possible qu'on découvrit dans ces lieux des terres ou des îles, et maintenant, 11 de ce mois, un de ces navires est de retour sain et sauf et avec un chargement. Il a rapporté des gens et des nouvelles que je n'ai pas cru devoir laisser passer sans en informer Votre Excellence, et ainsi j'écris exactemnet et distinctement ci-dessous ce que le capitaine a exposé au roi en ma présence (2). D'abord ils racontent que, lorsqu'ils eurent quitté le port de Lisbonne, ils naviguèrent pendant quatre mois de suite toujours dans la même direction et vers le même pôle, et pendant tout ce temps ils n'ont jamais rien vu, et, dans le cinquième mois, voulant toujours avancer, ils dirent qu'ils trouvèrent des masses démesurées de neiges congelées surnageant sur la mer et s'avançant sous l'impulsion des vagues. Du sommet de ces blocs coulait une eau douce et limpide produite par la chaleur du soleil, laquelle descendait à travers les petits canaux qu'elle se creusait elle-même. Les navires ayant déjà besoin d'eau, ils s'approchèrent avec les canots et en prirent pour leurs besoins. Craignant de demeurer en ce lieu à cause de l'imminence du

(1) Cette lettre, conservée aux Archives d'Etat de Modène (Dispacci della Spagna), a été publiée en appendice et traduite par Harrisse, ouv. cité, p. 204-209.

(2) Ce détail semble prouver que Cantino jouissait d'un certain crédit, puisqu'il était présent lorsque le capitaine de la seconde caravelle rendit compte au roi des incidents du voyage.

danger, ils pensèrent à s'en retourner, mais, soutenus par l'espoir, ils résolurent de pousser dans la même direction pendant quelques jours encore autant que possible, et ils recommencèrent leur voyage. Le deuxième jour ils rencontrèrent la mer gelée, et, forcés de renoncer à l'entreprise, ils retournèrent vers le nord-ouest et l'ouest. Ils voyagèrent pendant trois mois dans cette direction, toujours favorisés par le beau temps. Le premier jour du quatrième mois, ils aperçurent entre ces deux directions, un très beau pays d'où ils s'approchèrent avec joie, et plusieurs grands fleuves d'eau douce coulant de ce pays vers la mer. Ils remontèrent un de ces fleuves pendant environ une lieue, et, étant descendus à terre, ils trouvèrent une grande quantité de fruits excellents et variés, des arbres et des pins d'une telle dimension en hauteur et en grosseur qu'ils seraient trop grands pour servir de mât au plus grand navire qui soit en mer. Aucune espèce de blé ne pousse dans cette contrée, et les indigènes affirment ne vivre que de pêche et de chasse aux animaux, qui sont en grande quantité dans le pays, tels que cerfs très grands couverts d'un poil très long. Ils se servent de leurs peaux pour s'habiller et pour construire des habitations et des bateaux. Il y a des loups, des renards, des tigres, des zibelines. Ils assurent qu'il s'y trouve, chose miraculeuse à mon avis, autant de faucons voyageurs que de moineaux chez nous. J'en ai vu et ils sont très beaux. Ils se sont emparé d'environ cinquante de ces indigènes, hommes et femmes, et les ont amenés au roi. Je les ai vus, touchés, observés, et, commençant par leur taille, je dirai qu'ils sont un peu plus grands que nous, avec des membres bien proportionnés et bien formés. Les cheveux des mâles sont longs, selon notre usage, et flottants en boucles. Ils ont le visage peint de gros dessins à la façon des Indiens. Leurs yeux, de couleur presque verte, donnent à toute leur physionomie, quand ils vous regardent, un air de grande fierté. Leur langage ne se comprend pas, cependant il n'a aucune âpreté. Au contraire, il est plutôt

humain. Leurs façons et leurs gestes sont très doux ; ils rient beaucoup et montrent grand plaisir. Voilà pour les hommes. Les femmes ont les seins petits, une très petite taille et leur visage est fort gentil. Leur couleur est plutôt blanche. Les mâles au contraire sont beaucoup plus foncés. En résumé, sauf le terrible regard de l'homme, ils nous ressemblent, selon moi, tout à fait et en toute chose. Ils sont complètement nus, excepté dans les parties honteuses qu'ils cachent sous une peau des cerfs susdits. Ils n'ont point d'armes, ni de fer : ainsi tout ce qu'ils travaillent et ce qu'ils font, c'est avec des pierres pointues très dures, dont ils se servent pour tailler toutes choses, même les plus dures.

Ce navire a fait le voyage de retour ici en un mois, et l'on assure qu'il y a 2,800 milles de distance. L'autre navire a résolu de longer cette île en naviguant jusqu'à ce qu'il réussisse à établir s'il s'agit d'une île ou d'un continent. Le roi les attend lui et les autres avec impatience. Quand ils seront arrivés, s'ils rapportent quelque chose digne de Votre Excellence, je l'en avertirai immédiatement ».

Gaspard Cortereal et ses compagnons ne devaient jamais rentrer à Lisbonne (1). Soit qu'ils aient fait naufrage, soit qu'ils n'aient pu revenir en Europe, on n'entendit plus parler d'eux, et les seuls renseignements authentiques sur la découverte portugaise nous les devons aux documents italiens que nous venons de reproduire.

De ces documents, quelle conclusion avons-nous le droit de tirer ? Gaspard Cortereal s'est avancé dans les mers du Nord jusqu'au point où il a rencontré soit des icebergs, soit des côtes

(1) Gomara (*Historia general de las Indias* (Ed. Vedia, p. 177) est l'écrivain le plus ancien qui parle des Cortereal, et sa seule autorité est la traduction latine de la lettre de Pasqualigo. Ramusio (*Raccolta*, III. 417) se contente de reproduire les renseignements donnés par Pasqualigo. Les historiens Portugais, Galvam ou Goës, ne sont pas mieux informés. Osorio en sait encore moins que Goës : « Sed quid illi acciderit, aut quo fato absumptus fuerit numquam sciri potuit ».

bordées de glaciers, c'est-à-dire dans les régions de l'Atlantique que l'on a désignées depuis sous le nom de détroits ou de mers de Baffin, de Davis et d'Hudson. Ces côtes, remarquables par les arbres gigantesques qui les bordaient, sont probablement celles du Labrador. Quant aux habitants, leur description répond assez à celles qu'ont données plus tard Cartier ou Champlain des Canadiens ; mais il est impossible de déterminer avec plus de précision la région découverte ou les indigènes avec lesquels les Portugais entrèrent en relations. On aura pourtant remarqué qu'ils connaissaient déjà les Européens, puisqu'ils avaient entre les mains des objets de fabrication européenne, et spécialement vénitienne. Mais quels étaient ces Européens ? Étaient-ce les Vénitiens et les Frislandais de Zeni, ou simplement les Anglais de Gabotto, dont nous raconterons bientôt l'histoire ? Ici encore nous avouerons notre ignorance. Certes il serait facile d'avancer des hypothèses plus ou moins plausibles ; mais n'est-il point préférable de reconnaître que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rien affirmer, sinon la réalité de ce double voyage entrepris par les Portugais et Gaspard Corteral dans l'Amérique du Nord (1).

La catastrophe qui anéantissait brusquement tant d'espérances eut un grand retentissement dans tout le Portugal (2). Miguel Corteral, le second des fils de Joaõ Vaz, ne voulut pas croire à la disparition de son frère, et partit à sa recherche. Divers documents attestent qu'il remplissait à la cour de Lisbonne d'importantes fonctions. En 1495, le roi Jean II lui accordait une pension pour le récompenser de ses services. En 1501, le roi Manoël l'avait auprès de lui en qualité de porteiro major.

(1) Harrisse, *Les Cortereal*, appendice XIV et XIX.

(2) Colomb avait été en rapport avec les Cortereal, et il s'intéressait à leur sort. Voir Las Casas, *Historia de las Indias*. I, XIII : « Y anidio maïs (Colon) que habia visto dos hijos del capitan que descubrio la dicha isla Terceira, que se llamaban Miguel y Gaspar Cortereal, ir en diversos tiempos a buscar aquella tierra, y que se perdieron en la demanda, el uno en pos del otro, sin que supiese cosa dellos ».

Miguel profita du crédit dont il jouissait et de l'impression causée par la mort de son frère pour obtenir l'autorisation de partir.

Les historiens ont prétendu que Miguel avait entrepris deux voyages à la recherche de son frère (1). Le premier voyage aurait eu lieu en mai 1501 ; mais tout était étrange dans les détails de cette expédition. Ainsi les trois navires, *Figa*, *Santa-Barbara* et *Santa-Cruz*, en quittant Lisbonne, avaient relâché à Malaga, ce qui est au moins singulier pour des explorateurs qui songent à parcourir le nord de l'Atlantique. En outre, l'équipage était nombreux, et on ne s'expliquait pas la présence à bord d'un mandataire spécial du roi, Fernaô d'Alcacova ; mais on sait aujourd'hui que ces trois navires faisaient partie de l'escadre envoyée par le roi Manoël contre les Turcs au secours de Venise (2). C'était Joaô de Menezes qui avait le commandement général de la flotte ; mais, comme les Turcs n'attaquèrent pas, les Portugais rentrèrent à Lisbonne. Ils étaient de retour en novembre 1501, et le roi récompensait Miguel en lui accordant une pension de 300,000 reis, pour ses services passés et à venir (3).

Ce fut alors seulement que Miguel Cortereal organisa une expédition à la recherche de son frère. Il fit valoir auprès du roi les conventions intervenues entre la couronne et Gaspard Cortereal, et, par lettres patentes du 15 juillet 1501(4), obtint la confirmation de tous les privilèges accordés à son frère, et notamment la propriété de la moitié des terres à découvrir. Le

(1) Les documents relatifs à cette expédition sont les suivants : 1° Demande à l'écuyer du roi, Christovam Lopez, de deux pipes de vin et d'un bœuf (6 août 1501). — 2° Reçu de Michel Cortereal (7 août 1501). — 3° Reçu de deux douzaines de merlans pour approvisionnement de la *Figa* (7 août). — 4° Reçu du capitaine Jao Leite de la *Santa Barbara*. — 5° Reçu du capitaine Diogo d'Alcaçover de la *Santa Cruz*.

(2) Damiano de Goës, ouv. cité, § 48, 51, 52, 62.

(3) « E aos que ao deamte delle esperamos receber ».

(4) Harrisse, *Les Cortereal*, appendice XX.

10 mai 1502, deux ou trois navires (1), on n'est pas bien fixé sur ce nombre, partaient de Lisbonne et prenaient la direction du nord. Lorsque Miguel arriva à la côte que son frère avait découverte, à la Terre-Verte, et qu'il reconnut un grand nombre d'estuaires et de ports, afin de faciliter les recherches, il divisa la besogne. Chacun des navires dut explorer une région déterminée. On fixa un rendez-vous commun pour le 20 août. Deux navires seulement arrivèrent à la date fixée. Le vaisseau que montait Miguel ne reparut jamais. On l'attendit longtemps, mais, lorsqu'on comprit que tout espoir était perdu, on se décida à reprendre le chemin de Lisbonne. Dès lors on n'entendit jamais plus parler de Miguel. Il continuait le funèbre martyrologe, qu'avait commencé son frère, des victimes de ces mers dangereuses.

Le roi se montra très affecté de la mort de Miguel (2), et expédia aussitôt deux navires à sa recherche, mais ils revinrent sans avoir rien trouvé. Soit qu'il ait renoncé à lutter contre l'impossible, soit qu'il ait été distrait par d'autres affaires, le roi ne voulut plus autoriser de nouveaux voyages à la recherche des frères Cortereal (3). Lorsque l'aîné de la famille, le capitaine d'Angra, Vasqueanes, demanda l'autorisation de partir sur des navires équipés à ses frais, le roi tout en rendant justice à son

(1) D'après Damiano de Goës il n'y avait que deux navires. Antonio Galvam en compte trois. Voici le récit de Galvam : « Chega dos à quella costa, como virao muitas bocas de rios, e abras, entron cada hum pela sua, com regimento que se ajuntassen todos até vinte dias do mez Dagosto : os dous navios assi o fizerao. E vendo que nao vinha Miguel Cortereal ao prazo, nem despois algum tempo, se tomarao a este Reyno, sem nunca mais delle se saber nova, nem ficar outra memoria, se nao charmase esta terra dos cortes Reaes ainda agora ».

(2) DAMIANO DE GOËS, § 65. « Que pello grande amor q. tinho a seu irmao determinon de ho ir buscar ».

(3) ID., « Movido de seu real e piaduso moto, no anno seguinte de MDIII mandon duas naos armadas a su custa buscalos, mas nem de hum, né do outro se pode nunca saber onde, nem quomo se perderam, pelo que se pos aquella provincia da terra verde onde se cré que estes dous irmaos perderao, a terra dos Corte Reaes ».

zèle, lui défendit de tenter une entreprise qui paraissait désespérée : mais il le confirma, par lettres patentes du 17 septembre 1506 (1), dans la capitainerie des terres nouvelles accordées à ses frères. Il n'avait donc pas entièrement abandonné l'idée d'un voyage d'exploration dans les mers septentrionales, mais il se réservait de choisir le moment qui lui semblerait opportun.

Aussi bien ce fut comme une tradition, ou plutôt comme un héritage de famille chez les descendants des frères Cortereal que de songer à explorer les mers du nord. Le 12 juillet 1574 (2), le roi don Sébastien, et, le 26 mai 1579, le roi Henri confirmaient les privilèges accordés à la famille Cortereal, et en 1574, Vasqueanes Cortereal envoyait à la découverte du passsage nord-ouest un navire qui se crut un moment à l'entrée du détroit. Ce n'était qu'une illusion. D'ailleurs le manque de vivres força les matelots à rebrousser chemin. Cette fois encore la tentative avait échoué. Au moins devions-nous la mentionner à l'honneur de cette race héroïque, qui ne s'est jamais laissée arrêter, ni par le malheur, ni par l'insuccès, et qui résolument a porté le pavillon Portugais dans des régions qui auraient mérité de rester Portugaises.

L'exemple donné par les Cortereal ne fut pas stérile. De nombreux Portugais s'engagèrent dans la voie tracée par eux, et la région de la Terre-Verte, de la Terre de Cortereal, ainsi que la désignent presque toutes les cartes du XVI[e] siècle, fut longtemps parcourue et exploitée par les Portugais. C'était dans les parages de Terre-Neuve, attirés sans doute par les profits de la pêche, qu'ils se rendaient de préférence. En 1500 ou 1501, une véritable colonie, composée d'habitants de Vianna, d'Aveiro et de Texera, alla même s'établir à poste fixe dans l'île, et il paraît que leurs opérations réussirent, car, dès l'année 1506, le roi de Portugal ordonnait à ses représentants, et spécialement à un

(1) HARRISSE, appendice XXIII.

(2) ID., Appendices, XXXVII et XLI. — Voir FERDINAND DENIS. — *Biographie générale Hoefer.*

certain Diogo Brandeo, de faire percevoir, dans les ports de la province de Minho, une dîme sur les produits de la pêche à Terre-Neuve (1). Seulement, comme ce n'étaient pas des gentilshommes, tels que l'avaient été les Cortereal, qui se livraient à ces fructueuses entreprises, on n'en a plus gardé le souvenir que par la tradition. Elles avaient pourtant excité la curiosité d'un savant Portugais, Francesco de Souza, qui avait composé un livre sur cet intéressant sujet Ce livre existait encore à Lisbonne, lors du tremblement de terre de 1755, mais il disparut alors avec bien d'autres trésors. En voici le titre, qui seul a été conservé : « Tratado das ilhas novas e descobrimentos dellas et outras cousas... e dos Portuguezes que firaò de Viana, e das ilhas dos Açores a poroar a terra nova de Bacalhaò vae en 70 anòs, de que suceden oque adiante se trata. Anno de Senhor, 1570 ». On sait aussi, par divers documents anglais, qu'en 1501 (2), le 19 mars, Henri VII Tudor octroyait des lettres patentes à des marchands de Bristol associés à Joao Fernandez, Francisco Fernandez et Joao Gonzalès, gentilshommes des Açores (3). En 1502, le 9 décembre, d'autres lettres étaient accordées à d'autres négociants anglais, et aux mêmes Joao Gonzalez et Francisco Fernandez. Dans l'un et dans l'autre cas (4), il s'agissait de voyages à entreprendre dans les parages de Terre-Neuve (5). En 1505, nouvelle expédition Anglo-Portugaise et toujours dans les «Terres-Neuves », ainsi que le démontre la gratification accordée par le roi Henri VII (6), à des Portugais qui lui avaient rapporté

(1) Botelho de Lacerda, *Sobre a decadencia das pescarias de Portugal* Mémoires de l'Académie de Lisbonne), vol. VIII, p. 338.

(2 Biddle, *Memoir of Cabot*, p. 312-320.

(3) Armigeris in insulis de Surry (*sic*) sub obediencia Regis Portugaliæ oriundis.

(4) Rymer, *Foedera*, t. V, p. 186.

(5) C'est sans doute à cette expédition que se rapporte l'émargement suivant : « 1503, sept. 30. To the merchants of Bristol that have bene in the Newefounde Lannde, L. 20 ». — Hakluyt, *Principall Navig.* I, 219.

(6) *Excerpta historica*, *Privy purse expenses of Henry VII*, p. 133.

« of the Newfound Island » des piverts et des chats sauvages. Mentionnons encore le voyage d'un gentilhomme Portugais, Joao Alvares Fagundes, tel qu'il résulte d'une charte de donation du roi Manoël, en date du 13 mars 1521 (1), dans laquelle il est fait allusion à des découvertes antérieures. Le roi, pour le récompenser, lui accorde « la terre dite ferme à partir de la démarcation qui sépare les possessions de la couronne de Castille, du côté du sud, jusqu'à la terre découverte par les Cortereal, en plus la baie d'Angoada, sur la côte nord-est et sud-est des îles auxquelles Faguades a donné son propre nom ».

La meilleure preuve de la fréquence et de la continuité de ces expéditions Portugaises dans l'Amérique septentrionale nous est donnée par les cartes du temps. La plupart d'entre elles, pour toute la région du nord-ouest, portent en effet des dénominations Portugaises. La terre dite de Cortereal désigne d'ordinaire les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Dominion. Les noms des ports, des rivières, des caps depuis le Labrador jusqu'à la côte actuelle des Etats-Unis, sont tous Portugais. Le plus singulier c'est que, même dans les cartes dressées notoirement soit par des Espagnols, soit par des Français ou des Italiens dans la première moitié du XVI[e] siècle, les appellations Portugaises ont été soigneusement conservées : preuve évidente des voyages entrepris et des découvertes faites par des Portugais dans ces parages du nord-ouest. Telle est la mappemonde d'Albert Cantino (2), l'auteur de la lettre au duc Hercule d'Este sur le voyage de Gaspar Cortereal; la mappemonde de 1503-1504 attribuée à Salvat de Palestrina (3) ; la carte de Pedro Reinel de

« 1505, sept. 25. To Portyngales that brought popyngais and catts of the mountaigne with other stuf to the Kinges grace, L. 5 ».

(1) Bettencourt, *Descobrimentos, guerras et conquistas dos Portuguezes em terras do Ultramar nos seculos XV e XVI* (1881), t. I, p. 132-135.

(2) Cette carte a été reproduite par Harrisse en appendice à son ouvrage sur les Corte Real. C'est le monument le plus important pour l'histoire des premières navigations transatlantiques. Il fut dressé de 1501 à 1503.

(3) Kunstmann, *Die Entdeckung Americas*, p. 129.

1505 (1); la mappemonde de Johannes Ruysch de 1508 (2); le portulan du vicomte de Maggiolo dressé en 1511 (3) où l'on distingue au sud de la Terra de Lawrador de rey de Portugall une terre plus grande encore, dénommée Terra de Corte Reale de Rey de Portugall, suivie de la légende Terra de Pescaria. Dans la carte Portugaise anonyme de 1520 (4), la contrée du Lavrador porte la légende suivante : Terram istam Portugalenses viderunt, tamen non intraverunt, et dans le pays des Bacalnao (sic) placé parallèlement à l'île de Terre-Neuve, encore soudée au continent, se trouvent mentionnés les voyages des Cortereal (5). Qu'est-il besoin de poursuivre plus loin cette énumération qui risquerait de devenir fastidieuse ? N'en avons-nous pas assez dit pour établir que les Portugais découvrirent et explorèrent ces régions, et qu'ils s'y attribuèrent pendant de nombreuses années le monopole du commerce ?

Les Portugais, en dehors de l'Amérique Centrale réservée aux Espagnols, se sont établis de bonne heure dans le continent méridional. Si même on ajoute foi à un curieux document (6), ils y seraient venus avant même que Colomb eût fait sa découverte. Voici ce document, autour duquel on a bâti des théories bien hasardées, et que nous ne reproduirons que sous toutes réserves.

Lorsque Martins Affonso Sousa (7), conquérant et premier

(1) KUNSTMANN, *Atlas zur Entdeckungen geschihte Americas*, pl. I.

(2) Voir le fragment de cette carte que nous avons reproduit.

(3) D'AVEZAC, *Atlas hydrographique de* 1511.

(4) KUNSTMANN, ouv. cité, p. 129-135.

(5) « Terram istam Gaspar Cortereális Portugalensis primo invenit et secum tulit homines silvestres et ursos albos. In ea est maxima multitudo animalium et avium nec non et pescium. Qui anno sequenti naufragium perpessus nunquam rediit. Sic et fratri ejus Micaele anno sequenti contigit ».

(6) Ce document est emprunté à un manuscrit daté de Santos 3 juillet 1784, et conservé dans les archives de saint Benoît, dans la ville de Saint-Paul. Le docteur Manoel do Amaral Gurgel en a pris une copie qui a été publiée par le docteur F. GASPAR DA MADRE DE DEUS, dans le *Jornal do Inst. hist. e geog. Brasileiro*, t. II, p. 427.

(7) L. CORDEIRO, *L'Amérique et les Portugais*, p. 49.

gouverneur de la capitainerie de Saint Vincent, plus tard appelée de Saint Paul, s'établit dans ce pays dans les premiers mois de 1532, il y reçut un accueil empressé de la part du maître de la région, un certain Tiberéça, ou Taybireça, le chef le plus puissant de la tribu des Guaynazes, qui possédait les plaines de Piratiningua. Les Portugais avaient jeté les fondements d'une citadelle dans la petite île de Guaïbe, ainsi nommée d'un arbre qui y croît en abondance, mais toutes les tribus voisines s'étaient d'abord liguées contre eux, et se disposaient à jeter à la mer ces étrangers dont elles redoutaient le voisinage. Ce fut sur les instances d'un Portugais, depuis longtemps établi dans la région, et qui même était devenu le gendre de Taybireça, que ce dernier se déclara le protecteur des nouveaux venus, et, par son exemple, entraîna les autres tribus. Bientôt une alliance perpétuelle fut conclue entre Brésiliens et Portugais, et la colonie fit de rapides progrès. Le principal et à vrai dire l'unique intermédiaire de cette heureuse négociation se nommait Joao Ramalho. Or le testament authentique de ce Ramalho existe (1). Il fut rédigé le 3 mai 1580, à San-Paolo, par le notaire Lourenço Vaz, en présence du juge ordinaire, Pedro Dias et de quatre témoins. Dans ce testament il est dit à deux reprises que Ramalho résidait au Brésil depuis quatre-vingt-dix ans, ce qui nous reporte à la date de 1490, par conséquent à deux ans avant la découverte de Colomb. Aucun des témoins ne s'est inscrit en faux contre cette assertion de Ramalho, d'où il résulte que, quelques années avant l'époque officiellement fixée pour la découverte du Brésil, quelques Portugais s'étaient établis au Brésil. Jetés par la

(1) CORDEIRO, ouv. cité, p. 50. « Eu tenho uma copia do testamento original de João Ramalho, escrito nas notas da villa de S. Paulo pelo Tabellião Lourenço Vaz, aos de Maio de 1580. A factura do dito testamento, alem do referfdo Tabellião, assistiram o juiz ordinarie Pedro Dias e quatro testemunhas os quaes todos ouvirao as disposiçôes do testador. Elle duas vezez repetin que tinha alguno noventa annos de assistencia nesta terra sem que alguns dos circumstantes lhe advertisse que se enganava, o que certamente fariam se o velho por caduco errase o conta ».

tempête, ou venus de leur plein gré, mais par contrebande, sur cette côte, ils s'y seraient fixés, et même auraient contracté alliance avec les indigènes, ainsi que le firent au seizième siècle quelques interprètes Normands, (1) qui s'établirent au milieu des Tupinambas. On a même conservé le nom d'un de ces compagnons de Ramalho, un certain Antonio Rodriguez (2), qui aurait épousé la fille de Piquirobis, cacique des villages de Hururay. Si plus tard, lorsque se firent à grand bruit les voyages de découvertes, Ramalho et ses amis ne revendiquèrent point pour eux l'honneur de la première découverte, c'est sans doute qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux vengeances rétrospectives de leur souverain, pour avoir tenté sans son autorisation une expédition de ce genre, ou bien encore préférèrent-ils tout simplement la tranquillité à la gloire. Bien plus, ils paraissent avoir resserré les liens qui les unissaient aux indigènes, et n'avoir consenti à se rapprocher de leurs compatriotes que quarante-trois ans après leur arrivée.

Tout en reconnaissant que la seule preuve du voyage de Ramalho est un simple document qu'il est facile d'altérer ou de mal interpréter, et rien qu'une date peu vraisemblable qui attribuerait à ce Portugais plus d'un siècle d'existence, au moins sommes-nous en droit de penser que des expéditions analogues se sont sans doute accomplies. L'histoire ne se compose pas

(1) LÉRY, *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, édition Gaffarel, § 7. « Sur quoy, à mon grand regret je suis obligé de réciter icy que quelques truchemens de Normandie qui avoient demeuré huit à neuf ans dans ce pays-là pour s'accomoder à eux, menans une vie d'athéiste, ne se polluoyent pas seulement en toutes sortes de paillardises et vilenies parmi les femmes et les filles, etc. » Léry (§ 18) a même conservé le nom d'un de ces interprètes, Goset, qui devint chef de la tribu qui l'avait adopté.

(2) CORDEIRO, ouv. cité, p. 50. « Resulta que no Brazil assistirão Portuguezes, 8 annos pouco mais ou menos, antes de se saber na Europa que existia o mundo novo : digo Portuguezes no plural porque das memorias do Padre Jorge Moreira, escriptas no meio do seculo passado, consta que com João Ramalho veio Antonio Rodrigues, o qual casara com una filha do Piquirobi, caccique da Aldea de Hururay ».

seulement des faits enregistrés et reconnus, mais aussi des faits probables bien qu'ignorés. Nous n'avons conservé ni le nom ni le souvenir de ces prédécesseurs anonymes de Colomb, mais n'est-ce pas assez d'avoir établi qu'ils ont pu exister?

Aussi bien la meilleure preuve que nous puissions alléguer de leur existence probable c'est que la découverte officielle du Brésil, en l'an 1500, est le fait du hasard, et que si Colomb, huit ans auparavant, n'avait pas abordé à Guanahani, l'honneur d'avoir le premier foulé le sol du continent reviendrait au Portugais Alvarès Cabral, jeté par la tempête sur le littoral Brésilien. On sait que les navigateurs Portugais avaient eu l'heureuse chance de doubler le cap de Bonne-Espérance et d'arriver aux Indes en faisant le tour de l'Afrique. Le roi Manoël le Fortuné conçut aussitôt le projet de conquérir les Indes Orientales, et, malgré l'épuisement des finances, malgré les dangers et les dépenses de ces lointaines expéditions, les Portugais se présentèrent en foule pour aider leur souverain à réaliser ses rêves ambitieux. En mars 1500 une flotte de treize vaisseaux, montée, sans parler des équipages, par quinze cents hommes de troupes, était déjà équipée et prête à partir. Le roi en avait confié le commandement à un des premiers seigneurs du Portugal, don Pedro Alvarès Cabral (1), gouverneur de la province de Beira et alcade major de Belmonte. On ne sait ni le lieu ni la date de la naissance de Cabral. On sait seulement qu'il était allié à l'une des plus nobles familles du royaume et qu'il avait épousé Isabelle de Castro, première dame de l'infante dona Maria, fille de Jean III. L'histoire a perdu le souvenir des services qu'il avait rendus pour mériter l'honneur de diriger cette flotte; mais Vasco de Gama faisait grand cas de lui, et l'avait spécialement recommandé au roi comme le plus capable de recueillir les fruits de son mémorable voyage. Rien ne fut négligé pour

(1) J. de Barros, *Decada primeira de India*, I, 30. — Faria, *Asia Portugueza*. — Solorzano, *De jure Indiarum*, I, 3, Nos 31, 32, 33. — Rocca Pitta, *America Portugueza*.

la réussite de cette vaste entreprise. Des marins déjà célèbres, et dont plusieurs auraient mérité de commander en chef furent donnés comme auxiliaires à Cabral : Sanchez de Thoar, un Espagnol intrépide jusqu'à la témérité, et qui ne reculait jamais devant le danger, Nicolao Coelho, qui s'était déjà distingué lors du premier voyage de Vasco de Gama, et surtout Bartolomeo Diaz, le fameux pilote, celui dont l'expérience consommée valait une escadre. Deux négociants, ou plutôt deux administrateurs distingués, Ayres Barbosa et Pero Vazde Caminha, lui avaient été adjoints pour règler toutes les affaires commerciales, et pour fonder des factoreries sur la côte du Malabar. Maître Joaô, le physicien, ou, si l'on préfère, le médecin du roi, avait aussi demandé à faire partie de l'expédition. A bord des navires avaient été entassés de magnifiques présents, destinés à faire oublier par leur somptuosité ceux que Gama avait naguère offerts au rajah de Calicut, et dont la mesquinerie avait failli compromettre le succès de l'expédition.

Le 8 mars, tous les préparatifs étant achevés, et la flotte étant mouillée au Rastello, devant la plage où l'on creusait les fondations du couvent de Belem, le roi Manoël, qui voulait signaler par une grande solennité le départ de son escadre, rassembla le peuple dans la cathédrale de Lisbonne. L'évêque de Ceuta officia pontificalement, bénit l'étendard aux armes du Portugal qui avait été déposé sur l'autel pendant la cérémonie, et le donna au roi qui le remit à Cabral, en même temps qu'il lui couvrait la tête d'un chapeau béni par le pape. La bannière fut alors élevée et portée en grande pompe au rivage, où le roi en personne voulut être témoin de l'embarquement de Cabral. Le Tage était alors couvert de bateaux remplis de spectateurs. « Toutes ces chaloupes, lisons-nous dans le récit d'un témoin oculaire, l'historien Barros (1), étaient chamarées de livrées, de banderoles, d'armoiries, et donnaient au fleuve l'aspect d'un jardin orné de

(1) Barros, ouvrage cité.

fleurs diverses dans un des plus beaux jours du printemps. Mais ce qui exaltait le plus les esprits, c'était le bruit sonore et harmonieux des flûtes, des tambourins, des hautbois, des trompettes, auquel s'unissait le son plus doux de l'agreste chalumeau, qui jusque là n'avait retenti que dans des prairies et des vallons, et qui, pour la première fois, se faisait entendre sur les eaux salées du vaste Océan ».

Cabral mit à la voile le 9 mars et arriva en treize jours aux îles du Cap Vert. Jusqu'alors, aucun accident n'avait troublé sa navigation. Il s'aperçut à ce moment qu'un vaisseau lui manquait, celui que commandait Vasco d'Athayde. On ne l'attendit que peu de temps et les douze autres navires continuèrent leur route après avoir perdu l'espérance de le rallier. Afin d'éviter les calmes de la côte de Guinée, et conformément à une tradition Portugaise en vertu de laquelle pour doubler l'Afrique il fallait s'élever très au large, Cabral ordonna de prendre la direction du sud-ouest. On a prétendu que, battu par une tempête, il se laissa pousser vent arrière, et arriva tout à fait par hasard en vue d'une terre inconnue, qui n'était autre que le Brésil. Nous avons pourtant peine à croire que cette belle découverte soit l'effet d'un pur hasard. On connaissait à la cour de Lisbonne les découvertes de Colomb, et bien des Portugais non seulement avaient déjà demandé à être investis des îles ou des terres qu'ils découvraient dans l'Océan, mais encore plusieurs d'entre eux étaient déjà partis à la découverte. Il se peut donc qu'Alvarès Cabral, lorsqu'il se dirigeait invariablement vers le sud-ouest, ait été poussé soit par une louable curiosité, soit par une légitime espérance de faire à son tour quelque importante découverte.

Entraîné par les vents, ou poussé volontairement dans cette direction, Alvarès Cabral arriva le 22 avril, mercredi de l'octave de Pâques, en vue d'une montagne de forme arrondie, à laquelle il imposa le nom de Monte Pascoal. Bientôt on découvrit une côte dont la merveilleuse fertilité frappa de surprise

ceux qui ne connaissaient que les plages africaines ou les terres basses du Malabar (1). Ce fut seulement le 23 avril que Nicolas Coelho fut chargé d'explorer la côte. Il aperçut quelques sauvages au teint cuivré, entièrement nus, et qui, armés d'arcs et de flèches, s'approchèrent des Portugais, mais sans démonstration hostile. Deux d'entre eux, surpris dans leur canot, furent amenés devant Cabral. « Les naturels de ce pays, lisons-nous dans la relation de Pedro Vaz de Caminha, sont généralement d'un brun foncé tirant sur le rouge ; leur figure n'est pas désagréable, et ils sont pour la plupart d'une taille assez avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable... L'un des deux que nous conduisîmes à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée plume à plume aux cheveux avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire ; il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que de se laver la tête. Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil. Il était vêtu avec magnificence et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sanchez de Thoar, Simam de Miranda, Nicolao Coelho, Ayres Correa et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire s'assirent par terre sur un tapis qui était placé au pied du fauteuil. Les Indiens allumèrent des torches (2), entrèrent

(1) La relation de Pedro Vaz de Caminha, longtemps renfermée dans les archives de la Torre de Tombo à Lisbonne, fut signalée en 1790 par Munoz. Le P. Manoel Ayres de Cazal la publia en 1817 dans le premier volume de la *Corographia Brasilica*. Ferdinand Denis l'a traduite en français en 1821 et d'Olfers en allemand 1878. Elle a été reproduite dans le *Journal des Voyages* de Verneur et dans la *Colleccão de noticias para la historia et geografia dos Nacões oultramarinas.*

(2) Sans doute les calumets que les Brésiliens fabriquaient avec la feuille roulée du palmier, et dans lequel ils introduisaient du petun. Voir la planche de la page 113.

et ne firent aucune salutation, pas même au commandant, à qui ils n'adressèrent point non plus la parole. L'un d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou. Il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or. Ils firent la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta ensuite, mais en apercevant une poule ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues. Ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ils ne les avaient pas plus tôt portés à leurs lèvres qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin, et ils avalèrent même quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après y avoir goûté ».

On aura remarqué que ces indigènes ne regardaient pas les Européens comme des êtres d'une nature supérieure. Ils ne s'inclinaient pas devant eux comme devant des Dieux, ainsi que le firent les insulaires des Antilles ou même les peuples civilisés du Mexique. Ils semblaient appartenir à une race plus forte et plus fière. Quelques heures après leur entrevue, ayant éprouvé le besoin du sommeil, ils s'étendirent sans plus de façon sur le tillac et s'endormirent au milieu de ces étrangers, n'ayant d'autre souci que de ne pas endommager leur coiffure de plumes. Les Portugais de leur côté, traitèrent avec ménagement leurs futurs sujets. Cabral ne voulait à aucun prix que les indigènes emportassent un mauvais souvenir de leur première entrevue avec les Européens. Il les combla de présents, bracelets de laiton, clochettes, miroirs, et décida que, dès le lendemain, on les reconduirait à terre.

La mer était grosse, et on n'avançait qu'avec précaution sur cette île inconnue. Ce ne fut que le samedi 25 avril que les

Portugais arrivèrent, par 46° 30' de latitude centrale, à un hâvre qui leur parut très sur. Ils le nommèrent Porto Seguro. Deux officiers furent envoyés à terre afin de remettre les deux indigènes à leurs compatriotes qui du rivage suivaient tous les mouvements de la flotte. En même temps furent débarqués deux jeunes gens, condamnés au bannissement pour leurs crimes. Ils appartenaient à la classe de ceux qu'on nommait les Degradados, et avaient obtenu de se fixer en qualité d'interprètes au milieu des premiers sauvages qu'on rencontrerait. De leur zèle et de leur exactitude à donner toute sorte de renseignements sur les ressources de la région, dépendrait leur sort futur. L'un de ces degradados, Affonso Ribeiro, devait rendre de grands services aux Portugais et devenir un agent intelligent et précieux de la colonisation. Il fut pourtant accueilli tout d'abord avec défiance par les Tupiniquins, tel était le nom des indigènes qu'on venait de découvrir, mais il ne se rebuta pas, pénétra jusqu'à leurs villages, et, quand il eut montré les brillantes bagatelles dont il était porteur, se joua l'éternelle comédie des premières relations entre civilisés et barbares, les uns exploitant les autres, et ceux-ci charmés d'être pris pour dupes.

Le jour suivant, c'était le dimanche de Pâques, Cabral descendit à terre avec ses principaux officiers et une partie de ses équipages. On célébra la messe dans un îlot de l'anse, qui fut alors désigné sous le nom de Coroa Vermelha. Un moine qui plus tard devint évêque de Ceuta, Fr. Henrique de Coïmbre, prêcha devant les Portugais et devant les Indiens, dont l'attitude fut pleine de convenance. Ils suivaient avec exactitude tous les signes d'adoration ou d'humilité du prêtre et des assistants, se jetant à genoux, ou se relevant, se frappant la poitrine, imitant en un mot les Portugais dans tous leurs gestes. Quelques jours plus tard, le 1er mai, Cabral prit solennellement possession du pays, au nom de la couronne de Portugal. Il fit dresser une croix en pierre, planter un poteau aux armes du roi Manoël et distribua aux indigènes de nombreux cadeaux. Il donna à la

contrée le nom de Terre de Santa-Cruz, qu'elle a en effet porté quelques années, mais qui depuis a été remplacé par le nom d'une des principales productions du pays, le bois de teinture depuis longtemps nommé Brésil.

Voici comment un témoin oculaire, Vaz de Caminha, rendait compte à son maître de cet acte important, qui allait assurer un empire à la dynastie régnante : « Aujourd'hui vendredi 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve où était cette croix. Nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition qui y disaient des prières. Il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et, quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à plus de deux cents, La croix a été placée avec les armes et la devise de votre Altesse ; on a élevé au pied un autel, et le P. Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait. Lorsque on vint à dire l'Evangile, et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent et attendirent pour se remettre à genoux, que nous eussions repris cette position. Je puis assurer à votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés... Ils nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont adopté aucun genre d'idolâtrie ».

Jusqu'au jour du départ de Cabral, et grâce à ses ordres

aussi remplis d'humanité que d'intelligence, il n'y eut entre Portugais et Tupiniquins que de cordiales relations. Tantôt les Indiens réunis aux sons de la janubia, exécutent autour de l'autel des danses sacrées, tantôt l'almochérif de l'expédition, Diego Dias, « homme d'un caractère gai », raconte le chroniqueur Caminha, prie un joueur de guitare de le suivre au milieu des Indiens, danse à son tour devant eux, et organise des rondes. « Nous remarquâmes qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite sur le sable une foule de tours, et entre autres le saut royal, ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration ». Avant de repartir pour les Indes, et de poursuivre sa mission, Cabral résolut de profiter de ces bonnes dispositions des naturels pour étudier les ressources du pays. Il voulait surtout s'informer des richesses métallurgiques que recélait le sol, mais le temps lui manqua pour obtenir des renseignements sérieux, Au moins chargea-t-il les degradados, qui devaient rester au Brésil, de prendre toutes les informations nécessaires. D'après la tradition, un prêtre serait volontairement resté avec les déportés, et deux mousses (grumetes) séduits par l'attrait de la vie sauvage, disparurent au moment de l'embarquement, mais les relations contemporaines gardent le silence à ce sujet. Quand la flotte s'éloigna, les deux exilés, versant des larmes amères, s'abandonnèrent à leur désespoir, mais leurs nouveaux amis se pressèrent autour d'eux et essayèrent de les consoler.

Cabral avait eu soin d'expédier en Portugal, pour y porter la bonne nouvelle de la découverte, un de ses vaisseaux, commandé par Gaspard de Lemos. Il lui avait donné, sans parler de ses rapports officiels, deux documents d'une grande valeur, une sorte de chronique de la découverte, rédigée avec un grand charme d'expression par le second secrétaire de la factorerie de Calicut, Pedro Vaz de Caminha, et une note astronomique composée par le physicien ou médecin Joaô. Il n'aurait pas mieux demandé que de joindre à ces rapports, suivant l'usage

des navigateurs de l'époque, un ou deux indigènes qui auraient été comme la preuve vivante de la découverte, mais, par un scrupule qui l'honore, bien accueilli par les indigènes, il défendit qu'on s'emparât par surprise de quelques uns d'entre eux. Il ne voulait pas que la lettre qui devait apprendre au roi Manoël une heureuse nouvelle lui annonçât en même temps la violation de l'hospitalité. Lemos fut moins humain. Lors de son voyage de retour, il ravit deux Indiens sur une autre partie de la côte et présenta à son souverain les deux premiers Brésiliens qui aient mis le pied en Europe.

Nous n'avons pas à suivre Cabral dans la suite de son voyage. Rappelons seulement qu'il doubla le cap de Bonne-Espérance, noua des relations avec les souverains Hindous de la côte du Malabar, mêlant avec habileté les négociations aux combats, et qu'il eut l'heureuse chance de rentrer à Lisbonne le 23 juillet 1501. Dans les mers d'Afrique, à Benezegue, non loin du Cap Vert, il rencontra même une flottille Portugaise dont la vue lui prouva qu'on se hâtait de mettre à profit l'avis qu'il avait donné avec tant de prévoyance, et qui faisait tomber entre les mains de son roi une des plus riches provinces de ce nouveau monde que Colomb avait vainement proposé à Jean II. Un heureux concours de circonstances accordait ainsi au roi Manoël ce qu'avait refusé le génie le plus pénétrant. Aussi bien les Portugais comprirent tout de suite l'importance de la découverte. Le roi se hâta d'en prévenir les souverains d'Espagne, afin d'éviter toute contestation possible, et de bien établir ses droits de premier occupant. Voici même la lettre qu'il leur écrivit à ce sujet, de Santarem, le 29 juillet 1501 (1). « Alvarès Cabral, capitaine à mon service, est parti de Lisbonne avec treize navires le 9 mars de l'an passé. A l'octave de la Pâques suivante, il a débarqué sur une terre qu'il venait de découvrir,

(1) Navarrete, III, 95... « La cual parece que nuestro Senor milograsamente quiso que se hallase, porque es muy conveniente y necessaria para la navegacion de la India, porque alli reparo sus navios é tomo agua... ».

et à laquelle il a donné le nom de Santa-Cruz. Il y a trouvé des peuplades sans vêtements, comme au temps de la primitive innocence. Elles sont douces et pacifiques. Il semble que c'est par un miracle que notre Seigneur a bien voulu qu'il fît cette découverte, car cette terre convient admirablement et même est nécessaire à la navigation des Indes. On peut y réparer ses navires et renouveler ses provisions d'eau. Comme Cabral avait un grand chemin à faire pour arrriver aux Indes, il n'est pas resté longtemps pour s'informer des productions de cette terre ; il s'est contenté de m'expédier un navire et de me notifier sa découverte ».

C'était un grand événement que cette découverte du Brésil : pourtant il passa à peu près inaperçu dans le fracas des expéditions Portugaises aux Indes orientales. Les Portugais ne paraissent pas tout d'abord s'être doutés de l'importance de leur nouvelle acquisition. Ils la négligent presque et se contentent d'y envoyer de loin en loin quelques vaisseaux, plutôt pour affirmer leur droit de possession que pour s'établir à titre définitif dans le pays. Tel paraît avoir été le voyage entrepris dès 1501 par Christovam Jaques ; et encore ce voyage n'est-il pas bien authentique. On l'a peut-être confondu avec l'expédition, très réelle, conduite en 1523 par le même Christovam Jaques contre les établissements fondés par les Français au Brésil. Nous parlerons avec la même réserve de l'expédition dont le souvenir a été gardé par un opuscule conservé à la Bibliothèque de Dresde (1), et intitulé *Copia des Newen Zeytung auss Pressilig Land*. C'est la version allemande, d'après un original qui paraît Portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la Copia des Zeitung ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, il est impossible

(1) Humboldt dans son *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent* (t. v, p. 239-258), et Ternaux-Compans dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (1840, t. II, p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par Varnhagen (*Historia general do Brasil*, I, 435).

de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du XVI[e] siècle.

A vrai dire il n'y a de bien prouvés, pour les commencements de la découverte du Brésil, que les deux voyages auxquels prit part Amerigo Vespucci, et dont il a composé la relation. Vespucci n'était plus au service de l'Espagne. Voici comment il rend compte lui-même de sa nouvelle détermination (1) : « J'étais à Séville. Je m'y reposais un peu des nombreuses fatigues et des travaux que j'avais supportés dans mes précédents voyages. J'avais pris la résolution de retourner à la terre des Perles (2), lorsque la Fortune, qui trouva que je n'avais pas assez fait, inspira, je ne sais pourquoi, au seigneur Manoël, roi de Portugal, la pensée de m'envoyer par un messager spécial des lettres royales m'enjoignant de le rejoindre auplus vite à Lisbonne. Il me promettait de nombreux avantages. Ma délibération ne fut pas longue à ce sujet. Je lui répondis par le même messager que je n'étais pas bien disposé, et que ma santé était mauvaise ; que néanmoins, si quelque jour je revenais à la santé, et s'il plaisait à Son Altesse d'user de mes services, je me mettais entièrement à sa disposition. Le roi comprenant que, pour le moment, je ne voulais pas me rendre près de lui, m'envoya Julien Barthélemy del Giocondo, qui se trouvait alors à Lisbonne, avec mission de me ramener à tout prix. Ledit Julien arriva donc à Séville. Sa venue et ses prières m'imposèrent la nécessité de le suivre. Tous ceux qui me connaissaient désapprouvaient ce départ. C'est ainsi que je quittai la Castille où j'avais été accueilli avec beaucoup de faveur, et dont le souverain m'avait en haute estime. Ce qu'il y eut de pire c'est que je partis sans aller rendre mes devoirs à mon hôte. Bientôt je me présentai en personne au roi Manoël. Ce prince parut très joyeux de mon arrivée. Il eut avec moi

(1) AMERIGO VESPUCCI. *Quatuor navigationes.*
(2) C'est-à-dire à la côte de Paria, et aux îles qui la bordent.

plusieurs entretiens et me pressa de m'embarquer sur un des trois navires qui étaient en partance, et équipés pour la découverte des terres nouvelles. Comme les prières des rois sont des ordres, je me rendis à ses vœux ».

L'escadre en armement dans le port de Lisbonne était destinée à la terre de Santa-Cruz (1). Elle se composait de trois navires On ne sait pas quel en était le commandant. Ce n'était pas à coup sûr Vespucci, car il l'aurait dit dans sa relation, et il ne s'en est jamais vanté. Partis de Lisbonne le 10 ou le 14 mai 1501 (2), les Portugais, après avoir passé en vue de l'archipel des Canaries, s'arrêtèrent au port de Bezenegue ou Bezelica, au sud-est du Cap-Vert, non loin de Gorée. Ils y restèrent onze jours, et renouvelèrent leurs provisions de bois et d'eau. Puis ils prirent la direction du sud-ouest. La traversée fut longue et pénible. « Pour tout dire en un mot, vous saurez que pendant nos soixante-sept jours de navigation continue, nous en avons eu quarante-quatre avec de la pluie, du tonnerre et des éclairs. L'obscurité était telle que, pendant le jour, nous ne vîmes jamais le soleil, ni pendant la nuit l'éclat des étoiles. Aussi une telle frayeur nous avait-elle envahis que nous avions perdu presque tout espoir de vivre ». Vespucci traversait alors cette région de l'Atlantique à laquelle nos marins donnent un nom familier, le Pot au Noir. C'est le Doldrums des Anglais, le Cloud Ring de Maury, autrement dit l'anneau nébuleux de notre planète, oscillant au gré des saisons entre le nord et le sud. C'est la région des calmes équatoriaux, des poissons volants et du scorbut. Au moment où les Portugais désespéraient de voir jamais la terre,

(1) Amerigo Vespucci a composé trois relations de ce troisième voyage. La première est insérée dans les *Quatuor navigationes*, la seconde fut écrite sous forme de lettre à Soderini, gonfalonnier de la République de Florence, et la troisième sous forme de lettre à Lorenzo Pietro de Médicis. Elles ne diffèrent que par les détails.

(2) Les deux dates sont en effet données : mais rien n'est moins certain que la chronologie de Vespucci.

le 15 août 1501, elle leur apparut enfin (1). Ils se hâtèrent d'en prendre possession au nom de leur souverain, et comprirent aussitôt qu'ils se trouvaient sur un continent et non pas sur une île, car « le rivage s'étendait au loin sans faire le tour de cette terre et elle était fort peuplée ». Les Portugais lui donnèrent le nom qu'elle a depuis conservé, cap Saint-Roch.

Les indigènes n'avaient osé se montrer que de loin ; mais ils indiquaient par signes aux étrangers qu'ils n'avaient qu'à s'enfoncer avec eux dans l'intérieur des terres. Deux Portugais demandèrent la permission de débarquer. On la leur donna, mais à condition qu'ils ne prolongeraient pas leur exploration au-delà de cinq jours. Comme ils ne revinrent pas, un autre Portugais demanda à les rejoindre. A peine était-il sur la plage que les femmes l'entourèrent, et l'une d'elles l'assomma par derrière d'un grand coup d'épieu. Aussitôt ses compagnes le prirent par les pieds et le traînèrent dans la montagne, pendant que les hommes, sortant de la forêt, coururent au rivage en lançant leurs flèches. Les Portugais étaient tellement épouvantés, qu'ils ne songèrent pas à faire usage de leurs armes, et ne se dégagèrent que lorsque les caravelles eurent déchargé leurs bombardes. Au bruit de l'explosion les indigènes s'enfuirent tous vers les montagnes (2). « Les femmes avaient déjà mis en pièces notre compatriote, et le faisaient rôtir à un grand feu qu'elles avaient allumé à portée de notre vue. Elles montraient de loin les lambeaux de sa chair et les dévoraient, pendant que les hommes nous faisaient comprendre par leurs gestes qu'ils avaient tué et mangé nos deux autres compagnons ».

(1) On trouve également la date du 7 août : mais la date du 16 août est bien plus probable, puisque les Portugais donnèrent le nom de Saint-Roch au cap qu'ils découvrirent et que la fête de ce saint tombe justement le 16 août.

(2) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes*. « Mulieres juvenem nostrum, quem trucidaverant, nobis videntibus in frustra secabant, nec non frustra ipsa nobis ostentantes ad ingentem quem succenderant ignem torrebant, et deinde post hæc manducabant. Viri quoque ipsi signa nobis similiter facientes geminos Christicolas nostros alios se pariformiter peremisse manducasseque insinuabant ».

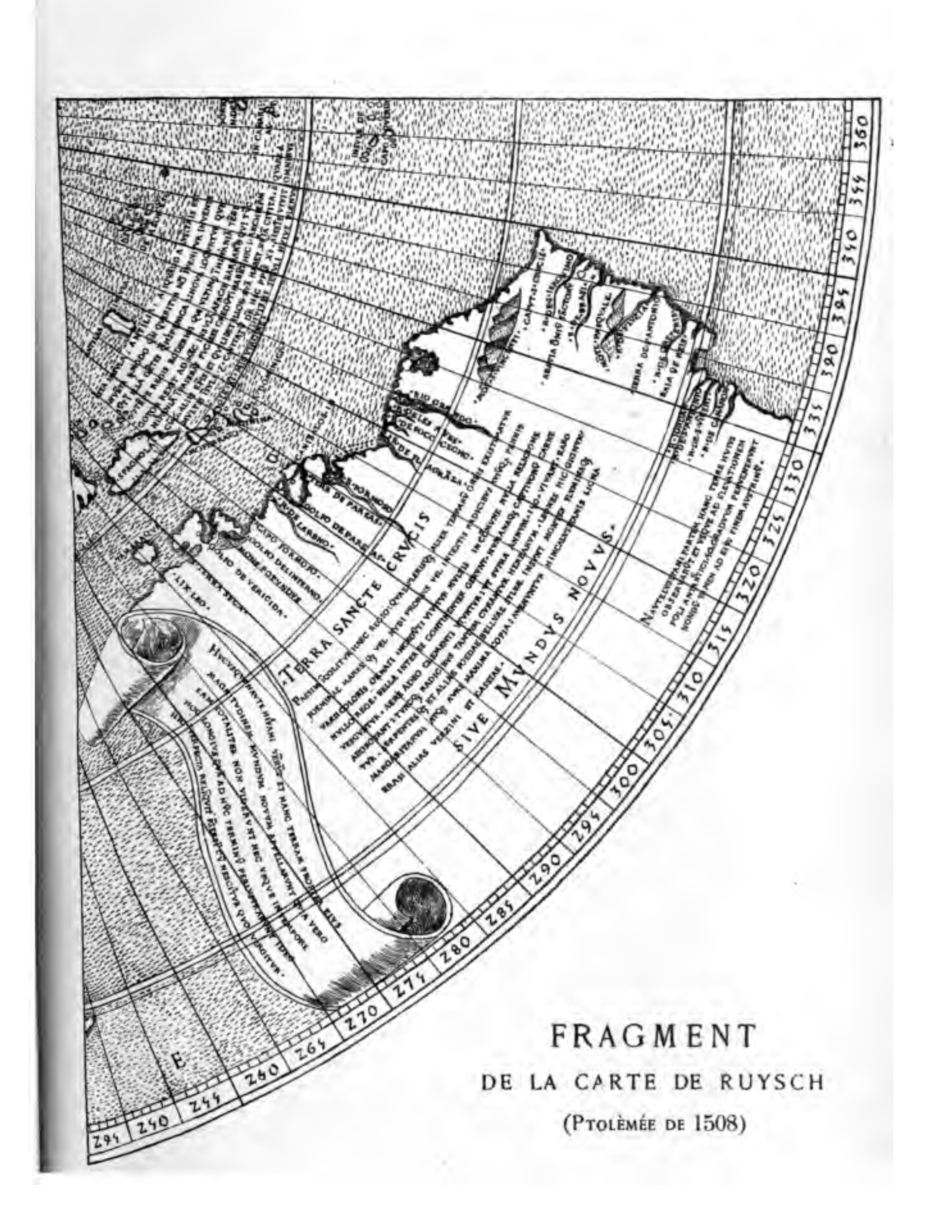
Les Portugais voulaient tirer une vengeance éclatante de cet odieux guet-apens. Plus de quarante d'entre eux demandaient à débarquer, mais « le chef de la flotte ne voulut jamais y consentir, et nous restâmes sous le coup de cet outrage (1) ». De fait cette prudence n'était que sagesse. La traversée avait été pénible, les provisions étaient presque épuisées, et ce n'était pas en massacrant quelques indigènes qu'on pouvait explorer le pays et remplir les instructions du roi Manoël. Les Portugais continuèrent donc à longer la côte, ils suivirent les détours et les sinuosités, mais sans jamais rencontrer une seule peuplade qui ait consenti à entrer en relations avec eux. Ils arrivèrent bientôt à un cap situé à cent cinquante lieues au sud du précédent, et qu'ils nommèrent Saint-Vincent ou Saint-Augustin. Ce dernier nom a été conservé. Dans ce difficile voyage, le long d'un rivage inconnu, Vespucci rendit à ses compagnons de grands services. Il s'en vante dans sa relation, car la modestie n'était pas sa qualité dominante. « Aucun de nos pilotes et de nos capitaines, a-t-il écrit, n'était capable, à cent lieues près, de déterminer notre position. Nous errions au hasard sur les flots, et nos instruments ne pouvaient que nous indiquer grossièrement la hauteur des astres..... mais quand j'eus prouvé à mes compagnons que, grâce à la connaissance des cartes marines, j'étais plus avancé dans l'art de la navigation que tous les pilotes de l'univers, ils me comblèrent d'honneur ».

Lorsque, à partir du cap Saint-Augustin, les Portugais virent la côte continuer dans la direction du midi, d'un commun accord ils prirent la résolution de la suivre encore, et d'étudier les régions qu'ils rencontreraient. Bien que les renseignements de la relation manquent de précision, il est probable qu'ils découvrirent alors Bahia, le cap San Tomé, la baie de Rio de Janeiro, l'île Saint Sébastien et la rivière Saint Vincent. De temps

(1) Amerigo Vespucci, id., « Sed hoc ipsum nobis navium prætor non permisit, et ita tam magnam ac tam gravem injuriam passi, cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro impunitis illis abscessimus ».

à autre ils descendaient à terre, et entraient en relations avec les naturels qui se montraient bien plus traitables que ceux de Saint-Roch ou de Saint-Augustin. Dans une de ces stations, près d'un exeellent port que l'on croit être celui de Bahia, les Portugais réussirent à se faire des amis. Trois indigènes se décidèrent en effet, de bonne volonté, à les suivre en Portugal. Les stations se prolongeaient parfois jusqu'à quinze et vingt jours, et alors les Portugais se hasardaient dans l'intérieur des terres. Vespucci faisait volontiers partie de ces reconnaissances. Il en profitait pour étudier les mœurs extraordinaires et les usages des naturels. Il examinait aussi les productions du pays, et prenait beaucoup de notes qui lui servirent ultérieurement à rédiger ses relations. Aussi bien ce qui assura plus tard le succès de ces relations et contribua à répandre dans le grand public le nom de leur auteur, ce sont justement ces peintures de mœurs étranges, parfois licencieuses, ces descriptions d'oiseaux et de plantes, en un mot ces renseignements curieux et véridiques, donnés par un témoin oculaire, sur les pays nouveaux dont tout le monde parlait. Les écrits de Vespucci frappèrent d'autant plus les imaginations déjà surexcitées que les explorations du narrateur avaient embrassé d'immenses espaces dans les latitudes australes. En outre ils furent traduits dans toutes les langues. Aussi la popularité s'attacha-t-elle rapidement à son nom. Les traductions de la relation, propagées dans les pays savants de l'Europe, lui donnèrent le relief de l'homme qui avait parcouru la plus grande partie des terres nouvelles, et, pour ainsi dire, prédisposèrent l'opinion à lui faire les honneurs de la découverte.

Le voyage durait depuis dix mois. Les Portugais étaient dans un autre hémisphère, dont les constellations étaient par eux étudiées avec un soin extrême : mais ils n'avaient, malgré leurs recherches, trouvé ni or, ni métaux précieux, et ils commençaient à se fatiguer de leurs courses toujours renouvelées. Le retour fut décidé. Au lieu de revenir sur leurs pas, et de



FRAGMENT
DE LA CARTE DE RUYSCH
(Ptolémée de 1508)

suivre de nouveau toutes les sinuosités de la côte qu'ils venaient de reconnaître, ils résolurent de se lancer en pleine mer, et de se frayer à travers l'Atlantique et vers l'Europe un chemin tout nouveau. C'était pour l'époque une opération bien hardie, mais Vespucci, dont l'autorité n'avait cessé de grandir, leur avait promis de les guider sûrement à travers ces océans inconnus. Ils le crurent, et, sous sa direction, reprirent le chemin du Portugal.

Le départ eut lieu le 13 février 1502. Au 3 avril on était déjà à plus de cinq cents lieues du dernier port qui les avait abrités lorsque commença une furieuse tempête. « Ce jour-là s'éleva une tempête si violente (1) que nous fûmes obligés de carguer toutes nos voiles et de ne naviguer rien qu'avec l'aide de nos mâts. Le vent qui soufflait avec tant de force était celui du sud-est. Il soulevait les flots, et les éléments étaient en convulsion. La violence irrésistible de ce trouble atmosphérique épouvanta nos compagnons ».

Le 2 avril apparut une terre âpre et inculte. Elle était inhabitée. « Nous étions alors exposés à un si grand danger (2), et le déplorable état de l'atmosphère nous accablait tellement, que c'est à grand peine si nous parvenions à nous voir à cause des tourbillons de grêle ». Les Portugais ne s'arrêtèrent pas longtemps dans leur nouvelle découverte, et bien firent-ils, car la tempête dura cinq jours, sans qu'ils pussent se servir d'une seule de leurs voiles, et ils étaient perdus s'ils avaient essayé de prendre terre. Bougainville a cru que le pays, alors entreaperçu par les Portugais, correspondait à l'archipel des Ma-

(1) Amerigo Vespucci, *Quatuor navigationes.* « Qua die tempestas ac procella in mari tam vehemens exorta est, ut vela nostra omnia colligere, et cum solo nudoque malo remigare compelleremur, perflante vehementissime lebeccio, ac mari intumescente, et aere turbulentissimo exstante. Propter quem turbinis violentissimum impetum nostrates omnes non modico affecti fuerunt stupore ».

(2) Id. « Porro in tanto periculo, in tantaque tempestatis importunitate nosmet tunc reperimus, ut vix alteri alteros præ grandi turbine videremus ».

louines. Navarrete se demandait si ce n'était pas plutôt le groupe de Tristan d'Acunha. Humboldt se prononçait pour la côte Patagonique. Nous croyons, avec Duperrey et Varnhagen, que Vespucci venait de découvrir la Nouvelle Géorgie ou Géorgie du Sud. Cook, qui crut avoir le premier visité cette terre de désolation, en janvier 1775, en donne une description qui rappelle celle de Vespucci : « L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage ni moins affreux ; on ne voyait pas un arbre. Il n'y avait pas le plus petit arbrisseau. L'aspect de la terre est à peu près le même partout. Le temps clair fut de courte durée : bientôt la brume fut aussi épaisse que jamais et accompagnée de pluie. Nous passâmes ainsi notre temps, enveloppés dans un épais brouillard, continuel, et entourés de rochers dangereux ».

Quand ils arrivèrent sous la ligne, les Portugais retrouvèrent le beau temps. Le 10 mai l'Afrique était en vue. Ils débarquèrent à Sierra-Leone, où ils firent une première halte de quinze jours, passèrent de là aux Açores, où ils arrivèrent à la fin de juillet, et se reposèrent une seconde fois, puis, le 7 septembre 1502, rentrèrent à Lisbonne. Ils n'avaient plus que deux navires. Le troisième était en si mauvais état qu'il avait été abandonné et brûlé à Sierra-Leone.

Dans ce long voyage de seize mois, de mai 1501 à septembre 1502, Vespucci et ses compagnons avaient découvert quantité de terres nouvelles. Du cap San-Roque à la rivière Saint-Vincent, ils avaient reconnu toute la côte, et établi des relations avec les indigènes. Ils avaient signalé la richesse en bois de teinture des forêts du littoral et de la sorte ouvert à leurs compatriotes de nouvelles sources de richesses. Ils avaient reconnu les constellations australes, et s'étaient les premiers, pour leur voyage de retour, lancés dans des mers inexplorées. « J'ai tenu un journal des événements digne d'être notés, écrivait Vespucci, afin de rassembler ces singularités et ces merveilles, si quelque jour je pouvais jouir du repos, et de composer un voyage

géographique. Je désire transmettre mon souvenir à la postérité, et faire connaître cette œuvre immense de notre souverain maître que les anciens ignoraient en partie, et qui nous a été révélée ». A défaut du livre qu'il comptait écrire, Vespucci n'a composé que la relation de son voyage. Au moins son vœu a-t-il été exaucé. Son nom a passé à la postérité, et il méritait d'être conservé : car ses découvertes furent réelles, et il faut lui savoir gré de l'énergie qu'il a déployée, de la science très réelle dont il a donné tant de preuves, et aussi de l'heureuse réussite de ses explorations.

Aussi bien Amerigo Vespucci allait bientôt reprendre la mer. Au moment où il composait pour ses amis Lorenzo Médicis ou Soderini la relation de son troisième voyage, le roi Manoël organisait une nouvelle expédition, dont il devait faire partie. « Je songe à effectuer un quatrième voyage, écrivait Vespucci, et je m'y prépare. On m'a déjà promis deux navires tout équipés. Je me dispose à visiter les pays nouveaux, situés vers le midi, mais dans la direction de l'Orient. J'y serai poussé par le vent que nous appelons Africus.. En ce voyage j'espère accomplir beaucoup de choses à la louange de Dieu, à l'utilité de ce royaume et à l'honneur de ma vieillesse. Je n'attends plus que le consentement du roi Sérénissine ». Manoël songeait en effet à utiliser l'expérience du pilote Florentin, mais en l'envoyant cette fois non pas à la Terre de Santa-Cruz, mais aux Indes Orientales. C'est en effet vers l'Asie, vers ses trésors et ses nations civilisées que se concentrait alors toute l'attention du gouvernement Portugais. On commençait à comprendre que les épices et les métaux précieux de l'Orient venaient d'un pays dont on trouverait facilement la route, en faisant le tour du monde par l'Occident, pensée primitive de Colomb, que mettra bientôt en œuvre Fernand de Magellan. Le roi de Portugal avait formé le projet d'envoyer une flotte à Melcha, c'est à dire à Malacca, dont on vantait beaucoup l'importance et l'heureuse situation. Six vaisseaux furent équipés, dont on confia le commandement

à un capitaine, dont Vespucci paraît n'avoir goûté ni les connaissances théoriques ni surtout le caractère. Il se nommait Gonzalo Coelho. C'est à lui qu'il faut attribuer en partie la non réussite de l'expédition.

Vespucci comptait pourtant sur le succès. S'il est vrai que le roi de Portugal ait voulu découvrir un passage aux Indes par le sud du Brésil, comme Vespucci s'était avancé précédemment très au sud dans l'hémisphère austral, il aurait bien pu trouver le passage, et par conséquent donner son nom à la découverte qui devait bientôt immortaliser Magellan. Mais le résultat trompa les espérances des navigateurs. Ils quittèrent Lisbonne le 10 mai 1503, se ravitaillèrent, selon l'usage, aux îles du Cap-Vert, et, malgré l'opinion de Vespucci, cherchèrent à s'approcher de la côte de Sierra-Leone. La terre était déjà en vue, lorsque s'éleva une tempête qui les rejeta en pleine mer. Poussés par le vent du sud-est, ils se trouvèrent tout à coup et à leur grande surprise, en vue d'une île de médiocre grandeur, contre les rochers de laquelle Coelho perdit le meilleur de ses navires. Vespucci fut envoyé pour prendre possession de l'île, qui paraît correspondre à celle que l'on nomma plus tard Fernando de Noronha. Cette île était déserte, mais très boisée et fréquentée par une multitude d'oiseaux, si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main. On y trouvait aussi de très grands rats, des lézards et quelques serpents. Tous ces détails ont été depuis confirmés par les navigateurs qui ont visité Fernando de Noronha (1). Vespucci attendit pendant huit jours que le capitaine Coelho vint le relever de son poste. Il s'y croyait abandonné, et il l'était presque, car un seul navire le rejoignit, et on n'avait plus aucune nouvelle des autres.

(1) GONNEVILLE, *Campagne du navire l'Espoir* (édition d'Avezac). « Sept à huit jours après le débarquement virent un islet, inhabité, couvert de bois verdoyant, d'où sortoient des milliasses d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à jucher sur les mats et cordages de la navire et s'y laissoient prendre ». — Cf. LÉRY, *Histoire d'un voyage faict au Brésil* (édition Gaffarel), t. II, p. 151.

Le voyage de retour ne fut signalé par aucun incident. Le 28 juin 1504 les Portugais rentraient à Lisbonne où on les reçut avec des honneurs extraordinaires, car on les croyait tous perdus. Vespucci affirme dans sa relation (1) que tous ceux qui étaient restés avec Coelho ne reparurent plus, car « c'est ainsi que Dieu, juste appréciateur du mérite, punit toujours l'orgueil ». Il se pourrait cependant que Gonzalo Coelho ait continué son voyage, et même qu'il ait découvert le Rio de la Plata, croyant entrer dans le détroit qui le conduirait à Malacca. Il se serait même avancé jusqu'à la baie de Saint-Mathias et y aurait planté une borne aux armes de Portugal (2). Encore aurait-il longtemps séjourné dans la baie du Rio de Janeiro qui, en effet, figura quelque temps sur les cartes, par exemple sur le globe de Schoner de 1513 avec cette désignation : G° Coelho Detectio. Les deux navires dont il est question dans la *Copia des Newen Zeitung,* que nous avons déjà citée, pourraient bien être les deux navires égarés à Fernando de Noronha, et que Vespucci avait attendus avec tant d'impatience, d'abord à Bahia, puis au cap Frio : mais ce n'est ici qu'une hypothèse que nous avançons, et sous toutes réserves.

Quoiqu'il en soit, dès l'année 1503, et grâce aux navigateurs portugais, grâce surtout à Cortereal, à Cabral et à Vespucci, dont il serait injuste de rabaisser le mérite, une énorme étendue de côtes avait été reconnue dans le continent méridional. On était entré partout en relations avec les indigènes. On avait même fondé un établissement sur la côte. Assurément la gloire de Colomb n'est en rien obscurcie par ces découvertes portugaises, mais ce sont des découvertes réelles, très authentiques, et nous aurions vraiment très mauvaise grâce à les passer sous silence dans cette histoire de la prise de possession du Nouveau-Monde par les Européens.

(1) AMERIGO VESPUCCI, *Quatuor navigationes.* « Quo superbiam modo justus omnium censor Deus compensat ».

(2) VARNHAGEN, *Nouvelles recherches sur les derniers voyages d'Americ Vespucce,* p. 11.

CHAPITRE IX

VOYAGES DES ANGLAIS. — LES CABOT

Les Anglais se sont de bonne heure aventurés sur l'Atlantique. Ce n'est pourtant ni l'esprit guerrier ni l'esprit religieux qui les poussèrent ainsi en dehors des voies battues. On ne rencontra que rarement chez eux ces chevaliers de l'Océan, que l'attrait magique de l'inconnu entraînait au delà des mers et ces missionnaires qui, si vaillamment, cherchaient en dehors de l'Europe des infidèles à convertir ou des néophytes à amener à la foi du Christ. Ce fut surtout l'esprit mercantile qui prédomina chez eux. De bonne heure ils comprirent que les combats ou les aventures n'engendrent le plus souvent que des ruines, et que la vraie source de la richesse c'est le travail. Aussi se préoccupèrent-ils de trouver de nouveaux débouchés pour leurs négociants, des marchés encore inexploités et des terres vierges, où, sans concurrents possibles, ils pourraient bâtir l'édifice de leur fortune.

Les guerres civiles, qui pendant le xve siècle, firent tant de mal à l'Angleterre, arrêtèrent, il est vrai, l'essor de la navigation, mais, avec la tyrannie salutaire et le règne réparateur de Henri VII Tudor, recommencèrent les entreprises maritimes. Les négociants anglais s'efforcèrent de regagner le temps perdu. Un traité de commerce signé avec les Pays-Bas en 1496 stipula liberté pleine et entière des échanges entre les deux pays. Un autre traité de commerce avec le Danemark, en 1498, ouvrit la

Baltique aux navires anglais et leur assura le trafic exclusif jusqu'en Islande. C'est surtout vers l'ouest, à la recherche de l'île mystérieuse de Brasil, que se lancèrent les voyageurs anglais. Bristol était alors le grand port de commerce de l'Angleterre. De Bristol partirent, dans les dernières années du XV[e] siècle, de nombreuses expéditions de découvertes. On a conservé le souvenir d'un voyage entrepris dans la direction de l'ouest dès 1480, mais la relation de ce voyage est tronquée, et pourrait bien être apocryphe. Aussi ne l'admettrons-nous que sous toutes réserves.

« Au mois de juillet de l'année 1480, (1) le navire de... et de John cadet, jaugeant quatre-vingts tonneaux, partit de Bristol en Cornouailles, à la recherche de l'île de Brasil, à l'occident de l'Irlande. Ils parcoururent l'Océan à travers... Thlyde est le capitaine marin le plus savant de toute l'Angleterre. Le neuvième jour de la lune, le dix-huitième jour de septembre, ils revinrent à Bristol. Leur navire avait erré à travers l'Océan, sans trouver d'île. La tempête l'avait rejeté jusque dans un port d'Irlande, où les matelots s'arrêtèrent pour le réparer et se reposer ».

Quelques années plus tard, le 25 juillet 1498, Pedro de Ayala, coadjuteur de l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, adressait aux souverains catholiques une dépêche (2) où était dit que, depuis sept années, les négociants de Bristol équ-

(1) *Itinerarium Willelmi Botoner*. Manuscrit de la bibliothèque du collège de Corpus Christi à Cambridge, n° 210, p. 195. « 1480 die jully navis... et J (ann) is junioris ponderis 80 dolorium, inceperunt viagium apud portum Bristolliæ de Kingrode usque ad insulam de Brasylle in occidentali parte Hiberniæ, sulcando maria per... et... Thlyde est magister scientificus marinarius totius Angliæ. Et nona venerunt Bristolliæ die lunæ 18 die septembris, quod dicta navis velaverunt maria per circa... menses, nec invenerunt insulam, sed per tempestas maris reversi sunt usque portum in Hibernia pro reposicione navis et mariniorum ».

(2) Dépêche des archives de Simancas citée par HARRISSE, *Cabot*, p. 329 : « Los de Bristol ha siete anos que cada ano an armado dos, tres, cuatro caravelas para ir a buscar la isla del Brasil y las siete Ciudades... ».

paient tous les ans deux, trois ou quatre caravelles pour découvrir l'île de Brésil et les Sept Cités. Il semble donc établi qu'une sorte de courant s'était formé, qui poussait les navires anglais dans les mers de l'ouest, mais il n'y avait rien de régulier ni rien de sûr dans ces navigations. Il leur manquait en quelque sorte l'autorité d'un grand nom et la consécration du succès. Ce fut une famille Italienne au service de Henri VII Tudor, les Gabotto ou Cabot, qui, résolument et décidément, lança l'Angleterre dans ces voies nouvelles, et, pour de longs siècles, assura de la sorte sa prospérité et sa grandeur.

L'aîné de la race, Jean Cabot (1), n'était pas né à Venise, comme on l'a souvent écrit ; il était Génois. Le 21 janvier 1496, le docteur Puebla, ambassadeur des rois catholiques en Angleterre, leur faisait part en effet des efforts tentés par « un individu comme Colomb » (2) et les souverains d'Espagne, en lui répondant, parlaient de leur côté d' « uno como Colon ». En 1498, le même Puebla, racontant à Ferdinand et à Isabelle le voyage que venait d'entreprendre Cabot, ne dit pas son nom, mais précise sa nationalité. « Cinq navires, écrit-il, ont été confiés à un autre Génois comme était Colomb »(3). Pedro de

(1) L'ouvrage capital sur Jean et Sébastien Cabot est celui d'HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages*. Paris 1882 : mais on peut également citer : RICHARD BIDDLE, *A memoir of Sebastian Cabot with a review of the history of maritime discovery*, Philadelphia, 1831. — MAJOR, *The true date of the english discovery of the American Continent under John and Sebastian Cabot*, 1870. — D'AVEZAC, *Les navigations Terreneuviennes de Jean et Sébastien Cabot*, 1869. — DESIMONI, *Sugli scopritori genovesi del medio evo* (Giornale Ligustico, 1874). — ID., *Intorno a Giovanni Caboto genovese scopritore del Labrador e di altre regione dell' alta America settentrionale* (Alti dello societa Ligure, 1881). — KIDER, *The discovery of America by John Cabot*, 1878. — BARRERA PEZZY, *Di Giovanni Kaboto rivelatore del settentrionale emisfero d'America*, Venezia, 1881. — BULLO, *La vera patria di Nicolo de' Conti e di Giovanni Caboto*, Chioggia 1880. — RICHARD CORTAMBERT, *Jean et Sébastien Cabot* (Exploration, 1882).

(2) HARRISSE, p. 19.

(3) ID, p. 316. « Cinco naos armadas con otro genoves como Colon ».

Ayala, coadjuteur à Londres du docteur Puebla, et très bien informé, car il vivait dans la société de divers Italiens établis en Angleterre (1), parle aussi de ce Génois : « J'ai vu dit-il, la carte dressée par cet inventeur, un Génois comme l'était Colomb » (2). Jean Cabot naquit donc sur le territoire de la République de Gênes, mais il se fixa de bonne heure à Venise, et, le 28 mars 1476, fut même déclaré citoyen Vénitien, à l'unanimité de 149 votants, par le doge Andrea Vendramerio (3). Il épousa une Vénitienne, et eut trois fils, Lewes, Sebestyan et Sancte, ainsi que les nomment les lettres patentes du roi Henri VII, à la date du 5 mars 1496, tous les trois nés en Vénétie (4). On ne sait pas grand chose sur sa vie antérieure. D'après un passage d'une lettre écrite par Raimondo di Soncino, il aurait visité la Mecque, et s'y serait informé auprès des négociants arabes de la provenance des épiceries, mais comme le séjour de cette capitale religieuse de l'islam était rigoureusement interdit aux chrétiens, il est bien plus probable qu'il se contenta de visiter les échelles du Levant. Dans les dernières années du quinzième siècle, il paraît avoir abandonné sa patrie d'adoption et s'être fixé en Angleterre, soit à Londres, soit plutôt à Bristol, alors le centre du commerce de l'Angleterre avec les pays du Nord, et le point de départ des expéditions tentées par les Anglais dans la direction du nord-ouest.

Quelques-uns des biographes de Cabot ont voulu en faire un disciple de Toscanelli, un innovateur. Ils lui attribueraient

(1) Raimondo di Soncino ambassadeur de Ludovic le Maure, les frères Spinola, Jean-Baptiste de Tabia, médecin du roi Henri VII Tudor, Cipriano de Fornari, tous chargés par le roi d'Angleterre de missions diplomatiques auprès du pape et du roi de France.

(2) Harrisse, p. 329. « Yo he vista la carta que ha fecho el inventador que es otro genoves como Colon ».

(3) Id., p. 309. « Quod fiat privilegium civitatis de intus et extra Joanni Caboto per habitationem annorum xv juxta consuetum ».

(4) Id., p. 39. « Dilectis nobis Johanni Cabotto, civi Venetiarum, ac Lodovico, Sebastiano et Sancto, filiis dicti Johannis, et eorum ac cujuslibet eorum hœredibus et deputatis ».

volontiers la grande idée qui a fait la gloire de Colomb, mais leur enthousiasme n'est justifié par aucun document précis. Jean Cabot fut sans doute un marin distingué, un explorateur audacieux et surtout heureux, mais il se contenta d'imiter Colomb. Ce ne fut pas un devancier, mais un successeur. A ce rôle secondaire doit se borner sa gloire. Aussi bien tout est mystérieux en lui. On discute non pas précisément l'authenticité mais la date exacte de ses voyages transatlantiques; on ne sait comment il vécut, ni où il mourut. Cabot, en un mot, est un de ces personnages énigmatiques, auxquels on prête volontiers plus qu'ils n'ont fait; et, tant qu'on n'aura pas retrouvé un document décisif qui éclaircisse sa vie, on ne pourra la raconter que sous toutes réserves.

Nous pensons néanmoins que le premier voyage entrepris par lui, de concert avec son fils Sébastien, le fut en l'année 1494. On conserve en effet dans la galerie géographique de la bibliothèque nationale de Paris une carte dressée en 1544 par Sébastien Cabot, alors pilote major de l'Espagne (1). Cette carte porte des légendes tantôt latines, tantôt espagnoles. Or dans la partie qui correspond dans l'Amérique du nord au Labrador et au Canada on lit : « Cette terre qui nous était autrefois fermée fut découverte par Jean Cabot Vénitien, et par Sébastien Cabot son fils (2), en l'année de la rédemption 1494, le 24 juin, à cinq

(1) Cette carte est en effet signée : Sebastian Caboto capitan, y piloto major de la S. c. c. m. del imperador don Carlos Quinto deste nombre, y Rey nuestro sennor hizo esta figura extensa en plano, anno del nascimo de nro Salvador Jesu Christo de MDXLIIII annos.

(2) « Terram hanc olim nobis clausam aperuit Joannes Cabotus Venetus, nec non Sebastianus Cabotus ejus filius, anno ab orbe redempto 1494, die vero 24 Junii, hora 5 sub diluculo, quam terram primam visam appellarunt, et insulam quandam magnam ei oppositam insulam divi Joannis nominarunt, quippe quæ solenni die festo divi Joannis aperta fuit. Hujus terræ incolæ pellibus animalium induuntur; arcu in bello, sagittis, hastis, spiculis, clavis ligneis, et fundis utuntur. Sterilis incultaque tellus fuit, leonibus, ursis albis, procerisque cervis, piscibus innumeris, lupis scilicet, salmonibus, et ingentis (*sic*) soleis unius ulnæ longitudine, aliisque diversis piscium generibus abundat;

heures dans la matinée. On l'a appelée Terre première vue. A une grande île qui est à l'opposite de ce continent, on a donné le nom d'île de Saint-Jean, parce qu'elle a été découverte le jour de la fête de ce saint. Les indigènes se couvrent de peaux d'animaux. A la guerre ils se servent d'arcs, de flèches, de lances, de massues en bois et de frondes. Le pays est stérile et inculte. On y trouve en abondance des lions, des ours blancs, de grands cerfs, beaucoup de poissons, à savoir des loups, des saumons, de grandes soles d'une aune de longueur et plusieurs autres espèces de poissons. Les plus nombreux sont ceux qu'on appelle communément Bacallios. Il y a encore dans ce pays des faucons noirs, semblables à des corbeaux, des aigles, des perdrix de couleur foncée, et divers autres oiseaux ».

On a sans doute prétendu que ce chiffre de 1494 était controuvé, et qu'il fallait lire 1497, MCCCCXCVII au lieu de MCCCCXIIII, étant donnée la facilité de confondre le signe V avec le signe II. On a encore allégué que les divers auteurs qui ont consulté cette carte, ou du moins des exemplaires de cette carte, ne sont pas d'accord sur les chiffres, et que, si les uns ont lu 1494, d'autres se sont prononcés pour 1497 (1) : mais il est facile de consulter la carte : elle présente tous les caractères d'un document officiel. Or elle marque 1494, nullement 1497, et c'est cette première date que nous croyons la vraie.

Donc en 1494, Jean Cabot et son fils ont découvert un pays, au-delà de l'Atlantique, qui leur a paru être un grand continent, et une île qu'ils ont nommée île de Saint-Jean. Bien que leur examen de la contrée ait été superficiel, ils sont entrés en rela-

horum maxima copia est, quos vulgus Bacallios appellat. Ad hæc insunt accipitres nigri, corvorum similes, aquilæ, perdicesque fusco colore, aliæque diversæ vo lucres ». La légende espagnole est une reproduction de la légende latine

(1) Ainsi Nathan Kochhaf (Chytraeus), dans son *Variorum in Europa itinerum Deliciæ* (Herborn, 1594) lisait 1494, mais d'après un exemplaire aujourd'hui perdu et datant de 1544. Hackluyt (*Principall navigations*, 1589, p. 511) et Samuel Purchas (*His Pilgrimaye*, 1627, t. III, p. 807) lisaient 1497, mais d'après des exemplaires aujourd'hui perdus et consultés en Angleterre.

tions avec les indigènes, vêtus de peaux de bêtes et porteurs d'armes variées. Ce qui les a le plus frappés, c'est le grand nombre des animaux et surtout des poissons, particulièrement des baccallios ou morues. Il est certes bien difficile de préciser l'emplacement de cette terre première vue et de cette île Saint-Jean, mais ne semble-t-il pas qu'on les retrouve aux environs du golfe de Saint-Laurent, dans ces mers où foisonnent les morues? D'ailleurs, autant qu'il est permis d'établir une identification entre la carte de 1544 et les cartes actuelles, ce n'est que dans cette direction qu'on peut chercher les terres entrevues par les Cabot.

Le voyage de 1494 n'était qu'une reconnaissance hâtive de la région. Pour que la découverte fût sérieuse, une nouvelle exploration était nécessaire. De là un second voyage qui paraît avoir été entrepris en mai 1497. De graves événements avaient eu lieu dans l'intervalle. Non seulement Colomb avait continué ses découvertes, mais encore le pape avait promulgué la célèbre bulle qui adjugeait le nouveau monde à l'Espagne, et, sur les protestations du Portugal, les deux couronnes avaient, par le traité de Tordesillas, du 7 juin 1494, partagé entre elles les terres nouvelles. Jean Cabot ne pouvait, simple particulier, protester contre ce partage, mais en intéressant la royauté anglaise à ses découvertes, il pensait du moins échapper aux prétentions exclusives de l'Espagne et du Portugal. On ne connait pas au juste les négociations qui eurent lieu à ce propos. On sait pourtant que l'ambassadeur de Castille à Londres fut officiellement chargé de s'opposer à toute entreprise de ce genre. Le 28 mars 1496, Ruy Gonzalez de Puebla recevait de sa cour une dépêche où on le priait d'informer Henri VII qu'il était parfaitement libre d'accepter les propositions de Cabot (1), mais à

(1) HARRISSE, p. 315. « Y estas cosas semejantes son casas muy ynciertas y tales que para agora no conviene entender en ellas, y tambien mirad que aquellas ne se puede entender en esto syn perjuicio nuestro o del Rey de Portogal ».

condition qu'elles ne porteraient préjudice ni à l'Espagne ni au Portugal. Il est vrai qu'Henri VII n'avait ni attendu ni demandé l'autorisation d'agir, car, dès le 4 mars 1496, il avait, par lettres patentes accordées à Jean Cabot et à ses trois fils (1), organisé et encouragé une expédition au nouveau monde. Il leur donnait à eux, à leurs héritiers ou à leurs représentants « toute licence de naviguer aux contrées, régions et golfes de la mer orientale, occidentale et septentrionale, sous la bannière, l'étendard et les insignes de l'Angleterre » (2). Cinq navires leur seraient confiés, de la grandeur qu'ils jugeraient convenable, avec des équipages aussi nombreux qu'ils le voudraient, mais à leur frais, le tout « pour trouver, découvrir et explorer toutes les îles, contrées, régions ou provinces, appartenant à des gentils ou à des infidèles, dans n'importe quelle partie du monde jusqu'alors non visitée par des peuples chrétiens » (3). On leur permettait de planter partout la bannière anglaise. Ils seraient lieutenants du roi dans toutes les terres nouvelles, à condition de réserver à la couronne le cinquième des profits. Exemption des droits et coutumes pour toutes les marchandises qu'on rapportera des terres nouvelles. Défense de commercer sans l'autorisation de Jean et de ses héritiers « sous peine de confiscation du navire, des marchandises et de tous les biens de tous ceux que l'on soupçonne d'avoir visité les terres nouvelles » (4). Ordre à tous les fonctionnaires et sujets du royaume de venir en aide à Cabot pour l'armement de l'escadre et pour le voyage. Comme on le voit, Henri VII n'avait pas hésité à accorder à ces étrangers les

(1) Harrisse, p. 313. — Rymer, *Fœdera*, t. V, p. 89. Ces lettres patentes furent signées à Westminster.

(2) « Ad omnes partes, regiones et sinus maris orientalis, occidentalis et septentrionalis, sub banneris, vexillis, et insigniis nostris ».

(3) « Ad inveniendum, discooperiendum et investigandum quascumque insulas, patrias, regiones sive provincias gentilium et infidelium in quacumque mundi parte positas, quæ christianis omnibus ante hæc tempora fuerunt incognitæ ».

(4) « Sub pœna amissionis tam navium sive navigiorum quam bonorum omnium quorumcunque ad ea loca sic inventa navigare præsumentium ».

privilèges les plus étendus. On eût dit qu'il avait comme le pressentiment que l'Angleterre trouverait sur l'Océan et au delà des mers sa vraie grandeur, et qu'il favorisait de tout son pouvoir ceux qui voulaient l'aider à élever le superbe édifice de la grandeur nationale.

Ainsi protégés par la couronne, Jean Cabot et ses fils, sans plus se soucier de l'opposition de l'Espagne et du Portugal, se mirent en mer aux premiers jours de mai 1497. Ils n'avaient qu'un petit navire monté par dix huit hommes d'équipage, dont un Bourguignon et un Génois. Dès le commencement d'août de la même année, ils étaient déjà de retour, car, le 10 août, le roi donnait sur sa cassette une gratification de dix livres sterling « à ceux qui ont trouvé l'île Nouvelle (1) ». Quelques jours plus tard, le 23 août, un marchand vénitien, Laurent Pasqualigo, mandait de Londres à ses frères établis à Venise ce qu'il avait appris des résultats de cette campagne (2) : « Il est revenu ce Vénitien notre compatriote qui est allé avec un navire de Bristol à la découverte d'îles nouvelles. Il prétend avoir trouvé à 700 lieues d'ici le continent qui fait partie des états du grand Khan (3). Il a longé la côte pendant trois cents lieues : elle est mauvaise. Il n'y a pas trouvé un seul indigène ; mais il a porté là bas au roi certains filets tendus pour prendre des bêtes sauvages, et une flèche avec pointe en fer. Il a encore remarqué certains arbres entaillés, ce qui lui permet de conjecturer que les hommes ne manquent pas. A l'aller et au retour il est resté trois mois : ceci est certain. Au retour il a aperçu deux îles à droite, mais n'a pas voulu descendre pour ne pas perdre de

(1) « To hym that founde the new isle ». HARRISSE, p. 59.

(2) La lettre de Pasqualigo, conservée dans la Bibliothèque Marciana, et dans les Diarii de Marino Sanuto, à la date du 11 octobre 1497, a été imprimée pour la première fois par RAWDON BROWN, *Pagguagli*, I, 99. — Cf. HARRISSE, p. 322.

(3) « Lha venuto sto nostro Venetiano che ando con uno naviglio de Bristo a trovar Ixole nove, e dice haver trovato lige 700 lontam de qui Terraferma el paexe del Gram Cam ».

temps, car les vivres lui manquaient..... Le roi lui a promis pour la saison prochaine dix navires équipés à sa guise (1). Il lui accordera, d'après sa demande, tous les prisonniers qui voudraient l'accompagner. Il lui a donné de l'argent pour faire bonne chère jusqu'à ce moment, à Bristol, lui, sa femme qui est de Venise et ses enfants, Il s'appelle Zuam Talbot (2). On le surnomme le grand amiral. On lui accorde de grands honneurs. Il est vêtu de soie... L'inventeur de ces choses a planté sur la terre qu'il a découverte une grande croix avec une bannière anglaise et un étendard de Saint-Marc, car il est Vénitien ; en sorte que notre gonfalon a été arboré dans cette contrée (3) ». Pasqualigo ne donnait, comme on le voit, que le résumé de la découverte. Il avait hâte d'informer ses frères de la grande nouvelle, et réservait les détails à une autre lettre. On ne l'a pas retrouvée.

Ce fut sous la même impression et avec la même hâte que Raimondo di Soncino, ambassadeur à Londres de Ludovic le More, informa son maître, presque le même jour que Pasqualigo, le 24 août (4). « Depuis quelques mois avait été envoyé par Sa Majesté un Vénitien, marin distingué, et qui a beaucoup de capacité pour la découverte des îles nouvelles. Il est revenu sain et sauf. Il a dans la même traversée retrouvé les Sept Cités à quatre cents lieues de l'Angleterre, dans la direction de l'occident. Sa Majesté a l'intention de renvoyer tous ces étrangers avec quinze ou vingt bâtiments ». Quatre mois plus tard, le 18 décembre 1497, ayant recueilli des renseignements plus complets, et étant même entré en relations avec Cabot, Raimondo di Soncino expédiait à son maître une dépêche

(1) « El re le ha promesso a tempo novo navil X e armati come lui vora ».

(2) « El qual se chiama Zuam Talbot e chiamasi el gran Armirante e vienli fato grande honor e va vestito de seda ».

(3) « Si che el nostro confalone se stero molto in quo ».

(4) La première dépêche de Raimondo di Soncino a été publiée par Rawdon Brown, *Calendar of state papers and manuscrips relating to english affairs, existing in the archives and collections of Venise*, London, 1864-1869, t. III, p. 210. — Cf. Harrisse, p. 324.



beaucoup plus explicite (1), que nous reproduirons malgré sa longueur, car elle constitue à vrai dire le principal document sur la découverte de l'Amérique du Nord par les Anglais (2).

« Malgré les grandes occupations de Votre Excellence, il ne lui sera peut-être pas désagréable d'apprendre comment, sans donner un coup d'épée, le roi d'Angleterre a gagné une partie de l'Asie (3). En Angleterre résidait un citoyen Vénitien, appelé maître Jean Cabot. C'est un homme de grande capacité, fort habile en navigation qui, en apprenant que les rois de Portugal puis d'Espagne avaient pris possession d'îles inconnues, forma le projet de faire, au nom de ladite Majesté, semblable acquisition. Ayant obtenu des lettres royales qui, sauf les droits réservés de la couronne, lui attribuaient la possession de tout ce qu'il trouverait, Cabot s'embarqua sur un petit bateau monté par dix-huit hommes d'équipage et s'abandonna à la fortune. Il partit de Bristol, port situé à l'occident d'Angleterre, dépassa l'Irlande qui est située encore plus à l'occident, puis, poussant au nord, commença à naviguer vers les pays orientaux. Il navigua ainsi quelques jours, laissant le nord à main droite, et trouva enfin la terre ferme, où il planta la bannière royale, et dont il prit possession au nom de ladite Altesse. Après avoir pris quelques points de repère, il est retourné (4).

(1) « Oltre a cio alcuni mesi dopo S. Maestà mandò un Veneziano chè un distinto marinajo, e che aveva molta capacità nelle scoperte di nuove isole, ed è ritornato salvo, ed ha scoperto due isole fertili molto grandi, avendi del pari scoperto le sette città quatrocento leghe dall' Inghilterra dalle parte verso occidente. Questi tosto estorno a S. M. l'intenzione di mandarlo con quindia o venti bastimenti ».

(2) La dépêche de Raimondo de Soncino a été publiée dans l'*Annuario scientifico*, Milan, 1866, p. 700 et par HARRISSE, p. 374.

(3) « Intendere como questa Maiesta ha guadagnato una parte de Asia senza colpo de spada ».

(4) « E partitosi de Bristo porto occidentale de questo regno e passato Ibernia piu occidentale, e poi alzato si verso el septentrione, comencio ad navigare ale parte orientale, lassandosi, fra qualche giorni, la tramontana ad mano drita, et havendo essai errato, in fine capitoe in terra ferma, dove posto la

» Ledit maître Jean en sa qualité d'étranger et d'étranger peu fortuné n'aurait pas été cru, si ses compagnons, tous Anglais et de Bristol, n'avaient attesté l'authenticité de la découverte. Ledit maître Jean possède une carte où se trouve figuré l'univers et une sphère terrestre qu'il a fabriquée, et dont il se sert pour montrer où il est arrivé, et comment, en poussant au Levant, on finirait par arriver au pays baigné par le Tanaïs. Ses compagnons disent que la région découverte est bonne et tempérée. Ils pensent qu'elle produit le brésil et la soie. Ils assurent que la mer est remplie de poissons qui se prennent non seulement au filet, mais aussi à la corbeille. Il suffit de descendre dans l'eau la corbeille lestée avec une grosse pierre. Cela je l'ai entendu raconter par maître Jean. Lesdits Anglais, compagnons de Cabot, prétendent que dans ces parages ils pourraient pêcher des poissons en telle quantité qu'on n'aurait plus besoin en Angleterre de l'Islande, pays d'où s'exporte en effet une très grande quantité de ces poissons qu'on nomme stockfish.

» Maître Jean s'est haussé à de plus grands projets. Il pense que, depuis l'endroit ou il a débarqué, il pourra, en suivant toujours la direction du Levant, arriver jusqu'à la rive opposée de l'île qu'il nomme Cipangu. Cette île est située dans la région équinoxiale(1). C'est là, d'après son avis, que poussent toutes les épices du monde, et aussi dans les Indes. Car étant jadis allé à la Mecque, où sont apportées par caravanes les épices des lointains pays, et ayant demandé aux négociants qui les vendaient quel était le lieu de production, il lui fut répondu qu'on l'ignorait, mais que ces épices étaient apportées chez eux, et qu'eux-mêmes les portaient encore dans d'autres régions très éloignées. Ce qui

bandera regia, e tolto la possessione per questa Alteza, e preso certi segnali, se ne retornato ».

(1) « Ma messer Zoanne ha porte l'animo ad magior cosa perche pensa, da quello loco occupato andarsene sempre a Riva più verso el Levante, tanto chel sio al opposito de una isola da lui chiamata Cipangu, posta in la regione equinoctiale ».

semblerait prouver que, si les orientaux affirment aux méridionaux que ces productions arrivaient de fort loin, et passent ainsi de main en main, la terre est ronde, et, par conséquent, il est nécessaire que les peuples les plus reculés dans le nord soient rapprochés de l'occident. Aussi Cabot croyait-il que ces denrées baisseraient de prix : ce que je crois aussi volontiers.

» Ce qui est beaucoup plus important, c'est que le roi d'Angleterre, souverain prudent et peu prodigue, lui accorde une grande confiance. Depuis son retour il lui a donné de bonnes provisions. Maître Jean me l'a affirmé. Il dit encore que, dans quelque temps, ladite Majesté équipera quelques navires et lui concédera des malfaiteurs pour aller fonder une colonie dans ce pays. Au moyen de cette colonie, on espère faire de Londres un marché pour les épiceries plus important que celui d'Alexandrie (1). Les principaux bailleurs de fonds sont de Bristol ; ces marins expérimentés, qui savent maintenant où ils doivent aller, disent que la navigation ne durera pas plus de quinze jours, et ils ont comme abandonné le commerce avec l'Hibernie.

» J'ai encore causé avec un Bourguignon, compagnon de Maître Jean, qui confirme tous ces propos, et veut retourner vers l'amiral, tel est le titre que se donne Maître Jean, parce qu'il lui a donné une île. Il en a donné également une autre à son barbier, un Génois. Aussi se prennent-ils tous pour des comtes, et Monseigneur l'Amiral ne s'estime pas moins qu'un prince. Je crois qu'au prochain voyage partiront quelques pauvres Italiens, qui tous ont promesse d'être évêques. Comme je suis devenu l'ami de l'amiral, si je voulais l'accompagner, j'aurais un archevêché ; mais je crois plus sûrs les bénéfices que Votre

(1) « Mediante la quale speramo di fare in Londres magior fondaco de speciarie che sia in Alexandria. Et li principali dell' impresa sono de Bristo, grandi marinari li quali hora che sanna dove andare, dicono che là non è navigatione de piu chè XV giorni. »

Excellence m'a réservés. Aussi la supplierai-je de me les accorder, s'ils venaient à vaquer en mon absence....» (1).

Quelle est la terre découverte par Cabot dans ce voyage de 1497 ? Où placer ces trois cents lieues de côtes signalées par l'intrépide Vénitien ? Deux documents, très authentiques l'un et l'autre, nous permettront de la retrouver. Le plus ancien comme date est la fameuse carte dressée avant l'an 1500 par Juan de la Cosa. On y remarque au nord de la Floride une série de pavillons significatifs accompagnés à l'estdu nom de Cabod Ynglaterra et à l'ouest de la légende Mar descubierta por Yngleses. Le second est la carte que nous avons déjà signalée, et qui fut dressée par Sébastien Cabot en 1544. Dans ces deux cartes le littoral dessiné correspond dans toute son étendue à une partie des Etats-Unis, au Canada et au Labrador. C'est en effet cette région que reconnurent les Anglais en 1497, mais il est impossible, bien qu'on ait essayé de le faire, de marquer avec précision les points où ils débarquèrent.

Le roi Henri VII, Pasqualigo et Soncino nous l'avaient déjà appris, avait accueilli avec plaisir les découvreurs Vénitiens. Ce souverain, très pratique et très soucieux des intérêts matériels, avait tout de suite compris l'importance de ces découvertes, entreprises en dehors de toute dépense royale, et il ne demandait qu'à en encourager de nouvelles exécutées dans les mêmes conditions. Aussi, le 3 février 1498, signait-il à Westminster des lettres patentes (2) autorisant Jean Cabot ou son représentant dûment autorisé à prendre dans les ports d'Angleterre six navires de deux cents tonneaux de jauge au plus, avec tous leurs apparaux, et ce aux mêmes prix et conditions que pour le service royal. Il pourra embarquer autant de monde qu'il s'en présentera de bonne volonté, mais il ne cachera pas qu'il s'agit de passer

(1) Le reste de la lettre est rempli par des considérations étrangères au sujet : Nous ne l'avons pas traduit.

(2) Ces lettres patentes ont été découvertes et publiées par BIDDLE, *Memoir of. Sebast. Cabot*, p. 76-77. — Cf. HARRISSE, p. 329.

aux terres et aux îles récemment découvertes au nom et par le commandement de Sa Majesté. Cabot se mit tout de suite en mesure de profiter des bonnes dispositions du roi. Cinq navires furent promptement équipés, deux à ses frais, d'après le témoignage de Pierre Martyr (1), et trois par des marchands de Bristol, dont les noms ont été conservés par les comptes de la cassette du roi, Lancelot Thirkiel, Thomas Bradley et Jean Carter (2) : mais il ne put, au moment décisif, prendre le commandement de l'expédition qu'il avait préparée : tout en effet fait présumer qu'il mourut subitement. Par bonheur les lettres patentes avaient prévu le cas, et son fils Sébastien, en qualité de représentant dûment autorisé, put, malgré sa jeunesse, prendre le commandement de l'escadre, et donner le signal du départ (juin 1498).

Les représentants de l'Espagne à la cour de Henri VII suivaient d'un œil jaloux les préparatifs de l'expédition. Ils redoutaient la concurrence anglaise et étaient disposés à ne pas laisser empiéter sur leurs prétendus domaines. A la même date, au 25 juillet 1498, Pedro de Ayala et Ruy Gonzales de Puebla expédiaient une dépêche à leurs souverains (3). Le premier se contentait de rappeler les voyages antérieurs, annonçait qu'il avait pris toutes ses précautions, et qu'il tiendrait leurs Majestés au courant. « D'ailleurs, ajoutait-il, le Génois est en chemin, on croit qu'il sera de retour en septembre (4) ». Ruy Gonzales était plus précis, mais donnait encore moins de détails. (5) « Le roi d'Angleterre envoie cinq navires équipés

(1) Pierre Martyr, *Décades*, III, VI, p. 233. « Duo is sibi navigia propria pecunia in Britannia ipsa instruxit, et primo tendens cum hominibus tercentum ad septentrionem... ».

(2) *Excerpta historica* (London, 1831), p. 116, 111. To Lanslot Thirkill of London upon a Prest for his shipp going towoads the new Islande, 20 liv. — Id. au même encore 20 liv. — Thomas Bradlay et Lancelot Thirkill going to the new Isle, 30 liv. — Id. à John Carter, 40 liv. 5.

(3) Harrisse, 328, 329.

(4) « El ginoves tiro su camino... Sperase seran veindos para el setiembre ».

(5) « El Rey de Inglaterra embio cinco naos armadas con otro Genoves

sous le commandement d'un autre Génois, comme était Colomb, afin de découvrir l'île de Brasil et terres circonvoisines. On attend leur retour pour le mois de septembre. J'ai pris connaissance de la route qu'il suivrait. Elle est différente de celle qui conduit aux pays découverts et appartenant à vos Altesses. Le roi m'a parlé à diverses reprises de ce voyage dont il espère maints profits. Je crois qu'il n'y a pas plus de quatre cents lieues qui séparent l'Angleterre de ce pays ».

Pendant ce temps, Sébastien Cabot s'élançait sur les traces paternelles. On a peu de détails sur ce voyage. On sait seulement qu'un coup de vent assaillit les navires au départ, et que l'un d'entre eux, sur lequel était monté un moine nommé Buil, fut obligé de faire relâche en Irlande (1). Les autres continuèrent leur route. Pierre Martyr, qui devint plus tard l'ami de Cabot, est celui de tous les contemporains qui a donné la relation la plus claire et la plus étendue de ce voyage. Il la tenait sans doute de la bouche même de Sébastien. « Il arma deux navires à ses frais, en Angleterre même, avec trois cents hommes d'équipage, et se dirigea d'abord au nord (2). Bien qu'on fût au mois de juillet, on rencontra d'énormes masses de glaces qui flottaient sur les eaux (3). La lumière du jour ne disparaissait presque pas ; sur le continent tout était libre, car la glace avait fondu. Aussi Cabot fut-il obligé de virer de bord et de prendre la direction du sud-ouest, car le littoral se recourbait toujours, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la hauteur du détroit de Gibral-

como Colon a buscar la isla de Brasil y las vicinidades... Dicen que seran venidos para al el Septiembre. Vista la derrota que llevan allo que lo que buscan es los que vuestras Altezas poseen. El Rey me ha fablado algunas veces sobrello espera haver muy gran interresse. Creo que no hay de aqui alla cccc leguas ».

(1) « Ha veindo nueva, la una en que iva un otro frai Buil aporto en Irlanda con gran tormento rotto el navio ».

(2) Pierre Martyr, *Décades*, III, 6, p. 232.

(3) Id. « Donec etiam Julio mense, vastas repererit glaciales moles pelago natantes et lucem fere perpetuam, tellure tamen libere gelu liquefacto.

ter par une longitude égale à peu près à celle de la pointe de Cuba. En longeant la côte qu'il nomma côte de Bacallaos, il trouva les mêmes courants, mais modérés, que les Espagnols rencontrent quand ils naviguent vers les contrées méridionales. Aussi non seulement est-il vraisemblable, mais encore faut-il conclure forcément qu'il existe dans ces parages encore inconnus de vastes ouvertures, qui ouvrent un passage aux eaux tombant d'orient en occident. Cabot donna à ce pays le nom de Bacallaos, parce qu'il trouva dans la mer qui le baigne une telle quantité de ces poissons, semblables à des thons, et que les indigènes appellent Bacallaos, qu'ils retardaient de temps en temps la marche des navires (1). Les indigènes se couvrent de peaux de bêtes. Ils ne sont pas dépourvus d'intelligence. On trouve dans la région de nombreux ours, qui se nourrissent de poissons. Ils plongent au milieu de ces troupes de poissons, les saisissent avec leurs pattes, introduisent leurs griffes dans les écailles, puis les portent à terre pour les dévorer ; aussi ne sont-ils nullement redoutables pour les hommes. On a vu en divers endroits de l'orichalque entre les mains des indigènes ».

Un ami de Cabot, dont Ramusio a rapporté une conversation, a également raconté ce voyage (2), mais il ne donne aucun détail nouveau. Gomara, dans son *Histoire générale des Indes*, (3) et Antonio Galvao dans son traité de 1563 (4), ont aussi raconté

Quare coactus fuit vela vertere et occidentem sequi, tetendit que tamen ad meridiem, littore sese incurvante ut Herculei freti latitudinis fere gradus æquarit, ad occidentemque profectus tantum est, ut Cubam insulam a læva longitudine gradum pene parem habuerit ».

(1) « Bacallos Cabottus ipse terras appellavit, eo quod in earum pelago tantam repererit magnorum quorumdam piscium tynnos æmulantium, sic vocatorum ab indigenis, multitudinem ut etiam illi navigia interdum detardarent ».

(2) Ramusio, *Raccolta delle navigationi e viaggi* (édit. 1550-1553), t. I, p. 44.

(3) Gomara, *Historia general de las Indias* (1552). Part. 1, cap. de los Bacallaos.

(4) A. Galvao, *Tratado que compôs o nobre e notavel capitano*, Lisboa, 1563, fol. 12.

cette expédition, mais ils se contredisent pour les dates, et n'apportent aucun élément nouveau à la question. Le récit de Pierre Martyr reste le plus intéressant et le plus complet. Ce récit nous apprend que dans ce beau voyage non seulement Cabot se serait avancé jusqu'aux régions septentrionales, où les icebergs rendent la navigation difficile, mais encore qu'il aurait longé la côte des Etat-Unis jusqu'à la hauteur de la Floride (1). Il est fort étonnant que les Anglais n'aient pas conservé une relation détaillée de cette belle entreprise. Elle a dû pourtant exister. Cabot a dû également dresser la carte de ses découvertes : ce qui le prouve, c'est la carte dressée par Juan de la Cosa avant 1500, et où sont figurées toutes les découvertes récentes. Il est probable que Juan de la Cosa eut alors à sa disposition soit des documents, soit des dessins qui lui furent transmis d'Angleterre, sans doute par l'intermédiaire de Puebla ou d'Ayala. Ces documents et ses dessins ont aujourd'hui disparu. On ne peut donc donner aucun détail précis sur ce troisième voyage.

Sébastien Cabot, lorsqu'il partit pour ce troisième voyage, avait promis monts et merveilles. Dans son juvénile enthousiasme il s'imaginait que le détroit qui conduit au Cathay et au Cipangu s'ouvrirait bientôt devant lui, mais il s'était partout heurté à une barrière infranchissable, il avait perdu la majeure partie de son monde (2), en un mot il n'avait réalisé aucune des espérances qu'on avait fondées sur lui. Quant

(1) Richard Eden, traducteur anglais des *Décades* de PIERRE MARTYR (Londres, 1555) rapportait que d'après le témoignage de Sébastien Cabot, il n'aurait atterri qu'à l'extrémité septentrionale, et à la partie la plus sauvage de la terre de Bacallaos, et encore en fut-il repoussé par les glaces au mois de juillet. « But Cabote touched only in the north. Cornor and most barbarous parte hereof, from whense he was repulsed with Ise in the moneth of July ».

(2) On le sait par le témoignage d'ANDRÉ THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § 74. « Vray est qu'il mist bien trois cens hommes en terre du costé d'Irlande au nort où le froid fist mourir presque toute sa compagnie encore que ce fust au moys de juillet ».

aux pays qu'il prétendait avoir découverts, ils étaient probablement dans les limites assignées aux rois d'Espagne et de Portugal, et le prudent Henri VII, s'il voulait soutenir ses droits, avait une guerre en perspective. Aussi ce souverain pratique et peu sujet à se nourrir d'illusions, n'hésita-t-il pas à témoigner son peu de satisfaction au malencontreux découvreur. Non seulement il ne lui fit pas l'accueil auquel il aurait eu droit, mais encore, avec une impudeur naïve, et sans plus se soucier des lettres patentes de 1496 et de 1498, il révoqua tous les privilèges accordés antérieurement, et favorisa la création de nouvelles associations mercantiles où étaient admis des Portugais des Açores. Ces nouvelles lettres patentes (1), en date du 19 mars 1501 et du 9 décembre 1502 accordaient pour dix ans et pour quarante ans le monopole du commerce dans les pays nouvellement découverts. Elles visaient les privilèges accordés autrefois à un étranger, c'est-à-dire à Cabot, et les révoquaient expressément (2).

Cabot ne se découragea pourtant pas. Réduit à ses propres ressources, et abandonné par le roi, il tenta un quatrième voyage. Le seul document relatif à cette expédition a été conservé par le chroniqueur Fabyan (3). Le voici : « En la dix-huitième année du règne de Henri VII (du 22 août 1501 au 22 août 1502) on annonça au roi trois hommes pris dans les îles nouvellement découvertes par Sébastien Gaboto. Ces hommes étaient vêtus de peaux d'animaux. Ils mangeaient de la viande

(1) Biddle, ouv. cité, p. 95, 312, 318. — Rymer, *Fœdera*, t. V, p. 184.

(2) « Seu aliquis extraneus aut aliqui extranei virtute aut colore alicujus concesionis nostræ sibi magno sigillo nostro per antea factæ ».

(3) Chronique de Fabyan citée par Stow (*Chronicle*, 1580, p. 875) et par Hakluyt (*Principall navigations*, t. III, p. 9) « Thys yeare, were brought unto the king three men taken in the new founde Islands, by Sebastien Gabato, before named in anno 1468 (*sic*), these men were cloted in Beates skinnes, and eat raw flesh, but spach such a language as no. Man could understand them, of the which three men, two of tem were seene in the kings court at Westminster two yeares after, clothed, like Englishmen, and could not bee discerned from Englishmen ».

crue et parlaient un langage que nul ne pouvait comprendre. On revit deux de ces hommes à la cour du roi à Westminster deux ans après, habillés comme des Anglais, desquels on n'eût pu les distinguer ». Il semble résulter de ce passage que Cabot se serait encore avancé jusqu'à des régions très septentrionales, car ce n'est que tout à fait dans l'Amérique du Nord qu'on trouvait des indigènes vêtus de fourrures et se nourrissant de chair crue. Mais on ne peut encore préciser la région découverte. Aussi bien on aura remarqué que tous les documents relatifs aux Cabot sont très confus. Est-ce que l'Angleterre aurait voulu garder le secret de ces explorations ? Est-ce plutôt que les contemporains n'y ont pas attaché une bien grande importance? Le fait qui se dégage est celui de l'exploration d'un certain nombre de pays situés dans l'Amérique du Nord, et l'indication des principales richesses de la région. C'était plus qu'il n'en fallait pour créer un courant commercial vers les pays signalés : et, en effet, dès cette époque, les Anglais ne cessèrent plus leurs voyages à la terre des Cabot.

Sébastien Cabot ne paraît pas avoir tiré grand parti de ses découvertes. Il semble que le roi d'Angleterre lui ait tenu rigueur de ses espérances déçues. Les documents de l'époque ne font plus mention de lui que dix ans après l'expédition de 1502; mais alors il n'est plus en Angleterre. Il a renoncé au service des Tudor, et accepté les offres de l'Espagne (1). C'est en effet à la cour de l'Espagne qu'on le retrouve, tout occupé à de nouvelles entreprises. Mais nous n'avons pas à le suivre sur ce nouveau théâtre.

Les Anglais, malgré l'absence de Cabot, continuèrent à naviguer dans ces mers poissonneuses, dont ils soupçonnaient les richesses. On a conservé les noms de deux négociants de Bristol

(1) PIERRE MARTYR, *Décades* III, VI, p. 233. « Vocatus namque ex Britannia a rege nostro catholico, post Henrici majoris Britanniæ regis mortem, concurialis noster est, exspectatque in dies ut navigia sibi parentur, quibus arcanum hoc naturæ latens jam tandem delegatur ».

qui profitèrent des lettres patentes de Henri VII, pour diriger leurs navires vers les pays signalés par Jean et Sébastien Cabot. Ils se nommaient Hugh Eliot et Nicolas Thorn (1). Le fils de ce dernier, Robert Thorn, dans une supplique adressée en 1527 au roi Henri VIII pour obtenir l'autorisation de tenter un passage au nord-ouest de l'Amérique, rappelait que son père fut un de ceux qui découvrirent Terre-Neuve, alors considérée comme Terre Ferme, « en compagnie d'un autre marchand de Bristol, appelé Hugh Eliot » (2). Il rappelait en outre que les pays découverts à cette époque par ses compatriotes, « constituaient le prolongement extrême des terres nouvelles au nord, et qu'elles répondaient à ce que les Espagnols appellent Terra de Labrador (3) ». Ce voyage eut lieu probablement en 1503, puisqu'on trouve le nom de Hugh Eliot (2) parmi les concessionnaires des lettres patentes accordées par Henri VII en décembre 1502 (4). On a encore conservé le souvenir d'expéditions anglaises en 1503 et 1504, démontrées, la première (5) par la récompense accordée le 17 novembre 1503 par Henri VII à un négociant qui « lui avait apporté des éperviers de l'île nouvellement découverte », et la seconde (6) par la mention d'une gratification de deux livres sterling accordée le 8 avril 1504 à un prêtre qui « se rendait à l'île nouvelle ». En 1505, expédition anglo-portugaise comme il résulte d'une gratification octroyée le 25 septembre (7)

(1) HAKLUYT, *Principall Navigations*, t. I, p. 216. A declaration of the Indies and landes discovered and subdued unto the Emperour.

(2), ID., 219. « This dexie of this discoverie I inherited of my father, which with anot her merchant of Bristowe, name dHugh Eliot, were the disconerers of the newe found lands ».

(3) ID., p. 216. « Which mayne land or coast goeth Northwarde and finisheth in the lande that wee founde, which is called heere, terra de Labrador ».

(4) RYMER, *Fædera*, t. V, p. 186.

(5) HARRISSE, *Cabot*, p. 270. « To one that brought hawkes from the Newfounded Island ».

(6) ID., p. 270. « To a preste that gœth to the new Ilande Liv. 2 ».

(7) ID., p. 272. « To Portyngales that brought popyngais and catts of the

par le même Henri VII aux marins portugais qui lui ont donné des pivers et des chats sauvages venant des terres nouvelles, et au nommé Clays qui a conduit à Richmond des chats et des perroquets provenant du même endroit. Dès lors les voyages deviennent de plus en plus fréquents, et on cesse même de les mentionner dans les actes publics.

Aussi bien les Anglais paraissent ne pas avoir dirigé leurs efforts, uniquement dans les parages où les ont conduits les Cabot. Ils ont également, et à diverses reprises, empiété sur les domaines que se réservaient les Espagnols. Dans les premières années du XVI[e] siècle, on retrouve leurs traces jusque dans l'Amérique centrale. En juin 1501, lorsque le roi et la reine d'Espagne se décidèrent à nommer gouverneur de la province de Coquibacoa (1), le fameux Alonso de Hojeda, la cédule royale mentionne expressément que le gouverneur aura grand soin de poser partout des bornes aux armes d'Espagne, attendu que des Anglais ont été signalés, et qu'il importe de s'opposer à leurs empiètements. Si même, dans leur prudence, ou plutôt, dans leur prévoyance, Ferdinand et Isabelle ont choisi Hojeda comme gouverneur de Coquibacoa, c'est qu'ils connaissent son caractère entreprenant, son amour-propre national, et qu'ils sont à l'avance persuadés qu'il ne supportera pas l'établissement d'un seul Anglais dans les limites de sa juridiction.

Ces précautions devaient être inutiles. Dans son voyage à travers l'isthme de Panama, en 1513, Balboa (2) retrouvait encore la trace du passage de certains capitaines, sans nationalité

mountaigne with other Stuf to the Kinges grace ». — « Wylde catts and popyngays of the Newfound Island ».

(1) NAVARRETE, III, 86. « Que vaes e si gent aquella costa que descubrites, que se corre lesto uesce, segun parece, por razon que va hacer la parte donde se ha sabido que descubrian los Ingleses, é vais poniendo las marcas con las armas de S. S. A. A., o con otros senales que sean conocidas, cuales vos pareciera, porque se conozce como vos habes descubierto aquella tierra, paraque atages el descubrir de los Ingleses por aquella via. »

(2) ID., III, 378-9, 80.

et sans mandat. Certes, rien ne prouve que ces aventuriers étaient des Anglais, mais rien non plus n'établit le contraire, et, étant donnée la ténacité anglaise, il est permis de supposer que ces inconnus étaient les compatriotes de ceux qu'Hojeda avait reçu mission de repousser : mission qui, d'ailleurs, ne réussit pas ; car, malgré les défenses de l'Espagne, il en fut de l'Amérique Centrale comme des autres provinces de son immense empire colonial : elle fut, dès le premier jour, parcourue et exploitée par des étrangers, et spécialement par des Anglais.

CHAPITRE X

VOYAGES DES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE DANS LES PREMIÈRES ANNÉES DU XVI[e] SIÈCLE.

Les Français ne furent ni les derniers ni les moins empressés à se lancer à la découverte des « terres neufves ». Il est vrai que leurs voyages n'ont pour ainsi dire laissé aucune trace dans l'histoire contemporaine, et que pas un de leurs capitaines ne se fit un nom par ses heureuses entreprises. Le commerce et la navigation tenaient alors une place bien secondaire dans la politique française. C'était sur le continent et jamais sur mer que se décidaient tous les conflits internationaux. Nos souverains, qui luttaient avec peine et contre leurs propres sujets, et contre l'Anglais ou l'Allemand, s'étaient complètement désintéressés des questions d'outre-mer. Leur juridiction et leur protection ne s'étendaient pas au-delà des côtes. L'Océan était un domaine ouvert à tous, mais celui qui s'y aventurait le faisait à ses risques et périls. Dès lors on excuse l'indifférence systématique de nos historiens. L'écho de ces courses lointaines ne parvenait même pas à leurs oreilles. Uniquement préoccupés des faits et gestes de nos souverains, de leurs batailles ou de leurs négociations, ils se souciaient vraiment bien peu de tel ou tel voyage entrepris par un obscur négociant ou de telle découverte qui n'agrandissait pas le domaine immédiat de la couronne.

A défaut du témoignage des écrivains contemporains, nos voyageurs et nos négociants auraient au moins dû, semble-t-il,

consigner dans des journaux de bord ou dans des relations spéciales le souvenir de leurs découvertes. Ils ne l'ont pas fait, mais leur silence était prémédité. Nous savons déjà que le 14 mai 1494 le pape Alexandre VI avait, par une bulle célèbre, partagé les continents nouveaux entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, mais ce partage, au moins singulier, n'avait pas été accepté par les autres puissances. Le roi François I demanda un jour, non sans malice, qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui léguait le nouveau monde à ses bons cousins d'Espagne et de Portugal, et, sans plus se soucier de la défense pontificale, envoya coup sur coup plusieurs expéditions au nouveau monde.

Les rois d'Angleterre de leur côté ne prirent même pas la précaution de protester contre les prétentions du Saint-Siége, et dirigèrent vers les terres nouvelles de nombreux découvreurs; mais la liberté que se donnaient les rois de France ou d'Angleterre était interdite à de simples armateurs. Le fisc Espagnol ou Portugais surveillait attentivement tous les navires, de quelque provenance qu'ils fussent, et malheur à l'imprudent étranger qui se laissait surprendre. Il était considéré comme pirate et traité sans pitié. Les Portugais surtout soutenaient leurs prétendus droits avec une âpreté extraordinaire. Comme l'écrivait avec autant d'esprit que d'énergie le gran capitano Francese (1), dont Ramusio a conservé la relation : « bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, il ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. Ils croient tenir dans un poing serré ce qu'ils ne pourraient embrasser avec tous les deux ; et il semble que Dieu ne fit que pour eux la terre et la

(1) Ce gran capitano Francese se nommait Parmentier. — Voir GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle*, p. 28. — Id., JEAN ANGO, (Société normande de géographie, 1889), p. 42-51.

mer, et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer (1) »

Ces prohibitions, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, au lieu de les comprimer, surexcitaient les convoitises ; car, s'il est dans la nature humaine de résister à toute tyrannie, la tyrannie commerciale, plus que toute autre, inspire une profonde répugnance. Aussi une vaste contrebande s'était-elle organisée, et, à côté des voyages officiels, commencèrent les voyages clandestins. Le nombre de ces expéditions anonymes fut considérable, mais nos marins se sont bien gardés d'annoncer bruyamment leurs découvertes, retenus qu'ils étaient par la certitude d'être les seuls à faire des gains énormes dans des pays encore inexploités et d'une richesse merveilleuse, et arrêtés par la crainte d'être poursuivis comme contrebandiers. Ils quittaient mystérieusement la France, après avoir confié à quelques affidés le secret de l'entreprise, évitaient avec soin toute rencontre fâcheuse sur l'Océan et débarquaient en cachette dans quelque anse ignorée, au besoin sur quelque île voisine du rivage, où ils disposaient leurs comptoirs d'échange, et ébauchaient quelques grossiers retranchements. Avec autant de précautions que les Phéniciens ou les Carthaginois lorsqu'ils eurent à lutter contre la concurrence grecque ou romaine, ils abordaient les terres dont leurs rivaux leur interdisaient l'approche. Comme ils connaissaient le prix du silence, ils ne consentaient à le rompre qu'en faveur de leurs amis. De la sorte s'explique, par l'indifférence des historiens et l'abstention volontaire de nos marins, l'absence de renseignements précis

(1) Ramusio, *Raccolta di Viaggi*, t. III, 352. « E quantumque essi siano il piu piccolo popolo del mondo, non li par peroche quello sià davanzo grande per sodisfare alla loro cupidita. Io penso che essi delibano aver bevuto della polvere del cuore del re Alessandro, che li causa una tal alterazione di tanta sfrenata cupidita, e par a loro tenere nel pugno serrato quello che essi con ambadue le mani non potriano abbraciare, e credo che si persuadono che Iddio non fece il mare ne la terra se non loro, e che le altre nazioni non sieno degne di navigare ».



PÊCHE DE LA BALEINE AU MOYEN AGE (d'après THEVET, Cosmographie universelle)

sur nos navigations au Nouveau-Monde dans les premières années du XVI[e] siècle.

Essayons néanmoins de suivre les marins français dans les principales directions qu'ils prenaient de préférence. C'est surtout au Canada, dans l'archipel des Antilles et sur les côtes du Brésil qu'ils ont lutté contre les Espagnols ou les Portugais, et que, tour à tour paisibles marchands ou corsaires déterminés, négociants tout disposés à renoncer à leurs calculs pour brandir la hache d'abordage ou explorateurs audacieux, on retrouve dans cette triple direction le sillage de leurs lourdes carènes.

Dans l'Amérique du Nord ce furent les Basques, d'après une tradition constante, auxquels revint l'honneur d'avoir les premiers foulé le sol du nouveau monde ; non pas seulement les Basques Français, ceux de la terre de Labour ou de Béarn, mais aussi les Basques d'Espagne ceux du Guipuscoa et des provinces littorales. Il serait injuste de n'attribuer qu'aux uns les exploits et les découvertes qu'ils ont exécutés en commun (1). Les Basques français ou espagnols étaient d'intrépides pêcheurs de baleine. Dès le XII[e] siècle (2) on citait pour leur

(1) Sur les voyages et les pêches des Basques, on peut consulter CLEIRAC, *Us et coutumes de la mer*, 1661. - SAINT-MAUR, *Coup d'œil sur Saint Jean de Luz et ses archives*, 1854. — GOYETCHE, *Saint Jean de Luz historique et pittoresque*. — NAVARRETE, III, 176, *Sobre las navegaciones de los Vascongados à los mares de Terranova*. — MARTINEZ DE ISASTI, *Compendio historial de Guipuzcoa*, 1830. — NICOLAS DE SORALUCE, *Introduccion capitulo I, y otras descripciones de la memoria acerca del origen y curso de las pexas y pesquerias de ballenas, y de bacalaos. Asi que sobre el descubrimiento de los bancos è isla de Terranova*, 1878 — L'écrivain moderne qui a traité avec le plus d'érudition cet intéressant problème est le capitaine C. DURO dans son *Arca de Noé* (*Disquisicion decima novena*, *la Pesca de los Vascongados y el descubrimiento de Terranova*, p. 273-384). — ID., p. 385-432. *El descubrimento de Terranova*. — ID., *Expediciones precolombianas de los Viscainos a Terranova, y à los paises del littoral immediato* (Congrès des Américanistes de Madrid, 1881, t 1, p. 216). — Voir *Le Canada et les Basques*, par M. FAUCHER DE SAINT-MAURICE, MARMETTE et LEVASSEUR, avec préface du comte DE PREMIO REAL (Québec, 1879).

(2) Nous mentionnerons sous toutes réserves une tradition d'après laquelle,

ardeur à ce genre de pêche les habitants de Biarritz, de Cap-Breton et de Saint-Jean-de-Luz (1). Quand on parcourt les côtes du golfe de Gascogne, on aperçoit encore, de loin en loin, des ruines de tours et des fours (2). Les tours étaient des observatoires qui servaient à découvrir au loin les baleines, et, dans les fours, on fondait leur graisse. Dès que le guetteur avait aperçu un de ces gigantesques cétacés, il donnait un signal et la population accourait tout entière, comme au pillage d'une ville (3). Une charte de 1150 mentionne déjà les barbes de baleine, comme étant sur toute la côte Basque l'objet d'un commerce important et ancien. Un passage de la chronique de Mathieu Paris (an 1255) démontre que la chair de baleine entrait dans l'alimentation. Dans le tarif de péage de Castillon (4) en Périgord la baleine figure, à la suite d'une longue liste d'objets de commerce, comme frappée d'un droit de trois deniers par quintal. Du treizième au seizième siècle de nombreux faits attestent que la pêche des baleines était en pleine prospérité (5).

seize cents ans avant le seizième siècle de notre ère, certains Gaulois avaient coutume d'aller à la Terre des Morues, à cause de la richesse des pêcheries : car nous ignorons sur quels documents écrits s'appuyait Postel pour avancer ce fait. « Terra hæc ob lucrosissimam piscationis utilitatem summa litterarum memoria a Gallis adiri solita, et ante mille sexcentos annos frequentari solita est ». — Légende de la carte des Terres-Neuves, citées par LESCARBOT, liv. III, p. 220.

(1) RONDELET, *De piscibus marinis*, p. 479. « Balænæ in Aquitanico littore frequenter capiuntur, maxime ad illa oppida quæ lingua vernacula Biaris, et Capbreton, et S. Jean de Luz nominantur ».

(2) F. MICHEL, *Le pays Basque*, p. 187.

(3) RONDELET, ouv. cité, p. 440. « Illi igitur e turribus speculati, si quas balaenas viderint, tympanorum sonitu omnes convocant; quo signo dato omnes tanquam ad urbis excidium accurrunt, telis et omnibus quæ necessaria sunt instructissimi ».

(4) RYMER, *Fœdera, conventiones, litteræ et acta publica regum Angliæ*, t. XI, p. 11 (Rot. Vasc ; 20, Henri VI, n° 7).

(5) A titre de curiosié on peut citer une charte, donnée par Ducange, d'Alphonse, comte de Boulogne, en 1288 : « Præterquam de piscaria, quam vobis integre concedimus, non de balenatione, quam nobis et nostris successoribus reservamus ».

Dans les fueros de Zaranz, concédés à Burgos (28 septembre 1237) par le roi Fernand III, les habitants promettent, toutes les fois qu'ils tueront une baleine, de donner au roi une bande de chair qui de la tête s'étendra jusqu'à la queue (1). Une charte de 1338, du roi Edouard III d'Angleterre, affecte aux frais de l'équipement d'une escadre le droit seigneurial de six livres sterling par baleine amenée à Biarritz. En 1376 (20 avril), privilège accordé par le roi de Castille à la ville de Guetaria pour la première baleine tuée dans l'année (2). En 1381, constitution d'une société à Lequeltio pour la pêche de la baleine (3). En 1448 (13 juillet), confirmation par le roi Fernand des privilèges de l'association des pêcheurs de baleines de Iciar et Deva (4). En 1469 les villes de Guetaria, de Saint-Sebastien et de Motia gagnent un procès au sujet de la même pêche (5). Au 26 mai 1480 procès entre la ville de Guetaria et le prévot de Saint-Sébastien à propos de la pêche des baleines (6). Le 7 juillet 1489 et le 29 novembre 1491 approbation des statuts de la confrérie des pêcheurs de Saint-Pierre à Saint-Sébastien (7). Il serait facile de multiplier les exemples, mais n'avons-nous pas suffisamment démontré par ce qui précède que la pêche des baleines était depuis plusieurs siècles florissante sur toute la côte Basque, et n'est-il pas à présumer que les pêcheurs basques avaient acquis une grande expérience nautique et beaucoup de courage dans ces difficiles entreprises ?

Il est vrai que les baleines, chassées à outrance, ne se hasardèrent plus que rarement si près de la côte. Elles gagnèrent

(1) *Diccionario geograf. hist. por la Academia de la Historia*, t. II, p. 526. « Si mactaveritis aliquam ballenam, detis mihi unam tiram a capite usque ad caudam sicut forum est ».
(2) *Coleccion Vargas Ponce*, leg V, num. 69.
(3) Antonio Cavanilles, *Lequeitio en* 1857, § 7, p. 93-103.
(4) *Coleccion Vargas Ponce*, leg IV, num. I.
(5) Id., leg V, num. 69.
(6) Id., leg V, num. 2.
(7) Id., leg IV, 2 et 4. — Leg V.

la haute mer, de même qu'elles s'enfoncent aujourd'hui dans les profondeurs mystérieuses de l'océan boréal. Si parfois elles sont encore signalées dans le golfe de Gascogne, c'est surtout à l'état d'épaves (1), comme cette baleine qui, le 11 février 1878, échouait encore entre Guetaria et Zaranz, et dont le squelette, long de seize mètres, est conservé au musée de Saint-Sébastien. Mais les Basques, alléchés par l'esprit du gain, ne renoncèrent pas pour autant à les poursuivre. Ils se hasardèrent à leur tour en pleine mer, et, comme l'expérience leur avait appris qu'ils devaient de préférence se diriger vers l'ouest, ils se portèrent dans cette direction.

Rondelet, le disciple et l'ami de Rabelais, auteur d'un savant ouvrage sur les poissons (2), écrivait en 1554 que les Basques, depuis longtemps, s'aventuraient en pleine mer à la recherche des baleines. Thevet, l'auteur d'une Cosmographie universelle publiée en 1575 (3), remarque que, quatorze ans avant l'arrivée du portugais Cortereal dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire en 1483, « ceste terre avait esté visitée par quelques capitaines Rochelois de la part du golfe de Merosre, lesquels furent fort avant dans ledit goulfe ». En 1661, Cleirac, l'auteur des *Us et Coutumes de la Mer*, écrivait que les grands profits que firent les Basques « leur servirent de lucre et d'amorce à les rendre hasardeux à ce point que de faire la queste des baleines sur l'Océan par toutes les longitudes et latitudes du monde ». De nos jours encore les Basques sont d'intrépides et

(1) Ainsi en 1291 le sire de Lesparre réclame une baleine échouée sur les côtes de sa seigneurie. En 1315 Yolande de Solers, vicomtesse de Fronsac, élève des prétentions analogues. Voir RYMER, *Foedera*, etc., t. I, p. 754. — BEAUREIN, *Variétés Bordelaises*, t. I, p. 341-347.

(2) RONDELET, *De piscibus marinis* (1854), p. 480-481. « Nautæ et piscatores eorum quæ antea dixi oppidorum in balænis admodum solertes et expediti, ut ipsimet mihi narrarunt, ut etiam diligenter rem omnem mihi per litteras explicavit capælanus vir doctissimus et humanissimus clarissimi Navarræ regis medicus, simili in balænarum piscatu ratione utuntur, nisi quod plurimis cymbis opus sit et celerius actis ».

(3) THEVET, *Cosmographie universelle*, t. II, p. 987.

d'infatigables marins. Il leur arrive parfois d'aller à la rame, sans se reposer, de Bayonne à Saint-Sébastien, et même ils poussent jusqu'à Santander. Au quinzième et au seizième siècles, surexcités par les émotions de la pêche, ils perdaient bientôt la côte de vue, et, sans plus de souci de la tempête, risquaient gaiement leur vie. Peu à peu ils passaient d'un pays à l'autre, d'une île à une autre île, et, emportés par quelque coup de vent, ils finirent par aborder en Amérique.

Telle est du moins la tradition unanime du pays basque. C'est même à un certain Jean de Echaïde qu'on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte (1). Mais le seul Echaïde qui ait laissé un nom dans l'histoire vivait au XVIIe siècle, ainsi que le démontre une information juridique faite à Saint-Sébastien en 1697 (2), et d'ailleurs les Espagnols revendiquent l'honneur de la découverte pour un des leurs, Mathias de Echevete (3). Mieux vaut par conséquent ne hasarder aucun nom propre, et se contenter de remarquer que, sur la septième feuille de l'Atlas de Bianco(4), qui remonte à l'année 1436, est marquée, très à l'ouest dans l'Atlantique, une île, Scorafixa ou Stocafixa, dont la position répond à peu près à celle de Terre-Neuve. Le premier éditeur de ce curieux document, Formaleoni, a cru y retrouver le nom de Stockfish ou île des Morues, car ce fut et c'est encore la coutume des navigateurs et des cartographes de désigner les pays découverts par le nom de leurs principaux produits. Or, sur quelle relation Bianco se fondait-il pour désigner ainsi une île dont la

(1) CLEIRAC, *Us et coutumes de la mer*, 1861, p. 140-141. — RONDELET (ouv. cité, p. 482) parle aussi de ces Rochelois ou autres marins de la côte Charentaise. « Eam Santones belluarum piscatores vocant gibbas, etc. — Cf. NOEL, *Histoire générale des pêches anciennes et modernes*, Paris, 1815.

(2) DURO, *Arca de Noé*, p. 309, 312, 313, 334.

(3) NAVARRETE, *Coleccion de los viages y descubrimientos*, etc., t. I, p. 51. « Los Vascongados pretenden tanbien haber descubierto un paisano suyo, que se llamaba Joan de Echaïde, los bancos de Terranova muchos anos antes que se conociese el nuevo mundo ». V. MICHELET, *La Mer*, p. 272.

(4) FORMALEONI, *Saggio sulla antica nautica di Veneziani* (1784).

principale et à vrai dire l'unique richesse, même de nos jours, est encore la pêche des morues? Peut-être quelque pêcheur Basque avait-il fait part de sa découverte à des étrangers, qui la communiquèrent à Bianco? Toujours est-il qu'à partir du milieu du xv[e] siècle, toutes les cartes de l'Océan portèrent, dans la direction de l'Amérique du Nord, un grand nombre d' îles désignées sous le nom de Stockfish ou bien de Bacalaos, et bacalaos est justement le mot basque qui veut dire morue. Ce nom de Bacalaos désigna même longtemps, à l'exclusion de tout autre, l'île de Terre-Neuve. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours, car on trouve, à l'extrémité nord de la baie de la Conception, la petite île Bacalaos, rocher isolé sur lequel se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Plusieurs des dénominations géographiques (1) de Terre-Neuve rappellent encore le basque. Rognouse ressemble au bourg d'Ourougne près de Saint-Jean de Luz; le cap de Raye qu'il faut éviter à cause des brisants, a été ainsi nommé du basque arraico, qui signifie poursuite ou approche; le cap de Grats vient de Grata, station pour les travaux de pêche; Ulicillo signifie en basque trou à mouches, Ophoportu vase à lait, Portuchua, petit port. On a même prétendu que le Labrador avait ainsi été nommé à cause du pays de Labour. Pendant longtemps, les indigènes canadiens n'ont su que le basque, et tous les Européens qui naviguaient dans cette direction étaient obligés de connaître cette langue (2).

(1) Cette persistance du langage basque en Amérique est confirmée par un document cité par Léonce Goyetche (*Saint Jean de Luz historique et pittoreque*, 1856, p. 143). Cf. José Pérès (Revue Américaine, VII, 182) citant un certain nombre de mots basques conservés en Amérique. Le Père Charles Lalemant écrivait de Québec (*Relation de la nouvelle France*, année 1626), p. 4 : « Les sauvages de ce pays appellent le soleil Jésus, et l'on tient ici que les Basques, qui y ont ci-devant habité, sont les auteurs de cette dénomination ». Cf. mémoire de Julien Vinson (Congrès Américaniste de Madrid, II, 46) sur les affinités du Basque et des langues parlées en Acadie.

(2) Pierre de l'Ancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. I, p. 30-31. « Si bien que les Canadois ne traittoient parmi les François en aultre langue qu'en celle des Basques ».

Il semble donc établi que les Basques, dans leurs pêches aventureuses, allèrent de très bonne heure jusqu'à Terre-Neuve et peut-être jusqu'au continent.

Les Bretons se sont également de très bonne heure lancés dans l'Atlantique. Sur presque toutes les cartes qui datent de la première moitié du seizième siècle, les côtes de l'Amérique du nord sont indiquées avec des dénominations françaises, et il est un nom qui se retrouve partout, même sur les cartes qui n'ont pas été composées en France, celui de cap des Bretons, cabo de Bretaos, terre des Bretons, tierra de los Bretones. Ainsi, sur la carte dressée avant 1520, dont l'original est à Munich dans la bibliothèque du Roi, et dont une belle copie est déposée à Paris, on lit dans la contrée qui correspond à la Nouvelle-Écosse : Terra y foy descubierta por Bretonnes (1). Sur la carte que le capitaine Duro a présentée au congrès des Américanistes de Madrid en 1881 (2), figure également le golfo de Bretones à l'embouchure du Saint-Laurent, et, dans l'intérieur des terres, une ville ou du moins une habitation nommée Bretan. Sur la carte dressée en 1524 par le vicomte de Maggiolo (3) est marqué le cap de Bertoni ; sur la mappemonde de Jérôme de Verrazano (1520) (4) la Terra de los Bretones; sur le Portulan de Marlatic (5) composé en 1535 par Baptista Agnese la Terra de los Bretones. Quant à des dates, à des noms, à des détails précis sur ces voyages des Bretons, on n'a encore rien trouvé. Il est pourtant probable que les archives des ports et de l'amirauté de Bretagne recèlent des documents qui porte-

(1) Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 167.

(2) C. Duro, *Progreso de la cartografia Americana*. (Congrès des Américanistes de Madrid, 1881, t. I, p. 218.

(3) Cette carte a été reproduite par Desimoni, *Studio secondo intorno a Giovani Verrazzano* (appendice III, p. 82)

(4) B- F. de Costa (*Verrazano, the Explorer*, New-York, 1880, p. 24) a reproduit cette carte. Cf. huit autres cartes du XVIe siècle reproduites p. 48, et portant toutes la même indication.

(5) Gaffarel, *Le Portulan de Malartic* (Société Bourguignonne de géographie et d'histoire, 1889), p. 11.

ront la lumière sur cette intéressante question. D'après une tradition, dont le capitaine Dieppois Parmentier serait l'interprète, les premiers voyages des Bretons remonteraient à l'année 1504. « Cette terre, écrivait-il en 1539 (il s'agit de l'Amérique du Nord), a été découverte il y a trente-cinq années par les Normands et par les Bretons. C'est pour cette raison qu'on la nomme aujourd'hui le cap Breton (1) ». Ils ont continué à une date postérieure. Une lettre de rémission nous montre les marins de Dahouët pêchant en 1510 à Terre-Neuve et vendant au retour leurs *molues* à Rouen (2). Dès juin 1519, les pêcheurs Malouins faisaient sécher les morues au Sillon, comme ils ont fait longtemps après (3). En 1526, on signalait la présence aux pêcheries « des Bacallaos » d'un Breton, Nicolas Don, avec trente matelots (4). L'année suivante, le 3 août, John Rut, un Anglais, rencontrait dans la baie de Saint-Jean un autre navire breton (5). Rappelons encore à ce propos que les Espagnols, dans leurs premières expéditions à l'Amérique du Nord, employaient toujours des pilotes bretons. Ainsi, en 1511, lorsque Juan de Agramonte prépara son voyage dans l'Amérique du Nord, la reine Jeanne ne lui donna l'autorisation de partir qu'à la condition qu'il emploierait et qu'il irait même chercher des pilotes bretons (6). Voici ce qu'écrivait, le 28 novembre 1564, Fourquevaulx, ambassadeur de France en Espagne, à Catherine

(1) Ramusio, ouv. cité, t. III, p. 432. « Detta terra è stata scoperta da 35 anni in qua cioè quella parte che corre levante et ponente per li Bretonni e Normandi, per la qual causa è chiamata questa tierra il capo delli Brettoni ».

(2) De la Borderie, *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, t. II, p. 153-6.

(3) *Registre des audiences de Saint-Malo.* (Juin 1519).

(4) Herrera, *Décade* III, X, 9 : « Escrivio al Emperador Nicolas Don, natural de Bretana, que iendo con treinta marineros, a la pesqueria de Bacalaos ».

(5) Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 291.

(6) Navarrete, ouv. cité, t. III, p. 123. « Que por cuanto vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viaje la Bretana ».

de Médicis (1) : « Aussi ne seroit-il raisonnable que sa maiesté catholique voullit tellement empescher, brider et coarcter aux subjets de sa maiesté la liberté de la navigation, qu'ils ne puissent aller naviguer et s'acommoder à autres lieux, mesme en celluy qui a été descouvert passé cent ans par ses subjets, et qui est dès ce temps, en témoignage de la découverte faiste par les François, appelée la terre et coste aux Bretons ». Donc, bien que de ces voyages de nos Bretons aucune preuve authentique ne nous soit parvenue, les plus fortes présomptions nous engagent néanmoins à croire que de simples pêcheurs ou d'humbles négociants ont fait silencieusement ce que refirent plus tard, à grand bruit, les expéditions officielles. Leur gloire est anonyme, mais paraît vraisemblable.

Avec les Normands, mais seulement en 1506, commencent les voyages certains. Un grand nom domine ici tous les autres, celui de l'armateur Dieppois Jean Ango. Ce fut un des personnages les plus sympathiques du XVI[e] siècle, un vrai Français par l'intelligence et le cœur tout aussi bien que par la hardiesse et l'esprit d'initiative. Fils unique d'un homme de pauvre extraction, mais qui s'était enrichi sur mer, il reçut une excellente éducation, et fut de bonne heure associé à toutes les entreprises de son père. Une légion de hardis capitaines se pressait alors autour de l'entreprenant armateur. On a conservé le nom de quelques-uns d'entre eux, Pierre Crignon et Thomas Aubert de Dieppe, Gamart de Rouen, Jean Denys de Honfleur, Parmentier, etc. Ce n'est pas dans les relations françaises que nous avons retrouvé leurs noms : ils ont été conservés dans le recueil italien de Ramusio (2). « Il y a environ trente-trois ans qu'un navire de Honfleur, dont Jean Denys était capitaine et

(1) THEVET, *Singularitez de la France antarctique* (édition GAFFAREL, p. 339.

(2) RAMUSIO, ouv. cité, t. III, p. 423. « Sono circa 33 anni che un navilio d'Onfleur, all quale era capitano Giovanni Dionisio, e il pilotto Gamarto di Roan primante vando ».

le Rouennais Gamart, pilote, arrivèrent les premiers dans cette région (le Canada). — Vers l'année 1508 (1), un navire de Dieppe, nommé la *Pensée*, appartenant à Jean Ango, père de Monseigneur le capitaine et vicomte de Dieppe, et commandé par Thomas Aubert y aborda également. Ce fut le premier qui ramena des indigènes ».

Voici donc deux voyages bien constatés : celui de Denys en 1506, et celui d'Aubert deux ans plus tard. Il paraît même que Denys avait dressé la carte de la région, et que nous lui devons la première description du golfe dans lequel se jette le Saint-Laurent. On lit en effet sur le catalogue de la bibliothèque du parlement Canadien, en 1858 (2), « carte de l'embouchure du Saint-Laurent, faite et copiée sur une écorce en bois de bouleau, envoyée du Canada par Jehan Denys en 1508 ». C'était un calque d'une carte conservée en 1854 au dépôt des cartes et plans du ministère de la guerre à Paris. La carte a disparu, mais on peut encore étudier le calque qui représente une bonne carte de la Gaspésie, non pas comme on la connaissait au XVI[e] siècle, mais telle qu'elle figurait sur tous les atlas du XVIII[e] siècle. Aussi peut-on conclure sans hésitation que ce prétendu calque est un document apocryphe (3).

Quant à Thomas Aubert, que certains écrivains ont présentés,

(1) Ramusio, id. « Nel l'anno 1508 un navilio di Dieppa, detto la Pensée, il quale era già di Giovan Ango, padre del monsignor lo capitano e Visconte di Dieppa vando, sendo maestro ova patron di detta nave maestro Tommaso Aubert, e fu il primo che condusse qui le genti del detto paese ».

(2) Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 249.

(3) Jean Denis paraît avoir ou bien rédigé un certain nombre de cartes ou bien avoir donné son nom à quelques parties du nouveau continent. On lit en effet dans un manuscrit du XVI[e] siècle de notre Bibliothèque nationale (*Manuel normand d'Hydrographie*) (Ms. fr. 24, 269) : Soit fait mémoire de la mercque de mes basteaux et barques que je laisse en la terre neufve au havre de Jeh Denys ». — Le Corbeiller, *Société de géographie de Paris*, 1889, p. 346. — Les archives de sa ville natale n'ont jusqu'à présent donné que son nom. — Voir C. et P. Bréard, *Documents relatifs à la marine normande*, p. 44, 45.

très à tort, comme chargé d'une mission par Louis XII, mais qui n'était, en réalité, qu'un capitaine aux ordres d'Ango, il amena en France des sauvages canadiens qui excitèrent une vive curiosité. Ce sont sans doute les indigènes dont il est parlé dans la continuation d'Eusèbe de Césarée, par Prosper et Mathieu Paulmier, en 1512 (1). « En 1509, sept sauvages originaires de cette île qu'on appelle le Nouveau-Monde, furent amenés à Rouen avec leur barque, leurs vêtements et leurs armes. Ils sont de couleur foncée, ont de grosses lèvres ; leur figure est couturée de stigmates ; on dirait que des veines livides, qui partent de l'oreille et aboutissent au menton, dessinent leurs mâchoires. Ils n'ont jamais de poils au visage, ou ailleurs, sauf les cheveux et les sourcils. Ils portent une ceinture avec une espèce de bourse pour cacher leurs parties honteuses. Ils parlent avec les lèvres. Ils n'ont aucune religion. Leur barque est d'écorce : un seul homme peut avec ses mains la porter sur l'épaule. Ils ont pour armes des arcs très tendus, dont la corde est faite de boyaux ou de nerfs d'animaux. Leurs flèches sont en roseau, et terminées par des pierres ou des arêtes de poissons. Ils mangent de la chair desséchée, et boivent de l'eau. Ils ne savent ce qu'est le pain, le vin ou l'argent. Ils marchent nus ou recouverts de la peau d'animaux, ours, cerfs, veaux marins et autres semblables ».

(1) Eusèbe de Césarée, *Chronicon*. 1512. p. 172 : « Anno MDIX septem homines sylvestres, ex ea insula, quæ terra nova dicitur, Rothomagi adducti sunt cum cymba, vestimentis et armis eorum. Fuliginei sunt colorum, grossis labiis, stigmata in facie gerentes ab aure ad medium mentum instar lividæ venulæ per maxillas deductæ. Barba per totam vitam nulla, neque pubes, neque ullus in corpore pilus, præter capillos et supercilia. Balteum gerunt in quo est bursula ad tegenda verenda ; idioma labiis formant. Religio nulla. Cimba eorum corticea, quam homo una manu evehat in humeros. Arma eorum arcus lati, chordæ ex intestinis aut nervis animalium. Sagittæ cannæ saxo aut ossis piscis acuminatæ. Cibus eorum carnes tostæ, potus aqua, panis, et vini, et pecuniarum nullus omnino usus. Nudi incedunt aut vestiti pellibus animalium, ursorum, cervorum, vitulorum marinorum et similium ».

Nous citerons encore, en 1524 (1), le voyage d'un navire rouennais chargé de morues, capturé au retour par le capitaine anglais Christophe Coo. En 1527 (2), un autre Anglais, John Rut, rencontrait dans la baie de Saint-Jean jusqu'à onze navires normands. La même année 1527 (3), un capitaine castillan signalait dans cette baie jusqu'à cinquante navires, soit espagnols, soit français, soit portugais. Enfin (4) on a retrouvé dans les greffes de Normandie divers actes notariés, où sont relatés les voyages de la *Bonne-Aventure*, commandée par le capitaine Jacques de Rufosse, de la *Sibille* et du *Michel*, appartenant à Jehan Blondel, de la *Marie des Bonnes Nouvelles*, appartenant à Guillaume Dagyncourt, Nicolas Duport et Luys Luce, et commandée par Jehan Dieulois (5). Si donc nous résumons ces premières notions, bien que confuses et incomplètes, il demeure établi que, depuis longtemps, des pêcheurs français, surtout Basques, et des négociants, surtout Bretons et Normands, fréquentaient le banc de Terre-Neuve, les îles et les côtes voisines, et leur avaient imposé des noms qui rappelaient la patrie absente. On peut, il est vrai, s'étonner que nos compatriotes n'aient pas songé à s'organiser en puissantes compagnies, et à fonder des colonies, mais, dans les idées du temps, commercer, c'était métier de marchand, coloniser, c'était métier de roi. Or, nos souverains se désintéressant de toute question maritime, et ne songeant pas à créer des colonies, nos négociants se contentè-

(1) HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 281.

(2) HAKLUYT, *Principall Navigations*, etc., t. III, p. 129.

(3) CESARE DURO, *Arca de Noé*, p. 316. « Cuyo capitan declaro que habia ido a reconecer los bacallaos y halli alli unas cincuenta naos castellanas, è francesas, è portuguesas, que esteban pescando ».

(4) Rappelons également, mais sous bénéfice d'inventaire, d'après Lescarbot (*Histoire de la Nouvelle France*, 1621, p. 22), le seul auteur qui en ait parlé, qu'en 1578 un certain baron de Léry et saint Just, vicomte de Gueu, aurait débarqué à l'île de Sable, au sud de Cap Breton, et y aurait séjourné avec ses hommes ».

(5) GOSSELIN, *Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande pendant le* XVIe *et* XVIIe *siècles*, Rouen, 1876.

rent de visiter, mais non de coloniser les régions dont ils exploitaient les richesses. C'était déjà pour eux bien assez d'audace que d'aventurer sur l'Océan et leurs fortunes et leurs personnes, malgré les hostilités des Espagnols et des Portugais.

Avec François I[er] tout change. Non seulement le commerce prend son essor en plein jour, mais encore le roi intervient personnellement dans les affaires d'outre-mer, et se décide à envoyer un homme à lui faire un voyage de découvertes, qui serait comme l'annonce de plusieurs autres. Cet homme fut le florentin Jean Verrazzano, et il découvrit la côte actuelle des Etats-Unis ; mais nous n'avons pas à raconter ce voyage qui dépasse les limites du sujet que nous traitons. C'est maintenant dans une autre direction, c'est dans l'Amérique Centrale que nous allons essayer de découvrir les traces de nos compatriotes.

Cette recherche sera fort difficile, car la région des Antilles était directement exploitée par les Espagnols, et il eût été par trop dangereux de s'aventurer dans des parages sillonnés par leurs vaisseaux et de chercher fortune dans des contrées où ils étaient solidement établis. Quelques Français s'y hasardèrent pourtant. Balboa, dans son fameux voyage à travers l'Amérique Centrale, signalait des incursions antérieures faites par des capitaines dont on ignorait la nationalité (1); c'étaient peut-être des Français. En tout cas c'était bien un Français ce vaillant lieutenant d'Ango, ce Jean Parmentier, qui voyagea à plusieurs reprises dans les Antilles et débarqua même sur le continent. La seconde partie de sa relation de voyage est consacrée à la description de Saint-Domingue (2), mais elle n'a jamais été achevée, car on n'y trouve que l'indication d'un chapitre sur « les monts, vallées, campagnes, prairies, bois, rochers, ruines, sortes et diversitez d'hommes, tant sauvages, Indiens, Espagnols, François, qu'autres estans dans la dicte isle, etc ». Divers chapitres

(1) Navarrete, ouv. cité, t. II, p. 367, 379, 380.
(2) *Navigation de Jean et Raoul Parmentier*, édition Scheffer, p. 87.

traitent de la côte de Paria, de Carthagène, de Nombre de Dios et de Panama. Tout près de Nombre de Dios, Parmentier signalait « une rivière qu'on appelle Rivière Françoise, là où il y a une petite playa : les grands navires y mouillent l'ancre quelquefois ». Et, de fait, le capitaine Dieppois donne tant de détails sur les ports, sur les distances, même sur les endroits où l'on peut renouveler ses provisions d'eau, qu'il est difficile de ne pas croire que ces parages ont été fréquentés par ses compatriotes. Il est seulement à craindre que les Français aient paru dans ces mers plutôt en qualité de corsaires que de commerçants. Ainsi le fameux pilote Jean Alfonse, l'auteur des *Voyages aventureux* (1), et de la *Cosmographie avec espére et régime du Soleil et du Nord,* décrit avec force détails les îles et les côtes du golfe du Mexique, mais il n'avait appris à les connaître qu'en les pillant. « Depuis cet aage, lisons-nous dans le *Grand Insulaire,* de Thevet, à propos du pillage de Porto-Rico, les barbares et chrestiens ont souffert beaucoup de maux de l'invasion des corsaires qui ont souventes fois mouillé l'ancre, bruslé et saccagé les habitants de l'isle. Jean Alfonse, s'il était en vie, il scauroit bien qu'en dire, suivant le récit qu'il m'en a fait jadis ». Aussi bien ce devaient être des pirateries pour ainsi dire régulières qu'entreprenaient nos marins. Ne lisons-nous pas dans le *Discours de la Navigation* de Jean et Raoul Parmentier, que, lorsque leurs deux navires abordèrent à l'île de Saint-Jacques, dans l'archipel du Cap-Vert, pour y renouveler leurs provisions d'eau, les matelots, pour expliquer leur présence sur la côte d'Afrique « dirent que nous estions de l'armée des navires de France, esquipez en guerre pour aller aux Entilles» (2). Donc nos compatriotes fréquentaient ces parages, mais, comme aucun d'eux n'ignorait les dangers auxquels ils s'exposaient

(1) Publié à Poitiers, en 1559, par Jean de Marnef. Pierre Margry, dans ses *Navigations françaises du* XIV° *et* XVI° *siècle,* a donné de ce travail une très intéressante analyse.

(2) Edition SCHEFFER, p. 14.

en bravant ainsi la puissance espagnole, et en compromettant le nom de la France, ils gardaient prudemment le secret de leurs opérations, et c'est ainsi que s'explique le silence des contemporains au sujet de ces courses dans l'Amérique Centrale.

Dans l'Amérique Méridionale au contraire, les explorations se firent au grand jour, car les immensités de ce continent s'ouvraient à peine aux convoitises et aux espérances des navigateurs, et les Portugais n'avaient qu'un droit de possession fort contesté sur le pays qu'ils nommaient alors Terre de Santa Cruz, et qui devait bientôt porter le nom de Brésil. Ce fut le Brésil que fréquentèrent de préférence nos marins, et c'est avec les peuples de cette région qu'ils eurent les relations les plus nombreuses, on dirait presque les plus régulières. Si même on en croit de respectables traditions, non seulement aucun Européen ne les aurait précédés dans cette direction, mais encore l'un d'eux, le Dieppois Jean Cousin, aurait reconnu la côte Américaine avant Colomb. Ne serait-ce qu'à titre de curiosité historique, il importe de discuter le bien fondé de cette tradition ; car, tout en reconnaissant que les preuves de la priorité de ce voyage ne sont pas très solides, au moins avons-nous le droit de chercher à remettre en lumière le hardi marin, auquel reviendrait peut-être la gloire d'avoir, le premier dans les temps modernes, mis le pied sur le sol Américain (1).

Jean Cousin appartenait à une bonne famille du pays Dieppois. Tout jeune il s'était adonné à la navigation. Tour à tour soldat et négociant, il s'était distingué dans un combat contre les Anglais et il avait fait ses preuves aux côtes d'Afrique et dans

(1) Desmarquets, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation française.* — 2 vol. in-12, 1785. — Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs Normands.* — Vitet, *Histoire des anciennes villes de France, Dieppe.* — Margry, *Les Navigations françaises et la Révolution maritime du* XIVe *au* XVIe *siècle.* — Gaffarel, *Rapports de l'Amérique et de l'Ancien continent avant Colomb*, p. 314-324. — Id., *Article de la Revue politique et littéraire* du 2 mai 1874. — Id., *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle.*

plusieurs voyages au long cours (1). On était alors en 1488. Les grandes guerres contre l'Angleterre étaient achevées. Louis XI, en réprimant la turbulente activité des seigneurs féodaux ou apanagés, semblait avoir clos l'ère des guerres civiles. Le commerce extérieur renaissait. Au bruit des découvertes Portugaises en Afrique, à la pensée des mondes nouveaux qui s'ouvraient aux convoitises mercantiles, il y eut comme une recrudescence dans le commerce Dieppois. Quelques gros négociants de cette ville s'associèrent et proposèrent à Jean Cousin de partir pour un voyage d'exploration. Il devait s'engager dans la voie déjà frayée par ses compatriotes et s'efforcer, tout en suivant leurs traces, de prévenir les Portugais aux Indes Orientales. Bien qu'il lui fallût, avec de bien mauvais navires, s'avancer au sud de l'équateur et affronter les courants qui rendent si dangereuses, même aujourd'hui, les approches de la côte Africaine, il accepta les offres des armateurs Dieppois, et mit à la voile en 1488.

Il est impossible de préciser davantage la date de son départ, puisque la tradition seule a conservé le souvenir de ce voyage. Pourtant jamais expédition maritime n'aurait été plus féconde en résultats inespérés. Afin d'éviter les tempêtes toujours fréquentes dans ces parages, et de ne point échouer sur les écueils et les bancs de sable si nombreux sur la côte occidentale d'Afrique depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap des Palmes, Cousin avait profité des vents du large et s'était lancé en plein Océan. Arrivé à la hauteur des Açores, il fut entraîné à l'ouest par un courant marin et aborda une terre inconnue près de l'embouchure d'un fleuve immense. Il prit possession de ce

(1) DESMARQUETS, ouv. cité, t. I, p. 92 : « Un jeune capitaine de cette flotte s'étoit distingué par les habiles manœuvres qu'il avoit faites, et par la bravoure avec laquelle il s'étoit battu contre quelques vaisseaux anglois, qu'il avoit pris. Le compte qu'on en rendit aux armateurs de Dieppe ne resta point sans une distinction méritée. Il étoit trop de leur intérêt d'avoir d'habiles capitaines pour ne pas accueillir ceux qui donnoient des preuves de leur capacité ».

continent, mais, comme il n'avait ni un équipage assez nombreux, ni des ressources matérielles suffisantes pour fonder un établissement, il se rembarqua. Au lieu de revenir directement à Dieppe pour y rendre compte de sa découverte, il cingla dans la direction du sud-est, c'est à dire de l'Afrique Australe, découvrit le cap qui depuis a gardé le nom de cap des Aiguilles, prit note des lieux et de leur position, remonta au nord le long du Congo et de la Guinée, où il échangea ses marchandises, et revint à Dieppe en 1489.

Tel aurait été le voyage de Cousin ; c'est-à-dire que, dans la première partie de cette traversée, précurseur immédiat de Colomb, il aurait découvert en Amérique le Brésil et l'embouchure des Amazones ou de tout autre grand fleuve du continent méridional, et, dans la seconde moitié, devancier direct de Vasco de Gama, il aurait presque doublé l'Afrique et indiqué le chemin de l'Hindoustan. Si de pareilles prétentions étaient fondées, certes ce ne serait pas un médiocre honneur pour la France que d'avoir donné le jour à un explorateur qui augmenta si démesurément le domaine de l'humanité. Essayons par conséquent de discuter la validité ou la fausseté de la tradition Dieppoise, en nous occupant seulement de la première partie du voyage, c'est-à-dire de la découverte réelle ou prétendue de l'Amérique.

La plus grave des objections est qu'il n'existe aucune preuve authentique de ce voyage de Cousin. Nul document officiel n'en a conservé le récit. Les titres sur lesquels on s'appuie pour déposséder Colomb de sa vieille gloire n'ont donc aucune valeur. En effet le seul souvenir qui nous soit parvenu de la découverte de Cousin a été conservé dans un ouvrage écrit avec trop peu de critique pour faire autorité. Cet ouvrage, composé par Desmarquets en 1785, est intitulé « *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la navigation française* ». Il est plein d'erreurs et de négligences, mais il a été composé sur des manuscrits officiels, sur des relations extraites des dépôts de

l'Amirauté et de l'Hôtel-de-Ville de Dieppe, et il pèche plutôt par les détails que par le fond. Jusqu'à nouvel ordre cet ouvrage est notre seule autorité, et par conséquent l'objection subsiste. Les Dieppois, il est vrai, assurent que Cousin, d'après le vieil usage des capitaines Normands, avait consigné au greffe de l'amirauté le récit de son expédition, mais que, lors du bombardement et de l'incendie de la ville par les Anglais en 1694, cette relation fut anéantie avec toutes celles qui s'y trouvaient conservées depuis trois siècles au moins. L'incendie des archives Dieppoises en 1694 n'est que trop réel, et la relation de Cousin a sans doute été brûlée avec les autres, en sorte qu'il ne nous faut plus compter que sur le hasard qui nous rendrait un jour ou l'autre ce précieux document. Ce jour-là seulement disparaîtra tout à fait cette première objection.

Seconde objection : est-il vraisemblable que Cousin se soit tellement avancé dans l'Atlantique qu'il ait rencontré le Gulf Stream qui le jeta sur les côtes Brésiliennes ? Mais, depuis de longues années, les Dieppois fréquentaient les rivages africains (1) ; ils y avaient même fondé des comptoirs ; aussi connaissaient-ils les dangers de la navigation dans ces parages ; ils savaient combien la côte occidentale de l'Afrique est peu hospitalière, surtout quand souffle le vent du nord-ouest. Les Portugais, avec lesquels ils étaient en rapports constants, les avaient confirmés dans leurs appréhensions, et c'était pour ainsi dire une notion courante chez les pilotes Dieppois que, pour atteindre aux côtes africaines, il fallait s'élever au large jusqu'à la hauteur du point précis où l'on désirait aborder. Dès lors quoi d'étonnant que Cousin se soit conformé aux présomptions généralement reçues, et que, voulant aborder beaucoup plus au nord que ses compatriotes n'en avaient l'habitude, il se

(1) GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen-âge aux côtes occidentales d'Afrique, en dehors des navigations portugaises du* XVe *siècle*. — GAFFAREL, *Les Découvreurs français du* XIVe *au* XVIe *siècle*, p. 1-35.

soit avancé beaucoup plus à l'ouest dans l'Atlantique jusqu'à ce qu'il ait rencontré, sans s'en douter, le Gulf Stream, au courant duquel il s'abandonna. Il n'y a là rien que de très probable. Cousin a suivi l'exemple de ses devanciers, et il a profité d'un courant dans les eaux duquel il était entré par hasard.

Une troisième objection, toute contemporaine, est relative au prétendu maître de Cousin, à l'abbé Desceliers (1). Cet abbé était né à Dieppe. Il entra dans les ordres et fut attaché à une des églises de la ville. Les mathématiques et surtout l'astronomie devinrent son étude favorite. Le voisinage de la mer et la fréquentation des marins l'engagèrent à appliquer aux progrès de la navigation les sciences qu'il aimait et à distribuer les trésors de son expérience à tous ceux qui voulurent en profiter. Il obtint de tels succès dans cette œuvre patriotique, et l'école d'hydrographie qu'il avait fondée devint si importante, que les bourgeois de Dieppe lui assurèrent des ressources pour acheter des livres et des instruments, et des loisirs pour perfectionner son enseignement. Il est vrai que sa réputation ne s'étendit pas au loin, parce qu'il vivait dans un temps d'ignorance et craignait de se compromettre en exposant au grand jour ses théories; mais ses compatriotes lui rendaient justice (2). Ils la lui ont encore rendue tout récemment, en donnant son nom à une des rues de leur ville (3). Desceliers ne se contentait pas d'enseigner les principes de la navigation : il dressait des sphères et des cartes nautiques qu'il distribuait à ceux de ses élèves qui entreprenaient des voyages au long cours, ou même à ceux qui les lui

(1) Le nom se retrouve sous les formes Descaliers, Des Cheliers, Des Celiers, Deschaliers.

(2) Desmarquets, ouv. cité, t. 1, p. 92 : « Desceliers étoit le meilleur mathématicien et astronome de son temps. Sa mémoire jouiroit de la plus grande réputation, s'il fût né deux siècles plus tard, où s'il y eût eu depuis sa mort quelque historien qui l'eût fait connaître. C'est lui qui a donné les premiers éléments de la science hydrographique ».

(3) Malte-Brun, *Un géographe français au XVIe siècle. — Pierre Desceliers* (Bulletin de la Société de géographie de Paris, sept. 1876).

commandaient. Deux de ces cartes marines existent encore. Elles sont datées la première d'Arques, l'an 1550 (1), et la seconde également d'Arques, l'an 1553 (2). Or, Desmarquets et les biographes normands qui l'ont copié font naître Desceliers vers 1440. Il aurait donc eu 110 et 113 ans quand il composa ses cartes de 1550 et 1553. Si donc Desceliers composait des cartes en 1550, il n'était pas né en 1440, et ne pouvait en 1488 donner des leçons à Cousin. Le maître ne professant pas à cette époque, l'élève n'a pu profiter de ses leçons, et, par conséquent, la tradition est fausse.

Au premier abord, cette objection paraît à peu près insoluble. Peut-être deux abbés Pierre Desceliers ont-ils existé ? Peut-être les deux cartes de 1550 et 1553 sont-elles des copies de cartes réellement exécutées par Desceliers, et auxquelles on aurait conservé, comme ce fut longtemps et comme c'est encore l'usage, le nom de leur auteur? Nous ne pouvons nous dissimuler la faiblesse de cette argumentation, d'autant plus que le même abbé dressa, sur la demande de François de Guise, son contemporain, une carte des forêts de France (3) et qu'on a retrouvé son nom dans un acte de 1537 (4). L'objection subsiste donc dans toute sa force. On ne peut à vrai dire essayer de la réfuter qu'en supposant une erreur de date commise par

(1) Cette carte appartenait à M. Christoforo Negri. Il la vendit au ministre d'Angleterre à Turin, Hudson, qui la déposa au Bristish Museum, où elle se trouve aujourd'hui. Elle a 2m 15 de longueur sur 1m 35 de hauteur. Elle porte la mention suivante : Faicte à Arques par Pierre Desceliers, p.bre, l'an 1550.— Voir de CHALLAYE (Bulletin de la Soctété de géographie de Paris, sept. 1852, p. 235).

(2) Cette carte appartient à M. l'abbé Bubicz de Vienne. Elle mesure 2m 50 carrés. Elle porte la mention suivante : Faicte à Arques par Pierre Desceliers prebstre, 1553. On a pu l'admirer en 1875, à l'Exposition internationale de géographie de Paris (section d'Autriche-Hongrie, n° 147).

(3) GUIBERT, *Mémoires biographiques et littéraires sur les hommes illustres de la Seine-Inférieure*, t. I, p. 303.

(4) DE BEAUREPAIRE, *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant* 1789, t. III, p. 197.

Desmarquets. Nous savons déjà que Desmarquets est fort sujet à caution, et qu'il confond aisément les dates et les époques. Peut-être cette date de 1440, attribuée par lui à la naissance de Desceliers, est-elle fausse. Ce qui nous porterait à le croire, c'est qu'un autre annaliste Dieppois, plus consciencieux et plus complet que Desmarquets, David Asseline, parle de Cousin comme du contemporain et nullement comme de l'élève de Desceliers. Il le cite même comme travaillant avec lui à la confection de cartes et d'instruments nautiques : « J'ajouterai cela, dit-il, à la louange de nos Dieppois que le sieur Pretot, surnommé le savant, excellait en la pratique des globes, et que le capitaine Coussin (Cousin) qui étoit habile à les construire, ne l'étoit pas moins à fabriquer des sphères. On tient qu'il en fit une dans un œuf d'autruche, avec tant d'industrie et de justesse, que cet ouvrage imitoit le mouvement des cieux » (1). Dès lors tout s'expliquerait : Desceliers et Cousin étaient à peu près du même âge. Ils ont pu se communiquer le résultat de leur expérience et leurs connaissances positives. De la sorte, l'existence des deux cartes de 1550 et 1553 n'infirmerait en rien l'authenticité du voyage de Cousin au Brésil.

Reste une dernière objection : en 1500, le Portugais Alvarès Cabral, qui voulait, lui aussi, tourner l'Afrique et s'était avancé très à l'ouest de l'Atlantique, fut entraîné par un courant, et, le 22 avril, arriva en vue d'un continent qu'il désigna sous le nom de Santa-Cruz. C'est le Brésil actuel. Il en prit possession au nom du Portugal, et jamais les Dieppois ne lui contestèrent ce droit de premier occupant. Donc Cousin n'a pas découvert le Brésil en 1488, douze ans avant Cabral.

Il est vrai que les Dieppois n'ont jamais protesté, mais, en vrais et habiles commerçants, ils gardaient soigneusement le secret de leurs découvertes. Ainsi que le remarque Desmar-

(1) David Asseline, *Les Antiquités et Chroniques de la ville de Dieppe* (édition Hardy, Guérillon et Sauvage), t. II, p. 335.

quets (1), « les armateurs de cette ville était convenus pour leur intérêt, de garder le secret des découvertes que feraient leurs navires, ils cachèrent celle que Cousin venait de faire du bout de l'Afrique. Ils crurent être les seuls qui pourraient, à ce moyen, pénétrer jusqu'aux Indes et en tirer un parti immense ». Aussi ne se hasardèrent-ils ni à revendiquer pour l'un d'eux l'honneur de la découverte du Brésil, ni à braver à la fois la puissance pontificale et la marine Portugaise. Ils laissèrent donc Cabral prendre possession, au nom de son maître, du pays qu'il croyait avoir découvert, et se contentèrent de continuer à explorer les richesses de la contrée.

Nous avons cité les témoins à charge. C'est maintenant le tour des témoins à décharge. Leurs preuves s'enchaînent plus rigoureusement et apportent une vraisemblance plus complète.

Tout d'abord le voyage de Cousin est-il possible ? Il l'est géographiquement et historiquement. La tradition Dieppoise ne se fonde-t-elle pas sur le hasard d'un courant qui aurait porté Cousin sur le continent américain ? Or, ce courant existe. C'est le Gulf Stream, dont nous avons parlé plus haut. Ses eaux sont animées d'un mouvement constant de translation. Un navire qui a pénétré dans ce courant n'a pour ainsi dire qu'à se laisser aller à la dérive pour arriver des Açores au Brésil. On connaît si bien la force et l'impétuosité de ses eaux que les navires, même à vapeur, qui font le trajet d'Europe au Brésil, s'engagent volontiers dans ce fleuve océanique qui leur épargne du combustible et du temps, et l'évitent au contraire, quand ils reviennent du Brésil en Europe. Cousin le rencontra et se laissa conduire. Il se fia au hasard qui le servit, et ses compagnons n'hésitèrent pas à le suivre quand il s'engagea dans cette direction nouvelle. On sait d'un autre côté que les Dieppois, à la fin du XVe siècle, étaient les meilleurs de nos marins. Ils ne reculaient devant aucune entreprise, même hasardeuse. Aussi, dans

(1) DESMARQUETS, ouv. cité, t. I, p. 94.

un pareil milieu, l'expédition confiée à Cousin devenait-elle non seulement possible, mais encore probable. Le commerce étant pour Dieppe une question de vie ou de mort, il fallait répondre à la concurrence étrangère par une activité plus fiévreuse et une audace plus grande. Les Dieppois se montrèrent à la hauteur de leur vieille réputation, et de la sorte s'explique l'expédition projetée par quelques négociants de la ville, qui en confièrent la direction à leur compatriote Jean Cousin.

Le lieutenant de Cousin était un Castillan nommé Pinzon. Jaloux de son capitaine, cet étranger avait essayé de soulever l'équipage contre lui. Cousin aurait eu besoin de sa fermeté et de son éloquence pour contenir les mutins ; au lieu de punir le traître, il lui conserva son commandement, mais ne tarda pas à se repentir de sa générosité (1). Au retour, sur la côte d'Angola, il avait envoyé son lieutenant à terre pour y échanger des marchandises. Les Africains demandèrent une augmentation de prix. Pinzon la leur refusa, et s'empara par force des objets de leur négoce. Les Africains voulurent se venger et assaillirent les Dieppois. L'expédition faillit échouer et la réputation de la probité Dieppoise fut compromise sur la côte. Pinzon avait donc manqué à ses devoirs de lieutenant et il s'était maladroitement comporté comme négociant. Cousin le cita à l'hôtel-de-ville de Dieppe, où se tenait le conseil, devenu plus tard tribunal de l'Amirauté, le fit casser et déclarer impropre à servir désormais dans la marine Dieppoise. Pinzon accepta le jugement qui le frappait et se retira à Gênes, puis en Castille. Or tout porte à croire que ce Pinzon est le même auquel Colomb confia, trois ans plus tard, le commandement d'un des trois bâtiments de sa petite escadre, et dès lors, quel jour sur la découverte de notre capitaine Dieppois !

De fréquents rapports existaient entre Dieppois et Castillans. Les matelots des deux nations étaient réciproquement exemptés

(1) DESMARQUETS, ouv. cité, t. I, p. 94, 96.

de certains droits. On a conservé une ordonnance de 1364 qui dispense les Castillans de payer toute rétribution pour le feu entretenu au cap de Caux. Depuis que les marins Français et Espagnols avaient appris à s'estimer en combattant ensemble les Anglais sous les règnes de Charles V et de Henri de Transtamare, ils avaient entretenu des relations suivies. Les Dieppois faisaient fortune en Castille, comme Robert de Braquemont qui devint amiral de Castille, ou Jehan de Béthencourt qui obtint le titre de roi des Canaries sous la suzeraineté de la Castille (1). Les Castillans de leur côté s'étaient établis en assez grand nombre à Dieppe. Pas un navire dieppois ou castillan ne prenait la mer qu'il n'eût à son bord un interprète ou un pilote castillan ou dieppois. Il est donc naturel que Cousin ait choisi pour lieutenant un Castillan réputé pour sa science nautique.

Si, d'un autre côté, nous nous rappelons que Colomb avait perdu tout espoir, lorsque tout à coup il fut accueilli par trois marins de Palos, habiles, prudents, renommés, qui devinrent ses amis, ses confidents, et bientôt ses associés, est-ce donc que ces trois marins, égoïstes et calculateurs, auraient été séduits par l'enthousiasme communicatif de Colomb! Rien n'est moins probable. La réflexion et non la passion, le souvenir d'un voyage antérieur ou la conformité des plans et des vues, nullement la confiance aveugle en un seul homme, décidèrent ces froids et avisés navigateurs. Or ces trois obscurs Castillans qui donnaient ainsi à Colomb ce que lui avaient refusé des souverains étrangers, étaient les trois frères Pinzon, et l'un d'eux, Martin, était probablement l'ancien lieutenant de Cousin, qui avait déjà entrevu le Nouveau-Monde. Pour le retrouver, il manquait un homme d'action. Colomb se présenta, et des intérêts confondus naquit l'association.

Plus encore que l'accueil fait à Colomb, ou que la conformité du nom, ce qui semblerait indiquer dans l'un des trois Pinzon,

(1) G. Gravier, *Le Canarien*, passim.

Martin, la connaissance antérieure d'un autre continent, ce fut sa conduite pendant le voyage. Bien que sous les ordres de l'amiral, puisque Colomb avait reçu ce titre de la couronne de Castille, Pinzon agit toujours à sa guise. Le fils de Colomb, dans la *Vie de son Père*, n'essaie seulement pas de contester que, dans les circonstances difficiles, Colomb consulta toujours Martin Pinzon (1). Ce n'était pas à titre de marin, car Colomb avait navigué toute sa vie et n'avait besoin des leçons de personne ; ni en qualité de lieutenant, car Colomb l'eût fait venir à son bord pour tenir conseil avec lui, tandis que souvent il passe sur la *Pinta*, que commande Pinzon, s'enferme de longues heures avec son prétendu subordonné, lui communique des cartes, et ne décide rien sans l'avoir consulté (2). On eût dit qu'il s'adressait moins à sa science qu'à ses souvenirs. Lorsque Pinzon insistait à plusieurs reprises, notamment les 8 et 10 août, 18 et 25 septembre, et le 6 octobre, pour qu'on cinglât vers le sud-ouest afin de trouver terre, n'était-ce pas qu'il se rappelait le grand courant équatorial, et voulait le retrouver pour être porté par ses eaux? Lors du procès qui s'éleva après la mort de Colomb entre son fils Diego et la couronne de Castille, dix témoins déposèrent dans l'instruction que l'amiral demandait à Pinzon si l'on était dans la bonne voie, et que Pinzon avait toujours répondu négativement jusqu'à ce qu'on eût

(1) *Journal de Colomb* (NAVARRETE I. 165) : 25 septembre : « Iba hablando el Almirante con Martin Alonzo Pinzon, capitan de la otra carabela Pinta, sobre una carta que lo habia enviado tres dias hacia à la carabelo, donde segun parece tenia pintadas el Almirante ciertas islas por aquella mar, y deciá Martin Alonso que estaban en aquella Comarca ».

(2) *Journal de Colomb* (NAVARRETE, I, 157). — 8 août. « Hobo entro los pilotos de las tres carabelas opiniones diversas donde estaban, y el Almirante solio mas verdadero. — Cf. 9 août (I, 157). — 18 septembre (I, 163). Este Dia Martin Alonso con la Pinta, que era gran velera, no esperò, porque dijo al Almirante desdo su carabela que habio visto gran multitud de aves ir hacia el Poniente, e que aquella noche esperabo ver tierra. — 25 septembre (I, 165). — 6 octobre (I, 169) : Esta noche dijo Martin Alonso que seria ben navigar à la cuarta del oueste, à la parte del suduesta ».

pris la direction du sud-ouest (1). Colomb marchait en homme qui n'a fait que rêver ce qu'il exécute, et Pinzon comme s'il cherchait un chemin autrefois parcouru par lui. Il était si convaincu, si sûr de lui-même, que Colomb finit par l'écouter. Quelques jours plus tard on touchait à San-Salvador.

Martin Pinzon était donc un associé plutôt qu'un subordonné. Le 6 octobre, quand les équipages découragés demandèrent à grands cris le retour, et que Colomb assembla les capitaines à son bord afin de prendre une détermination décisive, ce fut Martin Pinzon qui prit la parole et raffermit les esprits ébranlés. Il y avait dans cette ferme volonté de conserver la même direction autre chose qu'un effet de pur hasard et d'heureux entêtement. Cette affirmation répétée de découvrir la terre ne reposait pas sur une simple conjecture. Pinzon n'aurait pas autrement agi s'il avait été certain de l'existence d'un continent, et il l'était, comme le prouve l'issue du voyage.

Sa conduite ultérieure, après la découverte, prouva jusqu'à l'évidence qu'il agissait avec réflexion. Une première fois il abandonna Colomb (2), comme s'il ne pouvait supporter la pensée de servir sous ses ordres, et, pendant quarante-cinq jours, découvrit lui seul de nombreuses îles. Quand il eut par hasard rejoint l'amiral, il essaya de l'abandonner une seconde fois (3) et de porter le premier en Europe la nouvelle de la découverte. On a prétendu que la jalousie l'excitait : sans doute ce sentiment haineux dictait en partie sa conduite, mais l'amer regret de n'être qu'en seconde ligne à profiter d'une découverte antérieure n'entra-t-il pas pour beaucoup dans sa défection ?

Le Pinzon lieutenant de Colomb est-il le même que le Pinzon lieutenant de Cousin ? En 1489 le Pinzon de Cousin fut renvoyé

(1) *Journal de Colomb* (NAVARRETE, I, 166) 25 septembre. « On quitta la route de l'ouest pour prendre celle du sud-ouest, du côté de cette terre que l'on croyait être à vingt-cinq lieues ».

(2) ID., 21 novembre 1492 et 6 janvier 1493.

(3) ID., 14 février 1493.

de Dieppe, et, deux ans et demi plus tard, l'escadre de Colomb entrait dans l'Atlantique. Pinzon avait donc eu le temps de revenir en Castille, de s'entendre avec ses frères et de préparer son expédition. Sans insister sur la similitude absolue du nom, à tout le moins fort probante, nous remarquerons encore que les caractères présentent une grande analogie : hauteur, emportement, duplicité, mais aussi fermeté et persévérance. Si donc la chronologie, si les noms, si les caractères, si tout s'accorde à prouver l'identité des Pinzon, l'authenticité de la tradition Dieppoise n'est-elle pas par cela même confirmée ?

Peut-être objectera-t-on que, si réellement Pinzon avait découvert l'Amérique avant Colomb, il aurait revendiqué pour lui cet honneur lors du procès qui s'éleva à la mort de l'amiral. Mais Pinzon avait été renvoyé fort ignominieusement de Dieppe ; il ne voulait sans doute pas rappeler cette mauvaise affaire et s'exposer à l'affront d'être publiquement démenti par les Dieppois, s'il réclamait pour lui la gloire d'avoir aperçu le premier la terre nouvelle. Aussi bien ce fut toujours comme un héritage de famille chez les Pinzon que de voyager dans la direction du Brésil. En 1499 le neveu de Martin, Vincent Yanez Pinzon, entreprenait à ses frais une expédition en Amérique, et se dirigeait précisément vers le point de la côte que Cousin est censé avoir découvert en 1488 en compagnie de son lieutenant castillan, c'est-à-dire entre Pernambuco et l'embouchure de l'Amazone. Était-ce pur hasard, coïncidence fortuite ou dessein prémédité, on l'ignore. Yanez Pinzon voulait sans doute profiter pour son compte des indications de son oncle Martin. Son voyage fut heureux. Le 20 janvier 1500, avant Cabral auquel on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte, il découvrit la côte Brésilienne. La même année 1499 sortait encore de Palos, c'est-à-dire de la ville des Pinzon, un de leurs matelots, Diego de Lepe, qui observait le delta de l'Orénoque et côtoyait le Para. Il y avait donc à Palos, dans la famille et dans l'entourage des Pinzon, une tradition véritable, dont l'origine remontait à l'ancien lieutenant de notre Cousin.

La couronne de Castille reconnut en partie les droits de cette famille à la découverte de l'Amérique lorsque, en 1519, Charles-Quint lui concéda des lettres de noblesse avec des armoiries parlantes : trois caravelles voguant en pleine mer et une main étendue vers une île pleine de sauvages. Les Pinzon étaient tellement persuadés de la légitimité de leurs droits qu'ils s'emparèrent à cette occasion de la devise même de Colomb, et substituèrent leur nom à celui de l'amiral.

A Castilla y a Leon
Nuevo mundo dio Pinzon.

De tout ce qui précède, n'avons-nous pas le droit de conclure que notre compatriote Cousin fut peut-être le précurseur immédiat de Colomb ?

La meilleure preuve de la probabilité de ce voyage, c'est le grand nombre des expéditions maritimes entreprises par les Normands, dès les premières années du seizième siècle, dans la direction du Brésil. Elles dénotent de la part de ceux qui s'y risquaient une connaissance réelle du pays où ils s'engageaient. Il semble que Cousin avait tracé la voie, et que ses compatriotes s'y engagèrent avec ardeur. Dès l'année 1503, plusieurs d'entre eux avaient déjà débarqué au Brésil (1). Nous lisons en effet dans la Relation du voyage entrepris en 1503 par le capitaine normand Gonneville (2) : « Or passez le tropique Capricorne, hauteur prinse, treuvèrent estre plus esloignez de l'Afrique que du pays des Indes Occidentales, où d'empuis aucunes années en çà, les Dieppois, les Malouins et autres Normands, vont quérir du bois à teindre en rouge, coton, guenons et perroquets, et autres denrées ». Assurément l'expression géographique d'Indes Occidentales manque de précision,

(1) GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au* XVI[e] *siècle.* — ID., *Les découvreurs français au* XIV[e] *et* XVI[e] *siècle.*

(2) AVEZAC (D'), *Déclaration de voyage du capitaine Gonneville et ses compagnons aux Indes.* — *Relation du voyage de Gonneville.* (Nouvelles annales des voyages, 1869).

et s'applique tout aussi bien à l'Amérique du Nord qu'à celle du Midi, mais ce n'est que dans l'Amérique du Midi, et spécialement dans le Brésil, qu'on trouvait alors des bois de teinture, des guenons et des perroquets. Les Français voyageaient donc au Brésil plusieurs années avant Gonneville, et c'étaient justement des Normands et des Bretons, c'est-à-dire ceux de nos compatriotes qui avaient dû être les premiers informés de la découverte de Jean Cousin, qui s'élançaient sur ses traces et exploitaient les richesses encore inconnues de la région. Nous ne pouvons, il est vrai, préciser aucune date, mais la réalité historique de ces voyages nous semble indiscutable, et nous nous associerons de tout cœur à la fière protestation de La Popellinière, qui, frappé de l'insouciance des Français en matière de navigation, revendiquait hautement pour les siens, l'honneur d'avoir précédé tous les autres peuples de l'Europe dans la découverte du Brésil. « Les Français toutefois, Normands surtout et les Bretons, maintiennent avoir premiers découvert ces terres et d'ancienneté trafiqué avec les sauvages du Brésil... mais, comme en d'autres choses, mal advisez en cela, ils n'ont eu ny l'esprit ny discrétion de laisser un seul escript public pour assurance de leurs desseins..... tellement que le Portugais se veult attribuer l'advantage d'en estre paisible seigneur, par le moyen de Pedralvarez » (1).

Ce passage, bien qu'il soit l'écho d'une tradition perdue par notre négligence, ne suffirait pas pour appuyer nos prétentions nationales, car l'auteur des *Trois Mondes* ne cite pas ses autorités, et les procédés de la critique historique répudient un tel genre de preuves ; mais cette justice que nos compatriotes se refusent à eux-mêmes, les étrangers, plus impartiaux ou plus soucieux de la vérité, n'hésitent pas à la leur rendre. On conserve à la bibliothèque de Dresde un opuscule intitulé : *Copia des Neuwen Zeytung auss Pressilig Land* (2). C'est la

(1) La Popellinière, *Les trois mondes*, liv. III, p. 21.

(2) Humboldt (*Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. V,

version allemande, d'après un original qui paraît Portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la *Copia des Zeitung* ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, il est impossible de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du seizième siècle. Ce document n'a pour nous d'importance que parce qu'il y est parlé des arrivages antérieurs répétés sur la côte brésilienne de marins, dépeints de telle façon qu'on ne peut méconnaître en eux des Français, et principalement des Normands. « Les habitants de cette côte rapportent que, de temps en temps, ils voient arriver d'autres navires, montés par des gens qui sont habillés comme nous; d'après ce que disent les indigènes, les Portugais jugent que ce sont des Français. Ils ont généralement la barbe rousse ». Les Portugais, rivaux et ennemis naturels de nos matelots, étaient les meilleurs juges de la question. S'ils croyaient que ces étrangers étaient des Français, il faut nous incliner devant leur perspicacité commerciale. Ils nous jalousaient, ou plutôt nous détestaient, et, puisqu'ils se prononcent si nettement, leurs soupçons valent une certitude.

Dès les premières années du seizième siècle et même dès la fin du quinzième, nos compatriotes fréquentaient donc la côte brésilienne, et, malgré la jalousie ou les hostilités Portugaises, ils n'ont pas cessé de la fréquenter. En 1503, le capitaine normand Paulmier de Gonneville aborda d'une façon authenthique le continent Américain, en prit possession, et, comme témoignage de sa découverte, ramena avec lui quelques Brésiliens. Le hasard des temps nous a conservé la relation de son voyage. Gonneville, poussé par la tempête sur les côtes Brési-

p. 239-258) et TERNAUX-COMPANS (*Nouvelles annales des voyages*, 1840, t. II, p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par VARNHAGEN, *Historia geral do Brasil*, t. I, p. 435. — Cf. D'AVEZAC, Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1857.

liennes, débarqua le 6 janvier 1504 dans une des provinces méridionales du Brésil, et entra en relations avec les naturels. Ils se nommaient les Carijos. Nos Français reçurent d'eux un accueil cordial, aussi jouirent-ils avec délices des beautés naturelles du sol et de la douceur du climat (1). Ils ne se lassaient pas de parcourir les grands bois dont les paysages variés les charmaient. Ils observaient avec une curiosité naïve les poissons, les coquillages, les animaux et les oiseaux qui différaient si étrangement de ceux du pays natal. Les perroquets surtout excitaient leur admiration par la beauté de leur plumage et leur grand nombre. Aussi, dans leur candide étonnement, avaient-ils donné à la région le nom de Terre des Perroquets, qui fut longtemps conservé sur les cartes. Gonneville, après avoir décidé à le suivre quelques Indiens, reprit la mer le 3 juillet, mais fut obligé, par le scorbut et le manque de vivres, de débarquer une seconde fois. Le 10 octobre 1504, il prenait terre dans le pays des Tupinambas et Margaiats. Ces indigènes avaient déjà vu des Européens, « comme estoit apparent par les denrées de chrestienté qu'ilsavoyent » (2). L'aspect des navires ne les étonnait pas. Ils connaissaient l'usage de divers instruments ou ustensiles. Ils avaient même éprouvé les redoutables effets des armes à feu, dont ils avaient une grande terreur. Il paraîtrait même qu'ils avaient déjà eu à se plaindre des Européens, car ils attaquèrent nos compatriotes à l'improviste, en firent prisonniers deux, qu'ils entraînèrent dans les bois sans doute pour les dévorer, et en blessèrent quatre autres. Gonneville leva aussitôt l'ancre, pour la jeter de nouveau cent lieues plus au nord, sans doute près de Bahia. Après un court séjour dans cette nouvelle station, il mit à la voile pour la troisième fois, découvrit en passant l'île qui plus tard s'appellera Fernando de Noronha, traversa la mer des Sargasses, toucha aux

(1) Gaffarel, *Les Découvreurs Français*, p. 79-113.
(2) *Relation du voyage*, édit. d'Avezac, p. 105.

Açores, en Irlande, et arriva en vue des côtes de France, mais pour être attaqué par des pirates anglais, et s'échoua sur le rivage de Jersey.

A peine débarqué, Gonneville déposa sa plainte au conseil de l'Amirauté ; mais la police des mers n'était alors qu'un vain mot, et cette absence de sécurité faisait de la piraterie une véritable profession. Les gens de l'Amirauté ne purent offrir aux malheureuses victimes des pirates anglais que de stériles consolations, mais ils eurent une heureuse inspiration, et, sans le savoir, préparèrent pour Gonneville la plus splendide des réparations. Ils le requirent en effet « pour la rareté dudit voyage jouxte les ordonnances de la marine portant que à la justice seront baillez les journaux et déclarations de tous voyages au long cours que le dit capitaine et compaignons fissent ainsi » (1). Les journaux de bord avaient été perdus pendant le combat avec les pirates. Gonneville ne put rédiger qu'une déclaration, conservée par le hasard des temps, et qui démontre d'une manière bien authentique la réalité de ce voyage au Brésil, puisqu'on peut en confirmer la véracité et reconnaître, du moins dans leurs traits principaux, les pays décrits par l'aventureux capitaine.

Après Gonneville, d'autres Normands, et, d'après la tradition, des capitaines au service d'Ango, visitèrent la même région. « En 1504, lisons-nous dans un document portugais, c'est-à-dire rédigé par des ennemis, et dont le témoignage, par conséquent, ne peut être suspecté, les Français arrivèrent au Brésil, pour la première fois au port de Bahia. Ils entrèrent dans la rivière Paraguaçu, qui se trouve dans la même baie, y firent leurs échanges, et, après de bonnes affaires, retournèrent en France d'où vinrent depuis trois navires. Or, tandis que ceux-ci étaient dans le même endroit occupés à trafiquer, il entra quatre bâtiments de la flotte du Portugal qui leur brûlèrent deux

(1) *Relation du Voyage* (édit. d'Avezac, p. 110).

navires et leur prirent le troisième, après leur avoir tué beaucoup de monde. Quelques hommes cependant s'échappèrent dans une chaloupe et trouvèrent à la pointe Itapourama, à quatre lieues de Bahia, un navire des leurs qui les rapatria » (1). Il y avait donc, dès 1504, au moins quatre navires français qui naviguaient en même temps et sur le même point de la côte brésilienne. En 1506, le Honfleurais Jean Denys, dont nous avons déjà cité la présence dans les eaux canadiennes, visitait le Brésil par ordre de son armateur Ango, et Ramusio, qui nous a conservé le souvenir de ce voyage, ajoute (2) : « Depuis cette époque, beaucoup d'autres navires français ont abordé au Brésil sans y rencontrer aucune trace de la domination portugaise. Aussi les habitants sont parfaitement libres et ne reconnaissent ni puissance royale ni lois. Ils ont un penchant marqué pour les Français, qu'ils préfèrent à tous les autres peuples qui fréquentent leurs côtes. On pourrait comparer ces peuples à une table blanche, sur laquelle le pinceau n'a pas encore laissé de trace, ou à un jeune poulain qui n'a pas encore de frein » (2).

De ces navires français qui, dans la première moitié du XVI[e] siècle, visitèrent en si grand nombre la côte brésilienne, nous n'avons retrouvé, dans les documents de l'époque, que la trace des voyages entrepris en 1523 par Jacques de Saint-Maurice ; en 1539, par Nicolas Guimestre, de Fécamp, sur la *Madeleine* ; en 1541, de Guillaume Houzard, sur la *Perrine* ; de Richard Buisson de la Bouille, sur la *Madeleine* ; de Jean Laurenz, de Honfleur, sur la *Marye* ; de Jean Hardy de Honfleur

(1) *Enformaçao do Bresil e de suas capitanas* (1584), document cité par VARNHAGEN, *Historia geral do Brasil*, I, 412-414.

(2) RAMUSIO, *Raccolta di viaggi*, t. III, p. 355-356 : « Di poi molti altri navilii di Francia vi sono stati, e mai non travarono Portoghesi in terra alcuna che lo tenessero per il re de Portogallo, et quelli della terra son liberi, et non sogetti ne al re ne al legge, ed amano piu le Francesi che qualcumque altra gente che vi pratichi : detti popoli sono come la tavola bianca nella quale non v'é encora stato posta il penicillo, ne designato cosa alcuna, over come sia un poledro giovanni, il quale non ha mai portato ».

sur la *Fleurye* ; de Geffroy Penne, de Rouen, sur la *Bonne-Adventure ;* de Martin Cavalier, de Rouen, sur la *Marye ;* de Gérard Mallet, de Rouen, sur la *Loyse ;* en 1543, de Robert Michel et Christophe Lioneys, sur la *Catherine ;* en 1544, d'Olivier Vasselin, de Granville, sur l'*Autruche ;* en 1546, de Nicolas Lemarinier, sur la *Bonne-Adventure ;* en 1549, de Rogné et Jean Ferré, sur la *Salamandre ;* de Tomassin Auber, sur la *Trinité* et de Morel, sur la *Blanche*. Tous ces noms figurent dans des contrats du temps, mais nous n'avons aucun détail ni sur ces capitaines, ni sur les diverses épisodes de leurs voyages (1). A vrai dire, nous ne connaissons bien que la relation du voyage entrepris, en 1529, par Jean Parmentier, capitaine de la *Pensée*, au service d'Ango. Parmentier avait en effet composé le récit de l'expédition. Ramusio en avait donné une traduction, ou plutôt une paraphrase, dans sa *Raccolta di Viaggi* (2), mais n'avait pas cité le nom de celui qu'il se contentait d'intituler il gran capitano francese(3). Par un heureux hasard, la relation originale a été retrouvée récemment et publiée avec soin (4). On y trouve la première description du Brésil par un

(1) Les noms des capitaines et des bateaux ont été donnés par GOSSELIN, ouv. cité, p. 143 et suiv.

(2) RAMUSIO, ouv. cité, t. III, p. 355. Voici le titre exact de la relation : « *Navigazioni d'uno gran capitano del mare francese, del luogo di Dieppa, sopre le navigazione fatte alla terra nuova d'ell' Indie occidentali chiamate la nuova Francia... e sopre la terra del Brasil, Guinea, isola di San Lorenzo et quella di Sumatra, fino alle quali hanno navigato le caravele e navi francese* ».

(3) Ramusio ne connaissait d'ailleurs pas le nom de Parmentier : voir ouv. cité, p. 354 « Ma ben adolemo di non sapere il nome dell' autore, perciocchi, non ponendo il suo nome, ci parei fare ingiuria alla memoria di cosi valente gentil cavaliero ».

(4) Vers 1830, Estancelin découvrait à Brest, et publiait, en 1832, dans ses *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes Orientales et en Amérique*, le « mémoire que nous issismes du havre de Dieppe, le jour de Pasques, 18e jour de mars 1529, environ deux heures après-midi, etc. ». M. Scheffer a publié (1883) le *Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe*, composé par P. Crignon.

Français. Les détails sont précis et les observations exactes. Ou bien Parmentier avait fait un long séjour dans le pays, ou bien il y était revenu à plusieurs reprises.

Nous accepterions volontiers cette seconde hypothèse, car un véritable courant de relations semble avoir à cette époque été établi de France au Brésil et de Brésil en France. Ce qui le prouve c'est la nature des articles d'importation et d'exportation échangés entre les deux pays. Les marchandises importées d'Europe étaient des pièces de toile et de drap, de la quincaillerie, de la verroterie, des peignes, des miroirs, etc. « Les sauvages, lisons-nous dans la relation d'Hans Staden (1), ajoutaient que les Français venaient tous les ans dans cet endroit et leur donnaient des couteaux, des haches, des miroirs, des peignes et des ciseaux... ». « On leur donnait, écrit Ramusio (2), des bêches, des coins, des couteaux, d'autres ferrailles, car ils estiment plus un clou qu'un écu ». Ces marchandises sont encore mentionnées dans les contrats passés entre armateurs et capitaines, que le temps a respectés. Mieux avisés, quelques Brésiliens réclamaient des armes. Dès qu'ils connurent le terrible effet des armes à feu, et se rendirent compte de la supériorité que ces armes assuraient aux Européens, ils voulurent en avoir (3). Dès 1503 le cacique Arosca ne consentait à laisser partir pour l'Europe son fils Essomeric qu'à la condition que le

(1) Hans Staden. *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages*, etc. (Collection Ternaux-Compans), 1re série, t. III, p. 110.

(2) Ramusio, ouv. cité, t. III, p. 335. « E li barattano con le dette manare cunei, e coltelli, ed altri ferramente, a tal che stimano molto piu caro un chioda che uno scudo ». Cf. Léry. *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, § 18 : « Or, parce que nous n'allions point par païs, que nous n'eussions chacun un sac plein de mercerie, laquelle nous servoit au lieu d'argent pour commercer parmi ce peuple : au departir de là nous baillasme ce que il nous pleut : assavoir cousteaux, ciseaulx, et pincettes aux bons vieillards ; des peignes, mirouers et bracelets, des boutons de verre aux femmes, et des hameçons à pescher aux petits garçons ».

(3) Gaffarel, *Les Découvreurs français du* XIVe *au* XVIe *siècle*, p. 103.

capitaine Gonneville lui « apprendroit l'artillerie ». En général on eut la sagesse de refuser ces armes aux Brésiliens. Quelques négociants moins scrupuleux ou plus imprudents consentirent à leur en livrer. Il est vrai que les sauvages n'osèrent pas ou ne surent pas s'en servir. Hans Staden (1) rapporte que le cacique Quoniambebe possédait une arquebuse dont il était très fier, mais, dans les moments de danger ou sur un champ de bataille, il la lui confiait, en lui ordonnant de s'en servir contre les ennemis.

Quant aux articles Brésiliens, ils étaient encore peu nombreux : à peine quatre ou cinq. Voici par exemple quelles étaient les marchandises brésiliennes rapportées en 1530 par le navire la *Pélérine* (2) : 5,000 quintaux de bois précieux, 300 de coton, 300 de graines de coton, 600 perroquets sachant déjà quelques mots de français, 3,000 peaux de léopards et autres animaux, 300 singes et guenons, du minerai d'or, des huiles médicinales, le tout pour une valeur de 602,300 ducats. Les animaux surtout étaient fort recherchés, surtout les singes et les perroquets. Parmi les singes on préférait les sagouins à cause de leur rareté et parmi les perroquets les aras parleurs (3). Les toucans étaient aussi fort appréciés à cause de leurs plumes éclatantes, dont on garnissait des épées ou des toques de cérémonie (4), et les oiseaux mouches pour leurs robes splendides, qu'utilisaient pour leurs riches toilettes les dames de la cour (5). Chaque navire

(1) HANS STADEN, ouv. cité, p. 93-105.

(2) Document cité par VARNHAGEN (*Historia geral do Brazil*, I, 441) : « Et inter alias merces de quibus navem oneravit fuerunt quinque mille quintalla ligni brasilii, et trecenta quintalla bombicis, et tantumdem grani illius, et sexcentos psittacos jam linguam nostram conatos, et ter mille pelles leopardorum, et aliorum animalium diversorum colorum, et tres centas simias seu melius aguenones, et de mina auri purificata, et de oleis medicabilibus ».

(3) LÉRY, ouv. cité, § 10, 11, 12. — THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 939.

(4) THEVET, *Singularités de la France antarctique*, § 47. — Cf. DE CASTELNAU, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. I, p. 447.

(5) FERDINAND DENIS, *De arte plumaria*, passim.

qui revenait en France rapportait une provision de ces frêles et magnifiques ornements, et leurs propriétaires étaient assurés d'en retirer des bénéfices inespérés. Le coton, les épices, les minerais et les huiles médicinales ne figuraient encore qu'à titre de curiosité parmi les objets d'importation brésilienne. Il n'en était pas de même pour les bois précieux (1), surtout pour les bois de teinture qui formaient le chargement essentiel de nos navires. En effet, dès que nos négociants se furent rendu compte des richesses que leur offraient les forêts du Nouveau Monde, l'exploitation des bois précieux commença pour ne plus s'arrêter. Ce ne fut même plus une exploitation, mais une destruction.

Le commerce assurait donc à nos compatriotes dans le Brésil des ressources et une influence immense. Si le gouvernement français, mieux éclairé sur ses véritables intérêts, avait consenti à détourner sur le Nouveau-Monde la minime partie de la richesse et de l'énergie qu'il dépensait à de stériles expéditions en Europe, il est hors de doute que les Brésiliens auraient accepté facilement notre domination. Ils accueillaient avec empressement nos compatriotes. Dès qu'un navire français était signalé au large, ils couraient au rivage. Ils s'empressaient autour de nos matelots, leur apportaient des vivres frais, leur prodiguaient tous les soins de l'hospitalité et s'ingéniaient à leur plaire. Nos compatriotes voulaient-ils s'enfoncer dans le pays : aussitôt des guides indigènes se proposaient pour les accompagner. Quelques-uns les portaient même sur leurs épaules pour leur épargner la fatigue du chemin. A peine étaient-ils arrivés dans les villages indiens que les femmes les entouraient pour laver leurs pieds, leur présenter de la farine fraîche et des viandes boucanées. Elles poussaient même parfois la prévenance jusqu'à leur offrir des membres humains soigneusement rôtis ou bouillis (2). Ce bon accueil contrastait avec

(1) Thevet, *Cosmographie universelle*, p. 950-954.

(2) Léry, ouv. cité, § 18 : « Ce qu'on peut appeler lois et police entre les

la haine que les Brésiliens semblaient avoir vouée aux Portugais. Ces derniers en effet fiers, emportés, cruels, ne cachaient aux indigènes ni leur mépris, ni leurs convoitises. Ils ne se contentaient pas de les exploiter : ils les maltraitaient. Aussi la comparaison était-elle tout à notre avantage.

Entre Brésiliens et Français les meilleurs intermédiaires furent les interprètes Normands. C'étaient de hardis aventuriers qui n'hésitaient pas à se fixer au milieu des indigènes, apprenaient leur langue et se conformaient à leurs usages. D'une bravoure à toute épreuve, d'une activité que rien ne lassait, ils gagnaient à cette vie difficile une incomparable énergie. Les Brésiliens, grands appréciateurs de la bravoure, les aimaient aussi pour leur adresse, pour leur complaisance, pour la facilité avec laquelle ils se conformaient aux usages nationaux. Ces interprètes paraissent même, en certaines circonstances, avoir outrepassé leurs instructions, ou même les avoir exécutées avec un zèle mal entendu, car bon nombre d'entre eux poussèrent l'oubli de leur origine jusqu'à renoncer à leur religion et même à prendre part aux plus horribles festins du cannibalisme (1). Ils devenaient en quelque sorte les compatriotes d'adoption des Brésiliens. Ils se créaient même une famille, car tous prenaient femme dans le pays. Aussi leur influence grandissait-elle de jour en jour, ainsi que l'écrivait le capitaine Parmentier : « Si le roi François Ier voulait tant soit peu lâcher la bride aux négociants français, en moins de quatre à cinq ans ceux-ci leur auraient conquis l'amitié et assuré l'obéissance des peuples de ces nouvelles terres, et cela sans employer d'autres armes que la persuasion et les bons procédés. Dans ce court espace de temps, les Français auraient pénétré plus avant dans l'intérieur du pays que n'ont fait les Portugais

sauvages : comment ils traitent et reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter : et des pleurs et discours joyeux que les femmes font à leur arrivée et bienvenue ».

(1) Ramusio, ouv. cité, t. III, p. 317.

en cinquante ans, et probablement les indigènes chasseraient ces derniers comme leurs ennemis mortels ». Nos souverains ne comprirent pas leurs véritables intérêts : Ce fut une faute et un malheur.

Une preuve qui, pour être philologique, n'en a pas moins sa valeur, peut encore être alléguée à propos de la fréquence des voyages de nos compatriotes au Brésil. Les Français n'ont jamais cessé de désigner le Brésil sous le nom qui depuis a prévalu. Or, que signifie le mot Brésil? Il a de tout temps été employé pour indiquer les bois de teinture exotique. En Italie, dès le douzième siècle, bresill, brasilly, brezilzi, braxilis, brasile étaient appliqués à un bois rouge propre à la teinture des laines et du coton. Muratori (1) l'a prouvé en citant les tarifs de la douane de Ferrare en 1193, et ceux de Madère en 1306. Marco Polo parle également du berzi « qu'ils ont en grant habondance du meillor don monde (2) ». En Espagne, le bois de teinture ou brasil fut introduit de 1221 à 1223 (3). En France nous lisons dans le livre des Métiers (4), rédigé sous le règne de Saint-Louis : « Li barillier puvent fere baris de fus de tamarie et de bresil », et plus loin : « nul tabletier ne puet mettre avec buis nule autre manière de fust qui ne soit plus chier que buis; c'est à sçavoir cadre, benus, bresil et cipres ». A la fin du même siècle le brésil est mentionné, comme article d'importation, dans « les droitures, coustumes et appartenances de la visconté de l'eaude Rouen » (5). En 1387 la coutume d'Harfleur élève les droits sur le brésil à quatre deniers et demi les cent livres (6). En 1396, les droits sur cette précieuse denrée étaient

(1) Muratori, *Antiquités italiennes*, t. II, Dissertation, xxx, p. 894-899.

(2) Marco Polo (*Edition de la Société de géographie de Paris*), t. I, p. 99.

(3) Capmany, *Memoria sobre la antigua marina, comercio y artes de Barcelona*, t. II, p. 4, 17, 20.

(4) *Le livre des métiers* (Collection des documents inédits de l'histoire de France), p. 104, 177.

(5) Bibliothèque nationale, Ms., 1039-13.

(6) *Archives de la Seine-Inférieure* (Registre des droits et coutumes de la prévôté d'Harfleur).

fixés pour Dieppe à « la carche de bresil VII deniers, la balle III deniers (1) ». Le poète Chaucer dit quelque part : « Il n'avait pas besoin de se faire des couleurs avec du brazil ou avec le grain du Portugal ». Il est donc certain que toute l'Europe occidentale pendant le moyen-âge appelait bresil les bois de teinture (2). Par le plus curieux des hasards, le nom de la production fut appliqué au pays producteur, et, comme on ne connaissait pas exactement la situation de ce pays, la terre de Brésil, au fur et à mesure des découvertes, voyagea comme avaient déjà voyagé dans l'antiquité l'Hespérie, le mont Atlas ou les colonnes d'Hercule. Nous avons suivi ailleurs la fortune de ce mythe géographique.

A peine l'Amérique fut-elle découverte que les voyageurs ou plutôt les négociants s'imaginèrent qu'ils venaient de retrouver le pays originaire du bois de brésil. Pierre Martyr Anghiera (3) raconte que Colomb, dans son second voyage, trouva à Haïti des forêts de ce bois que les Italiens nomment verzino et les Espagnols brazile. Dans son second voyage, il chargea sur la côte de Paria, trois milles livres de brésil supérieur à celui d'Haïti (4). A mesure que les découvertes s'étendirent au sud du cap Saint-Augustin, le commerce de bois rouge devint de plus en plus actif. Ainsi Amerigo Vespucci, dans sa quatrième expédition (1504), en prenait un chargement entier à la baie de tous les Saints (5). Dès 1516, le gouvernenement Espagnol défendait l'importation de tout brésil qui ne proviendrait pas des Indes Occidentales, appartenant aux domaines de Castille (6). On s'em-

(1) *Archives de la Seine-Inférieure*, Coutumes de Dieppe, fol. 28 et 32.

(2) CHAUCER cité par GRAVIER, *Le globe Lennox de* 1511, p. 22.

(3) PIERRE MARTYR, *Décades*, I, IV. « Sylvas immensas, quæ arbores nullas nutriebant alias præterquam coccineas, quarum lignum mercatores Itali verzinum, Hispani brazilum appellant ».

(4) ID., id., I, IX, 21.

(5) AMERIGO VESPUCCI, *Quatuor navigationes :* « In eo portu bresillico puppes nostras onustas efficiendo quinque perstitimus mensibus ».

(6) NAVARRETE, ouv. cité, t. II, p. 339. Ordenenzas hechas el 15 de junio 1516.

pressa de ne pas obéir à ces prescriptions intempestives, et, plus que jamais, les côtes de l'Amérique Méridionale continuèrent à être exploitées, surtout à cause de leurs bois de teinture. Aussi l'usage prévalut-il peu à peu de les désigner sous le nom de cette précieuse denrée, et c'est ainsi qu'à la dénomination de Terre de Santa Cruz, imposée par Cabral, se substitua celle de Terre de Brésil, « changement inspiré par le démon, écrit avec une naïve terreur, l'historien Barros (1), car le vil bois qui teint le drap en rouge, ne vaut pas le sang versé pour notre salut ».

Bien des années avant que les Portugais et les autres peuples de l'Europe eussent accepté une dénomination consacrée par l'usage, nos compatriotes ne nommaient jamais que terre du brésil le pays où ils trouvaient le brésil. Gonneville, dans la relation de son voyage (1503-1504), emploie presque à chaque page le mot brésil. Il cite même le cap Saint-Augustin, que venait à peine d'entrevoir ou de retrouver Amerigo Vespucci. « Dempuis après, lisons-nous dans le procès-verbal de retour, le Brésil connu, firent une traversée de plus de huit cens legues sans ver auchune terre avec la plus mauvaise aire du monde, toujours démenés par la pluie, la tempeste, dans de grandes ténèbres, et furent forcés de doubler le chapo d'Augoustin (2) ». Que signifient ces mots de Brésil et de chapo d'Augoustin, employés par Gonneville dans la relation d'un voyage entrepris en 1503, par conséquent bien avant que les Portugais eussent changé la dénomination officielle de Terre de Santa-Cruz, si ce n'est que la région décrite par l'intrépide marin était déjà depuis quelque temps, visitée par les Français, et qu'ils connaissaient, même dans ses particularités physiques, le pays qu'ils désignaient par le nom même de sa principale production ? N'avons-nous donc pas le droit d'affirmer que ce sont des Français qui ont donné au Brésil le nom qui ne lui fut définitivement attribué que plus tard ?

(1) Barros, *Asia*, Déc. I, liv. v, § 53.
(2) D'Avezac (Nouvelles Annales des voyages), juillet 1869.

Ce qui prouverait encore la réalité de ces voyages ou clandestins, ou ignorés, c'est le grand nombre des mots brésiliens qui ont passé directement dans notre vocabulaire. Dans tous les autres pays Américains, où nous avons été précédés par un autre peuple Européen, par les Espagnols par exemple, nous avons toujours désigné les productions du nouveau monde par le nom que leur donnaient les Espagnols, chocolat, tomate, cabane, etc. Nous reconnaissions par cela même que nous n'avions pas été les premiers à découvrir ces contrées. Dans le Brésil, au contraire, nous n'avons emprunté, ni aux Espagnols, ni aux Portugais, les dénominations locales ; c'est aux indigènes eux-mêmes que nous avons demandé les noms du tapir, du sagouin, de l'ara, du toucan, de l'acajou, de l'ananas, du manioc, et de plusieurs autres animaux ou productions, qui sont passés directement dans notre langue. N'est-ce pas la meilleure preuve que, dès l'origine, nos négociants ont été en contact direct avec les tribus Brésiliennes ? Si les Portugais ou tout autre peuple avaient occupé, avant eux, cette belle région, nous n'aurions pu que traduire en français leur traduction du brésilien, et le mot indigène eût été à peu près méconnaissable, tandis que, les empruntant de première main aux Brésiliens nos alliés, nous n'avons eu qu'à les habiller à la française pour leur donner tout de suite droit de cité.

De tout ce qui précède, ne résulte-t-il pas que, pour avoir laissé peu de traces dans l'histoire, les voyages des Français au Canada, dans la région des Antilles et au Brésil, pendant que Colomb et les autres descubridores menaient à grand bruit leurs expéditions officielles, n'en sont pas moins prouvés ?

CHAPITRE XI

QUATRIÈME VOYAGE ET MORT DE COLOMB.

Depuis que Colomb était rentré en Espagne, malgré les honneurs qu'on continuait à lui rendre, et les marques extérieures de déférence qu'on lui accordait, il était dans une sorte de demi-disgrâce, dont il se rendait très bien compte, et qui l'affligeait sans le surprendre. On aurait dit que Ferdinand et Isabelle se repentaient d'avoir accordé tant de pouvoir et de si importants privilèges à un étranger. Le roi surtout, égoïste et intéressé, était tout disposé à éluder l'exécution du traité de Santa-Fé. Malgré les droits légitimes et reconnus de l'amiral, il avait permis à une foule d'aventuriers d'aller chercher fortune au nouveau monde, pendant que celui qui leur avait ouvert la route restait dans une inaction forcée. Colomb découragé occupa d'abord ses loisirs involontaires à rédiger ses notes de voyage et à composer quelques-unes de ces belles cartes qu'admiraient tant les contemporains. Voici comment un Italien qui séjournait alors en Espagne, et qui entra en relations avec l'amiral, parle de ses travaux. Cet Italien se nommait Angelo Trivigiano (1). Il était secrétaire de la légation Vénitienne en Espagne, et en corres-

(1) Il existe trois lettres de Trivigiano. Elles ont été signalées par FOSCARINI, dans son *Histoire de la littérature Vénitienne* (Padoue, 1752, p. 427). MORELLI dans son édition de la *Littera rarissima* (Bassano, 1810) a publié la partie importante de la plus longue de ces lettres. ZURLA dans son *Marco Polo* (t. II, p. 362) et HARRISSE dans son *Christophe Colomb* (t. II, p. 110) l'ont reproduite intégralement.

pondance active avec son ancien chef, l'amiral Domenico Malipieri. A la demande de ce dernier, il s'informa auprès de Colomb de ses voyages et se procura une carte copiée par les marins de Palos sur la propre carte de l'amiral. « J'ai eu tant de rapports avec Colomb, écrivait-il à Malipieri, de Grenade, le 21 août 1501, que nous sommes maintenant sur un pied de grande amitié. Il est en ce moment dans une très mauvaise veine, en défaveur auprès de ces rois, et avec peu d'argent. Par son entremise j'ai fait exécuter à Palos, lieu habité seulement par des marins et par des gens au courant de ce voyage de Colomb, une carte, à la demande de Votre Magnificence; carte qui sera extrêmement bien faite, ample et détaillée en ce qui concerne les pays qui ont été découverts. Il n'y a ici qu'une seule carte de ce genre laquelle appartient à Colomb, et personne capable de la faire. Je serai obligé d'attendre quelques jours avant de l'avoir, parceque Palos, où on doit l'exécuter, est éloigné d'ici de sept cent milles, et, quand elle sera terminée, je ne sais comment je pourrai vous l'envoyer, attendu que je l'ai commandée de grandes dimensions pour qu'elle soit plus belle. Je pense que Votre Magnificence sera obligée d'attendre mon retour, lequel forcément ne saurait être éloigné, car il y aura bientôt un an que nous sommes à l'étranger. Quant à l'ouvrage sur le voyage dudit Colomb, il a été composé par un homme de mérite, et c'est une très longue histoire. Je l'ai copié et possède la copie, mais elle est si volumineuse, qu'il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, excepté par fragments. J'envoie aussi à Votre Magnificence le premier livre que j'ai traduit en langue vulgaire pour plus de facilité. Si elle est mal écrite, Votre Magnificence me pardonnera, car c'est le brouillon, et je n'ai pas le temps de le recopier, voulant aller jusqu'au bout. L'auteur de cet ouvrage (1) est l'ambassadeur de ces rois

(1) Pierre Martyr d'Anghiera, dont parle Trivigiano, fut en effet envoyé en ambassade auprès du Soudan d'Egypte. Il a raconté cette mission dans un très curieux ouvrage : *De legatione Babylonica libri* III.

Sérénissimes, qui se rend auprès du Soudan et qui part d'ici avec l'intention de le présenter à notre prince Sérénissime, qui, je le pense, le fera imprimer, et alors Votre Magnificence aura un exemplaire parfait (1)... Colomb m'a promis de me laisser recopier toutes les lettres qu'il a écrites à ces rois Sérénissimes au sujet de ses voyages, et ce sera une chose très volumineuse (2). De toutes façons, je me livrerai à ce travail par affection pour Votre Magnificence ».

Ce qui surtout préoccupait l'amiral, plus encore peut-être que le désir de rassembler ses notes ou de composer la relation de ses voyages, c'était l'idée de la croisade à conduire en Terre-Sainte. Rendre aux chrétiens les lieux consacrés par les prédications et la mort du Christ lui avait toujours paru le complément nécessaire de la découverte des terres de l'ouest. Si même il avait tant insisté pour obtenir des gains considérables de ses découvertes, c'était surtout pour consacrer ces richesses à l'équipement d'une armée qu'il voulait mener en personne à la délivrance du Saint-Sépulcre. C'etait même un projet nettement arrêté et presque une idée fixe. Mais, loin d'être en état de lever

(1) Trivigiano revenait sur le même sujet dans une lettre datée de Grenade, septembre 1501, et ainsi résumée par Zurla (II, 363-4) : « Je vous envoie un autre fragment de voyage de Colomb, et successivement je vous enverrai le tout, bien que je croie qu'à l'heure actuelle la relation soit complètement terminée ».

(2) On aura remarqué l'allusion de Trivigiano à la fécondité de Colomb. L'amiral, en effet, avait beaucoup écrit. Le bouffon de Charles V, Francesillo de Zuniga, disait dans une lettre au marquis de Pescara : « Je prie Dieu que Guttierez ne manque jamais de papier, car il écrit plus que Ptolémée et que Colomb, celui qui découvrit les Indes — Porque escribe mas que Tolomeo y que Colon, el que halli las Indias ». Collection Rivadeneyra, *Curiosidades bibliographias*, p. 59. HARRISSE (*Colomb*, t, II, appendice II) a dressé la liste de ses écrits. On a de lui 64 lettres, mémoires ou relations, dont vingt-trois en manuscrits autographes. On a perdu les commentaires qu'il avait adressés au pape Alexandre VI, une Declaracion de la tabla navigatoria, de nombreuses lettres et cartes marines, une relation du quatrième voyage, des vers, et de nombreux écrits qu'il avait laissés entre les mains des hiéronymites de la Mejorada près de Valladolid.

une armée à ses frais, il se voyait sans biens et sans emplois. Qu'importe ! N'a-t-il pas déjà triomphé de difficultés autrement sérieuses ? Le roi et la reine d'Espagne ne sont-ils pas les conquérants de Grenade, et ne voudraient-ils pas assurer le triomphe définitif du christianisme en chassant les infidèles des pays qu'ils ont usurpés ? Les Espagnols ne sont-ils pas tout disposés à se ruer de nouveau contre ces mécréants qui pendant de longs siècles ont profané le sol de la patrie ? C'est donc aux souverains espagnols que l'amiral s'adresse, et tous les patriotes, tous les vrais chrétiens, répondront à son appel.

Avec son activité ordinaire, Colomb s'occupa tout aussitôt de rassembler les divers arguments en faveur de l'entreprise qu'il méditait, et il les chercha surtout dans l'Ecriture sainte et dans les ouvrages des pères de l'Église (1). Un savant chartreux, théologien de Séville, le père Gorricio reçut communication du manuscrit (3 septembre 1501) et échangea à ce sujet une intéressante correspondance avec l'amiral (2). Il reconnut que tous les passages importants avaient été signalés, et engagea vivement Colomb à présenter son travail à Ferdinand et à Isabelle. Ce précieux manuscrit s'est perdu. Il était intitulé *Recueil des Prophéties sur la récupération de Jérusalem et la découverte des Indes*. Il n'en reste aujourd'hui qu'une informe esquisse, ébauche informe de la pensée, simple assemblage de matériaux. Humbold a qualifié cette esquisse d'extravagante (3). Il est certain que lorsque Colomb essaie de déterminer la date de la fin du monde, et la fixe à cent cinquante cinq ans, nous ne nous associerons pas à ses fantaisies théologiques, mais ses calculs pour l'équipement de la future armée chétienne ne sont point tellement extravagants, et ses raisonnements politiques sont au

(1) NAVARRETE, I, 478-480.

(2) Le manuscrit était intitulé : « Incipit liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis, ac sententiis et prophetiis circa materiam recuperandæ Sanctæ Civitatis, et montis Dei Syon ».

(3) HUMBOLDT, *Géographie du Nouveau Continent*, t. I, p. 102.

contraire fort raisonnables. Ce qu'il y a seulement de singulier, nous dirions volontiers de touchant dans cet écrit, c'est que Colomb, au moment où il dispose ainsi de véritables trésors pour la délivrance des lieux saints, était à peu près sans ressources. Non seulement il ne trouvait pas toujours « de quoi payer son écot » (1), mais même « il n'avait pas une pièce de monnaie pour donner à l'offrande quand il était à l'Église » (2).

En même temps qu'il composait son recueil de Prophéties, l'amiral, devenu poète sur le tard, essayait de rendre en vers les sentiments de sa piété. On n'a conservé de ses effusions poétiques que six strophes développant la fameuse maxime *Memorare novissima tua, et non peccabis in æternum*, le commencement d'une ode sur la naissance de Saint Jean Baptiste, une stance sur le devoir des chrétiens, et quelques vers épars sur les feuillets du livre des Prophéties. Les connaisseurs assurent que Colomb était arrivé à manier la prose espagnole avec un étonnant coloris. La perte de ses poésies est d'autant plus regrettable ; car, dans cette langue brillante et sonore, trouvant en lui-même des sources d'inspiration féconde, Colomb aurait peut-être ajouté à la gloire du découvreur celle du poète.

L'amiral ne tarda pas à comprendre que, seul peut-être en Espagne, il songeait sérieusement à continuer la croisade ; au moins ne voulut-il pas rester plus longtemps dans une inaction dont il avait honte, et résolut-il de consacrer à un nouveau voyage les restes d'une ardeur qui s'affaiblissait par le repos. Vasco de Gama venait d'arriver aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, Alvarès Cabral avait découvert le Brésil, et, par ce double coup de fortune, le Portugal voyait s'ouvrir devant lui d'abondantes sources de richesses. Colomb, au récit de ces entreprises, se sentit animé d'une noble émulation. Il forma l'idée d'un voyage dans lequel se surpassant lui-même,

(1) Lettre de Christophe Colomb aux rois catholiques, du 7 juillet 1503. « Y las mas de las veces falta para pagar el escote ».

(2) Id. « No tengo solamente una blanca para el oferta ».

il trouverait la vraie route des Indes en poursuivant ses découvertes toujours plus avant dans l'ouest. Ses propres voyages, et le récit des entreprises de Pinzon et de Rodrigo de Bastidas l'avaient confirmé dans l'idée que, quelque part dans la Terre Ferme, sans doute derrière Cuba, s'ouvrait un détroit qui communiquait à la mer des Indes. S'il découvrait ce passage, s'il unissait aux terres nouvelles trouvées par lui les régions orientales de l'ancien monde, quelle ne serait pas sa gloire, et combien lui serait-il plus facile d'accomplir enfin son vœu et de ne pas mourir avant d'avoir délivré la Terre Sainte (1)!

Ferdinand et Isabelle pouvaient ne pas avoir grande confiance dans Colomb comme administrateur, mais ils rendaient justice à ses talents de marin. D'ailleurs, l'espoir d'être bientôt les maîtres d'une route vers les Indes, plus sûre et plus courte que celle que Gama venait de découvrir, les avait comme enfiévrés (2). Certes, si le détroit dont parlait Colomb existait réellement, personne n'était plus capable que lui de le découvrir. Ils acceptèrent donc sa proposition et le prièrent de se rendre à Séville pour faire les préparatifs nécessaires (automne 1501). Les artifices et l'opposition systématique de Fonseca et de ses créatures retardèrent ces préparatifs. Habitué à lasser ses ennemis par sa patience, Colomb se résigna à ces lenteurs (3), et, tout en ne perdant pas de vue le voyage projeté (4),

(1) Il le dit expressément dans sa lettre de février 1502 (Navarrete, II, 282): « Esta empresa se tomo con fin de gastar lo quo della se hobiese en presidio de la Casa Santa ».

(2) Voir la lettre de Trivigiano datée de Séville, en 1502 : « Colomb se prépare à aller à la découverte, et dit qu'il fera un voyage plus beau et plus utile qu'aucun de ceux qu'il a faits. Je crois qu'il partira au printemps prochain. Avec lui vont beaucoup de mes amis qui, lors de leur retour, me raconteront tout. On prépare à Cadix un grand nombre de caravelles, qui, de jour en jour, doivent partir pour l'île d'Hispaniola avec 3,000 hommes ».

(3) Il s'en plaignait pourtant Voir sa lettre du 4 avril 1502 au Père Gaspard Gorricio « Las cosas de mi despacho me han cargado tanto que he dejado el resto ».

(4) Voir les instructions royales données le 14 mars 1502 à Valencia de la Torre. NAVARRETE, I, 427-429.

s'occupa de donner une forme à son livre des Prophéties, et écrivit directement au pape Alexandre VII pour le mettre au courant de ses entreprises (1). Il s'excusait dans cette lettre de ne pas être encore allé à Rome pour y rendre compte de ses découvertes, et parlait du vœu qu'il avait formé de délivrer le Saint Sépulcre. « Mais, ajoutait-il, Satan a tout dérangé (2). Il a mis en jeu tous ses efforts pour qu'en ce moment rien encore n'ait été réalisé. Il est pour moi certain que c'est une malice de l'éternel ennemi, craignant qu'un si pieux dessein ne vînt à s'accomplir ». Il terminait sa lettre en promettant au souverain pontife de se rendre à Rome aussitôt après son retour, et de lui présenter la relation de ses voyages, « qu'il avait écrite depuis le commencement jusqu'à ce jour, à la manière des Commentaires de César (3) ».

Pendant ce temps, s'armaient péniblement à Séville les quatre caravelles que la prudence égoïste de Ferdinand confiait à l'amiral. Le plus grand de ces navires ne jaugeait pas plus de soixante et dix tonneaux, et le plus petit cinquante seulement. Il n'y avait que cent cinquante hommes d'équipage. Accoutumé à braver le danger et à tenter de grandes choses avec de faibles moyens, Colomb accepta le commandement de cette misérable escadre, mais, averti par l'expérience, et craignant qu'on ne profitât de son absence ou de sa mort pour ajouter aux spoliations des violences ouvertes, il fit faire une copie double de tous ses privilèges (4), et la confia par des intermédiaires différents à son ami, le jurisconsulte Nicolas Oderigo (5), ambassadeur de

(1) Navarrete, II, 311 (février 1502).

(2) Id. « Satanas a destorbado todo esto, y con sus fuerzas ha puesto esto en termino que non traya efecto... por muy cierto se ve que fue malicia del enemigo, y porque non venga à luz tan santo proposito ».

(3) Id. « con mi escriptura, la cual tengo para ello que es en la forma de los comentarios é uso de Cesar ».

(4) Une de ces copies, retrouvée en 1816 dans la bibliothèque du sénateur génois Cambiaso, fut achetée par le roi de Sardaigne et déposé en 1821 dans une colonne de marbre blanc, érigée à Gênes en l'honneur de Colomb.

(5) Lettre de Colomb à Nicolas Oderigo (21 mars 1502), (Navarrete, II, 314).

Gênes. Il y joignit même (1) une lettre fort affectueuse que les souverains venaient de lui adresser le 14 mars 1502, de Valencia de la Torre, pour lui renouveler la promesse que toutes les conventions seraient exécutées à la lettre, qu'il jouirait, à titre héréditaire, de toutes les dignités stipulées, et qu'il pourrait même compter, à son retour, sur d'autres récompenses encore plus éclatantes. Colomb aurait préféré moins de promesses et plus de concessions réelles. Il aurait voulu par exemple qu'on lui accordât la permission de prendre à Hispaniola les approvisionnements nécessaires, mais les souverains la lui refusèrent, sauf à son retour (2). Ils l'autorisèrent à prendre avec lui son frère l'Adelantado, qui avait été enveloppé dans sa disgrâce, son fils Fernando, alors dans sa quatorzième année, et deux ou trois interprètes arabes, au cas où il arriverait dans les domaines du grand Khan ou de tout autre prince oriental connaissant cette langue.

Le plus grand des quatre navires, la *Capitane*, avait pour commandant un excellent marin, Diego Tristan, pour premier lieutenant, Juan Sanchez, pour pilotes, Martin Cabrera, Pierre d'Umbria et Martin de los Reyes (3). Quatre bas officiers, quatorze matelots, vingt novices, le maître canonnier Mateo, un maître charpentier d'origine française, le tonnelier Arriero, le calfat Dominique et quatre trompettes complétaient l'équipage. A bord de la *Capitane* se trouvaient encore un Indien d'Hispaniola, trois Espagnols, interprètes pour la langue arabe, un certain médicastre, qui, au dire de l'amiral, aurait cent fois mérité d'être écartelé (4), maître Bernal, deux aides de camp, Guiller-

(1) Colomb se défiait tellement de la cour qu'il avait voulu renfermer ses titres dans un coffre imperméable de liège, doublé en cire, qu'on aurait caché dans la citerne de la Chartreuse das Cuevas à Séville. Lettre au Père Gorricio « Y esos privilegios querria mandar hacer una caja de corcha enforrada de cera ».

(2) NAVARRETE, I, 425-427.

(3) Relacion de la gente é navios que llevo a descubrir el Almirante D. Cristobal Colon. NAVARRETE, I, 437

(4) Lettre de l'amiral à son fils Diego (29 décembre 1504) « Fue preso e

.S.

.S. A .S.

X M Y

Xpo FERENS

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE COLOMB.

mo Ginovez et Francesco Ruys, et probablement un parent de l'amiral, Jean Antoine Colomb, son fils le jeune Fernand et l'amiral lui-même.

Le second navire, le *Saint-Jacques de Palos*, avait pour commandant nominal l'aîné des frères Porras, mais pour commandant effectif l'homme de confiance de Colomb, son écuyer Diego Mendez, qui devait dans le cours de cette campagne rendre de glorieux services. Des officiers dévoués à l'amiral, Andrea et Battista Ginoves, Francesco de Favrias, Jean Jacome, Pierre Gentil, Francesco Bermudez, Pero Gomez, onze matelots, quatorze novices, un maître calfat, le tonnelier Juan de Noya, un charpentier, le canonnier milanais Bartolomeo composaient un équipage d'élite. Diego de Porras, nommé notaire royal de l'escadre, avait pris place à bord de son frère.

Le capitaine Pierre de Torreros commandait le troisième navire nommé le *Galicien*. Il avait sous ses ordres les deux maîtres Juan Quintero et Alonso Ramon, tous deux de Palos, neuf matelots, quatorze novices, et un officier d'occasion, Camacho, en tout trente hommes.

La dernière caravelle, la plus petite, nommée la *Biscaïenne*, était destinée à sonder les passages, et à suivre les sinuosités de la côte. Elle n'avait en tout que vingt-cinq hommes d'équipage, mais choisis avec soin, et tous à l'épreuve, à commencer par le capitaine Bartolomeo Fieschi, avec le lieutenant Jean Pasan, les bas officiers Juan Perez et Martin de Fontarabie, et le seul prêtre qui ait consenti à faire partie de l'expédition, le Franciscain Alexandre, embarqué non pas à titre d'aumônier, mais d'écuyer.

La petite flotte mit à la voile de Cadix le 9 mai 1502 (1). Elle

accusado de muchos casos, que por cada una dellos merecia ser fecho cuartos ». NAVARRETE, I, 494.

(1) La relation de ce quatrième voyage avait été composée par Colomb. Il avait envoyé de la Dominique aux rois catholiques son journal de bord, et il l'avait adressé par trois ou quatre voies différentes. Il avait également écrit à

débuta par un acte hardi. Ercilla, sur la côte du Maroc, était assiégée par les Maures. L'amiral y courut. Il apprit en arrivant que le siège était levé. Après un échange de politesses entre les officiers de l'escadre et ceux de la garnison, les quatre caravelles continuèrent leur voyage. Le 21 mai elles arrivaient à la Grande-Canarie et y séjournaient quatre jours pour renouveler leurs provisions de bois et d'eau. Le 25 on entrait en plein Océan. Les vents alizés furent si favorables, que, sans changer une seule voile, on arrivait le 15 juin à l'une des Caraïbes, Mantinino, aujourd'hui la Martinique. L'escadre passa ensuite à la Dominique, à Porto-Rico et, malgré les ordres formels de la cour, à Hispaniola. Si l'amiral prenait ainsi sur lui de violer ses instructions, c'est que le plus grand de ses navires était mauvais marcheur, et qu'il espérait pouvoir l'échanger contre un des navires qui venaient de conduire Ovando dans son gouvernement. Le 29 juin il se présentait à Santo Domingo et envoyait son lieutenant Pedro de Torreros demander la permission d'entrer dans le port. Il prévenait en même temps, le gouverneur, bien que le ciel fût d'une admirable pureté, qu'une effroyable tempête allait éclater, et qu'il n'était que prudent de retenir dans le port les dix-huit vaisseaux qui s'y trouvaient à la

l'ambassadeur de la République de Gênes, mais ces journaux de bord et cette lettre ont disparu. Il ne reste de lui qu'une seconde lettre, datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, adressée au roi et à la reine. Cette lettre traduite par un Italien de Brescia, Constantino Bagnero, et imprimée à Venise en 1505, fut reproduite par l'abbé Morelli en 1810. Elle est connue sous le nom de *Lettera rarissima*. Elle a été depuis fréquemment rééditée. Le style de cette lettre est empreint d'une profonde mélancolie. Les faits y sont jetés comme pêle-mêle et au hasard. On se trouve transporté sans transition, tantôt après, et tantôt avant le voyage. Aussi l'analyse de ce document est-elle difficile. Il est heureusement complété par deux lettres de Colomb à Escobar pour Ovando (*Las Casas*, III, 173) et au père Gorricio (7 juillet 1503), par la *relation de Diego Porras*, par le *testament de Mendez*, par les dépositions, lors du procès de 1513, de *Diego Barranco*, *Juan de Noya ou Moya*, *Martin de Arrieran*, *Pedro de Ledesma*, *Juan de Quejo* (Navarette I, 314, 329, 332, II, 277-296, III, 555-558), les derniers livres de FERNAND COLOMB, PIERRE MARTYR (Decad. III, liv. 4 et 5), OVIEDO (III, 7-9).

veille de partir pour l'Espagne (1). Ces vaisseaux portaient des sommes énormes extorquées aux insulaires, et tous les ennemis de Colomb, parmi lesquels Bobadilla. Entraîné par une mesquine jalousie, non seulement Ovando refusa l'entrée du port à l'amiral, mais encore, méprisant un avis dicté par la prudence, donna l'ordre du départ aux dix-huit vaisseaux. A peine l'escadre avait-elle quitté le port qu'elle fut assaillie par l'ouragan. Des dix-huit vaisseaux, trois seulement échappèrent, parmi lesquels le plus petit, et le plus usé de tous, l'*Aguja*, celui qui portait les débris de la fortune de Colomb. Tous ses ennemis furent noyés. C'était un pur hasard, mais on accusa l'amiral d'avoir, pour se venger, déchaîné par ses maléfices cette horrible tempête (2).

Colomb, pendant l'ouragan, avait trouvé un refuge dans un hâvre inexploré. Il le quitta bientôt pour s'arrêter encore aux ports Formosa et Jacquemel, et ne se décida à se diriger vers la terre ferme que le 19 juin. On aurait dit qu'il avait comme le pressentiment des dures épreuves qui l'attendaient à la fin du voyage.

Après avoir longé la côte méridionale de Cuba, il découvrit le 30 juillet une île qu'il nomma île des Pins. C'était l'île Guanaga sur la côte du Honduras. Les Indiens paraissaient beaucoup plus civilisés que tous ceux qu'on avait encore rencontrés sur la terre ferme. Ils avaient de vrais navires, qu'ils manœuvraient avec aisance, et possédaient des instruments perfectionnés, haches et cloches de cuivre, épées de bois avec entailles de chaque côté de la lame et cailloux aigus insérés dans ces entailles, vêtements de coton teints de diverses couleurs, fèves de cacao qui servaient à la fois de nourriture et de monnaie. Les deux sexes avaient le sentiment de la pudeur, et ne témoi-

(1) HERRERA, Déc. I, liv. V, § 11. — OVIEDO, III, 7-9.

(2) FERNAND COLOMB, § 88. « Por cuyo motivo podian culparle los que le aborecian de que havia tramado aquella borrasca por arte magia, para vengarse de Bobadilla y de los demas enemigos suyos que iban en su compania ».

gnaient vis-à-vis des étrangers qu'un étonnement respectueux. Colomb les interrogea avidement. Ils lui parlèrent avec emphase du grand empire dont ils étaient les sujets, et des étonnantes richesses de la région. C'étaient en effet des Mexicains. Si Colomb, bien inspiré, les avait écoutés, il aurait découvert le Mexique. La grande mer du Sud se serait ouverte devant lui, et, au lieu de passer ses dernières années à se débattre contre de misérables intrigues, et même contre la misère, une série de brillantes découvertes aurait illustré la fin de sa vie : mais il ne prêta qu'une oreille distraite aux récits enthousiastes des Mexicains, et, toujours possédé par cette grande idée de découvrir le détroit dans le voisinage duquel il croyait être, il donna l'ordre de continuer le voyage en longeant la côte dans la direction du Sud. Cette erreur de l'amiral allait être la cause de bien des déceptions et de bien des catastrophes.

Le 14 août l'escadre arrivait en vue d'un cap que Colomb nommait Caxinas, à cause des arbres fruitiers dont il était couvert, et que les naturels appelaient ainsi. C'est le cap Honduras de nos jours. Bartolomeo Colomb descendit à terre, et fit célébrer la messe. Trois jours plus tard, il débarquait encore sur les bords d'une rivière qu'on appela de la Possession, parce que les Espagnols déployèrent sur ses rives la bannière Castillane et prirent possession du pays. Le temps était devenu mauvais. Non seulement on avait à lutter contre les orages, mais encore on ne s'avançait qu'avec précaution le long de cette côte inconnue (1) ; la nuit on jetait l'ancre, et la violence des courants rejetait souvent les caravelles en pleine mer (2). En soixante jours, les Espagnols ne franchirent que soixante-dix

(1) *Relation de Diego de Porras*. « Nunca de la costa desta tierra se aparto dia, é todas las noches venia à surgir junto con tierra ».

(2) On luttait contre le Gulf stream, et telle était sa violence qu'on put à peine avancer de soixante-dix lieues en soixante jours. « Combati con ellos, a écrit Colomb, sesenta dias, y en fin no le pude ganar mas de setenta leguas ».

lieues : « J'ai vu bien des tempêtes, écrivait Colomb, mais jamais de si longues ni de si violentes » (1). A maintes reprises, on crut tout perdu. Les matelots se confessèrent les uns aux autres et s'apprêtèrent à mourir. Colomb, épuisé de fatigue, et tourmenté par la goutte, se trouva si mal qu'il crut que sa mort approchait. Enfin, le 14 septembre, la côte tourna tout-à coup au sud, le vent devint favorable et la navigation facile. Les Espagnols doublèrent aussitôt le cap qu'ils nommèrent Gratias a Dios. Ils avaient fini de longer la côte du Honduras et filaient le long de celle des Mosquitos.

Après avoir navigué une soixantaine de lieues le long de cette côte, ayant besoin de renouveler leurs provisions d'eau, ils jetèrent l'ancre près d'une grande rivière que les chaloupes remontèrent (16 septembre). Tout à coup la mer s'enfla et le reflux dans la rivière fut si violent, qu'une des chaloupes fut submergée. Colomb désolé donna à cette rivière le nom de Rio del Desastro. Quelques jours plus tard, le 25 septembre, les Espagnols débarquaient de nouveau en face d'un village indigène nommé Cariari. Toute la région était verdoyante. Dans les forêts les arbres atteignaient une telle hauteur que, d'après Las Casas, ils semblaient toucher les nuages. De part et d'autre on s'observa quelque temps avec une égale défiance. Les Indiens, voyant le notaire de l'escadre rédiger le procès-verbal de la prise de possession de pays, crurent à un sortilège et s'enfuirent avec terreur. Les Espagnols, de leur côté, les voyant revenir avec précaution, jetant en l'air une poudre odorante dont ils poussaient la fumée contre eux, appréhendèrent quelque sorcellerie. L'amiral lui-même n'était pas éloigné d'y croire. Il écrivit plus tard aux rois d'Espagne que les naturels de Cariari et des environs étaient de grands enchanteurs (2).

(1) Lettre de Colomb aux Rois catholiques (La Jamaïque, 7 juillet 1503) : « Otras tormentas se han visto, mas ne durar tanto ni con tanto espanto ».

(2) « *Lettre de la Jamaïque* (février 1503). « En Cariay, y en esas tierras de su comarca son grandes fechiceros y muy medrosos ».

On finit cependant par s'entendre. Bartolomeo Colomb put s'enfoncer dans l'intérieur, et recueillir quelques renseignements sur les productions et sur les mœurs des indigènes. Ce fut là que, pour la première fois, les Espagnols virent des cadavres embaumés, parés des ornements qui leur avaient été les plus chers pendant leur vie, et déposés dans des tombeaux grossièrement ornés.

Le 5 octobre les caravelles partirent de Cariari, emmenant à bord, à leur grand désespoir, quelques indigènes, dont on voulait faire soit des guides, soit des interprètes. L'escadre longeait alors ce qu'on appela depuis la Côte-Riche, Costa-Rica, à cause des métaux précieux qu'on trouvait dans les montagnes. Les Espagnols s'arrêtèrent dans la baie de Caribaro, dite depuis Baie de l'Amiral, et virent avec plaisir que les naturels avaient des plaques ou des colliers d'or pur. Ils les interrogèrent sur la provenance de ce précieux métal, et apprirent qu'on trouvait l'or en abondance à vingt-cinq lieues de là, dans la province de Veragua.

Le 17 octobre, l'amiral arrivait dans le Veragua. Partout où il débarquait, les naturels, un moment surpris par la brusque arrivée de ces étrangers, entraient néanmoins en relation avec eux, et leur donnaient sans hésiter les plaques d'or dont ils ornaient leur poitrine. Les Espagnols n'auraient eu qu'à s'arrêter pour amasser en peu de temps de vraies richesses (1). Plusieurs des compagnons de Colomb n'auraient pas mieux demandé que de terminer leur voyage dans cette région fortunée, mais Colomb ne pensait pas uniquement aux richesses : ce qui le préoccupait surtout c'était l'espoir d'arriver bientôt à ce fameux détroit, à l'existence duquel il croyait plus que jamais. Tous les indigènes qu'il avait interrogés lui avaient parlé d'un pays situé à l'ouest, nommé Ciguare, dont les habitants étaient fort

(1) Colomb écrivait plus tard à propos des richesses du Veragua (Lettre de la Jamaïque) : « Yo tengo en mas esta negociacion y minas con esta escala y senorio, que todo lo otro que esta hecho en las Indias ».

riches, très civilisés, avaient de grandes foires, des vaisseaux et des ports de mer. C'étaient sans doute de vagues traditions, répandues de peuplade en peuplade, sur les empires du Mexique ou du Pérou ; mais Colomb, prenant ses désirs pour des réalités, supposa que Ciguare était une province dépendant du grand Khan, et située de l'autre côté d'une péninsule, dont il longeait alors une des rives. En continuant à suivre la même direction, il pensait bientôt arriver à un détroit, comme celui de Gibraltar, qui le conduirait non seulement à la mer qui baignait l'autre rive de Ciguare, mais jusqu'aux rives du Gange. Donc, au lieu de s'arrêter à explorer l'opulente région de Veragua, il résolut de se porter en avant pour rencontrer enfin le détroit tant espéré.

Le 2 novembre l'escadre jetait l'ancre dans un hâvre commode, à l'entour duquel s'étendaient de fertiles plaines qui présentaient des traces de culture, Colomb, ravi par la beauté du paysage, donna à ce port le nom qu'il a depuis gardé, Puerto-Bello. Les Espagnols remirent à la voile le 9 novembre, et arrivèrent à la pointe célèbre depuis sous le nom de Nombre-de-Dios et à un petit port qu'ils nommèrent Puerto-de-Bastimentos ou port des Provisions. Ils y restèrent jusqu'au 23, car les caravelles, percées à jour par les tarets, faisaient eau de toutes parts, et n'avançaient plus qu'à grand peine. Le mauvais temps durait toujours, et les matelots épuisés par la manœuvre, commençaient à murmurer. Emporté par son désir, Colomb continuait à marcher en avant, mais le détroit ne se présentait pas, la tempête durait toujours, et, à de nombreux indices, il était visible que les indigènes étaient déjà entrés en relations avec les Européens, et que, par conséquent, d'autres découvreurs avaient précédé Colomb dans la région qu'il croyait explorer le premier. Après une nouvelle station dans un port qu'ils nommèrent la Retraite, El-Retrete, et où de fâcheux dissentiments avec les indigènes amenèrent des combats presque quotidiens, les Espagnols, découragés par la persistance du mauvais temps, finirent par remontrer à leur

chef l'impossibilité de prolonger la luttre contre les éléments avec des vaisseaux délabrés. Colomb de son côté se savait arrivé au delà de l'endroit qu'avaient déjà visité Bastidas et d'autres navigateurs. Ayant relié son itinéraire aux leurs, il comprenait que le détroit tant cherché n'existait pas, et que le but principal de l'exécution était manqué. Au moins lui restait-il à prendre possession effective des mines d'or, dont il avait vu tant d'indices. Il se résigna donc à renoncer à la recherche du détroit, et donna l'ordre de revenir au Veragua. (5 décembre).

Depuis trois mois, le vent soufflait de l'est et s'opposait à la marche de l'escadre. Le 6, il sauta brusquement à l'ouest, et devint par conséquent contraire. Colomb eut un instant la pensée de profiter de ce changement imprévu pour reprendre la direction primitive, mais il n'eut pas le loisir de songer à autre chose qu'au salut de ses navires, car une affreuse tempête s'éleva qui dura huit grandes journées. « Jamais on ne vit la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume... La mer semblait être du sang et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Le ciel avait un aspect effrayant. Il brûla un jour et une nuit comme une fournaise » (1). Aux détonations de la foudre, chaque navire croyait que les autres caravelles tiraient leurs canons pour demander des secours au moment de sombrer. Il est vraiment incroyable que des navires en aussi mauvais état aient pu résister à un tel ouragan. Ce n'était rien encore. Le 13 décembre 1502, une trombe se forma, qui approcha rapidement des vaisseaux en menaçant de les engloutir. Jamais encore les matelots n'avaient observé ce phénomène. Ils se croyaient perdus. L'amiral, arraché de son lit de douleur par les cris de l'équipage, fit

(1) Lettre de Colomb. « Ojos nunca vieron la mar tan alta, fea y hecha espuma ..... alli me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego. El cielo jamas fue visto tan espantoso. Un dia con la noche ardio como forno ».

allumer dans les fanaux des cierges bénits, ceignit son épée, fit déployer l'étendard royal de l'expédition, et, soupçonnant dans ce cataclysme quelque manœuvre satanique, essaya de la conjurer en récitant l'évangile de Saint Jean. La trombe passa entre les caravelles sans les toucher, et les Espagnols, tremblants, attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Évangile (1).

Ce fut seulement le 6 janvier 1503, après avoir été près d'un mois à faire les trente lieues qui séparent Puerto Bello de Veragua (2), que les Espagnols réussirent enfin à jeter l'ancre à l'embouchure d'un fleuve, nommé Yebra par les indigènes, et que Colomb baptisa rivière de Bethléem. Les indigènes obéissaient à un cacique nommé Quibian, qui ne vit pas sans déplaisir des étrangers débarquer sur son territoire, et, tout en feignant une grande cordialité, chercha à leur être aussi désagréable que nuisible. Les Espagnols ne se souciaient alors que des mines d'or. Sans s'inquiéter autrement du cacique, ils explorèrent le pays dans tous les sens et trouvèrent en effet de nombreuses traces de l'existence du précieux métal. C'était l'adelantado Bartolomeo qui d'ordinaire commandait ces reconnaissances. Un jour il s'avança jusqu'au sommet d'une montagne où on lui montra à l'extrême horizon une terre où vivaient, lui dit-on, des hommes vêtus et armés comme les Espagnols. C'étaient sans doute des bruits vagues qui se rapportaient au grand empire des Incas. Dans ces rapides excursions, il trouvait à chaque pas la preuve de l'abondance de l'or dans la région, et aussi de la fertilité du sol. Colomb, avec sa féconde imagination, se crut dans une des provinces les plus

(1) De là ce préjugé longtemps répandu parmi les marins qu'on se garantissais des trombes en les coupant avec un couteau et en lisant l'Evangile de saint Jean.

(2) Aussi Colomb appela-t-il cette partie du littoral la Costa de los Constrates ou Côte des Contrariétés. — Cf. Fernand Colomb, § 94. — Cf. Herrera, Déc. I, liv. v, § 9.

favorisées du continent Asiatique, dans cette Chersonèse d'or tant vantée par les anciens, et résolut d'y fonder une colonie et d'y établir un marché, qui servirait d'entrepôt aux richesses recueillies dans les environs. L'adelantado consentit à diriger le nouvel établissement. Colomb lui laissa quatre-vingts hommes, un vaisseau, toutes les provisions et munitions dont il pouvait disposer, et s'engagea à lui ramener d'Europe de prompts renforts. Une petite ville s'improvisa sur les bords du Bethléem, et, tous les arrangements nécessaires étant achevés, l'amiral s'apprêtait à partir, quand il fut arrêté par un obstacle imprévu. Les eaux de la rivière avaient baissé, et il était impossible aux navires de franchir la barre. Colomb fut donc obligé d'attendre avec patience le retour de ces pluies qui lui avaient été si désagréables.

Pendant ce temps le cacique Quibian, furieux de la présence des Espagnols, essayait, par un stratagème bien combiné, de les détruire tous. D'après ses ordres, tous les guerriers des environs se rassemblèrent à sa résidence, sous prétexte de guerre à porter sur les terres d'un cacique voisin. Étonné par les allées et les venues des Indiens, Mendez soupçonna une trahison (1). Il fit part de ses doutes à l'amiral et lui offrit de partir en reconnaissance. A peine avait-il remonté la rivière, qu'il rencontra l'armée indienne. Son arrivée inattendue déconcerta les naturels qui, se sentant surveillés, suspendirent leur marche. Diego Mendez courut rendre compte à l'amiral de ce qu'il avait observé, et, avec un héroïsme qui touche presque à la folie, partit aussitôt pour une seconde reconnaissance. Il eut cette fois l'audace de s'aventurer jusqu'à la case du cacique, auquel il s'offrit comme un chirurgien venu pour panser une blessure qu'il venait de se faire à la cuisse. Les indigènes ne laissèrent pas Mendez approcher jusqu'auprès de Quibian, mais

(1) Voir l'intéressante et dramatique *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del ultimo viage del Almirante don Cristobal Colon.*

il en avait assez vu pour se convaincre qu'on n'attendait que la nuit pour se précipiter sur la cité naissante, la brûler et exterminer les Espagnols. Colomb prit aussitôt toutes les précautions nécessaires, mais son frère l'Adelantado, persuadé qu'un coup de vigueur couperait court à tout danger, proposa de prendre les devants et d'aller, au milieu même de ses hommes, saisir le cacique. Prenant avec lui soixante-quatorze hommes bien armés, et parmi eux Mendez, l'Adelantado partit aussitôt, disposa ses hommes en embuscade, et, avec quatre officiers seulement, alla saisir Quibian dans sa case. Le cacique résista longtemps, mais il fut garrotté et jeté dans un canot qui devait le conduire au camp espagnol. Juan Sanchez, le pilote, répondit sur sa tête du prisonnier Il ajouta même que, s'il s'échappait de ses mains, il consentait à avoir la barbe arrachée poil par poil. Cette rodomontade fut punie. Quibian se plaignit de douleurs que lui causaient ses liens. Sanchez eut la faiblesse de les relâcher, et le cacique, profitant d'un moment d'inattention, se laissa couler entre deux eaux et parvint à gagner le rivage à la nage.

Colomb le croyant mort et espérant que les indigènes n'oseraient rien entreprendre contre la nouvelle colonie, se décida à donner le signal du départ (5 avril). Les caravelles, bien que déchargées de la plus grande partie de leur cargaison, eurent grand peine à franchir la barre. Comme le vent était toujours contraire, l'amiral se décida à envoyer une chaloupe, commandée par Diego Tristan, pour faire de l'eau et apporter de nouvelles instructions à son frère. Diego Tristan arriva au moment où des nuées de sauvages, conduites par Quibian, couraient à l'assaut de la petite citadelle espagnole. Grâce à la valeur de l'adelantado, ils furent repoussés avec perte. Diego Tristan crut pouvoir profiter de cette nouvelle victoire pour remonter la rivière jusqu'à l'endroit où les eaux devenaient douces, mais il fut assailli par les pirogues des indigènes, et, malgré sa résistance, tué avec tous ses matelots. Le seul Jean de Noya parvint à s'échapper à la nage, et porta la nouvelle du massacre à l'Adelantado. Bar-

tolomeo Colomb se trouvait alors dans une situation presque désespérée. Entouré d'ennemis exaltés par leur victoire, abandonné par l'amiral qui ignorait sa détresse, il ne pouvait même pas, à cause de la baisse des eaux, monter sur la caravelle qui lui restait et rejoindre son frère. Jugeant avec raison que la situation n'était plus tenable, il s'installa sur un emplacement découvert, et y improvisa avec la chaloupe, des caisses et des tonneaux de misérables retranchements, derrière lesquels il réussit néanmoins à repousser les attaques des Indiens, mais la famine était menaçante, les munitions diminuaient à vue d'œil. L'extermination des Espagnols n'était plus qu'une question de temps.

Par bonheur les vents contraires avaient retenu l'amiral à l'embouchure du fleuve. Inquiet de ne pas voir revenir la chaloupe de Diego Tristan et de ne recevoir aucune nouvelle de son frère, il craignait en outre l'attaque des Indiens, dont il ne pouvait plus se dissimuler les sentiments hostiles. Un de ses matelots, Pedro Ledesma, lui offrit de franchir la barre à la nage, en dépit des vagues et des brisants, et d'aller chercher des nouvelles. Il réussit en effet à gagner le rivage et apprit la catastrophe. Colomb, aussitôt averti, prit la seule résolution que lui commandaient les circonstances, celle de remonter le fleuve, de prendre à bord de l'escadre tous les Espagnols qui étaient restés avec l'Adelantado, et de revenir à Hispaniola d'abord, puis en Espagne, pour y rendre compte de ses découvertes. Mais le mauvais temps durait toujours, et, pendant neuf mortelles journées, malgré ses angoisses, l'amiral fut obligé de rester à l'ancre sans communication avec son frère. Ce fut à ce moment qu'abattu par la souffrance, et durement secoué par l'inquiétude, il connut toutes les amertumes du découragement ou du désespoir. Il a raconté plus tard qu'à ce moment critique, il entendit une voix mystérieuse prononcer de consolantes paroles (1) : « Tu es abattu, et tu demandes à grands cris du

(1) Lettre de Colomb aux souverains d'Espagne.

secours. Réponds : qui a causé tes afflictions, tant de peines si vives, si réitérées ? Est-ce Dieu ou le monde ? Les promesses que Dieu t'a faites, il ne les a jamais violées ; il n'a jamais dit, après avoir reçu tes services, que telle n'avait pas été son intention, et qu'il avait été mal compris. Il accomplit tout au pied de la lettre, il tient tout ce qu'il promet et au-delà. Telle est son habitude. Je t'ai montré ce que ton créateur a fait pour toi et ce qu'il fait pour tous. Ce qui t'arrive aujourd'hui est la récompense des fatigues et des travaux que tu as subis en servant d'autres maîtres ».

Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le plus ou moins de réalité de cette vision (1). Un pareil débat nous entraînerait hors de notre sujet : il nous suffira de constater qu'aussitôt après le temps s'adoucit, et les communications avec la terre furent rétablies. Grâce à Diego Mendez qui avait imaginé une sorte de radeau supporté par deux chaloupes, on put transporter aux vaisseaux tout ce qui avait quelque valeur. Il ne resta que la carcasse de la caravelle qu'on laissa pourrir dans la rivière. Diego Mendez resta le dernier à terre, et ne s'embarqua que lorsque tous les chargements furent terminés. L'amiral le récompensa des services rendus, en lui confiant la direction d'un des vaisseaux, vacante par la mort de Diego Tristan.

Les Espagnols étaient donc de nouveau réunis, mais, après tous les malheurs qu'ils avaient éprouvés sur cette funeste côte de Veragua, il ne leur restait plus qu'à retourner au plus vite en Europe ; mais l'état déplorable des vaisseaux et la diminution des provisions le forcèrent à relâcher à Hispaniola. L'amiral craignant d'être emporté par les courants, s'il se dirigeait en droiture vers Hispaniola, se mit de nouveau à longer la côte vers l'est, au lieu de cingler vers le nord. Les marins furent très surpris de sa détermination, mais l'amiral qui voulait, au-

(1) Roselly de Lorgues, ouv. cité, II, p. 251, n'hésite pas à croire à un miracle.

tant que possible, garder pour lui le secret de ces parages, ne communiqua point ses raisons aux pilotes. Il leur ôta même les cartes qu'ils avaient à leur disposition, ne voulant pas, disait-il, qu'aucun d'entre eux retrouvât sans lui la route de Veragua. Ce fut seulement le 1er mai, après avoir paru de nouveau à Puerto Bello, à El Retrete et sur la côte de Darien, que l'amiral porta le cap au nord. Un mois plus tard, tant la marche de ses navires était lente, il arrivait dans l'archipel, au sud de Cuba, qu'il avait nommé Jardin de la Reine. A peine avait-il jeté l'ancre, qu'éclata une tempête, si violente que, d'après l'énergique expression de l'amiral (1), on eût dit « que le monde allait se dissoudre ». Au bout de six jours, le temps étant devenu plus calme, les Espagnols se dirigèrent à l'est, vers Hispaniola ; mais ils étaient abattus et sans courage ; il ne leur restait comme provisions qu'un peu de biscuit, d'huile et de vinaigre, et « leurs vaisseaux étaient percés de trous, autant qu'un rayon de miel » (2). Une sorte de fatalité s'acharnait après eux. Les vents et les courants étaient toujours contraires, la cale des navires était pleine d'eau, et, malgré le jeu continuel des pompes, ils menaçaient de sombrer (3). Le 24 juin, on arriva dans un port de la Jamaïque, que l'amiral nomma Santa Gloria, et qu'on appelle aujourd'hui la baie de Saint-Christophe. Il était impossible d'aller plus loin. L'amiral fit échouer ses navires à une portée d'arc du rivage. Ils furent aussitôt remplis d'eau jusqu'au tillac (4) Il fallut construire sur la poupe, pour l'équipage, des cabines couvertes de chaume, et, sur ces débris flottants, organiser un semblant de défense. A vrai dire, on était à la merci des élé-

(1) Lettre de Colomb aux souverains d'Espagne. « Y à la medio noche que parecia que el mundo se ensolvia ».

(2) Id. id.

(3) Fernand Colomb, § 100. « Di giorno e di notte non lasciavamo di seccar l'acqua in ciascuno di essi con tré trombe ; delle quali se si rompeva alcuna era di mestiere, mentre si acconciara, che le caldiere supplissere, e l'ufficio delle trombe facessero ».

(4) Herrera, Déc. I, liv. vi, § 2.

ments, et les Indiens n'avaient qu'à étendre la main pour s'emparer de l'amiral et de ses compagnons d'infortune.

Cette fois encore ce fut Diego Mendez qui sauva la situation. Cet intrépide Castillan se fit débarquer à la Jamaïque et s'enfonça dans l'intérieur de l'île, visitant les uns après les autres tous les caciques, et concluant avec eux, surtout avec le cacique Ameyro, qui se prit d'amitié pour lui, des marchés pour la fourniture de vivres à l'escadre (1). Lui seul, par la fermeté de son attitude, et son étonnante activité, réussit à assurer à ses compagnons les ressources matérielles qui leur faisaient complètement défaut. Ce fut lui encore qui proposa à Colomb de s'embarquer sur une des chaloupes, et de franchir la distance qui séparait la Jamaïque d'Hispaniola, pour aller demander du secours (2). L'amiral accepta son offre, et le chargea de ses dépêches, mais elles ne devaient pas, cette fois du moins, arriver à destination. Mendez fut, en effet, attaqué par les Indiens et fait prisonnier. Il réussit à s'échapper, retrouva son chemin jusqu'au canot, s'y embarqua et retourna seul au port après quinze jours d'absence. Sans se laisser rebuter par ce premier insuccès, Mendez offrit de repartir. On lui donna cette fois deux grands canots avec douze Espagnols et vingt Indiens qui devaient servir de rameurs. Bartolomeo Fieschi lui fut adjoint comme compagnon, et l'Adelantado les convoya tout le long de la côte, sans être inquiété par les insulaires, jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue à l'horizon.

Colomb n'avait pas encore lassé la mauvaise chance : Il lui restait à connaître la perfidie et la trahison de ceux en qui il mettait sa confiance. Francisco et Diego de Porras (3) ces deux créatures du trésorier Moralès, que Colomb n'avait pris sur son

(1) *Relation de Mendez* : « Al tiempo que yo llegué à las naos no habia en ellas un pan que comer ».

(2) Testament olographe de Diego Mendez, fait à Valladolid le 19 juin 1536.

(3) Lettre de Colomb à son fils Diego (Séville, 21 novembre 1504) : « Y que eran tales que merecian otro castigo que reprension de boca ».

escadre que pour lui complaire, et qui n'étaient ni l'un ni l'autre à la hauteur de leurs fonctions, résolurent de profiter de la maladie de l'Amiral, et de l'irritation des équipages, énervés par l'attente du retour de Mendez et de Fieschi, pour s'emparer de l'autorité suprême et agir à leur guise. Ils eurent bientôt réunis autour d'eux les mécontents, et, le 4 janvier 1504, Francisco de Porras somma insolemment l'Amiral de retourner en Espagne, et sur son refus lui déclara qu'il se séparait de lui. Quarante-huit Espagnols se joignirent à lui. Ils s'emparèrent de canots que l'Amiral avait achetés aux Indiens et se mirent en mer pour gagner Hispaniola. Chemin faisant, ils commettaient d'affreux désordres, enlevant aux Indiens non seulement leurs provisions mais aussi tout ce qui tentait leur cupidité. Arrivés à l'extrémité orientale de la Jamaïque, ils essayèrent, à deux reprises, de franchir la distance qui séparait cette île d'Hispaniola (1), mais repoussés par les vents contraires et désespérant de jamais réussir dans leur folle entreprise, ils retournèrent à la Jamaïque, errant de village en village comme une bande de brigands, et semant partout la haine de l'Espagne. Le contre-coup de ces dévastations systématiques se produisit bientôt.

Colomb fut considéré par les insulaires comme l'inspirateur de ces crimes sans excuse. Les Indiens l'abandonnèrent à ses propres ressources, et la famine menaça d'enlever les derniers Espagnols restés fidèles à leur devoir. Par bonheur l'amiral réussit à inspirer aux indigènes une terreur superstitieuse en leur annonçant une éclipse de lune comme la juste punition de leur indifférence. Dès lors les Indiens traitèrent Colomb comme un être divin (2), et s'empressèrent de se le rendre propice par des offrandes de toute espèce. Les Espagnols n'eurent plus rien à craindre de la famine.

Pendant ce temps Mendez et Fieschi avaient accompli leur

(1) FERNAND COLOMB, *Vie de l'Amiral*, § 102.

(2) ID., § 103. « Essi rendevano molte gratie all' Ammiraglio, e lodavana il suo Dio... lodando continuamente il Dio di cristiani ».

mission, non sans courir de graves dangers (1). Ils n'avaient pas emporté une provision d'eau suffisante, et les rameurs, épuisés par la fatigue, mouraient les uns après les autres dans les tourments d'une affreuse agonie. Par bonheur ils découvrirent dans une petite île rocheuse, Navasa, de l'eau de pluie conservée dans les creux, et eurent la force de naviguer jusqu'à Hispaniola. Fieschi avait promis de revenir aussitôt à la Jamaïque, mais il ne put décider aucun Espagnol ni même aucun Indien à refaire en pirogue cette terrible traversée (2). Quant à Mendez, toujours intrépide, il côtoya péniblement les côtes d'Hispaniola, et, apprenant que le gouverneur Ovando se trouvait à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur, à Xaragua, il partit à sa recherche. Ovando l'accueillit avec bonté, et promit de secourir l'amiral, mais, sous prétexte qu'aucun navire n'était assez grand pour le voyage de la Jamaïque, il laissa passer les semaines et les mois sans tenter la moindre démarche. Lassé de ces interminables délais, Mendez partit encore tout seul pour Santo-Domingo afin d'acheter à ses frais un navire. Ce fut alors qu'Ovando se décida à envoyer non pas une caravelle, mais un petit navire avec mission de s'informer de la véritable situation de l'amiral. Par un raffinement de cruauté, le commandement de ce navire était confié à un ennemi particulier de Colomb,

(1) En mémoire des services rendus par Mendez, le roi Ferdinand lui permit de porter un canot dans ses armes. Colomb lui promit de le faire nommer alguazil en chef à Hispaniola, mais cette promesse ne fut jamais tenue. Mendez finit par mourir dans la misère. Son testament est daté de Valladolid (19 juin 1536). Il demandait qu'une grande pierre fut placée sur son tombeau avec cette inscription : « Ci gît l'honorable cavalier Diego Mendez, qui servit loyalement la couronne royale d'Espagne dans la conquête des Indes, avec l'amiral don Christophe, de glorieuse mémoire, qui en fit la découverte, et ensuite par lui-même avec des vaisseaux frêtés à ses frais ». Il recommandait qu'au milieu de cette pierre on gravât un canot indien avec ces mots en grosses lettres, canoa. Il demandait en outre que sa famille conservât sa bibliothèque qui se composait d'un petit nombre de volumes, et qui l'avait accompagné dans tous ses voyages. Ce testament, conservé dans les archives de la maison de Veragua, a été reproduit par Navarrete.

(2) Fernand Colomb, *Vie de l'Amiral*, § 105.

Diego de Escobar, un des complices de Roldan. Ovando pouvait être assuré que ses ordres seraient exécutés.

Huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Fieschi et de Mendez. Colomb n'avait reçu de ses fidèles serviteurs aucune nouvelle. Avaient-ils donc péri ? Avaient-ils échoué dans leur mission ? Un affreux découragement s'empara de nouveau des Espagnols. Quelques uns d'entre eux, exaspérés par la souffrance, formèrent le projet de rejoindre les frères Porras. C'était l'apothicaire Bernardo, Alonso de Zancorra et Pedro de Villatoro qui étaient à la tête de la nouvelle conspiration, La révolte était sur le point d'éclater, quand on signala le navire d'Escobar. Ce dernier ne voulut même pas entrer en communication avec ses compatriotes. Il se contenta de leur expédier, avec quelques provisions, les dépêches d'Ovando, et leur annonça que de prompts secours allaient être expédiés, puis il repartit avec précipitation. Certes rien ne saurait excuser l'odieuse conduite de ce subalterne, mais que penser de l'insouciance du gouverneur Ovando ! On l'a taxée de prudence exagérée : mais ne serait-ce pas plutôt honteuse jolousie ! On sait qu'Ovando n'était gouverneur qu'à titre provisoire. N'aurait-il pas cherché à se débarrasser d'un compétiteur aussi redoutable que l'amiral en l'abandonnant à une mort à peu près certaine ? En tout cas lui seul est responsable de cette trahison, qui d'ailleurs excita l'indignation de ses compatriotes, et qui a laissé sur sa mémoire une tache ineffaçable.

En attendant l'arrivée encore hypothétique des vaisseaux de secours, l'amiral et l'adelantado essayèrent de rappeler les révoltés au sentiment de leurs devoirs. Une première tentative de reconciliation échoua, car Francisco de Porras eut l'art de persuader à ses complices que Colomb était un grand nécromancien qui, par ses enchantements, avait réussit à faire croire à l'arrivée du navire d'Escobar, mais que ce navire n'était qu'une ombre puisqu'il avait disparu. Ces malheureux égarés le crurent sur parole, et il profita de leur aveuglement pour tenter un coup

hardi. Il les conduisit à l'attaque des vaisseaux de l'amiral. Ce dernier était sur ses gardes. L'Adelantado avait rassemblé tous ceux auxquels l'épuisement de leurs forces permettait encore de soutenir une arme ; mais ils avaient pour eux le bon droit et la justice. Six des plus robustes parmi les assaillants furent tués, les autres dispersés, et Francisco de Porras fait prisonnier par Bartolomeo Colomb en personne. Le lendemain (20 mai) les fugitifs suppliaient humblement l'amiral de les prendre en pitié et se remettaient à sa discrétion. Avec sa magnanimité ordinaire il se rendit à leurs instances, et se contenta de retenir prisonnier le chef de la rebellion.

Quelques jours plus tard, deux bâtiments étaient signalés. L'un des deux était envoyé par le fidèle Mendez, et le second par Ovando. Un ancien écuyer de Colomb, Salcedo, les commandait. L'opinion publique s'était soulevée à Hispaniola contre le gouverneur. Même du haut de la chaire, on s'élevait contre l'odieux abandon de l'amiral. Ovando voulut ou éviter la honte de l'abandon ou se faire un mérite de la délivrance, et il se décida à expédier ce navire de secours. Depuis une année l'amiral attendait ce tardif secours ! Frappé au cœur par ces indignes traitements, Colomb ne voulut pas prolonger son séjour dans une île où il n'avait semé des bienfaits que pour récolter la plus noire ingratitude. Il y avait été pourtant accueilli par les témoignages les plus touchants du respect et de la sympathie, mais il ne se dissimulait pas la haine cachée d'Ovando. Il ne pouvait non plus assister sans douleur à la ruine de la colonie, et à l'extermination des indigènes décimés par le dur travail des mines et déjà distribués en lots, comme des bêtes de somme, aux nouveaux possesseurs du sol. Après avoir réglé diverses questions pécuniaires, l'amiral prit place avec ses amis et ses officiers à bord d'une caravelle qu'il avait achetée. Dans un second navire, celui qu'il ramenait de la Jamaïque, il eut la magnanimité de recevoir les complices de la révolte de Porras. Il ne voulut plus se souvenir que de ce qu'ils avaient souffert

avec lui dans l'exploration de la Terre Ferme, et crut que c'était un cas de conscience de les abandonner. (1).

Le malheur s'acharnait après Colomb. Le 12 septembre, il sortait de Santo Domingo et était encore en vue du port lorsqu'une rafale subite brisa le grand mât de son navire. Il passa aussitôt avec sa maison sur l'autre caravelle et renvoya le navire maltraité à Santo Domingo. A peine avait-on perdu de vue les Antilles, que la lutte recommença contre les vents et les courants. Le 9 octobre, le grand mât se brisait en quatre morceaux. Quelques jours plus tard, on perdait le mât de misaine, et on n'était encore qu'au travers des Açores. L'amiral ne voulut point s'arrêter dans cet archipel, car il lui tardait de rentrer en Espagne, pour y recueillir les derniers soupirs de sa protectrice, la reine Isabelle, que l'on disait fort malade; mais ce ne fut que le 7 novembre que, poussé de tempête en tempête, il put enfin aborder au port de San Lucar de Barrameda.

Tel fut ce quatrième voyage, si fécond en incidents dramatiques. « Qui pourra croire ce que j'écris ici », disait Colomb dans sa lettre aux rois catholiques (2), et il ajoutait aussitôt après : « Je dis que dans cette lettre je n'ai pas rapporté la centième partie de ce qui m'est arrivé. Ceux qui furent avec l'amiral peuvent l'attester ». En effet, dans cette lutte constante avec les éléments, assailli par les indigènes, trahi par ses propres matelots, abandonné par ses compatriotes, réduit par la maladie à la plus extrême faiblesse, Colomb n'avait à vrai dire récolté que des amertumes et des déceptions. Le détroit qu'il avait tant cherché s'était dérobé à ses ardentes investigations. Le pays de l'or, le Veragua, dont il avait voulu assurer la possession à la Castille, avait vu périr les meilleurs et les

(1) Lettre de Colomb à son fils Diego (1er décembre 1505) : « Porque fuero gran cargo de conciencia a los dejar y desampararlos ».

(2) Lettre aux rois catholiques du 7 janvier 1503. « Quien creyera lo que yo a qui escribo ? Digo que de cien partes no he dicho la una en esta letra. Los que fueron con el Almirante lo attestigiien ».

plus dévoués de ses compagnons. Il n'avait pas la satisfaction de rapporter en Espagne les trésors qu'il avait promis ; mais, ainsi qu'il l'écrivait dans une de ses lettres, « je n'ai voulu ni piller ni dévaster le pays, puisque la raison exige qu'on y établisse d'abord une administration ; après quoi on peut se procurer de l'or sans recourir à la violence ». Pendant ce temps, en Europe, ses ennemis avaient gagné du terrain, et le nombre de ses envieux n'avait fait qu'augmenter. Il espérait recueillir sinon des honneurs, au moins de la reconnaissance : il ne devait obtenir que des déboires et des humiliations ! N'est-ce pas l'histoire éternelle du génie en lutte avec la médiocrité haineuse, et l'indifférence pire encore que l'hostilité déclarée !

Diego Mendez était arrivé en Europe avant l'amiral. Il portait à la reine et à son époux la lettre que Colomb leur avait écrite, alors qu'il attendait impatiemment, à la Jamaïque, les secours d'Ovando. C'est lui qui donna les premiers détails sur la découverte du Veragua, et aussi sur les troubles d'Hispaniola. La reine, toujours bonne et compatissante, n'avait pas attendu l'arrivée du brave Mendez pour témoigner sa bienveillance à l'amiral. Elle avait nommé son fils Diego garde du corps (15 novembre 1503) (1), et accordé des lettres de grande naturalisation à son frère l'abbé don Diego (2) (8 février 1504). Elle avait également écrit à Ovando (3) pour qu'il sauvegardât les droits de l'amiral (27 novembre 1503). Elle n'attendait à vrai dire que son retour pour lui accorder directement d'autres faveurs : mais la mort impitoyable ravit à Colomb le bonheur de revoir sa protectrice. Isabelle mourut le 26 novembre 1504. Colomb venait à peine de débarquer. Dans son empressement à courir auprès de la reine, ne pouvant supporter ni le pas du cheval, ni la rigueur de la saison, il avait obtenu des chanoines

(1) Navarrete, II, 378. Nombramiento de contino a D. Diego Colon.

(2) Id., II. 333. Naturaleza de Reinos à D. Diego Colon, hermano del Almirante.

(3) Id., II, 329, 331.

de Séville l'autorisation de se faire transporter dans la litière funèbre où l'on avait placé les restes du cardinal Mendoza (1). Les chanoines lui avaient accordé cette autorisation, mais, toujours soigneux de leurs intérêts, ils avaient expressément stipulé que la litière leur serait rapportée en bonne condition (2). Colomb se disposait à partir, malgré l'agravation de ses souffrances, et il allait envoyer à l'avance son frère l'Adelantado, son fils Fernand et le zélé Carvajal, quand il apprit le malheur qui le frappait. C'était la ruine de toutes ses espérances. Avec la reine il perdait son dernier appui. Personne ne restait pour récompenser ses services, pour le dédommager de ses souffrances, pour réparer les injustices qu'il avait subies. Le roi Ferdinand avait toujours traversé ses projets, et s'était parfois montré inique à son égard. Aussi l'amiral était-il à l'avance persuadé que des sollicitations auprès de lui seraient aussi désagréables qu'inutiles. Ce fut pourtant à cette triste besogne que Colomb consacra le reste de ses jours.

Depuis son débarquement, l'amiral ne pouvait plus ni quitter son lit, ni se servir de ses mains, sauf pendant la nuit (3). Son activité, malgré ses douleurs, était pourtant prodigieuse. Tantôt il écrit au roi Ferdinand sur l'administration des Indes (4), et, ne recevant aucune réponse, lui adresse un nouveau rapport (12 décembre). Tantôt apprenant que, sans l'avoir consulté, on va créer un archevêché et deux évêchés à Hispaniola, il demande qu'on retarde le départ des nouveaux évêques jusqu'à ce qu'il ait parlé au roi, et adresse au pape un long mémoire sur la création projetée (5) ; ou bien il recommande à toute la sollicitude des bureaux ceux de ses compagnons de voyage dont

(1) Archivo de la contraduria de la Santa Iglesia de Sevilla.

(2) Id. « E se toma una cedula de Francisco Pinelo que asegure de las volver a esta iglesia sanas ».

(3) Lettre du 1er décembre, à son fils Diego. « Mimal no consiente que escriva salvo de noche, porque el dia me priva la fuerza de las manos ».

(4) Lettre du 1er décembre.

(5) Lettre du 28 novembre 1504.

la solde est arriérée. Bien qu'il se trouve parmi eux d'anciens complices de Porras « qui mériteraient plutôt des châtiments que des récompenses » (1), il leur donne une lettre pour l'archevêque de Séville, et prie son frère Diego de les appuyer de tout son pouvoir : « Ce sera, ajouta-t-il, une œuvre de miséricorde, car personne n'a gagné de l'argent en essuyant tant de souffrances et en s'exposant à de si grands dangers, et n'a rendu de si grands services (2) ». On le voit organiser à Rome le voyage de son frère l'adelantado, et, comme il n'a pas d'argent disponible, il est obligé de recourir au crédit de ses amis Ribarol, Grimaldi, Doria, Pantaleone et Agostino Italian.

Aujourd'hui il recommande à son fils ainsi qu'à Diego Mendez de tâcher d'obtenir la grâce de deux hommes poursuivis pour crimes commis (3) ; demain il lui parle en faveur d'Amerigo Vespucci qui est venu prendre ses commissions, c'est-à-dire lui demander quelques lettres d'introduction. Voici cette dernière lettre, que recommande à l'attention le nom du navigateur Florentin (4) : « Mon cher fils, Diego Mendez est parti d'ici 3 de ce mois. Depuis son départ j'ai causé avec Amerigo Vespuchy qui va à la cour, où il est appelé pour des affaires de navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable. C'est tout à fait un homme de bien. La fortune lui a été contraire comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas été aussi profitables qu'ils auraient dû l'être naturellement. Il se rend à la cour pour moi, et dans le vif désir de faire, si l'occasion s'en présente, quelque chose qui puisse m'être utile. D'ici je ne sais pas lui spécifier en quoi il peut nous servir, puisque je ne sais pas ce

(1) Lettre du 29 décembre 1504. « Bien que entrellos hay que may merescian castigo que mercedes ».

(2) Lettre de Colomb à son fils Diego (29 décembre 1504). « Y ayuda le todo lo que pudieredes que es razon, y obra de misericordia porque jamas nadie gano dineros con tantos peligros y penas que haya fecho tan grande servicio como estas ».

(3) Lettre du 25 février 1505.

(4) Lettre du 5 février 1505.

qu'on lui veut là-bas ; mais il est bien résolu de faire en ma faveur tout ce qu'il lui sera possible de faire. Tu verras de ton côté en quoi tu peux l'employer, car il parlera et mettra tout en œuvre. Je veux que ce soit secrètement afin que l'on ne soupçonne rien. Quant à moi, je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire sur mes intérêts ». Certes Vespucci ne s'était pas toujours conduit d'une façon délicate à l'égard de Colomb, puisqu'il s'était servi de ses cartes et avait essayé de découvrir en même temps que lui des terres nouvelles ; mais il avait été mal traité, et, en homme qui connaissait l'adversité, Colomb ne voulait plus voir en son compatriote un rival, mais un savant cosmographe, un capitaine distingué qui pourrait devenir son homme de confiance et un utile auxiliaire. Cette magnanimité honore l'amiral, en même temps qu'elle défend Vespucci contre des accusations, d'ailleurs fort vagues, de tromperie et de trahison.

Jusqu'alors non seulement on n'avait pas fait droit aux requêtes de l'amiral, mais encore on ne lui avait pas même accusé réception de ses rapports et de ses lettres. Pensant que sa personne était le seul obstacle, il imagina de présenter et de faire agréer au roi son fils Diego comme l'unique héritier de ses charges et privilèges (1). Le roi ne daigna pas répondre à la demande de Diego. L'amiral revint à la charge et supplia le roi de nommer à sa place Diego gouverneur et vice-roi des Indes (2). Cette fois encore, la lettre resta sans réponse. Colomb, se flattant que de vive voix il avancerait ses affaires, résolut alors de se rendre à la cour. L'état de sa santé lui permettait de renoncer au voyage en litière, mais il ne pouvait encore supporter le cheval (3). Or, d'après une ordonnance de 1494, il était interdit à tout autre qu'à des femmes ou à des prêtres de se servir de mules. Le roi lui-même se soumettait à cette interdiction, amenée par la néces-

(1) Las Casas, ouv. cité, II, 37, p. 115. -- Navarrete, III, 526.
(2) Navarrete, III, 527.
(3) Bernaldez, *Los Reyes catolicos*, § 134.

sité d'améliorer en Espagne la race chevaline. Dès le 29 décembre (1), Colomb avait prié son fils de demander pour lui l'autorisation de se servir d'une mule. Il n'obtint cette légère faveur que le 23 février (2), et encore ne put-il en profiter tout de suite, car un nouvel accès de goutte le retint à Séville pendant tout le carême. Il ne put se mettre en route qu'au mois de mai, tomba de nouveau malade à Salamanque, où du moins il pût recevoir les soins dévoués de Mendez, et arriva enfin à Ségovie où résidait alors le roi.

Ferdinand le reçut avec une politesse froide, l'amusant par de belles paroles, lui promettant de punir ses oppresseurs et de lui restituer tous ses privilèges ; mais ce n'était qu'un leurre. En réalité il laissait clairement voir son intention de ne jamais finir cette affaire, et la santé affaiblie de Colomb lui permettait d'espérer qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun. Ainsi que l'écrivait Las Casas (3) « Je ne sais ce qui pouvait causer cette froideur et cet éloignement du roi pour un homme qui lui avait rendu des services si éminents, si ce n'est que son esprit était égaré par les faux témoignages qui avaient été rendus contre l'amiral, et j'ai eu occassion d'en apprendre quelque chose de personnes fort en faveur auprès du souverain ». Le roi Ferdinand était en outre poussé par une misérable jalousie. Il regrettait les privilèges et les honneurs qu'il avait jadis accordés à l'amiral, et ne cherchait qu'à les reprendre ou qu'à les annihiler. « Quant aux actions, observe encore Las Casas, le roi non seulement ne lui donna aucune marque de faveur, mais au contraire il lui opposa toutes les entraves possibles ; et pourtant il ne manquait jamais de lui prodiguer les compliments ». Jugeant le moment opportun et croyant que Colomb, doublement accablé par l'affaiblissement de ses forces et par ses

(1) Lettre de Colomb à son fils (29 décembre 1504).

(2) NAVARRETE, II, 338. « A causa de ciertas enfermedades que habeis tenido e teneis ».

(3) LAS CASAS, *Hist. Ind.*, II, 37.

embarras pécuniaires, n'était plus à ménager, il lui fit proposer de renoncer à ses privilèges et d'accepter en dédommagement le fief de Carrion de las Condes en Castille (1), auquel on ajouterait une pension sur les fonds de la couronne. C'est à cette offre dérisoire qu'aboutissaient des promesses tant de fois renouvelées ! Telle était la récompense de l'homme qui avait si démesurément agrandi le domaine royal. Au moins Colomb ne répondit-il à cette suprême insulte que par le silence du dédain. Il ne céda rien de ses droits méconnus, et se contenta d'en appeler au jugement de la postérité.

Aussi bien la postérité lui a donné raison. Rien ne peut excuser la duplicité et l'ingratitude du roi Ferdinand. Ses apologistes auront beau alléguer la raison d'État et démontrer par des arguments péremptoires qu'un souverain n'a pas le droit de grandir tellement un de ses sujets, le fait brutal n'en subsiste pas moins. On avait promis, et on ne tenait pas la promesse. Colomb avait donné le nouveau monde à l'Espagne, et on lui disputait les misérables débris de sa fortune, on le laissait presque dans le dénuement, on ne lui offrait même pas un asile à la cour quand il était obligé de la suivre dans ses déplacements.

C'est en effet à ce triste métier de solliciteur que l'amiral passa les derniers mois de sa douloureuse existence, bien traité par les grands personnages, particulièrement par le cardinal Ximenès de Cisneros, accablé de compliments par Ferdinand, mais n'obtenant jamais rien, ni du roi, ni de la Junta de Descargos, ou tribunal chargé de veiller à l'exécution du testament d'Isabelle et à l'acquit de ses dettes. « On croyait, écrit Las Casas (2), que si le roi eût pu le faire en sûreté de conscience, et sans nuire à sa renommée, il n'aurait respecté aucun des privilèges que la reine et lui avaient accordés à

(1) Las Casas, *Hist. Ind.* III, 191.
(2) Las Casas, id., II, 37.

l'amiral, et qu'il avait si justement mérités ». Colomb ne tarda pas à comprendre qu'il se heurtait contre un parti pris, et qu'à force d'être traîné de délai en délai, il ne lui restait plus qu'à se résigner. « Il paraît, écrivait-il à son fidèle ami Diego de Deza (1), alors archevêque de Séville, que Sa Majesté ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et de la reine, qui est maintenant dans le sein de la gloire, sous leur parole et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire, je laisse le reste à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins ».

Pendant ce temps la maladie dont souffrait l'amiral avait fait d'irréparables progrès. Ce fut sur le lit banal d'une auberge publique que s'alita, pour ne plus se relever, le vice-roi des Indes, le grand amiral de l'Océan. Un dernier espoir l'avait soutenu. La fille de sa protectrice, la reine Jeanne, venait de débarquer en Espagne avec son mari Philippe d'Autriche pour prendre possession de sa couronne de Castille. Retenu par la maladie, Colomb envoya son frère l'Adelantado plaider sa cause auprès de la nouvelle reine (2). Les nouveaux souverains accueillirent avec grâce le mandataire de l'amiral, et lui promirent bonne et prompte justice, mais, pendant ce temps, la maladie avait fait de rapides progrès. Colomb était condamné. Il le savait et se prépara à bien mourir.

Avant de partir pour son quatrième voyage, Colomb avait, de sa propre main, écrit son testament, le 1[er] avril 1502, et l'avait déposé entre les mains de son ami, le chartreux Gaspar Gorricio. En preuve de la constance de ses volontés, il le reproduisit de sa main, le 25 aout 1505. Le 19 mai 1506, sentant sa fin approcher, il le déposa dans les formes légales (3)

(1) NAVARRETE, III.

(2) HERRERA, *Decad*, I, liv. VI, § 54. — Carta del Almirante a los reyes D. Felipe I y Doña Juana ofreciendo sus servicios (NAVARRETE, III, 530).

(3) Testamento y Codicilo del Almirante D. Cristobal Colon otorgado en

entre les mains du notaire royal Pedro de Hinojedo, assisté de deux habitants de Valladolid, Miruena et Gaspard de la Miséricorde, et en présence de sept officiers de sa maison, Bartolomeo Fieschi, Alvaro Peres, Juan d'Espinosa, André et Fernand de Vargas, François Manoel et Fernand Martinez. Il désignait comme exécuteurs testamentaires son frère l'Adelantado, son fils aîné Diego, et Juan de Porras, trésorier général de la Biscaye. Après avoir pourvu aux intérêts de ses fidèles serviteurs et distribué quelques legs à de vieux amis, il revêtit la robe du tiers ordre de Saint François et attendit paisiblement la mort. Quand il sentit sa fin tout à fait proche, il demanda lui-même l'Extrême-Onction, suivit l'office des agonisants et mourut en prononçant les dernières paroles du Christ expirant sur la croix : « Seigneur entre vos mains je remets mon âme (1) ».

La mort de Colomb passa tout à fait inaperçue. L'Espagne était alors tout enfiévrée par les fêtes de la réception de la reine Jeanne et de son brillant époux, Philippe le Beau. Le seul document officiel contemporain qui relate cette mort est une lettre du roi à Ovando, en date du 2 juin 1506, où il est dit: « à l'heure actuelle, l'amiral est mort (2) ». Bernaldez (3) et Oviedo (4), historiographes officiels, se contentent de dire que l'amiral est mort au mois de mai, mais ils ne désignent même pas le jour. La chronique de Valladolid qui, de 1333 à 1539, enregistra tous les évènements, même les plus futiles, ne mentionne pas la mort de l'amiral. Martyr, qui avait été son ami et son flatteur, n'en dit pas un mot dans sa correspondance, et, dans ses Décades, (5) se contente de faire une sèche

Valladolid a diez y nueve de mayo del âno mil quinientos seis. — NAVARRETE, II, 346.

(1) FERNAND COLOMB, § 108. « Y dicho estas ultimas palabras : in manus tuas Domine commendo spiritum meum ».

(2) NAVARRETE, II, 316. « E agora el dicho Almirante es fallecido ».

(3) BERNALDEZ, *Reyes catolicos*, t. II, p. 82.

(4) OVIEDO, *Historia*, etc., t. II, p. 80.

(5) MARTYR, *Décades*, II, 1. « Colono jam vita functo, regi cura ingens


Cathay
INDIA superior
Quinsai
Hibernia
Exteriores
Hispania
Archipelagus 7448 insularũ
Zipangri
Medera
Fortunatæ ins.
Ins. Hesperidum
AFRICAE pars
S. Iacobi
Sinus Atlanticus
Ins. infortunatæ
Calensuan

allusion à la disparition de l'homme à qui l'Espagne devait la découverte de tout un continent. Les contemporains semblent avoir ignoré son décès. Fracanzano de Montalboddo, dans sa *Collection de Voyages*, écrit qu'à ce jour, 1er juin 1508, « Christophe Colomb et son frère, délivrés de leurs fers, vivent en honneur à la cour d'Espagne ». Les écrivains postérieurs commettent sur son compte les plus grossières erreurs. Pour ne parler que des Espagnols, qui pourtant avaient dû être les mieux informés, Vallès (1), le continuateur de la chronique des Rois catholiques de Pulgar, attribue la découverte de l'Amérique non pas à un homme, mais à une caravelle poussée par le vent. D'après Marinaeus Siculus (2), Pierre et non Christophe Colomb fut envoyé en Amérique de propos délibéré, avec trente-cinq vaisseaux et une véritable armée par les rois d'Espagne. Mariana (3) pense que la découverte du nouveau monde fut une œuvre collective où il vante le courage de « ces hommes intrépides qui traversèrent des espaces immenses de mer ». Ferreras (4) fait découvrir l'Amérique par Vespucci, qu'il confond avec le fameux pilote de Huelva, et prétend que c'est avec les notes et les cartes de Vespucci que Colomb s'élança dans l'Atlantique. Ascargota (5) ignore jusqu'au nombre des voyages de l'amiral et affirme qu'il découvrit la terre ferme dans sa seconde tournée. Que dire des historiens qui ne sont pas Espagnols ! Pour ne citer que quelques-uns des plus connus, Montesquieu (6) ne fait-il pas proposer les Indes par

exorta est ut terræ novæ a Christianis habitandæ, religionis nostræ augmentum, occuparentur ».

(1) Vallès, *Breve y compendiosa adicion a la chronica de los catolicos y esclarecedos reyes.*

(2) L. Marinaeus Siculus, *De Rebus Hispaniæ memorabilibus*, liv. xiv. « Petrum Colonum cum triginta quinque navibus, quas caravellas appellant et hominum magno numero misere ».

(3) Mariana, *Histoire générale d'Espagne*, XXVI, 11.

(4) Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, VIII, 129.

(5) Ascargota, *Précis de l'Histoire d'Espagne*, t. II, § 45.

(6) Montesquieu, *Esprit des lois*, XXI, 18.

Colomb à François I[er], comme si les Indes n'étaient pas découvertes vingt-trois ans avant son avènement ! Alexandre Dumas retient Colomb en prison une partie de sa vie. Granier de Cassagnac lui fait découvrir les îles Vierges dans son dernier voyage, qui aurait eu lieu en 1493 (1). Lamartine lui-même le fait arriver en Espagne dès 1472 (2). Méconnu et maltraité de son vivant, Colomb, après sa mort, n'a pas obtenu justice de la postérité. L'adversité l'a poursuivi jusque par delà la tombe, puisqu'il n'a pas connu le repos de la tombe.

L'amiral n'avait rien stipulé pour l'emplacement de sa sépulture (3). Dans l'acte de 1498 instituant un majorat, il avait simplement exprimé le désir qu'une église fût bâtie dans Hispaniola sous l'invocation de Santa Maria de la Conception, où l'on prierait pour le repos de son âme, mais il n'avait rien dit de plus. Diego, son fils et son exécuteur testamentaire, confia d'abord la dépouille mortelle de son père aux franciscains de Valladolid, et ce fut probablement dans la chapelle du couvent de Saint-François et dans la paroisse de Santa-Maria de la Antigua que l'amiral fut inhumé pour la première fois.

(1) GRANIER DE CASSAGNAC, *Voyage aux Antilles*, 2e partie, p. 118.

(2) LAMARTINE, *Le Civilisateur d'août* 1852, p. 264.

(3) On peut consulter sur cette question des restes de Colomb : MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'isle de Saint-Domingue*, 1796. — LOPEZ PRIETO, *Informe que sobre los restos de Colon presente al Excmo Sr Gobernardor general D. Joaquin Jovellar D. Antonio Lopez Prieto*, Habana, 1878.— P. M., *Où sont vraiment les restes de Christophe Colomb ?* (Revue maritime et coloniale, janvier 1878). — D. ROQUE COCCHIA, *Descubrimiento de los verdaderos restos de Cristobal Colomb*, Santo Domingo, 1877. — HARRISSE, *Les Sépultures de Christophe Colomb* (Société de géographie de Paris), 1878. — HARRISSE, *Los Restos de don Cristobal Colon*, Séville, 1878. — COLMEIRO, *Los Restos de Colon, informe de la Real academia de la Historia al gobierno de S. M. sobre el suppuesto hallazgo de los verdaderos restos de Cristobal Colomb en la iglesia cathedral de Santo Domingo*, Madrid, 1879.— X..., *Les Sépultures de C. Colomb, revue critique du premier rapport officiel publié sur ce sujet*, Paris, 1879. — BELGRANO, *Sulla recente scoperta delle osse di C. Colombe in San Domingo*, Genova, 1878 (Atti della societa Ligure di storia patria, vol. IX).

Quelques années plus tard, en 1513, le roi Ferdinand, pris de scrupules tardifs, ordonna que des obsèques pompeuses seraient faites, aux frais de la couronne, au grand amiral de l'Océan. Les restes de Colomb furent une première fois exhumés, transportés en grand apparat à Séville, et déposés dans la Chartreuse de Santa-Maria de las Cuevas, au fond de la chapelle du Christ que venait de faire construire le prieur Diego de Luxan. Telle est la tradition rapportée par presque tous les historiens : il est pourtant dit dans le testament de Diego Colomb (1), qu'il avait, dès le 16 mars 1509, déjà transporté les restes de son père dans la Chartreuse de las Cuevas. Il est bien difficile de se prononcer entre ces deux assertions contradictoires. Le fait qui subsiste est celui de la première exhumation de Colomb et de son transport de Valladolid à Séville.

Diego Colomb, par son second testament en date du 8 septembre 1523, avait exprimé le vœu de fonder à Santo-Domingo, dans l'île d'Hispaniola, un couvent où ses restes seraient déposé avec ceux de son père, de sa mère et de son oncle l'Adelantado. Dona Maria de Toledo sa veuve adressa à l'empereur Charles Quint une supplique à l'effet d'exhumer de la Chartreuse de las Cuevas et de transporter à Santo-Domingo les restes de l'amiral (2). L'empereur y consentit par ordonnance en date du 2 juin 1537 (3). A quelle époque fut opérée cette nouvelle exhumation, c'est ce qu'il est impossible de préciser : mais l'archevêque de Santo-Domingo, Alonso de Fueumayor, qui fut intronisé en 1547, parlait déjà comme d'un fait accompli de l'ensevelissement dans la cathédrale de Santo-Domingo des restes de l'amiral.

Santo-Domingo fut bouleversé à plusieurs reprises par des tremblements de terre. On en compte onze de 1564 à 1791, et

(1) Testament de Diego Colomb, 8 sept. 1523. « El monasterio à donde yo mande depositar el cuerpo del Almirante mi senor Padre el âno de quinientos nueve ».

(2) HARRISSE, *Colomb*, t. II, p. 492.

(3) Ordonnance citée par COLMEIRO, *Los Restos de Colon*, p. 154.

celui du 19 mai 1673 détruisit en partie la cathédrale et les tombeaux qu'elle renfermait. En outre, lors du siège de la ville par Guillaume Penn en 1655, afin que les hérétiques ne pussent souiller les tombes, on les bouleversa, et on enterra les morts pêle-mêle dans l'église. Il est probable que les ossements de Colomb furent alors confondus avec ceux de ses descendants. Pourtant, d'après une tradition constante et invariable, les restes de l'amiral avaient été soigneusement enfermés dans un coffre de plomb. Or le 30 janvier 1783, Moreau de Saint-Méry en fit la découverte authentique (1). « On trouva du côté de la tribune où se chante l'évangile, et près de la porte par où l'on monte à l'escalier de la chambre capitulaire, un coffre de pierre creux, de forme cubique, haut environ d'une vare, renfermant une urne de plomb un peu endommagée, qui contenait plusieurs ossements humains ». C'étaient bien réellement les restes de l'amiral que venait de retrouver notre compatriote.

En 1795, lorsque la paix de Bâle céda à la France la partie espagnole d'Hispaniola, l'amiral Aristizabal, par un scrupule patriotique qui l'honore, voulut, avant de remettre l'île à la France, exhumer les glorieux restes du découvreur de l'Amérique, et les transporter sur une terre Espagnole, à Cuba (2). Le 20 décembre 1795 eut lieu la cérémonie. Elle se fit un peu légèrement, dans le chœur de la cathédrale de Saint-Domingue. On ne trouva ni cercueil de pierre de forme cubique, ni urne de plomb, mais seulement « plusieurs lamelles de plomb qui paraissaient provenir d'une caisse de ce métal, des esquilles de tibia. et quelques fragments de squelette ». Ces débris que l'on attribua un peu hâtivement à l'amiral furent transportés solen-

(1) Extrait de la relation de Moreau de Saint Mery, d'après le rapport de D. Joseph Nuguez de Caceres, doyen dignitaire de la cathédrale de Santo Domingo, 20 avril 1783.

(2) Colmeiro (ouv. cité, p. 171) donne l'acte de la exhumacion de los restos de Cristoval Colon en 20 de Diciembre de 1795.

nellement à l'île de Cuba, et déposés le 15 janvier 1796 à la cathédrale de la Havane (1).

Cette troisième exhumation ne devait pas être la dernière. Le 19 janvier 1834 on déterrait en effet ces ossements du chœur de la cathédrale, et on les transférait dans le cimetière général de la ville. Ils y reposent depuis 1834. Est-ce leur dernière et définitive station ?

Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite indécise où se confondent le moyen-âge et les temps modernes, la grande figure de Colomb domine son époque. « O Colomb, s'écriait le Tasse, la renommée se contente d'arrêter sur toi ses regards, et cela suffit à la postérité. La moindre de tes actions fournirait le sujet d'un poème et d'une noble histoire » (2). La vie de l'amiral n'est-elle pas en effet comme une tragédie émouvante? Voici un homme pauvre, inconnu, qui consacre sa jeunesse et son âge mûr au triomphe d'une idée. Il aborde enfin la terre qu'il entrevoyait dans ses rêves. A son retour il est reçu avec enthousiasme. Au second voyage il ne recueille plus que de la froideur. Au troisième il est jeté dans les fers ; au quatrième on lui refuse toute justice, et il meurt dans une auberge, à peine entouré de quelques fidèles amis. Ses ossements sont transportés d'église en église. A peine sait-on où ils reposent aujourd'hui ! Par une dernière ironie du sort, un de ses contemporains, sans le vouloir il est vrai, lui ravit l'honneur de donner son nom au nouveau continent. Malheureux et trahi, presque persécuté, il sema les bienfaits et récolta l'ingratitude. N'est-ce point là comme la consécration du génie?

(1) NAVARRETE, II, 368. « Y en allo se encontraror unas planchas como de tercia de largo de plomo, indicante de haber habido caja de dicho metal, y pedazos de huesos de canillas, y otras varias partes de algun difunto ».

(2) TORQUATO TASSO, *Gierusaleme Liberate*, XV, 31, 32.

CHAPITRE XII

DE L'ORIGINE DU MOT AMÉRIQUE.

A la mort de Colomb, en mai 1506, presque toutes les côtes du nouveau continent baignées par l'Atlantique étaient découvertes ou tout au moins signalées. Quatorze années avaient suffi pour cette extension prodigieuse des découvertes géographiques. Sans doute, on ignorait encore qu'un immense océan baignait l'autre rive des terres entre aperçues, mais Balboa, le futur découvreur de la mer du Sud, était déjà à Hispaniola, où il défrichait un petit domaine à Salvatierra, et, comme la fortune ne répondait pas à ses efforts, il songeait à débarquer sur cette terre ferme, dont on parlait tant et qu'on connaissait encore si peu. Les grands empires du Mexique et du Pérou n'étaient encore connus que par de vagues renseignements, mais Fernand Cortès était déjà installé à Hispaniola, où il avait suivi le gouverneur Ovando, et François Pizarre servait obscurément, en qualité de simple soldat, tantôt dans cette île, tantôt à Cuba. L'infatigable Alonzo de Hojeda et son éminent compagnon Juan de la Cosa préparaient une nouvelle expédition. Vespucci, rentré au service de l'Espagne, était nommé pilote-major. Juan Diaz de Solis se disposait à chercher sur les côtes méridionales le passage ignoré qui devait conduire aux Moluques. Magellan recueillait aux Indes et dans l'extrême Orient les renseignements sur lesquels il basa plus tard sa mémorable entreprise. Tous les découvreurs, tous les conquistadores, toute cette héroïque

légion d'explorateurs et d'aventuriers qui allait jeter une telle gloire sur le nom espagnol, et agrandir dans de telles proportions les domaines castillans, tous étaient en quelque sorte prêts à partir, et n'attendaient plus qu'un signal; mais sans Colomb se seraient-ils seulement aventurés hors des mers d'Europe? L'amiral n'était-t-il pas comme leur inspirateur, et l'unique initiateur de leurs expéditions? C'était donc à l'amiral et rien qu'à l'amiral que revenait l'honneur de donner son nom au continent dont il avait montré la route.

Pourtant le Nouveau-Monde ne s'appelle pas Colombie, mais Amérique. Quelle est la cause de cette injustice?

Ce ne serait pas une injustice pour certains savants qui pensent que le mot Amérique est d'origine américaine. En 1873, un géologue et naturaliste de talent, Thomas Belt (1), remarquait que la chaîne de montagnes qui forme la ligne de partage des eaux entre le lac de Nicaragua et la rivière Blewfields se nomme la Sierra Amérique, et est remarquable par ses gisements aurifères. Frappé de la similitude de ce nom avec celui de tout le continent, il n'y avait pourtant vu qu'une simple coïncidence. Un savant Français établi aux États-Unis, Jules Marcou (2), se demanda si ce nom d'Amérique, qu'avaient dû remarquer les premiers navigateurs, n'avaient pas été plus tard étendu au continent tout entier. De fait, la désinence *ic* ou *ique* se retrouve souvent dans divers noms de lieux de l'Amérique Centrale, et elle signifie toujours grande chaîne, dénudée, battue par le vent (3).

(1) Th. Belt, *The naturalist in Nicaragua*, London, 1873.

(2) Marcou, *De l'origine du nom d'Amérique* (Société de géographie de Paris, 1875). — Id., *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique* (Id., 1888). — Cf. Wiesener, *Americ Vespuce et Christophe Colomb : la véritable origine du nom d'Amérique* (Revue des questions historiques, 1866). — E. Meaume, *Recherches critiques et biographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*, 1888.

(3) Ainsi Nique, Munchique et Aglasinique dans le Darien ; Tepich, Xoncanich, Caucaltic dans le Yucatan; Tenosique dans le Tabasco ; Turiric,

Or, il n'y a rien de plus solidement établi que les dénominations locales. Les conquêtes et les invasions passent sur un pays, et changent jusqu'à sa nationalité, mais les lieux dits subsistent toujours. La sierra Amérique s'appelait déjà très probablement sierra Amérique, lorsqu'elle fut aperçue par les Européens, et ils ne pouvaient pas ne pas l'apercevoir, car elle occupe une position importante. Elle sépare les eaux qui coulent directement dans l'Atlantique, de celles qui vont dans le lac de Nicaragua. Elle divise le pays en deux versants distincts et différents par le climat : d'un côté, à l'est, forêts impénétrables et pluies continuelles ; de l'autre, à l'ouest, pays aride et sec. Il est donc probable que Vespucci, lors de son premier voyage avec Pinzon et Solis, plus probable encore que Colomb, lors de son quatrième voyage, ont connu le nom d'Amérique, et l'ont à leur retour répandu en Europe comme celui du pays producteur de l'or. Il est vrai que cette dénomination ne se rencontre dans aucun des documents anciens sur l'Amérique Centrale (1) mais, dans tous ces documents, qu'il s'agisse d'explorations, de concessions de privilèges ou de délimitations de propriétés, ne figure jamais un seul nom de montagnes (2). On n'y rencontre

Tuyotique, Berbazick, Izquizhik, Chirique, Tucurrique, Bruzhick, Brunhick dans le Costa Rica ; Cerro de Cunchique en Salvador ; Tucarique et Amerrique en Nicaragua ; Amatique, Manabique, Chapparistique, Lepaterique, Llotique et Ajuterique dans le Honduras ; Tactic et Polochic dans le Guatemala ; Zapotitlic, Tepic, Acotic, Mesquitic dans le Jalisco ; Atenquique, Mizquique au Mexique ; Tagique au nouveau Mexique, et jusqu'au Groenland Ameralick.

(1) Peralta, *Costa Rica, Nicaragua y Panama en el siglo*, XVI, Paris, 1883.

(2) On aurra remarqué la fausseté de cette assertion. Il suffit de parcourir les premières cartes de l'Amérique pour se convaincre que les montagnes sont au contraire fréquemment citées. Voir l'Atlas fac-simile de Nordensköld. — En outre, parmi les contemporains de la conquête, Martyr (*Décades*, III, 7, 8), ne cite-t-il pas montes dicti Mahaytin, Hazua, Neibaguas, Imizni, Hybahanio ; Oviedo (XLII, 4), parle des monts Masaya, Baornio, Hernia, Oppon, etc. Assurément, si la sierra Amérique avait été alors découverte, on l'aurait désignée par son nom.

que des noms de provinces, de villes, de ports ou de cours d'eau. Ainsi s'expliquerait cette omission du mot Amérique. La sierra Amérique n'en était pas moins connue, et, de port en port, de marché en marché, son nom se répandit rapidement jusque dans le centre de l'Europe. On l'accepta sans difficulté, non pas comme celui d'un homme, mais comme celui d'une région indéterminée, riche en or, et c'est ainsi que le nouveau continent reçut une dénomination indigène.

Telle est l'hypothèse : elle est séduisante, d'abord parce qu'elle n'enlève rien à la gloire de Colomb et qu'elle défend Vespucci contre toute accusation de plagiat, et aussi parce que ce nom paraît bien choisi, qu'il est harmonieux, qu'il s'étend du centre aux extrémités du continent, qu'il rayonne pour ainsi dire, sans autre signification que celle d'un pays très riche en or, mais ce n'est qu'une hypothèse ingénieuse, comme nous allons essayer de le démontrer. Nous ne mentionnerons qu'à titre de curiosité l'explication de Th. H. Lambert de Saint-Bris (1). D'après lui, Amarca était le nom sacré des Péruviens. Il cite en effet le Cundin-Amarca, le Pult-Amarca, le Caj-Amarca, le Yan-Amarca, le Cheupi-Amarca, le Vin-Amarca et le Patinamit-Amarca : mais nous pensons que ce n'est là qu'une coïncidence ; d'ailleurs la philologie américaine est encore trop peu développée pour qu'on puisse déjà fonder sur elle un système sérieux. Cette hypothèse a été récemment reprise par le même auteur(2). Il fait remarquer que Cundinamarca, Maracaïbo, Americo capana, Amaraca, Maraca ou Tamaraka, veulent dire terre d'Amérique. Ce serait la ressemblance de ces noms avec le prénom de Vespucci qui aurait déterminé les géographes à donner au continent nouveau l'un des prénoms de Vespucci. Lambert Saint-Bris

(1) T.-H. Lambert, *The origin of the name of America from the national history of the Peruvians* (Bulletin of the American geographical society), New-York, 1883.

(2) Th. Lambert de Saint-Bris, *The Empire of Amaraca (Origin of the national name) Or thrilling adventures of the Spanish pioneers*, 1888.

a oublié que l'Amérique était déjà désignée sous le nom d'Amérique, alors que l'on ne connaissait encore aucun des noms indigènes qu'il cite comme ressemblant au mot Amérique. Ainsi, pour n'en citer que deux exemples, le Cundinamarca, un des états de la confédération colombienne, ne fut visité par les Espagnols que lorsqu'ils s'enfoncèrent dans l'intérieur du continent, vers 1530 ou 1540. Le pays de Maracaïbo, signalé pour la première fois par Hojeda en 1503, s'appelait alors côte de Coquibacao. On ne répandit que beaucoup plus tard le nom de Maracaïbo, sans doute lorsque fut fondée en 1571 la ville du même nom. Voici en réalité comment s'est formé et a été adopté le nom d'Amérique.

Les lettres adressées par Amerigo Vespucci à ses correspondants avaient eu un grand succès. Ils prirent sur eux, très probablement sans le consulter, de les publier. La première livrée à l'impression fut la lettre à Pierfrancesco de Médicis, contenant le récit du troisième voyage (1). Riche en détails curieux et en vives peintures de mœurs, cet opuscule était le premier qui, sous une forme vive et amusante, donnait des nouvelles sur les singularités des pays nouvellement découverts. Aussi l'impression produite fut-elle profonde. Le nom de Vespucci se trouva ainsi associé intimement, dans l'opinion publique à celui du nouveau monde, du vaste continent qui devenait la quatrième partie de la terre. C'est en Italie que paraît avoir été publiée pour la première fois la lettre de Vespucci. La langue

(1) Cette lettre, traduite en italien, puis de l'italien en latin par le Véronais Giocondo fut imprimée à Paris, avant 1502, par Jehan Lambert. Onze éditions de cette même traduction latine ont suivi de près celle de Jehan Lambert. Elles sont intitulées les unes *Mundus novus*, les autres *Mundus novus de natura et moribus et ceteris id generis gentisque in novo mundo opera et impensis serenissimi Portugallie regis superioribus annis invento.* Parallèlement aux éditions latines, il parut un grand nombre de traductions allemandes (Augsbourg, 1504, Strasbourg, 1505, Nuremberg, 1505, etc.) Il circulait donc en Europe bon nombre d'exemplaires de la relation de Vespucci, lorsqu'on s'avisa, à Saint-Dié, d'en donner une nouvelle édition.

latine lui servit de passe-port pour les pays au-delà des Alpes, et fournit le type de nombreuses traductions françaises et allemandes. Aussi la popularité s'attacha-t-elle rapidement au nom d'Amerigo Vespucci. Ces traductions (1) répandues dans les pays savants de l'Europe donnèrent au Florentin le relief de l'homme qui avait parcouru la plus grande étendue des terres nouvelles, et prédisposèrent l'opinion, pour ainsi dire, à lui faire les honneurs de la découverte.

C'est tout à fait par hasard, et dans une petite ville lorraine, Saint-Dié, que fut baptisé le nouveau continent. Quelques savants, prêtres ou professeurs, avaient fondé à Saint-Dié ce qu'ils appelaient le Gymnase Vosgien, sorte d'association scientifique et littéraire, ou, si l'on préfère, d'académie, dont les membres non seulement se réunissaient pour échanger entre eux les nouvelles qui les intéressaient, mais aussi pour publier de temps à autre divers traités. Le chef reconnu du Gymnase Vosgien était le chanoine Gaultier Lud (2), qui disposait de fonds considérables. Venaient ensuite le frère ou parent du chanoine, Nicolas Lud, « noble, considérable, magnifique et clarissime bourgeois de Saint-Dié », comme le qualifie un document de l'époque ; le médecin Symphorien Champier, le biographe Jean Aluys, Ringmann, surnommé Philesius, le boute en train du Gymnase, professeur de géographie et de

(1) HARRISSE, dans sa *Bibliotheca Americana vetustissima*, et dans ses *Additions*, a donné la bibliographie aussi complète que possible de ces diverses éditions et traductions. Nous ne pouvons que renvoyer à ce savant ouvrage. — Cf. d'AVEZAC, *Martin Hylacomylus, ses ouvrages et ses collaborateurs* (1867). — J. MARCOU, *ouvrage cité* (second mémoire), p. 488 et suiv. — VARNHAGEN, *Amerigo Vespucci*, etc.

(2) RINGMANN, auteur de la *Grammatica figurata* et du poème *Vosagus*. — JEAN ALUYS, auteur de la *Vie de René II, roi de Sicile et duc de Lorraine*. — PIERRE DE BLARRU auteur de *Insigne Nanceidos opus*. — JEAN BASIN, auteur du *Novus elegansque conficiendarum epistolarum ac alias de arte dicendi modus* et traducteur de Vespucci. — LAURENT PILADE, auteur de *Rusticiados* ou de *la Guerre des Paysans*. — D'AVEZAC a fort bien traité cette question du Gymnase Vosgien dans son *Hylacomylus*.

mathématiques, rimailleur à ses heures; les chanoines Pierre de Blarru, Jean Basin de Sandocourt et Laurent Pilade. C'est de cette réunion d'humanistes, assez ignorants des récentes découvertes géographiques, mais disposés à se mettre au courant, qu'est sortie la fameuse *Cosmographiæ Introductio*, où, pour la première fois, on proposa de donner au nouveau monde le nom d'Amérique.

Le Gymnase Vosgien avait en effet résolu de publier une traduction latine de la fameuse plaquette italienne : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole novamente trovate in quattro suoi viaggi. Data in Lisbona di a 4 di setiembre 1504*, et de la faire précéder d'une sorte d'introduction, sous forme de généralités cosmographiques et géographiques. Jean Basin se chargea de la traduction et de tous les passages concernant le nouveau monde ; les autres membres du Gymnase se partagèrent le reste du travail (1). La *Cosmographiæ introductio* est donc une réunion de morceaux divers, cousus en quelque sorte à la suite les uns des autres. Ce fut un certain Waltzemüller qui réunit les travaux des membres du Gymnase, et fut chargé de l'arrangement matériel. Ce Waltzemüller, dont on a fait un mathématicien, un « érudit laborieux et infatigable », un professeur et un imprimeur, n'était qu'un simple metteur en page, un prote, un castigator comme il s'intitule lui-même ; mais il était aussi très habile dessinateur de cartes et d'armoiries, et connaissait les mathématiques. C'est lui qui, par une singulière ironie du sort, allait passer pour avoir écrit le fameux passage où l'Amérique est pour la première fois dénommée, tandis qu'en réalité ce fut l'élégant traducteur de Vespucci, Jean Basin de Sandocourt, qui en est l'unique auteur. Waltzemüller, ou pour lui donner le pseudonyme pédantesque

(1) Les cinq premiers chapitres paraissent avoir été écrit par Gaultier Lud, le chapitre VII sur les vents et la description en vers latins de l'ancien monde sont attribués à Ringmann, les chapitres VI et IX à Jean Basin, le prologue et l'appendice aux frères Lud.

dont il avait jugé à propos de s'affubler suivant la mode du temps, Hylacomylus, s'était attribué, avec une impudeur naïve, la paternité de l'œuvre, et, dans la première édition qui parut le 7 mai 1507, s'était donné comme l'auteur principal de la *Cosmographiæ introductio*. Gaultier Lud arrêta aussitôt le tirage, remplaça le nom de Martinus Ilacomilus par le nom collectif de Gynnasium (*sic*) Vosagense, et s'empressa de congédier sur l'heure l'indiscret plagiaire. Les deux éditions qui suivirent l'édition princeps (mai 1507 et septembre 1507) portent en effet le nom collectif de Gymnasium Vosagense. Waltzemüller, fort irrité de la perte de son emploi et de la radiation de son nom se rendit à Strasbourg et y fit réimprimer par Jean Grüniger la *Cosmographiæ introductio* et les *Quatuor navigationes*, et cette fois avec son nom en belle page, et comme unique auteur du travail. Il n'y avait pas en 1509 de lois sur la propriété littéraire, et Waltzemüller, en s'appropriant sans façon l'œuvre du Gymnase Vosgien, était un simple contrefacteur. On a pourtant accepté, sans la discuter, cette audacieuse usurpation. Il s'est même trouvé des savants qui, avec une entière bonne foi, ont renversé les rôles, et n'ont pas été éloignés de plaindre en Waltzemüller une victime des intrigues et de la galousie du Gymnase Vosgien. Il n'était que temps de restituer à chacun sa place, et de ne voir dans le plagiaire de Strasbourg qu'un castigator sans conscience.

Quoiqu'il en soit, voici comment l'auteur de la *Cosmographiæ introductio*, très probablement Jean Basin de Sandocourt (1), fut amené à parler de Vespucci. Opposant aux six climats décrits par Ptolémée dans l'hémisphère boréal six autres climats dans l'hémisphère austral, il place dans le sixième de ces climats le sud de l'Afrique, Zanzibar, Sumatra, Ceylan, et, ajoute-t-il (2), « la quatrième partie du monde qu'il est bien permis d'appeler

(1) Il est dit en effet dans la *Cosmographiæ introductio*, sans doute par Gaultier Lud : « Quarum regionum descriptionem gallico sermone missam... Joannes Basinus latine interpretavit ».

(2) *Cosmographiæ introductio*, 3e feuillet Aiij. « In sexto climate an-

Amerige, c'est à dire terre d'Améric, puisque Americ l'a trouvée ». Un peu plus loin, au verso du quinzième feuillet, se trouve le passage si souvent reproduit (1) : « maintenant ces parties du monde, Europe, Afrique, Asie, ont été explorées dans tous les sens, et, comme le prouvera la suite de l'ouvrage, Amerigo Vespucci a trouvé une quatrième partie. Je ne vois pas de quel droit quelqu'un s'opposerait à ce que d'Amerigo, l'auteur de la découverte, homme d'un génie sagace, on l'appelât Amerige, c'est-à-dire terre d'Amerigo ou Amérique, puisque aussi bien l'Europe et l'Asie ont été redevables de leurs noms à des femmes ».

Le voilà donc ce baptême du monde nouveau-né ! C'est dans une humble cité lorraine que des littérateurs presque inconnus, et qui ne se doutaient pas du succès étonnant de leur proposition, se sont improvisés ses parrains et l'ont inscrit dans la famille classique sous un nom désormais impérissable. Que si en effet nous suivons à travers le vieux monde la fortune de ce nom, nous verrons que cette fortune fut rapide. La *Cosmographiæ introductio* eut une grande vogue et les éditions s'en succédèrent rapidement (2). Dès 1507, c'est-à-dire l'année de la première édition, on imprimait à Strasbourg et on vendait à bas prix des globes et des cartes portant indication des découvertes de Vespucci avec son nom d'Amerigo. En 1509 paraissait à Strasbourg, chez l'imprimeur Grüniger, un *Globus mundi, declaratio sive descriptio mundi et totius orbis terra-*

tarcticum versus, et pars extrema Africæ nuper reperta, et Zanzibar, Java minor et Seula insulæ, et quarta orbis pars (quam quia Americus invenit Amerigen, quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet) sitæ sunt ».

(1) *Cosmographiæ introductio*, feuillet 15 Aiiij. « Nunc vero et hae partes (Europa, Africa, Asia) sunt latius lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore, sagacis ingenii viro, Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sortita sint nomina ».

(2) G. MARCEL, *Louis Boulangier d'Albi, astronome, géomètre et géographe*, (Bulletin de géographique historique), 1890.

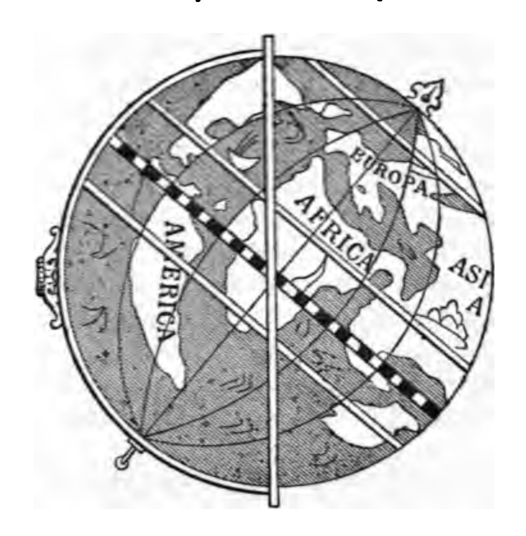
Globus mundi

Declaratio siue descriptio mundi
et totius orbis terrarum, globulo rotundo comparati vt spera soli-
da: Qua cuiuis etiã mediocriter docto ad oculũ videre licet an-
tipodes esse, quorũ pedes nostris oppositi sunt. Et qualiter in vna-
quaqz orbis parte homines vitam agere queunt salutarẽ, sole sin-
gula terre loca illustrante: que tamen terra in vacuo aere pendere
videtur: solo dei nutu sustẽtata, alijsqz permultis de quarta orbis
terrarũ parte nuper ab Americo reperta.

TITRE DU GLOBUS MUNDI

Publié à Strasbourg en 1509.

rum, etc., où le mot America, pour désigner la quatrième partie du monde, se trouvait dans le chapitre IV : de descriptione terræ. En 1515, Jean Schoner de Bamberg (1), dans son ouvrage imprimé à Nuremberg et intitulé *Luculentissima quædam terræ totius descriptio, cum multis utilissimis cosmographiæ iniciis*, etc., avance que le nom d'America est généralement adopté et employé, et, en effet, on le trouve marqué sur un globe manuscrit, appartenant à la Bibliothèque nationale, et qui lui est attribué (2).



L'AMÉRIQUE

D'après la Cosmographie d'Apianus.

Cinq ans plus tard, Pierre Apianus (Bienewitz) (3), dans son édition de Solin, dit expressément qu'une partie du monde

(1) Chapitre XI, fol. 60. De America quarta orbis pars.

(2) G. MARCEL, *Un globe manuscrit de l'école de Schœner* (Bulletin de géographie historique), 1890.

(3) *Tipus orbis universalis juxta Ptolemei cosmographi traditionem et Americi Vespucii aliorumque illustrationes a* PETRO APIANO LEYSNICO *elucubrata* MDXX.

inconnu des anciens et située à l'occident, a été découverte par Vespucci et nommée Amérique (1). En 1524, le même Apianus (2), dans sa Cosmographie imprimée à Landshut par Jean Weyssenburger, décrivait ainsi la quatrième partie du monde Amérique (3) : « On nomme ainsi la quatrième partie du monde du nom de celui qui l'a découverte, Amerigo Vespucci, et c'est à juste titre. Comme elle est entourée d'eau de toutes parts, on dit que c'est une île. A cause de son grand éloignement elle resta inconnue à Ptolémée et aux anciens. Elle fut découverte l'an du Christ 1497, par ordre du roi de Castille. A cause de son immensité, on dit encore que c'est un nouveau monde... » et plus loin : « De l'Amérique dépendent de nombreuses îles, telles que le Paria, l'Isabelle qu'on nomme encore Cuba, Hispaniola où l'on trouve le bois de gaiac dont on se sert contre le mal français. Les voisins d'Hispaniola se nourrissent, en guise de pain, de gros serpents et de racines. Les coutumes et les usages de ces insulaires ressemblent à ceux des Américains qui vivent sur le continent ». En 1522 Laurent Phrisius publie à Strasbourg une nouvelle édition de Ptolémée, pour laquelle il met à contribution les cartes dressées par Waltzemüller qui venait de mourir (4). Sur la mappemonde intitulée *Orbis typus*

(1) Addenda tamen veteribus incognita America a Vesputio inventaque occidentem versus.

(2) Apianus, *Isagoge in typum cosmographicum seu mappam mundi.* Landshut.

(3) Feuillet 69. L'Amérique est également nommée dans ce livre aux feuillets 63, 65 et 183. « America : quæ nunc quarta pars terræ dicitur ab Americo Vespuccio eiusdem inventore nomen sortita est et non immerito : quoniam mari undique clauditur insula appelatur. Ptholomeo autem e antiquioribus p. p. nimiam ejus ditantiam incognita permansit. Inventa quidem est anno Christi 1497. Ex mandato regis Castilliæ : p. p. ejus quoque magnitudinem mundus novus appellatur... Habet autem America insulas adiacentes q. plurimas ut Pariana insulam, Isabellam quo Cuba dicitur Spagnollam in qua reperit lignu' guaiacum quo utuntur nostrates contra morbum gallicum. Accolæ vero Spagnollæ insulæ loco panis vescuntur serpentibus maximis et radicibus. Ritus et cultus istarum circumiacentium insularum par est Americæ accolarum cultui ».

(4) *Claudii Ptolomei Alexandrini mathematicorum principis opus geo-*

universalis justa hydrographicam traditionem s'étale le nom d'America (1), et quel triomphant commentaire dans la préface de l'ouvrage ! « Ils ne sont pas moins dignes d'éloges et méritent tout autant de gloire ceux qui, après Ptolémée, par un incroyable effort de génie, sont parvenus à explorer les terres et les îles nouvelles. Et parmi eux, au premier rang, il a droit à une gloire extraordinaire cet Amerigo Vespucci qui a découvert la terre que nous appelons aujourd'hui Amérique ou Nouveau-Monde, ou quatrième partie du monde. C'est encore lui qui fit la découverte et l'exploration, et qui fut le premier hôte éminent et illustre des autres îles nouvelles adjacentes et circonvoisines ! »

Donc, pour tous ces savants, pas de doute possible. C'est bien Amerigo Vespucci qui a trouvé l'Amérique et on ne lui a rendu que justice en donnant son nom au nouveau monde. Peu à peu cette erreur s'accrédite. Elle prend corps pour ainsi dire et passe à l'état de vérité indiscutable et indiscutée. Dès 1520, l'Italien Alberto Vighi Campere, dans un livre sur la célébration de Pâques, faisait au navigateur Florentin seul l'honneur de la découverte du nouveau monde. Henri Glareanus (2), l'auteur d'un livre de cosmographie souvent réimprimé, Grynœus (3), le compilateur d'une fameuse collection de

graphiæ noviter castigatum et emaculatum additionibus raris et invisis, nec non cum tabularum in dorso jucunda explanatione. — Il ne faut pas confondre ce Laurent Phrisius de Colmar avec le médecin frison Reynier Gemma, de Dokkum, reviseur de la Cosmographie d'Apianus, et qui signe également Phrisius.

(1) Feuillet A. 2. Propterea non minori omnes decorandi sunt ornamento, nec inferiori commendatione digni, qui post eum incredibili ingenii indagine ad novas terrarum et insolarum lustrationes pervenerunt. Quorum omnium in primis et non vulgari celebrandus est honore Americus ille Vesputius, Americæ terræ, quam hodie Americam, novum mundum, vel quartam mundi partem vocant; aliarum que novarum adjacentium appositarum vicinarumque insularum egregius et nobilissimus inventor, visitator et primus hospes ».

(2) Glareanus, *De geographia liber unus*, Bâle 1527. Chapitre XL et dernier, De regionibus extra Ptolemæum. Ce traité fut réimprimé à Bâle, 1528, Fribourg, 1530, 1533, 1536, 1539, 1543; Venise, 1538, 1544 ; Paris, 1551.

(3) Grynœus, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, Bâle 1532, 1537; Paris, 1551.

voyages, Gemma Phrysius (1), le commentateur du traité devenu classique de Pierre Apianus, Sébastien Munster (2), Joseph Honter (3), André Thevet (4), tous les savants, tous les cartographes, tout le monde en un mot, accepte, sans la discuter, cette appellation. La route de l'erreur ainsi tracée ne fait que s'élargir et s'étendre. Un puissant courant d'opinion se forme en quelque sorte de lui-même et se développe d'une façon irrésistible. Ce fut bientôt un fait accompli. L'Amérique porta pour toujours le nom de celui qui ne l'avait pas découverte.

Comment les amis de Colomb ne protestèrent-ils pas? Comment Amerigo Vespucci laissa-t-il se propager cette erreur? Il y a là un double problème qu'il faut essayer de résoudre.

La gloire de Colomb s'élève aujourd'hui tellement au-dessus de toutes les autres qu'on a peine à comprendre comment ses contemporains lui rendirent si peu justice. Cette ingratitude, cette sorte de conspiration du silence s'expliquent pourtant jusqu'à un certain point. Il en fut lui-même une des causes principales. Les rois d'Espagne, par le traité de Santa-Fé, lui avaient accordé, entre autres privilèges, celui du commerce dans les régions nouvelles. Or, Colomb, qui ne se souciait ni de provoquer ni de faciliter les expéditions, n'avait nullement recherché la publicité. Bien qu'il ait beaucoup écrit, tout ce qu'on imprima de lui de son vivant ce fut la lettre au trésorier Sanchez sur son premier voyage (5) et le récit de son quatrième voyage,

(1) *Cosmographicus liber Petri Apiani mathematici studiose correctus ac erroribus vindicatus per* GEMMAM PHRYSIUM. Anvers 1529. Le passage relatif à l'Amérique occupe le f° XXXIV. Autres éditions du même ouvrage à Anvers 1548, 1564, 1574, 1575, 1581.

(2) SEB. MUNSTER, *Cosmographiæ universalis lib.* VI. Bâle, 1559, voir la première et la dernière carte relatives à l'Amérique.

(3) HONTERUS, *Rudimenta Cosmographica*, Zurich, 1550. Sur la carte intitulée Universalis Cosmographia, on lit Parias et le Continent Américain figure avec le mot Amarica.

(4) A. THEVET, *Cosmographie universelle.*

(5) Cette lettre communiquée par Sanchez à un imprimeur de Barcelone fut

sous forme de lettre à Ferdinand et Isabelle, connue sous le nom de *Lettera rarissima*. Il devint moins communicatif encore lorsque la couronne eut violé ses engagements à son égard. Se taire lui semblait un moyen de défendre son bien légitime ou tout au moins de sauvegarder ses droits. De plus, les éclatants voyages de Gama, de Cabral et des autres découvreurs Portugais, suivis de résultats immédiats, frappèrent l'imagination des contemporains bien autrement que la découverte de Colomb. Bientôt la prise de possession de l'Océan Pacifique par Balboa, la conquête extraordinaire du Mexique et du Pérou, et le voyage de Magellan refroidirent plus encore l'opinion envers celui qui pourtant avait donné l'impulsion à ces prodigieuses entreprises. Colomb fut même frappé d'une réelle déchéance dans l'opinion de ses contemporains. On ne savait plus s'il existait encore. Grynœus (1), dans son Recueil de voyages qui date de 1532, parle de lui comme s'il vivait encore à la cour de Castille. Bientôt même on lui contesta jusqu'à la science nautique. En 1584, un certain Jean Bellert, en réimprimant la cosmographie d'Apianus, ne parlera-t-il pas de lui comme d'un bon marin, mais d'un médiocre cosmographe ? *Nauclerus insignis ac mediocriter cosmographiæ peritus !* Que si, d'un autre côté, on se rappelle que les descendants de l'amiral luttaient péniblement contre la couronne pour conserver avec leurs privilèges les débris de leur fortune et que l'un d'entre eux, indigne de son ancêtre, fut même obligé de se débattre contre une accusation de bigamie, on comprendra qu'ils se soient peu souciés du droit de l'amiral à donner son nom au nouveau monde, et qu'ils aient laissé se commettre, peut-être sans en avoir conscience, cet audacieux déni de justice.

imprimée dès 1493 en caractères gothiques. Il n'en reste qu'un exemplaire à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Leander de Cosco la traduisit en latin, et elle fut aussitôt imprimée à Rome par Flanck, Silbor et Besiken, (1493). Dès l'année suivante elle était reproduite à Paris, Anvers, Bâle, etc. Voir HARRISSE, *Colomb*, t. II, p. 13-36.

(1) GRYNOEUS, ouv. cité.

Est-il vrai maintenant qu'Amerigo Vespucci ait été complice de la proposition du Gymnase Vosgien ? Est-il vrai, comme on l'a encore prétendu (1), qu'il abusa de sa position de pilote-major et de son droit de rectifier les cartes pour y insérer lui-même son nom ? On sait que Vespucci, dégoûté du service portugais, prêta l'oreille aux propositions du roi Ferdinand, et, avec la facilité de plus d'un de ses contemporains à changer de patron, revint en Castille. En 1506, la cour d'Espagne le mettait à la tête d'une expédition avec Vicente Yanez Pinzon, son ancien chef, mais Ferdinand, lassé de ses dissensions avec son gendre Philippe-le-Beau, renonçait bientôt à son dessein (2). En février 1507, Vespucci préparait avec son ancien associé Juan de la Cosa une nouvelle entreprise, mais elle échouait encore pour des motifs politiques. Fatigué de ces contre temps, et d'ailleurs affaibli par l'âge, Vespucci renonce alors à la vie active. Fort heureusement pour lui, le 22 mars 1508 (3), il est nommé pilote en chef des Indes, et chargé en cette qualité de s'assurer si les pilotes savaient se servir des instruments nautiques, de composer une carte officielle, le Padron Réal, qui seule fixerait la route à suivre en mer, et d'obliger les pilotes, après chaque voyage, à indiquer par devant les officiers de la Casa de Contractacion à Séville la position exacte des terres nouvellement découvertes. Ces fonctions étaient importantes, et Vespucci aurait pu en abuser, puisqu'il n'était contrôlé par personne, pour s'attibuer l'honneur des principales découvertes. Certes personne n'aurait pu le contredire, mais il ne fut jamais accusé de la moindre indélicatesse. Les témoignages contemporains s'accordent au contraire à faire estimer son caractère et écartent de lui tout soupçon de basses et odieuses manœuvres. Colomb lui accordait sa confiance et le qualifiait de grand homme

(1) HERRERA, liv. IV, sect. I, § 2 et 3.
(2) Documents relatifs à Amerigo Vespucci publiés par NAVARRETE, III, II, 352, 293, 294, 114, 115, par VARNHAGEN, ouv. cité, p. 26-40.
(3) NAVARRETE, III, 297.

de bien (1). Sébastien Cabot, digne rival des plus illustres marins de son temps, et qui justement fut appelé d'Angleterre en Espagne pour succéder à Vespucci en qualité de pilote-major, n'a jamais eu que des paroles d'estime à l'endroit de son prédécesseur. En 1524, dans une réunion de pilotes convoqués pour résoudre une question relative aux prétentions portugaises (2), il fondait son avis sur l'autorité de Vespucci, homme très vertueux, disait-il, et fort expert dans la détermination des latitudes. Pierre Martyr (3), qui pourtant ne ménage guère ses contemporains, traite avec faveur le pilote florentin. Ramusio (4) qui employa trente-quatre années de sa vie à préparer et à publier sa fameuse collection de voyages, parle dans les termes de la plus haute estime de l'intelligence singulière de cet excellent Florentin, doué d'un si beau génie, il signor Amerigo Vespucci. Oviedo, ennemi systématique de Colomb, est muet sur la prétention supposée de Vespucci à la priorité de la découverte du Nouveau-Nonde, et il ne s'en serait pas fait faute pour peu que le Florentin eût revendiqué cet honneur. Il y a mieux encore. Lors du procès intenté à la couronne de Castille par le fils aîné de l'amiral, don Diego, procès qui dura dix-neuf ans, et où il importait au fisc de prouver que Colomb avait été devancé sur le continent par quelque autre découvreur, jamais Vespucci ne fut appelé en témoignage, jamais on n'invoqua les cosmographies imprimées à l'étranger en son honneur, jamais enfin le nom de Vespucci ne fut opposé une seule fois à celui du grand persécuté ; aussi, vers 1533, quand Fernando Colomb, second fils de l'amiral, écrivit l'histoire de son père, bien

(1) NAVARRETE, I, 498. « El siempre tuvo deseo de me hacer placer : es mucho de bien hombre ».

(2) PIERRE MARTYR, *Décad.* VI, cap. IX. — HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot*, p. 123.

(3) PIERRE MARTYR, *Décad.* II, cap. X. Americus Vespucius Florentinus, vir in hac arte (Chartarum navigatoriarum) peritus.

4) RAMUSIO parle de Vespucci à cinq reprises différentes et toujours en termes élogieux.

qu'une pieuse indignation l'anime contre tous ceux qui ont attristé son existence, il ne dit rien de Vespucci. Il n'y avait évidemment rien à venger de ce côté. Un seul contemporain, Las Casas, accuse Vespucci d'avoir falsifié la date de son premier voyage avec le dessein prémédité de spolier Colomb d'une partie de sa gloire, mais cette accusation il ne la démontre pas, et il n'aurait pu la démontrer, car Vespucci ne fut jamais qu'un spoliateur posthume et inconscient.

D'autres preuves démontrent encore la non culpabilité de Vespucci. Il est plus que probable qu'il ne se douta seulement pas de la proposition du Gymnase Vosgien. Si l'on suppose que le bruit en vint jusqu'en Espagne, le silence des contemporains, témoins des faits, serait plus extraordinaire encore que celui de Vespucci. Personne il est vrai ne pouvait pressentir les conséquences de la méprise au plutôt de l'injustice des savants de Saint-Dié. Alors on s'inquiétait peu dans la péninsule Ibérique des discussions qui pouvaient intéresser quelques érudits épars en Europe. On ne dissertait pas, on agissait; on était entraîné par l'ardeur des expéditions, et on se préoccupait peu de les raconter au public. Très certainement Vespucci ne songea jamais à publier ses voyages. Si les lettres qu'il avait adressées à divers correspondants furent publiées, elles le furent malgré lui. Il est en effet tel détail qu'il n'aurait pas consigné dans un écrit destiné au public, lorsque par exemple dans sa lettre à Soderini il se plaint de ce que la reine Isabelle lui ait pris une coquille à laquelle se trouvaient attachées 120 perles, « aussi, continua-t-il, je me gardais de lui montrer d'autres objets également précieux ». Il avait, il est vrai, l'intention de publier une relation étendue et complète de ses voyages, mais la mort le surprit avant qu'il ait pu réaliser son dessin. D'ailleurs puisqu'il vivait à Seville, au foyer même des découvertes maritimes, entouré de marins qui avaient vu, entendu ou accompagné Colomb, est-il possible qu'il ait formé le projet de s'attribuer à la face de tous l'honneur que chacun savait appartenir à

l'amiral, et, s'il l'avait osé, comment l'aurait-il tenté sans qu'un cri d'indignation eût retenti dans l'Europe entière ?

Mais, dira-t-on, si Vespucci n'a pas menti à Séville, n'aurait-il pas chargé les savants du Gymnase Vosgien de mentir en son lieu et place ? En un mot n'est-ce pas lui qui leur aurait suggéré de lui décerner les honneurs de la découverte ? C'est encore là une hypothèse que rien ne justifie. Rien en effet n'autorise à supposer qu'il y ait eu de relations directes ou même indirectes entre Vespucci et les auteurs de la *Cosmographiæ introductio*. Aussi bien pourquoi Vespucci aurait-il choisi pour complices les très obscurs savants d'une cité lorraine plus obscure encore, tandis qu'il ne manquait pas d'amis dans les grandes villes italiennes auxquels il eut été plus naturel de s'adresser, et qui, par amour propre national, auraient contribué à propager cette erreur ? Pourquoi encore ces savants Lorrains auraient-ils participé si lestement à une action deshonnête, qui ne devait rien leur rapporter ? Il est probable, eu égard à l'extrême difficulté des communications à cette époque, que l'enthousiasme du Gymnase Vosgien fut spontané, et que Vespucci ignora toujours le dangereux honneur qu'on lui avait décerné.

Il y a mieux : non seulement Vespucci ne fut pas l'usurpateur volontaire de la gloire de Colomb, mais encore, étant données les idées et les connaissances de son temps, il ne pouvait pas le devenir, et voici pourquoi : Quand nous parlons aujourd'hui du nouveau monde, nous attachons à cette dénomination un sens précis. C'est uniquement du continent Américain que nous parlons. Sans y penser, pour ainsi dire, nous nous représentons cette digue colossale, jetée d'un pôle à l'autre, entre deux océans, et séparant à d'énormes distances, d'un côté l'Europe et l'Afrique, de l'autre côté l'Asie ; mais, si nous nous dégageons de ces idées préconçues, et si nous nous transportons par la pensée aux derniers jours du xve siècle, on ne pensait pas de même. On s'imaginait alors que l'Asie était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Si on se rapporte aux mesures

de l'époque et qu'on les compare à la grandeur absolue de notre globe, il faudrait étendre l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au méridien des îles Sandwich, au beau milieu du Pacifique ; et encore prolongeait-on le continent Asiatique, en semant à pleines mains, dans les mers limitrophes, des îles immenses et de nombreux archipels. Colomb, quand il osa s'aventurer sur les profondeurs encore mystérieuses de l'Atlantique, croyait sérieusement qu'il rencontrerait sur son chemin ces archipels asiatiques, et, quand il planta l'étendard Castillan à Guanahani, il ne douta pas qu'il ne fût un instant dans une de ces îles. A chacun de ses voyages, il croyait avoir touché l'Asie. Cuba ne fut longtemps pour lui qu'une grande presqu'île du continent, voisine du Cathay et du Cipangu. A son troisième voyage, lorsque la masse des eaux de l'Orénoque lui suggéra l'idée, d'ailleurs très rationnelle, qu'un pareil fleuve devait appartenir à une terre considérable, il en fit l'Inde du Gange. A son quatrième voyage, il citait encore les provinces de l'empire du grand Khan dans le voisinage desquelles il croyait être. Il vécut et mourut dans cette conviction.

Cette erreur, Amerigo Vespucci la partageait (1). Lors de son second voyage, quand il longeait la terre qui devait porter son nom, il la prenait pour le continent Asiatique. Il s'attendait à rencontrer d'un jour à l'autre le cap Cattigara dont parle Ptolémée, comme étant la pointe la plus orientale de l'Asie. « Mon expédition a duré treize mois, écrit-il, pendant lesquels nous avons couru les plus grands périls, et découvert à l'infini la terre d'Asie, ainsi qu'une foule d'îles ». Passe-t-il au service du Portugal, c'est avec l'espoir de poursuivre ses investigations, et de découvrir Taprobana, c'est-à-dire Ceylan. Prépare-t-il une dernière expédition, elle sera destinée aux îles Moluques, la patrie des épices, et à Malacca.

(1) Voir le commencement de la lettre à Soderini : « Je me reposais à Séville des nombreuses fatigues que j'avais supportées pendant deux voyages à l'*Inde Occidentale* ».

La croyance de Colomb et de Vespucci fixa la croyance générale. Seuls la marche de Balboa jusqu'au grand Océan en 1513 et le voyage de Magellan en 1519-1521 dissipèrent les chimères de Ptolémée et donnèrent la forme réelle et les dimensions vraies de l'Amérique.

Si donc Colomb et Vespucci n'ont pas eu l'intuition de la découverte véritable ; si l'un et l'autre se sont imaginés, et cela jusqu'à leur mort, qu'ils étaient arrivés à l'extrémité du continent asiatique, comment veut-on que l'un ait songé à frustrer l'autre d'avoir révélé un nouveau monde, qu'ils ne soupçonnèrent jamais? Comment Vespucci aurait-il essayé de se glisser par surprise et subrepticement dans l'histoire et d'imposer un nom de contrebande à un continent qu'il croyait être le continent Asiatique ?

En résumé, Amerigo Vespucci ne mérite ni les éloges que lui décernèrent ses contemporains, ni les violentes attaques de la postérité. Christophe Colomb a eu beaucoup à souffrir de ceux qui vivaient à ses côtés ; mais peu à peu, à l'ingratitude, aux basses passions, aux intérêts mesquins qui s'étaient ligués contre lui succéda une appréciation plus saine de son vrai mérite. Amerigo Vespucci, au contraire, trop exalté d'abord, fut ensuite trop attaqué. Il semble qu'on ait voulu le punir des injustes jugements portés contre Colomb. L'honneur qu'on lui a fait en donnant, sans qu'il s'en doutât, son nom au nouveau monde, n'est guère digne d'envie, car il suscita contre lui une animadversion à peu près universelle. Il n'était donc que juste de réviser un jugement qui lui donnait à tort la triste célébrité de l'imposture dévoilée; et c'est ce que nous avons essayé de faire.

CHAPITRE XIII

CONSÉQUENCES DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

La découverte de l'Amérique fut, par ses conséquences immédiates, le fait le plus important des temps modernes. Les contemporains ne s'y trompèrent pas. On sait quelle fut leur allégresse quand ils apprirent la bonne nouvelle. Si les voyages des Irlandais et des Northmans furent si vite oubliés, c'est peut-être parce qu'ils abordèrent dans les régions les moins favorisées du Nouveau-Monde. Au contraire Colomb et ses compagnons se trouvèrent transportés au milieu des enchantements des régions tropicales. S'ils en furent si heureux, ce ne fut pas seulement parce qu'un monde inconnu s'ouvrit à leurs ardentes convoitises avec les merveilles de sa flore, avec les beautés pittoresques de ses rivages, avec le charme d'un climat incomparable ; ce fut surtout parce qu'ils ressentirent une sorte d'élargissement dans leurs idées. Les problèmes scientifiques que n'avait pu débrouiller le moyen-âge reçurent alors une solution naturelle et immédiate. Les questions économiques et sociales, qui commençaient à agiter les esprits, furent brusquement posées et en partie résolues. La politique, les arts, la littérature elle-même furent comme renouvelés. Cette *novitas florida mundi*, dont parlait jadis Lucrèce, non seulement elle ébranlait les vieux systèmes, elle renversait les préjugés, elle modifiait les conditions matérielles de la société, mais encore elle ouvrait aux savants et aux philosophes des

perspectives indéfinies de rénovation et de progrès ; elle donnait à l'histoire, jusqu'alors fragmentaire, un caractère d'universalité ; elle offrait aux hommes d'Etat des combinaisons inattendues, aux littérateurs et aux artistes de nouvelles sources d'inspirations ; elle rapprochait les peuples et leur faisait entrevoir les liens de solidarité qui les uniront tôt ou tard. De même qu'au temps d'Alexandre, lors de la pénétration du monde oriental par les Grecs, le monde se trouva comme doublé, et les hommes franchirent une étape dans cette grande route de la civilisation qui les conduit vers un avenir meilleur.

La conséquence immédiate de la découverte de l'Amérique fut ce qu'on pourrait appeler l'émancipation intellectuelle de l'humanité. Tant que nos pères ne connurent pas leur position dans l'espace, tant qu'ils se figurèrent la terre comme se la figuraient les géographes Grecs ou les Pères de l'Église, les progrès de la science furent impossibles, car toutes les notions sur la nature des choses étaient faussées. L'astronomie, qui ne s'appuyait que sur des hypothèses, et, par là même, toutes les sciences qui s'y rattachaient, étaient condamnées à la stérilité. A vrai dire, le moyen-âge se prolongeait indéfiniment ; mais, à partir de 1492, ainsi que l'a dit avec tant d'éloquence un des maîtres de la géographie contemporaine (1), « quelle secousse pour l'esprit humain ! quelle incitation à l'étude et aux progrès de toute sorte, quand l'homme put constater par le témoignage décisif de ses sens que la terre flottait dans l'éther, planète parmi les planètes, l'une des molécules errant par myriades dans l'infini ». La science, en ce jour décisif, secoua les langes de son berceau et s'aventura résolument dans les voies nouvelles qui s'ouvrirent devant elle. Les astronomes et les mathématiciens, dans le premier enivrement de leurs découvertes, balbutièrent d'audacieuses théories, bientôt confirmées par l'expérience. La physique, la navigation, la météorologie, l'his-

(1) Elisée Reclus, *L'Amérique*, t. I, p. 71.

toire naturelle, la géographie furent renouvelées ou plutôt créées. Colomb, à lui seul, découvre la déclinaison magnétique, le renflement du globe à l'équateur et son aplatissement aux pôles, il indique la direction générale des courants tropicaux, il appelle l'attention sur la mer des Sargasses, ce prodigieux laboratoire d'animalité, et il donne la première explication de l'équilibre continental du globe. Après lui les découvertes continuent. Le plus extraordinaire, c'est que les explorateurs bouleversent comme en se jouant les notions anciennes, et trouvent, presque sans s'en douter, la raison de leurs découvertes. On dirait une éclosion spontanée de systèmes et de théories, dont les faits démontrent aussitôt la légitimité.

Ce renouvellement dans les sciences, nous le signalons également dans la littérature et dans les arts. Il est vrai que les poètes et les artistes, habitués à des formes convenues, se débarrassent plus lentement des entraves du passé, et qu'il est difficile d'indiquer le moment précis où l'on peut constater l'influence exercée sur eux par les récentes découvertes, mais le mot si expressif de Renaissance n'est-il pas comme une révélation, et l'époque de la Renaissance ne coïncide-t-elle pas justement avec l'époque de la découverte de l'Amérique ? Il est certain que des temps nouveaux appellent une nouvelle poésie, et que les peintres et sculpteurs se dégagent sans en avoir conscience, mais toujours pour une cause extérieure, des liens étroits de l'hiératisme. On n'a peut-être pas assez insisté sur ce point, mais, sans trop forcer la note, n'est-il pas vraisemblable que les poètes, dont s'enorgueillit la péninsule Ibérique au XVIe siècle, ont été comme surexcités par les merveilleux exploits de leurs compatriotes au Nouveau-Monde, et ont cherché à se hausser à leur niveau ? Les poètes de la Pléïade française, Skakspeare en Angleterre, Le Tasse et l'Arioste en Italie, n'ont-ils pas cédé à des nécessités contemporaines quand ils ont créé, d'après des types nouveaux, des œuvres originales ? Si les draperies dont Raphaël et Vinci entourent leurs person-

nages flottent si librement et non plus autour de corps grêles et émaciés, si le Titien et les peintres de son école répandent sur leurs toiles de si éclatantes couleurs, n'est-ce pas que leur imagination les a transportés dans ce Nouveau-Monde où la lumière revêt les corps de reflets transparents, et où la nature anime le paysage de couleurs si variées? Quand Michel-Ange lance dans les airs la coupole de Saint-Pierre, quand Lescot ou Delorme font courir autour des colonnades de leurs palais de gracieuses guirlandes de pierres, n'est-ce pas qu'ils ont entendu les merveilleux récits des voyageurs au Nouveau-Monde, et se sont extasiés avec eux au spectacle de la forêt vierge, des arbres gigantesques, et des fleurs qui les parent? La légende Américaine de la source de Bimini est le symbole de cette rénovation. Tous ceux qui se baignaient dans cette fontaine sacrée retrouvaient une seconde jeunesse. L'Europe s'est comme rajeunie dans cette Jouvence Américaine. Toute une légion de poètes et d'artistes s'est transformée au contact de cette source d'inspirations originales, et le travail des esprits, inconscient peut-être, mais réel et durable, a continué à travers les âges.

La vie matérielle s'est elle-même transformée. Les deux mondes échangent leurs productions, et des espèces nouvelles, végétales ou animales, augmentent les ressources alimentaires de l'humanité. N'est-ce pas à l'Amérique que nous devons le plus précieux des tubercules, la pomme de terre, tardivement employée, mais signalée dès le XVI[e] siècle? Le maïs, qu'on a prétendu très à tort d'origine orientale, est une plante américaine comme la tomate, le haricot, le manioc, le cacao, comme tant d'autres fruits et légumes, arbres et céréales qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il est vrai que toutes les productions d'Amérique n'ont pas été également utiles et que, si le quinquina Péruvien chasse la fièvre, le tabac des Antilles ou du Brésil, que signala Colomb dès son premier voyage, et dont ses compagnons ne tardèrent pas à connaître les propriétés, est un triste cadeau du nouveau monde à l'ancien, de même que l'erigeron

Canadense qui ne peut servir qu'à remblayer les chemins de fer, ou que l'anacharis absinastrum, cette véritable peste des eaux, qui encombre les rivières et obstrue les canaux. Toutes ces plantes de provenance américaine, reconnues dès les premiers jours de la découverte, se propagèrent avec une extraordinaire rapidité. Elles trouvèrent même dans l'ancien monde un milieu de développement si favorable, qu'elles s'y naturalisèrent en quelque sorte Il en fut de même pour les espèces animales; plus rares il est vrai, puisque le dindon est le seul animal domestique d'origine américaine que nous ayons réussi à acclimater en Europe ; mais elles furent connues et étudiées par les premiers découvreurs : à tel point qu'un érudit contemporain, Ignacio de Armas, a consacré un livre aux animaux signalés en Amérique par Colomb et par ses contemporains immédiats (1), et a énuméré 165 mammifères, 219 oiseaux, 21 reptiles, 4 amphibies, 27 poissons, 17 insectes, 3 crustacés et 6 mollusques, en tout 482 espèces animales, complètement inconnues à l'Europe. L'Amérique de son côté a reçu toutes les plantes et tous les fruits de l'ancien continent, ainsi que tous les animaux associés à l'homme, à l'exception de l'éléphant et du chameau. Qu'importe si, dans cet échange entre deux continents, le Nouveau monde a été plus favorisé que l'ancien ! N'est-ce pas l'humanité tout entière qui a profité de cette dispersion des espèces animales et végétales, et les conditions de la vie matérielle n'ont-elles pas été de la sorte singulièrement améliorées ?

Il est vrai que les indigènes américains eurent beaucoup à souffrir de l'introduction des Européens au Nouveau-Monde. Les découvreurs, ou plutôt, comme on les nomma, les conquérants (conquistadores) étaient pour la plupart des aventuriers qui ne cherchaient qu'à s'enrichir. Pleins de dédains pour des populations douces et inoffensives dont ils méprisaient la faiblesse,

(1) Ignacio de Armas, *La zoologia de Colon y de los primeros exploradores de America*, La Havane, 1888.

pour des civilisations pourtant originales, mais dont ils ne s'expliquaient pas les étrangetés ; sincèrement convaincus dans leur fanatisme irraisonné qu'ils mériteraient les bénédictions célestes en convertissant par force leurs nouveaux sujets, les Espagnols, les Portugais et en général tous les Européens procédèrent avec une rigueur impitoyable à l'œuvre si délicate de la prise de possession du nouveau continent. Nous n'avons pas à raconter ici la lamentable histoire de l'extermination des indigènes. Sans doute, beaucoup d'entre eux ont résisté, et naguère nous entendions au congrès américaniste de Paris (1890) l'un d'entre eux, un Mexicain, l'érudit et sympathique docteur Altamirano, se présenter comme le descendant direct des Aztèques, mais, si quelques races indigènes, trop nombreuses pour être absorbées, ou mieux constituées, ont réussi à se maintenir, combien en est-il qui ont disparu ! Au temps même de Colomb les insulaires des Antilles étaient condamnés, et le plus triste c'est que Colomb, si bon, si humain, fut un de ceux qui contribuèrent aux malheurs de ces infortunés. Il donna en effet le mauvais exemple en réduisant les indigènes en esclavage.

Dès son premier voyage il avait ramené six insulaires qui furent baptisés à Barcelone. Deux d'entre eux, Fernando d'Aragon et Juan de Castille, restèrent en Espagne. Les quatre autres revinrent en Amérique (1). Du second voyage il ramena trente Haïtiens, dont l'un, le cacique Caonabo, mourut dans la traversée, mais c'étaient déjà des prisonniers de guerre, et ils étaient traités comme tels, c'est-à-dire vendus comme esclaves. L'amiral éprouvait à cet égard si peu de scrupules que, dès le mois de janvier 1494, il proposait d'embarquer de force des Américains pour les vendre comme esclaves à Séville, et il alléguait comme unique motif qu'on ne saurait trouver de meilleurs serviteurs (2). En effet, dès la même année, cinq

(1) Oviedo, *Hist. nat.*, I, 30.

(2) Navarrete, I, 232. « S. A. podran dar licencia y permisso à un numero

cents insulaires étaient envoyés en Espagne. C'était d'ailleurs pour le salut de leurs âmes, mais leurs corps ne s'habituèrent pas à cette nouvelle existence, et la plupart d'entre eux moururent de mauvais traitements ou de nostalgie (1). Colomb ne s'inquiéta pas autrement de ce triste dénouement. Le 6 mars 1496, il écrivait encore aux souverains espagnols : « De ce lieu (province de Vaquimo, à quatre-vingt lieues de Santo-Domingo) on peut, avec l'aide de la Sainte-Trinité, exporter autant d'esclaves qu'il est possible d'en vendre (2), soit 4,000, valant 20 millions de maravédis. Je le crois d'autant plus qu'en Castille, en Portugal et ailleurs, on consomme beaucoup d'esclaves, et il n'en vient plus autant de Guinée ». Aucun des contemporains de Colomb ne paraît avoir blâmé sa conduite sur ce point. Presque tous les navigateurs de l'époque embarquaient sur leurs navires des esclaves capturés à terre contre toute justice, comme ils prenaient des bois de teinture, des plantes ou des animaux. Une seule personne protesta contre ce déplorable trafic : ce fut la reine Isabelle, dont on ne saurait trop louer les généreux efforts pour protéger ses nouveaux sujets (3). Elle ne se contenta pas d'interdire le commerce des esclaves ; elle réprimanda tous ceux qui s'y livraient. Colomb lui-même ne fut pas à l'abri de ses reproches. L'amiral, en effet, avait pris sur lui de donner un Indien à chaque Espagnol qui débarquait au nouveau monde : « De quel droit,

de carabelas que hayan aca, cada âno, granados y otros mantenimientos y cosas para poblar el campo en precios razonables, las cuales cosas se podrian pagar en esclavos de estos Canibales... los cuales, quitados de aquella inhumanitad, creemos que seram mejores que otros ningunos esclavos ».

(1) Las Casas, t. II, p. 85. — T. III, p. 62. — Bernaldez, t. II, p. 37. « De la cual non habian mas empacho que alimanes, los cuales todos vendieron, y aprovecheron muy mal que murieron todos los mas, que los proba la tierra ».

(2) Las Casas, t. II, p. 323. « De aca se pueden, con el nombre de la Sancta Trinidad, enviar todos los esclavos que se pudiesen vender ».

(3) Navarrete, II, 173, 177, 178.

s'écria la reine, dispose-t-il ainsi de mes sujets ! » (1). Mais, après sa mort, les Indiens furent abandonnés à la rapacité et aux brutalités de leurs maîtres. Colomb avait, en 1492, évalué à un million le nombre des insulaires d'Hispaniola. Dix-neuf ans plus tard, après les missions d'Ovando, il n'en restait plus que 14,000 !

Qu'est-il besoin de rappeler ici les exterminations systématiques des Mexicains, des Guatemaltéques, ou des Péruviens ? Le fameux ouvrage de Las Casas est plein du récit de ces horreurs. Travaux agricoles sans merci, dur labeur des mines, guerres sanglantes, révoltes incessantes, massacres sous couleur religieuse ou sans prétexte, telle est la sinistre histoire des premières années de l'occupation européenne. Une sorte de vapeur sanglante au travers de laquelle on entend confusément les cris des hommes qu'on égorge, des femmes qu'on viole, des enfants qu'on jette au feu, l'écroulement des temples et des palais indigènes, la dispersion brutale des restes vénérables d'une civilisation antique, telle est l'impression qui se dégage de la lecture des chroniqueurs de l'époque. Ce n'est rien encore : Voici que, pour combler les vides, on amène d'Afrique de véritables troupeaux humains, et que commence le monstrueux trafic de la traite des nègres, abolie seulement de nos jours.

Par un juste retour, les conquérants n'eurent d'autre profit de leurs conquêtes que la gloire de les avoir exécutées. Il est vrai qu'ils recueillirent tout d'abord d'énormes richesses, mais ces richesses ne firent que passer entre leurs mains. Ils s'imaginèrent que les mines Américaines étaient inépuisables, et désapprirent l'agriculture et l'industrie. Des seize cents métiers existant à Séville en 1536, il n'en restait que quatre cents en 1621. Bientôt, pour garnir les galions qui chaque année allaient chercher en Amérique le produit des mines, les Espagnols furent obligés d'acheter à l'étranger les marchandises qu'on ne

(1) NAVARRETE, II, 471, « Que poder tiene mio el Almirante para dar à nadie mis vasallos ».

fabriquait plus en Espagne. Aussi leur richesse était-elle factice. et, quand furent taries les sources de cette opulence, ils ne surent plus travailler et furent ruinés. La décadence de l'Espagne et du Portugal date de la découverte de l'Amérique. Au moment même où les conquistadores remportaient avec des poignées d'hommes de si éclatantes victoires, au moment même où les trésors accumulés par les souverains du Mexique et du Pérou déversaient en Espagne une masse énorme de numéraire, les nouveaux maîtres de l'Amérique étaient punis de leur orgueil et de leurs excès par l'affaiblissement de leur puissance, et bientôt par la ruine.

Ce fut l'humanité tout entière qui profita de la découverte. Les conséquences économiques de ce grand événement furent en effet de la plus haute importance, et, jusqu'à un certain point, elles durent encore.

Le premier de ces changements fut le déplacement des routes commerciales jusqu'alors suivies. L'Océan devint la grande route des peuples. La puissance commerciale, si longtemps concentrée dans les ports de la Méditerranée, à Gênes, à Venise, à Marseille, à Barcelone, passa au rivage de l'Atlantique, à Séville, à Lisbonne, à Anvers, et bientôt à Londres, à Amsterdam, au Hâvre. Le commerce de terre perdit tout ce que gagnait le commerce maritime et aux grands marchés continentaux se substituèrent rapidement les grands ports.

Une autre révolution économique plus importante fut le développement soudain de la richesse mobilière. Ce n'est pas que l'or américain ait été, dès les premiers jours de la découverte, jeté par grandes masses dans la circulation. D'après une légende que rien ne justifie, Colomb aurait porté tant d'or de son premier voyage qu'on aurait doré, avec ce qu'il donna, des plafonds de palais, celui de la salle royale du palais des rois Maures à Saragosse (1), ou des coupoles d'église, celle de la

(1) ARGENSOLA, *La primera parte de los anales de Aragon*, p. 110,

basilique de Sainte-Marie Majeure à Rome (1). On en aurait même fabriqué un soleil d'or que l'on promène dans les rues à Tolède pendant la procession du Saint-Sacrement (2) ; mais aucun des historiens contemporains ne mentionne le fait. Oviedo, qui exerça longtemps au nouveau monde les fonctions de surintendant des fonderies aurifères, n'en dit pas un mot dans son livre. Aussi bien dans le Journal de bord de l'amiral ne sont jamais mentionnées que des quantités d'or insignifiantes, et les Indiens, dont il plaint à diverses reprises la pauvreté (3), ne lui font jamais présent que de tout petits morceaux d'or (4). Colomb ne fut pas plus heureux dans ses autres voyages ; aussi commençait-on à croire en Espagne que les dépenses de ses expéditions transatlantiques ne seraient jamais compensées par les profits (5). Ce n'est que plus tard que l'or afflua, et bientôt l'argent. Pendant tout le XVI[e] siècle, d'énormes masses de numéraire, de l'argent surtout, furent transportées en Europe. La seule mine de Potosi produisit jusqu'à huit millions par an. Aussi la valeur des objets et le prix des salaires augmentèrent-ils du jour au lendemain. Vers l'an 1500 un hectolitre de blé coûtait environ trois francs. Un siècle plus tard, il se vendait couramment neuf francs, c'est-à-dire que le stock métallique avait triplé en moins de cent ans. Il est vrai que, le prix des objets ayant augmenté, la valeur du numéraire baissa dans une proportion équivalente ; mais l'industrie et le commerce furent singulièrement facilités par cette circulation plus abondante des métaux précieux, l'intérêt de l'argent diminua,

(1) FASCINA, *Memorie de Benefactori antichi et moderni della Basilica di Santa Maria Major* (1634), p. 35.

(2) HARRISSE, *Colomb*, II, 47.

(3) Journal de bord du 11 octobre et du 3 décembre 1492. « Gente muy pobre de todo ».

(4) ID., 13, 15, 17 octobre, 14, 16, 18 décembre.

(5) BERNALDES, *Reges Catolicos*, t. II, p. 77. « Los gastos eran muy mochos, los provechos eran poches hasta entonces, la sospecha que no habia oro era muy grande ausi allà como aca en Castilla. Cf. ID., t. II, p. 80.

les capitaux s'offrirent pour les grandes entreprises, les ouvriers et les bourgeois se trouvèrent dans de meilleures conditions et purent satisfaire des besoins nouveaux. Le bien-être en un mot se généralisa, et la société fut transformée.

En effet, à des temps nouveaux correspondent toujours des besoins nouveaux. Jusqu'alors la richesse immobilière avait seule constitué la fortune, et, comme la plupart des biens fonciers appartenaient aux classes privilégiées, nobles et prêtres, c'est de ces biens, soigneusement conservés dans les mêmes familles et transmis par héritage, que dérivaient tous les droits politiques. Aussitôt après la découverte de l'Amérique, la richesse mobilière prit une prodigieuse extension. Elle est sans doute plus fragile, mais elle ne s'acquiert et ne se conserve que par le travail. Aussi les classes laborieuses, grâce à l'instrument nouveau dont elles pouvaient disposer se haussèrent-elles tout de suite au niveau de la noblesse et du clergé. Elles acquirent par suite le sentiment de leur valeur et le désir d'augmenter leurs droits. Dès lors commence le grand débat politique qui n'est pas encore terminé à l'heure actuelle; dès lors se posent les problèmes sociaux, dont la solution n'est encore qu'entrevue. C'est pour ces diverses raisons que la découverte de l'Amérique eut un retentissement considérable dans le monde entier, et que l'on peut à juste titre considérer Colomb et les navigateurs ses contemporains comme les initiateurs de la société moderne.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CHRISTOPHE COLOMB. — SES PREMIÈRES ANNÉES. — SÉJOUR EN PORTUGAL.

CHAPITRE II

CHRISTOPHE COLOMB EN ESPAGNE.

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE IV

SECOND VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE V

PREMIER VOYAGE D'AMERIGO VESPUCCI.

CHAPITRE VI

TROISIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE VII

VOYAGES D'HOJEDA, NINO, PINZON, LEPE, BASTIDAS, JEAN DE LA COSA. — SECOND VOYAGE DE VESPUCCI.

CHAPITREE VIII

LES PORTUGAIS AU NOUVEAU MONDE. — LES CORTEREAL. — ALVARÉS CABRAL. — VESPUCCI.

CHAPITRE IX

LES ANGLAIS AU NOUVEAU MONDE. — LES CABOT.

CHAPITRE X

LES FRANÇAIS AU NOUVEAU MONDE, DANS LE CANADA. DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE ET AU BRÉSIL.

CHAPITRE XI

QUATRIÈME VOYAGE ET MORT DE CHRISTOPHE COLOMB.

